



HAL
open science

De la France occupée à la Pampa – vol. II

Hélène Gutkowski

► **To cite this version:**

Hélène Gutkowski. De la France occupée à la Pampa – vol. II. Éditions Le Manuscrit, 2024, Témoignages de la Shoah, Philippe Weyl, 9782304055733. <hal-04682467>

HAL Id: hal-04682467

<https://hal.science/hal-04682467v1>

Submitted on 30 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

De la France occupée
à la Pampa

Hélène Gutkowski

De la France occupée
à la Pampa

Mémoires entrelacées
de trente survivants juifs
émigrés en Argentine

Volume II

Présenté et orchestré par Hélène Gutkowski

COLLECTION
TÉMOIGNAGES DE LA SHOAH



Le Manuscrit
Paris

© Éditions Le Manuscrit, 2024
ISBN : 978-2-304-05573-3

**Présentation de la
Collection « Témoignages de la Shoah »
de la
Fondation pour la Mémoire de la Shoah (FMS)**

En lançant sa Collection « Témoignages de la Shoah » avec les Éditions Le Manuscrit, et grâce aux nouvelles technologies de communication, la Fondation souhaite conserver et transmettre vers un large public la mémoire des victimes et des témoins des années noires des persécutions antisémites, de 1933 à 1945.

Aux nombreux ouvrages déjà parus la Fondation espère ainsi ajouter les récits de celles et ceux dont les voix sont restées jusqu'ici sans écho : souvenirs souvent enfouis au plus profond des mémoires individuelles ou familiales, récits parfois écrits mais jamais diffusés, témoignages publiés au sortir de l'enfer des camps, mais disparus depuis trop longtemps des rayons des bibliothèques.

Si quelqu'un seul ne peut décrire l'indicible, la multiplicité des récits peut s'en approcher.

En tout cas, c'est l'objectif que s'assigne cette collection à laquelle la Fondation, grâce à son Comité de lecture composé d'historiens et de témoins, apporte sa caution morale et historique.

Face à une actualité où l'instrumentalisation des conflits divers tend à obscurcir, confondre et banaliser ce que fut la Shoah, cette collection permettra aux lecteurs, chercheurs et étudiants de mesurer la spécificité d'une persécution extrême dont les uns furent acteurs, les autres, complices, et face à laquelle certains restèrent indifférents et les autres héroïques.

Puissent ces ouvrages inspirer à leurs lecteurs le rejet de l'antisémitisme et de toute autre forme d'exclusion, ainsi que l'esprit de fraternité.

Consultez le site Internet de la FMS : www.fondationshoah.org

**Comité de lecture
de la
Collection « Témoignages de la Shoah »**

Serge Klarsfeld, *président*
Stéphane Amélineau, *professeur-documentaliste*
Claude Bochurberg, *enfant caché*
Alexandre Doulut, *historien*
Katy Hazan (OSE), *historienne*
Michel Laffitte, *historien*
Dominique Missika, *historienne*
Denis Peschanski, *historien*
Philippe Weyl, *responsable de la Collection*

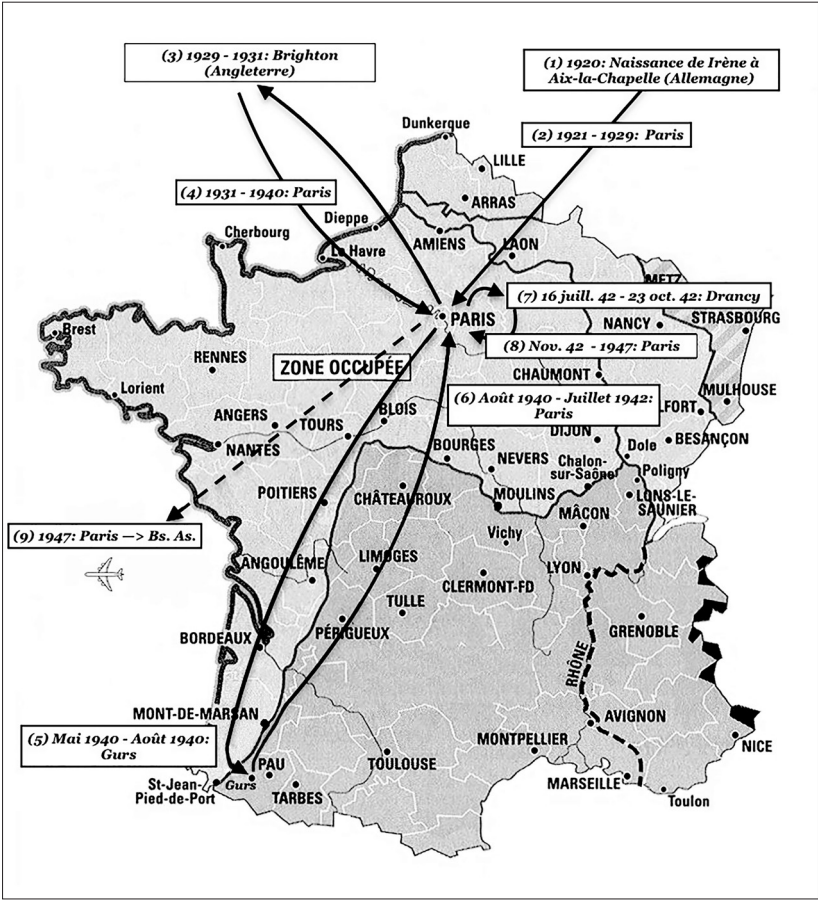
Correction : Laurence Beilvert

Avertissement au lecteur

Les notes de bas de page sont d'Hélène Gutkowski sauf mention contraire : [ndrc] note du responsable de la Collection. L'édition, les biographies chronologiques, la mise en page et le traitement des illustrations relèvent également de ce dernier.

Voir les **autres titres de la collection** en fin de volume, pages 441-445.

**Témoignages
des
survivants**



Carte du parcours d'Irène Spanier, de sa naissance, en 1920, à son départ pour l'Argentine, en 1947.

Irène Spanier

Biographie

- 1920 8 novembre : naissance d'Irène, fille de Julius et Sarah Spanier, à Aix-la-Chapelle (Land de Rhénanie-du-Nord–Westphalie, Allemagne).
- 1921 Novembre : le papa d'Irène meurt. Sa veuve décide de partir avec sa fille rejoindre ses parents qui habitent à Paris, au n° 8 square de Port-Royal, XIII^e arrondissement.
- Afin de pouvoir travailler, Sarah confie Irène à ses grands-parents, M. et M^{me} Gutwirth, qui l'élèveront.
- 1922 Sarah épouse André Emmanuel Dreyfus.
- 29 septembre : naissance de Jacques, demi-frère d'Irène.
- 1929 Irène est envoyée comme pupille à l'internat pour jeunes filles juives de Brighton (station balnéaire du Sussex de l'Est, Royaume-Uni), le *Mansfield College*.
- 1931 Irène revient à Paris pour commencer ses études secondaires au collège Sévigné (V^e arr.).
- 1933 30 janvier : à Berlin, *Adolf Hitler est nommé chancelier*.
- 15 mars : *proclamation du III^e Reich allemand à Potsdam (Land de Brandebourg, près de Berlin)*.
- 24 mars : *Hitler obtient les pleins pouvoirs*.

- 1935 *15-16 septembre: lois raciales de Nuremberg (Bavière).*
- 1936 *3 mai: le Front populaire remporte la majorité aux élections législatives. Un mois et un jour plus tard, Léon Blum devient président du Conseil.*
- 1938 *13-15 mars: Anschluss («rattachement» de l'Autriche à l'Allemagne).*
29-30 septembre: accords de Munich, reconnaissance par la France, le Royaume-Uni et l'Italie de la domination allemande sur le territoire des Sudètes tchèques.
- 1939 *23 août: signature du pacte de non-agression germano-soviétique assorti d'accords secrets de partage des territoires nord-est-européens entre les signataires.*
3 septembre: la France et le Royaume-Uni, ainsi que d'autres pays à travers le monde, déclarent la guerre à l'Allemagne nazie, suite à son invasion surprise de la Pologne deux jours plus tôt. Début de la Seconde Guerre mondiale.
- 1940 *10 mai: les armées nazies attaquent par surprise les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg afin de contourner la ligne de défense Maginot et d'envahir la France.*
13 mai: face à l'avancée des forces ennemies, les ressortissants du Reich allemand, nationaux ou rendus apatrides (comme c'est le cas pour les Juifs), sont convoqués et internés dans des centres de rassemblements: différents stades de Paris pour les hommes (de 18 à 55 ans), le Vélodrome d'Hiver pour les femmes (célibataires ou mariées sans enfants). Ces dernières seront transférées au camp de Gurs (actuellement, Pyrénées-Atlantiques), et les hommes à celui de Saint-Cyprien (de nos jours, Pyrénées-Orientales).
14 mai: le front français est percé à Sedan (Ardennes), permettant aux armées allemandes de le couper de ses bases arrière et de rejeter les forces alliées à la mer (évacuation de Dunkerque).
 23 mai (approx.): Irène est internée au camp de Gurs.
 Fin mai: grâce à son beau-père, français, Irène est libérée du camp de Gurs.
14 juin: les troupes allemandes occupent Paris, déclaré ville ouverte trois jours plus tôt.

22 juin : la France et l'Allemagne nazie signent l'armistice à la clairière de Rethondes, près de Compiègne (Oise). Les deux tiers du territoire français, divisé en plusieurs zones, passent sous la domination des vainqueurs.

10 juillet : à Vichy, l'Assemblée nationale (députés et sénateurs réunis) vote les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. L'État français remplace la III^e République. Pétain met en œuvre la « Révolution nationale » (réactionnaire, xénophobe, antisémite et anticommuniste).

27 septembre : en zone occupée, la première Ordonnance [allemande] relative aux mesures contre les Juifs définit les personnes regardées comme juives, interdit aux Juifs partis en zone « libre » de revenir en zone occupée, prévoit le recensement des Juifs avant le 20 octobre (fichier des Juifs) et impose l'affichage d'« Entreprise juive » sur les commerces.

3 octobre : le gouvernement de Vichy promulgue la loi « portant statut des Juifs » qui définit aussi les personnes regardées comme juives, leur interdisant l'accès à la fonction publique, aux métiers de la presse et du cinéma, et régleme leur nombre dans les professions libérales.

4 octobre : loi sur « les ressortissants étrangers de race juive » et leur possible internement dans des camps spéciaux par décision du préfet du département.

24 octobre : la rencontre Hitler-Pétain à Montoire-sur-le-Loir (Loir-et-Cher) engage la France dans la voie de la Collaboration.

1941 29 mars : création du Commissariat général aux questions juives (CGQJ) par l'État français à l'instigation des Allemands, dirigé par Xavier Vallat qui revendique « un antisémitisme d'État ». Il administre la liquidation des biens appartenant aux Juifs et veille à l'application des lois antijuives.

14 mai : rafle dite « du billet vert » à Paris.

2 juin : le second statut des Juifs élargit le groupe des personnes considérées comme juives et les écarte de la plupart des activités économiques. Une circulaire préfectorale étend le recensement des Juifs à la zone non occupée.

22 juin : rupture du pacte germano-soviétique et invasion surprise de l'URSS par les armées nazies (plan Barbarossa).

20 août : rafle dite « du XI^e arrondissement ». Ouverture du camp juif de Drancy (de nos jours, Seine-Saint-Denis).

29 novembre: création par l'État français, à l'instigation des Allemands, de l'Union générale des Israélites de France (UGIF). Toutes les associations culturelles et culturelles ainsi que les Juifs de France à titre individuel y sont obligatoirement affiliés.

8 décembre: les États-Unis entrent en guerre contre l'Axe le lendemain de l'attaque japonaise surprise sur la base navale de Pearl Harbor.

De même que pour tous les Juifs, la vie chez les Dreyfus et les Gutwirth se fait de plus en plus difficile.

1942 20 janvier: conférence de Wannsee (banlieue de Berlin), qui organise économiquement, administrativement et techniquement la « solution finale de la question juive en Europe », dont la décision remonte à quelques semaines. Elle évalue à 11 millions le nombre de personnes à assassiner.

18 avril: à Vichy, Pierre Laval revient au pouvoir comme chef du gouvernement et nomme René Bousquet au secrétariat général de la police.

7 juin: en zone occupée, entrée en vigueur de l'obligation du port de l'étoile jaune pour les Juifs de plus de 6 ans.

Juin: Jacques Dreyfus, démobilisé du service de l'Aéronautique le mois précédent, est arrêté lors d'un contrôle au métro Bastille. D'abord interné au camp militaire de Royallieu-Compiègne (Oise), il est transféré au camp juif de Drancy.

22 juin: il est déporté au camp d'Auschwitz par le convoi n° 3 de la gare du Bourget-Drancy. Il ne reviendra pas.

2 juillet: accords de collaboration policière entre Bousquet et Oberg (chef suprême des SS et chef de la police): 22 000 Juifs étrangers ou devenus apatrides de la zone occupée et 10 000 en zone « libre » devront être arrêtés par la police française pour être livrés aux Allemands et déportés.

4 juillet: Laval propose aux nazis d'inclure les enfants dans les opérations d'arrestation et de déportation. Berlin acceptera début août à condition que les enfants, dont les parents ont déjà été déportés, soient déportés avec des adultes pour faire croire à des familles.

16 et 17 juillet: rafle dite « du Vél' d'Hiv' » visant les Juifs étrangers et apatrides de Paris et de sa région. 13 152 personnes sont arrêtées, dont 4 992 seront internées au camp de Drancy: les personnes seules et les

couples sans enfant ou avec enfant de plus de 16 ans. Les familles sont parquées au Vél' d'Hiv' (XV^e arr.) dans des conditions épouvantables. Elles seront transférées dans les camps du Loiret les jours suivants.

Irène est arrêtée chez elle le premier jour de la Grande Rafle. Son grand-père, Eliezer Gutwirth, qui était présent, n'a pas été emmené, car il a plus de 60 ans.

Irène est internée au camp de Drancy et intègre l'infirmierie.

Juliette Stern, membre de l'UGIF et secrétaire générale de la WIZO (Women's International Zionist Organization, « Organisation internationale des femmes sionistes »), se voit confier les enfants juifs abandonnés après la rafle. Ne voulant pas les rassembler en un même lieu, elle décide de les placer chez des familles d'accueil.

23 octobre (approx.) : le responsable du camp de Drancy, le SS Röhke, chef du service des Affaires juives de la Gestapo en France, ordonne, lors d'une visite d'inspection à l'infirmierie, le transfert de certains internés, dont Irène, à l'hôpital Rothschild de Paris.

23 ou 24 octobre : la mère d'Irène, accompagnée d'un commissaire de sa connaissance, réussit à faire sortir sa fille de l'hôpital. Elle a également obtenu, grâce à Israëlowitz, chef du service de liaison de l'UGIF, dont elle est la secrétaire, un permis spécial de sortie signé par le SS Heinrichsohn, adjoint du chef de la section des Affaires juives de la Gestapo. Ce document, resté en possession d'Irène, n'a apparemment pas été utilisé.

Le soir même de ce premier jour de liberté pour Irène, la Gestapo frappe à la porte de ses parents ! Sa mère la cache dans un débarras. Les Allemands repartent sans l'avoir découverte. Irène n'a jamais compris pourquoi la Gestapo était à ses trousses alors que Heinrichsohn avait signé sa libération !

Novembre : début de la vie en clandestinité d'Irène. Elle déambule d'un appartement ami à un autre.

Fin novembre (approx.) : à l'invitation d'une connaissance, elle s'engage dans la Résistance, pour laquelle elle remplira quelques missions.

Décembre : une inconnue l'aborde dans la rue et lui propose de rencontrer Juliette Stern. Durant leur premier entretien, M^{me} Stern propose à Irène de participer au sauvetage d'enfants juifs restés seuls après la déportation de leurs parents.

- 1943 Janvier : le commissaire qui avait fait sortir Irène de l'hôpital Rothschild lui procure une vraie-fausse carte d'identité au nom d'Irène Santini.

30 janvier : création par le gouvernement de Vichy de la Milice française dirigée par Joseph Darnand.

2 février : le maréchal allemand Friedrich Paulus capitule à Stalingrad, première grande défaite militaire des nazis, qui marque un tournant dans le conflit mondial.

9 septembre : suite à l'armistice signé par l'Italie, les armées allemandes prennent le contrôle de la zone d'occupation italienne en France. Les Juifs y sont immédiatement pourchassés.

- 1944 16 mars : la Gestapo raffe des dizaines de vieillards juifs à l'hôpital Rothschild, dont le grand-père d'Irène tout juste opéré.

27 mars : le grand-père d'Irène est déporté par le convoi n° 70 de la gare de Bobigny-Drancy vers Auschwitz, sans retour.

6 juin : débarquement allié en Normandie.

Début de l'été : Irène va rendre visite à ses parents, qui eux aussi vivent dans la clandestinité, dans une petite maison de campagne non loin de Paris. Irène vient de sortir prendre l'air quand un avion qui survole le village est abattu. Elle court vers l'avion dans l'espoir d'aider le pilote, mais elle est projetée au sol par la déflagration que produit l'explosion de l'appareil. Des camions allemands arrivent alors qu'elle est encore étendue de tout son long : elle fait la morte. Les Allemands constatent que le pilote n'a pas survécu et font demi-tour.

Juillet (approx.) : Irène doit se rendre au métro Molitor avec un paquet de 18 passeports destinés au passage en Suisse de 18 garçons, passeports qu'elle doit confier à une autre volontaire de la WIZO. À la correspondance Opéra, des Allemands de chaque côté du couloir l'interceptent. Les six

boîtes de sauce tomate qu'elle a achetées juste avant de descendre dans le métro la sauveront!

9 août: la légalité républicaine est officiellement rétablie en France.

20 août (approx.): des bombes sont larguées sur la gare de Conflans-Sainte-Honorine où Irène vient d'arriver et d'où elle doit aller rendre visite à quelques-uns de ses protégés. Le pont sur lequel elle était sur le point de s'engager saute! Elle échappe à la mort à quelques minutes près.

25 août: libération de Paris par la 2^e division blindée du général Leclerc.

26 ou 27 août: Juliette Stern demande aux volontaires qui, durant ces années de guerre, ont collaboré avec la WIZO de lui rendre les listes des enfants dont chacune s'occupait afin de confier ceux-ci au *Joint*, qui se chargera désormais de leur suivi.

1945 *8 et 9 mai: fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe.*

6 t 9 août: bombes atomiques américaines sur les villes japonaises de Hiroshima et de Nagasaki.

2 septembre: capitulation du Japon. Fin de la Seconde Guerre mondiale.

Au lendemain de la guerre, Irène a 25 ans. Sa condition d'étrangère ne lui permet pas de travailler légalement. Après avoir donné des cours d'anglais et fait quelques traductions, elle décide d'émigrer.

1947 Par l'intermédiaire de la Croix-Rouge internationale, elle obtient son premier passeport et un visa d'entrée en Argentine.

Elle est reçue en Argentine par une jeune femme dont un ami lui a donné les coordonnées. Elle ne connaît personne d'autre!

Le lendemain de son arrivée à Buenos Aires, elle achète le journal, prend le métro, va «*al centro*», au quartier des affaires, et trouve un poste de secrétaire chez *Dreyfus et C^{ie}*, une entreprise agro-exportatrice de céréales.

Elle se marie quelques mois plus tard avec Franz Bendiner, un Juif d'origine autrichienne arrivé en Argentine en 1938.

2017 Mai: Irène s'éteint. Lui survivent un fils, une fille, cinq petits-enfants et trois arrière-petits-enfants.



Irène Spanier à Paris à une fenêtre donnant sur les quais de la Seine avec le drapeau britannique, peu après la libération de la capitale, le 25 août 1944.

*Tu veux devenir grand? Tu veux revoir
ta Maman? Alors, fais bien attention!
Tu ne t'appelles plus Moshé, tu t'appelles Roger!*

Entretiens

«Geben Sie zu auf die Liste!» «Ajoutez-la à la liste!»

Irène était destinée à partager le sort des détenus du camp de transit de Drancy – celui d'être déportée –, quand cet ordre, «*Geben Sie zu auf die Liste!*», changea le cours de son destin, lui permettant de recouvrer la liberté. Mais, pour la conserver, elle dut basculer dans la clandestinité. Irène s'engagea alors dans la Résistance puis dans un réseau de sauvetage d'enfants. Ces mots, «Ajoutez-la à la liste», ont fait la différence entre la vie et la mort pour cette jeune femme de 22 ans, mais aussi pour quelque 150 enfants juifs!

L'engagement d'Irène ainsi que celui d'Elsa Rozin (dont le témoignage constitue le dernier chapitre du volume I) illustrent les faits positifs, les faits qu'il faut divulguer de la Shoah, ainsi que l'abject mépris et l'inconcevable sadisme des nazis envers les Juifs. Toutes deux ont été victimes de persécutions: Irène avant de s'engager dans le sauvetage de plus d'une centaine d'enfants, Elsa... après en avoir sauvé une quinzaine! Elsa a payé cher son courage, puisque, dénoncée, elle a été arrêtée, emprisonnée puis déportée, pour finalement être l'une des 2 000 survivants des «marches de la mort»!

À peine eut-elle repris quelque force et un aspect humain qu'Elsa s'est fait un devoir de raconter ce qu'a été la barbarie nazie. Irène Spanier, en revanche, a gardé le silence pendant plus de cinquante ans, un silence qu'elle ne rompait qu'une fois par an, lorsque sa fille, enseignante dans un lycée anglais de Buenos Aires, l'invitait à venir expliquer à ses élèves des classes de terminale comment elle s'était impliquée, sous l'occupation nazie en France et au risque de sa propre vie, dans le sauvetage d'enfants juifs.

Non seulement Irène a évité de « parler » pendant plus d'un demi-siècle, mais encore s'est-elle tenue éloignée des organisations juives, lesquelles, pour la plupart, font de la transmission de la mémoire leur mission. Cette conduite fut-elle intentionnelle ? Pourquoi a-t-elle gardé le silence sur un sujet qui ne peut qu'enorgueillir sa famille et sa communauté ? Pour ne pas raviver sa douleur et sa rage ? pour ne plus se poser les mille et une questions qui tourmentent encore ceux qui ont survécu ?

* * *

HÉLÈNE – Pourquoi ce long silence, Irène ?

IRÈNE – Pourquoi aurais-je dû parler, moi, plus spécialement qu'un autre ? Tous les survivants avaient « des choses à raconter », ils avaient tous beaucoup souffert, alors... pourquoi moi plus qu'un autre ?

HÉLÈNE – Parce qu'il y a très peu de Juifs qui ont sauvé d'autres Juifs... Votre histoire doit être connue, Irène, car vous êtes un exemple pour les jeunes générations.

IRÈNE – En vérité, je me suis souvent demandé, moi aussi, pourquoi je n'ai pas « parlé » avant. Je crois qu'il m'a fallu faire table rase du passé pour pouvoir affronter, seule comme je l'étais et complètement démunie, le défi d'une nouvelle vie dans ce pays si éloigné, si peu connu. J'avais eu faim, j'avais eu froid, j'avais vécu de frayeur en terreur. Peut-être qu'inconsciemment j'ai voulu, en taisant toute cette souffrance, laisser mon passé derrière moi...

HÉLÈNE – Malgré toute cette douleur, vous continuez à vous sentir française, n'est-ce pas ?

IRÈNE – Oui... et bien que je ne le sois pas ! Je suis née en Allemagne, à Aix-la-Chapelle. Après la mort de mon père, survenue alors que j'avais un peu plus d'un an, ma mère décida de rejoindre ses parents qui vivaient à Paris. Nous avons vécu en France jusqu'après la guerre. Pour que maman puisse travailler sans contrainte, mes grands-parents lui offrirent de s'occuper de moi, puis, quand elle se remaria quelque temps plus tard, il fut convenu que je resterais vivre avec eux.

À part ma première année en Allemagne et deux ans passés en Angleterre, où ma mère m'envoya étudier lorsque j'avais 9 ans, j'ai

vécu en France toute mon enfance et toute ma jeunesse. J'ai beaucoup aimé ces deux années au *Mansfield College* de Brighton (côte sud-est de l'Angleterre, à environ 85 km au sud de Londres), mais j'ai préféré le lycée Sévigné¹, où ma mère m'inscrivit en 1931.

J'admirais mes professeurs, un en particulier, M. Merleau-Ponty²! Puis vinrent les années noires. J'avais 20 ans quand les nazis occupèrent Paris. J'y ai passé tout l'enfer de la guerre et ai continué à y vivre jusqu'en 1947. Je me suis toujours considérée française, et pourtant, légalement, je ne l'ai jamais été car il n'était jamais venu à l'esprit de ma mère de me faire naturaliser! Lorsque la guerre éclata, aux yeux des autorités françaises j'étais allemande – donc suspecte – et pour l'occupant nazi j'étais juive – donc «déportable».

[Lorsqu'elle parle de sa mère, Irène semble encore souffrir de ce qu'elle considère comme un manque de responsabilité de celle-ci. Elle laisse entendre que Sarah Dreyfus pensait plus à ses toilettes et à ses bijoux qu'aux besoins de sa fille. «Ma mère était très belle, dit-elle. Elle vivait au rythme des courses hippiques de Longchamp et d'Auteuil, où M^{me} Martinez de Hoz³ donnait la note de l'élégance à la fine fleur de la société parisienne⁴...»]

HÉLÈNE – Et après la guerre, vous n'avez pas essayé d'obtenir la nationalité française?

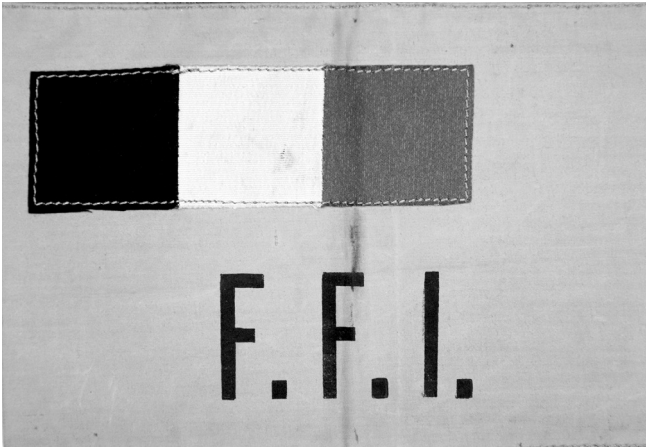
IRÈNE – J'ai fait toutes les démarches possibles dès la Libération, mais je me suis heurtée à un refus après l'autre. Or, pour un étranger vivant en France, il était alors pratiquement impossible de trouver du travail!

HÉLÈNE – Vous n'avez pas fait valoir que vous faisiez partie d'un réseau de sauvetage pendant la guerre? Cela aurait peut-être fait pencher la balance en votre faveur...

-
1. Le Collège Sévigné, école privée et laïque fondée en 1880, est l'un des premiers établissements scolaires secondaires ouvert aux jeunes filles en France. Les cours sont dispensés au n°28 rue Pierre-Nicole, dans le V^e arrondissement de Paris, depuis 1925. [ndrc]
 2. Maurice Merleau-Ponty (1908-1961), philosophe et professeur de français, a enseigné la morale au lycée Sévigné. [ndrc]
 3. La famille Martinez de Hoz faisait partie de la haute société argentine qui venait régulièrement passer l'hiver de l'hémisphère sud en France.
 4. Voir Vol. I, chap. 9, p. 476: Mariette Diamant fait la même réflexion concernant sa mère.

IRÈNE – ... J'ai même été dans la Résistance...

[De ses papiers qu'elle vient de poser sur la table pour me les montrer, Irène extrait un brassard en tissu où deux grands «F» et un grand «I» sous un drapeau bleu, blanc, rouge viennent confirmer ses dires: FFI¹, Forces françaises de l'intérieur...]



Brassard des FFI qu'Irène Spanier gardait parmi ses documents, 1944.

HÉLÈNE – Votre travail pour la *WIZO*² s'est superposé à votre engagement dans la Résistance?

IRÈNE – Non! Après avoir accepté la proposition de Juliette Stern, je n'ai plus fait de missions pour la Résistance. Mais aucun de ces engagements ne m'a aidée à obtenir la nationalité française! Je ne m'étais pas engagée dans ce but, mais, qui sait, j'aurais peut-être dû faire valoir ma conduite pour ma demande de naturalisation... Au lendemain de la guerre, j'avais 25 ans; de quoi allais-je vivre si ma condition d'étrangère m'empêchait de travailler? Je ne pouvais plus compter sur mon grand-père, qui avait été déporté, ni sur mes parents, qui n'avaient plus la situation d'avant guerre. Il fallait que je

1. Les Forces françaises de l'intérieur sont le résultat de la fusion, le 1^{er} février 1944, des principales organisations militaires de la Résistance constituées en France depuis le début de l'Occupation: l'Armée secrète (AS, gaulliste, regroupant les mouvements Combat, Libération-Sud, Franc-Tireur), l'Organisation de résistance de l'armée (ORA, giraudiste), les Francs-tireurs et partisans (FTP, communistes), etc. [ndrc]

2. Acronyme anglais de *Women's International Zionist Organization*, «Organisation internationale des femmes sionistes». La section parisienne de ce mouvement féminin créé en 1920 a œuvré clandestinement à partir de 1942 pour protéger et sauver des enfants juifs.

me débrouille toute seule! J'ai fait quelques traductions, j'ai donné des cours d'anglais également, mais mon avenir ne pouvait pas se construire sur ces vétilles. L'idée d'émigrer commença à prendre corps... Comme la plupart des survivants, j'ai d'abord pensé aux États-Unis, le pays récepteur de Juifs par excellence, mais, depuis les années 1930, les restrictions à l'immigration y étaient très sévères. On parlait de deux autres pays américains, moins connus, comme possibles régions d'immigration juive: le Brésil et l'Argentine. Comme je parlais un peu l'espagnol, qui avait été ma deuxième langue au lycée, l'option la plus logique me sembla être l'Argentine, qui, de plus, était un pays en plein essor, disait-on. J'en avais déduit que je pourrais y trouver du travail comme secrétaire bi ou trilingue, et je ne me suis pas trompée!

Ce que je ne savais pas, moi qui avais été «indésirable» en France, c'est que les Juifs étaient encore considérés comme des *persona non grata* par les autorités argentines! Et puis il fallait avoir un passeport... Quel pays m'en donnerait un? Finalement, grâce à la Croix-Rouge internationale, qui ensuite intercèda en ma faveur auprès du consulat argentin, j'obtins mon premier passeport et un visa d'entrée en Argentine! Quand, dans le formulaire de demande de visa et face à l'employé du consulat, j'en arrivai à la question «religion», je perdus mon assurance et essayai d'expliquer à cet homme affable que j'étais juive... mais pas tellement, car... je n'étais pas orthodoxe! Je ne saurai jamais si ma gêne fut telle qu'il ne put me comprendre ou si au contraire il me comprit si bien qu'il crut convenable pour moi d'écrire «orthodoxe» dans la case «religion»... Toujours est-il que le terme «orthodoxe» fut la clé qui m'ouvrit la porte de l'Argentine!¹

HÉLÈNE – Vous êtes arrivée seule?

IRÈNE – Seule! Et sans parents ni amis qui m'attendaient en Argentine! Je n'avais qu'un seul contact, Trude Dichstein, l'ex-fiancée de l'un de mes amis. Trude, l'unique personne à laquelle je pus recourir pendant les premiers mois de ma vie à Buenos Aires, me conseilla tout d'abord une modeste pension du quartier de Belgrano, puis

1. Pour les difficultés qui, après la guerre, attendaient les possibles immigrants juifs en Argentine, voir Vol. I, chap. 2, p. 61 et suivantes.

me recommanda d'acheter le journal pour y chercher du travail. Vingt-quatre heures après mon arrivée en Argentine, journal en main, je pris le métro pour aller « *al centro* », au quartier des affaires. Le pays était bien en plein essor comme on me l'avait dit : le jour même, je repartais avec un poste de secrétaire en poche, et le lendemain, trois jours donc après mon arrivée, je commençai à travailler chez *Louis Dreyfus & C^{te}*, une entreprise d'exportation de céréales ! Mon patron m'accorda un mois pour apprendre la sténodactylographie !

J'ai très vite aimé le soleil de l'Argentine et la bonne humeur des gens autour de moi. Mon premier salaire me permit de quitter la pension et de louer une chambre en ville. Je pris l'habitude de terminer ma semaine de travail à la terrasse du *Café X* où, tous les vendredis après-midi, je retrouvais Trude et son époux, Max. C'est là que j'ai connu Franz Bendiner, l'un de leurs amis et l'homme qui allait devenir mon époux.

Franz, Autrichien d'origine, était arrivé en Argentine en 1938. Afin de mieux m'entendre avec la famille de mon mari, et parallèlement aux cours d'espagnol que je suivais depuis mon arrivée, je me suis mise à étudier l'allemand, que je ne parlais que très peu. Je ne me suis, cependant, jamais sentie totalement intégrée à la communauté judéo-allemande, pas plus qu'à la judéo-polonaise je dois dire. Peut-être est-ce cela qui est à la base de cet éloignement de la communauté qui vous interpelle, un éloignement... relatif.

Dans ce début de nouvelle vie, je crois que, effectivement, je ne voulais plus entendre parler, ni ne voulais parler moi-même, des persécutions souffertes, des planques, de la dissimulation... Ne plus penser à l'inscription obligatoire au registre des Juifs¹ ni à l'interdiction de circuler dans les rues après 20 heures² ! Oublier

1. L'*Ordonnance relative aux mesures contre les Juifs* du 27 septembre 1940, première ordonnance allemande, porte, dans son paragraphe 3, sur le recensement des Juifs de la zone occupée. Ce recensement est achevé le 19 octobre à minuit et génère l'établissement d'un fichier des Juifs dans chaque préfecture. Il sert à l'organisation des rafles. Le « fichier juif » a été retrouvé par M^e Serge Klarsfeld en septembre 1991 au ministère des Anciens Combattants. [ndrc]

2. La *Sixième ordonnance* [allemande], du 7 février 1942, relative aux mesures contre les Juifs leur interdit de sortir de leurs logements entre 20 heures et 6 heures et de changer de lieu de résidence. [ndrc]

l'humiliation du dernier wagon de métro¹, l'interdiction d'aller au cinéma, la prohibition de s'asseoir sur un banc de jardin public²! Oublier les cartes de rationnement et les difficultés de l'approvisionnement³! Ne plus voir réapparaître dans mes cauchemars le sceau «Juif» sur ma carte d'identité⁴ ni l'étoile jaune sur ma veste⁵! C'est ça ce qu'au fond je recherchais : vivre sans être signalée, vivre sans entraves!

Étoile jaune que dut porter Irène à partir du 7 juin 1942.



-
1. À compter du 10 juin 1942, à Paris, les Juifs «ne peuvent dorénavant voyager sur le métropolitain qu'en 2^e classe et dans la dernière voiture des trains». Toutefois, aucun communiqué n'est diffusé et les contrôleurs doivent seulement informer les contrevenants. [ndrc]
 2. La *Neuvième ordonnance* [allemande], du 8 juillet 1942, concernant les mesures contre les Juifs a pour 1^{er} paragraphe : «Interdiction de fréquenter des établissements de spectacle et autres établissements ouverts au public.» [ndrc]
 3. La même ordonnance impose aux Juifs de se ravitailler entre 15 et 16 heures. [ndrc]
 4. Suite à la décision du chef de l'administration militaire allemande du 13 octobre 1940, le préfet de police ordonne aux Juifs de se présenter au commissariat de leur quartier afin d'y faire tamponner le mot «Juif» ou «Juive» en lettres rouges de 1,5 sur 3,5 cm sur leur carte d'identité. [ndrc]
 5. La *Huitième ordonnance* [allemande], du 29 mai 1942, concernant les mesures contre les Juifs rend obligatoire le port de l'étoile jaune pour les Juifs de plus de 6 ans en zone occupée. Elle entre en vigueur le 7 juin. [ndrc]

Je voulais oublier tout ce qui m'avait fait sentir que j'étais un être méprisable..., oublier les campagnes antisémites qui, depuis le début de l'année 1942, s'étaient intensifiées, effacer de ma mémoire comment notre participation à la vie publique s'était vue réduite de jour en jour, comment nous avons été mis au ban de l'humanité! Ne plus ressentir en moi l'angoisse de percevoir chaque nouveau décret comme le signal de quelque chose d'épouvantable qui n'allait pas tarder à se produire et qu'on ne pourrait éviter...

La rafle dite « du Vél' d'Hiv' » ou Grande Rafle

[Les avertissements n'avaient pas été trompeurs! Les 16 et 17 juillet 1942, plus de 13000 Juifs furent arrêtés à Paris! Irène, entre autres! Internée au camp de Drancy durant trois mois, elle aurait sans doute été déportée si, par une décision inattendue des autorités d'occupation, elle n'avait été transférée à l'hôpital Rothschild, d'où sa mère, d'une façon tout aussi surprenante, avait réussi à la faire évader.]

HÉLÈNE – Où étiez-vous au moment de la rafle?

IRÈNE – J'ai été arrêtée par la police française alors que j'étais chez mes grands-parents, au 8 square de Port-Royal (XIII^e arr.). Ma grand-mère, déjà très malade, était hospitalisée chez les bonnes sœurs de Port-Royal. Quand la police arriva, j'étais seule avec mon grand-père. On m'arrêta! Lui, ils ne le touchèrent pas! Pourquoi donc le déportèrent-ils deux ans plus tard, venant le chercher, le 16 mars 1944, jusque dans sa chambre d'hôpital et sans que l'opération de la vessie qu'il venait de subir, les fasse hésiter? Ils n'eurent aucune pitié pour l'homme âgé et malade qu'il était et l'embarquèrent tel qu'il était vêtu: en pyjama et robe de chambre... Ah! ces mots de l'infirmière au moment où j'arrivais pour lui rendre visite: «Mademoiselle, vous êtes la petite-fille de M. Gutwirth? Descendez vite, ils l'emmenent!» Je dévalai les marches et le vis qui gesticulait et insultait les policiers tandis qu'ils essayaient de le pousser dans l'autobus. J'arrive près de lui avant qu'il n'y soit monté, je me jette dans ses bras, nous nous embrassons. Ils me l'arrachent! Et le voilà dans le car et voilà le car qui démarre... Il est parti avec son diamant au doigt, la pierre qui pourrait, espérait-il, le sauver et... ne le sauva pas.

HÉLÈNE – Quel âge avait-il ?

IRÈNE – Soixante-dix ans ! Il n’a certainement pas supporté le voyage. Je ne l’ai jamais revu !

HÉLÈNE – Vous n’avez pas eu peur de courir vers lui ? Ils auraient pu vous embarquer vous aussi !

IRÈNE – Comment ne pas embrasser votre grand-père quand vous savez que vous n’allez plus jamais le revoir ?

HÉLÈNE – Mais vous ne saviez pas que vous n’alliez plus le revoir !

IRÈNE – Si, je le « sentais »... J’étais sûre que les nazis ne relâcheraient jamais les gens qu’ils arrêtaient. N’oubliez pas qu’on était alors en mars 1944¹, et que des milliers de Juifs avaient déjà été arrêtés, des familles entières, avec enfants et vieillards ! Comment être dupe ? Ils allaient être envoyés dans cet endroit dont on ne savait pas le nom, tous ces gens-là ? Pour travailler ? Des bruits circulaient, des horreurs, des choses impossibles à croire... Il y avait quelque chose de très lourd dans l’air et puis, dans notre famille, nous avions déjà vécu l’arrestation de mon demi-frère au début de 1942, puis la mienne lors de la Grande Rafle et mon transfert à Gurs au tout début de la guerre... On ne pouvait plus être si ingénus !

HÉLÈNE – ... Vous avez été internée au camp de Gurs ?

IRÈNE – Oui ! J’ai partagé le sort des Allemands et Autrichiens, juifs et non juifs, qui, à la montée du nazisme, étaient venus se réfugier en France et qui, en tant que ressortissants d’un pays ennemi, étaient devenus des suspects ! En mai 1940, face à l’avancée de l’armée allemande, on nous rassembla dans différents stades de Paris, au Vél’ d’Hiv’ dans mon cas, avant de nous envoyer, les femmes, au camp de Gurs et les hommes, à celui de Saint-Cyprien.

[« Au cours de la dernière semaine du mois de mai 1940, la population internée à Gurs passe brutalement de 1 500 à 12 000. Tous les nouveaux internés ont un point commun : ils sont “indésirables”, parce que suspectés d’appartenir à “la cinquième colonne”². » Extrait de Claude Laharie, *Gurs*

1. Le grand-père maternel d’Irène a été déporté par le convoi n° 70, le 27 mars 1944.

2. Il s’agit d’une invention de la guerre psychologique des nationalistes espagnols de Franco quand, en 1936, ils convergeaient en quatre colonnes vers Madrid, la capitale républicaine. Leur radio annonçait que leur « cinquième colonne » était déjà sur place, ce qui désorganisa la défense en faisant régner la suspicion. Cette expression est tout

1939-1945. *Un camp d'internement en Béarn, Biarritz*, Éditions Atlantica, 2005.]

IRÈNE – Quel lieu infect que ce camp de Gurs ! Comment vous le décrire ? Des centaines de baraques où la plupart des détenus dormaient par terre, de la boue partout... Vingt mille républicains espagnols y avaient été enfermés avant nous, endurant le froid, la faim, la boue... Nombreux y étaient morts¹.

[Le sort de ces 6 000 Juifs d'origine allemande n'allait pas être meilleur que celui des 20 000 républicains que la France « concentra » dans les camps du Béarn.]

IRÈNE – Je suis l'une des très rares personnes à avoir eu la chance d'être libérées de Gurs ou de pouvoir s'en évader, tandis que plus de 1 000 Juifs allemands qui ne purent supporter les conditions infâmes de ce camp y sont enterrés et que des milliers d'autres en ont été déportés² ! Mon « évasion », je la dois au mari de ma mère, qui sut faire valoir ses atouts de Français de souche et d'ancien

de suite devenue le synonyme d'une armée secrètement infiltrée et sabotant les arrières. Elle est employée pour justifier l'arrestation des réfugiés de l'Allemagne nazie en France au début de la guerre. [ndrc]

1. Le camp de Gurs, originellement construit pour héberger les Espagnols qui se réfugièrent en France après la défaite républicaine de mars 1939, fut utilisé, à partir de l'invasion allemande, pour interner les « indésirables ». 428 baraques furent implantées sur 79 hectares, dit Claude Laharie dans son livre *Gurs 1939-1945 (op. cit.)*, réparties en 13 îlots de part et d'autre d'une allée centrale. Chaque îlot est ceinturé de barbelés, l'ensemble du camp l'étant également. Les baraques font 24 m de long sur 6 de large, espace prévu pour une soixantaine d'internés. Conçues pour être utilisées pendant l'été, elles protégeront peu du froid et mal de la pluie... Six hivers passeront avant la fermeture du camp.
2. Situé dans les Pyrénées-Atlantiques, c'est le plus grand camp du sud de la France (conçu pour accueillir 18 500 personnes), ouvert en avril 1939 pour interner les combattants républicains et réfugiés espagnols, puis, avec la déclaration de guerre, les « ennemis étrangers », puis les « indésirables » selon le régime de Vichy. Il devient ensuite un camp de transit pour la déportation des Juifs. Jusqu'à sa dissolution en novembre 1943 – il ferme le 31 décembre 1945 –, il reçoit 26 641 Juifs étrangers (d'Allemagne, d'Autriche, de Pologne, etc.) ; 25 577 Espagnols ; 6 808 brigadistes de 52 nationalités ; 1 470 Français et 63 Tsiganes. Entre août 1942 et février 1943, 3 907 personnes sont transférées en six convois au camp de transit de Drancy pour être ensuite déportées au camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz. Les conditions matérielles de vie y sont précaires et les internés souffrent du froid, des maladies, du manque d'eau, d'hygiène, de nourritures et de vêtements. Plus de 1 000 prisonniers y meurent. Le camp est toujours resté sous contrôle français. [ndrc]

combattant, non sans auparavant avoir soudoyé un gardien... J'ai à mon crédit, bizarrement, deux libérations: celle-ci, de Gurs, et l'autre, deux ans plus tard, de Drancy. J'ai eu une chance inouïe! Une chance que n'ont eue ni mon grand-père, un an plus tard, ni Jacques, mon demi-frère, un mois plus tôt...

Vingt ans! Comment est-ce possible? La fleur de la vie! Ce jour-là, et alors qu'il avait été démobilisé du service de l'Aéronautique, il était parti voir un ami qui vivait près de la Bastille. À la sortie du métro, il se trouva pris dans un coup de filet! On ne le revit jamais! Des garçons affectés au service des listes à Drancy firent savoir à mes parents, quelques jours plus tard, que Jacques, dans un premier temps détenu à Compiègne¹, avait été transféré à Drancy pour finalement être déporté à Auschwitz.

HÉLÈNE – On employait des prisonniers pour établir les listes?

IRÈNE – Apparemment, oui. Jacques aussi avait été affecté, pendant plusieurs jours, au contrôle des noms des nouveaux arrivés et à l'établissement des fiches pour les transports²... Il est mort à Birkenau...

HÉLÈNE – Par quel convoi a-t-il été déporté?

IRÈNE – Je ne le sais plus³...

[Convois, camps... camps, convois... Noms et numéros qui hérissent la peau et que nous retrouvons dans un témoignage, puis dans un autre. Noms et numéros qui font partie, de près ou de loin, de la vie de plusieurs des membres de ce

-
1. Le camp des anciennes casernes de Royallieu, situé dans un faubourg de Compiègne (Oise), est l'un des deux principaux – avec le camp de Drancy – centres allemands d'internement (plus de 53 800 personnes internées) avant la déportation. Initialement, il accueille des prisonniers de guerre français. Baptisé *Frontstalag 122* (juin 1941), il passe sous le contrôle de l'administration militaire allemande (Wehrmacht). En décembre 1941, le territoire du camp est divisé en trois parties: le camp «russe», le camp «français» avec des détenus politiques surtout communistes, et le camp «juif». Ce dernier est ouvert le 12 décembre pour 1 000 otages juifs, dont les victimes de la rafle parisienne dite «des notables». Il est rapidement séparé des autres par une double rangée de fil de fer barbelé. Un Mémorial de l'internement et de la déportation a été inauguré en février 2008 dans ce qui reste du camp de Royallieu-Compiègne. [ndrc]
 2. Certains détenus étaient employés dans l'administration du camp de Drancy, dont le bureau des effectifs qui tenait un fichier détaillé de tous les internés. [ndrc]
 3. Les archives du Mémorial de la Shoah nous ont permis de retrouver la date du départ à Auschwitz du demi-frère d'Irène: «Jacques Dreyfus, né le 29 septembre 1921, à Paris, déporté de la gare du Bourget-Drancy le 22 juin 1942, par le convoi n° 3.»

groupe: convoi n° 3, convois n°s 51, 76... Auschwitz, Birkenau... une liste infinie et atroce...

... Quand, en juillet 1946, Francis Lévy¹ et les quelques anciens maquisards qui l'accompagnaient éclairèrent de leurs lampes l'intérieur des bâtiments d'internement de Royallieu, à Compiègne, des centaines de messages déchirants apparurent à leurs yeux incrédules. Dans le silence humide, les murs froids gardaient, gravés sur leurs pierres vermoulues, des adieux poignants, des avertissements au monde²...

On nous emmène vers une destination inconnue.

Ne m'oubliez pas!

Soyez forts, je le serai moi aussi.

Je n'aurai pas le bonheur de connaître notre enfant... parle-lui de moi.

Vis! Pour raconter au monde...

Le décryptage dont les avait chargés la Croix-Rouge allait être la dernière tâche que ces «durs» auraient à faire avant d'être démobilisés. Pour Francis, ce fut l'une des expériences les plus douloureuses de sa vie.

Parmi les messages recueillis par ces hommes, messages qui figurent maintenant aux archives du camp, peut-être y en avait-il un écrit par le frère d'Irène...

C'est réparer un peu l'injustice que d'évoquer Jacques à travers les réminiscences entrelacées de Francis et d'Irène, mais le témoignage de celle-ci ne nous ramène pas seulement au martyre de son frère... Son expérience gursienne nous renvoie l'écho d'une autre vie concentrationnaire: celle de Gilbert Durban.

Membre lui aussi du groupe «France... douce France de notre enfance?», Gilbert n'est pas un survivant comme les autres, car non seulement il a été prisonnier au camp de Gurs

1. Francis, *ZL*, membre du groupe «France... douce France de notre enfance?», lire son témoignage, Vol. I, chap. 5, p. 221-271.

2. Royallieu-Compiègne se trouve à 70 kilomètres au nord de Paris. Il s'agit d'une ancienne école militaire construite sous le règne de Louis XIV que les nazis transformèrent en camp de prisonniers de guerre et de transit. Francis et quelques-uns de ses compagnons du 9^e régiment furent chargés par la Croix-Rouge de transcrire ces messages pour les archives.

mais il y est né! Les deux premières années de sa vie, Gilbert les a passées dans ce camp infâme, nourri... à la soupe d'orties –les orties qui poussaient dans la boue du camp–, puis dans les centres d'accueil créé par l'équipe de l'abbé Glasberg¹!

Irène Spanier et Roly, la mère de Gilbert, une jeune Juive allemande qui avait émigré en France quelques années avant la guerre pour y faire ses études de médecine, sont probablement arrivées à Gurs par le même train à la fin de mai 1940.

Alors que cela faisait près d'un an qu'elle était à Gurs, Roly apprit que les mères d'enfants de moins de 2 ans ne seraient pas déportées. Elle joua donc le tout pour le tout et tomba enceinte d'un bel Allemand, Richard, qui, après la victoire de Franco, s'était réfugié en France avec des milliers d'autres «brigadistes²». Il avait été interné au camp de Saint-Cyprien avant d'être transféré à celui de Gurs, où il se trouvait encore lorsque Roly conçut son plan de survie.

Mettre un enfant au monde dans un camp d'internement, est-ce une folie³, un acte de résistance ou une preuve d'amour? Toujours est-il que Roly échappa à la déportation grâce au bébé qu'elle mit au monde à Gurs⁴, tandis qu'Irène eut la chance d'être arrachée à l'enfer de ce camp par son beau-père.

Ces lieux sinistres qui font honte à la France: Gurs, Rivesaltes, Saint-Cyprien, Le Barcarès, Royallieu-Compiègne, Vél' d'Hiv', Pithiviers, Drancy... font partie du vécu de plusieurs des membres de notre groupe, mais nous n'avons appris

-
1. L'abbé Alexandre Glasberg (1902-1981) est né en Ukraine dans une famille juive. Il est devenu prêtre en 1938. Il se consacre à l'aide aux réfugiés étrangers en France, en particulier les Juifs fuyant les persécutions nazies. Il est le fondateur à Lyon de l'Amitié chrétienne, qui, de 1940 à 1944, les secourut dans le cadre de la Résistance (dont sauvetage des camps d'internement, fourniture de refuges sûrs et de fausses identités). Après la Seconde Guerre mondiale, il aide les Juifs à immigrer clandestinement en Palestine (association Terre d'asile). Il reçut la médaille des Justes parmi les nations à titre posthume en mai 2004. [ndrc]
 2. Ce terme désigne les volontaires des *Brigadas Internacionales*. Des volontaires civils qui sont allés combattre les nationalistes en Espagne entre 1936 et 1939. [ndrc]
 3. Voir le témoignage de Gilbert Durban, Vol. III, chap. 24.
 4. Roly et son fils «vécurent» au camp de Gurs jusqu'en février 1943, avant d'être transférés au château de Bégué à Cazaubon (Gers), alors centre d'accueil de l'Amitié chrétienne.

leur existence que peu à peu, au fur et à mesure qu'avancait ce travail de mémoire. Découvrir dans le vécu des uns et des autres les mêmes misères renforça les liens qui déjà nous unissaient. Tous ces êtres qui passèrent par l'inconcevable déshumanisation des camps français avant d'être déportés vers l'est et d'affronter en solitude une mort atroce et anonyme n'imaginaient pas que, soixante-dix ans plus tard, et si loin du théâtre de la guerre, 30 survivants, unis par la volonté de « reconstruire l'histoire de la Shoah à travers l'entrecroisement de leurs mémoires », leur redonneraient une présence et une voix pour l'éternité.]

Un parcours exceptionnel

HÉLÈNE – On a du mal à reprendre le fil de votre histoire, Irène... Que s'est-il passé après votre libération du camp de Gurs?

IRÈNE – Je suis retournée vivre avec mon grand-père, et quand les Juifs ont été convoqués pour s'inscrire au registre des Juifs, très respectueuse de la loi, j'y suis allée, comme la plupart des nôtres...

NICOLAS ROSENTHAL – ... pour plus facilement être repérés au moment des rafles...

IRÈNE – Effectivement! Ils n'ont eu aucun mal, le 16 et le 17 juillet 1942, à trouver plus de 13 000 Juifs! Comment soupçonner un tel machiavélisme de la part du pays des droits de l'Homme? À notre arrivée à Drancy, j'ai dû rester plusieurs heures debout, alors que j'avais subi une ponction lombaire deux ou trois jours plus tôt et que je tenais à peine sur mes jambes. On était 5 000 personnes dans la cour, non, que dis-je, 10 000 peut-être, rien que des adultes¹... Je

1. La rafle dite « du Vél' d'Hiv' », décidée par les autorités allemandes sous le nom de code de « Vent printanier », est opérée par la police française qui fournit le fichier des Juifs de la capitale établi en octobre 1940. Plus de 26 000 fiches sont sorties pour rafler 22 000 Juifs. Les ordres du directeur de la police municipale, Émile Hennequin, stipulent que les arrestations devaient être faites « avec le maximum de rapidité, sans paroles inutiles et sans aucun commentaire ». La rafle a lieu les 16 et 17 juillet 1942 et vise les Juifs étrangers et apatrides de la région parisienne: 13 152 personnes sont arrêtées dont 4 115 enfants. 4 992 personnes (seules et couples sans enfant ou avec enfant(s) de plus de 16 ans) sont internées au camp de transit de Drancy. Les familles, soit 8 160 personnes (1 129 hommes, 2 916 femmes et 4 115 enfants) sont parquées au Vélodrome d'Hiver (détruit en 1959), rue Nélaton, dans le quartier de Grenelle (XV^e arr.), dans des conditions

me revois à attendre, tremblante de faiblesse dans le beau manteau long à carreaux blancs et noirs que j'avais acheté quelques mois plus tôt, sans comprendre ce qui m'arrivait, sans savoir pourquoi j'étais là ni ce qui m'attendait...

HÉLÈNE – Pourquoi vous avait-on fait une ponction lombaire ?

IRÈNE – Mon docteur pensait que cet examen lui permettrait de trouver comment traiter le problème que j'ai à la main gauche¹. Les garçons qui révisaient les listes des nouveaux arrivés et avaient travaillé avec Jacques comprirent que j'étais sa sœur et essayèrent de me repérer. Heureusement, car j'étais bien mal en point ! Ce sont eux qui ont demandé qu'on m'envoie à l'infirmerie. Si je suis restée en vie, je crois que c'est grâce à ces garçons d'abord, puis au médecin qui s'est occupé de moi. Ils furent les premiers maillons dans l'enchaînement de circonstances qui m'ont permis de survivre.

HÉLÈNE – Ce docteur était juif ?

IRÈNE – Bien entendu ! Il était prisonnier² lui aussi et les premiers mots qu'il m'adressa après m'avoir posé les questions de rigueur n'étaient pas spécialement destinés à me rassurer... « Je vous donne un lit, mademoiselle, mais il faut que vous sachiez que je n'ai pas même une aspirine... Je serai votre soutien moral plus que médical ! »

HÉLÈNE – Vous vous êtes rétablie toute seule ?

IRÈNE – Oui ! Cela m'a demandé près de trois mois, et avec des hauts et des bas, car j'ai eu la malchance – ou plutôt la chance – d'attraper la grippe. La nourriture n'était pas suffisante pour tant de prisonniers et la grippe fit bientôt rage parmi tous ces affamés.

inhumaines. Rien n'a été prévu, ni nourriture, ni matelas, ni sanitaires, ni eau. Dans les six jours qui suivent, elles sont ventilées entre les camps de Drancy, Pithiviers (Loiret) et Beaune-la-Rolande (Loiret), avant d'être déportées essentiellement au camp d'extermination d'Auschwitz (Haute-Silésie, Pologne). Les autorités françaises ont inclus les enfants. Séparés de leurs parents bientôt déportés, ils le seront aussi une fois l'accord de Berlin reçu, à partir de la mi-août. Des fuites policières, au début du mois de juillet, ont permis à de nombreuses personnes de se soustraire à l'arrestation, surtout des hommes, car jusqu'alors eux seuls étaient visés par les rafles. [ndrc]

1. Après être tombée d'un arbre lorsqu'elle avait 13 ans, Irène avait perdu la mobilité d'une partie de sa main gauche.
2. « Le service médical est placé sous la direction du docteur Tisné, assisté de quinze médecins internés, sept infirmières non juives et douze infirmières juives qui assurent les soins quotidiens. » Maurice Rajsfus, *Drancy, un camp de concentration très ordinaire, 1941-1944*, Paris, Le Cherche Midi Éditeur, 1996, p. 170. [ndrc]



Carte postale de Sarah, la maman d'Irène, à sa fille détenue au camp de Drancy, recto et verso, 6 août 1942. Lire la transcription ci-après.

6 août 1942

Ma chérie, à l'instant la carte de dimanche
 te va! courage, insensiblement tu
 vois que sera expédié à certains usages...
 mais nous gardons ton message. Je sais
 que tu es désespérée d'être enfermée dans
 ton bloc, mais je faut un peu de courage.
 tes pensées, elles ne sont absolument
 à rien de se répéter journalièrement la
 même chose. Pour l'instant tu es encore
 à Drancy - je vais poursuivre dans les
 sens. C'est l'attente. Parfois-tu et tu seras
 par ailleurs. Si je te trouve dans
 tes. C'est un peu, cela passe le temps.
 Je vois bien, lors des jours, elle est ravie des
 bons. Les séparés vont bien. André a fait des
 très - aucune nouvelles de Jacques, mais ça va

vous parvenez à lui dire si et le...
 les autres. André, le bon, est au camp fort, sa mère
 n'a dit au téléphone évidemment qu'elle l'adore,
 que son André fait un excellent réserves depuis
 son très bon état. Sa mère attend toujours son
 père. A une occasion, son André vient garder
 avec moi - il se fait pour l'air...
 et les autres, ils le font. X...
 mesurés de l'année, soit par les...
 de mes est... Je vois Maxime, Jacques, Sarah
 pourrais. Bonne baisers des G... et Madeline.
 Non, d'ailleurs, pas manger chez Irène. Je t'embrasse
 très tendrement Maxime. Baisers Irène. (à Irène)

Bonne baisers, ma petite Irène...
 Courage et patience.
 Attends les plaintes me venant à l'esprit, mais ne
 que si de manger pour en courage. En un tel
 allusion par son tranquille. (à Irène)

6 août 1942

Ma chérie,

à l'instant ta carte de dimanche et bons ! Commencé immédiatement ton colis qui sera expédié demain matin... Notre vie n'est pas particulièrement joyeuse... Mais nous gardons bon moral. Je sais que tu es désespérée d'être enfermée dans ton état, mais il faut un peu de courage et de patience. Cela ne sert absolument à rien de se répéter journellement la même chose. Pour l'instant tu es encore à Drancy. Je vais pouvoir te ravitailler un peu, c'est l'essentiel. Remonte-toi et ne sois pas aussi pessimiste. Stylo se trouvera dans colis. Occupe-toi un peu, cela passe le temps. Je vois Nina tous les jours. Elle est ravie des bons. Les g[ran]d[s-]parents vont bien. André se fait de la bile. Aucune nouvelle de Jacques, pauvre gosse. Nous parlons de toi tous ici et le square [de Port-Royal] a reçu tes ordres. André, le tien, est amoureux fou. Sa mère m'a dit au téléphone dernièrement qu'elle l'adore, que son André fait une maladie nerveuse depuis ton internement. Sa sœur attend toujours son bébé. À chaque occasion ton André vient bavarder avec moi. Il ne sait que faire pour t'aider. Il a plusieurs idées en tête, laisse-le faire. Je suis si heureuse [mot pas sûr] qu'Anna soit près de toi, c'est un ange. Denise est navrée. Je vois Madame Zuck [?] samedi prochain. Bons baisers des g[ran]d[s-]parents et Madeleine. Nous n'avons pas mangé chez Mémé. Je t'embrasse très tendrement Maman. Baisers Lerxo [? signature peu claire] (g[ran]d[-]père)

Bons baisers ma petite Irène. Les mêmes conseils qu'à Jacques : courage et patience.

Hélas les plaintes ne servent à rien pour le moment qu'à décourager ton entourage. On ne te [oubliera] pas, sois tranquille.

Ary [? signature peu claire]

Je n'avais pas faim, moi, je ne pouvais rien avaler et je passais mes rations à d'autres jeunes ; c'est sans doute à leur contact que moi aussi j'ai attrapé la grippe... Mon rétablissement s'est donc compliqué et j'étais encore à l'infirmerie – et c'est pour cela que je parle de chance – quand un jour un grand remue-ménage dans la cour attira l'attention de tous les prisonniers. De derrière les vitres nous regardions les autorités du camp qui s'empressaient autour d'un homme en uniforme. Bottes et ceinture reluisantes... c'était le lieutenant SS Röthke!¹ Après l'inspection, il monta à l'infirmerie, s'approcha des uns, observa quelques autres... Il passa devant moi, s'arrêta et me demanda en allemand pourquoi j'étais à l'infirmerie. L'allemand était ma seconde langue au lycée. Je lui répondis que je ne savais pas... Je l'entendis ensuite qui disait à son subalterne : « *Geben Sie zu auf die Liste!* » (« Ajoutez-la à la liste ! »). Je ne sais toujours pas pourquoi j'ai été choisie et pourquoi j'ai été envoyée, avec trois autres prisonniers², à l'hôpital Rothschild³...

HÉLÈNE – C'est peut-être le docteur qui vous a désignée ?

IRÈNE – Je pense, oui, car Röthke était en train de lui poser des questions lorsqu'il s'arrêta devant mon lit. Du reste, à peine se fut-il éloigné que le docteur vint vers moi et, faisant semblant de m'ausculter, m'expliqua : « Ça ne m'intéresse pas qu'il emmène des vieux ou des malades graves, je préfère qu'il prenne deux ou trois jeunes, comme toi. Alors, écoute-moi ! Je suppose qu'ils vont te passer une aiguille sous la plante du pied. S'ils le font, lève l'orteil, c'est tout ! N'oublie surtout pas ! »

HÉLÈNE – Pour démontrer que vous aviez des réflexes ou que vous aviez une maladie neurologique ?

1. À la suite de Theodor Dannecker, Heinz Röthke devient en juillet 1942 le chef de la section IV-J, celle des Affaires juives, de la Gestapo à Paris et le dirigeant du camp de Drancy.

2. Cf. Serge Klarsfeld, *Le Calendrier de la persécution des Juifs de France* (tome II, Paris, FFDJF, 2019, p. 1232) : le 23 octobre 1942, quatre détenus vont à l'hôpital et trois autres sont libérés. [ndrc]

3. En 1941, l'hôpital Rothschild est rattaché au camp de Drancy. C'est le seul hôpital où peuvent encore exercer les médecins juifs. Un pavillon était réservé aux malades du camp de Drancy, il était clôturé et surveillé par une sentinelle. Après la rafle « du Vél' d'Hiv' » en juillet 1942, un réseau de résistance se forme pour sauver les enfants hospitalisés. Claire Heyman, une assistante sociale juive, organisait leur évasion avec l'aide de sa collègue Maria Errazuriz et d'autres médecins. [ndrc]

IRÈNE – Je me souviens de l’avoir entendu dire à l’Allemand qu’il était presque certain que j’avais la maladie de...

HÉLÈNE – ... de Charcot?

IRÈNE – Peut-être! En tout cas, il faisait allusion à une maladie des centres nerveux, ou à un problème au niveau de la moelle épinière, mais moi, je n’ai jamais eu ça!

HÉLÈNE – Croyez-vous que le docteur savait qu’une fois à l’hôpital, à Paris, vous auriez plus de chance de vous sauver? Pourquoi, sinon, vous aurait-il désignée?

IRÈNE – Mille fois je me suis posé ces questions...¹ Ainsi qu’il l’avait prévu, on me passa une aiguille sous la plante du pied et ainsi qu’il me l’avait recommandé, je levai l’orteil... Une ambulance vint nous chercher et nous conduisit, trois malades et moi, à l’hôpital Rothschild...

HÉLÈNE – Les trois autres prisonniers, de quoi souffraient-ils?

IRÈNE – Je l’ignore! Je crois que, quelques jours plus tard, ils ont tous été renvoyés à Drancy, mais je ne sais toujours pas pourquoi nous avons été transférés à l’hôpital...

ELSA ROZIN – Comment avez-vous pu vous évader de l’hôpital alors que tout était strictement surveillé?

IRÈNE – Grâce à ma mère. J’avais réussi à soudoyer je ne sais plus qui pour l’avertir que l’on m’envoyait à Rothschild. Elle vendit immédiatement l’un de ses bijoux – un beau bracelet de chez *Van Cleef & Arpels*. Ah! comme elle aimait ses bijoux! – et le lendemain du jour où je fus transférée à l’hôpital, elle s’y présenta avec un commissaire de sa connaissance... «Habille-toi vite! me dit-elle, passe ce sweater. Allez, on y va!» Je repartis avec eux...

Le bonheur de me retrouver libre fut de courte durée. Le soir même, vers 23 heures, atterrée, j’entendis l’ascenseur qui se mettait en marche. Il nous était interdit d’être hors de notre domicile après 20 heures. Si l’ascenseur fonctionnait, ce ne pouvait être que des boches ou leurs sbires qui montaient.

1. La fille d’Irène pense que le médecin de l’infirmierie de Drancy savait qu’elle n’avait aucun problème au niveau des centres nerveux mais qu’il voulait faire croire au commandant nazi qu’elle souffrait du réflexe de Babinski – ou réflexe cutané plantaire, manifestation d’une lésion du système nerveux – afin qu’elle puisse être transférée à l’hôpital Rothschild et mieux soignée qu’au camp de Drancy.

Ma mère eut le réflexe de m'entraîner vers le débarras qui donnait sur sa chambre à coucher ; elle m'indiqua le coin le plus obscur du réduit et poussa contre moi un matelas qu'elle gardait là. La porte de la chambre se rabattait complètement sur celle du débarras. Maman prit soin de la laisser ouverte et les Allemands n'eurent pas l'idée de regarder derrière... La frayeur, cependant, ne nous abandonna plus de la nuit. Le lendemain matin très tôt, je quittai l'appartement de mes parents pour aller me cacher chez leur femme de ménage. Au bout de dix jours, et pour ne pas mettre cette dernière en danger plus longtemps, je partis chercher une autre planque. J'ai passé quelques nuits chez la mère de Nina, mon amie d'enfance, et pour ce qui est des jours suivants, je n'arrive pas à me souvenir comment je me suis arrangée...

HÉLÈNE – Vos parents n'ont pas été arrêtés, eux ?

IRÈNE – Non ! Mon beau-père, André Emmanuel Dreyfus, était français. Si mes souvenirs sont bons, il avait été président de la Bourse de Paris et avait un bureau de change, boulevard des Gobelins...

HÉLÈNE – ... Être reconnu comme une personne importante n'était pas une garantie contre la déportation...

IRÈNE – Je le sais, mais à ce moment-là, on n'arrêtait pas encore les Juifs français. Et puis, nous comptions sur l'aide du maire de notre arrondissement, le V^e, qui a beaucoup fait pour protéger les Juifs de son quartier ; je me souviens même de l'avoir vu une fois chez mes parents. Quant à ma mère, qui était belge, son poste à l'UGIF¹ lui donnait une certaine sécurité.

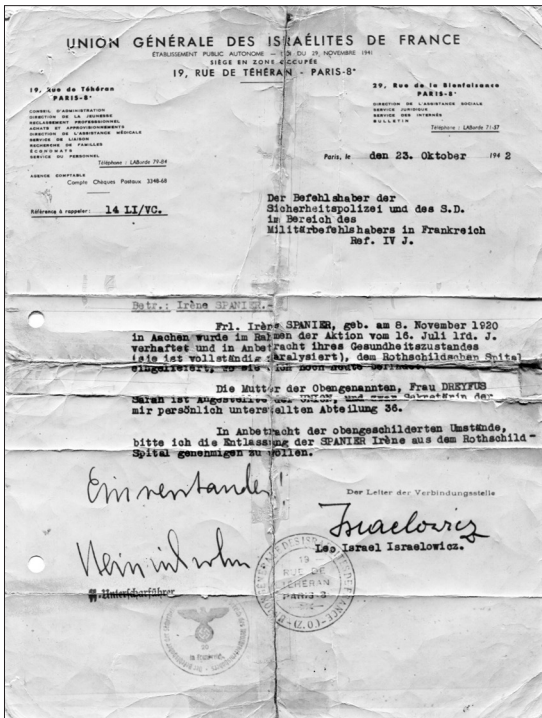
HÉLÈNE – Si elle travaillait à l'UGIF, elle avait sûrement un *Ausweis*². Depuis quand y travaillait-elle ?

IRÈNE – En fait, elle commença à travailler à l'UGIF lorsqu'elle apprit que j'étais au camp de Drancy. L'arrestation de Jacques, dont

1. Acronyme de Union générale des Israélites de France. Organisme constitué à l'instigation des Allemands par une loi du gouvernement de Vichy du 29 novembre 1941. Elle regroupait toutes les œuvres sociales et culturelles juives, désormais dissoutes. Tous les Juifs vivant en France devaient y adhérer. [ndrc]

2. En allemand, « laissez-passer », désigne ici une carte de légitimation censée protéger son propriétaire ainsi que sa famille de la déportation. Cette carte de l'UGIF est notamment délivrée à ses employés.

on craignait déjà qu'il n'ait été déporté, lui avait fait comprendre que, pour éviter que je ne subisse le même sort que lui, il lui fallait une *proteksie*¹. Comme elle parlait couramment le français, l'allemand et l'anglais – capacités peu courantes pour une femme en ce temps-là –, elle se présenta rue de Téhéran, où M. Israëlłowicz², le chef du service de liaison de l'UGIF, la prit immédiatement à son service comme secrétaire. Et c'est lui qui, quelque temps plus tard, à la demande de ma mère, intercéda pour moi et demanda à la Gestapo ma libération de l'hôpital Rothschild.



Lettre du chef du service de liaison de l'UGIF, Israël Israëlłowicz, qui sollicite de l'adjoint du chef du service IV-J – en charge de la « question juive » – de la Gestapo à Paris, l'adjudant SS Ernst Heinrichsohn, la libération d'Irène Spanier de l'hôpital Rothschild, 23 octobre 1942. Lire la traduction du texte d'après.

1. En yiddish, «protection», «recommandation». Ce terme fait référence au bénéficiaire que peut rapporter la connaissance d'une personne bien placée.
2. Léo ou Israël Israëlłowicz (1912, Tarnow, Pologne-1944, Auschwitz III-Monowitz) est un chanteur ténor juif. Membre du *Judenrat* de Vienne (Autriche), il est emmené à Paris, le 18 mars 1941, avec Wilhelm Biberstein, par Theodor Dannecker qui le fait chef du service de liaison de l'UGIF avec la Gestapo. Personnage controversé, il a œuvré à la libération de certains Juifs. Déporté par le convoi n°63, du 17 décembre 1943, avec sa mère et sa fiancée. [ndrc]

Union générale des Israélites de France

À Paris, le 23 octobre 1942

*Le commandant de la police de sécurité du Reich
et des services de sûreté de la SS sous les ordres du
commandant militaire en France.*

Service IV-J¹

Concerne : Irène Spanier

Mademoiselle Irène SPANIER, née le 8 novembre 1920 à Aix-la-Chapelle, a été arrêtée dans le cadre de l'opération du 16 juillet 1942 et, en raison de son état de santé (elle est totalement paralysée²), conduite à l'hôpital Rothschild où elle se trouve encore à ce jour.

La mère de la susmentionnée, Madame DREYFUS Sarah, est une employée de l'Union³, et plus précisément secrétaire du Service n° 36 qui m'est directement subordonné. Compte tenu des circonstances décrites ci-dessus, je [vous] prie de bien vouloir autoriser sa remise en liberté de l'hôpital Rothschild.

*D'ACCORD
Heinrichsohn*

*Le chef du Comité de liaison⁴
Israëlowicz*

1. Le service IV est celui de la Gestapo (acronyme de *Geheime Staatspolizei*, « police secrète d'État », police politique de l'Allemagne nazie) et la section J s'occupe de la « question juive » en France. Son responsable, le SS Dannecker, est délégué direct – *Judenreferat* – du SS Eichmann à Berlin qui lui transmet ses ordres. En août 1942, la direction du service IV-J est assurée par le SS Röhke. Le service IV-J est sous la direction de la Sipo-SD, comprise dans la SS (*Schutzstaffel*, « échelon de protection »). La Sipo (*Sicherheitspolizei*, « police de sûreté »), regroupe la Gestapo et la Kripo (*Kriminalpolizei*, « police criminelle »). En 1939, la Sipo est associée au SD (*Sicherheitsdienst*, « service de sûreté ») du parti nazi, organisé par Himmler en 1935), au sein de l'Office central de sécurité du Reich (RSHA). Le SD est chargé de la recherche et de l'arrestation des suspects. Cerveau de la Gestapo, il est formé de membres de la SS et opère souvent dans l'ombre à la différence de cette dernière. Le décret de Hitler du 9 mars 1942 crée en France occupée un poste de chef supérieur des SS et de la police qu'occupe le général SS Carl Oberg début mai 1942. [ndrc]
2. Irène n'était pas complètement paralysée ! Elle avait et a toujours une paralysie partielle à la main gauche, et peut-être souffrait-elle des séquelles de la ponction lombaire qu'on lui avait faite quelques jours avant la rafle. Ceci est sans doute un faux argument que sa mère a utilisé pour obtenir sa libération.
3. Désigne l'Union générale des Israélites de France. L'UGIF n'avait pas une bonne réputation : elle était constituée surtout de Juifs assimilés de la grande bourgeoisie et plutôt proches de Pétain. Ils ont parfois – involontairement – aidé les services nazis à localiser des familles juives. Leur rôle a été très controversé. La plupart d'entre eux ont été déportés à Auschwitz et leur mise en cause à la Libération a tourné court. L'UGIF était dirigée par Israël Israëlowicz et Wilhelm Biberstein, que Dannecker avait fait venir de Vienne ! Elle demeurerait contrôlée par le Commissariat général aux questions juives, qui n'avait pas comme habitude de relâcher des Juifs ! (Source : Charles Ajenstat)
4. Le Comité de liaison, comme son nom l'indique, assurait la liaison entre l'UGIF et Dannecker, sans doute avec l'aide matérielle du Service 36. (Source : Charles Ajenstat)

HÉLÈNE – Que de coïncidences il y a dans le vécu de certains membres de notre groupe! Votre libération de l'hôpital, Irène, et celle d'Henri Pechtner, *Z'L*, du camp de Drancy, se sont produites toutes les deux grâce à l'influence d'Israélowicz, cet homme qui a tant été critiqué¹! Comme vous, Henri et sa mère ont été arrêtés lors de la Grande Rafle. Ils ont été conduits au Vél' d'Hiv' puis internés au camp de Beaune-la-Rolande, d'où, deux semaines plus tard, Antonina Pechtner a été déportée. Henri, qui n'avait alors que 11 ans, resta seul à Beaune puis fut transféré à Drancy, où vous, vous étiez déjà. Le père d'Henri, qui avait échappé à la rafle, mit sur la possibilité d'entrer en contact avec des Allemands influents pour essayer de faire libérer son fils. Dans ce but et en tant que fourreur, il réussit à se faire embaucher dans une grande maison de fourrures juive qui avait été réquisitionnée. L'aide qu'il recherchait désespérément se présenta en la personne de M. Israélowicz, qu'il connut au cours d'une visite que ce dernier réalisa en compagnie d'un officier allemand à l'atelier où il travaillait. Israélowicz, haï par tant de Juifs, réussit à obtenir la libération d'Henri, qui se produisit le 15 septembre 1942! Cinq semaines avant la vôtre!

[Là ne se terminent pas les analogies entre le vécu d'Irène et celui d'Henri en cet automne de 1942. Dès son arrivée à Drancy, Irène avait été internée à l'infirmerie, car elle se sentait très faible. Elle n'avait pas faim; elle ne pouvait rien avaler et donnait pratiquement toutes ses rations aux prisonniers qui les lui quémendaient. Henri, pauvre gamin de 11 ans, détenu à Drancy seul, sans son père ni sa mère, vivait, lui, dans l'obsession de son estomac qui le tirait... «J'ai très faim, écrivit-il à son père par deux fois, surtout quand je vois manger les autres.» Si seulement il avait su qu'Irène – avec qui il partagerait, soixante-dix ans plus tard, ce travail de mémoire – donnait ses rations à qui en voulait...]

HÉLÈNE – Il y a quelque chose dans votre libération, Irène, qui n'est pas clair. Pourquoi la Gestapo est-elle allée vous chercher chez vos parents le soir même de votre «libération» de l'hôpital, alors que la demande d'Israélowicz en votre faveur avait été accordée

1. Voir le témoignage d'Henri Pechtner, Vol. I, chap. 7, p. 339-395.

et signée par une autorité allemande, Heinrichsohn¹, et que votre sortie de Rothschild s'était produite «légalement», accompagnée par le commissaire que votre mère avait «gagné à sa cause» (grâce au bracelet *Van Cleef & Arpels* qu'elle lui avait «offert») ?

IRÈNE – Ce doute continue à me hanter. Peut-être ma mère n'a-t-elle pas fait usage du papier signé par Israëlowitz et Heinrichsohn pour qu'on me libère (voir *supra* p. 39), car, si elle l'avait fait, comment ce document serait-il en ma possession ? Je pense qu'elle a préféré compter sur l'aide du commissaire, mais je me suis souvent demandé si cette libération «à demi clandestine» n'avait pas joué, finalement, un mauvais tour à ce qui aurait pu être ma «libération officielle». Toujours est-il qu'à partir du moment où la Gestapo est venue me chercher chez mes parents, et bien que l'on m'ait accordé une libération en règle, j'ai dû passer à la clandestinité, ce qui fait que je ne suis jamais retournée dans l'appartement de mes grands-parents, que je ne suis jamais plus restée dormir chez ma mère, et que, durant près de deux mois, je n'ai eu aucun endroit fixe où passer la nuit ni, souvent, de quoi manger...

NICOLAS – Comment avez-vous fait pour survivre dans ces conditions ?

IRÈNE – Je ne sais pas. Au début, j'allais manger chez ma mère une ou deux fois par semaine et de temps en temps chez une de mes amies, Tucsia. Mais un beau jour, celle-ci n'eut de meilleure idée que de s'amouracher d'un officier allemand et, sans se rendre compte de la bêtise qu'elle faisait, elle m'invita à dîner pour que je fasse sa connaissance ! Imaginez mon désarroi lorsque, une fois la porte ouverte, je me suis trouvée face à quatre Allemands en uniforme ! Quatre officiers nazis, tirés à quatre épingles, impeccables ! J'étais mignonne... Quelle serait ma réponse si l'un d'eux me disait : «Mademoiselle, est-ce que je peux vous revoir ?» Dès que je le pus, je suivis Tucsia à la cuisine et, le nez toutes les deux au-dessus de la casserole fumante, je lui demandai, furieuse, si elle n'était pas folle. «Tu leur donneras les raisons que tu voudras, mais moi, il faut que je parte !» Je repris ma place et, tout en essayant de dissimuler ma hâte, je soutins la conversation jusqu'à la fin du repas. Je me levai alors

1. Personne n'aurait osé contrevenir à un ordre écrit avec l'en-tête du Service IV-J. Encore moins s'il y avait la caution de Dannecker. (Source : Charles Ajenstat)

de table et saluai poliment les nazis en les priant de m'excuser : «La prochaine fois, je resterai très volontiers.» Comment Tucsia n'avait-elle pas pensé au danger qu'elle me faisait courir ?

HÉLÈNE – Elle savait pourtant que les Allemands poursuivaient les Juifs...

IRÈNE – Évidemment, puisqu'elle m'invitait une ou deux fois par semaine pour, justement, me venir en aide... Elle était gentille mais vraiment pas intelligente, cette pauvre fille !

Vivre dans la gueule même du loup jusqu'à la fin de la guerre n'allait pas m'être facile. Je compris bientôt qu'aller manger chez mes parents nous faisait courir des risques à tous les trois... Je cessai donc de les voir mais continuai en revanche à aller de temps en temps chez la mère de Nina, mon amie d'enfance. Et pour le reste... Comment ai-je fait entre novembre 1942 et janvier 1943 ? je jure que je ne le sais pas ! Tout cela est en blanc dans ma mémoire, et puis, au fond, je crois bien que j'ai plus souffert de la peur que de la faim. Et comment faisais-je pour m'habiller ? Je n'avais pratiquement pas d'habits, et le peu de sous-vêtements que j'avais, je dus l'abandonner un soir... dans une chambre de bonne où, après avoir déambulé plusieurs semaines d'un endroit à un autre, je m'étais enfin risquée à passer une nuit entre quatre murs. «Ici, tu vas être tranquille, me dit l'amie qui me prêta la chambre, personne ne va te déranger. Dors bien !» Et elle me laissa seule... Je posai le petit sac qui contenait tout mon bien – deux culottes, un soutien-gorge, un sweater et deux mouchoirs – sur la chaise et je m'endormis. Tout à coup, vers 5 heures du matin, une sensation étrange me réveilla. Ce quelque chose – un pressentiment ? – me lança hors du lit. Je m'habillai en toute hâte et sortis de l'immeuble sans faire de bruit. Marcher à l'aube dans les rues de ce Pigalle malfamé était tout sauf agréable... Je déambulais ainsi depuis un bon moment quand 6 heures sonnèrent à un clocher du voisinage. Je commençais à avoir froid... «Je vais aller me recoucher un instant», pensai-je.

J'étais tout près de l'immeuble lorsqu'une ombre déboucha du coin de la rue. C'était une jeune fille, elle marchait vite ; en passant près de moi, elle me souffla : «Ne remontez surtout pas dans la chambre, y a la Gestapo là-haut...»

ELSA – Tu la connaissais ?

IRÈNE – Non, cette fille à peine entrevue qui m’a sauvé la vie... c’est une énigme. Je ne l’ai jamais revue, mais je lui serai toujours reconnaissante pour son courage. Je ne suis pas retournée dans la chambre qu’on m’avait prêtée... L’unique soutien-gorge et les deux seules culottes que je possédais y sont restés...

MONIQUE FRYDMAN – C’est incroyable, ce pressentiment que vous avez eu.

IRÈNE – Surprenant, n’est-ce pas ? Mais ce ne fut pas la seule occasion où cette espèce de sixième sens m’évita de tomber dans les filets ennemis. Je ne suis pas tellement croyante, mais je me suis souvent demandé si ces intuitions, ce n’était pas le bon Dieu qui me les concédait...

HÉLÈNE – Vous croyez que vous avez été dénoncée ?

IRÈNE – Évidemment ! Quelqu’un a dû se rendre compte que, si j’étais venue là, c’était pour me cacher et que, si je me cachais... c’était parce que j’étais juive.

De temps en temps, durant ces premières semaines de vie clandestine, la nostalgie me poussait vers le square de Port-Royal. Un certain matin, alors que j’étais là, la tête levée vers la fenêtre de l’appartement de mes grands-parents, j’entendis prononcer mon nom. C’était M. P., la personne qui s’occupait de l’électricité et du chauffage dans le groupe d’immeubles du square. « A-t-on des nouvelles de mon frère, monsieur P. ? – Non, aucune malheureusement. – Et ma grand-mère ? Toujours à Port-Royal ? – Hélas, oui... » Il s’approcha un peu plus. Très bas, il m’expliqua qu’il s’était engagé dans un réseau de résistance, et en peu de mots m’offrit de rejoindre sa cause... Ce matin-là, je m’éloignai du square avec, sous ma jupe, un message à délivrer à une personne qui m’était inconnue ! Je n’ai pu remplir que peu de missions pour la Résistance, car, vers la fin de l’année 1942, ma vie prit une nouvelle direction lorsqu’une dame du quartier me parla de M^{me} Stern.

Un virage dans la vie d’Irène

HÉLÈNE – Cette dame vous connaissait ?

IRÈNE – Non, elle ne me connaissait pas et je n’ai jamais su si elle était membre de la *WIZO* ou non... C’est un enchaînement de

circonstances qui, quelques semaines après mon «évasion-libération» de l'hôpital Rothschild, a fait prendre un virage à la vie de fugitive que je menais. Situez-vous dans l'horreur des rafles de 1942: des milliers de Juifs ont déjà été arrêtés. Les enfants de plus de 2 ans n'ont pas été épargnés alors même que la majeure partie est née en France¹.

Claire Stein se demandait encore comment il avait été possible «que dans cette France que nous aimons tant, des enfants juifs du quartier de Belleville, abandonnés à leur sort après la rafle qui avait emporté leurs parents, aient été dénoncés par des Français, par des gens qui les connaissaient, parfois par le père ou la mère de leurs camarades de classe? Comment est-il possible que des voisins aient demandé à la préfecture de Police que ces gosses soient déportés, sous prétexte qu'ils se sentiraient mieux s'ils rejoignaient leurs parents?»² Ce sont ces enfants que la *WIZO* et d'autres organismes juifs et non juifs cherchaient à réunir au plus vite et à envoyer dans des centres protégés, puis, plus tard, dans des foyers qui acceptaient de les accueillir. Mais il fallait tout d'abord trouver des personnes de bonne volonté pour réunir les enfants et chercher des foyers récepteurs. C'est ainsi qu'Irène s'engagea dans le réseau de sauvetage de la *WIZO* de France après avoir rencontré M^{me} Juliette Stern, secrétaire générale de cet organisme, qui se chargeait de recevoir et de préparer les volontaires.

ELSA – Comment faisait-elle pour «repérer» les personnes qui pourraient servir cette cause?

IRÈNE – Grâce à ses contacts, comme cette femme qui, un jour de novembre ou décembre 1942, m'ayant vue déambuler seule d'un endroit à l'autre sans rien faire, vint me suggérer d'aller la voir. «C'est une dame juive très bien, me dit-elle, elle veut vous parler... elle aurait besoin de vous.»

1. Cf. Serge Klarsfeld, *Le Calendrier...*, *op. cit.*, 2019, Tome 1, p. 495 et suivantes: la circulaire secrète de la préfecture de Police aux commissaires du 13 juillet 1942 quant à l'organisation de la rafle «du Vél' d'Hiv'» commence par cette phrase: «Les Autorités occupantes ont décidé l'arrestation et le rassemblement d'un certain nombre de Juifs étrangers.» [ndrc]

2. Voir Vol. I, p. 411-412.

HÉLÈNE – Comment avez-vous réagi lorsqu'elle vous a dit «cette dame aurait besoin de vous»?

IRÈNE – Je me suis demandé, évidemment, pourquoi cette femme pouvait bien avoir besoin de moi... La curiosité me piquait... Après avoir entendu les explications détaillées de Juliette, ma décision fut vite prise. Je n'avais aucune occupation –vous savez bien qu'à ce moment-là les Juifs n'avaient pratiquement plus le droit de travailler. Hormis donc le fait d'être constamment occupée à tout faire pour ne pas être découverte, je ne faisais rien ou presque rien! Cela, plus le fait d'être seule à Paris, a grandement facilité ma prise de décision. Je n'avais pas d'enfants, aucune personne proche que je pouvais mettre en danger... Et puis je me suis immédiatement sentie en confiance avec M^{me} Stern. Elle s'était adressée à moi très ouvertement: «... mademoiselle Irène, nous avons besoin de jeunes filles qui n'aient pas l'aspect juif, c'est urgent! Il faut qu'elles soient jeunes, qu'elles n'aient pas d'obligations familiales. Il faut qu'elles soient éveillées, responsables. Il y a des centaines d'enfants qui ont perdu leurs parents, vous savez¹... Il faut trouver des foyers qui puissent prendre soin d'eux et, lorsqu'ils sont placés, il faut leur rendre visite, veiller à leur santé, voir s'ils sont bien traités, s'ils mangent bien... Il faut aller payer la personne qui les héberge...»

Ce jour-là, je repartis de chez M^{me} Stern avec deux listes : l'une, d'une centaine d'enfants placés en banlieue et l'autre, d'une cinquantaine d'autres petits hébergés à Paris. «Ça fait longtemps que nous n'avons plus de nouvelles de la jeune fille qui s'occupait de ceux-ci...» Et elle me répéta: «C'est urgent, Irène.» On était plusieurs à s'occuper des enfants de la *WIZO*, mais aucune de nous ne connaissait l'autre, car, en cas d'arrestation, il ne fallait surtout pas que nous puissions nous reconnaître. La seule fois où j'ai vu l'une des autres collaboratrices de Juliette, c'est quand celle-ci me

1. Dans une note du 15 juin 1942, Dannecker mentionne que les enfants de moins de 16 ans ne devraient pas être concernés par la déportation pour l'instant. Ce sont les autorités françaises, le chef du gouvernement de Vichy, Pierre Laval, et le secrétaire général de la police, René Bousquet, qui demandent aux nazis d'inclure dans les convois les enfants. L'autorisation allemande est donnée le 13 août 1942, mais à la condition qu'ils soient déportés avec des adultes. [ndrc]

chargea d'apporter un paquet de passeports à l'une d'elles, à la station de métro Michel-Ange-Molitor.

C'était urgent!

[Après les rafles de l'été 1942 qui emportèrent des milliers de familles juives, des centaines d'enfants étaient restés seuls. Ils déambulaient dans la rue en pleurant, ils avaient faim, ils étaient sales... Quelques-uns avaient trouvé refuge chez un oncle, chez un parent lointain ou chez des gens du quartier qui s'étaient apitoyés sur leur sort et les avaient pris chez eux... pour peu de temps. À la demande de voisins « charitables » et sous le prétexte que les familles devaient rester unies, la plupart de ces enfants furent rassemblés par la police et envoyés à Drancy pour « rejoindre » leurs parents, qui souvent avaient déjà été déportés..., ce qui donna lieu à d'inconcevables convois d'enfants, dantesques s'il en fut...]

MICHELINE WOLANOWSKI – Saviez-vous, avant de faire la connaissance de M^{me} Stern, qu'il y avait des personnes juives qui risquaient leur vie pour protéger et sauver des enfants juifs restés seuls? Aviez-vous entendu parler de la *WIZO*, de l'*OSE*¹ ou d'autres mouvements juifs de résistance? Étiez-vous consciente des risques que vous alliez courir quand vous vous êtes engagée? Avez-vous eu peur face à cet engagement?

IRÈNE – Je ne me souviens pas d'avoir eu peur... De toute façon, tout était risqué dans la situation où je vivais. Je n'avais pas où dormir et lorsqu'un jour quelqu'un eut pitié de moi et m'offrit un toit pour une nuit quelqu'un d'autre, je l'ai déjà dit, me dénonça... La France avait deux visages en ces années-là et les Juifs qui n'avaient pu quitter Paris étaient parfaitement conscients des dangers qui les guettaient à tout instant.

MICHELINE – La *WIZO* vous a offert un endroit pour vivre? On vous payait?

1. Œuvre de secours aux enfants. Œuvre philanthropique juive, active en France depuis 1933, promotrice de homes d'enfants depuis 1940 en zone non occupée, puis d'un réseau clandestin de sauvetage.

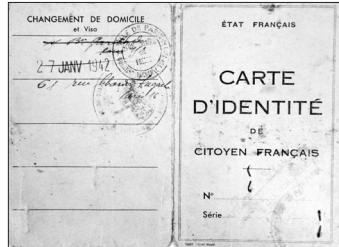
IRÈNE – Non, je ne connaissais personne à la *WIZO*, sauf M^{me} Stern, et je ne savais même pas l'adresse de l'institution! Ma situation, heureusement, s'améliora à partir du mois de janvier de l'année suivante, lorsque le commissaire qui était intervenu dans mon évasion de l'hôpital Rothschild me procura une fausse carte d'identité et que ce document, au nom d'«Irène Santini», née à Alger, me permit de louer «légalement» la chambre de bonne qu'un ami m'avait trouvée...

HÉLÈNE – Et pour manger, comment faisiez-vous? Vous n'aviez pas de carte d'alimentation, je suppose, puisque vous viviez dans la clandestinité...

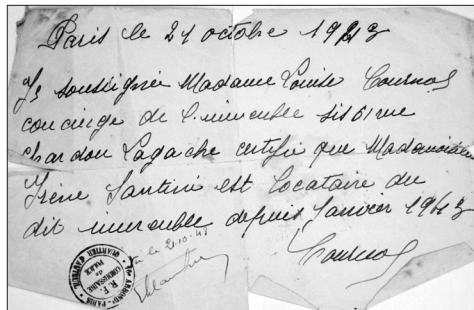


Vraie-fausse carte d'identité d'Irène Spanier au nom d'Irène Santini, née à Alger, faite à Lyon le 14 octobre 1941.

Ci-dessous, l'extérieur de la vraie-fausse carte d'identité.



Certificat de location d'Irène Spanier, établi à son faux nom, le 21 octobre 1943 par la concierge de l'immeuble où elle vivait depuis janvier précédent.



IRÈNE – Je ne sais pas... je n'ai jamais eu faim pendant la guerre. Le matin, avant de partir faire mes tournées, je prenais une espèce de thé et un morceau de pain dur, n'importe quoi... Je ne sais vraiment pas comment je suis restée en bonne santé. Était-ce l'angoisse, les nerfs, le fait de constamment vivre sur le «qui-vive»? Que sais-je? Je n'avais pas un sou, je ne mangeais pas... et je n'ai jamais été malade durant ces deux ans et demi!

HÉLÈNE – En quoi consistait exactement votre tâche?

IRÈNE – Lorsqu'il y avait une rafle, il fallait intervenir au plus vite et se porter au secours de tous les gosses restés seuls! Certains des volontaires allaient dans le quartier concerné, s'approchaient des enfants, leur parlaient en essayant de les calmer, puis les réunissaient dans un endroit sûr et secret, chaque fois différent. Il fallait ensuite trouver des personnes qui acceptaient de prendre les enfants en charge, probablement jusqu'à la fin de la guerre ou jusqu'à ce que leurs parents reviennent... si toutefois ils rentraient. C'est de cela que moi je m'occupais.

Le nombre d'enfants restés seuls augmentait avec chaque nouvelle rafle; il fallait constamment rechercher de nouveaux foyers. Je prenais le train jusqu'en banlieue, puis je circulais en autobus ou à pied, à la recherche de familles de confiance. Sachant que les femmes dont les maris étaient prisonniers étaient dans le besoin, nous recherchions plutôt ce genre de foyers. Je devais également rendre visite aux enfants déjà placés, en province et à Paris, contrôler s'ils étaient bien soignés et bien nourris et payer les personnes qui s'occupaient d'eux.

HÉLÈNE – Comment pouviez-vous savoir si telle ou telle famille était de confiance?

IRÈNE – Je posais des questions un peu partout, je demandais des références aux personnes auxquelles nous avions déjà confié d'autres enfants... Souvent, quelque chose me disait que telle ou telle femme que j'avais aperçue un moment avant ou la veille, affairée dans son potager, sur le pas de sa porte ou en train de balayer le trottoir, était seule, alors je m'approchais et cherchais le moyen d'engager une conversation... Si son mari était prisonnier, je lui demandais comment elle s'arrangeait, si par hasard elle n'avait pas besoin d'un petit

revenu supplémentaire – nous versions entre 500 et 600 francs par mois, par enfant –, et selon ce qu'elle me répondait, je lui expliquais le motif de mes questions...

Ce qui nous faisait courir le plus de risques, c'était d'amener chaque enfant jusqu'à son nouveau foyer. Prendre le train ou l'autobus avec un adolescent ou un bambin, déjà, impliquait de courir un danger.

Mais le plus délicat, c'était de mettre l'enfant en confiance une fois arrivé chez la personne qui allait l'héberger, lui faire comprendre et accepter qu'il allait devoir rester là un certain temps et lui enseigner que, pour son bien, il devait mentir, qu'il devait maintenant répondre à un nouveau nom, que c'était très important et qu'il ne fallait surtout pas qu'il se trompe! On lui expliquait ce qu'il devait dire si quelqu'un lui posait des questions.

Il devait apprendre quel «était» son lien de parenté avec la personne chez qui il allait vivre : neveu, filleul, petit-fils..., qu'il était là parce que ses parents travaillaient dans telle ou telle ville et qu'ils ne pouvaient pas s'occuper de lui. Ah! Ils saisissaient vite, ces pauvres gosses! Ils avaient déjà compris que leurs parents avaient été envoyés quelque part loin, très loin, et ne reviendraient pas de si tôt, et qu'eux allaient devoir feindre une nouvelle identité en attendant leur retour pour que la police ne vienne pas les chercher! Les circonstances les rendaient très perceptifs; en un rien de temps, ils avaient tout compris! Ils savaient qu'on voulait qu'ils vivent et eux aussi le voulaient!

Je me souviens de plusieurs de ces enfants, d'un tout petit gars de 3 ans en particulier, à qui je n'ai pu parler que quelques minutes avant de le laisser. Je me souviens de la scène : «Fais bien attention! lui dis-je. Tu ne t'appelles plus Moshé! Tu veux vivre? Tu veux devenir grand? Tu veux revoir ta maman? Alors, fais bien attention : tu ne t'appelles plus Moshé, tu t'appelles Roger!» Le petit Moshé ne s'est jamais trompé! Je crois qu'il y a un instinct de survie très développé chez les enfants, un instinct de vie qui faisait qu'ils ne se trompaient jamais! C'est incroyable!

MONIQUE – Et les tout-petits?

IRÈNE – Le sauvetage des plus petits impliquait d'autres mécanismes. C'est M^{me} Stern personnellement qui s'en occupait.

MARIETTE DIAMANT – Quel genre de relation avez-vous tissée avec ces enfants tout au long des deux ans et demi durant lesquels vous vous êtes occupé d’eux ?

IRÈNE – Ils étaient contents lorsqu’ils me voyaient ! Je crois qu’ils m’aimaient beaucoup ! Vous savez, les enfants qui n’ont plus leurs parents « s’accrochent » à qui leur montre de l’intérêt et de la tendresse. Ils étaient tous si mignons... Je me suis tout de suite attachée à eux. Je ne pouvais m’empêcher de penser, chaque fois que je leur rendais visite, qu’ils étaient déjà presque tous des orphelins... Je ne me trompais pas, ils furent très peu nombreux à retrouver leur mère ou leur père, et plus rares encore ceux qui récupérèrent les deux !

HÉLÈNE – Que faisiez-vous quand il fallait placer des enfants d’une même famille ?

IRÈNE – On remuait ciel et terre pour que la fratrie reste ensemble. Plusieurs personnes ont reçu deux enfants, mais je me souviens d’une dame qui en accepta trois et une autre, cinq !

[Monique, l’une des personnes qui ce jour-là se trouve à notre table de travail, tout à coup se montre perplexe : « Serait-il possible, Irène, que vous soyez la jeune fille qui venait nous voir, mes trois frères et sœur et moi, chez M. et M^{me} Petit, à Noisy-le-Grand ? » Irène ne croit pas s’être occupée d’enfants appelés Frydman ni d’une fratrie de quatre. Nous regardons la liste qu’elle a gardée. Le nom de « Frydman » n’y figure pas mais il aurait pu y être... Si Monique et ses frères et sœurs ont été protégés par de braves gens entre décembre 1943 et juillet 1944, ils le doivent à une autre jeune fille qui, de même qu’Irène, a risqué sa vie pour les protéger.]

HÉLÈNE – Vous n’aviez pas le soi-disant aspect juif, vous parliez parfaitement le français, vous aviez de faux documents, rien en vous ne pouvait démontrer que vous étiez juive... Si par hasard on vous arrêtait dans la rue et qu’on vous demandait vos papiers... vous étiez à peu près tranquille ?

IRÈNE – Non, pas du tout ! Un policier français se serait tout de suite rendu compte que ma carte d’identité était fausse, et puis j’étais jeune et jolie, j’attirais les regards... N’est-ce pas incroyable

que, pendant ces dix-huit mois où, tous les jours, j'ai pris le métro puis le train ou l'autobus, où j'ai fait des dizaines de kilomètres à pied avec de l'argent sur moi, personne ne m'ait jamais interceptée, sauf une fois, alors qu'agents de police et soldats allemands sillonnaient les villes ? C'est incroyable d'avoir eu une telle chance pendant si longtemps...

N° 978

CARTE D'IDENTITÉ

Nom *Santini*

Prénoms *Irène, Catherine*

Nationalité *française*

Profession *soin de visage*

Né(e) *8 novembre 1921*

à *Piana* Dépt. *Corse*

Domicile *Biarritz (Barr. 1^{er})*
8 av. de la Gare

SIGNALEMENT

Taille *1 m 60*

Cheveux *chât cl*

Moustache

Yeux *noir*

Signes Particuliers

Le Titulaire, *J. Santini*

R. Richemond

Signature

Le 9 mars 1942

COMMISSION DE POLICE BIARRITZ

FRANCE

13

EMPREINTE DIGITALE

CHIFFREMENT DE



Autre vraie-fausse carte d'identité d'Irène Spanier également au nom d'Irène Santini, mais née en Corse, faite à Biarritz le 9 mars 1942.

MONIQUE – De combien d'enfants en tout deviez-vous vous occuper, Irène ?

IRÈNE – À peu près 150 ! C'était beaucoup et je n'avais pas le temps d'aller tous les voir le même mois. En tout, la WIZO a sauvé environ 2000 enfants. Sur la liste qu'il me reste, vous allez voir qu'il n'y en a qu'une cinquantaine. Ce sont les enfants de Paris, il me manque l'autre liste, celle des enfants qui étaient placés en province et qui étaient presque 100 ! Ah ! Comme je regrette de ne pas la retrouver ! On essayait de les « regrouper », c'est-à-dire de placer plusieurs d'entre eux dans un même village, ou dans un même quartier, pour pouvoir leur rendre visite le même jour.

Liste
des
enfants
du IV^e arr.
de Paris
dont
s'occupait
Irène
Spanier.

PARIS.

4^e ARRONDISSEMENT.

415	Mme CACQUEREAU 28, rue des Tournelles	ORLINSKI Madeleine 500.--
416	Mme MEMBO 14, rue Deregrattier	JOACHIMOWICZ Georges (1.200.-- Marcel (

B2/637	Mme PORTAL 67, rue St. Louis en l'Isle	FELLMAN Marlène
B2/890	Mme VEILLEUX	GOLBSTEIN Denise

55 rue St Louis en l'Isle.

Mme Moreau:

17 rue de Rivoli

Krauttschick

Fanny et

Ursuline

506-

PARIS.

5^e ARRONDISSEMENT.

181	Mme BERDON 8, rue des Grands Degrés	KRO Alexandre 600.--
269	Mlle ALBERT 68, rue Montagne Ste Geneviève	ZILBERMAN Adolphe 400.--
279	Mme SYLVESTRE 2, rue d'Ecosse	TRYFLER Evelyne (1.200.-- LINDERMAN Estelle (

372	Mme CADORNE 20, rue Broca	LINDERMAN Jeannine
-----	------------------------------	--------------------

Liste
des
enfants
du V^e arr.
de Paris
dont
s'occupait
Irène
Spanier.

PARIS.

15^e ARRONDISSEMENT.

73	M ^r . VERDIER 79, rue Fondary	INOWROCLAWSKI Mari
358	M ^{me} DUCHESNE 89, rue Mademoiselle	COHEN Gilberte
396	M ^{lle} JOSSE 10, rue Viala	FRYDMAN Albert
619	M ^{lle} MERMET A.S. 10, rue Viala	SITBON Albertine Mauricette Andrée Clarisse Marie

79 Bd de Grenelle

Chaufouss 15 rue de Cl. Fleury

Liste des enfants du XV^e arr. de Paris dont s'occupait Irène Spanier.

PARIS.

19^e ARRONDISSEMENT.

143	M ^{me} BOY 10, rue Paul de Kocq	BRZUSTOWSKI Paul Michel	{ 1.200.-
270	M ^{me} HERPIN 1, Impasse du Puits	ADLER Raymond	600.--
271	M ^{lle} HECLERC 15, rue des Fêtes	SZMIDT Dora Isaac	{ 1.800.--
273	M ^{me} GUBAYE 83, rue de Belleville	KRONIG Joel Aron	{ 1.200.--
408	M ^{me} GILLIOTTE 17, Ave. Secrétan	ROSENBERG Céline	600.--
481	M ^{me} DUPONT 24, rue Pradier	GLUSMAN Bernard	750.--
534	M ^{me} STEENKISTE 4, Villa du Parc	WAINTRAUB Claudine	600.--

22	M ^{me} LAGARDE 23, Ave. du pont de Flandre	LEVY Moïse Raymond	
257	OEUVRES DES OUVRIERS PARISIENNES 3, rue de la Solidarité	OLEAR Nelly	
1/51	M ^{me} MARIE 18, rue Vincent	SCHNEIDER Monique	
1/598	M ^{me} TESSIER 12, rue des Lilas	FELDSTEIN Bernard	
53/597	M ^{me} BARBANEL 23, Ave. Claude Vellefaux	BARBANEL Claude	800.--

Liste des enfants du XIX^e arr. de Paris dont s'occupait Irène Spanier.

HÉLÈNE – Comment faisiez-vous pour surveiller l'état de santé des enfants, voir s'ils mangeaient bien, s'ils étaient bien traités... ?

IRÈNE – En général, ils étaient nourris très correctement, mais le plus important c'est qu'ils étaient à l'abri du danger, protégés par leur fausse appartenance identitaire.

HÉLÈNE – Ces enfants avaient-ils une carte de rationnement ? Que pouvaient-elles leur faire à manger, ces braves femmes, quand il y avait si peu d'aliments disponibles ?

IRÈNE – Ce n'étaient évidemment pas des biftecks-pommes frites qu'elles leur faisaient, mais ces femmes étaient honnêtes, les soupes, le pain, les purées ne manquaient pas... Je ne leur demandais pas le menu, vous savez... J'étais tellement heureuse de trouver où placer ces gosses ! Sinon... qu'aurais-je fait ? Il fallait que les enfants aient une maison où ils puissent dormir sans être exposés aux dénonciations, où ils n'aient pas trop froid et où ils puissent manger au moins une fois ou une fois et demie par jour...

[Je ne peux m'empêcher de faire le rapprochement avec ma propre histoire d'enfant cachée, moi qui me suis longtemps souvenue des topinambours de ma petite enfance à Villepinte, de la citrouille dont je n'ai pu supporter l'odeur durant des dizaines d'années et des rutabagas dont le goût âpre et désagréable me revenait au fond de la gorge chaque fois que j'étais angoissée.]

HÉLÈNE – Deux des membres de notre groupe, Josette et Gérard, se souviennent d'avoir été placés, bien que par d'autres associations que la *WIZO*, dans des familles à la campagne, et d'avoir été maltraités, d'avoir souffert de la faim, d'avoir eu peur des femmes qui les hébergeaient... Vous n'avez pas eu de cas semblables ?

IRÈNE – Des femmes qui auraient profité des enfants ou les auraient battus ? Non ! Toutes les femmes que j'ai recrutées étaient de bonnes personnes. Quand j'allais voir nos protégés, je m'arrangeais toujours pour être seule un instant avec eux et leur demander si tout se passait bien, si la dame était gentille, s'ils mangeaient à leur faim, etc. Je n'ai heureusement jamais eu de plaintes envers elles, et pour deux des garçons dont je m'occupais, j'ai même eu une expérience magnifique.

L'un de mes petits bonshommes, d'origine hongroise, qui avait appris à jouer du piano avec sa maman, était placé chez une fermière qui, naturellement, n'avait pas de piano. Il était triste, il pleurait souvent et la dame ne comprenait pas pourquoi...

Pappas János 10 ans
 J'accuse János que
 Prep. Krep
 est mis dans un
 milieu plus favorable
 construction - Krep
 les bien (selon l'origine)
 chez Mme Klein Camille
 Mlle János
 10000 par mois
 Camille Krep

Accord donné
 à la sollicitation
 d'Irène Spanier auprès
 de la directrice de la WIZO
 pour que Moshé Krep
 change de refuge et soit
 placé dans une famille
 où il puisse continuer
 à pratiquer le piano.
 M^{me} Camille Klein
 en possédait un.

Le destin, parfois, fait bien les choses, car un autre des petits garçons à qui j'allais rendre visite, qui, lui, provenait d'un milieu rural, était placé à Paris chez des bourgeois et ne se sentait pas à l'aise dans leur appartement cossu où, justement, trônait un grand piano...

J'ai vite échafaudé une stratégie qui pourrait donner un peu plus de bonheur à ces deux petits, mais M^{me} Stern n'était pas d'accord, elle avait peur que ce remue-ménage n'attire l'attention de personnes malveillantes. J'ai tellement insisté qu'elle a fini par m'autoriser à réaliser mon plan. J'ai alors amené le petit Hongrois chez la dame qui avait le piano dans son beau salon... et le petit campagnard, lui, je l'ai conduit à la ferme. Je n'oublierai jamais ni la joie de l'un ni le bonheur de l'autre!

JOSETTE LAZNOWSKI – Cette dame «bourgeoise» touchait-elle de l'argent, elle aussi, pour héberger l'enfant?

IRÈNE – Elle était seule, je ne me souviens plus si son mari était mort ou s’il était prisonnier de guerre, et je ne sais pas dans quelle situation économique elle se trouvait... Vous savez, quand vous devez veiller sur 150 enfants, que vous craignez que l’on vous dénonce et que vous n’avez pas de quoi manger vous-même, vous n’avez ni le temps ni la curiosité de vous poser certaines questions. Sur le moment, je ne réfléchissais pas, j’attendais d’être dans le train de retour pour le faire...

JOSETTE – Bien sûr... Est-ce que les enfants allaient à l’école?

IRÈNE – Oui, nombre d’entre eux allaient à l’école de Bécon-les-Bruyères, mais il y avait aussi d’autres établissements qui les recevaient dans la région. Les enseignants ne posaient pas trop de questions quand on leur amenait un nouvel élève, ils étaient anti-allemands pour la plupart et devinaient qui étaient ces enfants...

HÉLÈNE – Avez-vous vécu des situations particulièrement dangereuses, Irène, au cours de ces deux ans et demi?

IRÈNE – Plusieurs! La première, lorsque je suis allée rendre visite à mes parents qui, longtemps cramponnés à l’espoir de recevoir des nouvelles de Jacques, étaient restés à Paris jusqu’au début de 1944. C’est seulement quand la condition de Français de souche de mon beau-père s’avéra ne plus être d’aucune utilité qu’ils décidèrent de passer eux aussi à la clandestinité. Ils louèrent alors une petite maison de campagne pas très loin de Paris pour y vivre dans la plus grande discrétion. Pour éviter de leur faire du tort et de courir des risques moi-même, je ne suis allée les voir qu’une seule fois. C’était au début de l’été 1944. Après avoir bavardé un long moment avec ma mère et mon beau-père, je sortis prendre un peu l’air. J’étais dehors depuis une demi-heure à peu près quand un bruit de moteur déchira la quiétude de l’après-midi. Un avion traversait le ciel! Il y eut des détonations! L’avion zigzagua puis dessina une spirale de fumée... Il s’écrasa à plusieurs dizaines de mètres d’où, pétrifiée, j’étais restée plantée à le regarder tomber. Sans réfléchir, je me précipitai vers les rochers où il s’était abattu... Le pilote vivait peut-être encore, peut-être pourrais-je lui venir en aide... Je n’avais pas fait cent mètres qu’une déflagration me projeta au sol. L’avion venait d’exploser et de prendre feu! Étourdie, j’étais encore là, plaquée à terre, quand le bruit d’autres moteurs vint me glacer le sang.

Cette fois-ci, c'étaient des camions allemands ! La rapidité avec laquelle ils arrivèrent sur les lieux fut impressionnante...

NICOLAS – Et qu'avez-vous fait ?

IRÈNE – J'étais couchée de tout mon long sur l'herbe... Il ne me restait plus qu'à faire la morte...

NICOLAS – Vous croyez qu'ils vous ont vue ?

IRÈNE – Il était difficile de ne pas me voir... Ils ont dû croire que j'étais morte, sinon... je ne serais pas ici ! Tout s'est passé très vite, l'avion était en feu... ils ont fait demi-tour.

HÉLÈNE – Croyez-vous que c'est un miracle qui vous a permis de survivre à l'explosion de l'avion et vous a laissée « pour morte » aux yeux des Allemands, donc vivante ?

IRÈNE – Oui ! De même que ce qui m'est arrivé deux ou trois semaines plus tard, au métro Opéra. M^{me} Stern m'avait fait savoir qu'elle avait besoin de me voir. Une fois réunies, elle m'expliqua que plusieurs de nos garçons avaient atteint un âge où il devenait de plus en plus risqué pour eux d'aller à l'école ou simplement de se montrer dans la rue. Si un agent rencontrait un adolescent qu'il soupçonnait d'être juif, il n'hésitait pas à l'emmener au commissariat et à lui faire baisser son pantalon. Combien d'enfants ont ainsi été arrêtés et envoyés à Drancy ou dans un autre camp français de transit puis déportés ! La seule façon d'éviter ces pièges à nos garçons, c'était de les faire passer en Suisse ! Nous savions que ce n'était pas facile, et que cela impliquait de grands périls également. Il fallait tenir compte, de plus, du nouveau bouleversement que cela représentait pour nos protégés. Il fallait en premier lieu les munir de passeports : en trouver ? impossible ! Il fallait les faire faire... Quelques jours plus tard, Juliette m'en confia 18 ! « Il y aura une personne qui vous attendra à la station de métro Molitor, me dit-elle, près du stade ! Vous les lui remettrez ! »

Ce jour-là, avant de descendre dans le métro avec les 18 passeports au fond de mon cabas, je m'étais arrêtée devant un homme qui vendait des boîtes de sauce tomate à l'entrée de la station. J'hésitais... en acheter, ne pas en acheter ? Je n'avais que quelques francs, mais avec une boîte je pouvais me faire une soupe, et une soupe pouvait me durer trois jours... Je calculais... J'en pris six !

Pour aller à la station de métro Molitor, je devais changer de ligne à Opéra. Arrivée à la correspondance, je vois des uniformes allemands... c'étaient des SS postés de chaque côté du couloir! Pas moyen de passer sans que l'un d'eux m'intercepte ni de faire demi-tour sans qu'ils s'en rendent compte! M'en sortir dépendait de la rapidité avec laquelle j'allais réagir. Si je montrais que j'avais peur, j'étais perdue. *Ne perds pas de temps, Irène, vas-y!* me souffla une voix intérieure. Je me dirigeai vers l'Allemand qui se trouvait sur la droite.

– Excusez-moi, je n'habite pas à Paris, pouvez-vous m'indiquer comment je dois faire pour aller au métro Molitor?

– Je ne suis pas d'ici moi non plus! [*sic*] me répondit-il. Regardez sur cette carte! Attendez! Qu'est-ce que vous avez dans ce sac?

– Des boîtes de tomates. Je viens de les acheter car cela fait plusieurs jours que je n'ai rien à manger...

– Ouvrez-le!

Les passeports... il ne les a pas vus! Ils n'étaient pas loin pourtant... sous les boîtes de conserve!

– C'est bon, passez!

HÉLÈNE – Encore une fois, le destin... Si, dix minutes plus tôt, le vendeur de boîtes de tomates ne s'était pas trouvé à l'entrée du métro, si vous n'aviez pas fini par lui en acheter quelques-unes, vous auriez été arrêtée, Irène!

IRÈNE – J'avoue que, là, j'ai frôlé la catastrophe. En arrivant près de l'Allemand, j'avais l'impression d'avoir un couteau cloué dans ma poitrine, c'est à peine si je pouvais respirer... Quand je suis allée rendre compte de ma journée à M^{me} Stern après avoir remis les passeports à la personne qui m'attendait à la station Molitor, je lui ai dit combien j'avais eu peur et l'ai priée de ne plus me donner de telles missions...

Mais cela n'a pas été le dernier des miracles qui m'ont permis d'être aujourd'hui avec vous. Un jour de ce même été 1944, je venais d'arriver à la gare de Conflans pour aller rendre visite aux enfants qui se trouvaient dans les environs. J'avais presque atteint le pont de Conflans-Sainte-Honorine. Il était 11 heures du matin. Tout à coup, je vois une espèce d'énorme nuage qui, en une seconde, envahit tout le ciel... Je n'eus que le temps de me coller contre un mur avant que

30 ou 40 *Spitfire* lancent leur chargement de bombes sur le pont¹... Ce fut un miracle que je ne me fusse pas encore engagée... Le bon Dieu, encore une fois, a voulu que je vive longtemps... Ce jour-là, il me fallut faire un long détour pour aller dans les foyers que je devais visiter, mais qu'importait? Bien que je ne sois pas religieuse, du moins pas comme les gens qui vont régulièrement à la synagogue, je le répète, je crois qu'échapper à ces trois pièges tendus par la mort ne m'aurait pas été possible si Dieu n'avait pas toujours été à mes côtés...

HÉLÈNE – Malgré toutes ces peurs et ces pénuries, vous avez continué à travailler pour la *WIZO*, n'est-ce pas? Jusqu'à quand et pourquoi? Par altruisme ou parce que, d'une certaine façon, vous vous sentiez protégée?

IRÈNE – On ne se pose pas tellement de questions dans de telles situations. Imaginez-vous à ma place! On vous demande d'aider au sauvetage d'enfants... Vous êtes seule, vous ne risquez que votre personne... Vous ne l'auriez pas fait? Je me suis rapprochée de la *WIZO* en novembre ou décembre 1942, j'ai collaboré avec M^{me} Stern jusqu'à l'entrée des Américains à Paris, en août 1944, près de deux ans, et j'aurais continué à le faire s'il l'avait fallu.

[Un engagement inconditionnel, une vie exceptionnelle.]

MARIETTE – Que sont-ils devenus après la guerre, tous ces enfants?

IRÈNE – Trente-six heures à peine après la libération de Paris, M^{me} Stern a convoqué ses collaboratrices. Nous nous sommes enfin connues! Elle nous expliqua que le *Joint*² lui avait envoyé des

1. Disposant de quatre ponts (deux routiers et deux ferroviaires), Conflans-Sainte-Honorine était une petite ville stratégiquement importante car proche de la capitale. Elle fut bombardée par les Allemands le 8 juin 1940, provoquant l'Exode de ses habitants. Puis les Alliés la bombardèrent 15 fois entre le 25 mai et le 19 août 1944, faisant 50 victimes. En ce qui concerne les *Spitfire*, Irène fait une erreur: si ces avions de chasse britanniques étaient présents, cela ne pouvait être que pour protéger les bombardiers anglais contre la chasse allemande. (Source: Charles Ajenstat)

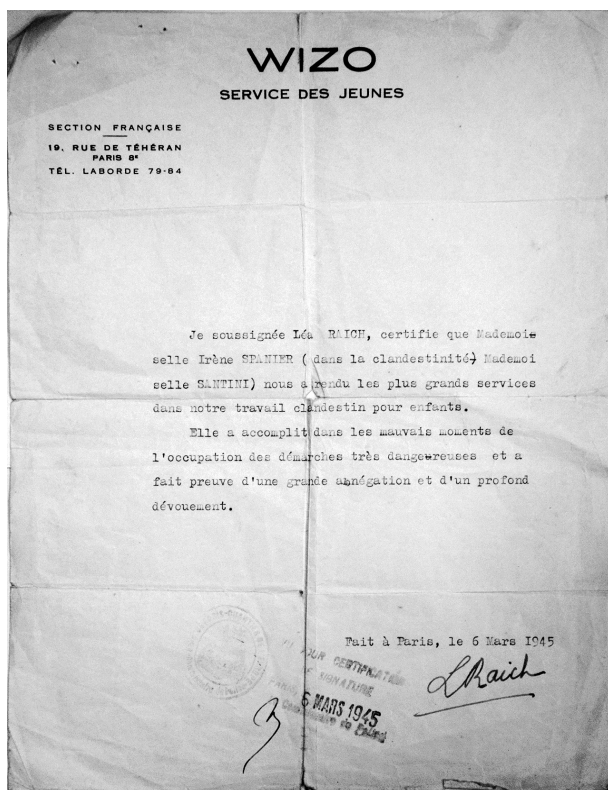
2. *American Jewish Joint Distribution Committee*. Organisme créé en 1914 aux États-Unis par des Juifs orthodoxes, des socialistes et des Juifs allemands pour envoyer des fonds aux œuvres juives européennes. C'est la plus grande organisation juive caritative du monde. Lorsque les États-Unis sont entrés en guerre, les fonds continuèrent à arriver grâce à des compensations remises par des personnes privées et garanties par le *Joint*. À titre d'exemple, Andrée Salomon rappelle qu'après 1942 un million de francs servait à payer la pension mensuelle des 450 enfants du circuit Garel. Voir dans la présente collection: Hazan et Weill, *Andrée Salomon, une femme de lumière*; G. Garel, *Le sauvetage des enfants juifs par l'OSE*.

fonds et que ce serait cet organisme qui, dorénavant, prendrait soin des enfants. Elle nous pria de lui rapporter nos listes afin de les remettre aux Américains. L'intention du *Joint* était de rassembler tous les enfants – pour la plupart orphelins maintenant – que les différents organismes juifs et non juifs avaient cachés, afin de les regrouper dans des organisations juives spécialisées qui leur donneraient éducation et soutien communautaire.

HÉLÈNE – C'est vrai, les Américains voulaient que tous ces enfants soient élevés dans le judaïsme, mais pour nombre d'entre eux, ce nouveau déracinement fut un véritable traumatisme, comme ce fut le cas pour Myriam Zylberberg¹, *Z'L*.

IRÈNE – Voici la lettre de reconnaissance que la *WIZO* m'a remise après la guerre.

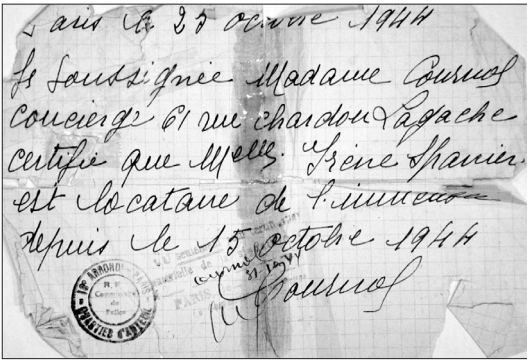
Certificat
de la *WIZO*,
signé par
Léa Raich,
attestant
l'engagement
d'Irène Spanier
dans le travail
clandestin de
sauvetage des
enfants juifs
mené par cette
organisation,
5 mars 1945.



1. Membre de notre groupe dont nous verrons le témoignage au Vol. III, chap. 23.

[M^{me} Hélène Gross, que j'ai rencontrée à Paris en 2014, ancienne EI (Éclaireurs israélites) et membre actuellement du chapitre parisien de la WIZO, nous a présenté Léa Raich comme l'une des principales collaboratrices de M^{me} Juliette Stern (1893-1963). Les autres étaient Rachel Lifschitz, Lucienne Clément de l'Épine et Joséphia Getting.]

HÉLÈNE – Ne trouvez-vous pas étonnant, et même injuste, que ni le *Joint* ni Israël n'aient rendu hommage aux personnes juives qui ont risqué leur vie pour contribuer au sauvetage et au bien-être d'enfants juifs ?



Une fois Paris libéré, le certificat de location d'Irène fut établi à son vrai nom, Spanier, par la même concierge que celui d'octobre 1943 à son faux nom, Santini. Voir *supra*, p. 48.

IRÈNE – Une fois la paix revenue, il y eut beaucoup à faire, vous savez, pour soigner ses blessures, recommencer à zéro, se frayer un chemin dans la vie, un chemin qui, dans mon cas, m'ouvrit de nouvelles perspectives en Argentine tout en m'éloignant, en partie, de la communauté juive. J'ai fini par perdre le contact avec la WIZO...

* * *

De même qu'Elsa Rozin, Irène Spanier mérite notre admiration et notre reconnaissance. Irène et Elsa sont des exemples de courage et de dignité !

Si elles n'avaient pas été juives, Yad Vashem leur aurait décerné la médaille et le diplôme de Justes parmi les nations. Comme nous l'avons déjà dit, nous considérons injuste qu'elles ne puissent recevoir une telle distinction. Nous qui connaissons leur histoire,

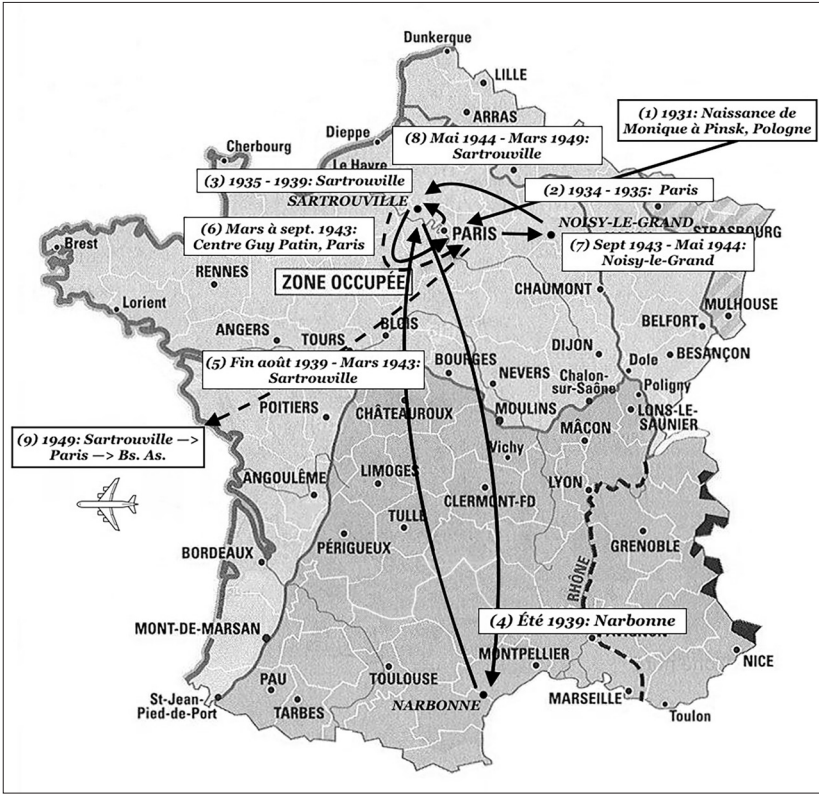
leur courage et leur abnégation, nous leur offrons ces chapitres en témoignage de notre reconnaissance comme le premier des hommages qui à juste titre leur sont dus !

Postface

Le 25 avril 2013, l'ambassade de France en Argentine et Générations de la Shoah en Argentine ont rendu hommage à Irène Spanier et Elsa Rozin. En présence d'autorités de la communauté juive d'Argentine, de survivants, d'amis et de proches, S. E. Monsieur Jean-Pierre Asvazadourian a remis à chacune de ces deux femmes exceptionnelles une lettre personnelle de reconnaissance de M^{me} Simone Veil. Celle qui est adressée à Irène se termine par ces lignes :

« Vous illustrez l'honneur de notre pays qui, grâce à des gestes comme le vôtre, a retrouvé le sens de la fraternité, de la justice et du courage.

« Chère Madame, je suis fière et heureuse de m'associer par ces quelques lignes à l'hommage mérité qui vous est rendu aujourd'hui et vous assure de mon respect et de ma gratitude. »



Carte du parcours de Monique Frydman, de sa naissance, en 1931, à son départ pour l'Argentine, en 1949.

Monique Frydman

Biographie

- 1931 Naissance de Monique Frydman à Pinsk (Pologne orientale, actuellement en Biélorussie). Son père, Wolf, est fourreur, et sa mère, Bashewa, est née Hasselman.
- 1933 *30 janvier*: à Berlin, Adolf Hitler, chef du parti nazi, est nommé chancelier.
Le siège central de l'OSE est installé à Paris après dix ans passés à Berlin.
- 1934 Wolf et Bashewa Frydman arrivent à Paris avec leurs deux petites filles, Monique, 3 ans, et Fanny, âgée de quelques mois. Wolf trouve facilement un emploi dans la fourrure. La famille loue un appartement sur la butte Montmartre (XVIII^e arr.).
- 1935 *15-16 septembre*: lois raciales de Nuremberg (Bavière).
- 1936 *3 mai*: le Front populaire remporte la majorité aux élections législatives. Un mois et un jour plus tard, Léon Blum devient président du Conseil.
- Entre 1934 et 1938: deux garçons viennent agrandir la famille, Serge et Maurice.
- 1938 *13-15 mars*: Anschluss («rattachement» de l'Autriche au III^e Reich allemand).

1939 Sur la recommandation du médecin qui soigne Maurice d'une «rougeole rentrée», la famille déménage à Sartrouville (de nos jours, Yvelines), dans un pavillon que leur prête un frère de Bashewa. Wolf continue à travailler comme fourreur à Paris, où il se rend tous les jours.

23 août: signature du pacte de non-agression germano-soviétique, ou pacte Molotov-Ribbentrop, assorti d'accords secrets de partage des territoires nord-est-européens entre les signataires.

Début septembre: Monique, qui a eu une tache au poumon, est en convalescence dans un sanatorium de la région narbonnaise. Son séjour est sur le point de se terminer quand un moniteur demande aux enfants de faire silence pour écouter les nouvelles que diffuse la radio. Monique apprend ainsi, sans comprendre la gravité de la situation, que la Pologne a été envahie et qu'il va y avoir une guerre.

3 septembre: la France, le Royaume-Uni et d'autres pays déclarent la guerre à l'Allemagne nazie, suite à son invasion surprise de la Pologne deux jours plus tôt. Début de la Seconde Guerre mondiale.

7 septembre: Wolf se met à la disposition des autorités militaires, mais, père de famille nombreuse, il n'est pas convoqué.

17 septembre: l'URSS envahit l'est de la Pologne.

27 septembre: capitulation de la Pologne. Elle est partagée entre l'Allemagne nazie et l'URSS, conformément aux accords secrets.

1940 *10 mai: début de l'offensive des armées allemandes pour l'invasion de la France. Les populations fuient les combats (Exode).*

14 mai: les Allemands percent le front français à Sedan (Ardennes).

13 juin: Wolf et Bashewa prennent la résolution de s'éloigner des combats avec leurs quatre enfants. À la fin du deuxième jour, Wolf décide de ramener la famille à Sartrouville.

14 juin: les troupes allemandes occupent Paris, déclaré ville ouverte.

22 juin: la France et l'Allemagne signent l'armistice à la clairière de Rethondes, près de Compiègne (Oise). Les deux tiers du territoire français passent sous la domination des vainqueurs.

Wolf s'engage alors dans la Résistance.

10 juillet: à Vichy, l'Assemblée nationale (députés et sénateurs réunis) vote les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. L'État français remplace la III^e République. Pétain met en œuvre la « Révolution nationale » (réactionnaire, xénophobe, anticommuniste et antisémite).

27 septembre: l'Ordonnance relative aux mesures contre les Juifs, première ordonnance allemande, porte dans son paragraphe 3 sur le recensement des Juifs de la zone occupée avant le 20 octobre.

3 octobre: le gouvernement de Vichy promulgue la loi « portant statut des Juifs »: exclusion de toute la fonction publique, numerus clausus pour l'accès aux professions libérales et à certaines professions, comme celles qui étaient liées à l'industrie de la presse et du spectacle.

1941 *29 mars: création du Commissariat général aux questions juives (CGQJ) à l'instigation des autorités allemandes. Dirigé par Xavier Vallat, il administre la liquidation des biens appartenant aux Juifs et applique les lois antijuives.*

2 juin: le second statut des Juifs élargit le groupe de personnes considérées comme juives. Elles sont écartées de la plupart des activités économiques. Une circulaire préfectorale étend le recensement des Juifs à la zone dite « libre ».

29 novembre: création par l'État français, à l'instigation des Allemands, de l'Union générale des Israélites de France (UGIF). Toutes les associations culturelles et culturelles ainsi que les Juifs de France à titre individuel y sont obligatoirement affiliés.

1942 *20 janvier: conférence de Wannsee (banlieue de Berlin), qui organise économiquement, administrativement et techniquement la « solution finale de la question juive en Europe », dont la décision remonte à quelques semaines. Onze millions de personnes sont visées.*

7 juin: en zone occupée, entrée en vigueur de l'obligation imposée par les nazis du port de l'étoile jaune pour les Juifs de plus de 6 ans.

16 et 17 juillet: rafle dite « du Vél' d'Hiv' » visant les Juifs étrangers et apatrides de Paris et de sa région. 13 152 personnes sont arrêtées, dont 4 992 seront internées au camp de Drancy: les personnes seules et les couples sans enfant ou avec des enfants âgés de plus de 16 ans.

Les familles sont enfermées au Vél' d'Hiv' dans des conditions épouvantables. Elles seront transférées dans les camps du Loiret dans les jours suivants.

1943 10 février: rafle de Juifs rendus apatrides et de nationalité étrangère à Paris, 1 549 personnes sont arrêtées. Les établissements de l'UGIF sont concernés, dont le Centre Guy-Patin (X^e arr.), où une dizaine d'enfants sont pris.

19 février: Wolf, malade, n'est pas allé travailler. Des agents de police frappent à la porte. Ils viennent l'arrêter. Bashewa ne dispose pas de toute la somme qu'ils lui demandent pour ne pas l'emmener. Il est embarqué malgré son état.

20 février: sur la recommandation du commissaire du quartier, la mère de Monique va se séparer de ses quatre enfants et les confier au Centre Guy-Patin, à Paris. C'est leur voisine, M^{me} Peyrat, qui les y emmène. Le grand-père de Monique et une tante invalide restent aux soins de Bashewa, qui est enceinte de deux mois.

2 mars: Wolf est déporté par le convoi n° 49 en direction du complexe concentrationnaire d'Auschwitz.

19 septembre: les Juifs n'ayant plus le droit de se faire soigner dans les hôpitaux, les femmes enceintes doivent accoucher dans la clandestinité. C'est la raison pour laquelle Viviane, la benjamine de la famille Frydman, naît dans la cave d'une sage-femme, dans la tension des coupures d'électricité et la crainte des bombardements.

Octobre: l'OSE, intégrée dans la 3^e direction-Santé de l'UGIF, passe à la clandestinité et organise des réseaux de sauvetage. Ses responsables, dont ceux du Centre Guy-Patin, conscients que, depuis le début de l'année, les maisons d'enfants sont devenues des pièges, planifient l'évacuation de leurs protégés. Ils constituent des petits groupes – pour ne pas éveiller les soupçons – qu'accompagnent des assistantes sociales dans des familles d'accueil.

Monique, Fanny, Serge et Maurice font partie d'un premier groupe d'enfants parti en toute hâte en pleine nuit. Ils sont

placés à Noisy-le-Grand (aujourd'hui, Seine-Saint-Denis), dans la famille Petit, chez qui ils resteront sept mois.

- 1944 Fin avril-début mai: M^{me} Petit demande aux enfants de se préparer à rentrer chez eux. Elle ne peut les garder plus longtemps car la personne qui venait prendre de leurs nouvelles et payer leur mensualité ne vient plus.

27-28 mai: plusieurs bombardements anglo-américains sur Sartrouville dont l'objectif est la destruction du pont ferroviaire sur la Seine entre cette ville et Maisons-Laffitte, axe stratégique entre Paris et la Normandie. Le pont n'est qu'endommagé, mais les destructions sont importantes, les morts et les blessés civils se comptent par centaines, dont ceux d'un train de voyageurs en gare de Sartrouville.

Monique court pour venir en aide aux blessés. La directrice de son école est l'une des victimes de ce bombardement. On dénombre environ 400 morts après ces deux jours de raids.

6 juin: débarquement allié en Normandie.

24 juin: un nouveau raid aérien allié parvient à détruire le pont ferroviaire réparé de Sartrouville.

Fin juin: plusieurs camions de SS s'arrêtent devant la maison de la famille Frydman, qui sera complètement dévalisée. L'homme en civil qui accompagne les 16 SS semble s'apitoyer sur le sort des enfants... et les huit membres de la famille Frydman sont épargnés.

25 août: libération de Paris par la 2^e division blindée du général Leclerc.

26 août: le cousin de Monique, Bernard Alper, engagé dans l'armée du général Leclerc, inquiet de ce qui est arrivé à sa tante et à ses cousins, arrive avec un gros paquet de vivres. Les enfants, fascinés par l'uniforme de leur cousin, acceptent tout heureux et fiers de faire un tour en jeep avec lui.

- 1945 *27 janvier: libération du complexe concentrationnaire d'Auschwitz par les Soviétiques.*

8 et 9 mai: fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe.

1949 Février: Monique fait la connaissance d'un jeune homme argentin de passage à Sartrouville où il est venu rendre visite à ses cousins qui ont survécu à la guerre. Ils tombent amoureux l'un de l'autre et décident de se marier.

Mars: Monique et Israël Ovsejevich se marient et, quelques jours plus tard, quittent la France pour l'Argentine.

Monique construira son foyer à Buenos Aires.



Monique, née Frydman, avec son époux, Israël Ovsejevich, 1949.

*J'avais 8 ans,
je ne savais pas qu'être juive
c'était être différente des autres...*

Entretiens

Retournons un instant vers Irène Spanier, dont le témoignage précède celui-ci, et vers la réunion où, en tant que nouvelle participante de ce travail de mémoire, elle fut invitée à tracer une première ébauche de son vécu dans la France occupée.

Irène était une jeune fille de 20 ans quand, en juin 1940, l'occupation nazie piétina les illusions d'avenir «petit-bourgeois» qu'elle s'était tissées. Des gens autour d'elle perdaient, certains changeaient d'identité, de nombreux autres étaient arrêtés... Son demi-frère puis son grand-père maternel le furent...

Irène aussi fut détenue, et même deux fois, la première au camp de Gurs, la seconde à celui de Drancy. Puis vint la clandestinité et son incorporation au réseau de sauvetage de la *WIZO*, car il fallait sauver les enfants restés seuls après la déportation de leurs parents ! En sauver le plus grand nombre possible !

Les 20 membres de «France... douce France de notre enfance?» qui étaient réunis ce jour-là l'écoutaient avec respect. Monique Frydman, qui semblait suspendue à ses lèvres, soudain se pencha vers moi et à voix basse me dit : «Je jurerais que cette dame est la jeune fille qui venait nous voir tous les mois lorsque nous étions à Noisy-le-Grand, ma sœur, mes frères et moi...»

Une telle coïncidence eût été inouïe...

[Après l'arrestation de son père, Monique avait été placée au Centre Guy-Patin¹ avec ses deux frères, Serge et Maurice, et sa sœur, Fanny, puis, quelques mois plus tard, à Noisy-le-Grand, chez M. et M^{me} Petit, un couple âgé qui avait accepté

1. Alors géré par l'UGIF, ce centre se trouvait au 9 rue Guy-Patin, à Paris (X^e arr.). Durant la guerre, il accueillit les enfants restés seuls après l'arrestation de leurs parents. Il s'agit d'«enfants bloqués», c'est-à-dire confiés par les autorités allemandes à l'UGIF avec l'obligation de les garder dans ses structures d'accueil. [ndrc]

d'accueillir la fratrie au complet. Une jeune fille dont elle a oublié le nom venait leur rendre visite une fois par mois, régulièrement, et chaque fois leur demandait s'ils mangeaient bien, s'ils allaient à l'église, s'ils n'avaient pas froid, si M. et M^{me} Petit étaient gentils avec eux... Ainsi, grâce au réseau de sauvetage clandestin de l'UGIF, Monique, ses deux frères et sa sœur survécurent aux intentions génocidaires des nazis. Ils font partie des 5 000 enfants juifs de France¹ sauvés par l'OSE²!

Un autre réseau, clandestin lui aussi, la *WIZO*³, qui se donne la même mission que l'OSE, sauva 1 000 enfants juifs de plus! C'est dans cette autre organisation juive qu'Irène s'engagea à partir du début de l'année 1943.

Cela semble avoir été impossible... et pourtant, en pleine guerre, dans la France occupée par les nazis et sous les yeux des collaborateurs, des Juifs ont œuvré au sauvetage d'autres Juifs! Les actions menées par l'OSE et par la *WIZO* font partie des faits les plus remarquables de la Shoah en France. Non seulement 6 000 des 84 000 enfants juifs qui vivaient en France à la veille de la guerre furent sauvés grâce à ces deux institutions, mais encore purent-ils, ces survivants-enfants, «se reconstruire» grâce au suivi, aux soins et à l'éducation que ces associations leur offrirent jusque bien après la guerre.

1. Cf. Katy Hazan, *Les Orphelins de la Shoah, les maisons de l'espoir (1944-1960)*, Paris, Éd. Les Belles Lettres, 2000, rééd. 2003.

2. L'action de l'OSE a été évoquée à plusieurs reprises dans le premier volume de cet ouvrage, en particulier à travers le témoignage de Micheline Papiernik, née Wolanowski (voir Vol. I, chap. 6, p. 273-337). Fondée en 1912 à Saint-Petersbourg, l'OSE fut d'abord une œuvre médico-sociale créée pour venir en aide aux populations juives de Russie victimes des guerres ou des mauvaises conditions d'existence. Le siège de l'OSE fut transféré à Paris en 1933, et se donna pour mission, durant la guerre, le sauvetage des enfants restés seuls après la déportation de leurs parents. Plusieurs «maisons» furent ouvertes pour les accueillir. En mars 1942, l'OSE fut dissoute et incorporée à l'UGIF en tant que 3^e direction-Santé, sous la responsabilité d'Andrée Salomon. Son œuvre continua malgré la surveillance nazie. Andrée Salomon organisa le service de placement familial d'enfants mais dirigea aussi le circuit B, clandestin, qui fournit les fausses identités et remit les enfants cachés au circuit A, le circuit Garel. Les différents réseaux de l'OSE constitués des «parents nourriciers», des maisons d'enfants et des convois vers la Suisse auront, à la fin de la guerre, sauvé 5 000 enfants.

3. Voir *supra*, p. 22, note 2.

Dans le sauvetage des enfants Frydman, de même que dans l'engagement d'Irène Spanier, nous retrouvons les mêmes échos, la même volonté de résistance à l'ennemi, la même priorité: «Sauver les enfants!» Une mission absolument admirable!

C'eût été une coïncidence prodigieuse que, plus de soixante-dix ans après la Grande Rafle «du Vél' d'Hiv'» et à 12000 kilomètres des lieux où se déroula la guerre – à Buenos Aires! –, se retrouvent au sein d'un groupe de parole une personne sauvée par l'une de ces institutions et la bénévole qui avait pris soin d'elle!

Bien que moins surprenant que ces improbables retrouvailles, le face-à-face, à notre table de travail, de cette «ex-volontaire sauveuse» de la *WIZO*, Irène, aujourd'hui âgée de 93 ans, et de cette «ex-enfant sauvée» par l'OSE, Monique, qui, elle, a 80 ans, fut une expérience saisissante.]

* * *

[La petite enfance de Monique fut semblable à celle de la plupart des enfants de familles juives arrivées en France dans les années 1930. C'est aussi l'histoire de plusieurs des membres de «France... douce France de notre enfance?».

Comme des milliers d'autres Juifs polonais désireux de forger pour eux et leur descendance un avenir plus digne que celui que leur offrait la Pologne de ces années-là, les parents de Monique choisirent de partir au pays des droits de l'Homme!

On était en 1934.]

MONIQUE – Une sœur de ma mère, qui était arrivée à Paris quelques années plus tôt et y avait déjà fait venir mes grands-parents, encouragea maman à quitter la Pologne. Une telle entreprise lorsqu'on avait deux enfants en bas âge n'était pas chose facile, mais l'égalité et les meilleures opportunités que mes parents espéraient trouver en France valaient l'effort. On quitta Pinsk¹, la ville où mes parents vivaient depuis leur mariage. J'avais 3 ans et ma sœur Fanny, quelques mois à peine!

1. Pinsk, ville de Pologne orientale qui, en 1939, par le pacte Molotov-Ribbentrop, passa, de même que toute la région, aux mains de l'Union soviétique.



Monique Frydman, ses parents et sa grand-mère paternelle, Pinsk, alors en Pologne, 1933.



Morduch Hasselman, grand-père maternel de Monique Frydman, années 1930.

À peine arrivé à Paris, papa, qui était fourreur, trouva un emploi. Quelques semaines plus tard, il put même louer un appartement sur la butte Montmartre, tout près du Sacré-Cœur et de ses jardins où mon grand-père m'emmenait jouer dès qu'il faisait beau. L'avenir paraissait prometteur.

Mes deux frères virent le jour en France. Viviane, la cadette, également, mais en pleine guerre, quand l'optimisme n'avait déjà plus de raison d'être : six mois auparavant, notre père avait été arrêté et, nous le craignons fort, déporté !

[Tandis que Wolf Frydman mourait à Auschwitz – Viviane n'a jamais connu son papa! –, Bashewa, sa femme, son vieux beau-père, sa belle-sœur invalide et ses cinq enfants échappaient à la déportation. Un cas exceptionnel !

Lorsque eut lieu la première étape du témoignage de Monique, sa sœur Fanny, qui habitait en France et était venue lui rendre visite à Buenos Aires, l'accompagna à notre réunion et fut invitée à étoffer la narration de son aînée de ses propres souvenirs.]

FANNY – En 1939, Maurice, l'un de nos frères, attrapa la « rougeole rentrée », une variante assez sévère de cette maladie. Le médecin recommanda à mes parents de l'envoyer à la campagne pour lui éviter de possibles complications... Ma mère accepta alors l'offre de l'un de ses frères qui mit à notre disposition le petit pavillon qu'il possédait à Sartrouville.

HÉLÈNE – Sartrouville ? Que je sache, ce n'est pas la campagne...

MONIQUE – Non, c'est près de Paris, mais à l'époque c'était encore un gros bourg agricole, tranquille et aéré. On s'y est installés, mon frère s'est rétabli et on y est restés vivre, car papa racheta la maison à son beau-frère ! Deux chambres, une cuisine, une cave et un jardin, des voisins charmants... Non, vraiment, la France ne décevait pas mes parents.

Le bonheur dura quatre ans.

L'été 1939 arrivait à sa fin. J'avais 8 ans. Mon séjour au sanatorium, où j'étais arrivée trois mois plus tôt, était sur le point de se terminer. Le bon air de la région narbonnaise avait eu raison de la tache au poumon que la varicelle m'avait laissée en séquelle. Un jour avant mon départ et alors que nous étions dans le réfectoire

en train de dîner, un moniteur tout à coup nous demanda de faire silence. Une voix à la radio, cet appareil étrange derrière lequel je me glissais souvent en cachette pour voir où se tenait la personne que j'entendais parler, annonçait que les Allemands venaient d'envahir la Pologne! Pendant que le locuteur mettait l'hymne national polonais sur les ondes, les instructeurs nous dirent de nous lever pour accompagner ce chant que nous ne comprenions pas...

HÉLÈNE – Est-ce qu'une enfant de 8 ans saisit ce que signifie l'imminence d'une guerre? Te souviens-tu, Monique, de ce que tu as ressenti?

MONIQUE – Je ne comprenais pas encore tout, évidemment, mais j'ai senti tout à coup que tout bougeait autour de moi et cette sensation ne m'a plus quittée, jusqu'au jour où, cinq ans plus tard, de Gaulle fit son entrée à Paris... Écouter la radio, observer l'expression grave des moniteurs, être invités, comme si nous étions des adultes, à nous lever de table et à écouter l'hymne du pays attaqué, tout cela me fit pressentir que quelque chose de terrible commençait et que, dans ce chaos, plus jamais je ne vivrais douillettement comme jusque-là... Non, plus rien ne fut pareil durant les cinq années suivantes...

FANNY – La guerre, pourtant, on en parlait déjà depuis des mois! Vingt fois au moins on avait entendu Hitler à la radio et vingt fois on avait senti vibrer la maison tout entière. Sa voix faisait peur quand il haranguait les foules...

MONIQUE – ... Oui, mais qu'un moniteur demande à une centaine d'enfants de faire silence et dise «la guerre vient d'éclater», ça, c'est autre chose!

MYRIAM DAWIDOWICZ – J'ai appris que la guerre était proche exactement de la même façon que toi, Monique, par la radio, et alors que j'étais en colonie de vacances! J'avais deux ans de plus que toi et cette sensation de sol qui se dérobe sous les pieds, cette peur diffuse de la guerre, toutes ces appréhensions apocalyptiques..., elles étaient déjà bien ancrées en moi, plus peut-être que chez d'autres enfants, car mon père, qui était membre du Parti communiste et parlait constamment de politique à la maison, m'emmenait voir tous les films qui sortaient sur la guerre civile espagnole.

[Du haut de ses 8 ans, Monique ne pouvait pas imaginer toute l'atrocité d'une guerre et moins encore la monstruosité de celle qui s'annonçait! Mais ce qu'elle ne pouvait surtout pas

concevoir, c'est que cette guerre allait être, en priorité, la volonté d'un peuple d'exterminer un autre peuple! Comment aurait-elle pu le comprendre si elle n'avait jamais eu conscience jusque-là de ne pas être comme les autres? Être un enfant juif... était-ce être différent de ses petits camarades?

«Je croyais qu'on était comme tout le monde...», m'avait-elle dit tout au début de ce travail de mémoire, «... que tout le monde était comme nous!»]

MONIQUE – Mes parents ne parlaient pas tout à fait correctement le français, mais, à part cela, je ne voyais pas de différence entre mes petites copines d'école et moi, entre leurs familles et la mienne. Nous causions avec tout le monde, tout le monde nous saluait, on était des gens modestes, travailleurs, comme nos voisins, respectueux... On était comme les autres! Nous n'avons commencé à vraiment parler yiddish à la maison qu'après le départ de ma tante et de sa famille en zone dite «libre», parce que mon grand-père est alors venu vivre avec nous. Qu'il prie d'une manière différente de celle des hommes du quartier, qui, eux, allaient à l'église le dimanche, ne m'avait pas interpellée... J'ignorais même qu'il y avait d'autres familles juives à Sartrouville; je ne m'en suis rendu compte qu'au moment des déportations...

MYRIAM – Vous ne sentiez aucune différence entre vous et les enfants de vos voisins, alors?

MONIQUE – Aucune! Ce n'est qu'une fois entrée en vigueur l'obligation du port de l'étoile jaune qu'une élève, avec qui jusque-là je m'étais très bien entendue, se chargea de me le démontrer au cours de la première récréation de ce jour-là, en me repoussant avec une grimace de dégoût, me criant: «Sale Juive!»

[«Sale»! Un adjectif qui ne fit qu'ajouter au désarroi de la petite Monique, laquelle, pour la première fois de sa vie, venait de s'entendre «traitée» de Juive...]

MONIQUE – «Qu'est-ce que c'est qu'être juif? Pourquoi me dit-on que je suis sale?» interpellai-je mes parents en pleurant au retour de l'école ce jour-là. Être juif, était-ce être détestable? Était-ce être nuisible? Faisait-on du mal?

C'est ainsi que je pris conscience de notre condition de Juifs.

L'Exode

HÉLÈNE – Est-ce que vous avez fait l'Exode¹?

MONIQUE – Nous l'avons tenté du moins!

MYRIAM – Tous les six?

MONIQUE – Oui, mes parents et nous quatre! Tout le monde partait... alors on a fait comme les autres. «On va aller à Paris, chez mes sœurs», suggéra ma mère... Elle ne savait pas, la pauvre, qu'il ne fallait surtout pas aller à Paris, la ville dont tout le monde essayait maintenant de s'éloigner.

Les colonnes de réfugiés partaient vers le sud; on a suivi! À pied, comme la plupart. Tels d'immenses troupeaux de bétail, des milliers et des milliers de personnes avançaient sur les routes...

FANNY – Nous faisons partie d'une bien sombre procession. Traîner ainsi quatre enfants sur les routes de l'Exode, l'un de quelques mois et les autres de 4, 5 et 8 ans, les deux plus petits en poussette, sans savoir ni où nous nous dirigeons ni où nous allions dormir, sans avoir à manger... Une tristesse à fendre l'âme! Mon père portait l'un puis l'autre, on tirait ma mère par sa jupe, on pleurnichait...

HÉLÈNE – Qu'est-ce que vous mangiez?

MONIQUE – Du pain, du fromage, des pommes, ce que maman avait pris de chez nous, mais les provisions s'épuisèrent très vite: on était six!

HÉLÈNE – On trouvait quelque chose à acheter sur la route?

FANNY – Non, mais dans certaines paroisses, on nous invitait à nous reposer et des âmes charitables nous servaient un plat réconfortant...

MYRIAM – Dans les écoles, on offrait des matelas...

FANNY – ... il n'y en avait pas assez pour tout le monde. Ma mère tâchait de nous tranquilliser malgré l'inquiétude qui la

1. Le 10 mai 1940 s'ouvre la phase armée du conflit qui met fin à la période de la «Drôle de guerre» en France. Hitler choisit de contourner les lignes de défense françaises par le nord, envahissant des pays non belligérants (Pays-Bas, Belgique, Luxembourg) pour vaincre la France. Huit millions de civils vont fuir les combats vers le sud, épisode qu'on appelle l'«Exode». [ndrc]

taraudait, papa aussi. Ils nous disaient que ça allait passer, qu'on allait bientôt rentrer à la maison. Nous, les enfants, on ne savait pas ce que c'était que la guerre, mais on sentait bien que la vie allait changer et que tout allait être plus difficile et périlleux ; personne, cependant, ne pouvait imaginer l'enfer qui attendait les Juifs.

MONIQUE – Au deuxième jour, mon père tout à coup s'arrêta, s'apostrophant lui-même avec colère : « Mais jusqu'où va-t-on aller comme cela ? On n'a pas à manger, les enfants sont épuisés, ils ont faim, les boches vont nous tomber dessus et nous bombarder... On ne peut pas continuer ainsi avec quatre gosses ! Il faut faire demi-tour ! Allez, on retourne chez nous ! »

On prit la route en sens inverse...

Papa reprit son travail de fourreur à Paris et nous, le chemin de l'école. Pas pour bien longtemps !

Bientôt, un décret vint interdire aux Juifs d'exercer la médecine¹, l'enseignement²..., puis on les priva de leurs commerces, de leurs ateliers³... tandis que l'école devenait un guet-apens pour leurs enfants. Mon père s'engagea comme volontaire pour défendre le pays contre l'envahisseur.

J'ai là le document qui l'atteste, mais il avait quatre enfants et les autorités militaires privilégièrent sa présence au foyer.

-
1. En application du second statut antisémite de Vichy du 2 juin 1941, la loi du 11 août 1941 a institué un *numerus clausus* qui interdit à la plupart des médecins juifs d'exercer leur profession. [ndrc]
 2. La loi du gouvernement de Vichy portant le premier statut des Juifs du 3 octobre 1940 (promulguée le 18) fait suite à l'*Ordonnance* [allemande] *relative aux mesures contre les Juifs*, premier statut allemand des Juifs en zone occupée (27 septembre 1940). La loi française parle de « race », exclut les Juifs de toute la fonction publique, établit des *numerus clausus* pour l'accès aux professions libérales et à certaines professions, comme celles en lien avec l'industrie du spectacle, professions censées influencer l'opinion. [ndrc]
 3. La *Deuxième ordonnance concernant les mesures contre les Juifs* du 18 octobre 1940 impose à toute « entreprise économique juive » de déclarer tout ce qui les concerne et un administrateur provisoire devra être nommé. La *Troisième ordonnance du 26 avril 1941 relative aux mesures contre les Juifs* dans son paragraphe 3 interdit à partir du 20 mai 1941 « aux Juifs et entreprises juives pour lesquelles un commissaire gérant n'a pas été nommé » d'exercer un grand nombre d'activités et interdit aux entreprises d'employer des Juifs. [ndrc]

**Association des Amis de
la République Française**
101, Avenue des Champs-Élysées - PARIS. 8^e

N° 17002

M. Frydman Wolf
de nationalité Polonaise
demeurant à Sarhenville s.o.
Rue des clovilloux n° 43
a offert de se mettre à la disposition des autorités
militaires et civiles de la République Française,
pour la durée de la guerre et préfère dans
la mesure des possibilités, être employé comme

Paris, le 7 septembre sep. 1939

[Signature]

N. B. — Ce récépissé n'a pas de valeur officielle.
Seuls les services de l'Etat sont qualifiés
pour accepter ou rejeter la demande.

Association des Amis
de la République française :
Wolf Frydman se met
à la disposition des
autorités militaires,
le 7 septembre 1939.

[Chaque nouveau témoignage semble confirmer la volonté de pratiquement tous les hommes juifs qui vivaient en France de défendre le pays qui les avait accueillis.

Lorsque j'ai retrouvé dans les papiers de mes parents le récépissé de mise à disposition de mon père au profit du régiment des engagés volontaires étrangers ainsi que son certificat de démobilisation, j'ai été étonnée. Je ne l'imaginais pas une arme à la main...

Et puis, comment avait-il pu s'enrôler et laisser ma mère, encore si peu française — elle était arrivée en France en 1936 —, avec un enfant de 10 ans et un bébé de quelques mois? Maintenant je sais! Grâce aux réminiscences de Monique, de Gérard et de Maurice, de Myriam, de Micheline... je sais que la plupart des hommes juifs, établis en France de longue date ou étrangers, s'étaient portés volontaires pour défendre le pays! Mon histoire s'entrelace ainsi avec celle de

mes compagnons et le vécu de ma famille se précise à chaque nouveau détour de la «reconstruction» que nous menons.

Il est un autre sujet sur lequel l'écriture de ce livre m'amène à réfléchir: si les Juifs de France s'étaient portés volontaires en si grand nombre, c'est qu'ils n'étaient pas des «froussards» ni des timorés comme l'Histoire a voulu me le faire croire et... comme je l'ai longtemps cru, dois-je reconnaître avec honte. Je me rends compte aujourd'hui, grâce à cet entrelacs de mémoires, que, dans ma jeunesse, toute Juive que j'étais, j'avais incorporé le préjugé antisémite du «Juif peureux» qui circulait dans la France d'après guerre...]

MONIQUE – Papa pensait sincèrement que lutter contre l'ennemi était l'obligation de tous les hommes vivant sur le sol français, chacun dans la mesure de ses possibilités. On se portait volontaire parce qu'on croyait en la France de la fraternité et de l'égalité, et qu'on était loin d'imaginer que les Français collaboreraient en si grand nombre avec l'envahisseur...

Liste du recensement
des Juifs à Sartrouville
où sont inscrits (1 et 2)
les membres de la
famille de Monique,
octobre 1940.

VILLE DE SARTROUVILLE			
<u>RECENSEMENT DES JUIFS</u>			
(Enregistrement des Déclarations)			
1	FRYDMAN WOLF et son épouse, née GASSELMANN	Polonais	43, rue des Horis 4 ^e
2	GASSELMANN Norduck	4 ^e	Prov. 55, rue de 3 frères PARIS (
3	GINSBERG Hetsel et son épouse	Suisse	136, r. St-Germain
4	KARZNER Salomon	Lithuanien	7, av. de l'Ente
5	MARINER Nathan et son épouse	Polonais	69, rue de l'Egl
6	ORCOS Alexandre	Hongrois	80, rue St-Germain
7	PICARD Lucien	Français	9, allée des Aca
8	ROSENTHAL Germain	4 ^e	8, rue Costa
9	SCHWARTZBERG Org.	4 ^e	9, av. de l'Ente
10	SKILMAN, née KORNFIELD Eva	Hongroise	
11	SKILMAN Rodolphe	-orig. Turque Français	80, rue St-Germain 131, quai de Rec
12	SOBMAN Alphonse, et son épouse née HECHEMINSKA	Polonais	90 bis, av. E. P
13	HECHEMINSKA Anna	Autrichienne Française	95, av. Ronce
14	HECHEMINSKA Julie	4 ^e	4 ^e
15	HECHEMINSKA Suzanne	4 ^e	4 ^e
16	HECHEMINSKA Rose	4 ^e	4 ^e
17	HALPERN Alexandre	4 ^e	53, rue Voltaire

L'État n'acceptait pas papa comme soldat ? Qu'à cela ne tienne, il entrerait dans la Résistance¹ ! Mais sa qualité de père de famille nombreuse fut là encore prise en considération ; il fut chargé de transmettre des messages², des missions jamais trop dangereuses, mais parfois, il rentrait tard à la maison³.

Un jour où il n'était pas sorti parce qu'il était malade et qu'il était au lit frissonnant de fièvre, des coups sur la porte nous firent sursauter... Ils n'y allaient pas de main morte, ces monstres !

HÉLÈNE – Qui ?

MONIQUE – La police ! C'étaient quatre agents de police ! Ils étaient arrivés à vélo. Nous les connaissons. L'un d'eux travaillait au commissariat près de chez nous, mais le policier dont je me souviens le plus nettement est celui qui avait perdu une jambe sur le front, en 1914. Maman les supplia de revenir plus tard, pour que mon père ait le temps de s'échapper, ils diraient qu'ils ne l'avaient pas trouvé... L'homme à la jambe de bois suggéra à ses compagnons de le laisser, « on ne l'a pas vu, c'est tout... », mais les autres restèrent inflexibles, « on fait notre boulot ! ». Pire encore, ils exigèrent de l'argent ! Si mon père avait eu les 4 000 francs qu'ils demandaient, ils ne l'auraient peut-être pas embarqué... Mais les Juifs n'avaient plus le droit de travailler et on n'avait pratiquement plus d'argent...

FANNY – ... il leur fallait 1 000 francs chacun ! « J'ai 1 000 francs si vous voulez, et je peux tâcher d'en avoir un peu plus », supplia ma mère⁴. Imperturbable, celui qui nous connaissait répondit : « Non, c'est maintenant qu'il nous les faut ! »

HÉLÈNE – Ça s'est passé quand ?

MONIQUE – Le 19 février 1943. On croit que c'est la voisine d'en face qui a dénoncé papa ; elle n'aimait pas les Juifs, tout le monde le savait, mais comment a-t-elle pu le faire sachant qu'il avait quatre enfants ?

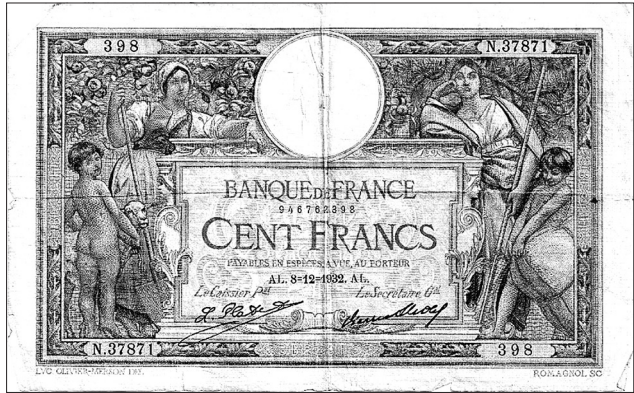
1. Wolf s'était possiblement engagé dans la MOI (Main-d'œuvre immigrée), organisation créée dans les années 1920 par le Parti communiste français (PCF) pour faciliter l'intégration des étrangers dans la société française, entrée dans la clandestinité après la dissolution du Parti (26 septembre 1939). [ndrc]

2. Comme le fit également Irène Spanier !

3. La *Sixième ordonnance* [allemande] du 7 février 1942 relatives aux mesures contre les Juifs leur interdit de sortir entre 20 heures et 6 heures et de changer de résidence. [ndrc]

4. Mille francs équivalaient à environ quatre mois de salaire.

Reproduction
du billet de
100 francs
de l'époque.



[À l'occasion d'un séjour que je fis à Paris peu de temps avant de terminer ce témoignage, les deux frères de Monique m'accordèrent un entretien. La présente évocation devint à partir de ce moment-là un témoignage à quatre voix, puisque nous y avons déjà incorporé les ajouts de Fanny. Alors que je transmettais à Serge et Maurice l'opinion de Monique quant à la personne qui aurait accusé leur père, ils avancèrent, eux, une autre possibilité.]

MAURICE FRYDMAN – À mon avis, papa a été dénoncé par l'un de ses compagnons de travail, parce que, en réponse au directeur de l'entreprise qui était venu annoncer à ses ouvriers qu'ils allaient confectionner des gants de peau pour les soldats allemands du front de l'Est, il avait répondu : «Moi, je ne travaille pas pour les boches !»

Lorsque les quatre agents descendirent de leur vélo devant notre porte, j'étais en train de jouer aux billes. Je suis resté figé dans cette position jusqu'au moment où, encadré par les policiers, mon père quitta la maison...

FANNY – ... Une vingtaine de jours après son arrestation, une carte nous plongea dans l'incertitude la plus sombre : «Ne m'écrivez plus, je pars pour une destination inconnue¹.»

MYRIAM – Mon père nous avait fait parvenir pratiquement le même message, mot pour mot : «Nous partons demain pour une destination

1. La veille de leur départ du camp de Drancy, les internés sélectionnés pour la déportation recevaient une carte pour écrire à leur famille. [ndrc]

inconnue.» Je l'ai gardé... C'est l'une de ces cartes pré-imprimées que les prisonniers devaient envoyer sans enveloppe afin qu'elles soient plus rapidement contrôlées... Mon père a été déporté de Drancy au début du mois de mars 1943, comme le tien, Monique. Nos pères ont peut-être fait partie du même convoi...

MONIQUE – Le mien est parti de Drancy le 2 mars 1943. Par le convoi n° 49. C'est ce qui figure dans le rapport établi par les Allemands, qui, vous le savez, prenaient rigoureusement note de tout. Nous, nous en avons pris connaissance en 1945:

Abtransport 2.3.43 Nummer 902

Destination: Auschwitz

Chef d'escorte: lieutenant Gamet – jusqu'à la frontière allemande¹.

MYRIAM – Le convoi n° 51, par lequel fut déporté le mien, partit le 6 mars, quatre jours après celui de ton père! Quel euphémisme, n'est-ce pas, que ce «destination inconnue»²!

MONIQUE – Il est mort à Majdanek. Une balle dans le dos faucha sa vie et celle de centaines d'autres, qui furent obligés de creuser le fossé d'où ils ne ressortiraient plus...

[Maurice, le seul frère de la fratrie aujourd'hui encore en vie, n'est pas sûr de l'exactitude de ce que rapporte sa sœur. Il s'est souvent demandé, m'a-t-il fait savoir, si le convoi n° 49 n'avait pas reçu l'ordre de «déverser une partie de sa charge» à Auschwitz et la restante à Majdanek, Auschwitz étant peut-être saturé à ce moment-là. Quant à la balle dans le dos qui

1. «Ce convoi emportait une majorité de vieillards arrachés à l'hospice Rothschild ou arrêtés dans la rafle du 11 février [1943] à Paris: 317 de plus de 70 ans, 395 sexagénaires et 35 enfants.» Serge Klarsfeld, *Le Calendrier...*, *op. cit.*, 2019, p. 1403. De ce convoi de 993 déportés (chiffre 2024), 88% sont immédiatement gazés après leur arrivée à Auschwitz II-Birkenau, et seulement 12 sont en vie après la guerre. [ndrc]

2. Fin février 1943, Röthke informe Eichmann qu'il prévoit trois convois les 2, 4 et 6 mars 1943. Le premier (n° 49) a pour destination finale Auschwitz, tandis que les deux autres (n° 50 et 51) celle de la gare de Lublin, proche du camp de concentration et d'extermination de Majdanek. En réalité, Serge Klarsfeld a démontré que les déportés des convois des 4 et 6 mars sont acheminés vers le camp d'extermination de Sobibor, et qu'une très petite minorité d'entre eux sont ensuite transférés à Majdanek. Parmi eux se trouvent les seuls rescapés de ces convois. Dans le convoi n° 49 est parti Wolf Frydman, et dans le n° 51, Szlama Dawidowicz!

aurait fauché la vie de son père et le fossé qu'il aurait dû creuser... pour y tomber mort, Maurice dit: «Il est impossible de le savoir. On ne saura jamais comment papa est mort!»]

MINISTÈRE
 DES
ANCIENS COMBATTANTS
 ET
VICTIMES DE GUERRE.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

M. 8 bis.

Paris, le 23 Décembre 1949

ACTE DE DISPARITION.


LE MINISTRE DES ANCIENS COMBATTANTS
 ET VICTIMES DE GUERRE.

Vu l'article 88 du Code Civil (Ord. du 30 octobre 1945);
 Après examen des pièces du dossier portant le n° 57.789.

DÉCLARE :

la disparition de FRYDMAN Wolf
 né le 16 Mars 1898 à ELOTHICA (Pologne)
 dans les conditions indiquées ci-après :
Interné à Drancy
déporté à Lublin Maidanek (Pologne) par le convoi parti
de Drancy le 2 Mars 1943.

*Pour le Ministre des Anciens Combattants
 et Victimes de Guerre,
 Par délégué, le Directeur-Adjoint
 de l'État-Civil des Recherches,
 Le Chef du Bureau des
 P. O. et I. S. D. des*



REMARQUES IMPORTANTES.

1° Cet acte de disparition n'est pas un acte de décès, il ne doit pas être transcrit sur le registre des actes de décès de la mairie.
 2° La famille ne doit pas se dessaisir de cet acte. En cas de besoin pour faire valoir ses droits, elle établit une copie qu'elle fait certifier conforme par le maire ou le commissaire de police.
 3° La famille peut demander :
 — soit un jugement déclaratif de décès, par simple lettre adressée au Procureur de la République du domicile du disparu, sans ministère d'avoué et sans frais, en application de la loi du 20 avril 1906, si le disparu est de nationalité française et appartient à l'une des catégories suivantes : Mobilisé, Prisonnier de guerre, Réfugié, Déporté ou Interné politique, Membre des Forces françaises libres ou des Forces françaises de l'intérieur, Requis du service du travail obligatoire ou Réfractaire.
 — soit un jugement déclaratif d'absence (ou de décès si un délai de 5 ans s'est écoulé depuis le jour de la disparition) en application de la loi du 22 septembre 1942 validée et modifiée par l'Ordonnance d'Alger du 5 avril 1944.
 D'autre part, à tout moment l'acte de disparition peut être transformé par la Direction du contentieux, de l'État-civil et des Recherches en acte de décès si les preuves du décès sont apportées.

J. Z. 836352. [24004]

Acte officiel de disparition de Wolf Frydman, 23 décembre 1949.
 Il est donné comme ayant été déporté au camp de Majdanek
 au lieu de celui d'Auschwitz II-Birkenau.

<p><i>J Courant 2. 3. de 3</i></p> <p>N°</p> <p>Nom : FRYDMAN</p> <p>Prénoms : <i>Wolf</i></p> <p>Date Naissance : <i>16. 3. 98</i></p> <p>Lieu : <i>Plotzaka</i></p> <p>Nationalité : <i>Pol.</i></p> <p>Profession : <i>ouvrier</i></p> <p>Domicile : <i>43 rue des Mosillous Sartrouville</i></p> <p>N° du C C :</p>		<p>NOM : FRYDMAN M. F.</p> <p>Née :</p> <p>Prénoms : <i>Wolf</i></p> <p>Adresse : <i>43 r. des Mosillous Sartrouville</i></p> <p>Date de naissance : <i>16. 3. 98.</i></p> <p>Lieu de naissance : <i>Plotzaka ou PLOTZAKA</i></p> <p>Nationalité : <i>polonaise.</i></p> <p>Date de l'arrestation : <i>Fourreau</i></p> <p>Arrestation en : <i>Z. O. Z. N. O.</i></p> <p>Lieu d'Internement :</p> <p>Lieu de départ : <i>Drancy.</i></p> <p>Date de départ : <i>23/3.</i></p> <p>OBSERVATIONS</p>
--	--	---

• 233-E - 6870-40

Fiches du camp de transit de Drancy de Wolf Frydman.

HÉLÈNE – Je n’ose pas vous imaginer, pauvres gosses qui regardiez partir votre père encadré par quatre agents de police... Qu’est-il arrivé au reste de la famille ?

MONIQUE – Alors que l’un des frères de ma mère, mobilisé en 1939, était mort au tout début de la guerre, quand l’ambulance qu’il conduisait fut atteinte par un obus qui la fit exploser, l’autre réussit à passer en zone « libre » avec sa famille peu de temps après la Grande Rafle de juillet 1942. Pour nous, la question de partir dans le Sud ne se posait même pas... Une fois mon père détenu, où aurions-nous pu aller, ma mère qui était enceinte de trois mois, mes deux frères, ma sœur et moi ? Et mon grand-père, qui avait plus de 80 ans et maintenant vivait avec nous ? Et la sœur de ma mère, qui habitait dans la maison d’à côté et était invalide ?

On est restés à Sartrouville !

Quand je regarde en arrière, je me demande comment elle a fait, ma mère, pour s’occuper de nous tous dans ces conditions effroyables

et comment nous avons pu survivre, tous les huit, à ces deux années de rafles, de désespérance et de faim. Ce qu'on pouvait acheter avec nos cartes d'alimentation ne suffisait pas, même si on échangeait les tickets de tabac et de vin de mon grand-père pour 200 g supplémentaires de pâtes ou un quart d'huile, même si ma mère se levait à 5 heures pour aller aux provisions et même si elle faisait toutes les files d'attente possibles quand il y avait un arrivage quelque part...

Si quelque chose nous a beaucoup aidés, c'est la relation que nous avons avec nos voisins et avec les commerçants du quartier, qui savaient que nous étions juifs et nous ont fait crédit durant toute la guerre, et même après.

MAURICE FRYDMAN – L'épicier nous gardait du sucre ou de la farine chaque fois qu'il le pouvait. C'est moi qui allais chercher ce qu'il nous mettait de côté; j'y allais très tôt le matin en essayant de ne pas me faire remarquer.

SERGE FRYDMAN – Sachant que papa avait été fait prisonnier et que maman avait huit bouches à nourrir, plusieurs de nos voisins prirent l'habitude, une fois la nuit tombée, de nous lancer deux ou trois pommes de terre par-dessus le muret du jardin, des os de bœuf, un morceau de pain...

Si au petit matin, quand elle sortait, ma mère avait trouvé un petit paquet dans les buissons, on le devinait à son sourire: ce jour-là, la maisonnée aurait droit à un plat un peu plus nourrissant que d'habitude... Et souvent, solidarité de la pauvreté oblige, nous partageons le peu que nous avons avec Renée, une petite camarade de Fanny dont la maman était restée seule et qui, chaque fois qu'elle passait devant chez nous et que notre mère était en train de préparer le repas, s'exclamait: «Hum, comme ça sent bon chez vous!»

FANNY – Maman rendait service aux personnes âgées ou handicapées du voisinage, c'était quelque chose de naturel chez elle; les gens appréciaient! Le boucher lui mettait presque toujours quelque chose de côté...

MONIQUE – ... le poissonnier aussi! Une tête de poisson pouvait faire le dîner de la famille! Les difficultés de l'approvisionnement n'étaient pas récentes, mais les petits miracles que les femmes avaient appris à faire pour alimenter leur famille se faisaient de plus

en plus incertains et les colis aux prisonniers... de plus en plus impossibles. Durant les deux semaines que papa passa à Drancy, maman ne réussit à lui envoyer qu'un seul paquet... Quant à lui rendre visite... c'était interdit!

MAURICE FRYDMAN – Notre voisine, M^{me} Peyrat, fit quelque chose d'extraordinaire, une collecte dans le quartier pour obtenir la libération de papa! La peau d'un Juif valait 50 000 francs! En une semaine, elle réussit à les réunir et partit aussitôt à Drancy avec son mari, dans leur propre voiture... Trop tard! Papa avait été déporté la veille!

SERGE FRYDMAN – Les années ont passé... Nous cherchons maintenant à en savoir plus sur cette période tragique de notre vie et à promouvoir des actions pédagogiques afin de conscientiser les jeunes d'aujourd'hui¹.

MONIQUE – Maurice, qui n'avait que 7 ans au moment de l'arrestation de papa et ne se souvenait pratiquement pas de lui, l'a reconnu il y a quelques années sur l'une des photos qui étaient exposées à la mairie de Colombes (voir reproduction page suivante).

FANNY – ... C'est une photo prise à Drancy! Par les Allemands!

HÉLÈNE – À quoi pouvaient servir les seaux que l'on voit devant chacun d'eux?

[«Des gamelles, apparemment», dira Serge. Non! Serge se trompait, c'étaient des seaux pour la corvée d'eau.]

MONIQUE – Papa est l'un des six millions de Juifs assassinés par les nazis. On dirait qu'il a payé de sa vie pour que les huit autres membres de notre famille puissent survivre, car nous sommes restés en vie, mon grand-père, ma tante, ma mère, mes quatre frères et sœurs et moi! Nous avons vécu des coups de chance inattendus et souvent inexplicables, comme cette visite du commissaire de police, le lendemain du jour où papa fut arrêté... par quatre de ses subalternes! Il était venu donner un conseil à maman: «Envoyez vos enfants à la campagne, madame Frydman, car les choses sont en train de mal tourner!» et il continua à nous protéger autant qu'il le put jusqu'à la fin de la guerre.

1. Serge et Maurice Frydman interviennent dans les lycées. Serge organise des voyages pour jeunes et adultes dans les camps nazis en Pologne et préside le Comité pour la mémoire d'Auschwitz, le CPMA, que son épouse et lui ont créé en 2010.



Le père de Monique, Wolf Frydman (flèche), avec d'autres détenus au camp de transit de Drancy au moment de la corvée d'eau, février 1943. Photographie de la propagande allemande¹.

HÉLÈNE – Comment a-t-elle fait, votre mère, pour entrer en contact avec le couple qui vous a pris en charge, car ce n'était pas du tout commun que des gens acceptent une fratrie de quatre ?

MONIQUE – Je crois que tout cela s'est fait par l'intermédiaire du *Joint*. Mais nous n'avons pas été placés à Noisy-le-Grand tout de suite. Nous avons d'abord été conduits au Centre Guy-Patin, dans le X^e arr. de Paris². C'est M^{me} Peyrat, notre voisine, qui nous y a amenés, sans doute sur la demande de maman, qui elle-même avait dû être conseillée par une bénévole de l'OSE chargée de rassembler les enfants en péril à Guy-Patin avant de les envoyer chez des parents nourriciers. Les volontaires du Centre Guy-Patin veillaient à notre bien-être et à notre santé d'une façon très professionnelle.

1. Dans *Le Calendrier...*, *op. cit.*, 2019 de Serge Klarsfeld, en haut de la page 1279 est reproduite une photo prise à quelques instants d'écart de celle-ci. [ndrc]

2. Maison d'enfants de l'UGIF, Union générale des Israélites de France. Organisme créé en 1941 sur l'incitation des Allemands pour regrouper toutes les institutions juives d'aide sociale sous leur contrôle; l'OSE y est ainsi obligatoirement affiliée.

Malgré le manque de denrées de première nécessité, notre diète était bien équilibrée et un docteur venait nous examiner régulièrement. Tout ce qui avait rapport à notre santé, physique et psychique – poids, maladies, humeur, etc. – était transcrit sur une fiche.

Nous sommes restés plus de six mois à Guy-Patin!

Noms	Prénoms	Date d'entrée	Age au 1 ^{er} Mars	Poids de Février	Poids de Mars	Variation	Observations
Alder	Edith	4-2-43	12 ans	37.100	38	+ 900	
AKierman	Rochel	18-2-43	4 ans 1/2	17.500	17.500	=	
AKierman	Jacqueline	28-2-43	12 ans	42.500	43	+ 500	
Ben Bonnan	Hparic - Louis	12-2-43	5 ans 1/2	18.500	19	+ 500	
Czarka	Nousa	13-2-43	10 ans	24.400	24	- 400	Devenue normale placément, obligée de se faire recoudre l'abdomen.
berengole	Rosa	13-2-43	15 ans	45.	44.400	- 600	— elle —
Finkelstein	Hélène	12-2-43	10 ans	29.200	29.500	+ 300	
Fischer	Ida	8-2-43	13 ans	29.200	29.200	- 100	
Fliegelman	Louise	8-2-43	15 ans	52.600	54.500	+ 1.900	
Frydman	Fanny	20-2-43	8 ans	25.	28.200	+ 200	
Frydman	Hortense	20-2-43	12 ans	39.	39.500	+ 500	
Gryshman	Amelie	12-1-43	9 ans 1/2	24.100	25	+ 900	
Gryshman	Louise	12-1-43	11 ans 1/2	30.500	32	+ 1.500	
Gryshman	Louise						
Grünberg	Gilette	13-2-43	14 ans	50.200	52.500	+ 2300	
Kass	Russie	8-2-43	11 ans	34.700	37.200	+ 2.500	
Karjelman	Hparic	29.10-42	8 ans	22.500	22.500	=	
Kibel	Reutha	12-1-43	10 ans 1/2	29.700	30.900	+ 1.200	
"	Edette	12-1-43	6 ans	16.900	17.	+ 100	
Klein	Ida	15-2-43	7 ans 1/2	18.800	19.	+ 200	
Kotman	Hpaïlle	4-1-43	11 ans	32.900	32/3000		

Tableau des variations de poids des enfants confiés au Centre Guy-Patin, 1942-1943. Les noms de Monique et de sa sœur cadette apparaissent (encadrés), avec leur date d'entrée, le 20 février 1943, c'est-à-dire lendemain de l'arrestation de leur père.

Mars 1943 Service 30 - Guy-Patin COXII-27

Comparatif entre les quantités reçues à titre de Supplément "MABILLON"

Calculé sur un effectif Moyen de Enfants 44 Journal Semestriel 9 1/2 Semestriels - 13

	44 enfants				PERSONNEL		Résumé de notation		Différence	Observations
	normale	total	total	total	total	total	à recevoir	reçu		
Effectif	34	10	9	13						
Nourriture	0.720	24.800	0.180	1.800			26.800	20.200	5.990	
Pâtisseries							8	8		
Viande	1.1	34	1	10			44	75	31	
Mécanisme	0.200	8.800	0.200	8.800			8.800	11.500	2.700	
Journalisme	3.2	102.2	3.2	30.2	4	36.2	42	300	80	
Équipement								675	675	
Objets								34	34	
Équipement	0.250	8.500	0.250	2.500			11	16	4	
Équipement	0.250	8.500	0.250	2.500	0.450	4.050	0.250	2.250	17.750	
Fabrication	0.250	8.500	0.250	2.500			11	10	1	
Muise	0.250	8.500	0.250	2.500			11	10	1	
Embouteillage	0.200	17.0	0.200	5			21	21		
Embouteillage								85	85	
Salades								25	25	
Vin			4	36	4	32	38	60	28	

Edgard Geumar

Etat rectificatif. Nous avons à ce jour fondé le bis de Mars 1943
 34 x 410 = 14.140
 Contre le total = 17.290
 Soit le total MABILLON = 30.290

Tableau comparatif des quantités d'aliments reçus à titre de supplément au Service n° 30–Guy-Patin de l'UGIF. Effectif 44 enfants. Mars 1943.

HÉLÈNE – Comment le *Joint* faisait-il pour savoir dans quelle famille s'était produite une déportation et s'il y avait des gosses qui étaient restés abandonnés à leur sort?

MONIQUE – Je me posais la même question chaque fois que maman recevait un paquet de comestibles du *Joint*: comment avaient-ils su que papa avait été déporté et que maman avait huit bouches à nourrir?

[Un énorme travail en commun a été fait entre les institutions juives de France et le *Joint*, une œuvre extraordinaire qui a été menée clandestinement par un nombre impressionnant de personnes de bonne volonté, juives et non juives, des femmes et des hommes qui se sont dévoués pour aider leurs semblables, surtout les enfants, au risque, à chaque pas, de leur vie !]

1. Le *Joint* est un financeur, qui aide au sauvetage des familles juives par le biais de l'UGIF et de POSE. Voir *supra*, chap. 12, p. 61, note 1. [ndrc]

MAURICE – Un soir, il y eut un grand remue-ménage dans la maison de la rue Guy-Patin. Les volontaires avaient sans doute reçu des avertissements, car on nous expliqua qu'on allait nous emmener à la campagne et on nous sépara en petits groupes. Dans le silence le plus complet, on fut une trentaine à quitter la maison. Nous avons appris, plus tard, que les enfants qui n'avaient pas pu abandonner l'UGIF cette nuit-là avaient été rassemblés le jour suivant, non pas par les mêmes personnes ni pour aller à la campagne, mais pour être... déportés!

SERGE – Nous avons eu la chance de faire partie du premier groupe! Et de rester tous les quatre ensemble!

De la rue Guy-Patin à Noisy-le-Grand

MONIQUE – Malgré tous les efforts que fit la jeune femme qui nous accompagna à Noisy-le-Grand pour nous tranquilliser, et même si rester ensemble était réconfortant, nous étions angoissés en arrivant chez M. et M^{me} Petit. J'essayais de dissimuler mon angoisse tant bien que mal... car j'étais l'aînée, mais je dus faire un énorme effort pour calmer ma sœur et mes deux frères.

HÉLÈNE – Votre mère venait vous voir?

MONIQUE – Non, c'était prendre trop de risques, pour elle et pour nous! Et puis, elle était enceinte... Quand M. Peyrat, qui était camionneur, avait des charges à déposer près de Noisy-le-Grand, sa femme en profitait pour l'accompagner et venait nous rendre visite; ensuite, elle transmettait à maman comment elle nous avait trouvés. On est restés un peu plus de quatorze mois, presque quinze, sans retourner chez nous. J'ai beaucoup souffert de la séparation, sans doute plus que mes frères et que Fanny, car j'étais plus grande et très attachée à mon grand-père, mais aussi très inquiète pour maman, sur qui retombait une trop lourde charge dans l'état où elle était.

Six mois après notre arrivée rue Guy-Patin, sa grossesse arriva à terme, malgré toutes les tentatives qu'elle avait faites pour l'interrompre et alors que les Juifs n'étaient plus admis dans les hôpitaux! Une nuit où la ville fut 13 fois secouée par le grondement rauque des bombardements, tandis que les éclairs des

détonations et des incendies zébraient le ciel, les douleurs de l'enfantement l'éperonnèrent dans les ténèbres.

En guise de salle d'accouchement, la cave d'une sage-femme du voisinage! Pour tous draps... des sacs de ciment! Des draps souillés de sang – dans l'hypothèse où la femme qui avait accepté de l'aider à mettre son enfant au monde en aurait eu – auraient été une accusation trop flagrante à l'encontre des deux femmes.

[Viviane, la cadette des enfants Frydman, a survécu aux sacs de ciment, aux angoisses répétées, au sein épuisé, mais le souffle cardiaque avec lequel elle est née a fait d'elle une personne si délicate qu'à 9 ans elle dut subir l'une des toutes premières opérations à cœur ouvert réalisées en France!

Viviane a survécu, oui, mais elle sera toute sa vie une victime des actions génocidaires de Hitler!

Mettre un enfant au monde en pleine guerre! On a du mal à croire qu'un enfant puisse naître à une époque semblable. Pour moi qui suis née cinq mois après le début de la guerre, la raison de mon arrivée au monde a toujours été une énigme. «Tu es un accident», me disait mon frère en se chamaillant avec moi quand j'étais petite... Je n'étais donc pas une enfant désirée! Comment peut-on mettre un bébé au monde dans une telle situation? Et comment même... peut-on concevoir un enfant? Durant sa grossesse, les alarmes de bombardement ont plus d'une fois obligé ma mère à courir chercher la protection du métro, et alors qu'un jour elle courait, tant bien que mal, vers la station Couronnes, mon frère à ses côtés et moi dans son ventre, elle trébucha et tomba. Elle a eu très peur pour moi... Je sais qu'elle aurait préféré ne pas avoir ce poids en elle, ce poids sur elle, cette peur multipliée par deux. Mais je sais qu'elle voulait aussi la vie et perpétuer la famille. J'imagine que l'angoisse de ces femmes qui «par accident» étaient tombées enceintes durant la guerre était plus insupportable que les douleurs propres de l'accouchement!]

HÉLÈNE – Quels souvenirs gardes-tu, Monique, de votre vie chez les Petit?

MONIQUE – Ce furent sept mois sans peine ni gloire, mais nous étions tous les quatre ensemble! Comme j'étais la plus grande, je devais m'occuper de mes frères et de ma sœur et aider aux tâches domestiques. Je ne peux pas dire que nous n'ayons pas été traités correctement, mais nous ne recevions guère de démonstrations d'affection de la part de M. et M^{me} Petit, et nous en souffrions, surtout Fanny et moi, qui, dans le lit, nous blottissions l'une contre l'autre en pleurant avant de pouvoir nous endormir.

MAURICE – Moi, au contraire, je garde de bons souvenirs de *pépé et mémé*; je pense qu'ils nous traitaient bien. D'emblée, ils nous avaient expliqué que, si quelqu'un nous demandait quoi que ce soit sur notre identité, nous devions dire que nous étions de leur famille. Je suis sûr que c'est son sens du devoir qui avait poussé *pépé* à accueillir une fratrie de quatre enfants chez lui alors qu'il avait déjà près de 70 ans. Je me suis vite attaché à lui et je crois que c'était réciproque, car il m'emmenait chaque fois qu'il sortait. J'adorais m'asseoir face à son établi et observer comment de ses doigts habiles naissaient de merveilleuses statuettes en ivoire.

HÉLÈNE – Vous n'alliez pas à l'école?

SERGE – Non, pendant les quelques mois passés à Noisy-le-Grand, nous n'avons pas été scolarisés, mais comme les Petit fréquentaient peu leurs voisins, je crois que cela n'attira l'attention de personne.

[De même que son frère, Serge se montre un peu plus bavard que Monique lorsqu'on évoque leur séjour à Noisy-le-Grand.]

M^{me} Petit devait avoir quelques années de moins que son époux, elle s'occupait de la maison et de la cuisine, mais... ne mettait pas grand-chose dans nos assiettes. Il est vrai qu'on ne trouvait presque rien dans les magasins d'alimentation. En revanche, on avait souvent de la salade, car les pissenlits abondaient dans le jardin. Ah! En guise de vinaigrette... un peu de lait et quelques gouttes de citron, car l'huile et le vinaigre avaient disparu des garde-manger. Notre plat de résistance habituel était fait à base de topinambours bouillis, qu'on mangeait avec une lamelle de beurre... quand il y en avait! Quant au pain qu'on achetait chez la boulangère, d'une couleur entre le jaune et le noir, il fallait vraiment avoir grand faim pour en manger tant il était acide. Mais nous étions affamés la

plupart du temps et nous en mangions, ce qui nous donnait des diarrhées à répétition. Quant aux fruits, il y en avait peu ou pas dans notre diète et malgré le fait de vivre à la campagne, il nous était défendu de toucher aux fruits du jardin!

[Une autre réminiscence, bien que dite sur un ton cocasse par Maurice, nous situe dans le tragique de cette époque.]

MAURICE – On était maigres à faire pitié, plus que maigres, rachitiques... Nous avons tellement faim que nous étions contents lorsque des bruits couraient sur une possible descente de la Gestapo!

HÉLÈNE – Je ne comprends pas...

MAURICE – ... Lorsque ce genre de danger était proche, M^{me} Petit nous disait d'aller vite nous cacher au fond du jardin, sous les groseilliers... Elle ne savait pas, la pauvre, que nous profitions de ces instants de panique pour nous rassasier de groseilles, de cassis – ou de leurs feuilles s'il n'y avait plus de fruits – et pour croquer une ou deux carottes chacun. On les mangeait comme cela, sans prendre le temps d'enlever la terre qui leur était restée collée: tout ce qui nous tombait sous la dent pour assouvir notre faim était bon!

[Et Serge de se souvenir de son ventre, gonflé comme celui des enfants du Biafra¹, et de toutes les maladies qu'ils attrapèrent lui et son frère durant ces mois de misère: la gale, le ver solitaire, des gerçures – «nos doigts éclataient sous le froid» –, des otites à répétition!]

SERGE – Pour diminuer les douleurs provoquées par les otites, M^{me} Petit nous enveloppait la tête d'un linge imbibé d'eau de Dakin qu'elle pliait en forme de foulard. Je crois que, durant les sept mois que nous sommes restés à Noisy-le-Grand, Maurice et moi avons vécu plus de temps la tête bandée que non bandée!

MONIQUE – Et puis, début mai 1944, *mémé* nous demanda de préparer nos affaires car il allait falloir que nous rentrions chez nous.

HÉLÈNE – N'était-ce pas vous faire courir d'énormes risques que de vous renvoyer tous chez vous à ce moment-là?

1. La guerre civile du Biafra (région du sud-est du Nigeria) du 6 juillet 1967 au 15 janvier 1970 provoque une famine dont un à deux millions de personnes sont victimes. Cette guerre était largement couverte par les photojournalistes. Ils ont partagé des photos des enfants au ventre gonflé, conséquence de leur malnutrition sévère. [ndrc]

MONIQUE – Nous allions être bien plus en danger chez nous que chez M. et M^{me} Petit, c'est certain, mais – je viens de l'apprendre après en avoir parlé avec mes frères – cela faisait un ou deux mois que la jeune femme chargée de venir payer notre pension ne se présentait plus : avait-elle été arrêtée ? C'est ce que je me demande aujourd'hui... Nos protecteurs n'étaient pas en mesure, sans rétribution, de subvenir à nos besoins, et notre mère, qui n'avait aucun moyen de leur payer quoi que ce soit, dut nous reprendre.

[Sartrouville se trouvait sur la ligne de chemin de fer Paris-Rouen et non loin des usines Renault, situées à Boulogne-Billancourt. Pour les Anglais, qui commençaient à bombarder les convois de troupes allemandes et les installations stratégiques, les deux ponts sur la Seine que possédait la ville devinrent des objectifs clés.]

MONIQUE – En prévention des pilonnages, les mairies de la région avaient fait creuser des abris dans tous les jardins ! Le nôtre était comme un couloir étroit auquel on accédait en descendant quelques marches. Un banc de chaque côté permettait à une dizaine de personnes de rester assises... à un mètre sous terre. Nous avons dû y courir à plusieurs reprises.

[Maurice se souvient très bien des alarmes, des courses vers le refuge et du vacarme que produisaient les déflagrations.]

MAURICE – Si, durant la nuit, les sirènes commençaient à hurler, Monique nous sortait du lit un à un et, aussi vite qu'elle le pouvait, nous faisait enfiler un pull avant de nous conduire en courant vers l'abri.

MONIQUE – Je n'arrivais jamais à le réveiller, lui ! Je crois qu'il le faisait exprès pour que je le prenne dans mes bras et le porte jusqu'à l'abri.

HÉLÈNE – J'ai dû entendre des alertes, moi aussi, quand j'étais cachée chez les Bruno, à Villepinte. J'en suis sûre, bien que je n'en aie gardé aucun souvenir, car, lorsque je suis à Paris et que la sirène du premier mercredi de chaque mois à midi¹ me prend au dépourvu, je sens monter en moi une appréhension indicible.

1. Il s'agit du test mensuel du bon fonctionnement des sirènes qui font partie du Système d'alerte et d'information des populations (SAIP). [ndrc]

[Un premier bombardement eut lieu le samedi 27 mai 1944 en vue de détruire le pont sur lequel passait la ligne de chemin de fer vers la Normandie. Plusieurs bombes tombèrent sur la ville, tuant environ 200 personnes sans que le pont s'écroule. Un deuxième raid aérien eut lieu le lendemain. Le pont n'étant toujours pas détruit, sept raids supplémentaires se succédèrent le même jour. Le dernier bombardement eut lieu le 25 juin 1944. (Source : Bernard Morinais)]

MONIQUE – Lorsque finalement le pont s'effondra, tout un train accompagna son écroulement, wagons et passagers...¹ La directrice de notre école se trouvait parmi les victimes. À peine l'eus-je appris que je pris ma bicyclette et partis à toute allure vers le pont. Ma mère me l'avait interdit, mais comment ne pas y aller ? Il y avait de nombreux blessés, il fallait aider à les dégager²...

Les corps furent déposés sous le toit du marché pour que les familles puissent aller reconnaître les victimes. Une vision atroce ! Alors que j'avais pris le chemin du retour et que je pédalais fort pour rentrer chez moi au plus vite, les sirènes retentirent de nouveau. Je m'arrêtai et, alors que je cherchais autour de moi où m'abriter, une main m'agrippa le poignet. « Viens, ne reste pas dehors, mets-toi ici ! » et un homme me fit entrer dans le couloir de la maison devant laquelle je me trouvais. Il m'obligea à y rester jusqu'à ce que le péril soit passé. Ma mère me reçut... en pleurant de joie.

MYRIAM – Une fois la guerre terminée, avez-vous revu les agents de police qui avaient arrêté ton père ?

MONIQUE – Je sais que maman a croisé à plusieurs reprises celui qui avait dit : « Non, c'est maintenant qu'il nous les faut [les

1. En fait, c'est le samedi 27 mai 1944 en début d'après-midi, lors du premier raid aérien allié qui échoua à détruire le pont ferroviaire, que les bombes larguées touchèrent la ville et en particulier sa gare où se trouvait un train de voyageurs allant au champ de courses de Maisons-Laffitte, situé sur l'autre rive de la Seine. Le lendemain seulement, après d'autres raids (un autre ce samedi – dont parle ensuite Monique Frydman – et cinq le lendemain dimanche), le pont est enfin hors d'usage, bloquant les transports militaires allemands qui ne manqueraient pas d'être envoyés à l'annonce du débarquement de Normandie. Toutefois, quatre semaines de travaux sur le pont ferroviaire de Sartrouville le remettent en état, mais les Alliés, avertis par la Résistance, parviennent à le détruire le 24 juin 1944. [ndrc]

2. À la fin de ce week-end des 27-28 mai, on dénombre au moins 400 victimes civiles. [ndrc]

4000 francs]!» Il est resté vivre à Sartrouville et est demeuré à son poste jusqu'à sa mort.

FANNY – Après la Libération, maman a même été convoquée au commissariat pour approuver un ordre de sanction contre lui, mais elle refusa de donner son accord, car elle ne voulait pas, disait-elle, que les enfants de cet homme endurent les tourments par lesquels étaient passés les siens! Une décision qui est longtemps demeurée incompréhensible pour mes frères et pour moi...

HÉLÈNE – Quel est le fait qui t'a le plus marquée de ces derniers mois de la guerre?

MONIQUE – Sans aucun doute, la dernière rafle qui eut lieu à Sartrouville, car la déportation, là, nous frôla de très près...

Un samedi matin à la fin de juin 1944, plusieurs camions s'arrêtèrent devant chez nous. On était très sensibles au bruit des moteurs... Chaque fois qu'un camion passait dans la rue, on tendait l'oreille, on avait peur. Ce matin-là, notre inquiétude était bel et bien justifiée, et la terreur nous paralysa lorsque nous vîmes des tas de SS sauter de plusieurs camions et se poster sur notre trottoir, mitraillette au poing!

FANNY – Moi qui étais en train de jouer dans la rue lorsqu'ils arrivèrent, j'eus si peur que je courus me cacher chez M^{me} Peyrat. Jusqu'à ce qu'ils redémarrent, trois heures plus tard, je restai blottie dans son armoire sous un tas de vêtements, pleurant toutes les larmes de mon corps à m'imaginer ce qui se passait à la maison!

MAURICE – J'eus plus de chance, moi. J'étais arrivé à l'école lorsque les boches prirent position devant chez nous et je n'appris ce qui s'était passé qu'à la sortie, lorsque l'un de nos voisins, M. Potier, qui était venu me chercher à l'école spécialement pour cela, me mit au courant afin que je ne rentre pas immédiatement chez moi.

SERGE – Tu as eu de la chance, c'est vrai, car pour moi, ces heures furent une torture interminable. Je venais de me lever. L'une de mes chaussures avait disparu et je m'étais mis à quatre pattes pour la chercher quand un bruit de freins me fit sursauter et lever la tête. Par la fenêtre entrouverte je vis comment cinq camions blancs s'arrêtaient devant chez nous et comment des tas de gars en sautaient, mitraillette au poing. Je me recroquevillai là où j'étais et essayai

de me faire le plus petit, le plus invisible possible, et ainsi, sans presque respirer, je me suis tenu là, immobile, durant tout le temps que les soldats sont restés chez nous...

MONIQUE – Ces trois Allemands campés dans la salle à manger..., c'est une vision qui me hante encore. Deux d'entre eux étaient en uniforme, le troisième, plus âgé, vêtu d'une pèlerine bleu marine et d'un chapeau à larges bords, semblait être un civil. Plusieurs soldats étaient déjà dans les chambres; on les entendait ouvrir meubles et tiroirs sans ménagement, soulever les couvertures, les coussins, les rideaux... Viviane, qui avait un an environ, se mit à pleurer. Maman parlait assez bien l'allemand et supplia l'homme en civil de ne pas nous emmener: «Vous n'avez pas besoin de nous, aucun de nous n'est en mesure de vous aider. Ma petite fille est si fragile...» Comme s'ils cherchaient à nous faire mourir de peur, les deux soldats déposèrent leurs fusils sur le berceau... Viviane hurla de plus belle.

FANNY – Le lendemain, M^{me} Peyrat me confia que plusieurs autres voisins étaient sortis sur le pas de leur porte et l'avaient laissée entrouverte pour qu'entrent les enfants qui réussiraient à déjouer l'attention des nazis.

MONIQUE – Notre famille était si vulnérable... Mon grand-père, qui avait plus de 80 ans, ne parlait pas du tout le français, ma tante, elle, ne pouvait pratiquement plus marcher, la petite Viviane pleurait... L'homme en civil qui accompagnait la Gestapo et qui, me semble-t-il, servait de traducteur, paraissait déconcerté... Ma mère s'approcha de lui. Elle lui prit la main – je me demande encore comment elle osa le faire. «Vous avez déjà arrêté mon mari», lui dit-elle, et, en nous montrant du doigt: «Je suis toute seule pour m'occuper d'eux...» Ses yeux le suppliaient. Le regard de l'homme allait de ma mère à son père, de son père au bébé dans le berceau, puis il se posait sur Serge et ensuite sur moi... Il se tenait debout au milieu de la pièce tandis que les autres –«Ils étaient 16», spécifia Serge– allaient et venaient de la maison au camion et du camion à la maison, emportant le peu de biens qui nous restaient: le samovar¹, les candélabres, quelques petits bijoux que possédait encore ma mère, nos édre-dons... Tout! Même la chèvre et les quelques poules qu'on avait...

1. Ustensile domestique d'origine russe servant à la préparation et au service du thé.

Maman n'en pouvait plus, elle s'était affalée sur une chaise et pleurerait! Serge, recroquevillé derrière son fauteuil, n'avait pas bougé. Les lèvres de grand-père priaient en silence et moi, dans mon coin, je tremblais, m'imaginant dans le camion. L'angoisse dura une éternité... Une heure? Deux heures? J'avais perdu la notion du temps. Un nuage passa devant mes yeux... Quand je pus les ouvrir à nouveau, j'eus l'impression que ceux de l'homme en civil me regardaient et se brouillaient... Je l'entendis dire «*Nicht reich!*!», et il tourna les talons.

La ville fut passée au crible. Toutes les familles juives qui vivaient à Sartrouville furent arrêtées! Trois cents personnes peut-être... Je crois qu'aucun de ces malheureux n'est revenu. Nous fûmes les seuls avec le D^r Salomon – qui, lui, avait été averti par sa femme de ménage – à ne pas être embarqués.

Est-ce que ce fut Dieu, est-ce que ce fut un ange ou seulement la chance?

Les camions repartirent sans nous!

Comment ne pas croire aux miracles?

MICHELINE WOLANOWSKI – Les Allemands savaient qu'ils perdaient la guerre, aussi quelques-uns faisaient-ils preuve d'une moindre arrogance, d'un semblant d'humanité... d'autres, au contraire, montraient une rage et un acharnement croissant contre les Juifs; il leur fallait en déporter le plus possible, en déporter... jusqu'au dernier moment!

[Vu les circonstances, la logique aurait été que les nazis utilisent les trains pour transporter leurs armements, pour rapatrier leurs troupes, renforcer leurs lignes de défense... Mais non, la haine irrationnelle pesa plus que le calcul stratégique: les trains continuèrent jusqu'en août 1944 à convoyer des milliers de Juifs vers les camps de la mort²!]

MONIQUE – Pourquoi un miracle pour quelques-uns? Et les autres?

[Accablante énigme... Ceux qui ont réchappé à la mort ne pourront jamais se libérer de cette sensation d'injustice. Pis

1. En allemand, «Pas riches!»

2. Le dernier convoi part de la gare de Bobigny-Drancy le 17 août 1944 à destination du camp de Buchenwald. Sur ordre de Brunner, il est composé de trois wagons et emporte dans l'un d'eux 51 Juifs, la veille de la libération du camp de Drancy. Au moins 21 personnes réussissent à s'échapper du convoi.

encore, le bonheur d'avoir survécu est encore terni chez nombre d'entre eux par la douleur de la perte de tant de proches et de ne pas avoir de corps à pleurer, mais aussi, chez certains, d'une espèce de sentiment de culpabilité pour avoir survécu, eux, et pas leurs êtres chers.]

MONIQUE – Sauf mon père, nous avons tous survécu ! Ma tante et mon grand-père, ma mère, mes deux frères, ma sœur Fanny et moi, et même la plus petite de la famille, la petite fille chétive née sur des sacs de ciment ! Personne ne peut le croire...

HÉLÈNE – ... Je te crois, moi, car mes parents et mon frère ont vécu un miracle semblable, et à la même période, puisque la dernière rafle qu'il y a eu aux Coudreaux, où ils étaient cachés depuis mars 1944¹, se produisit quelques jours à peine avant la libération de Paris et qu'ils furent les seuls à ne pas en être victimes, alors que les huit ou dix autres familles juives qui avaient trouvé refuge dans cette commune furent déportées parce que... dénoncées au dernier moment !

La situation que vous avez vécue, cependant, a dû être plus dramatique que celle qu'ont vécue les miens, puisque vous étiez à la portée des nazis, devant leur nez, alors que mes parents et mon frère étaient cachés dans une soupente et qu'ils ne figuraient pas parmi les dix familles juives dénoncées ! Le miracle pour eux fut de ne pas avoir été inclus dans la dénonciation... alors que vous, vous le devez à la décision de l'Allemand en civil qui vous avait... devant lui ! C'est ça qui est inouï !

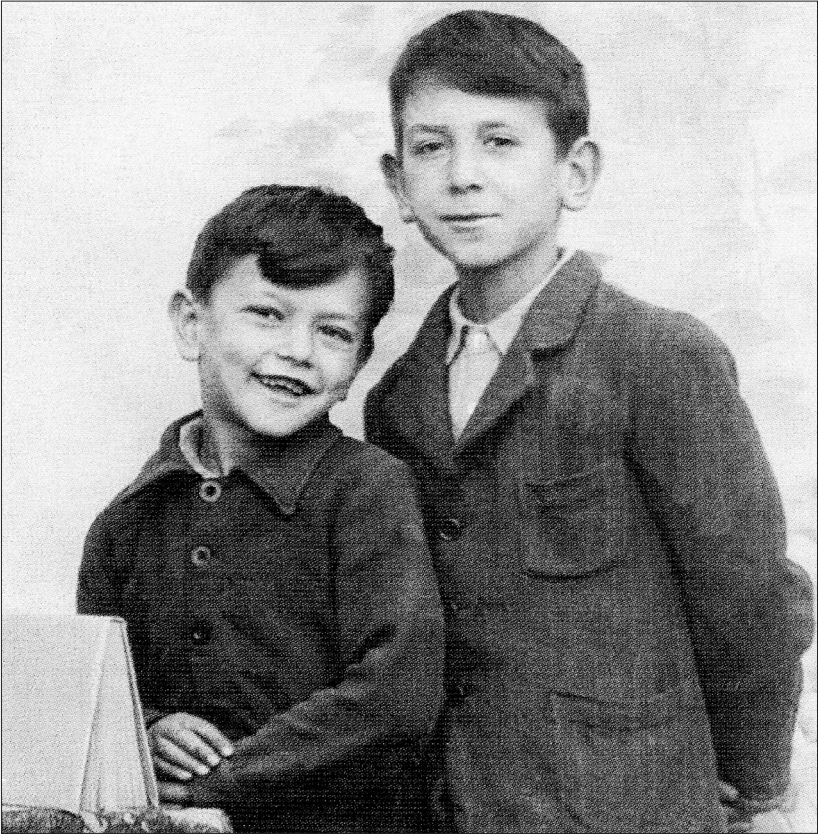
ANDRÉ GATTEGNO – C'est le destin...

[Seule une infime proportion de Juifs ainsi directement confrontés à une arrestation ont échappé au sort que le nazisme leur avait réservé. Chez ces quelques rares miraculés, existe-t-il une prédisposition, un trait de caractère, un aspect physique qui puisse expliquer pourquoi ils ont échappé à l'anéantissement ? Y aurait-il une raison extérieure à leur personne ou un facteur commun à eux tous qui déchiffre la raison de leur survie ? Il est possible que ces personnes aient été, à certains moments, plus perspicaces

1. Mes parents et mon frère trouvèrent refuge chez Henri Joseph et Marie Alice Degremont, aux Coudreaux, près de Chelles (Seine-et-Marne), de mars à août 1944.

que d'autres, ou peut-être avaient-elles une constitution physique plus solide... Aucune de ces qualités, cependant, ne fut suffisante, ni même le fait de posséder des bijoux ou plus d'argent que d'autres. Le seul facteur indispensable et que peu de Juifs avaient reçu en partage fut la chance!

Pourquoi les huit membres de la famille Frydman n'ont-ils pas été déportés? À quoi, à qui les enfants Frydman doivent-ils leur survivance? À trois êtres sans défense! Trois êtres qui, en d'autres circonstances, auraient été des obstacles à leur survie et même les premiers à être déportés: un grand-père âgé qui ne parlait que le yiddish, une tante invalide et un bébé chétif qui pleurait!



Serge et Maurice Frydman, 1946.

MONIQUE – Je me suis souvent demandé si, finalement, ce n'est pas la piété de mon grand-père qui a œuvré à notre survie... Cet homme qui connaissait la Bible par cœur, mais n'était pas exagérément religieux, ce vieillard qui, jusqu'à la veille de la guerre, réunissait ses petits-enfants autour de lui pour leur conter les miracles que Dieu avait opérés pour son peuple, ce vieil homme, mon grand-père, priait maintenant à longueur de journée, implorant l'Éternel d'accorder un nouveau prodige, *a nesh*¹, pour ses filles et ses petits-enfants.

Peut-être Dieu l'a-t-il écouté, car cela tient du surnaturel que les Allemands ne nous aient pas embarqués ce jour-là!

[Le 25 août 1944, Paris est libéré!]

MONIQUE – L'un de nos cousins germains, Bernard Alper, dont maman s'était beaucoup occupée durant une longue maladie de sa sœur, s'était engagé dès 1943 dans l'armée du général Leclerc. Il fut parmi les premiers de la 2^e DB à fouler les pavés des Champs-Élysées!

Il était resté très attaché à sa tante. Immédiatement après le défilé, il demanda à son supérieur l'autorisation d'aller lui rendre visite.

Le 26 août, alors que nous ne savions pas trop bien comment gérer notre liberté à peine recouvrée, une jeep s'arrêta devant chez nous. Un homme en uniforme en descendit. Maman ne pouvait en croire ses yeux, c'était Bernard! Qu'il était beau! Nous étions là, mes frères, Fanny et moi, à le regarder, fascinés par son air gaillard. Il retourna à la voiture et, avec un énorme sourire aux lèvres, en rapporta un gros paquet. Il savait que la misère avait été grande, elle l'était encore... L'eau nous venait à la bouche à le regarder débiller conserves, beurre de cacahuète, tablettes de chocolat, chewing-gums...

FANNY – Après ces cinq années de pénuries et de faim, on avait du mal à croire que ce que l'on voyait était réel. Après les questions et les larmes, Bernard nous fit signe à mes frères, à Fanny et à moi, et, avec un grand geste des deux bras, prononça les mots qu'on attendait: «Allez! On y va!», nous invitant à monter dans la jeep! Les voisins nous saluaient, surpris... Ah! On n'était pas peu fiers!

1. En hébreu ainsi qu'en yiddish, «un miracle».

Ce soir-là, les gens dansèrent dans les rues, les fumées des cigarettes volaient dans les airs... Mais l'euphorie passa très vite. Il fallut bientôt faire face à la dure réalité de l'après-guerre. Aucune famille juive n'était indemne ! Pas un foyer où il ne manquât un ou plusieurs êtres chers. On commença à faire des recherches au sujet de papa. On gardait l'espoir de le voir revenir. La radio passait une longue liste de noms plusieurs fois par jour...

HÉLÈNE – Je me souviens des avis de recherche, moi aussi...

MONIQUE – ... les journaux publiaient des milliers d'annonces. J'ai passé des mois à lire les 20 ou 30 pages d'avis de recherche qui se diffusaient chaque jour...



Monique Frydman, ses deux frères, ses deux sœurs et sa maman en arrière-plan à gauche, le 16 mai 1947.

Pas un seul survivant qui n'attendît le retour d'une mère, des nouvelles d'un frère... Mais bientôt, au fur et à mesure que les informations véhiculées par les témoins-survivants se précisaient, les espoirs... allaient se perdant. Pendant longtemps, on a vécu accrochés à l'espoirance du retour de mon père. On croyait qu'un beau matin il nous ferait la surprise d'ouvrir la porte. Pendant des années, nous sommes restés aux aguets de «notre» bonne nouvelle... Puis, un jour de l'année 1949, le ministère des Anciens

Combattants et Victimes de guerre nous fit savoir que papa était mort en déportation¹.

HÉLÈNE – Avoir réussi, tous les huit, à échapper aux coups de filet nazis vous a aidés, je suppose, malgré la déportation de ton papa, à vous remettre sur la voie de la vie. Monique, tu es la seule de ta famille à être venue vivre en Argentine, pourquoi as-tu choisi ce pays ?

MONIQUE – En février 1949, j'ai fait la connaissance d'Israël Ovsejevich, un jeune homme qui vivait en Argentine où sa famille avait émigré en 1934. Ayant appris que ses cousins avaient survécu à la guerre, il était venu leur rendre visite. Je l'ai rencontré chez sa tante au cours d'un dîner en son honneur auquel elle nous avait invités. Ce fut le coup de foudre et, quelques jours plus tard, la décision de nous marier était prise. Notre mariage civil eut lieu en mars et peu après, nous quittions la France.

Le voyage se fit en avion, à l'époque où le trajet Paris-Buenos Aires demandait trente-deux heures de vol ! Avant de partir, Israël avait pris la précaution de demander une entrevue avec le consul argentin à Paris pour que l'on me donne un document d'admission en tant qu'épouse de citoyen argentin, car l'immigration juive ici était encore semée d'obstacles². Nous avons fait les mêmes démarches auprès du consul uruguayen au cas où les autorités argentines se seraient montrées inflexibles.

MICHELINE – Il est vrai qu'à cette époque-là, si on avait un nom à consonance juive, on n'entrait pas en Argentine ! Même avec des documents en règle ! Il était préférable d'avoir de faux papiers et que ceux-ci portent la mention « catholique » !

CATHERINE (CATHY) STAD – Le frère de ma mère, qui était établi en Argentine depuis quelques années, le savait bien lui aussi ! Le télégramme qu'il nous envoya en octobre 1941, quelques jours avant que nous n'entreprenions le voyage qui allait nous mener de France en Espagne, à Cadix, et de là en Argentine, fut un avertissement que mes parents interprétèrent immédiatement. « Nous prions la Vierge pour que vous arriviez sains et saufs »,

1. Voir *supra*, l'acte de disparition reproduit p. 85. [ndre]

2. Voir Vol. I, chap. 2.

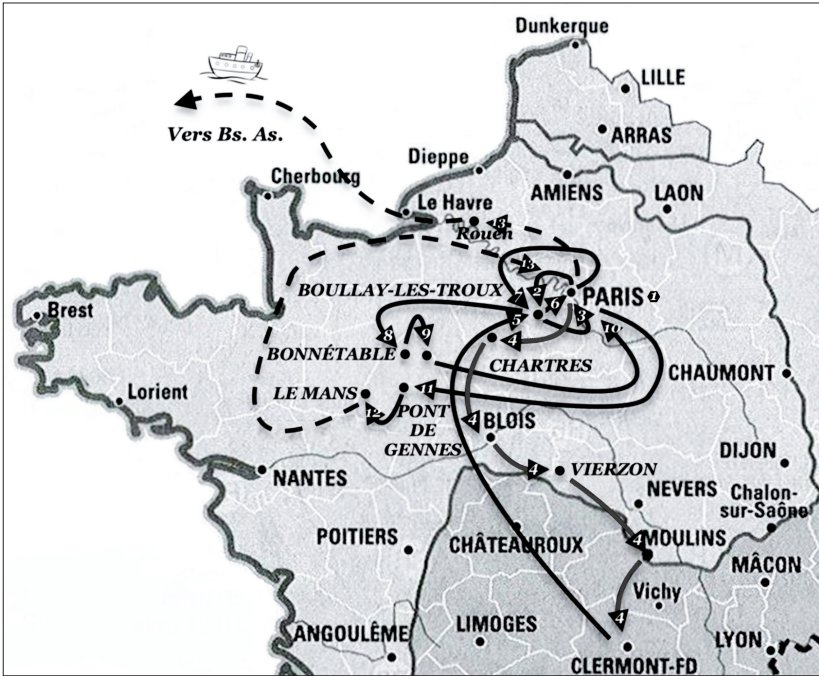
disait le message de mon oncle... Si nous voulions être admis dans ce pays, il allait donc falloir que l'on montre patte blanche, qu'on se fasse passer pour catholiques !

* * *

Soixante-cinq ans après la Libération, Renée Leduc, qui, à Sartrouville durant la guerre, partageait parfois le maigre repas des enfants Frydman, s'est rendue aux camps de concentration et d'extermination avec le Comité pour la mémoire d'Auschwitz¹. Les quelques lignes qu'elle écrivit à son retour de Pologne nous permettent, en guise de conclusion à ce chapitre, d'entrevoir un futur de convivialité :

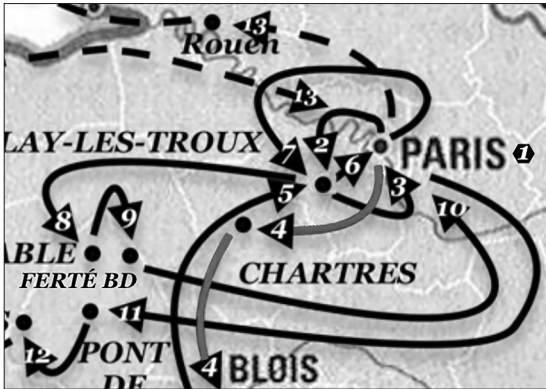
«Je suis revenue vivre à Sartrouville et j'ai retrouvé mes amis : la famille Frydman. Nous allions à l'école ensemble et plus tard, à Paris, j'ai fait mes premières sorties avec eux. Je me souviens très bien que nous adorions, ma sœur et moi, nous retrouver au sein de notre deuxième famille si chaleureuse dont la maman était très accueillante. J'ai, gravée dans ma mémoire, l'odeur de cette délicieuse soupe à la betterave qui envahissait la cuisine, nous pouvions manger à n'importe quelle heure de la journée. Pour la petite fille que j'étais, il n'y avait ni Juifs ni catholiques, mais ceux que j'aimais et qui m'aimaient. Cette famille a vécu un drame épouvantable, un jour de février 1943, les policiers de Sartrouville ont emmené Monsieur Frydman, il a disparu à Auschwitz... Je crois sincèrement que ma petite enfance a été bouleversée par ce drame et depuis, j'ai toujours voulu aller en Pologne lui rendre hommage ainsi qu'à tous ces innocents massacrés... J'ai enfin pu réaliser le pèlerinage aux camps d'Auschwitz-Birkenau, Majdanek et Treblinka. Dans ces lieux de recueillement empreints de douleur, je me suis sentie à ma place, nous étions tous là pour honorer ces malheureux...»

1. CPMA. Voir *supra*, p. 88, note 1.



Carte du parcours de Jean Kirschenbaum, de sa naissance, en 1932 à Paris, à son départ pour Buenos Aires, en 1947.

- | | |
|---|---|
| (1) Août 1932 : naissance de Jean à Paris. | (8) Septembre 1942-Mi-juillet 1944 : Bonnétable (Sarthe). |
| (2) Février 1933-Sept. 1939 : Boullay-les-Troux (Essonne). | (9) Mi-juillet 1944-28 août 1944 : hameau à 4 km de Bonnétable. |
| (3) Septembre 1939-Juin 1940 : Paris. | (10) 28 août 1944-Juillet 1946 : Paris. |
| (4) Juin-Juillet 1940 : Exode (Chartres → Blois → Vierzon → Moulines → Clermont-Ferrand). | (11) Été 1946 : Pont-de-Gennes (auj. Montfort-le-Gesnois, Sarthe). |
| (5) Juillet 1940-Octobre 1941 : Boullay-les-Troux. | (12) Septembre 1946-Février 1947 : Le Mans (Maison d'enfants de l'OSE). |
| (6) Octobre 1941-Juillet 1942 : Paris. | (13) Février-4 juin 1947 : Le Mans → Paris → Rouen → Le Havre → Buenos Aires. |
| (7) Juillet-Septembre 1942 : Boullay-les-Troux. | |



Jean Kirschenbaum

Biographie

1932 Août: naissance de Jean à Paris. Son père, Éphraïm, né à Varsovie le 6 juin 1897, et sa mère, Idesa/Ida, née Manasewicz à Lodz le 24 novembre 1891, se sont rencontrés et mariés à Paris. Ils vivent au 77 de la rue Notre-Dame-de-Nazareth, dans le III^e arrondissement.

Son père est chapelier et importateur de parures pour chapeaux de dames. Il a une bonne situation et part souvent en voyage pour ses affaires. Jean est le benjamin de la famille; sa sœur, Denise, a huit ans de plus que lui et Charles, son frère, trois.

Les parents de Jean préfèrent que leurs enfants soient élevés à la campagne. Depuis qu'il a 6 mois, Jean vit la plus grande partie de l'année à Boullay-les-Troux (Essonne, 30 km au sud-ouest de Paris), chez M^{me} Thomas.

1933 *30 janvier: à Berlin, Adolf Hitler, chef du parti nazi, est nommé chancelier.*

1935 *15-16 septembre: lois raciales de Nuremberg (Bavière).*

1938 Début octobre: Jean commence l'école élémentaire à Boullay-les-Troux.

1939 *3 septembre: la France et le Royaume-Uni déclarent la guerre à l'Allemagne après son invasion surprise de la Pologne, le 1^{er} septembre.*

Début septembre: les parents de Jean l'inscrivent à l'école primaire de la rue Montgolfier (III^e arr.). Sa mère le ramène à Paris avec son frère, Charles.

1940 *10 mai: début de l'attaque allemande et de la Bataille de France.*

14 mai: les Allemands percent le front à Sedan (Ardennes). Devant l'avancée des troupes ennemies, huit millions de personnes fuiront les combats vers le sud (Exode).

10 juin: le gouvernement quitte Paris pour Tours.

Même jour (approx.): l'école de Jean organise l'évacuation de la capitale de ses élèves.

11 juin: Paris se déclare ville ouverte.

14 juin: les armées du III^e Reich occupent Paris.

Même jour: le gouvernement français quitte Tours pour Bordeaux.

Même jour: environ deux millions de Parisiens – soit entre 2/3 et 3/4 des habitants – quittent la capitale en quatre jours.

Même jour: le car de Jean et Charles franchit la Loire à Blois (Loir-et-Cher), où affluent les réfugiés, pour que les élèves passent la nuit dans une école primaire du quartier Vienne.

15 juin: Jean et ses camarades entendent les explosions du premier bombardement de la ville par des avions italiens à 2 heures du matin. Les enfants reprennent la route quelques heures plus tard. Dans la confusion de l'Exode, le car de Jean et Charles se perdra avant d'atteindre le point de rendez-vous – connu des parents – à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

16 juin: le président du Conseil français, Paul Reynaud démissionne. Le maréchal Pétain va le remplacer et demander l'armistice le lendemain.

17 juin (approx.): les parents Kirschenbaum achètent une vieille voiture et, avec leur fille et un couple ami, partent rejoindre leurs deux garçons. Après plusieurs pannes, la voiture rendra l'âme à Ygrande (Allier, 110 km au nord de Clermont-Ferrand).

22 juin: la France et l'Allemagne signent l'armistice à la clairière de Rethondes, forêt de Compiègne (Oise). Deux tiers du territoire français, divisé en plusieurs zones, passent sous la domination des vainqueurs.

30 juin: à Ygrande, avertis de la disparition de la trace du car à Sancoins (Cher), les parents Kirschenbaum lancent un avis de recherche pour retrouver le car et les enfants.

Début juillet: le car égaré arrive à Clermont-Ferrand, où Éphraïm, Idesa et Denise retrouvent Jean et Charles. Les deux garçons ont attrapé des poux et Jean a aussi la gale.

10 juillet: à Vichy, l'Assemblée nationale (députés et sénateurs réunis) vote les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. L'État français remplace la III^e République. Pétain met en œuvre la « Révolution nationale » (réactionnaire, anticommuniste, xénophobe et antisémite).

Juillet: Jean est guéri après deux semaines à l'hôpital de Clermont-Ferrand. La famille retourne à Paris, en train.

27 septembre: en zone occupée, première « Ordonnance [allemande] relative aux mesures contre les Juifs ». Elle définit les personnes regardées comme juives, interdit aux Juifs partis en zone dite « libre » de revenir en zone occupée, prévoit le recensement des Juifs avant le 20 octobre (fichier des Juifs) et impose l'affichage d'« Entreprise juive » sur les commerces tenus par des Juifs.

3 octobre: le gouvernement de Vichy promulgue la loi « portant statut des Juifs » leur interdisant la fonction publique et diverses professions.

1941 29 mars: création du Commissariat général aux questions juives (CGQJ). Présidé par Xavier Vallat, il administre la liquidation des biens appartenant aux Juifs et contrôle l'application des lois antijuives.

14 mai: rafle dite « du billet vert », la préfecture de Police convoque 6 494 Juifs étrangers ou rendus apatrides dont environ 3 700 sont retenus et transférés dans les camps du Loiret.

2 juin: le second statut des Juifs élargit le groupe des personnes considérées comme juives et les écarte de la plupart des activités économiques.

22 juillet: loi relative aux entreprises, biens et valeurs appartenant aux Juifs. Le Commissariat général aux questions juives organise la

spoliation des entreprises juives en nommant un administrateur provisoire à leur tête.

Juillet: la fabrique d'Éphraïm est «aryanisée».

20-25 août: rafle dite «du XI^e arrondissement»: arrestations massives de Juifs par les forces de police de la préfecture de Paris encadrées de militaires allemands. 4 230 hommes de 18 à 50 ans – dont plus de 1 500 Français – inaugurent le camp juif de Drancy (de nos jours, Seine-Saint-Denis), où rien n'a été organisé.

Éphraïm est victime de cette rafle: il est arrêté rue Notre-Dame-de-Nazareth, vraisemblablement le 22 août.

Début novembre: la famine a causé la mort d'une trentaine d'internés du camp de Drancy. Une commission sanitaire de la Wehrmacht visite le camp et au regard de l'état désastreux des internés décide la libération de centaines d'hommes.

5 et 6 novembre: plus de 400 internés sont libérés, dont Éphraïm.

13 novembre: le commandant SS du camp, Dannecker, de retour de Berlin, suspend les libérations.

19 novembre: nouvelle visite sanitaire allemande en raison des ravages de la faim et d'une épidémie de diarrhée (plus du tiers des 3 300 détenus). Outre l'état de santé de l'interné – priorité est donnée aux cachectiques et œdémateux – est prise en compte sa nationalité. Près d'un millier d'hommes sont libérés jusqu'au 27 novembre.

1942 *20 janvier: conférence de Wannsee (banlieue de Berlin), qui organise économiquement, administrativement et techniquement la «solution finale de la question juive en Europe», dont la décision remonte à quelques semaines. Elle évalue à 11 millions le nombre de personnes à exterminer.*

18 avril: à Vichy, Pierre Laval revient au pouvoir et nomme René Bousquet au secrétariat général de la police.

7 février: la sixième ordonnance allemande interdit aux Juifs de quitter leur domicile entre 20 heures et 6 heures.

7 juin: premier jour de l'obligation du port de l'étoile jaune pour les Juifs de plus de 6 ans en zone occupée, en application de la «Huitième

ordonnance [allemande], du 29 mai 1942, concernant les mesures contre les Juifs ».

Début juillet: les parents de Jean entendent parler d'une rafle imminente de grande ampleur à Paris. Ils envoient leur fille chez la plus jeune sœur d'Idesa et leurs deux garçons chez M^{me} Thomas.

16 et 17 juillet: rafle dite « du Vél' d'Hiv' » visant les Juifs étrangers et apatrides de Paris et ses environs. 13 152 personnes sont arrêtées, dont 4 992 seront internées au camp de Drancy: les personnes seules et les couples sans enfant ou avec enfants de plus de 16 ans. Les familles sont enfermées au Vél' d'Hiv' dans des conditions épouvantables. Elles seront transférées dans les camps du Loiret les jours suivants.

Éphraïm et Idesa sont arrêtés le premier jour de cette rafle et transférés au camp de Drancy. Ils seront déportés le 24 juillet par le convoi n° 10 de la gare du Bourget-Drancy à destination d'Auschwitz II-Birkenau, d'où ils ne reviendront pas.

Fin juillet: quelques jours après la rafle, Denise reçoit une lettre de la concierge de leur immeuble. Elle lui annonce que, un jour après l'arrestation de ses parents, un commissaire est venu lui dire que seules les autorités allemandes auraient dorénavant le droit d'entrer dans l'appartement des Kirschenbaum, et cela à toute heure (du jour ou de la nuit).

Début août: Denise part rejoindre ses frères à Boullay-les-Troux. La maison de M^{me} Thomas est devenue dangereuse pour les enfants, car c'est l'une des plus prisées par les Allemands. Ce nouveau péril pousse Denise à retourner à Paris pour chercher conseil auprès de personnes amies. Après avoir pris contact avec le père Théomir Devaux (congrégation de Notre-Dame de Sion) à la tête d'un réseau catholique de sauvetage d'enfants juifs, elle retourne à Boullay.

20 août (approx.): Denise remonte à Paris avec Jean pour rencontrer le père Devaux, puis tous deux repartent à Boullay.

Début septembre: Denise et ses frères quittent M^{me} Thomas pour Bonnétable (Sarthe, une trentaine de km au nord-est du

Mans), où des membres du réseau du père Devaux placent les deux garçons chez Maître Jardin, un fermier de la route vers Nogent-le-Bernard. Le curé de la paroisse, Georges Bugleau, membre du réseau, les inscrit à l'école du Sacré-Cœur de Bonnétable sous le patronyme de «Duvivier». Pour rester près d'eux, Denise prend une chambre à l'*Hôtel de la Gare* où, en contrepartie, elle fera le ménage.

Denise, Charles et Jean restent près de deux ans à Bonnétable.

1944 *6 juin: débarquement allié en Normandie.*

Juin ou juillet: un détachement allemand installe des canons dans la périphérie du bourg, non loin de la ferme où se trouvent les enfants. Denise cherche alors un refuge plus sûr pour ses frères. Le patron de l'hôtel lui recommande deux foyers d'accueil sur la route menant à La Ferté-Bernard, dans un petit hameau à quatre kilomètres de distance. Jean et Charles, que Denise fait passer pour enfants de réfugiés alsaciens, vivront quelques semaines avec ces nouveaux protecteurs.

10 août: libération de Bonnétable par les Américains.

25 août: Paris est libéré.

28 août: Denise et ses frères retournent à Paris et récupèrent leur appartement absolument vide. Plusieurs de leurs voisins les aident à l'aménager.

2 octobre: les deux enfants reprennent les classes à l'école Montgolfier.

Le ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés organise le rapatriement des prisonniers et déportés en train par la gare de l'Est.

Dans l'espoir de retrouver ses parents ou d'obtenir des informations sur leur sort, Denise se rend quotidiennement, durant des mois, à l'*Hôtel Lutetia*.

1945 *12 janvier: Denise reçoit un certificat de la préfecture de Police lui confirmant la déportation et la mort de son père.*

8 et 9 mai: fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe.

1946 Jean passe les vacances d'été dans une colonie de vacances à Pont-de-Gennes (de nos jours, Montfort-le-Gesnois, Sarthe), qu'il pense être organisée par le *Bund* (en fait, soutenue par le *Joint*).

Fin août: Jean, qui a attrapé la varicelle, ne peut rentrer à Paris. On l'envoie dans une maison pour orphelins juifs de l'OSE, établie au château de Méhoncourt, au Mans. Il va à l'école Ferdinand-Buisson où il passera son certificat d'études.

1947 Janvier: Jean rentre à Paris.

Février: grâce à l'aide du *Joint* obtenue par l'intermédiaire du Dr Goldman, président de la *DAIA*¹ et ami de l'oncle des enfants Kirschenbaum, Jean, sa sœur et son frère quittent la France pour l'Amérique du Sud sur le *Cuiabá*, un navire brésilien. La politique migratoire argentine étant contraire à l'entrée des Juifs sur son territoire, l'oncle des enfants leur avait conseillé de prendre un visa pour le Paraguay. Lorsqu'ils arrivent à Rio de Janeiro, une guerre civile fait rage au Paraguay. Ils devront attendre quatre mois pour finalement entrer, non pas au Paraguay, mais en Argentine.

4 juin: arrivée à Buenos Aires. Quelques jours plus tard, Jean et Charles commencent à travailler, Charles en tant que technicien en radio puis en télévision, et Jean chez un bijoutier d'abord, chez un fourreur ensuite, puis chez un tisserand.

1960 Jean est sur le point de partir pour le Canada, où il espérait avoir plus d'opportunités qu'en Argentine, lorsqu'un ami lui parle d'un poste dans une entreprise française. La candidature de Jean sera acceptée et il entrera chez *Citroën* comme secrétaire du directeur de fabrication pour l'Amérique du Sud.

Jean a fait toute sa carrière professionnelle chez *Citroën*, en Argentine et au Chili, jusqu'en 1985.

1. «Délégation des associations israélites d'Argentine». Équivalent du CRIF français.



Les futurs parents de Jean Kirschenbaum avec leur fille, Denise, sur la plage de Deauville (Calvados), vers 1927.

*On mangeait des pommes de terre en robe
des champs... Qu'est-ce que j'aimais ça!*

Entretiens

Jean, dont nous abordons ici le témoignage, est à peu près du même âge que Monique, dont nous venons d'évoquer le parcours au chapitre précédent. Comme elle, il a été caché à la campagne pendant une grande partie de l'Occupation, avec ses frère et sœur. Jean et Monique ont en commun, également, la déportation de leur père (et mère pour Jean) et, dans le malheur, d'avoir connu la solidarité et la discrétion de voisins et d'inconnus.

L'enfance et l'adolescence des membres de notre groupe «France... douce France de notre enfance?» sont faites de nombreuses similitudes, mais chacune de nos vies est une histoire distincte, un «tout», une particule singulière de l'immense drame que fut la Shoah, et la somme de tous ces «touts» permet une approche chaque fois plus définie de cette fresque tragique, une approche chaque fois plus indéniable!

Les parents de Jean se connurent à Paris; ils étaient originaires de Pologne. Une fois mariés, ils s'étaient installés au 77 rue Notre-Dame-de-Nazareth, dans le III^e arrondissement. Éphraïm, son papa, créa une fabrique de chapeaux au n° 3 impasse de la Planchette, dans le même quartier. En peu d'années, les Kirschenbaum réussirent à se faire une très belle clientèle. Jean est né à Paris, au mois d'août 1932. Son frère, Charles, a trois ans de plus que lui et Denise, sa sœur, huit. Jean a été élevé par une nourrice durant ses sept premières années. Même s'il était fréquent à cette époque-là, chez les gens qui vivaient dans les grandes villes, de mettre leurs enfants «en nourrice» pour une plus saine croissance, un éloignement aussi prolongé par rapport aux parents biologiques n'était pas très courant et semble même cruel. Jean affirme, cependant, ne pas avoir souffert de cette situation, sans doute parce qu'il passa la plus grande partie de ce temps-là avec son frère et, durant certaines périodes, avec son frère et sa sœur.

* * *

JEAN – Dans ces années-là, les femmes portaient des chapeaux ornés d’oiseaux, de bouquets de fleurs, de fruits... Des oiseaux empaillés? On en trouvait en Angleterre, disait-on. Ce fut le motif du premier voyage de mon père. Il visita ensuite la Suisse et l’Afrique du Nord, toujours à la recherche de ces fioritures. Sa production commença à lui attirer des clients de toute la France et même d’Allemagne et de Suisse!



Jean Kirschenbaum bébé dans les bras de sa maman avec Charles et Denise, Paris, 1932.

[Tout n’était, cependant, pas rose dans la vie des parents de Jean, car Éphraïm était asthmatique et ses crises, préoccupantes. C’est ce qui expliquerait, selon Jean, pourquoi, à l’âge de 12 ans, sa sœur fut envoyée vivre chez ses grands-parents en Pologne et pourquoi son frère et lui furent élevés, durant une grande partie de leur enfance, par une mère nourricière.]

Chez M^{me} Thomas

JEAN – J’avais 6 mois lorsque mes parents me placèrent chez M^{me} Thomas. Cette dame, dont le mari était mort au champ de bataille durant la Grande Guerre, vivait à Boullay-les-Troux, à une trentaine de kilomètres de Paris, et gagnait sa vie comme nourrice. Ma sœur était allée plusieurs fois passer les vacances chez elle et quand, moi, je lui fus confié, cela faisait trois ans qu’elle s’occupait aussi de mon frère. On s’amusait bien quand on était nombreux, mais la sévérité dont elle se blindait alors me faisait regretter les périodes où Charles et moi étions seuls avec elle. De tous les enfants qu’elle a gardés, c’est nous qui sommes restés le plus longtemps ; je l’appelais «maman» et je me souviens d’avoir eu des difficultés quand nous avons réintégré notre foyer à nommer ainsi ma véritable mère. Nous étions si habitués à M^{me} Thomas, et elle à nous, qu’après la guerre –nos parents ne sont pas revenus de déportation– nous retournions à Boullay-les-Troux chaque fois que nous étions en vacances. Charles était un grand garçon de 16 ans la dernière fois que nous avons passé l’été chez elle. Sa maison était un confortable pavillon en pierre meulière, avec un jardin à l’arrière.

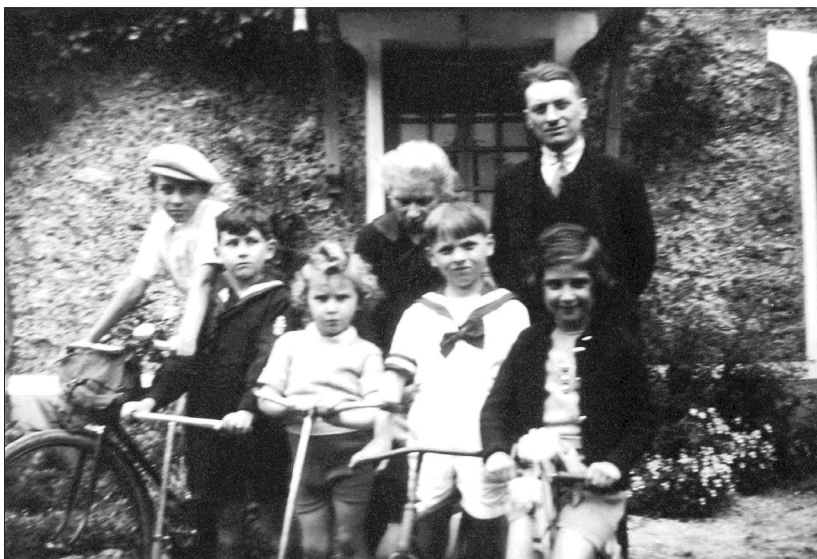


Le portail et la maison de M^{me} Thomas à Boullay-les-Troux (Essonne).



Photo de studio. Jean Kirschenbaum, Paris, 1934.

Elle avait suffisamment de pièces pour en sous-louer une partie et pour héberger plusieurs enfants à la fois! Quand nous étions avec maman Thomas dans le jardin, et que le temps était assez clair pour permettre à la tour Eiffel de se montrer, elle nous la signalait du doigt et, tout orgueilleuse, nous parlait de Jean Eiffel, de l'Exposition universelle [de 1889] et de comment la tour déplaisait tellement aux Parisiens de l'époque qu'elle n'avait échappé à la démolition que de peu.



Charles et Jean Kirschenbaum (2^e et 3^e en partant de la g.) avec trois autres pensionnaires devant M^{me} Thomas et son beau-frère, Boullay-les-Troux, 1935.

HÉLÈNE – Boullay-les-Troux... je n'ai jamais entendu ce nom.

JEAN – C'est une toute petite commune du département de l'Essonne, qui, à l'époque, n'avait pas plus de 200 habitants, si petite que nous n'avions même pas de boulangerie!

MONIQUE FRYDMAN – Vos parents allaient vous voir de temps en temps?

JEAN – Oui, ils venaient une ou deux fois par mois, et parfois ils nous ramenaient à Paris avec eux. On restait quelques semaines à la maison puis on retournait chez M^{me} Thomas...

Lorsqu'ils venaient nous rendre visite, ils prenaient le train à Denfert-Rochereau, puis, une fois arrivés à la gare de Saint-Rémy-lès-Chevreuse¹, une voiture de location. La route passait derrière la maison, mais, comme il fallait faire un assez grand détour avant d'arriver, quand ils étaient à la hauteur du jardin arrière, ils demandaient au chauffeur de klaxonner. C'était le signal! Charles m'entraînait alors en courant jusqu'au fond du jardin, on grimpait sur

1. De nos jours, dans les Yvelines. Commune située à 4 km de Boullay-les-Troux. [ndrc]

un tronc qu'on avait poussé là spécialement pour cela, on regardait par-dessus le mur et, chaque fois, je lui disais : «Voilà ton papa!»

HÉLÈNE – C'était plus «son» papa que le tien?

JEAN – C'est-à-dire que j'étais moins habitué à notre père que lui. Je ne me souviens pas d'avoir été malheureux pour autant et je dirais même que, jusqu'à ce que commence la guerre, on a tous été heureux, mes parents et nous.

L'alternance entre Paris et Boullay-les-Troux allait se modifier avec mon entrée à l'école primaire, prévue pour octobre 1939, et repoussée par les autorités au mois de décembre. Mes parents avaient convenu avec M^{me} Thomas que nous retournerions chez elle pour les vacances d'été ainsi que pour celles de Pâques et de Noël. Mais cette nouvelle fréquence, qu'il fallut déjà modifier pour partir en exode, ne dura que jusqu'en juillet 1942, quand, peu de jours avant la Grande Rafle «du Vél' d'Hiv'», nos parents nous renvoyèrent chez M^{me} Thomas. Nous n'étions plus les pensionnaires de M^{me} Thomas, maintenant nous étions des «enfants cachés»!

10 octobre 1938, Boullay-les-Troux

JEAN – Je venais d'avoir 6 ans. Pour mon premier jour de classe, M^{me} Thomas m'accompagna à l'école... J'allais faire le cycle élémentaire, si cet enseignement peut ainsi s'appeler, car il n'y avait qu'une seule école à Boullay-les-Troux et cette école n'avait qu'une seule classe et cette unique classe n'avait, évidemment, qu'une seule maîtresse, et comme j'étais aussi l'unique enfant âgé de 6 ans du village, j'étais le seul élève de ce cycle! La maîtresse me faisait asseoir au premier rang, elle était bien gentille, la pauvre, mais, trop occupée à enseigner à une vingtaine d'enfants de quatre ou cinq niveaux différents en même temps, elle ne pouvait que me sourire. Moi aussi je lui souriais... mais je bâillais aussi, un peu trop. Je n'ai rien appris de l'année; je m'embêtais et j'étais bougon. Quand M^{me} Thomas me demandait pourquoi je protestais, je n'étais capable de lui expliquer qu'une partie de ce que je ressentais: qu'on me prenait pour une petite fille parce que le tablier qu'elle m'avait acheté était trop long et ne laissait pas voir ma culotte courte... et aussi que mes camarades de classe se moquaient de la coque qu'elle me faisait pour discipliner mes boucles...

MAURICE AJZENSZTEJN – C’est comme cela qu’on peignait les petits garçons! Moi, à 4 ans, j’avais encore une mèche en rouleau. Le jour où on m’a emmené chez le coiffeur et que j’en suis ressorti avec une raie...

JEAN – ... sur le côté? Comme un garçon?

HENRI PECHTNER – ... et... sans boucles?

MAURICE – ... Oui! Je me suis senti un homme!

[Pendant que Jean faisait ses premiers pas d’écolier, une sensation d’inquiétude s’installait dans la région.]

JEAN – À la fin du mois d’août 1938, des affiches annonçant des simulacres de mobilisation et d’évacuation furent placardées sur les murs des écoles et des mairies¹. Aux yeux des Français, s’il y avait un conflit, la France ne pouvait qu’être gagnante, mais aucun adulte ne pouvait plus se leurrer: «La guerre était dans l’air.» On le lisait dans les journaux, on en parlait à la radio, on en discutait dans les foyers et, quand j’allais à l’école ou chez l’épicier, les deux drapeaux croisés en tête des affiches que l’on voyait un peu partout ne pouvaient pas ne pas faire prendre conscience aux Français de l’imminence d’une guerre.

Un an plus tard. La France déclare la guerre à l’Allemagne

JEAN – J’avais eu 7 ans un mois plus tôt. J’allais commencer l’école primaire!

Ma mère venait de nous ramener à Paris où, dès notre arrivée, elle m’avait emmené chez le coiffeur pour me faire couper les cheveux. Ça m’a fait tout drôle de la voir, cette maman que je connaissais si peu, se mettre à pleurer en voyant tomber mes boucles blondes sur le sol, ces boucles qui jusque-là avaient fait de moi un... chérubin et le modèle préféré de M. Cosson.

1. Ceci est lié à la crise des Sudètes (région tchécoslovaque frontalière de l’Allemagne peuplée d’environ trois millions de personnes d’origine allemande). Elle commence le 13 septembre 1938 par la rupture entre le parti des Sudètes pronazi et le gouvernement tchécoslovaque, et s’achève avec la signature des accords de Munich par Hitler, Mussolini, Chamberlain et Daladier, le 30 septembre à 1 heure 30, qui entérinent l’annexion des Sudètes au III^e Reich allemand. Entre les deux dates, la tension grandissante amène la France et le Royaume-Uni à commencer la mobilisation de leurs troupes (appel des réservistes) entre les 24 et 26 septembre 1938. [ndrc]

HÉLÈNE – Qui était ce monsieur ?

JEAN – C'était le voisin de M^{me} Thomas, un orfèvre de renom. Cet homme déjà très âgé – il était né en 1852! – m'adorait. Quand j'étais petit, il venait souvent chez maman Thomas, me prenait dans ses bras et m'emmenait chez lui où il m'installait sur un tabouret face à son établi pour que je lui serve de modèle.



Jean Kirschenbaum dans les bras de l'orfèvre, M. Cosson, voisin de M^{me} Thomas, Boullay-les-Troux, 1933.

Du bloc de métal qu'il avait devant lui naissaient des pièces étonnantes. Je me souviens d'un encrier en forme de piano, dont le couvercle se soulevait, et d'un grand centre de table décoré sur chacun de ses côtés d'une allégorie représentant l'une des Quatre Saisons... Toutes ces figures, finement ciselées en argent, et parfois même en or et argent, souvent chargées d'angelots, prenaient forme sous mes yeux émerveillés. Les sessions s'interrompaient pour les repas. J'adorais les pommes de terre en robe des champs que M. Cosson préparait ! Quelques semaines avant que n'éclate la guerre, un client

lui avait fait une commande importante, mais, une fois la France envahie, qui allait encore avoir envie de dépenser en de tels plaisirs ? M. Cosson, qui était pétainiste, écrivit alors une lettre personnelle au maréchal pour lui demander de l'aider à trouver le financement nécessaire pour terminer l'œuvre. Pétain répondit favorablement à sa requête et, une fois achevée, la pièce échut à l'État français !

Dix mois après que j'eus commencé l'école, en juin 1940, les nazis pénétrèrent en France. Les Français qui vivaient dans les grandes villes furent alertés du danger de rester dans les agglomérations importantes ; les autorités conseillaient de s'en éloigner. Des affiches annonçaient à nouveau l'évacuation, mais cette fois cela allait être l'Exode !

L'Exode

JEAN – Le péril, bien qu'encore diffus, semblait proche, ce qui poussa notre directrice à organiser l'Exode de ses élèves.

HENRI – Tu allais à quelle école ?

JEAN – L'école Montgolfier, dans le III^e arrondissement. Plusieurs cars partirent de la rue Ferdinand-Berthoud² avec ordre de se regrouper à Clermont-Ferrand. Pour moi, il s'agissait du premier grand voyage que j'allais faire et, loin d'être effrayé, je m'en sentais tout heureux. Et puis... le bel autocar vert foncé qui nous échut me sembla d'un luxe...

Les chauffeurs se dirigèrent vers le sud, faisant des détours par-ci, par-là. On passa par Chartres et Blois avant de continuer, mais un jour ou deux plus tard, sur Vierzon, Moulins, et finalement Clermont-Ferrand.

En fin d'après-midi du premier jour, on arriva à l'établissement scolaire où nous allions passer la nuit. On se trouvait au bord de la Loire, à quelque distance du centre de Blois. Nous étions réunis sous le préau de l'école lorsque des explosions firent sursauter élèves

1. La République française n'existait plus depuis le 10 juillet 1940, lorsque Pétain s'était fait octroyer le titre de chef de l'État français avec les pleins pouvoirs !

2. Rue aujourd'hui disparue, qui reliait la rue Montgolfier à la rue Vaucanson, correspondant à l'allée entre l'annexe du Conservatoire national des Arts et Métiers (CNAM) et le groupe scolaire Montgolfier. [ndrc]

et maîtresses. À quelques centaines de mètres de là, il y avait un pont. De l'autre côté de la Loire, une colonne de tanks allemands! Du nôtre, une unité française! En passant, on avait vu les soldats français qui pressaient les passants en leur disant «Allez! Allez! Vite! Vite! On va faire sauter le pont!» Mon frère me dira par la suite qu'il avait passé la nuit à se demander comment les fusils français allaient pouvoir empêcher les blindés ennemis de détruire l'objectif qu'ils s'étaient fixé... Ce n'est que plus tard que nous avons compris que c'étaient les Français qui voulaient faire sauter le pont! Pour empêcher les Allemands de passer! Finalement, le pont ne subit aucun dégât¹, mais on n'arriva à Clermont-Ferrand que trois ou quatre jours plus tard et avec deux maîtresses en moins, car, dans la confusion provoquée par le bombardement, elles avaient préféré retourner chez elles...

HÉLÈNE – Je n'avais jamais entendu parler d'exode organisé par les écoles... Et les parents, que faisaient-ils?

JEAN – Certains restèrent à Paris. D'autres partirent rejoindre leurs enfants en train ou en voiture, d'autres à pied ou en charrette... Les nôtres décidèrent de venir nous retrouver à Clermont-Ferrand. «Mais comment?» se demanda mon père. Personne ne savait combien de temps tout cela allait durer ni où on allait pouvoir s'établir. Qui savait s'il n'allait pas falloir nous déplacer d'un endroit à un autre? «Avec une voiture, tout sera plus facile», pensa

1. Il faut souligner que Jean fait état de ce qu'il a vu. En effet, l'histoire de la ville de Blois durant ces jours de juin 1940 est connue. Voir en particulier le site Internet <http://www.histoire-41.fr/pages/59.html>, qui analyse et permet de lire le fascicule écrit par André Jarrigeon édité dès septembre 1940, *Les Journées historiques de juin 1940 à Blois*, Tours, Imprimerie Arrault & C^{ie}. Ainsi, Jean est arrivé à Blois, où affluent les réfugiés pour franchir la Loire, le 14 juin 1940. Les autocars de l'école de Jean empruntent le pont pour que les élèves passent la nuit dans l'école primaire de Vienne, quartier blésois de la rive sud. Les explosions dont il parle sont vraisemblablement celles du premier bombardement par des avions italiens vers 2 heures du matin le 15 juin, sur la ville sans défense aérienne ni système d'alerte. Jean et ses camarades ont dû reprendre la route ce même jour et n'ont pas dû voir d'Allemands. Les forces françaises finiront par se replier sur la rive gauche durant les premières heures du 18 juin. Elles font sauter une arche du pont à 11h10, lorsque des éléments avancés de l'armée ennemie apparaissent sur l'autre rive. Le gros des troupes allemandes arrive en fin de journée et investit la ville ravagée par les bombes et les incendies. Après deux jours de bataille, les troupes françaises se replient de crainte d'être encerclées par les forces allemandes qui ont franchi le fleuve en amont. [ndrc]

papa. Il trouva un vieux tacot qui lui sembla pouvoir faire l'affaire, mais il ne savait pas conduire... Un ami qui avait son permis lui proposa de faire le voyage avec eux. Et les voilà partis pour Clermont-Ferrand, mes parents et Denise ainsi que cet homme et sa femme! Papa n'avait pas prévu que son acquisition allait lui causer tant de problèmes. Elle était bien trop vieille, cette voiture, elle tomba en panne vingt fois au moins et ils durent la faire réparer à plusieurs reprises en cours de route. Et puis il y avait le problème de l'essence... On perdait plus de temps à en chercher qu'à rouler... quand la route et le moteur le permettaient! La voiture finit par rendre l'âme à Ygrande, dans l'Allier. Les cinq intrépides durent abandonner la voiture et, par chance, réussirent à dénicher deux chambres à une centaine de kilomètres de Clermont-Ferrand.

FRANCIS LÉVY – Ygrande... c'est près de Riom, n'est-ce pas?

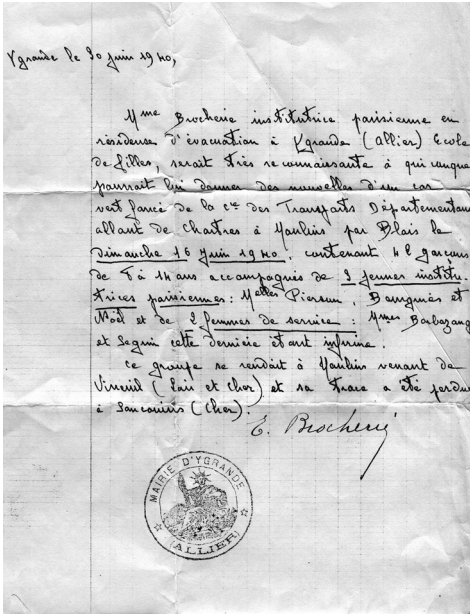
JEAN – À une centaine de kilomètres! C'est vrai qu'on a entendu parler de l'affaire de Riom à la radio.

FRANCIS – ... le procès des soi-disant responsables des désastres provoqués par la déclaration de guerre à l'Allemagne! Édouard Daladier et Léon Blum figuraient parmi les principaux accusés¹.

JEAN – Mes parents prirent contact avec l'établissement de Clermont-Ferrand où il était prévu que nous nous regroupions. Tous les cars étaient arrivés sauf le nôtre! Inquiets, papa et maman se dirigèrent vers l'école d'Ygrande et prièrent la directrice de faire placarder un avis de recherche sur les murs des mairies et des organismes publics de la région. Mon père en rédigea le texte [voir la reproduction ci-après].

Quelques jours plus tard, nous étions enfin tous réunis, mais entre-temps nous avions attrapé des poux, et la gale pour quelques-uns, moi entre autres! J'avais des croûtes entre les doigts, qui produisaient une démangeaison infernale. À part cela, on était tous sains et saufs!

1. Procès tenu à Riom (Puy-de-Dôme) du 19 février 1942 à sa suspension, le 15 avril suivant, qui avait pour objet de démontrer que des dirigeants politiques, en particulier de gauche, de la III^e République française étaient responsables de la défaite de 1940. Les accusés, notamment Léon Blum et Édouard Daladier, retournèrent l'accusation contre les chefs de l'armée française, incapables de préparer et de conduire cette guerre. Hitler fit mettre un point final au procès le 21 mai 1943. [ndrc]



Avis de recherche du car dans lequel Jean, son frère et leurs camarades de classe ont été évacués de Paris par leur école, émis par la mairie d'Ygrande (Allier), 30 juin 1940.

HÉLÈNE – Quelles péripéties pour un gamin de 8 ans! Comment as-tu vécu tout cela? Tu as eu peur?

JEAN – Pas du tout! Pour moi, c'était la grande aventure... Que savais-je alors de ce qu'était l'inquiétude et des parents angoissés? Je n'avais encore jamais vraiment ressenti d'attachement filial et ne savais pas encore ce que c'était que d'aimer son père ou sa mère...

HÉLÈNE – ... Tu ne l'as malheureusement jamais su, je crois! La Shoah ne t'en a pas laissé le temps, Jean, ni à tes parents, les pauvres! Ils avaient pourtant commencé à renouer avec la vie familiale à ton entrée à l'école primaire... Si les conditions de vie avaient été normales, tes années de nourrice et d'éloignement auraient été compensées peu à peu, j'en suis sûre, par l'attachement qui naît de la vie quotidienne en famille.

JEAN – Peut-être... En tout cas, deux semaines après nos retrouvailles et un traitement que l'on m'administra à l'hôpital, je n'avais plus ni poux ni gale. Comme, d'autre part, la situation semblait s'être calmée, mes parents résolurent de remonter à Paris. On repartit tous les cinq ensemble, cette fois en train.

HENRI – Qu'allait-il se passer? On attendait...

JEAN – Ce n’était pas vraiment la guerre à Paris, mais la vie y était pleine d’entraves ; celle des Juifs plus encore que celle des autres, qui maintenant devaient s’habituer à de nouvelles restrictions chaque jour. Les produits alimentaires se faisaient de plus en plus rares et chers. Des mots que nous n’avions jamais entendus, *dénonciations, arrestations, camps, transferts*, devinrent courants et vinrent bientôt bouleverser notre vie. Ces mots, il allait maintenant falloir cohabiter avec eux ; nous fûmes parmi les premiers Juifs de Paris à en faire l’expérience, car mon père fut *arrêté* et *transféré* au camp de Drancy en août 1941.

HENRI – Il fut pris dans une rafle ?

JEAN – Ce que je sais, c’est que papa était allé déjeuner avec maman au restaurant yiddish de la rue Notre-Dame-de-Nazareth, *Chez Joseph*. À peine venaient-ils de sortir que des soldats allemands apparurent au coin de la rue. « Allons dans l’autre sens », le pressa ma mère, mais il avait noté, lui, que leur uniforme était différent et il la tranquillisa : « N’aie pas peur, ils ne vont rien nous faire, ceux-là ! » Il s’était bien trompé. Ils l’arrêtèrent !

HENRI – À cette époque-là, on te demandait tes papiers à tous les coins de rue ! Les Allemands étaient partout et contrôlaient n’importe qui, surtout ceux qui « avaient l’air juif » évidemment !

JEAN – Trois mois après son arrestation, en novembre 1941, papa eut la chance d’être malade ! C’était une « chance », oui, puisqu’il fut libéré pour maladie¹, enfin... une chance temporaire.

HÉLÈNE – Et pendant que ton père était à Drancy, où étiez-vous, vous, les enfants ?

JEAN – Après son arrestation, maman nous avait renvoyés à Boullay-les-Troux, mais nous étions à nouveau à Paris au moment de sa libération, ça j’en suis sûr, puisque j’étais à la fenêtre quand je vis un homme maigre et barbu s’arrêter au coin de la rue et regarder vers notre appartement... « C’est papa ! » criai-je en courant retrouver ma mère à la cuisine ! Comment ai-je pu le reconnaître dans l’état où il était ? Si mal en point, le pauvre ! Son emphysème aggravé

1. Dans *Le Calendrier de la persécution des Juifs en France, 1940-1944* de Serge Klarsfeld (Paris, FFDJF, 1993), il est précisé (p. 149 et p. 151) que des détenus meurent à cause de la faim, et que, les 5 et 6 novembre de cette année 1941, sur décision d’une commission médicale militaire allemande, plus de 400 cachectiques du camp de Drancy ont été libérés. [ndrc]

d'une crise d'asthme l'avait épuisé... Il n'osait plus sortir de la maison. De toute façon, depuis que sa fabrique avait été «aryanisée», il ne travaillait plus ! J'ai su après la guerre qu'en juillet 1942, au moment de sa deuxième arrestation, cela faisait deux semestres qu'il ne payait plus le loyer de l'atelier, ce qui confirme que l'«aryanisation» avait dû avoir lieu en juin ou juillet 1941¹.

[Le pire, cependant, n'était pas encore arrivé.]

Déportation des parents de Jean

JEAN – Au début de juillet 1942, papa eut vent d'une rafle majeure qui se tramait sur Paris ; cette rafle, avait-il entendu dire, allait être différente des précédentes... Quelque chose de grave se préparait...

La priorité ? Envoyer les enfants en lieu sûr ! Ils verraient ensuite, eux, s'ils devaient abandonner Paris. C'était l'époque des vacances et, d'une certaine façon, cela tombait bien, car les voyages en train n'attireraient pas trop l'attention. Sans nous donner d'explications, nos parents nous renvoyèrent, Charles et moi, chez M^{me} Thomas alors que Denise allait se réfugier chez la plus jeune sœur de maman.

La tragédie se déclencha une semaine plus tard.

La rafle qu'avait crainte mon père eut bien lieu, mais elle fut d'une envergure qu'on n'avait encore jamais vue !

Mes parents furent détenus tous les deux ! Ils firent partie des plus de 13 000 Juifs de Paris qui, les 16 et 17 juillet 1942, furent arrêtés puis transférés au camp de Drancy ou bien parqués au Vélodrome d'Hiver avant l'internement dans les camps du Loiret (Pithiviers, Beaune-la-Rolande), pour ensuite être déportés !

Et cette crainte que ma sœur garda en elle pendant plus de deux ans sans jamais nous la révéler lui fut confirmée pour notre père le 12 janvier 1945 par ces mots de la préfecture de Police : «... a été interné comme israélite au camp de Drancy, le 16 juillet 1942, sur ordre des Autorités allemandes d'occupation puis déporté le 24 du même mois.»

1. L'«aryanisation» de son entreprise a dû avoir lieu en juillet 1941, après la promulgation de la loi relative aux entreprises, biens et valeurs appartenant aux Juifs le 22 juillet 1941. [ndrc]

Attestation de déportation
d'Éphraïm Kirschenbaum,
par la préfecture de Police
à la demande de sa fille
Denise, 12 janvier 1945.

REPUBLIQUE FRANÇAISE	Paris
	le 12 Jan 1945
PREFECTURE DE POLICE	
DIRECTION DE LA POLICE GENERALE	
P. 2013	
A la demande de Mademoiselle	
KIRSCHENBAUM Denise, née le 9 Septembre 1924	
à Paris, de nationalité française, domiciliée	
77 Rue Notre-Dame de Nazareth à Paris, la	
Prefecture de Police atteste que son père	
Monsieur KIRSCHENBAUM Efraïm né le 1er Avril	
1897 à Varsovie de nationalité polonaise a été	
interné comme israélite, au camp de Drancy le	
16 Juillet 1942 sur ordre des Autorités allemandes	
de l'Occupation puis déporté le 24 du même	
mois.	
P. le Directeur de la Police Générale, le Chef de Bureau	
Certifié conforme à l'original	
le 14 Jan 1945	
Le Commissaire de Police	

MAURICE – Tu sais dans quel convoi ils ont été déportés ?

JEAN – Le n° 16 je crois...

HENRI – Non ! Ça ne peut pas être le 16, car ma mère a été déportée par le convoi n° 15, qui est parti le 5 août. Ils ont dû faire partie du même convoi qu'elle ou d'un convoi antérieur¹.

JEAN – Entre le 24 juillet et le 5 août 1942, il y a donc eu 6 convois ! Aujourd'hui, je me demande s'ils n'avaient pas deviné ce qui allait leur arriver... Pourquoi, sinon, auraient-ils pris la précaution d'envoyer ma sœur chez notre tante ? Et pourquoi, un jour avant sa déportation, le 23 juillet, ma mère aurait-elle posté² de Drancy deux

1. Effectivement, Éphraïm, né le 6 juin 1897 à Varsovie, et Idesa, née le 19 février 1893 à Lodz, ont été déportés par le convoi n° 10, parti le 24 juillet 1942 de la gare du Bourget-Drancy à destination d'Auschwitz. Cf. Klarsfeld, *Mémorial de la déportation des Juifs de France*, Paris, FFDJF, 2012. [ndrc]

2. Parce qu'elle sait qu'elle part vers l'est et elle est autorisée à écrire aux proches pour les en avertir. En effet, au camp de transit de Drancy les victimes étaient informées la veille de leur départ en convoi le lendemain et devaient prendre leurs affaires pour changer d'escalier dans le camp. [ndrc]

cartes, l'une pour nous où elle nous disait qu'ils partaient pour une destination inconnue, et l'autre pour l'une de ses voisines, M^{me} Nevel, qu'elle supplie de nous dire de nous surveiller les uns les autres et d'être courageux...

Chère Madame Nevel, Je vous annonce qu'on se trouve à Drancy. Le moral est bon. J'espère que chez vous tout ira bien que votre petit Michèle se porte bien et vous aussi. J'espère que vous avez fait la commission que je vous ai donnée. Si non, faites-la, je vous en prie. Ayez-vous des nouvelles de mes proches ? Tenez-m'en la réponse sur une carte ouverte. Il se pourrait que vous la trouviez dans cette enveloppe.

Si vous voyez mes chéris dites leur que je leur demande de se surveiller les uns les autres et d'être courageux. Surtout la grande qu'elle ne pleure pas, qu'elle mange qu'elle s'amuse. Dites lui tout ça pour moi. On a beaucoup de courage et l'on presse avec amour à tous ceux que nous aimons que nous accompagnons en prison et espérons revoir bientôt.
Je vous envoie mes amitiés à vous et à la grosse. Bonjour à M. et Mme Aury et Mme Dubroux et à ses d'autres. Adieu

Carte d'Ida Kirschenbaum écrite au camp de Drancy la veille de sa déportation, adressée à M^{me} Nevel, recto et verso, 23 juillet 1942.

[La perversion dans la bureaucratie! La carte que M^{me} Nevel a envoyée à Ida en réponse aux quelques lignes déchirantes de sobriété que celle-ci lui a écrites avant sa déportation lui est retournée, car... la personne à qui elle était adressée était... partie! Quel sadisme dans ce mot: «Partie»!]



Réponse de M^{me} Nevel à Ida Kirschenbaum, datée du 27 juillet 1942, retournée à l'expéditrice par le service de la censure du camp de Drancy (deux traits obliques sur l'adresse), car Ida a été déportée: «Partie.»

[Des courriers de ces jours tragiques écrits par son frère Charles, M^{me} Thomas, Denise ou la concierge de leur immeuble, Jean n'a retrouvé que les lettres suivantes: l'une, du 28 juillet 1942, douze jours donc après l'arrestation de ses parents, est écrite par son frère, qui à ce moment-là a 13 ans¹.]

Chère Sœur,

Je viens de recevoir une carte de maman datée du 23 juillet m'annonçant qu'elle doit, avec papa, partir pour une destination inconnue le lendemain matin donc c'est dans le premier train, c'est une bien mauvaise nouvelle. Elle n'aura donc pas reçu le colis ni la carte. La première fois que je l'ai lu, j'avais mal compris je croyais qu'elle disait qu'elle [ne] partirait [pas], mais non, je suis bien obligé de me rendre à la réalité. Décidément, depuis quelques jours c'est mauvaises nouvelles sur mauvaises nouvelles. J'espère que tu vas bien ainsi que M^{lle} M. et ses parents. Ici tout va bien. Tâche de faire pour le mieux. Jeannot se joint à moi pour t'embrasser de tout cœur. Bonjour de M^{me} Th[omas].

Charles

1. Les lettres transcrites ici ont été corrigées pour le confort du lecteur qui peut aussi se reporter aux versions originales reproduites. [ndrc]

Ma chère Denise,

Tes pauvres parents sont partis, bien tristement. Comme tu dois le penser, nous serons peut-être longtemps avant d'avoir de leurs nouvelles. Ici peu de nouveau. S'il y avait quelque chose, je prévienrais M^{me} Henry afin qu'elle te fasse parvenir la décision de ces (Messieurs?). Bon courage et t'embrasse bien de tout cœur. L. Th.

Le 28 Juillet, 1942

Chère Sœur

Elle ne donne pas de nouvelle de personne

Je vient de recevoir une carte de mamam datée du 23 Juillet m'annonçant qu'elle doit, avec papa, partir dans une destination inconnue le lendemain matin donc c'est dans le premier train, c'est une bien mauvaise nouvelle. Elle ne l'aura donc pas reçu ni le colis ni la carte. La première fois que je l'ai lu j'avais mal compris je croyais qu'elle disait qu'elle partirait, mais non, je suis bien obligé de me rendre à la réalité. Décidément je s depuis quelques jours c'est mauvaises nouvelles sur mauvaises nouvelles. J'espère que tu vas bien ainsi que M^{lle} M. et ses parents. Fci tout va bien. Cache de faire pour le mieux. Jeanrot se joint à moi pour t'embrasser de tout cœur. Toujours ce M^{me} Th.

Ma chère Denise

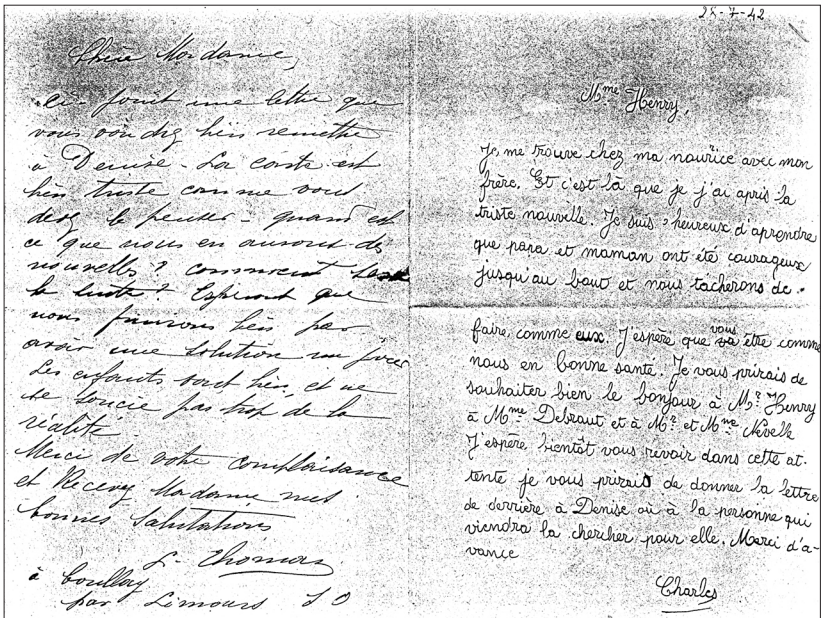
Charles

tes pauvres parents sont partis bien tristement comme tu dois le penser nous serons peut-être longtemps avant d'avoir de leurs nouvelles. Ici peu de nouveau. Si il y avait quelque chose

Je suis bien obligé de me rendre à la réalité. Décidément je s depuis quelques jours c'est mauvaises nouvelles sur mauvaises nouvelles. J'espère que tu vas bien ainsi que M^{lle} M. et ses parents. Fci tout va bien. Cache de faire pour le mieux. Jeanrot se joint à moi pour t'embrasser de tout cœur. Toujours ce M^{me} Th.

Lettre écrite par Charles Kirschenbaum à sa sœur Denise, après l'arrestation de ses parents, avec un ajout de M^{me} Thomas, 28 juillet 1942. Lire la transcription p. 133 et ci-dessus.

[Une seconde lettre datée du même jour et également écrite par Charles est adressée à M^{me} Henry, l'une de leurs voisines.]



Lettre écrite par Charles à M^{me} Henry (transcription ci-après) avec aussi quelques lignes de M^{me} Thomas (à gauche), pour lui demander de transmettre une lettre (non retrouvée) à Denise, 28 juillet 1942.

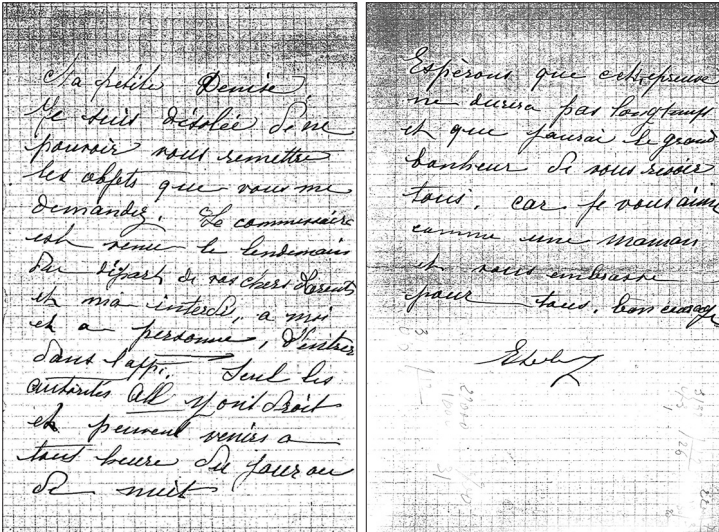
M^{me} Henry,

je me trouve chez ma nourrice avec mon frère. Et c'est là que j'ai appris la triste nouvelle. Je suis heureux d'apprendre que papa et maman ont été courageux jusqu'au bout et nous tâcherons de faire comme eux. J'espère que vous êtes comme nous en bonne santé. Je vous prierais de souhaiter bien le bonjour à M^r Henry, à M^{me} Debraut et à M^r et M^{me} Nevel [tous des voisins]. J'espère bientôt vous revoir. Dans cette attente, je vous prierais de donner la lettre de derrière¹ à Denise ou à la personne qui viendra la chercher pour elle. Merci d'avance.

Charles

1. Jean n'a malheureusement pas retrouvé cette lettre, qui semble avoir été la première de cette série de courriers.

[Une autre lettre, apparemment signée par M^{me} Debraut, la concierge de l'immeuble où habitait la famille Kirschenbaum, met en évidence la décision des autorités d'occupation quant à la spoliation de tous les biens juifs.]



Lettre à Denise écrite fin juillet 1942 par la concierge de l'immeuble des Kirschenbaum, recto et verso. Lire la transcription ci-après.

Ma petite Denise,

Je suis désolée de ne pouvoir vous remettre les objets que vous me demandez. Le commissaire est venu le lendemain du départ de vos chers parents et m'a interdit, à moi et à personne, d'entrer dans l'app. Seules les autorités all y ont droit et peuvent venir à toute heure du jour ou de la nuit. Espérons que cette épreuve ne durera pas longtemps et que j'aurai le grand bonheur de vous revoir tous car je vous aime comme une maman et vous embrasse. Pour tous, bon courage.

E...

Il va falloir quitter Boullay-les-Troux

JEAN – Quelques jours après la Grande Rafle « du Vél' d'Hiv' », Denise, qui ne savait pas encore quel allait être le destin de nos

parents, vint nous rejoindre à Boullay-les-Troux. La maison de M^{me} Thomas était malheureusement devenue dangereuse pour nous, car c'était l'une des plus prisées par les officiers allemands postés dans la région. Au début, on s'est accommodés de ces «visites»; je me souviens même d'être allé ramasser du bois dans la forêt à plusieurs reprises avec des soldats allemands... Ils poussaient la brouette et moi je les conduisais... Cela me semblait amusant d'être en compagnie d'hommes redoutés par maman Thomas, avec lesquels je parlais par gestes et qui, ma foi, avaient l'air d'être... comme tout le monde. Je ne voyais pas de danger à être en leur compagnie.

M^{me} Thomas confia ses craintes à ma sœur, puis à l'orfèvre, son voisin. M. Cosson, qui jouissait des faveurs du gouvernement de Vichy, ainsi que je l'ai déjà dit, rassura M^{me} Thomas : «Ne vous en faites pas, gardez les enfants; s'il arrive quoi que ce soit, c'est moi le responsable de vous les avoir confiés.»

HÉLÈNE – Pétainiste, mais brave homme! Il voulait décharger M^{me} Thomas de sa responsabilité!

JEAN – Ses intentions étaient louables, certes, mais... il allait sur ses 92 ans... et puis ma sœur, qui devait maintenant assumer la responsabilité pour elle et pour nous, comprit bien vite que les SS ne se soucieraient nullement de ce genre de «protection». Décidée à demander conseil à des amis de nos parents, elle rentra à Paris.

L'une de ces personnes lui recommanda de partir avec nous en zone dite «libre» et une autre d'aller voir un curé dont on disait qu'il faisait partie d'un réseau de sauvetage. Je n'ai malheureusement pas retenu le nom de ce prêtre ni celui de la paroisse où il officiait. Et pourtant, je me souviens que, peu de temps avant de finalement quitter Boullay-les-Troux, Denise alla le voir à nouveau et m'emmena avec elle. La vision du banc où je suis resté assis un long moment tandis que ma sœur écoutait les recommandations du curé, cette sensation de paix dans le silence de l'église... tout cela est nettement resté gravé dans ma mémoire, mais je ne saurais dire où nous nous trouvions.

Nous avons appris après la guerre que le curé avait été déporté...

[Un Juste anonyme parmi tant d'autres! Hommage à sa mémoire!]

JEAN – À la fin de l'été 1942, on quitta Boullay-les-Troux pour la Sarthe.

HÉLÈNE – Où vous a-t-on envoyés exactement ?

JEAN – À Bonnétable, une petite ville située à environ 28 kilomètres au nord-est du Mans. C'est là que nous avons passé la dernière partie de la guerre. Arrivés à la gare de Bonnétable, nous avons demandé où se trouvait l'église Saint-Sulpice, car la jeune femme qui, à Paris, nous avait accompagnés à la gare nous avait expliqué que c'était là que nous devions d'abord nous rendre.

HÉLÈNE – Qui était cette personne ?

JEAN – La personne qu'un ami avait recommandé à ma sœur, celle qui l'avait mise en rapport avec notre curé. Je ne me souviens pas d'avoir entendu Denise mentionner une organisation. S'il y en eut une, j'ignore laquelle ce put être... Dans le presbytère, un curé nous attendait – sans doute appartenait-il au même réseau que le prêtre de Paris. Il nous donna le nom de la ferme où nous allions être hébergés et nous indiqua le chemin pour y arriver¹.

1. «Le réseau des personnes religieuses catholiques.

«L'évêque du Mans, Georges-Marie Grente, de 1918 à 1959, n'hésita pas à secourir les Juifs et en particulier les enfants, cachés dans ce département. Pourtant l'évêque était connu pour ses prises de positions antimaçonniques et pour son pétainisme, comme la majorité des évêques et archevêques. Ainsi, Freddy Menahem, responsable de «la Sixième» [réseaux clandestins de sauvetage de Juifs créé fin 1942] en zone occupée, bénéficia du soutien de l'évêque, qu'il connaissait bien avant la guerre. Cette relation lui permit de cacher environ 250 enfants dans ce département, grâce à l'aide de l'évêque et d'un réseau catholique, animé par le père Théomir Devaux de Notre-Dame de Sion à Paris, par le curé Georges Bugleau et par Gabrielle Morin, directrice de l'école du Sacré-Cœur. La ferme d'Albert et Germaine Guilmin, à 6 km environ de Bonnétable, dans la Sarthe, a servi de relais et de refuge à plus d'une centaine de Juifs –adultes et enfants– arrivés de Paris. Le rôle du couple Guilmin consistait à trouver des placements chez des nourrices pour les enfants juifs, que l'on présentait généralement comme «des petits Parisiens». Ces réfugiés étaient convoyés jusqu'à la ferme par des assistantes œuvrant au sein de l'organisation juive, la *WIZO*, ainsi que du réseau catholique de Notre-Dame de Sion, animé par le P. Théomir Devaux, de Paris. En relation permanente avec l'œuvre de Notre-Dame de Sion, Albert Guilmin se chargea de répartir et de placer ces enfants dans différentes familles d'accueil de Bonnétable et des communes environnantes. Gabrielle Morin n'hésita pas à héberger des jeunes filles juives au sein de son pensionnat. [...]» Extrait de «Typologie du sauvetage des Juifs dans le département de la Sarthe», de Limore Yagil, dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2009/4, n° 236, p. 97-119. Voir le site Internet : <https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2009-4-page-97.htm>. [ndrc]

[Une coïncidence surprenante vient aujourd'hui, comme tant d'autres fois au cours de ce travail de mémoire, m'interpeller. Le chapitre de Jean est terminé depuis longtemps. J'en suis à la phase «révision pré-édition». Alors que je relis ce témoignage, de nouveau je me dis qu'il faudrait rechercher quelles personnes ou quelle organisation mirent la sœur de Jean en rapport avec le curé de Paris, celui-ci avec le prêtre de Bonnétable et ce dernier avec Maître Jardin. Et voilà la coïncidence : quelques heures à peine après cette réflexion, je reçois un appel de mon amie Michèle J., qui vit à Paris. Elle me dit avoir dû interrompre la lecture du premier volume de mon livre car l'histoire de Myriam Dawidowicz l'a bouleversée et ramenée à sa propre tragédie familiale, à la déportation du frère qu'elle n'a pas connu, un petit garçon de 6 ans, de la Maison de La Varenne, victime de la rafle du 22 juillet, et déporté le 31 juillet 1944 par le convoi n° 77, le dernier à partir de la gare de Bobigny-Drancy¹!

Michèle, qui est née après la guerre, se considère comme «un enfant de remplacement». Elle n'a encore jamais pu surmonter la douleur d'être née pour remplacer un enfant assassiné par les nazis ni celle d'avoir perdu un frère.

Je n'avais, moi, jamais entendu parler d'une maison pour enfants juifs abandonnés ou orphelins à La Varenne². Je cherche «Maison de La Varenne». Les informations s'enchaînent :

-
1. Plus précisément, c'est le dernier grand convoi de déportés juifs de France. Il comprend 1 300 personnes dont 330 enfants de moins de 18 ans. Sur la rampe de débarquement du camp d'Auschwitz II-Birkenau, 291 hommes et 283 femmes sont sélectionnés pour le travail forcé. 214 détenus dont 146 femmes seront encore vivants en 1945. Après ce convoi, un autre organisé à Lyon en est parti le 11 août 1944 avec 650 personnes dont 180 à 230 déportés juifs entassés dans quatre des neuf wagons de voyageurs de 3^e classe. À Birkenau le 22 août, 117 hommes et 63 femmes sont sélectionnés et intègrent le camp. Enfin, le dernier convoi parti de la gare de Bobigny-Drancy le 17 août 1944 à destination du camp de Buchenwald, composé de trois wagons, évacue les SS du camp de Drancy, dont son dirigeant, Alois Brunner, ainsi que 51 déportés juifs (résistants et otages). Une vingtaine réussiront à s'évader près de Saint-Quentin (Aisne) et parmi ceux qui débarqueront le 25 août à Buchenwald, une dizaine survivra. Cf. Klarsfeld, *Le Calendrier...*, *op. cit.* [ndrc]
 2. Voir Collectif, *Les Orphelins de La Varenne, 1941-1944*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2004, avec une préface d'André Kaspi. [ndrc]

l'UGIF, le service 42b – clandestin –, Léa Raich, Juliette Stern et Lucienne Clément de l'Épine, trois des cerveaux du sauvetage d'enfants mené par l'ex-*WIZO*...¹ Ces trois noms me ramènent à plusieurs de mes amis témoins. Ces trois femmes, je les ai nommées dans le chapitre 12 au début du présent volume, car leur parcours de sauveuses est lié à celui d'Irène Spanier. Je lis encore... La page de *Yad Vashem* relative à Lucienne Clément de l'Épine m'interpelle. «Elle veille à ne pas séparer les fratries.» Jean et son frère n'ont pas été séparés ! Je continue : «Lucienne définit une zone de prospection dans un rayon de 200 kilomètres à l'ouest de Paris... Elle dissémine plus de 110 enfants dans 30 communes de la Sarthe, à Bonnétable, Lombron, Pont-de-Gennes, etc.»

Or la Sarthe, Bonnétable et Pont-de-Gennes font partie du vécu de Jean !

C'est à l'église Saint-Sulpice de Bonnétable en effet que Denise Kirschenbaum et ses deux frères se rendent après avoir fui Paris ; c'est là que le curé X² leur indique la ferme de Maître Jardin, qui sera leur refuge pendant près d'un an et demi. C'est ce prêtre également qui œuvrera à ce que Jean et Charles fassent normalement leur année scolaire. Puis, durant l'été 1945, une fois la guerre terminée, c'est à Pont-de-Gennes, dans une maison que, comme nous le verrons, Jean pense à tort appartenir au *Bund*³, qu'il fera sa première expérience de colonie de vacances.

La douleur de Michèle J. m'a amenée à chercher dans quelles conditions ce frère qu'elle n'a pas connu a été déporté

1. Le service 42b, qui s'occupe de cacher les enfants persécutés, est le double clandestin du service 42 chargé des enfants isolés dans l'organisation des services sociaux de l'UGIF dirigés par Juliette Stern. Voir le site Internet de l'AJPN : <http://www.ajpn.org/sauvetage-Centre-de-l-UGIF-Lamarck-631.html>. [ndrc]
2. Il s'agit de Georges Bugleau, curé de Bonnétable depuis 1933. Il fait partie du réseau de sauvetage catholique du père Devaux de Notre-Dame de Sion à Paris et sert d'intermédiaire pour le versement des fonds destinés aux nourrices. Voir le site Internet de l'AJPN. [ndrc]
3. Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie, *Algemyner Yidisher Arbeter Bund in Lite, Poyln un Rusland* en yiddish, abrégée en *Bund*. Mouvement politique juif de tendance socialiste, opposé au sionisme, créé en octobre 1897 à Wilno, dans le but d'unifier tous les travailleurs juifs de l'Empire russe. [ndrc]

–«marqué¹», de même que 250 autres enfants juifs des maisons de l'UGIF², par Alois Brunner pour intégrer le transport n°77 – et comment plus de 150 autres enfants, parmi lesquels très vraisemblablement Jean et Charles Kirschenbaum, ont pu survivre grâce à des femmes extraordinaires comme Lucienne Clément de l'Épine, Léa Raich ou notre compagne Irène Spanier, qui affirme dans son témoignage³ qu'elle s'est occupée, avec d'autres volontaires de la *WIZO*, de quelque 150 enfants qui ont été placés à la campagne par cet organisme et ont ainsi pu échapper à la persécution nazie.]

JEAN – Maître Jardin était un humble métayer qui vivait avec sa femme et sa fille dans une ferme isolée en pleine campagne, à six kilomètres de Bonnétable. C'est là que Charles et moi avons passé les quinze ou seize mois qui précédèrent le débarquement allié en Normandie, tandis que Denise prenait une chambre dans un petit hôtel à 500 mètres à peu près de la ferme, face à une petite gare de campagne qui desservait les hameaux alentour. Il fut entendu entre elle et le propriétaire de l'hôtel qu'elle paierait sa location en faisant le ménage des quatre ou cinq chambres de la maison.

La ferme de Maître Jardin se composait d'une grande salle, à la fois cuisine et salle à manger, où, près de la cheminée, se dressait le lit des patrons. Deux autres lits se trouvaient dans une petite chambre adjacente : dans l'un dormait leur fille, un peu plus âgée que Charles, et dans l'autre, mon frère et moi, tête-bêche.

En face du bâtiment principal, séparés par une mare qui n'avait plus ni eau ni cochons, il y avait un poulailler et une étable où, chaque soir, nous ramenions les trois vaches et le cheval de nos hôtes ; un peu partout dans la propriété, des arbres fruitiers, des

1. Les maisons d'enfants ouvertes après les rafles de l'été 1942 regroupent différentes catégories d'enfants : ceux dits « libres », c'est-à-dire placés par leurs parents, ou « abandonnés » pour diverses raisons ; ceux dits « bloqués » ou « isolés », qui ont été internés puis libérés des camps par les autorités allemandes et placés sous la responsabilité de l'UGIF. Ces derniers, de nationalités étrangères (ou rendus apatrides) ou nés de parents étrangers (ou apatrides) ont été fichés et sont « déportables ». [ndrc]

2. Du 21 au 25 juillet 1944, 250 enfants sont amenés au camp de transit de Drancy par la Gestapo après la rafle ordonnée par le capitaine SS Alois Brunner dans les maisons d'enfants parisiennes de l'UGIF. [ndrc]

3. Cf. le premier chapitre du présent volume.

pommiers principalement. Un grand potager s'étendait derrière la maison. Nous mangions à la table des patrons. Contrairement à la plupart des enfants qui ont passé la guerre en France, nous n'avons jamais souffert de la faim ; nous n'avons peut-être pas été nourris correctement, mais avoir eu faim ? Jamais ! Ni même pendant les deux premières années de la guerre, lorsque nous étions à Paris avec nos parents et que les produits alimentaires devenaient difficiles à trouver, car mon père s'arrangeait pour partir en banlieue de temps en temps et rapporter des légumes et autres denrées...

Maître Jardin faisait son propre cidre ; on en buvait à tous les repas, car, à sa table, l'eau... n'existait pas ! Quant au pain, c'est M^{me} Jardin qui le pétrissait elle-même, et il était bien bon, ma foi. Peut-être parce qu'elle le mettait à lever dans... son lit, sous son édredon ! Et les pommes cuites au four qu'elle faisait après ses fournées de pain ! J'en raffolais ! Que ne donnerais-je pour en manger de semblables aujourd'hui !

HÉLÈNE – Est-ce que vous aidiez aux travaux des champs ?

JEAN – On aidait M^{me} Jardin à ramener les vaches à l'étable. On allait cueillir les pommes, retourner le foin – chose que nous faisions sans grand enthousiasme je dois dire –, et récolter des légumes au potager.

HENRI – Crois-tu que les Jardin vous ont hébergés par conviction ou parce que cela allait leur rapporter quelque bénéfice pécuniaire ?

JEAN – Je pense qu'ils l'ont fait parce que leur conscience le leur dictait ainsi. C'étaient des personnes intègres. Mais il est certain que ce qu'ils recevaient pour nous gardait leur service.

Au cours de notre premier repas chez lui, Maître Jardin, qui était assis en face de nous, nous répéta, du ton bougon auquel nous allions bientôt nous accoutumer, ce que nous avait recommandé la personne qui nous avait accompagnés à la gare : « N'oubliez surtout pas que, si l'on vous demande votre nom, vous vous appelez Duvivier ! »

Notre ami curé avait eu soin de nous inscrire à l'école du Sacré-Cœur de Bonnétable – école catholique privée –, et comme nous étions arrivés juste un jour avant la rentrée scolaire, nous avons pu commencer les classes en même temps que tout le monde, ce qui nous évita d'attiser la curiosité des instituteurs et des élèves.

Malgré les recommandations de Maître Jardin, aussitôt arrivé à l'école, je fis une gaffe! Heureusement que Charles était là! Tous les élèves étaient en rang sous le préau. Un instituteur commença l'appel. Il y avait eu une erreur de transcription de notre nouveau nom... Je ne fis pas le rapport entre le Jean Duvervier qu'il appelait et le Jean Duvivier que j'étais devenu! Si ce n'avait été le coup de pied de Charles qui se trouvait derrière moi, je n'aurais pas répondu: «Présent!»

De toute façon, je suppose que le directeur de l'école avait déjà deviné que notre arrivée chez les Jardin, en cette fin d'été 1942, n'entraînait pas dans l'ordre du quotidien de ces braves gens. Il ne nous a, cependant, jamais posé de questions à ce sujet ni jamais demandé de lui montrer nos papiers d'identité. Ce n'est que maintenant, alors que je repense à tout cela, que je comprends la valeur de sa discrétion.

Pour aller à l'école, nous quittions la ferme très tôt et nous rendions à la petite gare voisine où nous prenions le train qui nous amenait en ville. Au retour, par contre, c'est à pied que nous faisons les six kilomètres qui séparaient l'école de la ferme.

Je me suis senti à l'aise dans cette école, même s'il fallait dire la prière chaque matin et même si, à la sortie des classes, les élèves de l'école publique de Bonnétable nous attendaient de pied ferme. Ah! Comme c'était bon, ces féroces batailles qui se livraient alors! Le dimanche, nous devions participer à la messe, mais nous avions l'excuse d'habiter loin et personne ne nous a jamais reproché de n'y assister qu'un dimanche sur trois... ou sur quatre.

MONIQUE – Combien de temps en tout êtes-vous restés dans la Sarthe?

JEAN – Nous y avons passé deux hivers et un été. Seize ou dix-sept mois en tout.

MONIQUE – Vos parents vous manquaient?

JEAN – Comme je l'ai déjà dit, j'ai vécu mes sept premières années et une grande partie des trois suivantes chez M^{me} Thomas, ce qui avait fait de moi un enfant relativement peu attaché à ses parents. Ce que je vais dire peut scandaliser, je le sais, mais j'ai sans doute plus souffert de devoir quitter M^{me} Thomas, en cet été 1942, que d'apprendre l'arrestation de mes parents!

HÉLÈNE – M^{me} Thomas est la personne que tu as le plus aimée pendant ton enfance ?

JEAN – Certainement ! J'étais « son Jeannot » ! Avec M. et M^{me} Jardin, ce n'était pas la même chose. C'étaient des gens bourrus, comme peuvent l'être les paysans, mais ils étaient attentifs à nos besoins et nous ont toujours bien traités. Nous nous sommes accoutumés à eux sans difficulté. Je me souviens qu'un jour où je me sentais mal et ne voulais pas aller à l'école M^{me} Jardin, sans trop s'inquiéter, me dit : « Ben, c'est pas grave mon garçon, reste au lit ! » Cependant, lorsque, trois heures plus tard, elle m'apporta mon déjeuner et vit que je ne mangeais pas, elle recula un peu pour mieux me regarder et, très sérieuse, s'exclama : « Ben, dis donc, t'es vraiment malade... »

HÉLÈNE – Vous êtes restés chez eux jusqu'à la Libération ?

JEAN – Non ! Nous les avons quittés quelques jours après le débarquement !

HÉLÈNE – Pourquoi ?

JEAN – Parce qu'ayant très vite compris que le débarquement allié en Normandie serait suivi de batailles dans toute la région et que la ferme de Maître Jardin pouvait devenir un endroit à risque pour nous – elle ne s'était pas trompée ! –, Denise chercha un abri plus isolé que la ferme afin que Charles et moi soyons à l'écart de possibles combats.

6 juin-août 1944

Du débarquement à la libération de Bonnetable

JEAN – Le 6 juin 1944, nous étions à l'école quand le directeur entra dans la classe et d'un ton qui ne laissait place à aucune question, nous demanda de ranger outils et cahiers et de rentrer chez nous au plus vite.

NICOLAS ROSENTHAL – La première bataille du débarquement de Normandie, la grande bataille, dura toute la journée du 6 juin, jusqu'à ce que les Américains réussissent à forcer la première des plages normandes... mais à quel prix ! Des milliers de jeunes vies furent broyées par les obus allemands au fur et à mesure que les barges du débarquement déversaient leurs soldats sur les plages de Normandie !

1. Selon ce qu'il dit ensuite, après le 11 août, lendemain de la libération de Bonnetable. [ndrc]

FRANCIS – Ils furent d’une détermination et d’un courage incroyables, ces jeunes Américains! Il faut avoir vécu la guerre en France pour comprendre l’euphorie qui partout éclata lorsqu’on sut qu’ils avaient percé le mur de l’Atlantique¹. La route vers Paris était ouverte! La partie était gagnée!

JEAN – On aurait dit que les Allemands ne s’y attendaient pas : il n’y a pas eu de riposte coordonnée de leur part.

[Les combats allaient se poursuivre deux mois durant.]

JEAN – Quelques jours plus tard, nous étions encore chez Maître Jardin, des bruits que nous n’avions jamais encore entendus nous firent sursauter. Des tirs?

Le soir tombait et les déflagrations n’en finissaient pas... Charles m’entraîna sur la hauteur qui se trouvait derrière la ferme. Il n’avait pas été le seul à avoir eu cette idée. On était plusieurs à scruter le ciel et à s’interroger les uns les autres. Les détonations se faisaient intenses, d’où venaient-elles? Des éclairs zébraient le ciel. Le spectacle était impressionnant, la nuit... effrayante.

Puis un jour ou deux plus tard, on vit un détachement allemand arriver à Bonnétable. Ils venaient y installer quatre canons, sans doute pour barrer la route aux Américains si ces derniers s’aventuraient par là! La situation semblait prendre une tournure décisive, plus inquiétante encore pour nous lorsque nous les vîmes installer l’une des batteries tout près de la ferme!

Dès que Maître Jardin eut aperçu cet engin si près de chez nous, il prit son vélo et partit avertir le propriétaire de la ferme, qui vivait quelques kilomètres plus bas. Je le vis qui s’éloignait en marmottant : « Va y avoir du grabuge. »

Son patron à son tour le fit savoir au maire, qui, lui, se chargea de faire transmettre l’information aux Américains.

Quant à Denise, dès qu’elle apprit qu’un canon avait été installé à 200 mètres à peine derrière la maison, elle vint nous chercher et, après nous avoir expliqué qu’on serait moins en danger si on quittait la ferme, elle nous emmena, Charles et moi, à quelques kilomètres de là, chez des gens que nous ne connaissions pas.

1. Système de fortifications allemand construit de 1942 à 1944 sur les côtes des pays ouest-européens annexés ou occupés par le III^e Reich pour le prémunir d’une invasion des forces alliées. [ndrc]

HÉLÈNE – Ta sœur prenait des décisions d'adulte.

JEAN – Oui ! Elle n'avait que 20 ans, mais elle se sentait responsable de nous.

HÉLÈNE – Je suppose qu'à ce stade elle ne pouvait plus compter que sur elle-même ou sur le hasard, ou peut-être sur l'aide de la Résistance pour repérer un foyer qui accepte de vous accueillir... Comment fit-elle pour trouver de nouveaux protecteurs ?

JEAN – Il me semble que c'est le patron de l'hôtel où elle logeait qui lui recommanda ce refuge, un hameau situé à quatre ou cinq kilomètres de Bonnétable, à la jonction de deux routes, la départementale qui menait à La Ferté-Bernard, et une route secondaire. Nous sommes restés dans ce petit coin perdu – on avait vraiment l'impression d'être loin de tout – de la mi-juin 1944 à la libération de la région.

MONIQUE – Vous a-t-il été difficile de vous habituer à un nouveau foyer, à de nouveaux protecteurs ?

JEAN – Un peu, oui, surtout parce que, durant les deux mois que nous avons passés chez nos nouveaux protecteurs, nous n'étions plus ensemble, Charles et moi. Nous ne vivions pas loin l'un de l'autre, à 200 mètres peut-être, mais... plusieurs jours pouvaient se passer sans qu'on puisse se voir, sans pouvoir jouer ensemble ! Lui, il était chez des fermiers et moi chez un jeune ménage. L'homme était menuisier, je crois, et sa femme devait être une employée municipale car elle partait souvent en ville. Quant à Denise, elle retourna à Bonnétable. Bizarrement, je n'ai gardé aucun souvenir de ce que j'ai ressenti au cours des premiers jours de cette nouvelle – et dernière – étape de notre vie d'enfants cachés.

MONIQUE – Est-ce que ces gens savaient que vous étiez juifs ?

JEAN – Je ne crois pas ! Denise nous faisait passer pour des réfugiés alsaciens.

Trois ou quatre semaines plus tard, je ne saurais dire exactement quand¹, les alentours de la ferme de Maître Jardin virent

1. Bonnétable a été libérée par les Américains le 10 août 1944. Tous les ans, cet événement est commémoré ainsi que la mémoire du lieutenant américain de 25 ans, Onias Martin (parlant le français car descendant d'un Breton émigré au Canada en 1632 avant que la famille s'établisse dans l'État américain du Maine), seul mort allié sur la commune, victime d'un obus antichar allemand à mi-chemin sur la route (D 60) menant de Bonnétable à Nogent-le-Bernard, distants de moins de 9 km. Une stèle marque l'endroit. [ndrc]

arriver une colonne américaine et, en un rien de temps, la propriété se transforma en scène de combat. La mare, sèche depuis longtemps, servit de position de tir à une première unité, tandis qu'une seconde, cachée par l'épaisse frondaison de la forêt qui s'étendait derrière la maison, surprit les Allemands par l'arrière¹. Les échanges de tirs qui nous parvenaient malgré la distance paraissaient ne pas devoir cesser...²

Je ne pus fermer l'œil de la nuit. J'étais inquiet pour Maître Jardin, pour sa femme et sa fille, et surtout pour Denise, qui vivait à 500 mètres de chez eux. Le lendemain matin, nos protecteurs nous expliquèrent que la bataille avait bien eu lieu chez les Jardin. On leur demanda la permission d'aller voir ce qui s'était passé. On descendit donc aussi vite que nous étions capables de le faire, vers l'hôtel d'abord, puis vers la ferme. À part la terreur qu'ils avaient vécue, tout allait bien pour Denise et pour les Jardin, mais deux des Allemands qui défendaient le canon avaient trouvé la mort au cours du combat, tandis qu'un jeune Américain avait été atteint par l'un de leurs tirs³.

De cette scène je n'ai retenu que la vision de deux paires de bottes bien cirées qui dépassaient d'un fossé. C'était la première fois que je voyais des morts...

Les habitants de Bonnetable ont longtemps parlé de la peur qu'ils avaient vue sur le visage des Allemands si orgueilleux encore quelques jours auparavant et qui maintenant couraient se cacher sous les arbres chaque fois que les avions alliés passaient en rase-motte sur la région.

Les semaines suivantes me semblèrent très longues. J'étais seul, même si Charles vivait tout près ; la maison de mes nouveaux protecteurs était petite et je n'avais guère d'espace pour jouer. Et puis

1. Soulignons que Jean n'a pas assisté à cette confrontation armée et rapporte ici ce dont il se souvient de ce qu'on a pu lui raconter à l'époque. [ndrc]

2. Les combats durent environ deux heures trente. Les Américains sont venus détruire une position d'artillerie allemande forte de plusieurs canons de gros calibre située dans un bois au lieu-dit les Écoubeaux. Les Américains ont contourné Bonnetable pour éviter que les combats ne se déroulent en ville. [ndrc]

3. Effectivement, la dépouille du lieutenant n'a été mise dans un cercueil que le lendemain de sa mort. Les habitants des environs avaient déposé des fleurs près de son corps. [ndrc]

à quoi aurais-je pu m'amuser tout seul? Comme les Allemands n'avaient pas encore abandonné la région, on ne me laissait pas sortir, sauf pour aller rejoindre mon frère de temps en temps. La ferme où Charles était hébergé était située en contrebas de la route départementale, une route dont l'importance aurait facilement permis le passage de camions et de tanks, ce qui l'avait incité à creuser «sa propre tranchée» dans le jardin...

HÉLÈNE – Vous aviez peur?

JEAN – Peur? Peut-être pas, mais nous n'étions pas tranquilles... surtout moi, parce que mes protecteurs partaient souvent en ville et me laissaient seul durant une partie de la journée. Ils m'avaient expliqué qu'en cas de bombardement je devais vite aller me cacher derrière le stère de bois. L'inquiétude ne m'avait pas coupé l'appétit pour autant... Je me souviens d'une moitié de tête de cochon que la jeune femme laissa un jour sur la table pour que je me serve pendant son absence... et que je dévorai presque tout entière!

Je n'ai pas beaucoup d'autres souvenirs de ces personnes qui, pourtant, ont été les derniers maillons de la chaîne de sauvetage que formèrent mes parents en premier lieu, maman Thomas, Denise et les deux curés ensuite, puis Maître Jardin. La seule chose que je me rappelle vraiment bien, à part la tête de cochon et l'indigestion que j'en ai eue le lendemain, c'est le grondement sourd qui rompit la quiétude campagnarde durant plusieurs jours et plusieurs nuits d'affilée, au rythme de l'interminable file de camions, qu'à plus d'un kilomètre de distance on entendait monter sur Paris. Le bruit sourd et incessant de ces milliers de moteurs libérateurs annonçait la fin de la guerre!

[Le 25 août 1944, Paris est libéré!]

De retour à Paris

JEAN – Paris fut libéré le 25 août; le 26 ou le 28, Denise nous ramenait chez nous! Elle n'avait qu'une idée en tête: retourner dans notre appartement!

HÉLÈNE – Il n'était pas occupé?

JEAN – Non! Mais il avait été complètement vidé! On n'avait plus rien! Je me souviens de cette sensation étrange de ne rien voir sur

les murs, pas même un misérable clou! Heureusement que nous avons de bons voisins! Chacun nous apporta quelque chose, et la vie à Paris... redémarra.

Denise se montrait de plus en plus inquiète quant au sort de nos parents. Elle commença à aller à l'*Hôtel Lutetia* pour interroger les survivants qui rentraient; durant des semaines, tous les jours, elle s'y est rendue! Puis l'espoir de voir nos parents revenir... peu à peu se fit utopie.

[Jean évoque sans tristesse apparente le retour à Paris et l'inquiétude de sa sœur, qu'il semble ne pas avoir partagée. On en est surpris... Aucune des évocations de son vécu d'enfant de la guerre n'a semblé vraiment l'affecter: ni la séparation d'avec M^{me} Thomas, ni l'arrivée chez une famille de paysans à Bonnétable, ni la nécessité de les quitter eux aussi et de partir à la recherche d'un nouveau foyer protecteur, ni même l'irréversible vide – la déportation de ses parents! Jean ne ressent-il vraiment pas d'émotion?]

HÉLÈNE – Jean, comment as-tu vécu ce retour à Paris et l'absence de tes parents? Est-ce que tu avais conscience de tout ce que tu étais en train de vivre?

JEAN – J'avoue que ça ne m'affectait pas beaucoup; mentalement, j'étais très gamin... Je ne savais même pas pourquoi on nous poursuivait. Je savais que j'étais juif, mais je n'avais pas encore compris qu'aux yeux des nazis être juif nous rendait méprisables, indésirables, «anéantissables»...

HÉLÈNE – C'est surprenant... Dans le chapitre précédent, Monique a fait référence elle aussi à son «incompréhension» de la conjoncture que vivaient les Juifs et elle l'a fait à peu près dans les mêmes termes que toi! Et l'étoile, tu ne l'as pas portée?

JEAN – Je ne l'ai portée qu'une seule fois, mais cette journée-là m'a beaucoup marqué. C'était à la fin de juin 1942 sans doute. Charles et moi étions allés au zoo de Vincennes. Comme l'entrée du zoo était interdite aux Juifs et que nous portions l'étoile, nous avons pris soin d'ôter nos vestes et de les plier sur notre bras. Après avoir gambadé un peu partout avec mon frère, voilà que je le perds de vue! Je le cherche, je cours ici et là, je reviens sur mes pas... je ne

le retrouve pas! Je savais que nous devions respecter le couvre-feu et que, par conséquent, nous devions être rentrés avant 20 heures. Or il était déjà tard. Il allait falloir que je rentre à pied, car c'était Charles qui avait nos tickets de métro et je n'avais pas d'argent pour en acheter un autre. Nous habitions loin de là, à une bonne vingtaine de stations de distance! Sans mon frère pour me guider, la réalité s'imposa d'un seul coup au gamin inconscient que j'avais été jusqu'alors: l'étoile! Que devais-je faire avec l'étoile que maman avait cousue sur ma veste, ce morceau d'étoffe jaune et noir qui, je le compris en cet instant, n'était pas la médaille en laquelle ma fantaisie l'avait déguisée, mais une marque qui me mettait en danger et qu'il allait être préférable de ne pas faire remarquer? J'ai encore mieux plié ma veste et me suis mis à marcher. C'était la première fois que je réagissais... comme un grand! Je suis arrivé chez moi bien après l'heure du couvre-feu! Inutile de vous dire qu'on m'attendait avec inquiétude... Après cet incident, je n'ai plus jamais porté l'étoile, non pas parce que j'en avais ainsi décidé, mais parce que, quelques jours plus tard, nous étions à nouveau à Boullay-les-Troux, chez maman Thomas, et pas «en nourrice» cette fois-ci mais *cachés*, et que, bientôt, je n'allais plus être Jean Kirschenbaum mais Jean Duvivier!

[Comment Jean peut-il parler de ces années de guerre... sans émotion? Il a dû changer de foyer plusieurs fois, en pleine enfance, et prendre l'identité d'un autre! Il a dû quitter M^{me} Thomas, la femme qu'il appelait *maman*, il n'a vécu avec ses véritables parents que deux ans et d'une façon entrecoupée, il a été évacué et, durant cette évacuation, porté «disparu», il a été hébergé dans la France profonde par des fermiers qu'il ne connaissait pas, puis il a dû les quitter eux aussi. Il dit ne jamais avoir porté de véritable amour filial à qui que ce soit, il a vécu le fracas et la frayeur des combats entre Allemands et Alliés, et quand il rentra à Paris avec son frère et sa sœur, il n'y eut que des murs vides pour les accueillir. À 10 ans, il était orphelin! Comment peut-il ne pas avoir accusé le contrecoup de toutes ces épreuves? A-t-il su se blinder contre la douleur mieux que d'autres?]

1945-1946

JEAN – À la Libération, j'avais 12 ans, mon frère, 16, et ma sœur, 20. En septembre 1944, j'ai repris la classe à l'école Montgolfier, en cycle d'observation.

Pour les vacances d'été de l'année 1946, ma sœur m'inscrivit dans une colonie de vacances du *Bund*¹, qui, bizarrement, se trouvait dans la Sarthe, près du Mans, à Pont-de-Gennes plus exactement²!

HÉLÈNE – C'était la première fois que tu étais séparé de ton frère. Tu n'en as pas souffert?

JEAN – Non!

NICOLAS – Il était rompu aux séparations, le pauvre!

JEAN – La vie en groupe m'a plu. Les sports, les jeux, les moments de réflexion, tout cela était nouveau pour moi et j'ai beaucoup aimé! Mais voilà qu'à la fin des vacances j'attrape la varicelle! Le directeur de la colonie écrit alors à Denise pour lui dire que je ne pouvais pas rentrer à Paris dans ces conditions et il lui proposa de m'envoyer dans un foyer pour orphelins juifs, au Mans. C'est ainsi qu'à la fin du mois d'août 1946 j'atterris aux Buissons, un orphelinat juif qui appartenait, de même que la colonie, au *Bund* et fonctionnait grâce au soutien de l'armée américaine³.

[Micheline Wolanowski-Papiernik (Vol. I, chap. 6), intervient et corrige Jean.]

-
1. En fait, comme il est précisé par la suite, la colonie était soutenue par le *Joint*, tout comme l'orphelinat du Mans dont Jean parle plus bas. [ndrc]
 2. «Bizarrement», dit Jean. Non! Que la colonie de vacances du *Bund* soit située à Pont-de-Gennes semble confirmer le lien entre les ex-bureaux clandestins de l'UGIF et certaines organisations d'aide aux orphelins juifs.
 3. En fait, il s'agit du château de Méhoncourt (207 rue de l'Éventail) et de l'école Ferdinand-Buisson (63 avenue Yzeux), distants de 800 mètres.
«À la Libération, un aumônier juif de l'armée américaine se démène pour regrouper une trentaine d'enfants juifs abandonnés au château de Méhoncourt, dans la Sarthe, qui avait appartenu à un notable juif de la ville puis avait été occupé par les Allemands. «L'OSE (Œuvre de Secours aux Enfants) prend le relais et y rassemble 72 enfants, de 2 à 14 ans, orphelins pour la plupart, dispersés dans le département par les différents réseaux. Récupérer les enfants cachés dans des familles ou des institutions est une priorité.» Extrait du site Internet de l'AJPN: <http://www.ajpn.org/sauvetage-chateau-de-mehoncourt-253.html>. [ndrc]

MICHELINE – N’était-ce pas plutôt grâce au soutien du *Joint*¹ ou du *HLAS*²?

JEAN – Du *Joint*, tu as raison! Nous étions une trentaine de filles et garçons aux Buissons. Le matin, nous sortions tous ensemble pour aller à l’école. C’est dans cet établissement qu’en juin 1946 j’ai passé mon certificat d’études et qu’en octobre de cette même année j’ai commencé l’École Pratique³. Trois des garçons qui étaient aux Buissons avec moi étaient cousins entre eux et –*Jean s’adresse maintenant à Micheline*– portaient le même nom de famille que toi: «Papiernik»! Comme ils avaient le même prénom, Émile, on les appelait Émile 1, Émile 2 et Émile 3...

MICHELINE – ... C’étaient trois cousins de mon mari! N’est-ce pas incroyable?

HÉLÈNE – Combien de temps en tout es-tu resté aux Buissons, Jean?

JEAN – Jusqu’à notre départ pour l’Argentine, un an et demi! Je suis rentré à Paris en janvier 1947, et en février, nous avons quitté la France.

L’avenir est en Amérique

JEAN – Cela faisait un certain temps que ma sœur se débattait entre les difficultés qu’elle devait surmonter pour élever ses deux frères adolescents et se soutenir elle-même. Vers la fin de l’année 1946, elle décida de prendre contact avec les membres de notre famille qui vivaient à l’étranger. Nous avons des oncles et des cousins à New York, mais aussi en Afrique du Sud, en Argentine et même en Australie. Il semblerait que nos parents eussent prévu ce qui allait arriver, car ils nous avaient fait apprendre les adresses de ces tantes et oncles par cœur. Ils nous les avaient fait rabâcher des dizaines de fois! Mais les noms de personnes, de rues et de villes

1. Appellation courante pour l’*American Jewish Joint Distribution Committee*. Cette organisation, dont la devise est «Tous les Juifs sont responsables les uns pour les autres», a été créée en 1914 dans le but d’aider les Juifs en danger ou dans le besoin, matériel ou autre. Voir *supra*, chap. 12, p. 60, note 2.

2. *Hebrew Immigrant Aid Society*, fondée à New York en 1902, voir Vol. I, chap. 2, note 1, p. 82.

3. Communément appelée «la Prat’», l’École pratique de commerce et d’industrie se situe 37 rue Paul-Courboulay, rue parallèle au quai de la Sarthe, au cœur du Mans. [ndrc]

s'étaient enchevêtrés dans nos têtes pendant la guerre... J'étais le seul à me souvenir d'une adresse complète, celle de la sœur de mon père, qui vivait à Buenos Aires! Curieusement, au moment où Denise se proposait d'écrire à cette tante, un certain D^r Goldman vint nous rendre visite. Cet homme, qui vivait en Argentine, était le président de la *DALA*¹, et un ami du mari de ma tante. Il était venu en France pour prendre contact avec les associations de survivants juifs. Ma tante, qui était sans nouvelles de sa famille et craignait le pire, l'avait prié de profiter de sa mission pour faire des recherches à notre sujet.

Le D^r Goldman n'eut aucune difficulté à nous trouver puisque nous avions repris l'appartement de nos parents. À la demande de Denise, il entreprit les démarches pour que nous puissions émigrer en Argentine. Il prit contact avec le *Joint*, qui accepta de payer nos billets de paquebot ainsi que le voyage de Paris au Havre, où nous devions embarquer.

HENRI – Sur quel navire êtes-vous partis?

JEAN – Sur le *Cuiabá*, sous pavillon brésilien². Nous étions en février. La température était glaciale. Je n'ai jamais eu aussi froid de ma vie que sous la bâche de ce camion de l'armée américaine qui nous mena de Paris à Rouen puis au port du Havre, qui renaissait à dure peine de ses ruines.

HÉLÈNE – Combien de temps a duré le voyage?

JEAN – Nous sommes arrivés à Buenos Aires quatre mois après la date prévue et un certain nombre de péripéties révélatrices de ce qu'était en ces années d'après guerre la politique migratoire du gouvernement argentin, encore fermement opposé à l'entrée des Juifs dans le pays!

NICOLAS – Il n'y avait que les nazis qui entraient dans le pays sans restriction...

JEAN – Les frontières de l'Argentine nous étant pratiquement fermées, on nous avait conseillé de passer par le Paraguay, où nous allions devoir rester quelques mois, ou de tenter le passage clandestin

1. Acronyme de la *Delegación de Asociaciones Israelitas Argentinas*, association assurant la représentation de la communauté juive en Argentine.

2. Cuiabá est le nom de la capitale de l'État du Mato Grosso. [ndrc]

en Argentine par la frontière du Nord-Est. Or, la veille de notre arrivée à l'escale de Rio de Janeiro, une révolution avait éclaté au Paraguay¹. «Ne vous en faites pas, nous rassura-t-on à notre débarquement, les révolutions ne durent jamais plus de deux ou trois jours dans la région!»

[L'Amérique du Sud était connue en ces années-là pour les coups d'État qui s'y succédaient un peu partout. Quinze ans plus tard, c'était toujours le même esprit. En 1960, lorsque j'annonçai à mon frère que j'allais partir vivre en Argentine, il n'apprécia pas du tout. «*Pronuntsiamientos, revolutsiones!*»² me répétait-il en se moquant de ce qui se passait dans les pays d'Amérique latine. Je crois que ce rire en réalité cachait son dépit. Il se moquait parce qu'il m'en voulait de quitter la France. Il m'en voulait peut-être aussi de «l'abandonner», alors que la guerre nous avait déjà si longuement séparés...]

JEAN – La révolution fit rage non pas deux jours comme on nous l'avait assuré, mais cinq mois, et nous aurions sans doute dû rester à Rio tout ce temps-là si mon oncle n'avait risqué de venir nous chercher au bout de... quatre mois!

HÉLÈNE – Aux frais de qui avez-vous vécu à Rio?

JEAN – Du *Joint*, qui avait payé nos billets et avait pris la responsabilité de notre émigration!

Finalement, mon oncle nous fit savoir qu'il viendrait nous chercher à la frontière. Il avait bien calculé son coup! Le 4 juin 1947 devait avoir lieu l'inauguration d'un pont international entre Uruguayana et Paso de los Libres³. Il avait prévu que l'effervescence d'un tel événement rendrait notre passage en Argentine plus

1. Il s'agit de la guerre civile paraguayenne (7 mars - 20 août 1947), aussi appelée «la révolution aux pieds nus», entre les *Colorados*, surnommés *Pynandi* (en guarani, «pieds nus») et les libéraux fédéristes-communistes. Au final, les *Colorados* conservent le pouvoir et pourchassent leurs opposants; un tiers de la population quitte le pays. [ndrc]

2. Transcriptions de prononciations exagérées pour *pronunciamientos*, «coups d'État militaires», et *revoluciones*, «révolutions».

3. Son nom officiel est Pont international Getúlio Vargas-Agustín Pedro Justo. Ce pont routier et ferroviaire sur le fleuve Uruguay de près de 1,5 km relie la République fédérale du Brésil (ville d'Uruguayana, État du Rio Grande do Sul) et la république Argentine (ville de Paso de los Libres, province de Corrientes). Ouvert au public le 12 octobre 1945, il est officiellement inauguré le 21 mai 1947. [ndrc]

facile. Et ainsi en fut-il effectivement! Les discours, les délégations et leurs drapeaux, les invités officiels et les curieux servirent de rideau et nous permirent de franchir la frontière clandestinement! Nous arrivâmes à Buenos Aires le 7 juin 1947, non sans avoir dû, au moment de notre passage en Argentine, nous délester des quelques pauvres valises que nous avions apportées! On ne récupéra qu'une seule malle, celle qu'on avait envoyée directement à Buenos Aires par bateau. Pour le reste... adieu à nos effets personnels... Adieu aux petits objets que nous avons choisi d'emporter avec nous pour rester proches de la France malgré la distance!

HÉLÈNE – Que savais-tu de l'Argentine? Tu étais content de venir ici?

JEAN – Plutôt content, oui, car peu de temps avant, j'avais vu *Gilda*, un film argentin¹ qui m'avait fait rêver... La vie facile, les bals, les femmes aux longs cheveux, les lucioles qui faisaient scintiller les barrettes dans les chevelures, des dorures partout...

HÉLÈNE – Un pays de cocagne...

JEAN – Le paradis sur terre! On n'avait plus qu'à venir avec un balai et une pelle pour ramasser l'argent dans les rues... Cette chimère s'est hélas vite évanouie: le jour de notre arrivée à Buenos Aires, les trottoirs étaient couverts non pas de billets mais de monceaux d'ordures, hauts parfois de plus d'un mètre! La première estocade que nos illusions reçurent!

HENRI – C'était, je crois, la première grève qu'il y eut sous le gouvernement de Perón²!

JEAN – Bizarrement, par contre, notre condition d'immigrants clandestins ne nous a jamais attiré d'ennuis et nous n'avons jamais eu à donner d'explications à qui que ce soit!

[L'Argentine, c'est ça: un pays plein de contradictions et à la fois attrayant. Une nation où le caudillisme est souvent encore le style de gestion des gouvernements, parfois xénophobes, très souvent décevants, une population accueillante et chaleureuse, un niveau culturel prisé par toutes les autres nations d'Amérique du Sud, du moins jusque dans les années 1990-2000.]

1. En fait, un film américain réalisé par Charles Vidor, sorti en 1946, avec Rita Hayworth, Glenn Ford, dont l'action est censée se passer à Buenos Aires. [ndrc]

2. Le premier mandat présidentiel de Juan Perón dure du 4 juin 1946 au 4 juin 1952. [ndrc]

JEAN – Notre condition d’illégaux n’a heureusement duré que deux ans. À cette époque-là, les étrangers entrés clandestinement en Argentine étaient sûrement plus nombreux que ceux qui étaient arrivés légalement, et finalement, en 1949, le gouvernement décréta une amnistie pour tous les immigrants illicites, ce qui nous permit de régulariser notre situation¹.

HENRI – Ton oncle et ta tante avaient des papiers en règle, eux ?

JEAN – Oui, car ils étaient arrivés à une autre époque.

HENRI – Rechercher et accueillir trois orphelins quand on a déjà deux enfants, même si Denise était une jeune fille et vous, des adolescents... c’est d’une énorme générosité ! Vous avez vécu longtemps avec eux ?

JEAN – Pas très longtemps ! Ma sœur s’est mariée quelques mois après notre arrivée et Charles et moi sommes restés chez eux trois ans à peu près. Mon oncle n’était qu’un modeste tailleur et sa situation peu brillante... Il nous a donc encouragés à trouver un emploi plutôt qu’à continuer nos études. Comme mon frère avait travaillé dans la radio à Paris, il le fit entrer chez *Grinberg*, une société qui bientôt allait devenir un centre expérimental de télévision. C’est ainsi que Charles s’est spécialisé dans cette branche et qu’il est resté dans l’audiovisuel toute sa vie !

MYRIAM DAWIDOWICZ – Et toi, qu’est-ce que tu as fait ?

JEAN – J’ai d’abord été apprenti bijoutier dans une maison qui fabriquait des boîtiers de montres en or, mais la crise économique qui survint en 1948, comme il y en aura si souvent en Argentine par la suite, fit monter le prix du métal. Plus personne n’achetait de montres en or... Une connaissance de mon oncle, qui possédait un atelier de fourrure, accepta alors de m’enseigner à travailler les peaux. J’ai été fourreur pendant un an, puis un ami me fit entrer chez un tisserand de Villa Lynch². Le tissage a toujours

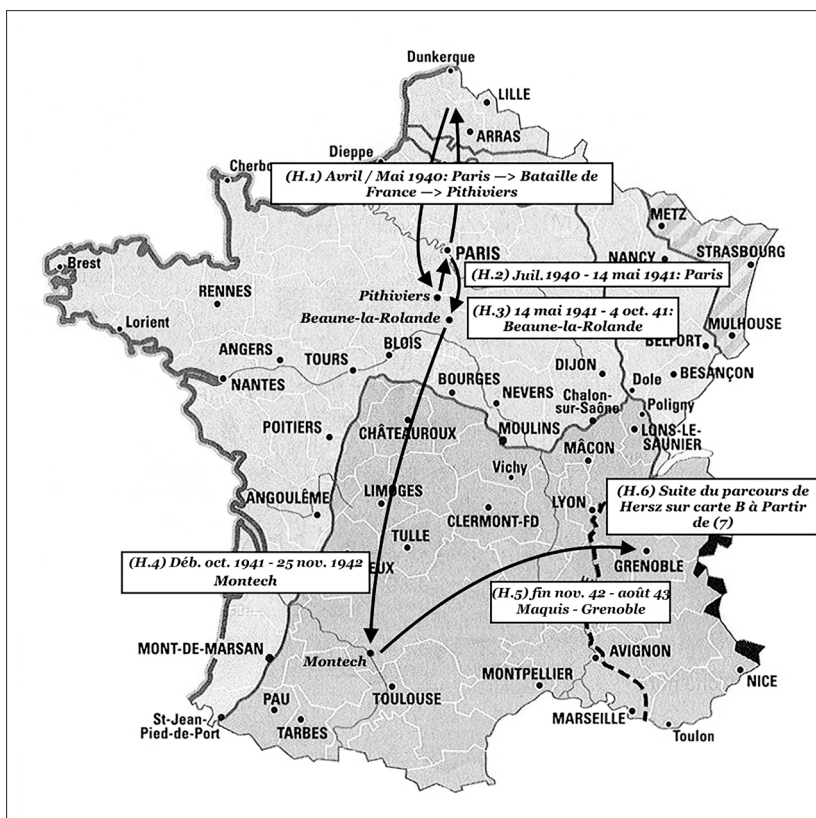
1. En 1948, la *Soprotimis* (organisation juive d’aide aux immigrants) présenta au gouvernement un projet de loi d’amnistie générale pour tous les immigrants illégaux, amnistie qui fut accordée et dont bénéficièrent 6 000 Juifs. Il n’échappait, cependant, à personne que cette même loi allait également servir les intérêts des nazis et des collaborateurs qui, depuis les dernières années de la guerre, s’étaient infiltrés dans le pays. L’amnistie fut prorogée à plusieurs reprises, puis un dernier délai fut accordé pour mars 1950 !

2. Faubourg emblématique de Buenos Aires, fameux par la quantité de tisserands juifs qui y étaient concentrés.

été une activité plus stable que la bijouterie ou la fourrure, mais aucun de ces métiers ne m'a rendu vraiment heureux. Le Canada m'attirait... Je pensais que je pourrais mieux m'y intégrer. Avec cette idée en tête, je venais de m'acheter une valise, quand un ami français qui travaillait chez *Citroën* m'annonça que le directeur d'usine pour l'Amérique du Sud recherchait une personne pour traduire les normes de construction des différents modèles de la marque. J'ai suivi son conseil et me suis présenté. J'ai eu de la chance ; je suis resté vingt-cinq ans chez *Citroën*, de 1960 à 1985, et y ai fait une belle carrière : dix ans comme secrétaire du directeur de fabrication pour l'Amérique du Sud, puis quinze ans comme chef de planning au Chili, à Arica !

HÉLÈNE – Tu as pu te faire une situation appréciable, Jean, d'autant plus estimable que tu es arrivé en Argentine sans grande éducation, sans argent, sans connaître la langue du pays et que tu n'avais plus tes parents... Je dirais que, pour être parti de zéro, tu as très bien réussi... De plus, ton épouse et toi formez un couple très uni. Le bilan de ta vie en Argentine a tout l'air d'être positif.

JEAN – Ce n'est pas évident... Avec son économie en dents de scie, ses *revoluciones* et ses juntas, l'Argentine n'a jamais été un pays prévisible. Et aujourd'hui encore, rien n'est jamais acquis ici...



Carte A: parcours de Hersz Grinszpan de 1940 à 1943,
le père d'Alice et Gérard.
Voir *infra*, la carte B, page 163.

Alice et Gérard Grinszpan

Biographie

1934 26 juillet: naissance d’Alice à Paris. Son père, Hersz/Henri, est né le 7 mai 1909 à Bodzanow (25 km au sud-est de Plock, voïvodie de Mazovie). Sa mère, Sura, née Bryck, est également originaire de Pologne.

1936 1^{er} novembre: *proclamation de l’Axe Rome-Berlin, alliance militaire entre l’Allemagne nazie et l’Italie fasciste. Le Japon le rejoindra le 27 septembre 1940.*

Sura emmène Alice chez ses beaux-parents à Plock (environ 120 km au nord-ouest de Varsovie), pour qu’ils l’élèvent jusqu’à ce qu’elle ait l’âge d’entrer à l’école primaire.

1938 13-15 mars: Anschluss («rattachement» de l’Autriche au III^e Reich).
29-30 septembre: *accords de Munich, reconnaissance de la domination allemande sur le territoire des Sudètes tchèques.*

Face à l’imminence d’un conflit armé en Europe, les parents d’Alice la ramènent à Paris.

1939 30 juin: naissance à Paris de Gérard, fils de Sura et Hersz.

23 août: *signature du pacte de non-agression germano-soviétique.*

3 septembre: *la France et le Royaume-Uni, ainsi que d’autres pays à travers le monde, déclarent la guerre à l’Allemagne nazie, suite à*

son invasion surprise de la Pologne deux jours plus tôt. Début de la Seconde Guerre mondiale.

Septembre: Hersz Grinszpan se porte volontaire. Il intègre le 23^e régiment de marche de volontaires étrangers (RMVE) qui sera formé au camp du Barcarès (auj., Pyrénées-Orientales).

27 septembre: Varsovie se rend, l'Allemagne et l'Union soviétique se partagent le territoire polonais.

1940 *10 mai: début de la phase armée du conflit. Fin de la « Drôle de guerre ».*

10 juin: début de la bataille des Alpes et de l'invasion italienne du sud-est de la France.

14 juin: les troupes allemandes occupent Paris, déclaré ville ouverte trois jours plus tôt.

22 juin: la France et l'Allemagne signent l'armistice à la clairière de Rethondes, près de Compiègne (Oise). Les deux tiers du territoire français passent sous la domination des vainqueurs.

Il y a quelque 1 800 000 prisonniers français (environ 250 000 s'échapperont avant d'être internés, et autour de 80 000 s'évaderont d'Allemagne).

Hersz/Henri, tombé entre les mains ennemies, est envoyé au camp de prisonniers de guerre de Pithiviers (Loiret). À une date indéterminée, il s'échappera et reviendra à Paris.

10 juillet: à Vichy, l'Assemblée nationale (députés et sénateurs réunis) vote les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. L'État français remplace la III^e République. Pétain met en œuvre la « Révolution nationale » (réactionnaire, anticommuniste, xénophobe et antisémite).

27 septembre: en zone occupée, la première Ordonnance [allemande] relative aux mesures contre les Juifs définit les personnes regardées comme juives, interdit aux Juifs partis en zone « libre » de revenir en zone occupée, prévoit le recensement des Juifs avant le 20 octobre (fichier des Juifs) et impose l'affichage d'« Entreprise juive » sur les commerces.

Même jour: loi du gouvernement de Vichy sur les étrangers « en sur-nombre dans l'économie nationale » qui prolonge les Compagnies de travailleurs étrangers (CTE, créées en avril 1939), sous le nom de Groupements de travailleurs étrangers (GTE).

- 3 octobre : le gouvernement de Vichy promulgue la loi «portant statut des Juifs», définissant qui est considéré comme appartenant à la «race juive», leur interdisant l'accès à la fonction publique, aux métiers de la presse et du cinéma. Elle organise aussi leur exclusion des professions libérales.*
- 1941 *29 mars : création du Commissariat général aux questions juives (CGQJ) par l'État français à l'instigation des Allemands. Il est dirigé par Xavier Vallat qui revendique «un antisémitisme d'État». Le CGQJ administre la liquidation des biens appartenant aux Juifs et veille à l'application des lois antijuives.*

14 mai : rafle dite «du billet vert». Le billet vert est une «invitation» envoyée aux Juifs étrangers et apatrides à se présenter dans les lieux de rassemblements contrôlés par la police française pour «examen de situation». Sur 6 494 convocations, 3 747 Juifs étrangers sont ainsi retenus, arrêtés et envoyés aux camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande dans le département du Loiret. Ils seront déportés en juin 1942 au camp nazi d'Auschwitz (Haute-Silésie, Pologne).

Hersz/Henri est victime de cette rafle. Il fait partie des quelque 2 000 hommes juifs qui partent au camp d'internement de Beaune-la-Rolande (Loiret).

4 octobre : Hersz s'évade à nouveau. Il sera arrêté (sans doute après avoir franchi la ligne de démarcation) et envoyé au Groupements de travailleurs étrangers de Montech (à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Montauban, Tarn-et-Garonne), le GTE 881.

Fin octobre : Sura quitte Paris avec ses enfants. Son intention est de s'installer à Montech pour être près de son époux. Ce déplacement se fera en plusieurs étapes : passage de la ligne de démarcation, Châteauroux (Indre), assignation à résidence à Châteaumeillant (Cher), Montauban, puis Montech, où Sura louera une chambre chez M^{me} Escala.

29 novembre : création par l'État français, à l'instigation des Allemands, de l'Union générale des Israélites de France (UGIF). Toutes les associations culturelles et culturelles ainsi que les Juifs de France à titre individuel y sont obligatoirement affiliés. Elle intègre les organisations d'aide sociale et leur personnel, dont l'OSE.

8 décembre: les États-Unis entrent en guerre aux côtés des Alliés contre les pays de l'Axe (Allemagne, Italie et Japon), le lendemain de l'attaque japonaise surprise sur la base navale de Pearl Harbor.

1942 *11 novembre: les Allemands répliquent au débarquement allié en Afrique du Nord en occupant la zone « libre » à l'exception de huit départements du Sud-Est contrôlés par les Italiens.*

25 novembre: le GTE 881 est transféré à Neuvic d'Ussel (Corrèze). Hersz s'échappe et trouve le soutien de maquisards.

1943 *Janvier: à Lyon, la direction de l'OSE annonce la fermeture des maisons d'enfants, devenues des pièges. Mise en place du circuit Garel, opérationnel au bout de trois mois.*

Mars ou avril: Sura, malade, entre à l'hôpital de Montauban afin d'y être opérée.

Alice et Gérard, restés seuls, sont pris en charge par une dame («la châtelaine») du village et passent des jours inoubliables dans sa grande propriété.

Début mai: Sura, revenue de l'hôpital, est un jour abordée dans la rue par une jeune femme, assistante sociale de la 3^e direction-Santé de l'UGIF, ex-OSE, de Montauban, qui l'incite, en raison de l'aggravation des périls, à se séparer de ses enfants et à les confier à l'OSE.

15 mai: Alice et Gérard sont confiés à l'OSE clandestine et placés dans la maison du Poulouzat, à Condat-sur-Vienne, près de Limoges (Haute-Vienne).

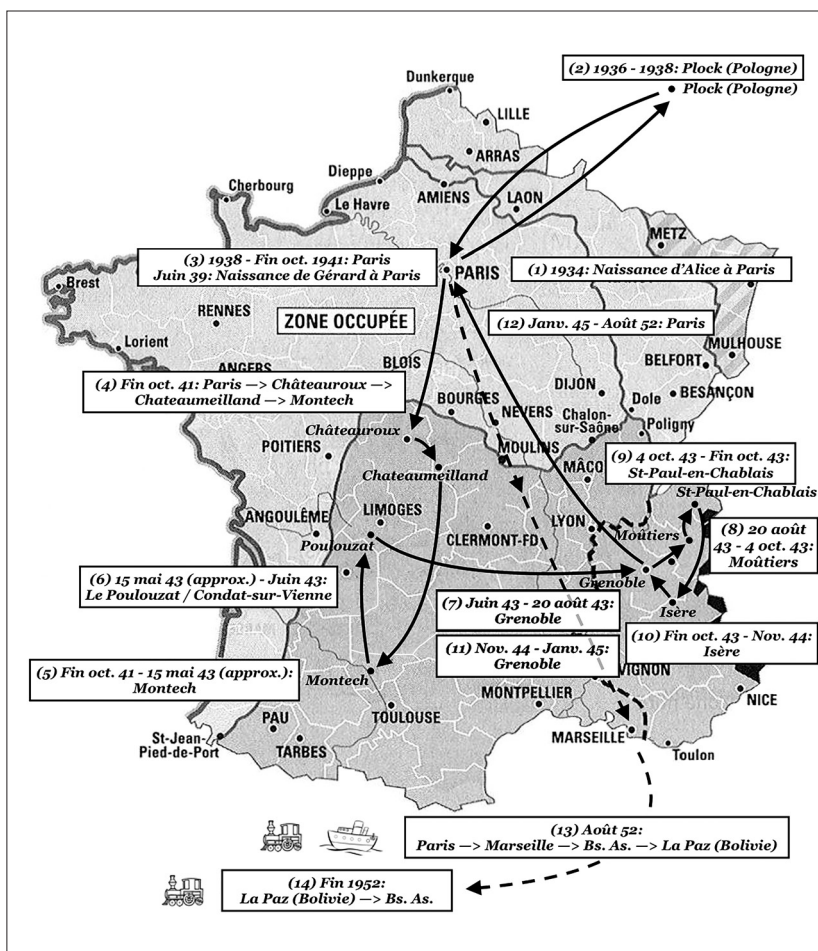
Fin juin: Sura va chercher ses enfants au Poulouzat et part avec eux pour Grenoble (Isère), en zone d'occupation italienne, où elle loue un petit deux-pièces rue Jean-Jacques-Rousseau. Sans doute Hersz doit-il y être, investi dans la Résistance.

20 août: les enfants, qui à nouveau ont été confiés par leur mère à l'OSE clandestine, vont passer un mois et demi à la maison d'enfants «Les Lutins», à Moûtiers-Salins (Savoie).

9 septembre: les troupes allemandes envahissent la zone d'occupation italienne après la signature entre les Alliés et l'Italie de l'armistice de

Cassibile (Sicile) le 3 septembre, proclamé le 8. Les Juifs y sont immédiatement pourchassés.

4 octobre: suite au départ des Italiens de la zone qu'ils occupaient, et pour éviter le péril de descentes nazies dans ses maisons, les enfants du home «Les Lutins» sont évacués. Alice et Gérard sont alors transférés à «La Chaumière», à Saint-Paul-en-Chablais (Haute-Savoie).



Carte B : (1) à (6) parcours de Sura, Alice et Gérard Grinszpan, et de (7) à (13) avec Hersz/Henri en plus, de 1934 à 1952.

Novembre: les enfants vont être cachés, sous le nom de Grespon, grâce au circuit Garel de l'OSE clandestine, qui les placera en Isère, dans au moins deux foyers. Ils sont très malheureux dans leur première maison d'accueil, où ils resteront quelques mois. Ils iront toujours à l'école.

Décembre: Hersz/Henri Grinszpan est nommé responsable des groupes de choc en Isère: «épuration de traîtres».

1944 2 février: Hersz, *alias* Henry Sapin, rejoint les FTP et le maquis de l'Oisans. Il participera à la libération de Grenoble puis à celle de Lyon.

15 août: débarquement allié en Provence.

22 août: libération de Grenoble avec l'arrivée des troupes américaines et des maquisards. Les Allemands ont évacué la ville depuis la veille.

25 août: Paris est libéré.

3 septembre: libération de Lyon par la 1^{re} division française libre, la 36^e division d'infanterie américaine, les FFI et les FTP.

Novembre: Sura a retrouvé la trace de ses enfants et vient les chercher pour les ramener à Grenoble avec elle. La famille y restera quelques mois. Les enfants vont à l'école.

1945 1^{er} semestre: la famille Grinszpan retourne à Paris.

8 mai: fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe.

1947 On parle de «guerre froide» et d'un possible «troisième conflit mondial». La famille décide d'émigrer en Bolivie.

1952 Septembre: après six mois en Bolivie, la famille Grinszpan part pour l'Argentine, où, finalement, elle s'établit.

*Maman Alice, tu crois que je ne sais pas
qu'on va mourir ensemble?*

Entretiens

Le petit garçon qui prononce ces mots a 3 ans. Il s'appelle Gérard.

«Maman Alice» est une petite fille de cinq ans son aînée, sa sœur, sa protectrice.

Les lieux: région de Grenoble, Isère (France).

L'époque: début de l'année 1944. On est sous l'Occupation. Les Allemands sont partout. Un espoir, cependant, est né: il y a quelques mois, les Américains ont débarqué en Sicile¹!

Le contexte: le père de ces deux enfants est dans la Résistance; ils sont sans nouvelles de lui et leur mère vit dans la clandestinité depuis qu'elle les a remis aux mains d'une personne de confiance.

* * *

Soixante-dix ans après, Gérard, qui vit à Mar del Plata², essaye de récupérer son vécu d'enfant caché, mais, de même que pour moi, sa mémoire n'est faite que de quelques lambeaux de narrations familiales et de souvenirs épars.

Quelques jalons de son témoignage furent posés au cours des premières réunions du groupe «France... douce France de notre enfance?». Il faisait alors l'aller-retour Mar del Plata-Buenos Aires spécialement pour se retrouver parmi nous. Depuis quelque temps, sa santé et les conditions économiques dans lesquelles il se trouve l'empêchent de faire le voyage. Pour compléter son récit, nous avons dû chercher une voie alternative et avons eu recours aux apports d'Alice, sa sœur, qui, après avoir vécu quelques années en Argentine, vit actuellement en France. La méthodologie que nous

1. Le débarquement des Alliés en Sicile, baptisé opération «Husky», débute le 10 juillet 1943 et se termine le 17 août suivant avec la chute de Messine. Cette victoire alliée ouvre un second front militaire en Europe. [ndrc]

2. Ville balnéaire argentine, située à un peu plus de 400 km au sud de Buenos Aires.

avons ici adoptée est donc différente de celle que nous avons employée pour les autres membres de notre groupe. Cette reconstruction de la vie de Gérard et de sa famille durant la guerre est une « conversation » *via* courrier électronique et téléphone entre Gérard, qui est établi à Mar del Plata, Alice, qui vit à Paris, et l'auteur, qui demeure à Buenos Aires.

* * *

ALICE – Je suis née à Paris en 1934. Un an et demi après ma naissance, mes parents me confièrent à une nourrice. Cette décision ne fut pas appréciée par mes grands-parents paternels, qui étaient restés en Pologne; ils n'admettaient pas qu'une mère puisse laisser ses enfants chez des gens qu'on connaissait à peine et ils lui proposèrent de m'élever jusqu'à ce que j'aie l'âge de commencer l'école primaire. Il en fut décidé ainsi et, au début de 1936, ma mère m'emmena à Plock.

[On parlait pourtant déjà de guerre et tout le monde savait qu'en cas de conflit la Pologne serait, de par sa proximité avec l'Allemagne, l'un des pays européens les plus affectés, et les Juifs de Pologne étaient particulièrement inquiets pour leur futur.

Ils étaient légion à vouloir quitter le pays, mais, pour la plupart d'entre eux, huit siècles de vie en Pologne représentaient trop d'attaches. Les familles étaient nombreuses, on vivait les uns près des autres, en communauté... Abandonner ses anciens, partir sans son rabbin? Ce n'était pas dans les coutumes. Et qui s'occuperait des synagogues si on partait, qui entretiendrait les cimetières? Et puis... payer un billet de train n'était pas à la portée de tout le monde.]

ALICE – L'année 1938 alerta le monde sur l'imminence du conflit¹. Mes parents, inquiets, décidèrent de me ramener en France et, en même temps, de faire venir mes grands-parents. Papa qui était allé accompagner maman à la gare lui répéta vingt fois au moins :

1. En 1938, l'Allemagne nazie étend son territoire, elle annexe l'Autriche en mars (*Anschluss*), et en septembre, l'annexion des Sudètes tchèque est entérinée par les accords de Munich. Ces derniers sont perçus par l'opinion publique française comme ayant sauvé la paix. [nrc]

«Essaye de convaincre mes parents, Sura, fais tout ton possible pour qu'ils viennent avec toi!»

Je m'étais habituée à mes grands-parents et j'étais si malheureuse à l'idée de les quitter que je me mis à échafauder toute une stratégie pour rester à Plock. Je n'avais pas encore 5 ans mais j'avais établi un plan qui me semblait ne pouvoir échouer! Je me cacherais dans l'armoire à linge et grand-mère dirait à maman que j'étais déjà partie, qu'elle m'avait accompagnée à la gare de Plock et que j'avais pris le train toute seule! Grand-mère devait conseiller à ma mère de repartir immédiatement à Paris pour me retrouver, parce que, sinon, je risquais de me perdre... Quelques instants avant l'heure prévue pour l'arrivée de ma mère, je m'installai donc dans ma cachette, mais ma confiance dans les adultes, et même dans ma grand-mère que j'aimais tant, s'effondra quand, par l'entrebâillement de la porte de l'armoire, je la vis répondre à l'inquiétude de maman par un geste complice...

Ainsi qu'elle l'avait promis à papa, ma mère essaya de convaincre ses beaux-parents de venir à Paris avec nous. Après deux ou trois tentatives de sa part, ma grand-mère la prit par le bras, la conduisit dans sa chambre et lui dit: «C'est dans ce lit que je suis née, Sura, c'est dans ce lit que sont nés mes frères et mes sœurs; mes enfants eux aussi sont nés ici. Si je dois mourir, c'est ici que je mourrai!»

Ma grand-mère, comme tant d'autres Juifs polonais, n'aurait jamais pu vivre autre part que sur la terre de ses ancêtres.

[Ce qu'elle ne savait pas, la grand-mère paternelle d'Alice et de Gérard, c'est que les nazis ne la laisseraient pas mourir dans son lit, même si elle restait à Plock! Elle ignorait que le haut commandement nazi était à quelques mois de mettre au point la «solution finale» qui la destinerait, elle et tous les Juifs d'Europe, à la persécution, aux insultes et aux brutalités, à la déportation, à la déshumanisation, à la faim et au froid, à la mort dans les chambres à gaz...]

ALICE – Mes grands-parents furent arrêtés quelques semaines à peine après l'invasion allemande de la Pologne. Le moulin à blé qu'ils possédaient était tentant, évidemment, pour les voisins, qui jalouaient la situation relativement aisée que mes grands-parents

avaient réussi à se forger... Haine raciale? Intolérance religieuse? Convoitise matérielle? Tout cela, sans aucun doute, se conjugua: ils furent dénoncés!

HÉLÈNE – Et déportés?

ALICE – Oui! Un homme que nous ne connaissions pas et qui, après la guerre, demanda à venir nous voir nous le confirma. Cet homme, un survivant, avait connu mon grand-père dans le camion qui les conduisait vers leur déportation et, bien qu'à ce moment-là ni l'un ni l'autre ne sût encore que les camps de concentration étaient des camps de mort, ils avaient décidé, tous deux, de s'évader. Un troisième prisonnier se joignit à eux. À peine eurent-ils sauté du camion que ce dernier reçut une balle dans le dos, tandis que mon grand-père et l'homme qui était là devant nous s'échappaient à travers champs et se perdaient parmi les hautes herbes. Les deux fugitifs échangèrent noms et adresses pour se retrouver après la guerre, ou bien..., au cas où l'un d'eux survivrait et l'autre non, pour faire savoir à la famille du disparu le sort que l'autre avait connu. Mon grand-père marcha sans but précis pendant quelques jours, mais mourut bientôt d'épuisement et de faim. L'homme qui était venu nous transmettre cette terrible nouvelle était le seul des trois à avoir survécu! Mon grand-père – de qui il avait reçu la consigne de vivre pour révéler au monde les horreurs que ces premiers jours de guerre annonçaient – lui avait fait promettre de nous retrouver! Et lui, il avait tout tenté pour tenir la promesse qu'il avait faite à son compagnon!

Il nous raconta comment, quelques mois après l'invasion allemande de la Pologne, les hommes juifs de Plock avaient été rassemblés sur la place du marché et comment, sous les coups et les injures, ils avaient été poussés vers une file de camions bâchés et comment, un peu plus tard, les femmes, les vieux et les enfants avaient connu le même sort...¹

1. La ville est prise par les Allemands le 8 septembre 1939 et annexée au III^e Reich un mois plus tard par le décret sur la création du *Reichsgau* Dantzig et Prusse-Occidentale, à compter du 1^{er} novembre. Plock comprenait un tiers de Juifs, environ 10 000 personnes qui sont immédiatement persécutées et violentées, puis ostracisées et spoliées. Un ghetto y est créé le 1^{er} septembre 1940 confinant 10 000 Juifs dont 7 000 de Plock. Le 21 février 1941 commence la liquidation du ghetto, les Juifs sont rassemblés, les malades et

Naissance de Gérard

[Au moment de la naissance de Gérard, Alice a un peu plus de 5 ans. On est en 1939, au mois de juin.]

ALICE – Je me souviens de ce moment magique où papa et moi sommes allés te chercher à la clinique. Tu étais un curieux petit paquet qui faisait du bruit dans les bras de maman... Tes gazouillis rendaient tout le monde heureux autour de nous, on vantait chacune de tes petites moues et moi j'étais très fière de toi! Un peu jalouse aussi...

Le bonheur ne dura pas longtemps! Tu étais arrivé au monde alors que l'air était déjà lourd de menaces. Les gens dans la rue n'avaient plus le sourire. Dans les foyers, on était soucieux. Des affiches annonçaient des choses graves. Bientôt, les moteurs des camions qui emmenaient les hommes à la guerre emplirent les rues de leur ronflement. On accompagnait les conscrits à la gare, même si on ne les connaissait pas. On n'était pas très sûrs qu'ils reviendraient couverts de gloire, mais on les applaudissait, on les admirait...

Et voilà que, tout à coup, papa n'est plus là! Maman m'explique qu'il est parti à la guerre, lui aussi, pour sauver le pays où nous sommes nés toi et moi. Plus tard, j'ai appris qu'il avait été l'un des premiers Juifs à se porter volontaire au sein de la MOI¹.

[Selon Alexandre Doulut, que nous avons consulté au sujet du parcours de Hersz Grinszpan, Alice confond MOI et Régiments de marche de volontaires étrangers (RMVE)². La photo du groupe de soldats du 23^e régiment de marche de volontaires étrangers où se trouve le père d'Alice et de Gérard confirme la déduction d'Alexandre Doulut, de même que le diplôme de reconnaissance qui a été décerné à Hersz après la guerre (voir page suivante).]

les handicapés sont exécutés et environ 4000 personnes sont transportées par camions au camp de concentration de Soldau (Dzialdowo, près de 100 km au nord-est); un autre transport est organisé une semaine après, et le dernier a lieu le 1^{er} mars 1941. [ndrc]

1. Main-d'œuvre immigrée. Structure sociale constituée pendant l'entre-deux-guerres par le Parti communiste français, interdite lors de la déclaration de guerre mais elle reste active dans la clandestinité et formera des bataillons de Francs-tireurs en avril 1942, FTP-MOI.
2. De nombreux Juifs étrangers ont été des engagés volontaires dans l'armée française en 1939, notamment dans les régiments de marche des engagés volontaires étrangers, composés d'au moins 30% de Juifs. [ndrc]



Groupe de soldats du 23^e régiment de marche de volontaires étrangers (RMVE), camp du Barcarès, 1940. Hersz est le 1^{er} assis à gauche.



Diplôme de reconnaissance à Hersz Grinszpan qui au sein du 23^e RMVE « a combattu pour la France pendant la campagne de 1940 et a constamment servi avec Honneur et Fidélité ».

GÉRARD – Après la guerre, papa n’a jamais beaucoup parlé de son passé. Je me souviens de l’avoir entendu dire, néanmoins, qu’il avait lutté contre l’ennemi, mais deux mois peut-être après la reddition de la France il était tombé entre les mains allemandes, et qu’il avait été envoyé comme prisonnier de guerre à Pithiviers, d’où il s’était échappé quelques jours plus tard¹.

ALICE – C’est tout à fait exact! À peine arrivé à Pithiviers, papa avait eu vent d’un départ imminent de prisonniers pour l’Allemagne et il s’était juré que, lui, on ne l’y emmènerait pas! Il était très débrouillard, tu t’en souviens! Il trouva moyen de s’échapper du camp et revint à Paris. Il renoua avec la vie de famille.

HÉLÈNE – Il n’était donc pas à Paris au moment de l’Exode.

ALICE – Non! Il n’a su que plus tard que, sur la recommandation du gouvernement, de nombreux habitants de Paris étaient partis vers le sud par crainte d’attaques aériennes.

Il n’avait pas vu les gares et les routes transformées en fourmières et n’avait pas eu à courir se réfugier dans les caves ni à dévaler les escaliers des stations de métro pour y trouver refuge.

Des masques à gaz avec d’horribles tuyaux? Il n’avait pas connu cela non plus...

HÉLÈNE – Gérard, tu te souviens des masques, toi? Mariette nous a dit il y a peu que «dès que les sirènes annonçaient un possible bombardement, on devait tous descendre à la cave et ne surtout pas oublier de prendre avec soi les masques à gaz qui nous avaient été distribués...». C’est bizarre, moi, je n’en avais jamais entendu parler... ou peut-être l’avais-je oublié...

1. Le centre d’accueil de Pithiviers est mis en place après la victoire du *caudillo* Franco pour les réfugiés espagnols (surtout des femmes et des enfants, les hommes, désarmés, restent dans les camps du Sud) qui affluent au début de 1939 jusque dans le Loiret où les structures départementales existantes sont insuffisantes. Ses occupants soit retournèrent en Espagne, soit, pour ceux souhaitant rester, furent transférés ailleurs. Avec la déclaration de guerre, les lieux sont organisés en prévision de prisonniers de guerre allemands. Mais, lors de l’Exode, ils sont aménagés pour accueillir les réfugiés venus du Nord. Suite à la défaite française, en juin 1940, l’armée allemande les réquisitionne pour les prisonniers de guerre français, devenant le *Frontstalag* 152. Ces derniers sont transférés dans des *Stalags* en Allemagne, entre octobre 1940 et le début de 1941, laissant le temps à certains soldats de réussir leur évasion. Le centre est ensuite utilisé par le gouvernement de Vichy comme camp d’internement des «étrangers de race juive». Il est sous l’autorité à la fois des forces d’occupation et de la préfecture du Loiret. Les gendarmes français en assurent la surveillance. [ndrc]

ALICE – Je crois que les enfants qui étaient tout petits à ce moment-là ne peuvent pas s’en souvenir, parce que les adultes ne les leur montraient même pas, ces masques, tant ils étaient effrayants!

La radio n’en finissait pas de passer des communiqués. De grandes photos de Pétain apparurent sur les murs. Dans toutes les écoles, il fallut commencer à chanter l’hymne au maréchal et à saluer le drapeau, en hommage aux Français morts pour la Patrie... Je me souviens aussi d’une chanson très courte qui se répétait et se répétait sur *Radio-Londres*: «*Radio-Paris* ment, *Radio-Paris* ment, *Radio-Paris* est allemand», pour bien faire comprendre aux Français que les Allemands étaient les maîtres du pays et contrôlaient l’information.

La rafle dite « du billet vert »

ALICE – Lorsque les Juifs furent convoqués à se présenter au commissariat pour déclarer leur famille et leurs valeurs¹, maman comprit qu’on ne pouvait plus se leurrer sur ce qui nous attendait. L’explication était trop grossière: protéger nos biens? Elle essaya de convaincre papa et ses trois sœurs de ne pas se déclarer et de quitter la ville; elle insista: «Il faut partir pour qu’ils ne puissent pas nous retrouver...» Mais papa et ses sœurs optèrent pour la légalité.

Ainsi, parce qu’ils avaient eu confiance en la France, ils furent des milliers, les hommes juifs, à se retrouver le 14 mai 1941² dans les lieux de rassemblements, et, après quelques explications trompeuses, à être envoyés soit à Beaune-la-Rolande, soit à Pithiviers, parce qu’ils étaient en surplus dans l’économie nationale! Papa connut ainsi son second camp en France: Beaune-la-Rolande!

[Toute la famille, apparemment, se présenta au recensement des Juifs, puisqu’Alexandre Doulut, qui a eu la gentillesse de m’aider à démêler les souvenirs d’Alice et à réinsérer les faits

-
1. Alice fait allusion au recensement des Juifs qui eut lieu du 3 au 19 octobre 1940, en application de la première «Ordonnance [allemande] relative aux mesures contre les Juifs du 27 septembre 1940». Ce recensement servit à l’établissement du «fichier juif» ou fichier Tulard, du nom du directeur des Étrangers et des Affaires juives de la préfecture de Police de l’ancien département de la Seine. Ce fichier servit lors des rafles. [ndrc]
 2. Le billet vert «invitait» les hommes à se présenter pour «examen de situation». Voir la biographie au début du chapitre à la page 161. [ndrc]

qu'elle rapportait dans leur contexte historique, me confirme que Hersz Grinszpan a été interné au camp de Beaune-la-Rolande le 14 mai 1941, lors de la rafle dite «du billet vert», et qu'il s'en est évadé le 4 octobre 1941.

Cela signifie, selon Alexandre Doulut, que la famille était à Paris au début de l'année 1941 et donc qu'elle s'était fait recenser en octobre 1940, sinon, Hersz n'aurait pu être convoqué le 14 mai 1941 !]

Une nouvelle évasion

GÉRARD – Papa s'est donc évadé deux fois, une fois de Pithiviers et une autre de Beaune-la-Rolande ?

ALICE – Tu ne te trompes pas ! Ce fut sa seconde évasion !

HÉLÈNE – Je crois qu'à cette époque-là les détenus pouvaient encore sortir du camp, soit pour aller acheter des cigarettes, soit pour aller à la poste, ce qui rendait d'éventuelles évasions relativement faciles. Est-ce ainsi que votre père s'est évadé du camp de Beaune-la-Rolande ?

ALICE – Effectivement, papa avait préparé un plan qui lui avait permis de sortir du camp sans attirer l'attention. Malheureusement, il fut repris¹ puis transféré dans un camp situé en zone «libre», près de Montauban : Montech, un camp de travail² cette fois.

Une fois papa à Montech, ma mère décida qu'on abandonnerait Paris et qu'on tenterait le passage en zone dite «libre» pour essayer d'aller le rejoindre ; j'ignore comment papa lui avait fait savoir qu'il était dans ce troisième camp... Encore une fois, elle essaya de

1. Sur les 3747 hommes arrêtés lors de la rafle dite «du billet vert» (sur près de 7 000 Juifs étrangers convoqués), environ 800 se sont évadés des camps du Loiret, mais ils ont généralement été repris et par la suite déportés à destination d'Auschwitz majoritairement par les convois de juin-juillet 1942. Concernant le parcours de Hersz, il est plus probable qu'il ait été arrêté en zone non occupée puisqu'il se retrouve dans un GTE mis en place par l'État français. [ndrc]

2. Il s'agit du Groupements de travailleurs étrangers de Montech (Tarn-et-Garonne), ou GTE 881. Il était sans doute situé sur une partie du site de l'usine de la papeterie (dont les bâtiments réhabilités accueillent depuis 2016, entre autres, une médiathèque), qui longe le canal latéral de la Garonne. Environ 40 000 étrangers ont été répartis dans une centaine de GTE créés par la loi du 27 septembre 1940 pour incorporer sur des chantiers de travail les étrangers «en surnombre dans l'économie nationale». [ndrc]

convaincre ses sœurs pour qu'elles partent avec nous, mais elle fut la seule des quatre à en avoir le courage. C'est grâce à son instinct que nous avons échappé aux rafles suivantes et que nous n'avons jamais porté l'étoile jaune!

GÉRARD – Je ne me souviens pas de cet épisode; j'étais trop petit, je n'avais même pas 2 ans... Mais que maman était une personne de caractère, ça je le sais, puisque, dans la famille, on a longtemps parlé de la décision qu'elle avait prise à ce moment-là, une décision que tous qualifièrent de folie. Un acte de folie qui nous sauva la vie!

ALICE – Ah! Notre départ de Paris! Jamais je ne pourrai l'oublier! Un soir, maman m'expliqua qu'on allait prendre le train. Elle prit ma sacoche, y fourra un peu de linge et deux couvertures et me la mit sur le dos avant de t'habiller et de t'installer dans ta poussette. Puis elle plia sa petite machine à coudre, la mit dans son étui et la prit dans ses bras. Je me demande encore comment elle a réussi à nous faire faire, à pied, par un début de nuit hostile, dans un Paris qui n'était plus le Paris de la fraternité, les deux kilomètres qui nous séparaient de la gare de Lyon, alors que mon sac à dos était trop lourd pour moi et qu'elle, elle devait s'occuper de toi tout en portant sa machine à coudre contre elle. Tu pleurais dans ta poussette, et moi, je marchais à ses côtés, morte de peur.

L'odyssée ne faisait, cependant, que commencer! À la gare, on était des milliers à attendre... L'un après l'autre, tous les trains étaient pris d'assaut! Finalement, vers 4 heures du matin, un direct entra en gare qui avait suffisamment de places non réservées pour qu'on puisse y monter.

Quelques mois plus tard, en juillet 1942 –mais cela, nous ne l'avons su que bien après–, au 84 rue Claude-Decaen, où nous habitons, des policiers frappèrent à notre porte! L'ignominie de la rafle «du Vél' d'Hiv'» se déroula tout au long du 16 et du 17 juillet. Furieux de ne pas obtenir de réponse, ils harcelèrent nos voisins de questions. Tandis que M^{me} Huguet, la concierge, et sa belle-sœur –à qui maman avait laissé nos clefs!– répondaient que cela faisait plusieurs mois qu'elles ne nous avaient pas vus, les autres familles juives de l'immeuble étaient arrêtées! Après la guerre, on nous a dit

que c'était la vieille dame du deuxième étage, M^{me} Lamère, qui avait dénoncé tous ses voisins juifs¹!

Je crois qu'aucun d'eux n'est revenu...

La décision démente, mais opportune, de maman, l'année précédente, nous avait sauvés...

[Alice n'a gardé en mémoire que quelques fragments de ce voyage qui allait les mener auprès de leur père, prisonnier à Montech. Elle se souvient d'étapes – de peu de jours chacune –, mais elle ne sait plus dans quel ordre elles se firent. «On voyagea un peu en train, un peu en charrette, dit-elle, un peu à pied, un peu en autobus... et de vieux "Hôtels de la Gare" nous servirent de toit deux ou trois fois.]

ALICE – À chaque nouvelle étape, maman offrait ses services de lingère : elle confectionnait des combinaisons et des soutiens-gorge sur mesure ainsi que des chemises pour homme. Ah ! Elle ne s'était pas trompée lorsqu'elle avait pris la décision de prendre sa petite *Singer* avec elle ! Quand les clients lui demandaient combien elle prenait pour une chemise ou un corset, elle demandait qu'on la paye en beurre, en œufs ou en sucre..., ce qui lui permettait de nous nourrir sans trop de peine.

[Sans pouvoir donner de précisions, Alice parle d'étapes à Châteauroux², à Châteaumeillant³ et à Montauban. Ce qui est resté très nettement gravé dans sa mémoire, en revanche, c'est la résidence forcée qui les attendait à Châteaumeillant après le passage de la ligne de démarcation. Est-ce là que nous devons localiser la marche à travers le bois humide et le passeur qui les «vendit»? Et la bonne action du jeune militaire qui les surveillait? Tout cela est si peu clair dans sa mémoire que je me suis demandé à plusieurs reprises si je devais inclure ce «souvenir»... Cependant, même si ces péripéties

1. Alice croyait que c'était M^{me} Lamère qui les avait dénoncés car cette femme était connue dans l'immeuble pour la haine qu'elle portait aux Juifs. Mais ces arrestations eurent lieu lors de la Grande Rafle et les responsables des opérations savaient exactement dans quels appartements vivaient les familles juives (fichier des Juifs établi en octobre 1940). Ils n'avaient nullement besoin de dénonciateurs!

2. Ville du département de l'Indre, à environ 250 km au sud de Paris. [ndrc]

3. Ville du département du Cher, à environ 55 km au sud-est de Châteauroux. [ndrc]

ne se sont pas produites exactement au moment que nous évoquons ici, elles ont eu lieu... elles font partie de son vécu et de celui de Gérard... Elle les revit intensément lorsqu'elle les évoque. C'est pourquoi j'incorpore les deux épisodes suivants comme deux pièces du puzzle de leur vie dont on continue à chercher la place exacte tout en encastrant celles qui sont plus faciles à caser.]

ALICE – Nous étions maintenant près de la ligne de démarcation. Il allait falloir payer un passeur et c'était très cher... On était plusieurs à avoir misé sur l'honnêteté de cet homme que quelqu'un avait recommandé à l'un de nos compagnons de route et qui nous promettait de nous faire franchir le cours d'eau. Il fallut tout d'abord traverser un bois épais. Dans le silence ténébreux d'une nuit pluvieuse, nous cheminions dans le sillage du passeur. La marche nous prit une partie de la nuit. On était trempés, on était inquiets. Alors que l'aube allait bientôt poindre, l'homme nous expliqua qu'on était près du but et qu'il ne nous restait plus qu'une rivière à traverser pour être en zone dite «libre»...

HÉLÈNE – Comment votre mère a-t-elle pu marcher tout ce temps-là avec sa machine à coudre et Gérard, qui était si petit?

ALICE – Ma mère était d'un courage incroyable; chaque fois qu'il a fallu surmonter un obstacle de ce genre –et il y en a eu plusieurs–, une espèce de force surhumaine naissait en elle, venant je ne sais d'où...

À un détour du chemin, enfin, le cours d'eau!

Le cours d'eau, oui, mais aussi deux «collabos»!

Le passeur nous avait vendus!

Tout le groupe fut conduit à un camp de rassemblement où se trouvaient déjà d'autres Juifs. On vivait sous surveillance jour et nuit. Une fois par jour, à midi, on devait aller chercher un repas –une soupe infecte– qu'on nous distribuait dans une baraque installée au milieu de la place du camp. Un «jus de chaussette» si dégoûtant qu'à peine amorcé le tournant du chemin, maman débouchait la gamelle et la vidait sur l'herbe! Un jour, elle se mit en colère et prit à partie le gendarme qui veillait à la distribution. «J'en ai marre, je veux partir, j'veux partir!» criait-elle. Bizarrement, le

jeune homme eut l'air de s'apitoyer sur nous... «Aujourd'hui, il va y avoir beaucoup de mouvement en ville», souffla-t-il en regardant autre part tout en lui indiquant un endroit par où on pourrait sortir de là... «Essayez!» La peur au ventre, maman prépara nos affaires : le garde avait-il été sincère ou le retrouverions-nous au détour du chemin, pistolet au poing? «S'il nous tire dessus... on n'aura plus jamais faim ni peur», l'entendis-je se dire à elle-même... Si incroyable que cela puisse paraître, l'homme avait été compatissant. On marcha je ne sais combien de temps. Après, on prit un autocar ou un train, je ne sais plus...

[Gérard, Alice et leur mère sont maintenant à Montech, tout près de Montauban.]

L'ennemi avait besoin de bois et le travail des détenus du camp de Montech consistait, selon Alice, à abattre des arbres qui ensuite étaient envoyés en Allemagne. Les accidents étaient nombreux, comme ce coup de sabot dans le ventre que papa reçut alors qu'il était en train d'atteler les chevaux au tombereau et qui, heureusement, n'eut pas de conséquence.

À Montech, maman trouva une petite chambre à louer dans le village, chez M^{me} Escala, ce qui allait nous permettre, pensait-elle, de rendre visite à mon père. En fait, on ne le vit que deux fois. La première visite fut amère; la communication en effet ne pouvait être que gestuelle puisqu'on ne voyait les prisonniers que de loin et à travers les barbelés, mais la deuxième fut encore plus affligeante lorsqu'on apprit que le camp allait être transféré à Neuvic d'Ussel¹, ce qui allait rendre nos visites impossibles. Triste période! Pour comble de malheur, maman tomba malade et dut être hospitalisée à Montauban pour y être opérée. J'ignore comment la châtelaine –il y avait un château à Montech² et il était habité– en fut informée... Toujours est-il qu'elle nous accueillit, Gérard et moi, et que l'on resta vivre «au château» jusqu'à ce que maman sorte de l'hôpital. Des jours inoubliables pour nous, les deux petits Juifs

1. Commune de Corrèze. Le transfert du GTE 881 de Montech à Neuvic date du 25 novembre 1942. Neuvic se situe à 230 km, par la route, au nord-est de Montech. [ndrc]

2. Il s'agit plus vraisemblablement d'une des belles demeures construites à Montech au XIX^e siècle. Le véritable château de Montech, le château de Cadars, était occupé en 1943 par des officiers allemands... [ndrc]

poursuivis, que ceux que nous avons passés dans cette grande propriété! Pour la Pâque suivante, la châtelaine cacha plein de petits paquets de couleur pour nous dans les arbustes! Ta joie, Gérard, et la mienne, chaque fois qu'on en découvrait un!

HÉLÈNE – Combien de temps êtes-vous restés à Montech?

ALICE – Assez longtemps... Je ne sais pas exactement, un an et demi peut-être. C'est à Montech, vers le mois de mai de l'année 1943, que tout changea pour nous. On entendait parler d'arrestations de femmes, d'enfants, de vieillards... Un jour, une jeune personne s'approcha de nous alors qu'on était dans la rue. Elle nous salua, fit semblant de nous connaître, continua un bout de chemin avec nous tout en expliquant à voix basse à maman que rester tous les trois ensemble allait nous faire courir trop de risques, à elle et à nous! «Il faut que vous vous sépariez des enfants», insista la jeune femme.

[La plupart de mes compagnons de route avouent, comme je le fais moi-même, que, lorsque nous avons commencé à travailler sur ce livre, nos connaissances relatives à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale étaient limitées. À l'époque où nous étions étudiants, ce sujet n'était pas au programme des classes terminales et la plupart des événements historiques auxquels nous confrontaient nos souvenirs personnels ne nous étaient connus qu'à travers le tamis de notre vécu ou de ce que nous en avaient dit nos proches. De ce fait, il nous était difficile de les appréhender correctement dans le contexte général de la guerre. Pour la fiabilité de notre travail, nous avons décidé de confronter, lorsque cela s'avérait nécessaire, la narration personnelle et l'Histoire – l'Histoire écrite par les historiens –, ce qui nous a permis de nous y situer et de mieux évaluer nos parcours respectifs.

Il en est ainsi, très particulièrement, pour ce témoignage et les trois suivants, qui tous ont pour toile de fond la présence italienne dans la région du sud-est de la France.

Ce n'est qu'après bien des conversations téléphoniques et plusieurs mails qu'Alice prononça le mot «OSE» et qu'elle finit par me laisser entendre que la personne qui

avait dit à sa mère : « Il faut que vous vous sépariez des enfants » devait être une assistante sociale de l'OSE¹...

Enfin l'information qu'il me fallait pour vraiment commencer à reconstituer les non-dits et à comprendre que, si le récit d'Alice était si embrouillé et si elle ne se souvenait ni du nom des personnes chez qui elle et Gérard avaient été placés, ni du nom des villages, ce n'était pas seulement « parce que quand on est petit... on ne fait pas attention aux noms, vous savez... » ou « parce que j'étais toute grosse, vous comprenez... » ! C'est vrai qu'elle n'était pas bien grande, elle avait 9 ans, mais à 9 ans, les séparations vous marquent, même si la mémoire, plus tard, essaye de se débarrasser de la souffrance...

C'est sans doute la douleur provoquée par la séparation d'avec sa maman, cette rupture dans sa vie de petite fille, qui avait brouillé les choses dans sa mémoire, et nous n'aurions sans doute jamais pu terminer de mettre à jour son parcours si elle-même ne m'avait dit un jour qu'elle allait demander des informations à l'OSE ! Je n'avais même pas imaginé que Gérard ait pu être placé dans une maison de l'OSE, car jamais, au cours des réunions de notre groupe des enfants cachés, il n'avait évoqué le rôle de l'OSE dans sa survie !

La réponse qu'Alice reçut quelques jours plus tard la déçut. « Les listes et fiches qu'ils m'ont envoyées ne m'apportent rien de nouveau », m'expliqua-t-elle au téléphone.

Je lui suggérai néanmoins de les faire scanner et de me les envoyer.

Lorsque, sur mon écran d'ordinateur, je pus déchiffrer la première fiche, un nœud me serra la gorge... le parcours des enfants Grinszpan était là, devant moi, sept lignes, cinq toponymes, quelques mots à peine et ce qui, quelques minutes auparavant me semblait impossible était maintenant à ma portée : l'essentiel des deux ans d'enfance cachée de Gérard et Alice était là.

1. Sur la fiche de l'OSE d'Alice ainsi que sur celle de Gérard figure : « Envoyé(e) à Poulouzat par l'UGIF de Montauban. » (Voir pages suivantes)

Gérard, né le 30/6/1939, à Paris, nationalité française...
 15/5/1943 Poulouzat
 rentré le 6/1943 dans sa famille
 20/8/1943 Moûtiers
 4/10/1943 Saint-Paul-en-Chablais
 Dépl. XI Isère 1944
 Repris par parents 1944.

Au dos de la fiche, ces mots qui déchirent le cœur :
 Envoyé à Poulouzat par l'UGIF de Montauban.
 Le père est sans travail et la mère gravement malade. Ils ne
 peuvent s'occuper des enfants.
 Les enfants sont chétifs, sous-alimentés.
 À suivre du point de vue santé et éducation.
 Famille vivant à l'hôtel sans aucune ressource.

Les informations de la seconde fiche, celle d'Alice, sont
 identiques, avec, au dos, mention : « Voir observations fiche
 frère Gérard. »

<p><u>Grinszpan</u> Gérard</p>	<p>Né le 30.6.1939 à Paris Nationalité française</p>	<p>Adresse actuelle 15/5/1943 Poulouzat Kortat 693 dans sa famille 20.8.43 - Moûtiers 4.10.43 - St-Paul en Chablais Dépl. XI Isère 1944 Repris par parents 1944</p>
<p><u>Père</u> Henri (Herg) T. E 881 à Neuil d'Issel Polonais sans travail</p>	<p><u>Mère</u> Sarah (née Bryce) chez M^{me} Issale à Monted Polonaise - malade</p> <p><u>Frère</u> Gérard 30.6.39</p> <p><u>Sœur</u> Alice 26.7.1934 Poulouzat Monted St-Paul</p>	

Fiche de renseignements de l'OSE clandestine concernant
 Gérard Grinszpan, recto, 1944.

Fiche de l'OSE
concernant
Gérard Grinszpan,
verso, 1944.

travagé à Poulmyt par l'U.G.P.F. de
Antwerpen
Le père est sans travail et la mère
gravement malade. Ils se passent
d'occuper des enfants
Les enfants sont chétifs, sous-développés
A travers au point de vue santé et
éducation
Famille vivait à l'hôtel et sans aucune
ressource

<p>1943 <u>Grinszpan</u> Alice</p>	<p>Née le 26.7. 1934 à Paris Nationalité : française</p>	<p><u>Adresse</u> actuelle 151^{1/2} Poulmyt 1943 Rue de la famille 148 20.8.45 Antwerpen St-Paul. ca Chalais 4.8.43 Dépl. XI Seine 1943 Reprise par parents 1944</p>
<p><u>Père</u> Henri (Juz) T.E. 881 à Neuvic d'Assel Polonais sans travail</p>	<p><u>Mère</u> Sarah (née Bryer) ch. de la Grande à Antwerp Polonaise Malade</p> <p><u>Frère</u> Gerard 30.6.39 à Poulmyt Antwerpen St-Paul</p>	

Fiche de l'OSE concernant Alice Grinszpan, recto, 1944.

Fiche de l'OSE concernant
Alice Grinszpan, verso, 1944.

travagé à Poulmyt par l'U.G.P.F. de Antwerpen
Une description faite par Gérard

J'avoue qu'il me fallut un long moment pour qu'en moi s'apaise l'agitation que m'avait produite la lecture de ces documents. Empathie pour Gérard et sa sœur, admiration sans bornes pour l'œuvre de l'OSE... pour le courage et l'intelligence de ses organisateurs et bénévoles.]

ALICE – Quelques jours après la conversation qu'elle avait eue avec la jeune femme qui nous avait abordés dans la rue, ma mère nous expliqua que nous allions partir en colonie de vacances. On était en mai 1943.

[Ce dont Alice se souvient comme d'une « colonie de vacances de rabbins » était, en fait, la maison du Poulouzat¹ ! Certains des faits rapportés par Alice sont absolument confirmés par les documents que lui a fait parvenir l'OSE : Montech, Montauban, la maman gravement malade... Mais, à partir du moment où les enfants se trouvent séparés de leur mère, le témoignage perd de sa précision et semble souvent fantaisiste. Alice parle de maisons où son frère et elle auraient été placés, mais pas de « maisons de l'OSE » sinon de foyers de particuliers où, toujours, ils auraient été malheureux, mal nourris et maltraités... « L'abandon » fut sans doute beaucoup plus traumatisant que dans le souvenir qu'Alice a pu élaborer. Et puis c'était la grande sœur, elle avait 9 ans et Gérard 4 quand leur mère se sépara d'eux après l'avoir chargée, sans doute, de protéger son petit frère. Ou bien s'était-elle, elle-même, donné cette mission ?

Durant un an et demi, elle fut « Maman Alice », la petite maman de Gérard, la « grande », qui essayait de procurer quelques aliments supplémentaires à son petit frère et de lui éviter les peurs et les angoisses qu'elle gardait pour elle toute seule, bien au fond d'elle-même. Elle n'y réussissait pas toujours...

Ce témoignage est sans doute celui qui m'a donné le plus de mal à mettre au clair. Alice ne pouvait m'apporter aucun repère, ni géographique ni temporel. Encore une fois je me suis demandé pourquoi j'insistais à mettre au clair une narration apparemment impossible à décrypter... Je crois que je me suis obstinée à le faire parce qu'il me semblait qu'une reconstruction cohérente du vécu de Gérard, l'ami qui dès le début de nos réunions d'enfants cachés m'avait baptisée

1. Située sur la commune de Condat-sur-Vienne près de Limoges (Haute-Vienne), elle est ouverte en août 1942 pour décongestionner la pouponnière de Limoges. C'est une maison de l'OSE de « stricte observance », et elle est dirigée par Robert Job. Voir dans la présente Collection : Georges Garel, *Le sauvetage des enfants juifs par l'OSE*, Paris, Fondation pour la Mémoire de la Shoah/Éd. Le Manuscrit, 2012. [ndrc]

«Madame Topinambour», l'aiderait à déchiffrer la relation entre les traumatismes soufferts durant son enfance et sa vie en Argentine, une vie chaotique, marquée par de longues périodes d'abattement.

Ce qui suit du témoignage des enfants Grinszpan est le résultat, d'une part, de mes conversations personnelles avec Gérard et de mes entretiens téléphoniques avec Alice et, d'autre part, de la confrontation de certains «souvenirs» de celle-ci avec les documents que nous a procurés l'OSE.

J'avoue que j'aimerais savoir analyser sous un angle psychologique la genèse «des vérités d'Alice» afin de pouvoir mieux reconstruire son vécu et celui de son frère durant les deux dernières années de la guerre, car, ainsi que le dit Boris Cyrulnik: «La vérité narrative n'est pas (toujours) la vérité historique... Dans toute autobiographie, il y a un remaniement imaginaire...»]

Une troisième évasion

ALICE – Le camp de Montech allait être transféré à Neuvic d'Ussel. Papa ne renonçait pas facilement. Durant le transfert des prisonniers à Neuvic, il réussit à s'échapper! Pour la troisième fois! Il semble que, ce jour-là, la chance ait été de son côté, car il croisa des résistants qui lui offrirent un refuge dans leur campement. Après être resté quelques jours parmi eux, il considéra qu'il était temps de reprendre un rôle actif dans la lutte contre l'ennemi et s'incorpora à leur réseau: les Francs-tireurs et partisans français!

HÉLÈNE – Voilà qui explique pourquoi votre père est passé de l'engagement volontaire dans l'armée à la lutte clandestine!

[C'est ainsi effectivement que Hersz Grinszpan s'engagea dans la Résistance, tandis que sa femme quittait Montech avec Gérard et Alice, qu'elle avait repris avec elle, pour essayer de se rapprocher de Grenoble où, sans doute son époux le lui avait-il fait savoir, il allait participer à la résistance armée. La fiche de l'OSE de chacun des enfants dit: «juin 43, rentré dans sa famille». Repris par leur mère, donc, deux mois après l'opération de celle-ci et le séjour de ses enfants au château de Montech.

Ceci est confirmé par la «liste des enfants de l'OSE de Grenoble» où Gérard et Alice figurent parmi les enfants de l'OSE partis pour des destinations diverses.

vue M.H.

Liste des Enfants de l'OSE - GRENOBLE
partis à destin. diverses

n°	NOMS et PRENOMS	Date et lieu de naissance:	Adresse:	Situation de famille:
1	ABRANSON Suzanne	21-1-41 Paris	810 Cité Vasco, GREN.	avec parents
2	BAND Renée	2-1-29 Pologne	3, r.E. Delacroix, GREN.	père déporté
3	BAND Georgette	13-7-36 Paris	" " " "	" " " "
4	BESTER Rose	6-3-31 Paris	21, r. Genevoise, VOIRON	parents déportés
5	BESTER Bernard	19-1-34 Paris	+Rousse, VOIRON-CRIEL	" " " " "av. grd.n.
6	BLASER Gérard	6-7-44 Nancy	Grenoble	avec parents
7	BLASER Régine	22-12-37 Marseille	Grenoble	" " " "
8	BLUYOL René	8-10-39 Paris	85, r.d'Alembert, GREN.	père déporté
9	BLUYOL Hélène	14-9-36 Paris	" " " "	" " " "
10	CIEPELEWSKI Jacques	22-3-34 Paris	11, r. Chenoise, GREN.	mère décédée
11	DRISMANIS Serge	15-10-41 St. Gaden, St. Gaden, GIERES	La Roserie, GIERES	avec parents
12	DYM Harry	12-9-44 Tronche	ST. MAZAIRE-Royans	père déporté
13	FINKELSTEYN Abram	4-5-28 Varsovie	LA TROUVET Isère	parents déportés
14	GELMANT Ginette	34 Paris	4, rue Crépu, GRENOBLE	avec tante.
15	GOLDLUST Jacques	23-2-40 Paris	ST. BATHÉLEMY	avec parents
16	GOLDLUST Berthe	26-7-37 Paris	c/o M. Keris Bisten	" " " "
17	GRUNSZPAN Alice	26-7-34 Paris	13, r. J.J. Rousseau, GREN.	" " " "
18	GRUNSZPAN Girard	30-6-39 Paris	" " " "	" " " "
19	GUTMAN Aline	30-6-39 Paris	11e de HAPS, PT-CLAIR	père déporté
20	HERZOG Victor	22-7-38 Anvers	ALLIERS-et-RISSEY	père Amérique
21	HERZOG Frédérique	11-6-37 Monaco	" " " "	" " " "
22	HOLZMANN Maurice	20-5-23 Pologne	4, r. l'Oisans, GRENOBLE	avec parents
23	HOLZMANN Paul	15-5-25 Pologne	" " " "	" " " "
24	JACOT Michel	22-8-35 Paris	Le Muret, EYBENS	père déporté
25	KÖNIGSBERG Janine	6-7-33 Paris	ST. PIERRE-de-CHARTREUSE	mère déportée
26	KORNBLUM Monique	7-12-34 Forest	14, r. Dode, VOIRON	père assassiné
27	KORNBLUM Yves	2-11-36 Bruxell.	" " " "	par miliciens
28	KORNBLUM Danielle	10-8-40 St. Godens	" " " "	(aff. Jourdan)
29	KORNBLUM Claude	22-6-44 Voiron	" " " "	" " " "
30	KUMMERFELD Albert	30-1-34 Paris	5, r. Gambetta, LANCEY	père déporté
31	KUMMERFELD Dory	8-5-36 Paris	" " " "	" " " "
32	KUMMERFELD	11 ans	rue Champollion, VIP	avec parents
33	KUMMERFELD	7 ans	" " " "	" " " "
34	KUMMERFELD	8 mois	" " " "	" " " "
35	KURZER Robert	27-6-33 Paris	LA PLIKINE-CREST (Drôme)	mère déportée
36	LAPIDAS Sylvie	23-7-36 Paris	chez Montel, TENCEIN	père déporté
37	LOWENTHAL Claude	23-10-42 Béziers	2, r. des Clercs, GREN.	avec parents
38	MOCH Selma	21-1-37 Roust	11, Crs. Berriat, GREN.	parents déportés
39	MORGENSTERN Dora	7-3-32 Paris	Bozek, LA-TOUR-de-REVEL	avec parents
40	MORGENSTERN Henri	21-10-40 Paris	" " " "	" " " "
41	MORGENSTERN Jacques	4-5-43 Grenoble	" " " "	" " " "
42	MAROUNOWITZ Lisette	13-1-40 Paris	chez Marbonne, TENCEIN	avec sa mère
43	KAJMAN Denise	2-12-30 Pologne	Nanois Vine, SASSEKAGE	père déporté
44	PERL Monique	1-1-43 Nice	Hôtel Institut, GREN.	avec parents
45	RAVOVITCH Maurice	20-8-38 Paris	Quai Furon, SASSEKAGE	parents déportés
46	RAJNGLAS Adolphe	31-8-30 Paris	LA FRETTE par LE TROUVET	avec parents
47	RINET (WALD) Claude	8-6-27 Paris	C.J. Jaurès, GRENOBLE	père déporté
48	ROSENBERG Madeleine	26-2-37 Paris	MASSUERES près CHATEAUDUN	père prisonn.
49	SCHLESINGER Edouard	26-11-33 Paris	LA-PLIKINE-de-CREST Dme.	père à Paris
50	SKEIKES Jean-P.	19-6-37 Paris	73, Crs. Berriat, GREN.	père déporté
51	SOBELMAN Yvonne	27-6-43 Tronche	28, r. J. Jaurès, VIZILLIE	père fusillé
52	SUREK Denise	7-7-34 Paris	+BOUZE	avec parents
53	SUREK Renée	13-4-29 Paris	" " " "	" " " "
54	SZAJDER Colette	12-8-38 Paris	94, Crs. Berriat, GREN.	père déporté
55	VIEDERHANN * Claudine	7-6-39 Boulogne	2, pl. Avril c/o Parasol	père médecin
56	WOLFIANSKI Bella	6-1-31 Wilno	chez Marbonne, TENCEIN	père déporté
57	WALDMAN Léon	22-11-34 Paris	Hôpital de VERSAILLES	père prisonn.
58	WEISS Annie	21-5-28 Paris	PAVIOT (Isère)	père déporté
59	WISNIOWSKI Jacques	6-1-38 Paris	23, rue Revol, GRENOBLE	père déporté
60	WISNIEWSKI Renée	20-5-40 Paris	" " " "	" " " "
61	WYSZYNSKI Marie	6-4-37 Paris	La Combe, LE TROUVET	" " " "
62	WYSZYNSKI Liliane	6-1-41 Paris	" " " " (chez Pina)	" " " "

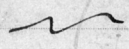
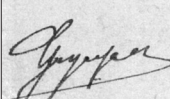
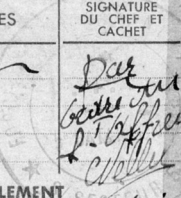
Liste des enfants de l'OSE de l'Isère partis pour des destinations diverses, dont Alice et Gérard Grinszpan, n°s 17 et 18, Grenoble, 1944.

Un second diplôme, décerné après la guerre au papa d’Alice et de Gérard, est la reconnaissance du Comité militaire national des Francs-tireurs et partisans français. Ce diplôme, signé Charles Tillon, où nous pouvons lire «Henry a droit à la reconnaissance de la Patrie libérée», nous permet de mieux comprendre comment s’entrelacent le parcours de cet homme indomptable, celui de son épouse qui le suit camp après camp, et celui de leurs enfants, qui, pendant certaines périodes de la guerre, vivent avec leur mère et, lorsque la situation se fait trop critique, sont confiés par celle-ci à l’OSE.]



« Diplôme décerné par le Comité militaire national des Francs-tireurs et partisans français à Monsieur Cryspan Henry [sic] »,
Paris, 26 janvier 1947.

ALICE – On arriva à Grenoble. Maman loua un petit deux-pièces au 13 de la rue Jean-Jacques-Rousseau. Nous y sommes restés plus de deux mois. Le groupe de résistants auquel mon père avait été incorporé était établi dans les montagnes qui dominent Grenoble!

NOM ET PRÉNOMS RÉELS GRINZSPAN. Hersz		NOM ET PRÉNOMS DE COMBAT SAPIM		GRADES SUCCESSIFS :	
DATES		GRADES	SIGNATURE DU CHEF ET CACHET		
DU	AU		 <i>Deuxième Grade d'Officier</i>		
VISAGE <i>ovale</i>		CHEVEUX <i>châtains</i>	SIGNALEMENT		
FRONT <i>large</i>	NEZ <i>regulier</i>	YEUX <i>marbrés</i>	1243. Responsable des Groupes de choc de la Région sud-est de l'Alsace 7-44 entre autres participé à une descente de S.S. magasin d'armes et à la libération de Grenoble Exposition Libération de Lyon		
TAILLE <i>1,75</i>	MARQUES PARTICULIÈRES		Pour Ordre de la Libération		
SIGNATURE DU DÉTENTEUR		EMPREINTE DIGITALE (pouce droit)			
					

DATES		ACTIVITÉS	SIGNATURE DU CHEF ET CACHET
DU	AU		
RÉCOMPENSES			
CARTE DÉLIVRÉE PAR LE <i>1^{er} bataillon</i>			
COMMANDEMENT <i>A Grenoble, le 11/10 1944</i>			

N° 1201

FFI

ISÈRE

**GOVERNEMENT
PROVISOIRE
DE LA
RÉPUBLIQUE**

Carte FFI-Isère de Hersz Grinzspan, recto et verso, Grenoble, 11 octobre 1944.

Mes parents se retrouvèrent en ville un jour où papa était allé récupérer les faux papiers que ses supérieurs lui avaient fait faire et que maman était allée acheter du lait!

GÉRARD – J’imagine la rencontre!

ALICE – Après avoir informé ses supérieurs de la présence de sa famille en ville, papa reçut la permission de venir nous rendre visite de temps en temps.

Peut-être te rappelles-tu, Gérard, que, dans la maison située en face de celle où nous habitons, un homme, souvent, était penché à sa fenêtre. Or, de cette fenêtre, il avait une vue plongeante sur la nôtre. Maman craignait que cet homme ne soit un collabo. Ses craintes lui furent confirmées par une voisine.

Il ne fallait donc surtout pas que ce voisin importun se rende compte qu’un homme venait nous voir et parfois passait la nuit avec nous. Mais il n’a pas fallu longtemps, au collabo, pour comprendre qui nous étions et qui était l’homme qui venait nous rendre visite... Encore une fois, la chance fut de notre côté lorsque mes parents furent interceptés un jour dans la rue par deux Allemands en uniforme. «Papiers, s’il vous plaît!»... Cet ordre ne glaça pas autant le sang de mes parents que l’entrée en scène de l’homme de la fenêtre d’en face! Maman se sentit défaillir, notre voisin-collaborateur allait les dénoncer, c’était sûr, ils étaient perdus! Et quand l’homme se dirigea vers les soldats pour leur dire: «Laissez tomber, ce mec-là, je le connais, il ne nous intéresse pas!», elle ne put que baisser les yeux sans comprendre...

Quelques jours après cet incident, ou quelques semaines, en juillet ou août 1943, ma mère nous expliqua que nous allions passer la fin de l’été dans une vraie colonie de vacances, en montagne, et que c’était une grande chance pour nous.

[Ce souvenir d’Alice, qui remonte à l’été 1943, semble correspondre à la mention qui figure aussi bien sur la fiche de Gérard que sur la sienne: «20/8/1943 Moûtiers», et il est tout à fait vraisemblable, bien qu’Alice le nie, que cette «colonie de vacances» que leur promettait leur maman ait été la maison d’enfants de l’OSE «Les Lutins», à Moûtiers-Salins, en Savoie, région qui faisait alors partie de la zone italienne.

HAUTE SAVOIE			
59	FAJDER	Simone	19.12.32
20	FELSENTHAL	Henri	18. 4.39
114	FRANKFURTER	Georges	7. 6.38
4	FRIDMAN	Charles	24.10.30
5	FRISCH	Sally	4. 6.38
88	FROMONCI	Daniel	
HAUTE LOIRE (2ème secteur)			
29	GAMBURGAS	Jacques	2. 6.34
28	GERBLATT	Georges	9.12.38
25	GROSMANN	Kurt	3. 8.29
HAUTE SAVOIE			
11	GRYVALD	Régine	8. 4.32
ISERE			
41	GLASBERG	Marcel	12.1. 35
40	GLASBERG	Henri	13. 4.32
42	GLASBERT	Suzanne	7.11.38
62	GRYNSPANN	Alice	26. 7.34 repris parents
65	GRYSPANN	Gérard	30. 6.39
U.S.A. 32	GUTFELD	José	8.10.34
	HAKFUNKEL	Blanche	7. 6. 30
INDRE			
34	GITMAN	François	3. 3.38 Tours
53	GITMAN	Marin	7. 2.31
111	GLAJNER	Lucie	3. 7.38
76	GOLDBACH	Sonia-Suzette	20.9.25 Niesbaden (A)
77	GOLDBACH	Ruth	8. 6.34 Niesbaden
58	GOLDSTEIN	Suzanne	18. 5.30
59	GOLDSTEIN	Rachel	29.12.40
70	GREYLSHEIMER	Liselotte	30. 3.35 Fritzensheim
LOIRE			
31	GECEL	Rachel	25. 2.33 Roanne
32	GECEL	Rose	9. 9.35 Roanne
33	GERST	Régine	20.12.27 Lezigrube (A)
34	GINOLD	Juliana	24.10.37 Paris
35	GOLDFUSSER	Jacques	27. 1.37 Argenteuil
36	GOTTILIE	Marcel	25. 2.31 Nancy

Liste des enfants «aspécifiques¹» du circuit A du réseau Gareil par département, septembre 1944.

1. Les enfants dits «aspécifiques», c'est-à-dire non repérables, sont évacués des maisons de l'OSE par des assistantes sociales après avoir changé d'identité. Voir Katy Hazan, *Le Sauvetage des enfants juifs pendant l'Occupation dans les maisons de l'OSE, 1938-1945*, Paris, Éditions Somogy, 2009. [ndrc]

Le frère et la sœur figurent, ensemble encore, sur une «liste des enfants de l'OSE de l'Isère» et sur une autre liste, celle des enfants du réseau Garel de septembre 1944.

Les enfants Grinszpan n'y resteront que peu de temps, car, avec la capitulation de l'Italie fasciste et la retraite des Italiens de la zone qu'ils occupaient en France, l'OSE allait bientôt fermer «Les Lutins». Les fiches de l'OSE nous indiquent que, le 4 octobre 1943, Gérard et Alice seront transférés dans une autre maison de l'OSE, «La Chaumière», à Saint-Paul-en-Chablais, en Haute-Savoie, un village très proche de la frontière suisse.

Les Allemands continuaient leurs actions et à imposer leurs lois.

Conscient que ses maisons se transformaient en souricières, l'OSE les fermait l'une après l'autre et mettait au point une autre voie pour le sauvetage des enfants juifs : l'accueil au sein de familles catholiques et protestantes, ce que l'on a appelé «le réseau Garel», du nom de l'homme qui l'organisa et le dirigea¹.

Une nouvelle étape commençait pour Gérard et Alice.

Sur leurs fiches individuelles établies par l'OSE reproduites plus haut (voir p. 180-181), les deux lignes de la colonne de droite nous donnent une information qui, cette fois, est peu précise :

Dépl. XI Isère 1944

Repris par parents 1944.

Dans un échange de courriers complémentaires, la personne chargée des archives de l'OSE répond ainsi à mes questions :

«En novembre 1944, ils (les enfants Grinszpan) sont cachés par le circuit clandestin de l'OSE dit “réseau Garel” dans une famille en Isère, mais, malheureusement, nous n'avons pas le nom de la famille.»

Alice ne me donne que peu de précisions sur cette période passée en Isère, qui, pourtant, semble avoir été la plus

1. Sur l'OSE durant la guerre, le réseau Garel et ses deux circuits A et B, voir dans la présente Collection, Georges Garel, *Le sauvetage des enfants juifs...*, *op. cit.*, étude remarquable réalisée par Katy Hazan. [ndrc]

traumatisante de toutes pour elle; les souvenirs qu'elle en a gardés non seulement sont confus mais ils sont si terrifiants qu'on a du mal à tout croire. Je transcris ci-dessous l'essentiel de cette partie de son témoignage sans avoir pu ni confirmer ni ordonner chronologiquement les faits qui sont ici rapportés.]

ALICE – Il fallait qu'on oublie qu'on était juifs! On ne s'appellerait plus Grinszpan, nous expliqua-t-on, mais Grespon! Tu ne t'en souviens sans doute pas, Gérard, mais je te fis un dessin pour t'enseigner les lettres de notre nouveau nom. J'avais 10 ans et j'étais responsable de ta vie et de la mienne! Bien que pas plus haut que trois pommes, tu as dû comprendre la gravité de l'enjeu, car, à partir de ce moment-là et jusqu'à la fin de la guerre, tu as toujours répondu à notre nouveau nom sans jamais te tromper!

La maison qui nous échut était loin d'être accueillante... La dame qui allait nous héberger était une paysanne dont le mari était parti à la guerre et n'était pas encore revenu... Elle avait un fils – le petit prince! – et 10 autres pensionnaires!

GÉRARD – Elle me faisait peur, ça je m'en souviens!

ALICE – C'était une véritable sorcière – c'est ainsi que nous l'appelions, du reste – qui, j'en suis sûre, n'acceptait un tel nombre d'enfants que pour gagner de l'argent!

HÉLÈNE – Il m'est difficile de croire que l'OSE ait accepté qu'une seule personne reçoive 12 enfants...

GÉRARD – Pour ça, je m'en souviens, nous étions nombreux chez cette femme. Il y avait au moins deux autres fratries de deux frères chacune avec nous et le souvenir que j'ai gardé de cette maison est toujours accompagné d'un tas de visages d'enfants...

HÉLÈNE – Ce n'était pas un home? Une maison d'enfants appartenant à une organisation?

ALICE – Non! C'était un foyer particulier! Martial, «le petit prince», était un garçon d'une douzaine d'années, très soigné. Sa mère le choyait, alors que nous, les «pensionnaires», nous étions mal accoutrés et ne mangions jamais à notre faim! Elle nous privait pratiquement de tout, elle nous disputait pour un rien, nous menaçait, jurait, criait, nous battait, et quand elle était plus en colère que

d'habitude, elle nous attrapait par les cheveux et nous cognait la tête contre le mur [*siz*]! Nous vivions dans la hantise de ses crises de rage et avons vite appris à ne rien faire de ce qui pouvait lui déplaire.

Les plus grands devaient entretenir la maison, et si quelque chose ne lui plaisait pas, elle nous empoignait par le bras et nous faisait tout recommencer. Quatre d'entre nous étaient, de plus, assignés à la corvée de bois. La grande cuisinière noire sur laquelle elle faisait à manger en dévorait des quantités énormes et il fallait aller en chercher deux ou trois fois par semaine. Nous revenions chargés de fagots, couverts de bleus et d'égratignures. Cette corvée, nous la faisons à la nuit tombante et M^{me} X exigeait que nous agissions vite. Elle ne nous laissait pas retourner deux fois de suite au même endroit, sans doute parce qu'il s'agissait de propriétés privées et que ce que l'on faisait était du vol...

Je crois qu'elle prenait plaisir à nous faire souffrir, car elle nous envoyait en forêt même s'il faisait froid... «C'est bon pour ouvrir l'appétit», disait-elle! Elle savait bien pourtant que, de l'appétit, nous en avions même sans balade en forêt... Tout gosses que nous étions, nous avons déniché une vieille cabane à ranger le foin à demi cachée par des buissons d'aubépine. Sans attendre que «notre appétit s'ouvre», nous allions droit vers cet abri! On s'asseyait par terre, serrés les uns contre les autres pour avoir un peu plus chaud... C'était notre moment de revanche: on se moquait du petit prince et de «sa sorcière» de mère, on imitait leur façon de parler, leurs gestes... On pleurait aussi... Nous restions là ainsi un long moment, puis nous rentrions en courant, morts de faim pour de bon!

L'école était notre havre de paix, nous y étions tranquilles, le maître et la maîtresse étaient compréhensifs et bienveillants. Qu'importaient les cinq kilomètres à pied qu'on devait faire? Tu allais dans la petite classe, Gérard, tu te souviens, et moi dans la grande. J'étais la chouchoute de la maîtresse; c'étaient mes heures les plus heureuses.

Une jeune femme venait nous voir une fois par mois. Elle envoyait toujours un petit mot à M^{me} X pour la prévenir de son arrivée [*siz*]. Alors, ce jour-là, on était propres et nos vêtements plus présentables. La sorcière allait même jusqu'à mieux cuisiner!

L'un de nos petits compagnons, Claude, qui était un peu plus âgé que moi, me confia un jour qu'il ne supportait plus d'être dans cette maison et qu'ils allaient s'enfuir, lui et son frère, un petit garçon d'un an plus âgé que toi. Ils avaient une tante, disait-il, qui vivait dans la région. Pauvre innocent, il pensait qu'il leur serait facile de se rendre chez elle et il me proposa de partir avec eux.

GÉRARD – Pourquoi ne l'avons-nous pas fait, Alice ?

ALICE – Tu étais vraiment trop petit, Gérard. « Il ne tiendra pas – je me suis dit –, s'il meurt en chemin, ce sera ma faute ; je ne me le pardonnerai jamais ! » – « Partez sans nous, ai-je dit à Claude. Nous garderons le secret ! »

Claude m'avait expliqué son plan. Il passerait chez le boulanger et prendrait une grosse miche de pain sur le livret de M^{me} X, comme si c'était pour elle. « Avec ça, on tiendra jusque chez ma tante », m'avait-il dit. Ils prirent quelques vêtements et se faufilèrent hors de la maison avant l'heure à laquelle habituellement nous nous réunissions pour partir à l'école.

À l'appel, ni Claude ni son frère ne répondirent. Je savais que la maîtresse m'interrogerait et j'avais préparé ma réponse... « Je n'ai pas entendu le réveil ce matin, mademoiselle ! Quand je me suis réveillée et que j'ai vu qu'il était tard, j'ai vite secoué Gérard, on s'est habillés en vitesse tous les deux et on est venus en courant ; on ne les a pas vus ! » Le mensonge, bien que pieux, n'aida pas nos compagnons...

HÉLÈNE – Comment cette histoire s'est-elle terminée ?

ALICE – Le directeur de l'école, qui était l'un des deux instituteurs et à la fois le maire du village, envoya quelqu'un à bicyclette pour essayer de les rattraper. Il fit aussi téléphoner aux écoles et aux mairies des alentours pour les avertir. Quelques heures plus tard, l'employé du bureau de poste de l'un des villages voisins vit passer deux gamins qu'il ne connaissait pas et s'approcha d'eux. Avant même qu'il leur ait demandé quoi que ce soit, le petit frère de Claude bafouilla : « Non, monsieur, ce n'est pas nous qu'on cherche... »

On les ramena à M^{me} X. Elle les fit se déshabiller en présence de nous tous, prit une serviette de toilette, la mouilla, l'enroula et commença à les fouetter avec [sic], tandis qu'un tas d'insultes s'échappaient de ses lèvres... Atterrés, nous assistions à cette scène

et la supplions d'arrêter. Elle enferma les deux garçons dans les WC avec, pour toute nourriture... la miché de pain que Claude avait prise à la boulangerie. Quelques jours plus tard, elle fit prévenir l'institution qu'elle ne voulait plus de ces enfants-là!

GÉRARD – J'étais petit mais je me souviens de ces jours terribles...

ALICE – Cette fois, l'assistante sociale arriva sans prévenir et pria M^{me} X de ne pas assister à la conversation qu'elle voulait avoir avec les enfants. Sachant que la sorcière nous punirait si nous disions la vérité, aucun de mes petits compagnons n'osait dire combien elle nous traitait mal. Lorsque ce fut mon tour, je fis un très gros effort sur moi-même et sur ma peur et suppliai l'assistante de nous placer, Gérard et moi, autre part.

La jeune femme ne manquait certes pas de bonne volonté, mais elle m'expliqua qu'il allait lui être impossible de trouver immédiatement deux foyers, un pour Claude et son frère et un autre pour Gérard et moi...

Elle finit par céder à mes sanglots...

On passa cette nuit-là et une partie de la journée suivante dans des bureaux. L'assistante découvrit finalement un couple qui vivait dans la banlieue de Grenoble et acceptait de nous recevoir. Elle nous accompagna chez eux.

[Alice me dira à plusieurs reprises que l'aide des « curés progressistes » qui connaissaient la France profonde et ses paysans joua un rôle fondamental dans la survie de tous ces jeunes protégés du circuit Garel.]

À part Gérard et moi, il n'y avait pas d'autres enfants dans cette maison où, dès qu'on entra, on se rendait compte que c'était la femme qui portait la culotte! Elle était grande et forte et guère plus commode que la *sorcière*, mais, comme elle était infirmière, elle s'absentait souvent et pour nous, chacune de ses sorties était un répit. Là aussi je devais faire le ménage et m'occuper de Gérard, mais la vie y était moins tendue, car, lorsqu'elle n'était pas là, on pouvait compter sur la bonhomie complice de son mari.

Elle m'envoyait acheter le lait dans une ferme qui le vendait moins cher qu'au village, à quelques kilomètres d'où nous vivions. La fermière était bien gentille et me donnait un litre de lait supplémentaire

si je l'aidais à nettoyer sa cuisine. Du lait pour mon petit frère! Au retour, je cachais mon bien sous mon manteau et marchais le plus vite possible pour que l'infirmière ne se rende compte de rien. Gérard buvait son bon lait frais le soir, en cachette. Mais quand, à l'école, on m'enseigna que le lait devait se faire bouillir pour éviter les maladies, je fus prise de panique. Si je le faisais bouillir, M^{me} Y. s'en rendrait compte... et si Gérard buvait ce lait cru, il pouvait tomber malade. Je n'arrivais plus à dormir la nuit et quand, enfin, je parvenais à trouver le sommeil, je me réveillais en sursaut, angoissée. Tout était décidément difficile dans ma vie de gamine de 10 ans et demi...

À l'école, car là aussi nous allions à l'école, on se réunissait dans la cour une fois par semaine pour rendre hommage aux morts. On hissait le drapeau et on chantait *La Marseillaise*.

Un jour où la cérémonie avait été particulièrement triste car il y avait eu énormément de morts cette semaine-là, la directrice, très impressionnée, oublia de replier le drapeau. Le lendemain, il y eut un raid allemand. En voyant le drapeau déployé, l'un des pilotes lança ses bombes! Au milieu des ruines, on retrouva le corps de la directrice et celui du jardinier...

À partir de ce moment-là, quand les sirènes annonçaient un bombardement, M^{me} Y., qui avait peur qu'on reste chez elle, nous confiait à une fermière qui vivait un peu à l'écart du village. Lorsque retentissait l'alarme, cette femme nous faisait entrer dans la grange à foin qui se trouvait isolée par rapport aux autres bâtiments de l'exploitation et nous faisait grimper tout en haut de la meule. Un soir où nous étions ainsi planqués, sous le toit de tôle et transis de froid et de peur, un nouveau bombardement fit trembler grange à foin, ferme et êtres vivants.

– Ce sont des bombes? me demandas-tu...

Et moi, sans rien trouver de plus convaincant, de te dire:

– Ils sont en train de démolir la ferme d'à côté pour en construire une autre...

Alors, d'une voix qui tout à coup était devenue toute grave, petit bonhomme que tu étais, tu rétorquas ainsi à mon mensonge:

– Maman Alice, tu crois que je ne sais pas qu'on va mourir ensemble?

On n'est pas morts, Gérard! On a survécu aux angoisses, à l'absence de nos parents, aux dangers chaque jour renouvelés... On nous a envoyés d'une maison à une autre... Cette vie, hors de la Vie, dura quatre ou cinq mois encore, mais nous avons eu une chance que peu de familles juives ont eue : nous avons survécu tous les deux, sans jamais nous séparer de toute la guerre, et nos parents sont restés en vie, eux aussi, chacun de son côté.

Un jour, c'était à la fin de l'année 1944, je vis une femme qui marchait en direction de la maison où nous étions placés. Ses talons hauts et son turban autour de la tête ne réussirent pas à me tromper... tout se bouscula dans ma tête... Je ne rêvais pas, c'était ma mère! «Tu vois bien, me dis-je à moi-même, qu'elle ne pouvait pas être morte!»

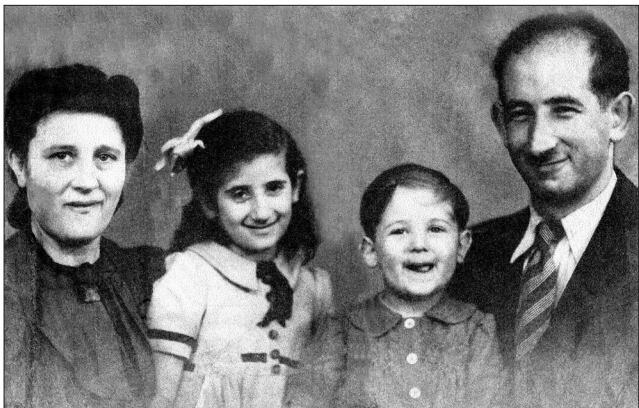
[Sura, la mère des enfants, avait perdu leur trace... ils avaient changé si souvent de foyers... Elle dut avoir recours, selon Alice, à un stratagème digne de Sherlock Holmes pour les retrouver, mais ceci est une autre histoire...]

GÉRARD – Je ne me souviens pas de nos retrouvailles avec maman, mais je sais qu'on est repartis à Grenoble avec elle et que nous y sommes restés un certain temps.

[Sur la liste de l'OSE de janvier 1945 reproduite plus haut (voir p. 188) que l'on m'a fait parvenir où figurent Alice et Gérard, il est indiqué que ceux-ci sont chez leurs parents.]

ALICE – Oui, plusieurs mois! Nous y avons même été scolarisés : toi tu allais à la maternelle et moi à la grande école.

Gérard,
Alice
et leurs
parents,
après
la guerre.



De France en Argentine

HÉLÈNE – Tu avais quel âge, Gérard, quand vous êtes arrivés en Argentine ?

GÉRARD – J'avais 13 ans et Alice 18 ! C'était en septembre 1952.

ALICE – Ils étaient nombreux les survivants qui essayèrent de quitter l'Europe après la guerre, mais il n'était pas facile de trouver un pays qui accepte de les accueillir. En 1947, on commença à entendre parler de « guerre froide ». Le fantôme d'un troisième conflit mondial s'installa. Papa, qui avait un frère à New York, proposa de tenter l'émigration aux États-Unis. Mais moi, j'avais certains préjugés contre les Yankees et cette perspective ne m'attirait guère.

Ma mère avait une cousine à La Paz. « Pourquoi pas la Bolivie ? » suggérai-je.

L'idée fut acceptée.

Le premier obstacle fut facilement surmonté : comme il n'y avait pas de route directe de Paris à La Paz, on prendrait un bateau pour Buenos Aires, où mon père avait un cousin, et de là on prendrait le train pour la Bolivie.

Le voyage se passa sans inconvénient. Arrivés au port de Buenos Aires, on fut reçus comme prévu par le cousin de papa, qui nous emmena chez lui.

Notre expérience *porteña*¹ ne fut, cependant, pas des plus agréables.

GÉRARD – ... Je me souviens de cette impression bizarre de voir des hommes en pyjama qui sortaient bavarder sur le trottoir avec leurs voisins, le soir, et des *colectivos*, des autobus bizarres, petits et trapus, si pleins de passagers aux heures de pointe que les plus courageux s'accrochaient aux saillies des portes et voyageaient *colgados*, c'est-à-dire le corps « suspendu » en dehors du véhicule...

ALICE – On resta dix jours à Buenos Aires, puis, sans regret, on prit le train pour la Bolivie.

Après ces trois semaines de bateau, ces dix jours en Argentine et ces quatre jours de train que dura le voyage de Buenos Aires à La Paz, nous espérions trouver un futur prometteur en Bolivie. Hélas ! La ville était sale, c'est le moins que l'on puisse dire, les

1. En espagnol, « du port ». La ville de Buenos Aires est une ville portuaire.

jupes des *cholitas*¹ cachaient bien des misères, les gens du pays mastiquaient leur coca², on ne trouvait pas de travail facilement...

Rester? Repartir? Et si on repartait, où?

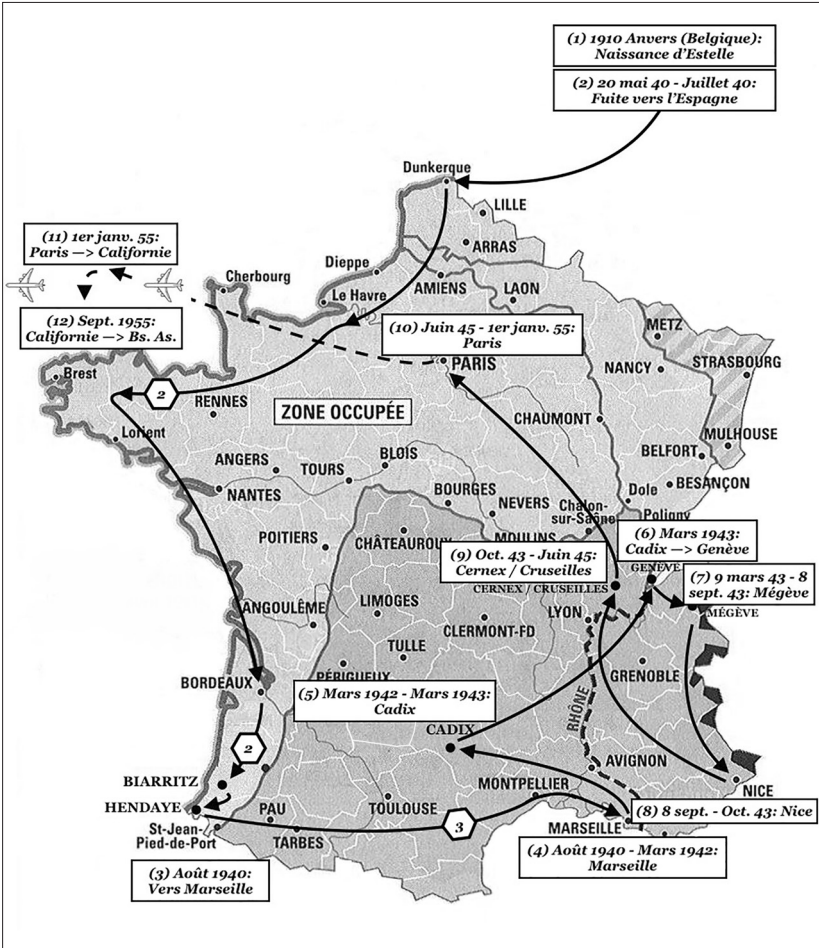
GÉRARD – On ne quittait pas facilement la Bolivie! Une loi obligeait les immigrants à y rester au moins deux ans avant de chercher une autre destination. Il fallut donc qu'on s'installe.

ALICE – On se mit dans le commerce, mon père et moi. Malgré les 4 000 mètres d'altitude de La Paz, tous les employés de bureau devaient porter costume et cravate. La vente des coupes de tissus était donc un bon moyen de gagner sa vie, mais l'économie de la Bolivie n'était pas du tout ce que l'on connaissait...

... Au bout de six mois, mes parents élaborèrent un nouveau projet: on essayerait de s'établir en Argentine sans attendre plus longtemps...

1. Nom donné aux femmes indigènes en Bolivie.

2. La mastication de feuilles de coca, en Bolivie et dans le nord de l'Argentine, est un rituel traditionnel aux vertus énergisantes. [ndrc]



Carte du parcours d'Estelle Brawerman de sa naissance, en 1910, à Anvers (Belgique), à son arrivée à Buenos Aires, en 1955.

Estelle/Esther Brawerman

Biographie

- 1892 13 février: naissance à Lodz (Pologne) de Chaïm David Faïbousiak, le futur père d'Estelle.
- 1907 Âgé de 15 ans, Chaïm est arrêté alors qu'il distribue des pamphlets antirusses, et emprisonné. Sa mère réussit à obtenir sa libération et l'envoi à Dantzig (actuellement Gdańsk, Pologne) pour l'éloigner du danger, puis, un an plus tard, à Anvers (Belgique), chez un oncle avec qui il apprendra le métier de diamantaire.
- 1909 Chaïm épouse religieusement Sura Scheive Brafman, née en 1880 à Lublin (Pologne).
- 1910 20 novembre: naissance d'Estelle/Esther à Anvers.
- 1914 *28 juillet: attentat de Sarajevo, catalyseur du déclenchement de la Première Guerre mondiale.*

Craignant les conséquences de l'invasion allemande de la Belgique, de nombreux Juifs de la communauté anversoise demandent asile au Royaume-Uni. Un comité d'entraide, créé par le maire de Londres, soutient les réfugiés.

Mariage civil de Chaïm et Sura en prévision d'une éventuelle émigration au Royaume-Uni.

1918 *11 novembre : signature de l'armistice à la clairière de Rethondes (forêt de Compiègne, Oise), fin de la Première Guerre mondiale.*

La paix revenue, le bourgmestre (maire) d'Anvers invite les expatriés à revenir.

1929 *24 octobre : krach de la Bourse de Wall Street (New York).*

En raison de la Grande Dépression qui s'ensuit, le père d'Estelle diversifie son activité, achetant des montres en Suisse qu'il part ensuite vendre en Pologne et en Allemagne. Estelle l'accompagne souvent dans ses voyages d'affaires.

1933 *30 janvier : à Berlin, Hitler, chef du parti nazi, est nommé chancelier.*

8 août : mariage d'Estelle avec Faibush Machel (Philip) Herschkowicz, né à Lodz en 1902, et lui aussi, diamantaire.

1935 *15-16 septembre : lois raciales de Nuremberg (Bavière).*

1936 *1^{er} novembre : proclamation de l'axe Rome-Berlin.*

1939 *3 septembre : la France, le Royaume-Uni ainsi que l'Australie et la Nouvelle-Zélande déclarent la guerre au III^e Reich après l'invasion surprise de la Pologne par ses armées deux jours plus tôt. Début de la « Drôle de guerre » en France.*

1940 *10 mai : attaque des armées allemandes contre la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg pour envahir la France. Fin de la « Drôle de guerre ».*

20 mai : Estelle et son époux ainsi que ses parents, ses beaux-parents et le grand-père de son mari quittent Berchem (de nos jours, un district d'Anvers) en voiture. Ils passent la frontière franco-belge à La Panne, puis, dans l'intention de passer en Espagne afin d'embarquer pour Buenos Aires où est déjà établie une partie de la famille paternelle, ils descendent vers les Pyrénées par la côte jusqu'à Hendaye. Ils ont les visas nécessaires, mais, n'ayant pas le permis de transit par l'Espagne, ils ne seront pas autorisés à franchir la frontière espagnole. Après un mois dans l'expectative, ils décident de se rendre à Marseille, où plusieurs membres de leur famille vivent déjà.

10 juin : l'Italie fasciste déclare la guerre à la France.

22 juin : signature de l'armistice entre la France et l'Allemagne à Rethondes, près de Compiègne (Oise). Les trois cinquièmes du territoire français divisé en plusieurs zones passent sous autorité nazie.

24 juin : signature de l'armistice à la villa Incisa entre l'Italie et la France, qui délimite la zone d'occupation italienne.

10 juillet : à Vichy, l'Assemblée nationale (députés et sénateurs réunis) vote les pleins pouvoirs au maréchal Pétain.

24 août : Estelle et sa famille – sept personnes – arrivent à Marseille. Ils louent un petit meublé dans un quartier populaire où ils vivront dans des conditions assez rudimentaires.

27 septembre : en zone occupée, la première Ordonnance [allemande] relative aux mesures contre les Juifs définit les personnes regardées comme juives, interdit aux Juifs partis en zone dite « libre » de revenir en zone occupée, prévoit le recensement des Juifs avant le 20 octobre (fichier des Juifs) et impose l'affichage d'« Entreprise juive » sur les commerces tenus par des Juifs.

Même jour : loi du gouvernement de Vichy sur les étrangers « en sur-nombre dans l'économie nationale » qui prolonge les Compagnies de travailleurs étrangers (CTE, créées en avril 1939), sous le nom de Groupements de travailleurs étrangers (GTE).

3 octobre : le gouvernement de Vichy promulgue la loi « portant statut des Juifs », qui définit les personnes considérées comme juive leur interdisant la fonction publique et diverses professions.

4 octobre : loi sur « les ressortissants étrangers de race juive » et leur possible internement dans des camps spéciaux par décision du préfet du département.

24 octobre : entrevue de Montoire (Loir-et-Cher). Pétain engage la France dans la voie de la collaboration avec les nazis.

1941 29 mars : création du Commissariat général aux questions juives (CGQJ) par l'État français à l'instigation des Allemands, dirigé par Xavier Vallat qui revendique « un antisémitisme d'État ».

2 juin : promulgation du second statut des Juifs qui élargit le groupe des personnes considérées comme juives et les écarte de la plupart des activités économiques.

Circulaire préfectorale étendant le recensement des Juifs à la zone « libre ».

22 juin: rupture du pacte germano-soviétique et invasion surprise de l'URSS par les armées nazies (plan Barbarossa).

Juillet: Estelle et sa famille se présentent au recensement des Juifs à Marseille.

29 novembre: création par l'État français, à l'instigation des Allemands, de l'Union générale des Israélites de France (UGIF).

8 décembre: les États-Unis entrent en guerre suite à l'attaque japonaise surprise sur la base navale de Pearl Harbor (sur l'île d'Oahu, État d'Hawaï), la veille.

1942 *20 janvier: conférence de Wannsee (banlieue de Berlin), qui organise économiquement, administrativement et techniquement la « solution finale de la question juive en Europe », dont la décision remonte à quelques semaines. Elle évalue à 11 millions le nombre de personnes à assassiner.*

Assignées à résidence obligatoire, Estelle et sa famille quittent Marseille pour Gadis, un hameau de la commune de Gras, dans le sud-est du département de l'Ardèche.

2 juillet: accords de collaboration policière entre Bousquet et Oberg (chef suprême des SS et chef de la police). Plus de 10 000 Juifs étrangers ou devenus apatrides de la zone « libre » seront arrêtés par la police de Vichy pour être livrés aux Allemands et déportés.

14 août (approx.): deux gendarmes arrivent avec un ordre de mise en détention des parents d'Estelle qui porte le sceau du chef du gouvernement de Vichy, Pierre Laval. La mère d'Estelle est libérée quelques heures plus tard, mais son père est envoyé au camp de transit de Drancy, en banlieue parisienne.

21 août: les deux gendarmes reviennent, cette fois-ci pour arrêter le mari et le beau-frère d'Estelle. Celle-ci se lance à vélo vers la garnison française établie dans le village voisin afin de présenter au colonel le certificat de grossesse de sa belle-sœur: elle obtient sa libération. Par contre, elle ne pourra rien faire pour obtenir la mise en liberté de son époux qui sera interné au fort Barraux (Isère), prison de l'État français où sont également détenus des Juifs en transit. Il sera ensuite

transféré au camp de Drancy (peut-être *via* le camp de Vénissieux, près de Lyon).

26 août: premières rafles de Juifs en zone « libre » et premières arrestations de jeunes de plus de 16 ans dans les maisons d'enfants. L'arrestation de Juifs étrangers à livrer aux Allemands concerne aussi ceux qui sont présents dans les GTE.

2 septembre: départ du convoi de déportation n°27 de la gare du Bourget-Drancy avec Faibush Herschkowicz, le mari d'Estelle, qui trouvera la mort deux mois plus tard au camp de Krenau (Chrzanów, Haute-Silésie) – satellite d'Auschwitz I –, lié à l'exploitation minière.

16 septembre: le père d'Estelle, âgé de 50 ans, est déporté au camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz par le convoi n° 33 parti de la gare du Bourget-Drancy. Il ne reviendra pas.

11 novembre: suite au débarquement allié en Afrique du Nord trois jours plus tôt, les Allemands se rendent maîtres de la zone « libre », à l'exception de huit départements du Sud-Est qui passent sous la domination des Italiens.

1943 *2 février: le maréchal allemand Friedrich Paulus capitule à Stalingrad. Première grande défaite militaire nazie, qui marque un tournant dans la guerre.*

Avril: Estelle apprend qu'une circulaire de la préfecture de Lyon, la n° 83, a été émise pour l'arrêter. Il lui faut fuir. Elle décide d'essayer de passer en Suisse avec sa mère. Après avoir réussi à acheter de vrais-faux papiers « émis » par le commissariat d'Annecy, les deux femmes partent à bicyclette. Quelques jours plus tard, elles arrivent à un poste-frontière de la région d'Annemasse (Haute-Savoie). Les gardes-frontières suisses les refoulent, mais ne le font qu'au moment de la ronde des *carabinieri* italiens qu'ils savent moins antisémites que les gardes français !

Les *carabinieri* conduisent les deux femmes à leur garnison, à Annecy (Haute-Savoie), à environ 50 km au sud, où on leur

sert un plat chaud. Un médecin vient les examiner, puis un officier leur propose un hébergement à Megève (Haute-Savoie, 60 km à l'est) où, leur dit-il à leur grande surprise, elles seront protégées par l'Église.

Mai-septembre : Estelle et sa maman vivent cinq mois à Megève. Estelle tombe amoureuse du médecin qui la soigne, Michel Brawerman, un réfugié juif lui aussi.

10 juillet : débarquement allié en Sicile.

25 juillet : Benito Mussolini est démis de ses fonctions, un nouveau gouvernement est formé autour du maréchal Pietro Badoglio.

8 septembre : les Américains annoncent l'armistice signé avec l'Italie le 3, jour du débarquement allié dans le sud du pays. L'armée allemande envahit dès le 9 septembre le nord de la péninsule et la zone sud-est de la France qu'occupaient les Italiens.

Estelle se souvient que les soldats italiens proposent aux Juifs hébergés à Megève, environ 800 personnes, de les évacuer avec eux vers l'Italie, *via* Nice, puis vers l'Afrique du Nord.

10 septembre (approx.) : Estelle et sa mère ont fui Megève avec l'armée italienne dans l'espoir de partir en Afrique du Nord. L'hôtel de Nice, où les Italiens leur avaient réservé une chambre, est rempli de soldats allemands. D'autre part, il y a tant de réfugiés à Nice qu'on trouve difficilement à manger. La situation est désespérante. L'hôtelier conseille à Estelle de s'adresser à l'OSE, qui, peut-être, pourrait faire passer sa maman en Suisse.

Mi-sept. (approx.) : au moment où Sura arrive sur le quai d'où elle doit partir avec la convoyeuse d'enfants que l'OSE lui a assignée, des soldats allemands sont en train d'interroger la jeune fille. Poussée par la peur, Sura monte dans le train qui se trouve sur le quai opposé. Celui-ci démarre sans qu'elle ait le temps de réagir. Quelques heures plus tard, elle se retrouve à Cruseilles (Haute-Savoie), ignorant dans quelle région elle est arrivée et comment elle va pouvoir faire savoir à sa fille où elle est. Désespérée, elle se laisse tomber sur

un banc. M^{me} Campana, la patronne de l'*Hôtel du Nord* [nom d'après le souvenir d'Estelle...] de Cruseilles, passe devant elle et lui parle. Elle se rend compte que Sura est perdue et l'emmène à son hôtel. Pour faire savoir à Estelle où se trouve sa maman, M^{me} Campana écrit à l'hôtel de Nice. Mais, entre-temps, pensant que sa mère était déjà en Suisse, Estelle était partie se cacher, sur recommandation de l'hôtelier, dans un hameau de l'arrière-pays niçois. Ce dernier fait parvenir la lettre de M^{me} Campana à Estelle, qui prend le premier train possible et rejoint sa mère à Cruseilles.

Octobre: Estelle et Sura vivent à Cruseilles, chez M. et M^{me} Campana jusqu'à la fin de l'année.

Fin de l'année (approx.): M. Campana, qui est dans la Résistance, est dénoncé. Les Campana abandonnent Cruseilles immédiatement, non sans avoir trouvé un nouveau refuge pour leurs protégées, la maison du notaire. Estelle et sa mère quitteront cet abri peu de temps après pour une cache plus sûre située à une dizaine de kilomètres au nord-ouest, à Cernex (Haute-Savoie), chez M. et M^{me} Mégevand.

1944 5 juin: *libération de Rome par les Alliés.*

6 juin: *débarquement allié en Normandie.*

22 juillet: alors que la région est encore occupée, Estelle, qui est enceinte de Michel Brawerman, le médecin qui l'avait soignée à Megève, accouche d'une petite fille, Josette, à l'hôpital de Saint-Julien-en-Genevois. Un fils de M. et M^{me} Mégevand sera son parrain.

15 août: *débarquement allié de Provence.*

25 août: *libération de Paris.*

1945 Janvier: Estelle décide de rejoindre le père de sa fille. Les Mégevand ramènent Sura, Estelle et Josette à Cruseilles. M. et M^{me} Campana, qui, entre-temps, étaient rentrés chez eux sains et saufs, insistent pour que les deux femmes et la petite restent encore quelques semaines avec eux.

Mars: Estelle, Josette et Sura quittent Cruseilles pour Paris où Estelle retrouve Michel Brawerman, le père de sa fille, qui entre-temps a pu reprendre son cabinet de cardiologue.

8 et 9 mai: fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe.

1948 3 juin: Michel et Estelle se marient à Paris.

1951 Décès de Michel.

1951 Estelle travaille. Sa maman s'occupe de la petite Josette jusqu'en 1955.

1955 Janvier: Estelle, qui a accepté l'invitation de son cousin, part pour Los Angeles avec sa fille, tandis que sa maman décide de retourner vivre à Anvers.

Avril: le frère cadet de Michel, Julio Brawerman, qui vit en Argentine, arrive à Los Angeles pour faire la connaissance d'Estelle et de sa fille. Il tombe amoureux de sa belle-sœur et lui propose de l'emmener vivre avec lui à Buenos Aires.

16 septembre: l'arrivée d'Estelle et de Josette en Argentine coïncide avec le début de la révolution qui fait tomber le gouvernement de Perón. L'aéroport est fermé. Elles devront passer une semaine à Santiago du Chili avant d'enfin arriver, le 22 septembre, à Buenos Aires.

21 septembre: victoire des insurgés contre Perón.

*Je ne pouvais pas rester là à attendre que
le mauvais sort décide pour moi...
Il fallait bouger, faire quelque chose...*

Entretiens

ESTELLE – Des pépiements inhabituels ce jour-là me réveillèrent très tôt. Je m’approchai de la fenêtre. Dans le jardin, les oiseaux, agités, volaient d’une branche à l’autre emplissant l’air de piailleries assourdissantes ; il ne me fallut qu’une minute pour comprendre : le ciel d’Anvers grondait, des avions le sillonnaient... On était le 10 mai 1940 ; il était 6 heures du matin. L’Allemagne venait d’envahir la Belgique !

Une réunion de famille fut organisée pour le jour même. D’une seule voix, mes parents et mes beaux-parents¹ dirent : « On part ! » On acheta une voiture. On ferma la porte à clef. On emporta la clef...

[Estelle rit tant cette idée d’emporter la clef lui paraît aujourd’hui saugrenue. Elle rit d’un rire si frais qu’on a du mal à croire qu’elle a pris l’engagement de nous accompagner dans ce travail de mémoire alors qu’elle est sur le point de fêter ses... 100 ans !

Elle s’enthousiasma dès la première réunion à laquelle elle assista, manifestant qu’elle n’avait pas le droit de laisser passer cette opportunité que lui offrait le destin ! Puisqu’elle en était encore capable, puisqu’elle avait, intacts dans sa mémoire, tant de souvenirs des années de guerre, elle ne pouvait pas ne pas apporter elle aussi son témoignage ! Elle se devait, puisqu’elle en avait encore la possibilité, de collaborer à ce travail de reconstruction de l’histoire des Juifs dans la France occupée !

Nous avons ainsi eu le privilège d’écouter et de transcrire le témoignage d’une personne hors du commun – hors du

1. Estelle s’était mariée en 1933.

commun par son âge mais aussi par sa lucidité et sa mémoire—, une femme que la persécution nazie transforma, durant cinq longues années, en une étrangère, une fugitive, une villageoise, une personne traquée, une paysanne, une Juive qui devait mourir, une veuve avant l'âge, une réfugiée, une Juive protégée par l'Église, une jeune femme éperduement amoureuse.

Estelle est la doyenne de notre groupe. C'est Elsa Rozin¹, sa compatriote, qui nous a mis sur son chemin. J'ai d'abord hésité à incorporer son témoignage dans ce livre, puisque avoir été enfant ou adolescent en France pendant la guerre était l'un des dénominateurs communs que nous exigeons pour participer à ce travail de mémoire et qu'en 1939, quand éclata la guerre, Estelle était déjà une jeune femme mariée...

Estelle est devenue l'exception à la règle de ce projet, car... incorporer le témoignage d'une personne centenaire était trop tentant. Elle fut donc invitée à nos réunions et participa à plusieurs d'entre elles. Une personnalité attachante, une mémoire enviable, beaucoup de charme, un esprit qui aujourd'hui encore laisse deviner une force de caractère exceptionnelle ont fait le reste. Une grande partie de son histoire fut enregistrée en 2011.

En novembre 2013, quand je pris le téléphone pour l'inviter à la dernière rencontre qui allait avoir lieu cette année-là, j'appris qu'elle allait fêter ses 103 ans juste le jour prévu pour la réunion! J'ai immédiatement interrompu le récit sur lequel j'étais en train de travailler afin de terminer le sien et le lui offrir à l'occasion de cet anniversaire singulier.]

ESTELLE – Je suis née à Anvers, quatre ans avant la Première Guerre mondiale. Mon père, Haïm David Faibousiak, était originaire de Lodz, grande ville textile de Pologne qui à ce moment-là était convoitée par la Russie tsariste.

À l'âge de 15 ans, il avait été arrêté alors qu'il distribuait des tracts contre les Russes et envoyé en prison. Sa mère avait réussi – sans doute en graissant la patte de quelque important fonctionnaire à

1. Voir Vol. I, chap. 11.

obtenir sa libération et l'avait envoyé travailler à Dantzig (Gdańsk) pour l'éloigner des milieux politiques. Il s'engagea sur un navire et l'année suivante, une fois son contrat terminé, retourna à Lodz. Ses parents, toujours pour le protéger – les pogroms étaient la hantise des Juifs et la guerre russo-japonaise¹ était déjà dans l'air –, l'envoyèrent alors à Anvers, chez un oncle, diamantaire, qui leur avait promis d'enseigner le métier à leur fils. Quelques années plus tard, en 1909, l'homme qui allait devenir mon père se maria² avec Sura Scheiva Brafman, la fille des personnes chez qui il prenait ses repas. Je suis née en 1910, quatre ans avant leur mariage civil.



Livret de famille des parents d'Estelle, mariés à Anvers en 1914.

Lorsque éclata la Première Guerre mondiale et que la Belgique fut envahie par l'Allemagne, une grande partie de la communauté

1. Elle se déroula du 8 février 1904 au 5 septembre 1905 avec la victoire du Japon. [ndrc]
2. Ce mariage fut, vraisemblablement, un mariage religieux, puisque, sur le livret de famille de Chaïm David Faïbousiak et Sura figure « 1914 » comme l'année du mariage civil. Selon Josette – la fille d'Estelle –, ses grands-parents se seraient mariés civilement avant de s'expatrier au Royaume-Uni où ils demandèrent asile.

juive d'Anvers, notre famille entre autres, traversa la Manche pour demander asile en Angleterre. Le maire de Londres créa un comité d'entraide pour soutenir les réfugiés, ce qui permit aux Anversois de s'y établir et d'y vivre dignement. Une fois la guerre terminée, le maire d'Anvers lança un appel aux expatriés, leur faisant savoir que la ville désirait que notre communauté revienne s'y établir.

Citoyens au même titre que tous les Belges, les Juifs d'Anvers jouirent à nouveau, à partir de ce moment-là, de la liberté de culte et du respect de tous. Lorsque la Crise de 1929 commença à se profiler et que cessèrent de venir les Américains, ses meilleurs clients, mon père diversifia ses activités, incorporant à son commerce des montres qu'il allait acheter en Suisse et qu'il partait ensuite vendre en Pologne et en Allemagne. Il aimait que je l'accompagne, ce qui me permit, depuis toute jeune, de connaître Lodz et Varsovie, et de voyager dans les premiers trains *Pullman*, avec couchettes et toilettes !

Les diamantaires formaient un groupe social quasi endogamique. La tradition voulait que leurs enfants soient, à leur tour, diamantaires et se marient au sein de cette société qui, à l'époque où je me suis mariée, était à nouveau florissante. On avait beaucoup de diamants. On en mettait... partout, jusqu'aux fermoirs de nos sacs et même jusqu'à nos boucles de chaussures ! Quelle époque !

Cependant, des bruits commençaient à circuler sur une possible nouvelle guerre et les nombreux réfugiés de Pologne qui affluaient en Belgique nous apportaient des nouvelles inquiétantes ; ils disaient que dans les pays d'Europe de l'Est les Juifs étaient de plus en plus discriminés, que le national-socialisme était une menace pour le monde et plus encore pour les Juifs.

MICHELINE WOLANOWSKI¹ – Nous étions loin de savoir qu'un jour prochain se mettrait en marche la « solution finale » mais, c'est vrai, la peur, diffuse, était partout.

HÉLÈNE – Tes parents, Estelle, qui avaient vécu l'invasion allemande lors de la Première Guerre mondiale, ne virent pas arriver la seconde ? L'incursion du 10 mai 1940, sans déclaration de guerre préliminaire, ne fut-elle pas identique à celle du mois d'août 1914 ?

1. Voir Vol. I, chap. 6.

ELSA – C'est vrai! Pourquoi n'avait-on pas pensé plus sérieusement à émigrer alors qu'on entendait parler de la possibilité d'une guerre depuis plus de deux ans et que les nouvelles de l'Est étaient si préoccupantes? Pourquoi ne s'était-on pas procuré de visas en prévision de probables menaces?

ESTELLE – Tu sais, Elsa, quand on est établi dans un pays... et bien établis, comme l'étaient les Juifs d'Anvers, il n'est pas facile de se faire à l'idée de le quitter... Mes parents, pourtant, pensaient à cette éventualité depuis quelque temps déjà. Ils étaient certains que l'Angleterre, qui s'était montrée si généreuse un quart de siècle plus tôt, les recevrait et qu'on pourrait s'y établir, d'autant plus qu'à Londres vivait une sœur de ma mère. Mais quand finalement ils considérèrent que le moment était venu d'émigrer, il était trop tard... tous les navires avaient été réquisitionnés pour les besoins de la guerre, il n'était plus possible de traverser la Manche et obtenir un visa pour une autre destination était une seule et même mission impossible: les frontières de pratiquement tous les pays étaient fermées aux Juifs!

[Les évocations d'Estelle éveillaient en Elsa Rozin, qui vivait elle aussi en Belgique au moment de l'invasion nazie, des échos de son propre vécu, de même qu'en Myriam Dawidowicz¹, originaire de Bruxelles comme Elsa. Commença alors, entre elles trois, un intéressant ping-pong de questions et réponses.]

ELSA – Vous avez quitté la Belgique immédiatement après le début de l'invasion des soldats allemands?

ESTELLE – Non, les préparatifs nous ont demandé une dizaine de jours. Il fallait tout d'abord acheter une voiture, une grande voiture, car nous allions être sept personnes. Il fallait aussi préparer ce que nous allions emporter: le minimum indispensable, et «fermer la maison». Nous vivions à Berchem, dans une jolie maison typiquement belge, étroite et haute, avec ses deux étages, son toit à angle aigu et sa cave au sous-sol où l'on gardait les confitures.

«Fermer la maison» fut un travail consciencieux mené par toute la famille: rien ne devait s'abîmer jusqu'à notre retour... La date

1. Voir Vol. I, chap. 4.

limite que nous nous étions fixée pour abandonner Anvers était le 15 mai. Ce jour-là, et tout en sachant que la France avait été envahie elle aussi, on traversa la frontière franco-belge au poste situé près de La Panne¹.

ELSA – Vous aviez des visas ?

ESTELLE – Non ! Nos cartes d'identité furent suffisantes. Je l'ai encore, cette carte !

ELSA – Vous aviez l'intention de vous installer à Dunkerque comme la plupart des Belges qui abandonnèrent leur pays par la frontière du Nord ?

ESTELLE – Non ! Nous avions prévu, nous, de descendre vers les Pyrénées afin de tenter le passage en Espagne pour, de là, essayer de prendre un paquebot pour l'Amérique du Sud, car mon père avait de la famille à Buenos Aires. Et vous, Elsa, vous avez fui la Belgique également ?

ELSA – Nous aurions bien voulu partir nous aussi, comme le firent la plupart des gens que nous connaissions, mais entreprendre un tel déplacement nous était impossible car mon père était trop âgé.

MYRIAM – Le mien n'hésita pas une seconde ; à peine eut-il entendu rugir le moteur des avions dans le ciel de Bruxelles qu'il sauta du lit. Je le vois encore qui porte ses mains à ses tempes et dit : « Ça y est, ça commence ! Il faut partir ! » Il espérait que nous pourrions prendre un train pour Paris, où vivaient ses frères... Vaines illusions ! À la gare du Midi², les trains étaient pris d'assaut l'un après l'autre. On resta plus de deux jours sur le quai de la gare à attendre. Finalement, papa risqua toutes ses économies sur une camionnette qui nous emmena à Lille avec une vingtaine d'autres fugitifs. Quel soupir de soulagement lorsqu'enfin on put poser nos baluchons sur les pavés de la place, devant la gare de Lille ! Nous ne savions pas que ce n'était que le début d'une longue errance et de beaucoup de misères...

ESTELLE – ... de même que pour nous... Passer la frontière franco-belge fut le prélude à un long voyage, beaucoup plus long que nous ne l'avions envisagé. Notre grosse *Oldsmobile* avait trois

1. Dernière station balnéaire de la côte belge avant la frontière française.

2. Gare principale de Bruxelles.

rangées de sièges, heureusement, et nous étions relativement à l'aise, mes parents, mon mari, ses parents, son grand-père et moi. Mon mari ne savait pas conduire et mon père, qui, lui, avait son permis, était trop inquiet pour le faire ; c'est sur moi que retomba donc la responsabilité de mener notre famille à bon port. Que de kilomètres pour un premier voyage ! Trois mille !

HÉLÈNE – Trois mille kilomètres ? Mais jusqu'où êtes-vous allés ? Et puis, tu dis cela comme s'il s'agissait d'un quelconque voyage, Estelle, tu n'étais pas angoissée ?

ESTELLE – Bien sûr que je l'étais ! J'étais soucieuse, j'avais peur... mais il fallait avancer, il fallait arriver ! On l'a fait en plusieurs étapes ce voyage, évidemment, ça nous a pris près d'un mois. Une fois la frontière française franchie, nous avons pris la direction des Pyrénées, mais plutôt que de couper par l'intérieur du pays où nous supposions qu'il allait y avoir de nombreux mouvements de troupes, il fut décidé que nous longerions les côtes.

Après celles de la mer du Nord, ce fut le littoral normand, puis les côtes de Bretagne. Je ne me souviens pas de tous les arrêts que nous avons faits, mais je revois encore nettement l'étape de Nantes et la halte à Bordeaux.

HÉLÈNE – Votre voiture n'attirait pas le regard envieux des moins fortunés ?

ESTELLE – Il ne faut pas imaginer notre *Oldsmobile* comme un bolide ou une super sport ! On l'avait achetée d'occasion, elle était spacieuse, certes, mais si vieille que pour démarrer en côte, plusieurs de mes passagers devaient descendre de voiture tandis que mon mari, lui, se chargeait de mettre une pierre derrière la roue arrière.

Bientôt, ce fut la longue côte landaise et ses dunes, puis Biarritz, puis Hendaye.

Au cours de je ne sais plus quelle étape, nous nous étions liés d'amitié avec un couple de réfugiés, belges comme nous, qui allaient traverser l'Espagne avec leurs deux enfants pour ensuite passer au Portugal et de là, prendre un navire pour le Brésil, où ils avaient de la famille, une émigration qu'ils avaient préparée depuis bien avant l'invasion allemande. Munis de tous les visas

nécessaires pour cette émigration, il ne leur manquait plus qu'une formalité: recevoir de la part des autorités espagnoles de frontière le permis de transit par l'Espagne.

Nous décidâmes de les accompagner jusqu'à la frontière espagnole. Qui sait? Peut-être pourrions-nous obtenir un tel visa de transit nous aussi, ce qui nous permettrait de rejoindre Saint-Sébastien ou un autre des ports de la péninsule pour, de là, prendre, nous aussi, un navire pour l'Amérique du Sud...

Nous sommes restés une dizaine de jours à Hendaye sans vraiment nous décider à quitter la France tellement tout était incertain, puis le consul que nous étions allés voir à Toulouse nous ayant expliqué qu'obtenir un visa pour l'Amérique, du Nord, centrale ou du Sud, allait nous être impossible, on décida de faire contre mauvaise fortune... bon cœur. On accompagna nos amis jusqu'à la frontière espagnole puis on reprit la route sans eux, d'ouest en est cette fois, et en direction de Marseille!

L'armistice avait été signé peu de temps avant notre arrivée à Marseille. La guerre semblait être terminée...

MYRIAM – Pourquoi ce choix? Marseille n'était-elle pas une ville aussi dangereuse que Paris pour les Juifs?

ESTELLE – Quelques membres de notre famille s'y étaient réfugiés et nous voulions être près d'eux. Et puis Marseille était un grand port... peut-être pourrions-nous y prendre un navire... Nous avions de l'argent, nous avions de l'or, des diamants, nous étions des personnes modernes, nous avions voyagé... On allait bien trouver le moyen de nous éloigner de l'Europe en guerre!

Eh bien... non! Aucun pays ne voulait de nous!

De toute façon, le visa de transit par l'Espagne – le premier obstacle qu'il aurait fallu surmonter pour quitter l'Europe – venait de nous être refusé!

Il ne nous restait plus qu'à revenir sur nos pas et à nous établir sur la côte méditerranéenne!

[La France était envahie, c'était maintenant un pays en grande partie occupé, un pays divisé en plusieurs zones, une France soumise, une France sans capacité de riposte. Émulant les lois de Nuremberg, le gouvernement de Vichy promulgua,

en octobre 1940, un premier statut des Juifs, et en juin 1941, un second, plus restrictif ¹.]

ESTELLE – Bien qu’il fût déjà difficile d’y trouver du ravitaillement, un nouveau conseil de famille décida qu’on resterait vivre à Marseille! On trouva un petit meublé pour nous sept, au-dessus d’un café, dans un quartier des plus populaires. Le confort y était plus que limité, comme cela l’était à cette époque dans ce genre d’immeubles: sans salle d’eau ni WC! La gentillesse de nos voisins cependant compensait la rusticité des lieux.

Il nous est quelquefois arrivé que, durant une semaine entière, on n’ait à manger que des bananes et des œufs durs... Mais nous n’étions pas les plus malheureux, nous avions prévu ce genre de situation et nous avons de quoi tenir...

Bien des choses changèrent pendant les vingt mois que nous avons passés à Marseille! Après la mise en place, en juillet 1940, de cette frontière intérieure ignominieuse qu’on appelait «ligne de démarcation» et qui faisait de la France deux pays, bientôt apparurent les cartes de rationnement et l’obligation pour les Juifs de s’inscrire sur le registre de police, puis, jour après jour, de nouvelles restrictions à «l’égalité, fraternité» que la devise de France promettait.

[Le rire frais d’Estelle éclate à nouveau.]

ESTELLE – À Marseille, personne ne nous connaissait, personne ne savait que nous étions juifs. Pourquoi donc, grands dieux, nous sommes-nous présentés au registre des Juifs?

MYRIAM – Parce que nous croyions en la devise de la France! Parce que... nous étions tous des ingénus!

ESTELLE – On aurait très bien pu rester au sein de notre famille, dans l’anonymat, mais non, nous y sommes allés, c’était plus fort que nous! On n’allait pas nier qu’on était juifs!

1. La loi portant statut des Juifs (exclusion de toute la fonction publique, *numerus clausus* pour l’accès aux professions libérales et à certaines professions, comme celles liées à l’industrie du spectacle) est adoptée par le gouvernement de Vichy le 3 octobre 1940. Elle parle de «race juive». Elle est complétée par la loi du 4 octobre 1940, qui précise que les Juifs étrangers pourront être internés dans des camps spéciaux, et par celle du 7 octobre 1940, qui prive les Juifs d’Algérie de la nationalité française. Le second statut des Juifs, adopté le 2 juin 1941, élargit le groupe des personnes considérées comme juives et les écarte de la plupart des activités économiques. Une autre loi adoptée le même jour prescrivit le recensement des Juifs, qui n’avait pas jusqu’alors concerné la zone dite «libre». [ndrc]

ÉTAT FRANÇAIS

VILLE DE MARSEILLE

ARRÊTÉ

relatif au

RECENSEMENT DES JUIFS

NOUS, Préfet des Bouches-du-Rhône Administrateur Extraordinaire de la Ville de Marseille,
Officier de la Légion d'Honneur ;
VU la loi du 5 Avril 1884 ;
VU le décret du 20 Mars 1939, pris en exécution du décret-loi du 12 Novembre 1938 ;
VU la loi du 29 Juillet 1940 ;
VU la loi du 2 Juin 1941 ;
VU la loi du 13 Juillet 1941 ;
VU l'article 471, paragraphe 15 du Code Pénal.

.ARRÊTONS :

ARTICLE PREMIER. — Toute personne juive au regard de la loi du 2 Juin 1941 portant statut des juifs doit en faire la déclaration, sur un imprimé spécial, en l'Hôtel de Ville, service de la Police Administrative, avant le 31 Juillet 1941, délai de rigueur.

ART. 2. — La déclaration ne sera réputée accomplie que lorsque l'imprimé réglementaire aura été dûment rempli par les intéressés, et déposé, ou adressé par la poste en recommandé, à l'Hôtel de Ville. Toute déclaration effectuée avant la publication du présent arrêté ou non souscrite au moyen de l'imprimé réglementaire est nulle et de nul effet.

ART. 3. — M. le Commissaire Central de Police, M. le Commandant de Gendarmerie, M. le Directeur de la Police Administrative sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de veiller à l'exécution du présent arrêté.

Fait à Marseille, le 22 Juillet 1941.

P. le Préfet des Bouches-du-Rhône,
Administrateur Extraordinaire de la Ville de Marseille,
Le Secrétaire Général de la Préfecture délégué :

PIERRE BARRAUD.

Imp. Municipale

Affiche d'information concernant l'arrêté du préfet des Bouches-du-Rhône sur le recensement obligatoire des Juifs de Marseille, 22 juillet 1941.

ANDRÉ GATTEGNO – Pour nous, les Sépharades, ce fut exactement la même chose. «S'ils me demandent [les nazis] si je suis juif, je leur dirai que oui, donc, il faut que nous partions!» Ce sont ces mots, prononcés par mon père en 1941 pour nous expliquer pourquoi il avait décidé que nous devions quitter la France, qui m'ont engagé, pour la vie, dans le respect et la défense de mon identité.

ESTELLE – J'ai connu des personnes qui n'étaient pas tout à fait sûres que leurs origines faisaient d'elles des Juifs au sens où l'entendaient le régime de Vichy et l'occupant, et qui allaient quand même se faire enregistrer! C'est curieux, n'est-ce pas?

HÉLÈNE – Est-ce que vous déclarer comme Juifs vous a attiré des ennuis?

ESTELLE – Évidemment! Surtout à partir de 1942... Les étrangers de sexe masculin de plus de 18 ans et de moins de 55 étaient déjà soumis à la «loi relative à la situation des étrangers en surnombre dans l'économie nationale¹» qui permettait de les rassembler dans des Groupements de travailleurs étrangers, tandis que les membres de leur famille étaient assignés à résidence².

HÉLÈNE – Vous avez été assignés à résidence forcée? Je ne le savais pas. Où?

ESTELLE – Dans un petit hameau composé de trois fermes, situé en haute Ardèche, à 160 kilomètres de Marseille. À Gadis, tel est le nom de ce hameau, les Silhol nous ont loué une partie de leur ferme. Le frère de mon mari, sa femme et leur fils, qui eux aussi avaient été assignés à résidence à Gadis, louaient une chambre dans l'une des deux autres fermes du hameau.

HÉLÈNE – Et les autres personnes de la famille?

ESTELLE – Mes beaux-parents avaient été assignés à résidence dans un autre village et le grand-père était décédé quelques mois plus tôt.

HÉLÈNE – Quand on était en résidence assignée, on payait le loyer?

ESTELLE – Oui, bien sûr!

HÉLÈNE – Et si on n'avait pas de quoi payer³?

1. Les Compagnies de travailleurs étrangers (CTE) créées en avril 1939 sont prolongées après la défaite française par le gouvernement de Vichy dans la loi du 27 septembre 1940 sur les étrangers «en surnombre dans l'économie nationale» sous le nom de Groupements de travailleurs étrangers. Les GTE, véritables camps civils de travail, réunissent plus de 40 000 réfugiés exploités pour pallier le manque de main-d'œuvre (prisonniers de guerre). Ils ne sont pas rémunérés, leurs conditions de vie sont précaires et leur contrôle est à la mesure de la politique xénophobe, antisémite et anticommuniste de la «Révolution nationale» instaurée par Pétain. [ndrc]
2. Les Juifs n'avaient pas la liberté de circulation ni celle de changer de lieu de résidence à loisir. Il est plus plausible que le mari d'Estelle (ainsi que son frère), Juif étranger, ait été intégré au GTE 133 situé sur la commune de Saint-Maurice-d'Ibie, frontalière de celle de Gras. Les familles des hommes des GTE n'étaient pas assignées à résidence par la loi du 27 septembre 1940 mais elles voulaient être proches du chef de famille. Aussi il est vraisemblable que la mairie de Gras (ou une organisation de secours aux étrangers) ait trouvé un logement à Estelle et sa famille à Gadis, l'un des hameaux de cette commune. Lors de la rafle du 26 août 1942 en zone «libre», qui touche aussi les Juifs des GTE, l'adresse de Faïbush Herschkowicz est «GTE 133, Gadis par Gras (Ardèche)». [ndrc]
3. Les mesures d'assignation à résidence forcée concernaient les familles qui avaient les moyens de continuer à payer un loyer, cela évitait au gouvernement de Vichy les coûts liés aux internements dans les camps. [ndrc]

ESTELLE – La mairie était garante ! Nous avons vécu chez les Silhol – le père, la mère, le fils et une grand-mère – du mois de mars 1942 au mois de mars 1943. C'étaient des gens simples mais chaleureux. Sans eau courante, sans électricité, sans waters... , on était heureux, même si les conditions où nous nous trouvions semblent rendre invraisemblable cette sensation de bien-être. Nous y mangions à notre faim – et parfois même très bien, ce qui était loin d'être le cas, hélas, pour la plupart de nos coreligionnaires. En effet, s'il est vrai que, dans les magasins d'alimentation, l'approvisionnement était très déficitaire et qu'on ne te donnait rien sans carte de rationnement, on trouvait toujours quelque chose à acheter chez les fermiers des alentours. Je me suis accoutumée à sillonner la région à bicyclette et je ne revenais jamais sans quelques œufs dans mon panier, des pigeons, des carottes. Le beurre manquait, c'est vrai, mais on le remplaçait par une poignée d'amandes écrasées au marteau ! On allait jusqu'à employer le beurre d'amande pour graisser les machines, car, des amandiers, il y en avait partout, ces amandiers qui, depuis des siècles, alimentent l'élaboration du nougat de Montélimar, ville dont nous n'étions pas très éloignés.

MYRIAM – Et le pain ?

ESTELLE – Ah ! Le pain... Il était immangeable, mais il fallait bien qu'il y ait quelque chose pour nous rappeler que nous étions en guerre... Et puis, comment aurait-il pu être mangeable, ce pain, s'il était fait à base de rutabagas ?

À Gadis, j'ai appris à monter à vélo et à manier la hache pour couper du bois pour la cheminée... Nous y vivions au rythme du travail de la terre... J'ai adoré cette région, à tel point que je rêvais de revenir y vivre après la guerre.

Hélas ! Cela faisait six mois à peu près que nous étions à Gadis, quand, un jour, des gendarmes arrivèrent au hameau avec un ordre de détention qui portait le sceau du gouvernement de Laval¹ : mes parents devaient les suivre ! Déconcertés, apeurés, mon père et ma mère nous quittèrent. Paralysée, je les vis qui s'éloignaient, encadrés par les deux militaires, comme des malfaiteurs. Maman fut relâchée

1. Laval s'est engagé auprès des nazis à leur livrer 10 000 Juifs étrangers ou apatrides de la zone non occupée afin qu'ils soient déportés à l'Est. [ndrc]

quelques heures plus tard, sans doute parce qu'elle avait plus de 60 ans, mais mon père, lui, ne revint pas ! D'abord envoyé au camp de Drancy, il fut déporté à Auschwitz le 16 septembre 1942 !

Certificat
d'internement
de Chaïm David
Faibousiak, le
père d'Estelle
Brawerman, au
camp de Drancy du
5 au 16 septembre
1942, date de sa
déportation.
Ministère des
Prisonniers,
Déportés
et Réfugiés,
Direction de la
captivité, Paris,
27 juillet 1945.

MINISTÈRE
des
PRISONNIERS, DÉPORTÉS
ET RÉFUGIÉS.

Modèle A

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

DIRECTION DE LA CAPTIVITÉ.

SOUS-DIRECTION
DES FICHIERS ET STATISTIQUES.

CERTIFICAT.

N° 028223

Le Chef du bureau des Fichiers des ⁽¹⁾ DÉPORTÉS POLITIQUES (R) ...
certifie, d'après des documents que
possède son service que M ⁽²⁾ Monsieur FAIBOUSIAK Chaïm David
né le 13.3.92
à LODE - POLOGNE a été ⁽³⁾ INTERNE
à DRANCY
du 5.9.42 au 16.9.42 date de sa déportation

Le présent certificat a été délivré pour valoir ce que de droit.

Paris le 27.7.45

NOM ET ADRESSE
de l'intéressé :
Madame FAIBOUSIAK
52, 54, rue Sadoune
PARIS

Pour le Secrétaire des Fichiers et Statistiques :
2
P.O

(1) Déportés ou Internés politiques ou Prisonniers de guerre ou Travailleurs déportés.
(2) Monsieur ou Madame ou Mademoiselle.
(3) Déporté ou Prisonnier de guerre ou Interné.

J. 507715.

Nous ne l'avons jamais revu !

Le 21 août 1942, une semaine après l'arrestation de mon père, éfarée, je vis arriver à nouveau les deux gendarmes. Cette fois, ils venaient chercher mon mari, tandis que deux autres gendarmes étaient allés arrêter mon beau-frère ! La mesure était comble ! Je ne pouvais pas laisser partir mon mari et son frère comme cela ! Il fallait que je fasse quelque chose... Le voisin me prêta sa bicyclette et je me lançai sur la route, pédalant de toutes mes forces vers le camp de travail établi dans la commune voisine. Le colonel accepta de me recevoir, mais m'interrompit dès mes premiers mots : « Vous autres, les Juifs, vous ne savez même pas manier

L'angoisse ne me laissait plus dormir. Je nous imaginais, ma mère et moi, quittant le hameau entre deux gendarmes à notre tour. Je ne pouvais pas rester là à attendre que le mauvais sort décide pour moi... Il fallait bouger, faire quelque chose...

La chance m'aïda, j'appris que la Suisse ouvrait sa frontière aux Juifs. J'écrivis alors une lettre à un contact que j'avais à Lyon, qui me mit en rapport avec quelqu'un qui faisait de faux papiers.

ELSA – Ça coûtait très cher...

ESTELLE – Ça nous a coûté plusieurs pièces d'or! Fallait-il que le faussaire inspire confiance ou fallait-il se sentir désespéré pour lui donner une telle somme? Nous avons eu de la chance, c'était un honnête homme qui, au bout de dix jours, nous fit parvenir deux cartes d'identité, l'une pour ma mère et l'autre pour moi. Je m'appelais maintenant «Marie-Louise Raymond, née Fabre».

Vraie-fausse carte d'identité d'Estelle Brawerman au nom de « Marie-Louise Raymond, née Fabre », délivrée à Annecy le 8 janvier 1943.

ETAT FRANÇAIS
CARTE D'IDENTITÉ N° 11111111
 Nom **RAYMOND** née **Fabre**
 Prénoms **Marie-Louise**
 Domicile **Annecy**
 Profession **balais**
 Né, le **20 novembre 1910**
 à **Le Bon Air (Savoie)** Dép **des Hautes-Savoies**
 fil de **Jules**
 et de **Simone Percon**
 Nationalité **française**
 signature du titulaire
 [Signature]

Empreinte digitale
 [Fingerprint]

5 FRANCS
 [Stamp]

SIGNALEMENT

Taille 1m 65	Changements de Domicile	Timbre humide
Visage ovale		
Teint clair		
Cheveux châtains		
Moustaches		Timbre humide
Front Moyen		
Yeux Moyens		
Nez Moyen		
Bouche		
Menton min		
Signes particuliers		

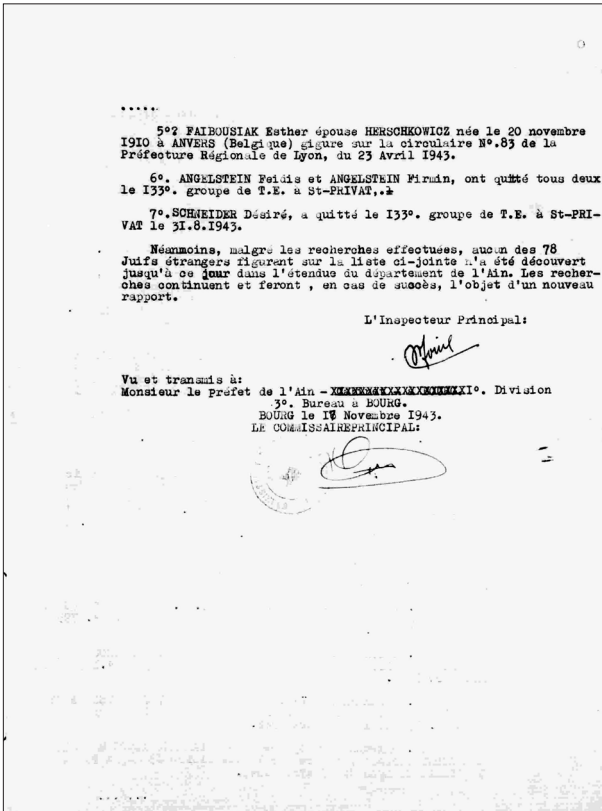
Annecy le 8 Janvier 1943
 [Stamp: MAIRIE D'ANNECY, FRANCE]

Munies de ces vrais-faux papiers émis par la mairie d'Annecy et décidées à tenter le passage en Suisse, on quitta M. et M^{me} Silhol.

Nous savions qu'ils étaient obligés de signaler nos déplacements, mais nous savions aussi qu'ils n'en feraient rien!

Nous sommes parties à bicyclette.

[Extrait de la circulaire n° 83 de Lyon où figure Estelle comme l'une des 78 Juifs étrangers recherchés dans le département de l'Ain. Le rapport termine par ces mots: «Néanmoins, malgré les recherches effectuées, aucun des 78 Juifs étrangers figurant sur la liste ci-jointe n'a été découvert jusqu'à ce jour dans le département de l'Ain. Les recherches continuent et feront, en cas de succès, l'objet d'un nouveau rapport.»]



Circulaire n° 83 de la préfecture de Lyon, verso. Estelle figure à la première ligne du document. Bourg-en-Bresse (Ain), 17 novembre 1943.

Même si nous avions su le nombre de kilomètres que nous allions devoir faire et combien de postes de contrôle nous allions devoir franchir, nous l'aurions fait! Chaque fois qu'elle voyait un

Allemand, ma mère se mettait à trembler et devait descendre de son vélo pour marcher quelques centaines de mètres tout en tenant sa bicyclette par le guidon, et seulement après elle remontait en selle.

Les soldats allemands étaient partout, ils surveillaient les ponts, les croisements de routes, l'entrée des villages, mais nos nouveaux documents d'identité nous permirent de passer sans encombre tous les postes de contrôle. À la frontière, ce fut autre chose...

ELSA – Comment s'appelle le poste-frontière où vous êtes passées ? Ne serait-ce pas, par hasard, celui où j'ai été moi-même détenue ?

ESTELLE – Je ne me souviens pas du nom de l'endroit, c'était à la limite entre la Savoie et la Suisse, dans la région d'Annemasse, je crois, pas loin de Genève en tout cas.

ELSA – Quelle coïncidence ! La même région !

ESTELLE – Avec ces vraies-fausse cartes d'identité et l'aide d'un passeur dûment payé, nous sommes arrivées à Genève. Nous pensions être sauvées, mais... nous ne savions pas que seules étaient admises en Suisse les femmes de plus de 65 ans ou celles qui avaient un enfant de moins de 6 ans avec elles ! Ni ma mère ni moi ne remplissions ces conditions. Aimablement, le garde-frontière nous expliqua qu'on allait nous permettre de passer la nuit au poste, mais que nous allions devoir quitter le sol suisse dès le lendemain matin ! Cette nuit-là, une paille fut notre lit !

[Le vécu d'Estelle va s'inscrire à partir de ce moment-là dans un chapitre particulier de l'histoire de la France durant la Seconde Guerre mondiale : celui de l'occupation italienne, un chapitre que nous avons effleuré, à peine, dans le témoignage précédent, celui de Gérard et Alice Grinszpan !]

ESTELLE – Cette nouvelle épreuve fut accompagnée d'une certaine dose de chance : pour nous refouler, les gendarmes suisses attendirent que sonne l'heure de la ronde des soldats italiens. Ils savaient que les Français étaient plutôt pro-nazis et ils préféraient nous remettre aux Italiens, qui en général n'étaient pas antisémites. Les *carabinieri*¹ nous conduisirent, avec une vingtaine d'autres femmes, jusqu'à leur garnison, où l'on nous servit immédiatement un plat

1. Force militaire italienne dotée de missions policières, équivalent des gendarmes en France. [ndrc]

chaud. Un officier qui portait le ruban rouge des médecins de l'armée italienne vint ensuite nous examiner. Il nous posa toute une batterie de questions concernant notre santé, puis, portant un doigt à ses lèvres, avant de se diriger vers une autre réfugiée, il nous fit comprendre que lui aussi était juif et nous conseilla de ne révéler notre identité à personne.

Quelques instants plus tard, un autre officier vint nous proposer un hébergement à Megève, où, nous dit-il, nous serions protégées par l'Église.

MYRIAM – Protégées par l'Église? À Megève?

ESTELLE – Cela avait tout l'air d'être une promesse perfide, et pourtant c'était vrai! Il semblerait qu'au début de l'année 1943 Pie XII se soit accordé avec l'UGIF¹ sur le fait que les hôtels de Megève serviraient d'hébergement aux Juifs en danger.



Estelle, Michel Brawerman, le père de Josette, et un ami,
dans les environs de Megève, 1943.

HÉLÈNE – Des Juifs protégés par le pape Pie XII? Tu es sûre de ce que tu dis, Estelle?

1. Union générale des Israélites de France, voir *supra*, chap. 12, p. 38, note 1. [ndrc]

ESTELLE – C'est ce que l'on nous a fait comprendre à ce moment-là ; je dois dire que je n'ai pas cherché à le vérifier...¹, mais à Megève, nous avons vécu de mars à septembre 1943, nourries, logées et sans angoisse... Il était clair qu'on était protégées !

Notre arrivée, pourtant, ne s'était pas produite sous les meilleurs auspices et ne nous avait pas laissé prévoir une telle période de quiétude, car, au moment où nous repassions la frontière en sens inverse, les gendarmes italiens, à qui nous avions maintenant affaire, nous confisquèrent tout le pécule que ma mère et moi avions cousu dans nos vêtements ! Dollars, florins, diamants, pièces d'or, ils réquisitionnèrent toutes nos valeurs et les déposèrent sur une longue table où deux employés affectés au contrôle de la contrebande mirent les scellés ! On nous laissa 300 francs...

Quelle sensation d'impuissance que de se voir ainsi dépouillées de tout ce que l'on possède alors qu'on a misé sur ces quelques biens pour survivre à la guerre ! Sur le conseil d'un réfugié originaire d'Anvers comme nous, j'écrivis une lettre au commandant de la garnison italienne pour lui expliquer la situation. Le lendemain... incroyablement, tout nous fut rendu, absolument tout !

On était environ 800 Juifs à avoir eu cette chance insensée d'être envoyés dans cette station de sports d'hiver d'où la guerre semblait tellement lointaine, si lointaine qu'on organisait des réunions, qu'on pouvait jouer aux cartes ou faire de la marche en montagne et même... tomber amoureuse.

Tout changea, hélas, après la capitulation de Mussolini. Le 8 septembre 1943, l'armée allemande avança dans la zone d'occupation italienne, tandis que les soldats italiens abandonnaient la région dans le but de se replier en Italie. Certaines scènes, pas nécessairement tragiques, te marquent pour la vie, comme celle des soldats italiens se dépouillant de leur uniforme avant de quitter Megève pour éviter d'être pris comme déserteurs. Ces soldats, dont certains diront peut-être qu'ils n'étaient pas très vaillants, démontrèrent une solidarité envers les Juifs peu commune : ils nous proposèrent de partir avec eux.

1. Il semble que l'accord dont parle Estelle ait été passé entre l'POSE et l'Église. André Kaspi, *Les Juifs pendant l'Occupation*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.



Estelle et Michel Brawerman lors d'une promenade
aux alentours de Megève, 1943.

[En effet, alors que les Allemands se rapprochaient de la (maintenant) ex-zone italienne, les Italiens prirent la décision d'évacuer les Juifs qui avaient vécu en résidence forcée dans leur secteur, vers l'Italie d'abord, *via* Nice, puis vers l'Afrique du Nord. Une longue cohorte de camions, un nouvel «Exode». Les 800 Juifs de Megève furent transportés à Nice par les Italiens, pour leur bien, et hébergés dans plusieurs hôtels¹]

ESTELLE – L'hôtel qui nous échet était rempli de soldats allemands... Un nouveau chapitre de notre vie était sur le point de commencer pour ma mère et pour moi, bien plus hasardeux que les précédents. C'est à Nice que pour la première fois nous avons connu le goût amer de la faim et l'angoissante sensation d'être à la merci d'hommes ou de femmes sans scrupules. Comme cet hôtel infesté de nazis m'épouvantait, le jour même de notre arrivée, je partis à la recherche d'un endroit où nous pourrions être moins exposées, mais Nice avait été envahie par tant de réfugiés qu'on n'y trouvait même pas une masure... Il fallut cohabiter avec les Allemands ! On

1. Les 6 et 7 septembre 1943, 40 camions amenaient 1 800 Juifs de Megève et Saint-Gervais à Nice. Voir Renée Poznanski, *Les Juifs en France pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, CNRS Éditions, 2018.

passait la plus grande partie de la journée dans la rue, essayant de ne rentrer à l'hôtel que tard dans la soirée. Nous n'avions pas de carte de ravitaillement et devions faire bien des jongleries pour trouver à manger. Nous allions prendre un «plat» dans un endroit, puis une soupe dans un autre, histoire de calmer notre estomac, mais aussi de passer le temps. Nous pouvions le faire, car nous avions de quoi payer, mais pour ceux qui n'avaient pas assez d'argent, la situation était désespérante. Les suicides se succédaient...

HÉLÈNE – Lily et Jean Ventura, qui ont vécu à Nice pendant presque toute la durée de la guerre, se souviennent eux aussi de la quantité de réfugiés qui, à partir de septembre 1943, envahirent la ville et des queues qui se formaient pour acheter quelques pommes de terre ou une tranche de citrouille. Dès la fin de 1942, ainsi que l'évoque Lily dans son témoignage, la peur et l'incertitude se liaient dans le regard de tous les réfugiés juifs ; la sensation d'air raréfié, l'angoisse, étaient partout palpables.

ESTELLE – Le propriétaire de l'hôtel, qui avait sympathisé avec nous et avait sans doute deviné que notre identité n'était pas celle qui figurait sur nos papiers, me prit un jour à part et me demanda si je connaissais le travail de l'OSE. J'avoue que je n'avais encore jamais entendu parler de cette organisation. Je dus lui dire que j'ignorais de quoi il me parlait.

Discrètement, il me donna une adresse et chuchota : « Ils font passer des enfants juifs en Suisse ainsi que des personnes âgées. Ils peuvent peut-être s'occuper de votre maman... » Une femme, une bénévole sans doute, me reçut. Il fut convenu que ma mère partirait avec un groupe d'enfants ou de familles « reconstituées »¹.

Le jour prévu, au moment où maman arrivait au point de rencontre à la gare, elle vit des soldats allemands sur le quai qui... contrôlaient la jeune femme et le groupe d'enfants avec lequel il avait été prévu qu'elle ferait le voyage ! Sans même réfléchir, elle monta dans le train qui était sur la voie opposée. À peine eut-elle posé sa valise dans le couloir qu'une voix d'homme avertissait les

1. Je remercie ici Katy Hazan, qui m'a expliqué que l'OSE « fabriquait des familles recomposées » pour faciliter le passage de Juifs en Suisse et éviter qu'ils ne soient refoulés : couples avec enfants de moins de 6 ans, personnes de plus de 60 ans et jeunes de moins de 16 ans.

voyageurs de la fermeture des portières... Elle s'enfonça dans un siège qu'elle trouva libre et fit semblant de dormir durant tout le voyage. Elle ne descendit du train qu'à la «gare de Cruseilles¹», la dernière de la ligne! Elle n'avait jamais entendu parler de Cruseilles et ne savait même pas dans quelle région elle se trouvait...

De mon côté, certaine que ma mère était maintenant en lieu sûr en Suisse, je venais d'arriver chez des fermiers de l'arrière-pays niçois que l'hôtelier m'avait recommandée.

Or maman n'était pas en Suisse! Arrivée à la «gare de Cruseilles», elle était descendue du train et, ne sachant que faire, s'était assise sur un banc. ... La nuit tombait quand une dame qui passait par là s'étonna de la voir seule à cette heure-là sur le quai... Elle s'approcha et lui adressa la parole. Ma mère était complètement confuse. La bonne dame l'emmena chez elle, à l'*Hôtel du Nord*, où peu à peu maman se rasséra et lui expliqua ce qui s'était passé, lui avouant qu'elle était très inquiète pour sa fille qui, elle, était demeurée à Nice et n'était pas au courant de ce qui lui était arrivé.

M^{me} Campana, qui tenait l'*Hôtel du Nord*, m'envoya une lettre...

HÉLÈNE —... Les postes fonctionnaient?

MYRIAM — Oui, mais le courrier était censuré. Les enveloppes étaient coupées sur le côté, le contenu de la lettre contrôlé, puis la lettre refermée et marquée par une étiquette. Mais, j'y pense, ta maman ne connaissait sûrement pas ta nouvelle adresse...

ESTELLE — ... M^{me} Campana envoya la lettre à l'hôtel et le propriétaire me la fit parvenir. Cette femme incroyable allait jusqu'à m'offrir sa carte d'identité pour que je puisse rejoindre ma mère! Je quittai la maison des alentours de Nice où j'étais arrivée deux jours plus tôt pour, à mon tour, prendre le train pour Cruseilles.

Nous avons vécu dans ce petit village de Haute-Savoie jusqu'au début 1944 environ. L'*Hôtel du Nord* était un hôtel-bistrot typique de ces années-là. M^{me} Campana me demandait parfois de servir les clients. Certains venaient prendre l'apéritif à midi, d'autres, un petit verre de vin avant le dîner, et d'autres encore venaient jouer aux cartes. Quatre gendarmes se réunissaient au bistrot presque tous les après-midi pour faire une partie de belote. Un jour, l'un

1. Nous laisserons l'expression, sachant qu'il n'y a pas de gare ferroviaire à Cruseilles. [ndrc]

d'eux me proposa de remplacer le 4^e joueur, qui était malade... C'est ainsi que j'ai appris à jouer à la belote!

[Et tous les présents de demander à Estelle: «C'est là aussi que tu as commencé à t'intéresser au bridge?»] Signalons à ce propos que le jour où Estelle joue au bridge est, aujourd'hui encore, prioritaire sur toute autre obligation! Cette passion à laquelle elle attribue le bon fonctionnement de sa mémoire l'accompagne depuis 1935! Pour nous qui avons eu le privilège de nous émerveiller de la vivacité de son esprit et de la teneur de ses réflexions, cela ne fait aucun doute: le bridge a favorisé la fraîcheur mentale qu'en toute occasion elle démontre.]

ESTELLE – L'époux de M^{me} Campana était corse. J'ignore s'il appartenait à un réseau clandestin, je suppose que oui, car un jour, des appareils émetteurs-récepteurs avaient été lancés dans les bois alentour et il en avait reçu un. Je suis certaine qu'il l'utilisait pour envoyer des messages à ses compagnons pour, par exemple, les avertir de l'arrivée de gendarmes ou de l'imminence d'un parachutage. J'ai assisté à l'un de ceux-ci et en ai gardé le souvenir, d'une part, d'une quantité énorme de parachutes, une centaine peut-être, chargés de paquets de nourriture et d'armes, qui lentement tombaient pas loin du village, et d'autre part, d'une robe que M^{me} Campana s'était faite avec la toile de l'un d'eux.

Nous serions sans doute restées vivre à Cruseilles, ma mère et moi, si un jour M. Campana n'avait été dénoncé.

C'était grave! Il fallait que sa femme et lui abandonnent le village au plus vite. Ils quittèrent Cruseilles dans la journée, mais ne le firent qu'après avoir trouvé un foyer qui veuille bien accueillir leurs protégées: la maison du notaire! Celui-ci, cependant, eut peur que cela ne se sache et, à son tour, chercha à nous procurer une planque plus sûre.

Il se produisit alors quelque chose de curieux, mais pour l'expliquer il faut que je retourne à notre tentative de passer en Suisse. Comme je l'ai déjà dit, nous avons réussi à passer la frontière et étions même arrivées à Genève, mais, comme nos conditions ne correspondaient pas à ce qu'exigeaient les autorités d'immigration suisses, nous allions être refoulées en France! Comme il était tard, on nous

autorisa à passer la nuit dans les bureaux où nous nous trouvions. Un jeune Français qui avait été arrêté pour contrebande de cigarettes se trouvait dans la même salle que nous. Lorsque l'heure du dîner arriva, il ne reçut rien à manger ! Il n'avait pas plus de 20 ans... Pauvre garçon ! Affligée de le voir ainsi, je lui cédai ma ration. « Une main lave l'autre ! » dit-on... Quelques mois plus tard, ce jeune homme se transforma en l'un des derniers maillons de la chaîne grâce à laquelle ma mère et moi avons survécu. À peine se présenta-t-il à la porte du notaire que je le reconnus. Je n'en croyais pas mes yeux ! En peu de mots, il nous expliqua qu'il était dans le maquis et que ses parents, M. et M^{me} Mégevand, avaient accepté de nous héberger. Nous avons ainsi passé les dernières semaines de la guerre avec ce couple, dans leur ferme, à Cernex, un hameau des environs de Cruseilles.

MYRIAM – Quelle coïncidence... !

ESTELLE – ... étrange, oui ! Je n'avais jamais vu ce jeune homme à Cruseilles, et pourtant, l'*Hôtel du Nord* était le centre du village et le point de rencontre obligé non seulement des habitants du coin, mais aussi des fermiers des alentours qui, les jours de foire aux animaux, venaient y prendre un verre. Je n'ai jamais su non plus comment il avait appris que le notaire recherchait une maison sûre pour les deux femmes juives qui avaient trouvé refuge à Cruseilles. Était-ce par l'intermédiaire de son réseau qu'il avait su que ces femmes étaient celles qui, quelques mois plus tôt, lui avaient cédé leur dîner au poste de police où il avait été conduit après son arrestation ? Je ne le saurai sans doute jamais.

MYRIAM – Que de gestes solidaires dans ton histoire, Estelle !

ESTELLE – Oui, notre chemin a croisé celui de plusieurs « sauveurs ». Deux jours chez les uns, trois mois chez d'autres...

HÉLÈNE – Les Campana mériteraient de recevoir la médaille des Justes. Tu n'as jamais fait de démarches dans ce sens ?

ESTELLE – Je ne savais pas... mais, si j'en faisais la demande, je devrais aussi la faire pour M^{me} Silhol, pour l'hôtelier de Nice et pour M. et M^{me} Mégevand, puisque tous ces gens ont accepté de nous héberger alors que cela leur faisait courir d'énormes risques.

MYRIAM – Tu as beaucoup bougé, Estelle !

ESTELLE – Je ne pouvais pas rester dans mon coin à me lamenter et à attendre...

ELSA – ... D'accord, mais il faut aussi tenir compte du facteur providence qui a joué un grand rôle dans ta survie et dans celle de ta mère. Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir... les coups de chance que tu as eus!

ANDRÉ – C'est vrai, mais Estelle allait de l'avant.

ELSA – Pour aller de l'avant dans une telle situation, il faut avoir une grande force de caractère, mais il faut aussi que les circonstances s'y prêtent. Le fait d'avoir été protégées par les Italiens d'abord, par le pape ensuite, les montagnes où elles ont passé les derniers temps de la guerre, toutes ces familles qui leur ont ouvert leur porte, tout cela peut être considéré comme des facteurs de chance.

MARIETTE DIAMANT – Et puis ce n'était pas une petite fille, elle était à un âge où l'énergie et la créativité font que tout est possible, ou du moins... c'est ce que l'on pense à cet âge-là.

ESTELLE – Ne croyez pas que les émotions aient été terminées pour autant! Nous avons encore eu droit à une grosse dose de peur, même si Cernex semblait être à mille lieues du conflit. Les sous-bois alentour, si silencieux, fourmillaient de résistants et de jeunes fugitifs, ces derniers étant, pour la plupart, des réfractaires au STO ou des «malgré-nous» qui avaient choisi de passer à la clandestinité plutôt que de lutter pour les nazis¹. La plupart des fermiers de la région aidaient ces jeunes, leur procurant alimentation et vêtements, mais cette vie dans l'ombre avait fini par être découverte par l'occupant et de cruelles représailles avaient été perpétrées dans la région, comme dans le cas de cette ferme voisine qui avait été incendiée –avec ses occupants à l'intérieur!– parce que les nazis y avaient découvert un résistant²...

1. Par le fait que l'Alsace avait été annexée à l'Allemagne, les Alsaciens étaient considérés comme citoyens du Reich et devaient servir dans les armées allemandes. L'expression «malgré-nous» se rapporte aux jeunes Alsaciens incorporés dans l'armée allemande malgré eux, au total 134000 Alsaciens et Mosellans furent appelés. Nombre de ceux-ci préférèrent passer à la clandestinité plutôt que de servir l'Allemagne! Quant aux réfractaires au STO (Service du travail obligatoire), il s'agit des jeunes Français qui refusèrent de partir en Allemagne pour travailler dans les postes que les Allemands partis combattre avaient laissés vacants. Voir Vol. I, chap. 5, p. 241, note 2.

2. Dans son témoignage, Micheline rapporte que les parents de l'une de ses amies avaient été enfermés eux aussi dans leur ferme et que les nazis y avaient mis le feu en représailles à l'aide que le couple avait prodiguée à des résistants de la région de Limoges. Voir Vol. I, chap. 6.

Un jour, nous avons frôlé la catastrophe de près nous aussi! Nous étions à Cernex. Sans crier gare, l'un des gendarmes avec qui je jouais à la belote à Cruseilles était apparu à la fenêtre de la cuisine et d'un seul jet m'avait dit: «Enfermez-vous vite et ne faites aucun bruit!», avant d'enfourcher son vélo et de repartir aussi rapidement qu'il était venu. Je venais à peine de refermer la porte de la soupente sur nous que deux gendarmes frappèrent à la porte des Mégevand et, sur un ton peu complaisant, leur dirent: «On nous a dit qu'il y avait deux Juives chez vous...», et nos braves amis de leur rire au nez: «Ça ne va pas, non?»

HÉLÈNE – Le sort vous a épargnées encore une fois, mais j'imagine l'angoisse, la vôtre et celle des Mégevand! Le mauvais moment qu'ils ont passé! La libération de la Haute-Savoie, heureusement, n'était plus très loin (19 août 1944). Où étais-tu, Estelle, quand les Alliés ont débarqué et comment as-tu appris que la guerre était terminée?

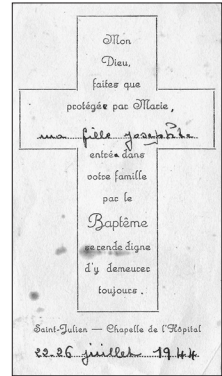
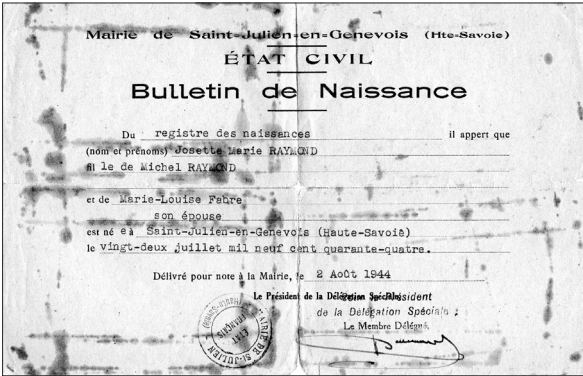
ESTELLE – Nous étions à Cernex, chez les Mégevand, au moment du débarquement de Normandie. Et c'est du reste près de Cernex que six semaines plus tard est née Josette. Nous étions trois maintenant!

[Estelle sourit et son regard se porte sur Josette, qui depuis peu vient avec elle à nos réunions.]

JOSETTE BRAWERMAN – À Megève, ma mère était tombée amoureuse folle du médecin qui l'avait soignée. La force de la vie avait encore son mot à dire, même dans les circonstances où vivaient alors les réfugiés... Les quelques mois qu'elle passa en Haute-Savoie furent teintés de romantisme.

J'étais en elle lorsque les Italiens l'emmenèrent à Nice et en elle j'ai continué de m'abriter lorsqu'elle trouva refuge dans une famille des alentours de la ville. J'étais en elle également dans le train qui l'emmenait à Cruseilles, où elle allait rejoindre sa mère. J'étais là aussi, en elle encore, chez les Mégevand, à Cernex, jusqu'au jour où enfin je décidai qu'il était temps de me faire une place dans ce monde. Je suis née le 22 juillet 1944 – dix mois avant la fin de la guerre – à Saint-Julien-en-Genevois, le seul village des alentours de Cernex qui avait un hôpital!

ESTELLE – Les Mégevand, dont l'un des fils était maintenant parrain de Josette, nous ramenèrent à Cernex et insistèrent pour nous garder tout le temps nécessaire, mais, une fois Paris libéré, ils comprirent très bien que mon seul désir était de rejoindre le père de ma fille.



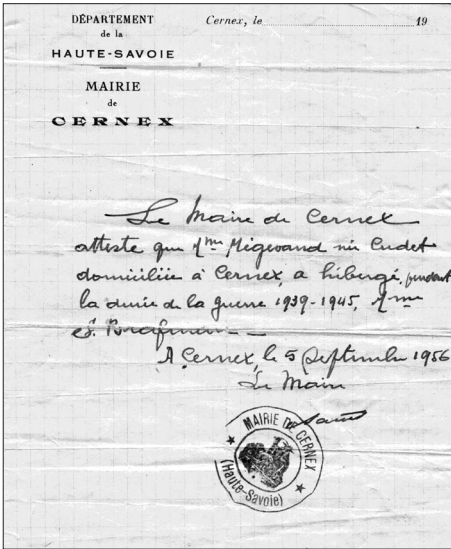
À gauche : bulletin de naissance de la fille d'Estelle, Josette Marie Raymond, à Saint-Julien-en-Genevois (Haute-Savoie), 22 juillet 1944.

À droite : faire-part de baptême de Josette, Saint-Julien-en-Genevois, 24 juillet 1944.

On passa d'abord par Cruseilles pour faire nos adieux aux Campana, qui étaient rentrés sains et saufs. Ce n'était pas encore le moment à leur avis de m'aventurer ainsi sur les routes, deux femmes seules et un bébé, et ils nous invitèrent à rester avec eux quelques semaines encore.



Estelle avec sa maman et Josette, à la fin de la guerre, avant de quitter les Mégevand, 1944.



Attestation du maire de Cernex certifiant que M^{me} Mégevand a hébergé la maman d'Estelle durant la guerre, 5 septembre 1966.

HÉLÈNE – Le retour à la vie « normale » fut-il difficile ?

ESTELLE – Pas tellement, parce que j'avais maintenant deux raisons de vivre : Josette et Michel, l'homme que j'aimais !

HÉLÈNE – Qui était Michel exactement ?

ESTELLE – Michel Brawerman était originaire de Brest-Litovsk. Il était arrivé en France en 1924, à l'âge de 20 ans, pour y faire ses études de médecine. Naturalisé français en 1937, il avait été mobilisé en 1940 et démobilisé trois mois plus tard. Il avait fui en zone dite « libre », puis avait réussi à s'établir en zone italienne. Lorsque Megève devint un lieu de refuge pour les Juifs, il fut convoqué pour y exercer la médecine¹. Et c'est lui qui, peu de temps après notre arrivée à Megève, me soigna pour une gastro-entérite compliquée qui m'avait beaucoup affaibli. Ce n'était peut-être pas le meilleur moment pour tomber amoureuse... mais quelles sont les règles de la vie ?

Il nous fallut attendre jusqu'en 1947 pour nous marier, car le certificat de décès pour les hommes morts en déportation... n'existait pas, et leurs veuves devaient attendre cinq ans avant de pouvoir se remarier légalement. Nous nous sommes installés à Paris, dans le XI^e arr., rue Sedaine, où mon mari avait son cabinet de cardiologue.

1. Megève est connu comme l'un des villages refuges de France.

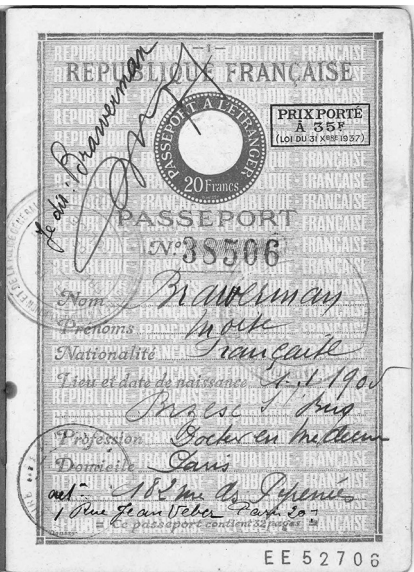
331-E - 599-38

AVIS

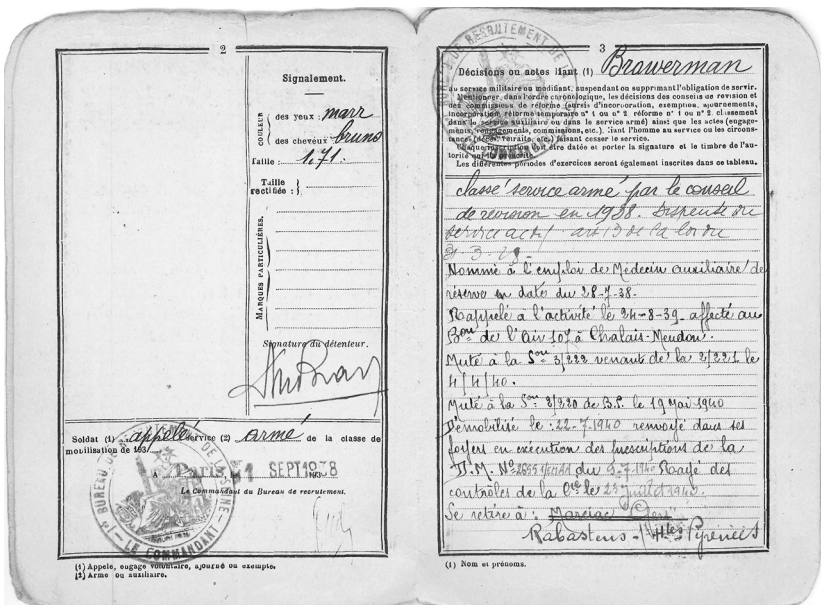
AUX
FRANÇAIS ET PROTÉGÉS FRANÇAIS

1° **Voyageant à l'étranger.**
Tout Français allant à l'étranger doit être porteur d'un passeport régulier qui, DANS TOUS LES CAS, DOIT ÊTRE SIGNÉ PAR LUI, PAGE 3, DES RÉCEPTION, et sera muni d'un visa lorsque cette formalité est exigée.

2° **Fixant leur résidence à l'étranger.**
 Tous les Français ou protégés français fixés à l'étranger doivent se faire immatriculer dans un délai de trois mois après leur arrivée dans la circonscription consulaire. La formalité pourra être effectuée par correspondance si les intéressés habitent en dehors de la ville où réside le Consul.
 Le coût du certificat d'immatriculation dont le dérivance est obligatoire est de 5 francs. Ce certificat doit être renouvelé tous les trois ans (Loi du 22 mars 1934, disposition générale VIII).
 Le droit d'immatriculation de 5 francs est porté à 25 francs à l'expiration du délai de trois mois pendant lequel l'immatriculation doit avoir été requise par les intéressés (Décret-loi du 30 octobre 1935, art. 3).
 Les droits perçus en conformité du tarif des chancelleries sont majorés de 100 % pour tout Français ou protégé qui n'est pas immatriculé ou ne se fait pas immatriculer (Loi du 22 mars 1934, disposition générale VIII).



Passeport français de Moïse Brawerman, 1938.



Livret militaire français du « 1^{er} Bureau Seine » de Moïse Brawerman de septembre 1938, avec les étapes de son parcours de médecin militaire durant la guerre.

Timbre de dimension 50
 N° 3027197 Série B
CARTE D'IDENTITÉ
 PRÉFECTURE DE POLICE Nom : **BRAWERMAN**
 née **FAIBOUSIAK**
 Prénoms : *Esther*
 Né le *20 novembre 1910*
 à *Anvers*
 département : *Belgique*
 Nationalité : *Française*
 Profession :
 Domicile : *Paris 20^e*
R. Jean Weber

SIGNALEMENT
 Taille : *1,60* Nez : *dos* Base : *dk*
 Cheveux : *br* Dimension : *nr*
 Moustache : Forme générale du visage : *h*
 Yeux : *mb* Teint : *mb*
 Signes particuliers :
 Empreinte index gauche : 
 Signature du titulaire, *E. Brawerman*
 Service de la Police - Birection 19
 Paris, le 24 juillet 1948
 Française
 LE PREFET DE POLICE, *[Signature]*
 3-D — Imp. Châtr (B). — 246-26

Carte d'identité française (naturalisée par son mariage) d'Estelle Brawerman, née Faibousiak, délivrée par la préfecture de Police le 24 juillet 1948.

Surmonter les effets de la guerre, si toutefois il est possible de les surmonter, et nous faire une certaine situation nous demanda quelques années. La plénitude semblait enfin à notre portée, quand, en 1951... Michel tomba malade et décéda.

HÉLÈNE — On a du mal à croire qu'après des années si cruelles le sort ait ainsi pu s'acharner sur toi et sur Josette...

ESTELLE — ... J'avais 41 ans et Josette 7 ! Il allait falloir que je me défende toute seule. Je finis par trouver du travail dans la vente de linge de maison, chez *Draxlux*, mais la France de ces années-là était loin d'être un pays prometteur ; je ne voyais d'avenir en France ni pour ma fille ni pour moi. L'idée d'en parler à mon cousin qui vivait à Los Angeles me vint alors à l'esprit. Nous avions grandi ensemble, Jules et moi, à Anvers, et nous nous aimions comme frère et sœur. Ses parents avaient eu la bonne idée, avant la guerre, d'émigrer aux États-Unis, ce qui fait que Jules fut l'un des milliers de soldats américains qui, le 6 juin 1944, débarquèrent sur les plages de Normandie. Il vivait à présent en Californie et, après la guerre, il nous avait fait rechercher par la Croix-Rouge internationale.

Je lui écrivis pour lui faire part du décès de mon (second) mari et de l'incertitude dans laquelle nous nous trouvions, ma mère, ma fille et moi. Sa réponse ne se fit pas attendre. Il m'invitait à Los Angeles : « Vous resterez chez nous tant que vous voudrez. Avec les langues que tu parles, tu n'auras aucune difficulté à trouver du travail ! »

Je pris alors la résolution de partir tenter ma chance aux États-Unis, tandis que ma mère décidait de retourner vivre à Anvers. Le 1^{er} janvier 1955, on arrivait à Los Angeles, Josette et moi ! Comme me l'avait écrit Jules, je n'eus aucune difficulté à trouver un emploi. Quelques mois plus tard, un frère cadet de mon époux, qui vivait en Argentine, nous écrivit qu'il allait venir nous rendre visite à Los Angeles, car il voulait nous connaître. Julio Brawerman venait de se séparer ! Il était tout fier de son certificat de divorce, qui était l'un des premiers accordés en Argentine grâce à la nouvelle loi de Perón ! Il l'avait apporté avec lui et, soudain très sérieux, me le montra.

JOSETTE – Julio tomba amoureux de ma mère et je crois qu'elle aussi ! Mais je suis sûre que, si elle accepta ce troisième mariage, ce fut surtout pour former à nouveau une famille et me donner un père !

ESTELLE – Notre arrivée à Buenos Aires, en septembre de cette même année, coïncida avec la révolution qui fit tomber le gouvernement de Perón.

ANDRÉ – Tu aurais dû venir avant si c'est toi qui l'as fait tomber¹... Tu parlais l'espagnol ?

ESTELLE – Non ! « Ça ressemble au français, m'avait dit mon futur époux. C'est facile, tu vas voir... » Je n'ai pas eu de difficultés, c'est vrai, et Josette et moi nous sommes faites à Buenos Aires très rapidement.

HÉLÈNE – Tu es contente d'être venue vivre ici ?

ESTELLE – J'ai été très choyée, nous avons formé une famille heureuse et il me semble que je me suis bien intégrée dans ce pays, quoique je ne me sois jamais complètement assimilée... Je me sens toujours française... plus française qu'argentine !

1. Critique voilée au gouvernement dictatorial et démagogique de Perón.

Charles Hochner

Biographie

- 1928 12 octobre: naissance de Charles à Mulhouse (Haut-Rhin). Ses parents, Joseph, né en 1898, et Rose, née en 1900, sont originaires de Przemyśl, en Galicie autrichienne, redevenue polonaise en 1918 (de nos jours, voïvodie des Basses-Carpates, Pologne). Ils sont arrivés en France en 1924 avec leurs filles, Dora, née en 1921, et Gisèle, âgée de quelques mois. La famille Hochner est très respectueuse de la tradition.
- 1934 Voyage en Pologne pour présenter les enfants à la famille maternelle et paternelle.
- 1939 Août: les parents de Charles partent avec lui pour Toulouse. Ils ont l'intention de louer un appartement afin d'avoir un endroit où aller vivre, car la guerre est déjà fortement présente dans les esprits. Après avoir trouvé ce qu'ils cherchaient, ils reviennent à Mulhouse.

23 août: signature du pacte de non-agression germano-soviétique.

1^{er} septembre: invasion nazie de la Pologne.

2 septembre: le gouvernement français décrète la mobilisation générale puis ordonne aux Alsaciens d'évacuer la région et de se diriger vers le Sud-Ouest. La moitié des 30 000 Juifs d'Alsace partent de chez eux.

3 septembre: la France et le Royaume-Uni déclarent la guerre à l'Allemagne. Début de la Seconde Guerre mondiale et de la «Drôle de guerre» en France.

Vu la situation, la famille Hochner quitte l'Alsace. Une fois sa famille installée à Toulouse, le père de Charles remonte à Mulhouse pour liquider ses affaires d'horloger bijoutier.

1940 *10 mai: début de la phase armée du conflit. Fin de la «Drôle de guerre».*

14 mai: les Allemands percent le front à Sedan (Ardennes). Au fur et à mesure de l'avancée des troupes allemandes, les populations du nord de la France fuient. Huit millions de personnes feront l'Exode.

22 juin: signature de l'armistice entre la France et l'Allemagne à Rethondes près de Compiègne (Oise). Les trois cinquièmes du territoire passent sous autorité nazie. L'annexion de l'Alsace et de la Moselle n'est pas inscrite dans la convention d'armistice. Rapidement l'Alsace et la Moselle constitueront des cas à part, la souveraineté française n'y sera plus assurée; l'administration française sera remplacée par une administration allemande, et les trois départements seront intégrés dans des Reichsgaue dirigés chacun par un Gauleiter.

24 juin: signature de l'armistice entre la France et l'Italie, à la Villa Incisa. Il délimite la zone d'occupation italienne dans l'hexagone.

10 juillet: à Vichy, l'Assemblée nationale (députés et sénateurs réunis) vote les pleins pouvoirs au maréchal Pétain.

13 juillet: décret d'expulsion de tous les Juifs qui se trouvent encore en Alsace et confiscation de leurs biens au profit de l'État allemand.

Joseph Hochner doit abandonner son magasin. Après un minutieux inventaire par les occupants nazis, la marchandise qui lui reste «est vendue par l'État» à un commerçant «aryen». Tous les documents relatifs à cette «vente» portent la mention «Heil Hitler» au-dessus de la signature du fonctionnaire.

24 juillet: la frontière du traité de Francfort (1871) est rétablie, l'Alsace est rattachée au Pays de Bade dans le Gau Baden-Elsass. La germanisation est déclarée et le français interdit.

Septembre: Charles commence sa dernière année de primaire à Toulouse. Il adhère aux Éclaireurs israélites de France (EIF).

27 septembre: en zone occupée, première « Ordonnance [allemande] relative aux mesures contre les Juifs ». Elle définit les personnes regardées comme juives, interdit aux Juifs partis en zone dite « libre » de revenir en zone occupée, prévoit le recensement des Juifs avant le 20 octobre (fichier des Juifs) et impose l'affichage d'« Entreprise juive » sur les commerces tenus par des Juifs.

3 octobre: le gouvernement de Vichy promulgue la loi « portant statut des Juifs » leur interdisant la fonction publique et diverses professions.

1941 La famille s'intègre à la vie communautaire de Toulouse. Dans cette ville du sud de la France, la guerre semble loin. Les parents de Charles peuvent même organiser une belle fête pour le mariage de Dora, leur fille aînée, avec Otto Gunst, un Juif autrichien réfugié en France en 1938.

1942 Début de l'année: Joseph Hochner est détenu et envoyé en résidence forcée à Longages-camp de Noé (Haute-Garonne). Il est « sous surveillance » mais peut recevoir sa famille.

2 juin: promulgation du second statut des Juifs. Circulaire préfectorale étendant le recensement des Juifs à la zone dite « libre »

26 août: début de la rafle des Juifs étrangers et apatrides en zone non occupée pour être livrés aux Allemands.

11 novembre: suite au débarquement allié en Afrique du Nord trois jours plus tôt, les Allemands se rendent maîtres de la zone « libre », à l'exception de huit départements du Sud-Est qui passent sous domination italienne.

12 novembre: le père de Charles quitte Longages-camp de Noé clandestinement. Il rentre à Toulouse et annonce à sa famille qu'ils vont partir le lendemain en zone italienne.

13 novembre: après avoir confié le linge de maison à leur épicière, les Hochner prennent le train pour Nice. Ils sont hébergés par la famille de l'ancien associé de Joseph, les Hirth.

M. Hochner comprend que Nice, maintenant surpeuplée de réfugiés, va devenir un piège pour les Juifs. Il suit les conseils d'un voisin qui lui suggère de partir pour Saint-Martin-Vésubie (Alpes-Maritimes) où ils seront en résidence surveillée mais

sous l'autorité des Italiens. Une fois arrivés à Saint-Martin-Vésubie, le père de Charles louera une confortable villa.

11 décembre: la mention « Juif » sur la carte d'alimentation ou le titre d'identité des Juifs français et étrangers est obligatoire sur tout le territoire.

1943 *10 juillet: débarquement allié en Sicile.*

25 juillet: Benito Mussolini est démis de ses fonctions et arrêté le jour même. Un nouveau gouvernement se forme autour du maréchal Pietro Badoglio et Victor Emmanuel III.

Début septembre: Édith Hirth, la fille de l'ex-associé de Joseph, vient passer quelques jours à Saint-Martin-Vésubie chez ses amis, qui, bien qu'en résidence surveillée, mènent depuis dix mois une vie presque normale.

8 septembre: le nouveau gouvernement italien, avec le maréchal Badoglio à sa tête, se rend inconditionnellement aux Alliés. L'armée allemande envahit alors le nord de l'Italie et la zone sud-est de la France, qui jusque-là était occupée par les Italiens. Le III^e Reich s'empare aussi des territoires italiens dans les Balkans.

9 septembre: avant de se retirer, les soldats italiens proposent aux Juifs de Saint-Martin-Vésubie de passer avec eux en Italie, où ils ne seront pas poursuivis comme en France.

Les Allemands ont coupé les routes. Édith, qui ne peut pas retourner à Nice, finit par entendre raison et part avec ses amis en Italie.

10 septembre: l'armée allemande occupe Rome.

12 septembre: le passage en Italie demande trois jours difficiles au bout desquels les fugitifs arrivent au premier village italien, Borgo San Dalmazzo (dans le Piémont), mais des troupes allemandes les ont devancés. Des pancartes les attendent un peu partout, leur ordonnant de se présenter aux autorités le jour suivant, avant midi!

12 septembre: Mussolini est enlevé par un commando allemand. Un mois plus tard, il est installé près du lac de Garde (Alpes italiennes) pour gouverner la République sociale italienne sous surveillance allemande.

Joseph Hochner décide qu'il faut s'éloigner du groupe pour être moins repérables. Il pense que se mêler aux habitants d'une grande ville sera plus sûr, tout en sachant que le tampon « Juif » sur leurs papiers les met en danger.

Ils trouvent un chauffeur de taxi qui accepte de les amener à Turin. De l'hôtel où ils essayent de rester, on leur conseille d'aller à la synagogue. De là, on les envoie à l'orphelinat.

Le père de Charles décide qu'ils iront à Rome, car, pense-t-il, la ville ne saurait tarder à être libérée. Arrivés à Rome et ne sachant où se diriger, ils entrent dans une église. Le curé qui les reçoit leur propose de ne pas rester ensemble : il accompagne Rose, Gisèle et Édith au couvent des sœurs de la Nativité situé non loin, puis il installe Joseph dans sa cure où trois autres hommes sont cachés. Quant à Charles, il l'inscrit comme pupille à l'internat des frères maristes contigu à l'église.

16 octobre : rafle dite « du ghetto de Rome ». 1 259 personnes juives sont arrêtées par les Allemands à travers Rome (363 hommes, 689 femmes et 207 enfants). 1 023 seront déportés à Auschwitz.

1944 *17 janvier : début de la bataille de Monte Cassino.*

18 mai : Monte Cassino est pris par les Polonais du général Anders et la 4^e division marocaine. La voie vers Rome est ouverte.

4 et 5 juin : libération de Rome.

6 juin : débarquement allié en Normandie.

Fin de la vie clandestine de Charles, de sa famille et d'Édith, qui sont restés cachés neuf mois à Rome.

25 août : libération de Paris.

1945 *28 avril : Mussolini est exécuté à Dongo par des partisans locaux.*

8 et 9 mai : fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe.

22 août : la famille Hochner fait partie d'un convoi de camions qui quitte Rome avec des Juifs qui y ont été cachés.

24 août : arrivée du convoi à Villefranche-sur-Mer (Alpes-Maritimes). Les réfugiés sont reçus, officiellement, par la

France. La famille Hochner prend le train pour Nice avec Édith. La jeune fille retrouve sa famille qui a miraculeusement échappé aux rafles et aux déportations. Charles et les siens quittent Édith et ses parents et partent pour Toulouse, où ils ne récupéreront que le linge qu'ils avaient laissé à l'épicière.

Dora et Otto, son mari, qui avaient trouvé refuge chez des paysans des alentours de Toulouse, ont eux aussi échappé aux nazis. Ils ont maintenant un petit garçon, Jean-Paul Gunst.

Septembre (approx.): Charles, ses parents et sa sœur Gisèle partent s'établir à Paris. Charles abandonne ses études.

- 1948 Charles commence son service militaire.
- 1949 La mère et les deux frères d'Otto qui vivent en Argentine depuis 1938 invitent Otto, Dora et leurs deux fils à venir les rejoindre.
- 1950 Face aux rumeurs qui commencent à circuler sur une possible nouvelle guerre, les parents de Charles décident à leur tour de tenter l'émigration en Argentine. Comme ils y ont des parents au premier degré (une fille et des petits-enfants), ils y seront admis sans difficulté, contrairement au rejet que subissent la plupart des Juifs qui essayent de s'établir dans ce pays.
- 1951 Avril: Charles arrive à Buenos Aires avec ses parents. Sa sœur Gisèle a préféré rester à Paris avec l'homme qu'elle a épousé.
- 1952 Après avoir travaillé comme joaillier, Charles se met en société avec le frère de son beau-frère pour monter un atelier de joaillerie, puis, ensemble, ils montent une manufacture de chaînettes en or et en argent.
- 1953 Après une acclimatation assez difficile, Charles tombe amoureux de Cécile, qu'il a connue dans un bal à Mar del Plata, et non pas au club *Hebraica* dont tous deux sont pourtant des membres actifs. Ils se marieront quelques mois plus tard.

1954 Naissance de leur fils, Claudio.

1962 Naissance des jumelles, Roxana et Susana.

1972 Charles s'oriente vers une nouvelle activité: une fabrique de cartonnage, qu'il monte avec plusieurs associés et où seront employées jusqu'à 120 personnes.

Charles a trois enfants et quatre petits-enfants. Il se sent bien en Argentine.

*Et voilà qu'un soldat américain tout à coup
se détache de sa file. Il vient vers nous...
Un grand sourire aux lèvres, il nous tend
la main et nous parle... en yiddish!*

Entretiens

Dès les premiers mots qu'il prononce devant les autres membres de «France... douce France de notre enfance?», Charles affirme que c'est aux soldats italiens que sa famille et lui doivent leur survivance, confirmant ainsi ce qu'avait déclaré Estelle dans le chapitre précédent.

Estelle Brawerman fut la première à dévoiler, preuves à l'appui – contrairement à Alice et Gérard Grinszpan qui étaient trop jeunes pour comprendre la situation¹ –, l'attitude solidaire de l'occupant italien envers les Juifs. C'est elle qui, de plus, a introduit dans ce travail la figure des «villes refuges» dont aucun des membres du groupe «France... douce France de notre enfance?» n'avait encore entendu parler. Megève, dans son cas. Et c'est à elle encore que nous devons la première mention relative à l'attitude du pape Pie XII à l'égard des Juifs.

Les péripéties que rapporte Charles viennent confirmer les dires d'Estelle.

* * *

CHARLES – Je suis né à Mulhouse au mois d'octobre 1928, de parents juifs polonais arrivés en France en 1924. Ils étaient originaires de Przemyśl, en Galicie, ville où sont également nées mes deux sœurs.

HÉLÈNE – Pourquoi tes parents se sont-ils établis à Mulhouse?

CHARLES – Sans doute parce que l'allemand était leur langue maternelle et qu'à Mulhouse bien des gens le parlaient encore².

HÉLÈNE – Mais comment se fait-il que tes parents parlaient l'allemand?

1. Voir *supra*, chap. 15, p. 159 et suivantes.

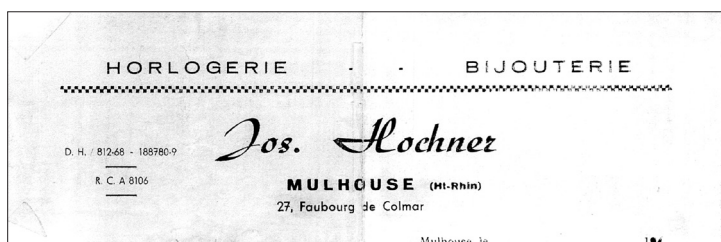
2. De 1870 jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, Mulhouse était sous la souveraineté du II^e Reich allemand. [ndrc]

CHARLES – Parce que la Galicie a longtemps appartenu à l'Empire austro-hongrois et qu'après la réincorporation de cette région à la Pologne¹, en 1918, une grande partie de la population continua à utiliser l'allemand comme langue vernaculaire.

HÉLÈNE – Tes parents ne parlaient pas le français ?

CHARLES – Au moment de la guerre ils ne le parlaient que très peu et avec l'accent d'Alsace, puisque l'alsacien était la langue qu'ils employaient au quotidien.

Quelques années après leur arrivée en France, mon père, qui était horloger bijoutier, s'installa à son compte. Son magasin était bien placé et bien connu des Mulhousiens qui venaient y acheter montres et pendules. Nous menions une vie à la fois sereine et austère, agrémentée de certains petits luxes, tels que ce voyage en Pologne où mes parents m'emmenèrent en 1934 pour que mes familles maternelle et paternelle connaissent leur petit-fils !



Papier à en-tête de l'horlogerie bijouterie de Joseph Hochner, père de Charles, à Mulhouse (Haut-Rhin).

Comme la plupart des Juifs de la région, mes parents étaient pratiquants et très respectueux de la tradition, ce qui n'empêchait nullement que mes camarades non juifs viennent à la maison et soient souvent invités à partager nos repas.

HÉLÈNE – Vous aviez une grande famille ?

CHARLES – En France, non, parce que mes parents avaient été l'un et l'autre les premiers de leur famille à émigrer. À la veille de la guerre,

1. La Galicie, qui avant le XVIII^e siècle appartenait à la Pologne, devint province de l'Empire austro-hongrois en 1772. Au terme de la Première Guerre mondiale, la Galicie fait partie de la Pologne qui recouvre son indépendance. En 1921, le traité de Riga, qui clôt la guerre soviéto-polonaise, confirme l'armistice du 18 octobre 1918 et donc l'appartenance de la Galicie à la Pologne.

sept des huit frères et sœurs de mon père vivaient encore en Pologne ainsi que tous ceux de ma mère. Le nombre d'oncles et de cousins que ça donne! Quelques-uns se préparaient à nous rejoindre, mais, trop habitués aux discriminations récurrentes, aucun d'eux ne croyait vraiment encore à l'urgence de la décision. Ils furent tous assassinés! Seul survécut le plus jeune des frères de mon père, qui venait d'arriver en France lorsque commença la guerre et qui, après avoir trouvé refuge à Lyon où il resta un certain temps, eut la chance de pouvoir passer en Suisse.

RÉGINE HERLICOVIC – Chez nous, 57 membres de la famille ont disparu dans la tourmente...

HÉLÈNE – Et moi qui ai grandi sans oncles ni tantes, sans cousines ni cousins, sans grands-parents, j'enviais mes camarades qui passaient les vacances à la campagne, chez leurs grands-parents, avec toute une troupe de cousins. Entre la famille de mon père et celle de ma mère, 90 personnes au moins ont été victimes de la Shoah! Je n'ai connu aucune d'elles! Parfois, je pense qu'il est impossible qu'ils aient tous été assassinés, qu'il ne me soit resté personne, et je garde le secret espoir de recevoir un jour un appel téléphonique de quelqu'un qui dirait vouloir me connaître, de quelqu'un qui serait l'un de mes cousins... Le temps, hélas, se fait peau de chagrin.

MAURICE AJZENSZTEJN – ... Il en reste, des histoires à écrire...

Été 1939

CHARLES – Les grandes vacances de l'année 1939 arrivaient à leur terme quand la nouvelle de l'invasion de la Pologne par l'Allemagne nazie bouleversa notre quiétude de fin d'été. La Seconde Guerre mondiale venait de commencer!

[Le 2 septembre, face à la menace allemande, le gouvernement français décréta la mobilisation générale et ordonna à près de 400 000 Alsaciens – Juifs et non-Juifs – d'évacuer la région. Il leur était recommandé de se diriger vers le sud-ouest de la France. Parmi les évacués, on comptait la moitié des 30 000 Juifs qui vivaient alors en Alsace! Le 3 septembre, la France déclarait la guerre à l'Allemagne.]

CHARLES – La frontière avec l’Allemagne se situait à une dizaine de kilomètres de chez nous.

JEAN KIRSCHENBAUM – Vous étiez pratiquement sur le front ! Un front immobile, bizarre, n’est-ce pas, où durant des mois il ne s’est rien passé¹, mais le front quand même !

CHARLES – Derrière la ligne Maginot, mais c’est vrai ! Ce fut pendant neuf mois, et ainsi fut-elle baptisée, une « Drôle de guerre² ». Le calme, cependant, était lourd de menaces. La guerre était dans l’air depuis longtemps ; il y avait même déjà eu, en 1938 et 1939, des exodes volontaires de familles qui, face à l’éventualité d’un probable conflit, avaient décidé d’aller s’établir dans une autre région de France.

HÉLÈNE – Quels furent les indices avant 1939 qui permirent à ton père de prévoir la guerre ? Te souviens-tu d’avoir entendu parler d’antisémitisme ?

CHARLES – Les journaux laissaient entrevoir des temps difficiles... Après la chute de la République de Weimar³, de nombreuses familles juives allemandes étaient arrivées à Mulhouse et avaient révélé à leurs coreligionnaires d’Alsace combien les conditions de vie des Juifs s’étaient dégradées dans leur pays sous l’effet, particulièrement, des harangues du nouveau chancelier, mais j’étais trop jeune, moi, pour évaluer les dangers que cette conjoncture pouvait entraîner. Ce n’est que le jour où à l’école, le premier jour de classe si je me souviens bien, on nous distribua des masques à gaz que j’ai ressenti ce genre d’angoisse pour la première fois.

1. En fait, durant cette période transitoire, il y eut une première opération militaire française, l’offensive de la Sarre sur le territoire allemand (7 septembre-17 octobre 1939), ainsi que des escarmouches entre les ennemis. [ndrc]

2. L’expression « Drôle de guerre » est communément attribuée au journaliste et écrivain Roland Dorgelès (1885-1973), alors correspondant de guerre. Elle serait le fruit de la mauvaise compréhension de l’expression anglo-saxonne *phony war*, qui veut dire « fausse guerre », en *funny war*, qui peut se traduire par « drôle de guerre ». Le journal *Le Figaro* diffuse l’expression à partir de janvier 1940. [ndrc]

3. Le 30 janvier 1933 à Berlin, le chef du parti nazi Adolf Hitler est nommé chancelier de la République (chef du gouvernement) par son président Hindenburg (chef de l’État). Hitler obtient le 24 mars les pleins pouvoirs. Sans formellement abroger la Constitution de la République dite « de Weimar » (1919), il met en place un régime dictatorial. [ndrc]

ANDRÉ GATTEGNO – Vous n’auriez pas pu passer en Suisse? Vous étiez tout près de Bâle!

CHARLES – La Suisse n’était pas généreuse en matière d’immigration! Je suppose que mes parents y avaient pensé, mais c’était pratiquement impossible. Et puis, qui aurait pu imaginer que la ligne Maginot allait être « mise de côté », que les Allemands la contourneraient et qu’ils prendraient Paris en un rien de temps?

Cela faisait longtemps, cependant, que mon père pensait au danger qui guettait les Alsaciens! La stratégie qu’il avait élaborée prévoyait qu’en cas de guerre imminente on irait s’installer à Toulouse! On partirait d’abord, mes parents et moi, pour louer un appartement, puis on reviendrait chercher mes sœurs et nos affaires. Si ma mémoire ne me trompe pas, c’est en août 1939 que nous y sommes allés pour la première fois. Située loin de la frontière allemande et près de l’Espagne, cette ville était un endroit idéal, avait-on dit à mon père, avec, de plus, un climat des plus agréables. On trouva un logement sans difficulté et, comme prévu, on retourna à Mulhouse pour organiser le déménagement et préparer le départ. Quelques semaines plus tard – ce devait être le 2 ou le 3 octobre puisque je venais tout juste de commencer l’école et que c’est durant les premiers jours de classe qu’on nous distribua des masques à gaz –, on abandonnait l’Alsace, cette fois avec mes deux sœurs. Papa nous aida à nous installer puis il remonta à Mulhouse pour liquider ses affaires.

60.000	- 71166
15.000	- 111
13494	- 111
7500	- 111
4880	- 111
35000	- 111
11111	- 111
3216	- 111
2000	- 111
500	- 111
2800	- 111
11075	- 111
3034	- 111
415	- 111
10285	- 111
11000	- 111
163311	-

Liste de frais écrite en yiddish par Joseph Hochner, 1939.

MICHELINE WOLANOWSKI – Vous avez pu emporter vos meubles et vos affaires personnelles ?

CHARLES – Oui, on était préparés !

MICHELINE – Quel avantage par rapport aux milliers de Français qui furent contraints à l'Exode quelques mois plus tard et durent partir avec ce qu'ils pouvaient porter sur le dos ou ce que pouvait contenir un sac ou une valise ! Les Juifs d'Alsace-Lorraine ont-ils été nombreux à quitter la région comme vous, à peine la guerre déclarée ?

CHARLES – Eh bien oui, 15 000 Juifs abandonnèrent l'Alsace dès septembre 1939, quand le gouvernement en donna l'ordre. Quinze mille autres Juifs parmi ceux qui se considéraient comme « les vrais Juifs d'Alsace » s'y refusèrent. Les Levy-Veil, les Dreyfus et tant d'autres familles juives établies dans la région depuis les XVI^e et XVII^e siècles pensaient que leur qualité de Français de souche les protégerait ou que du moins leur sort ne serait pas différent de celui de leurs compatriotes chrétiens, catholiques ou protestants.

[Ils se trompaient ! Le 25 juillet 1940 fut rétablie l'ancienne frontière, annexant la Moselle et l'Alsace à l'Allemagne. La germanisation fut décrétée et il redevint interdit, dans ce cadre, de parler français ! Les nouvelles autorités expulsèrent les Juifs qui s'étaient refusés à quitter le sol alsacien, tout « vrais Juifs d'Alsace » qu'ils se disaient ! Un grand nombre d'entre eux terminèrent en déportation !]

ANDRÉ – Ils n'imaginaient pas que les Français collaboreraient en si grand nombre avec l'ennemi ni qu'ils seraient dénoncés, parfois, par leurs propres voisins... Nous n'arriverons jamais à comprendre, nous qui aimons et admirons la France et sa culture, que tant de Français aient pu collaborer avec le nazisme...

MYRIAM DAWIDOWICZ – C'est vrai, les Juifs alsaciens se disaient « vrais Juifs de France » et montraient un certain dédain envers les immigrés juifs récents, polonais ou belges, comme nous...

CHARLES – Ce que tu dis n'est, hélas ! pas tout à fait faux, Myriam : ils avaient même leurs propres synagogues où les Juifs polonais, par exemple, n'étaient pas particulièrement bienvenus...

MICHELINE – Un peu comme les Juifs d'Allemagne qui misaient sur leurs faits de guerre en 1914 et les décorations reçues pour les protéger de la discrimination croissante... Eux aussi se sont trompés !

CHARLES – Quand, le 13 juillet 1940, le *Gauleiter* d'Alsace¹ décréta l'expulsion de tous les Juifs qui se trouvaient encore dans la région et confisqua tous leurs biens, ma mère, mes sœurs et moi étions à Toulouse depuis déjà dix mois. Mon père qui, lui, était resté à Mulhouse pour liquider son magasin dut l'abandonner dans l'état où il était. Il n'avait pas eu le temps de vendre toute sa marchandise ni de tout placer en lieu sûr. Comme les autres expulsés, il n'eut qu'une heure pour réunir le nécessaire, huit kilos au plus d'effets personnels et 5 000 francs ! Il prit le dernier train pour Toulouse avec, dans sa petite valise, quelques-uns des objets de plus grande valeur de sa boutique. S'il n'avait pu sauver qu'une partie de son capital, du moins pouvait-il se sentir réconforté d'avoir mis sa famille à l'abri des nécessités pour un certain temps.

Après la guerre, en 1945, en réponse aux démarches qu'il avait faites pour récupérer ses biens, papa obtint la liste des marchandises qu'il avait dû abandonner et qui «avaient été vendues par l'État». Les Allemands – toujours aussi méticuleux ! – en avaient établi «l'inventaire» immédiatement après l'expulsion des Juifs, attestant que la somme payée par le nouvel occupant de notre magasin pour l'ensemble de la marchandise s'élevait à... 100 marks et était correcte !

[Charles se trompait ! Après traduction (non professionnelle) de ces documents, nous déduisons que du magasin de Joseph Hochner se vendit seulement la marchandise, et ceci à un concurrent de Joseph, pour la somme de... 50 RM ! On ne toucha pas aux installations et il fut décidé que le magasin resterait sous la loupe des inspecteurs.]

Lorsque, après le décès de mon père, j'ai retrouvé ces papiers, plus que la méticulosité avec laquelle ils avaient été établis, ce qui m'a le plus impressionné c'est le «*Heil Hitler*» qui figure au-dessus de la signature du fonctionnaire sur chacun des feuillets du dossier !

MYRIAM – Envoyer sa famille en lieu sûr avant même que les nazis n'occupent la ville ! Peu de Juifs eurent cette clairvoyance et cette hardiesse !

1. Membre du parti nazi en charge d'une circonscription (*Gau*) territoriale du III^e Reich allemand, sorte de gouverneur provincial. Le *Gauleiter* de l'Alsace-Pays de Bade était Robert Wagner du 7 août 1940 jusqu'à la fin de la guerre en Europe. [ndrc]

Mülhausen le 11. Septembre 1940

Herr

Bourgeois
Gemeinliche

Mülhausen
Boichenstrasse

Ausgesuchte, beschlagnahmte Uhren - gibt den
28. Aug 1941 in Mülhausen, abhandelt sich folgende Sache zu
mitteilen:

Für den kantonarischen Herrn Louis, Mül-
hausen - Boichenstrasse Nr. 3, wurde aus den Urkunden
buch - des kantonarischen Gebiets Boichen zum Besitz von
R. Nr. 15 - amtlich festgestellt, daß dem genannten
die Verfügung „Des Hl. Manns“ für Mülhausen mit
wird der Hl. Gehalt als Vertretungsstelle der Gestalt,
sowie als Verkaufsstelle für sämtliche gerichtlichen
Prozesse - Boichen mit Fiskus für die Linie, soweit an
Hl. Gehalt Berücksichtigung zu werden soll, welche
gerichtsstandort sind, was ich bereit, überlassen soll, zu
übernehmen.

Für die Abstattung, für mich durch vorüberlegen
prüft und genehmigt wird, gemacht mit

Heil Hitler

Karl Joseph Bourgeois
Mülhausen
Boichenstrasse 35

Document concernant
la procédure de
confiscation des biens
de la famille Hochner.

Document concernant
la procédure de
confiscation des biens
de la famille Hochner.

Mülhausen, den 14. September 1940 - 8

T 679

An Herrn Stadtkommissar

MÜLHAUSEN

Betrifft: HOCHNER, Uhrung.
Kolsamerstrasse Hier
T 506 f

In Bezug auf meinen Brief vom
10. September teile ich Ihnen mit dass das Mietver-
hältnis zwischen Bourgeois und dem k. Zeiter der Firma
Ocha & Levy bereits abgeschlossen ist.

Die Ware wird nächste Woche zwecks
Verkauf im Uhrengeschäft GEMEL untergebracht, während
die Einrichtung im Geschäft HOCHNER verbleiben wird.
Für die Wegnahme derselben entstehen Kosten und
diese Einrichtung wird demnach verfallen.

Ich habe Herr GEMEL entschlossen
diese Einrichtung im Preise von 50.- RM. zu überlassen.
Ich möchte Sie bitten bei der nächsten Gelegenheit
diesem kl. Geschäft zu beschaffen und mich zu
diesem Verkauf an Herrn GEMEL zu erlauben.

Heil Hitler.

T 679
T 506 f

Gegen Rückgabe an Herrn Paul BOURGEOIS,
Gerichtsvollzieher,
HIER
Boichenstrasse, 3

zurückgesandt mit der Bitte um Äusserung ob der vorgeschla-
gene Verkaufspreis von RM. 50.- dem wirklichen Wert der
Einrichtung entspricht.

Heil Hitler!
Der Stadtkommissar:

Document concernant
la procédure de
confiscation des biens
de la famille Hochner.

Paul BOURGEOIS
Gendarmenhaus
MILHAUSEN i. Elsass
Börsenstrasse 2

Milhausen, den 24. September 1940

10

T 679

An Herrn Stadtkommissar

Betr. HOCHNER Uhren-
Kolmarerstr. Hier
T 506 f


M I L H A U S E N
- - - - -

In Beantwortung Ihrer Mitteilung
meines Briefes vom 14. September teile ich Ihnen
mit dass der wirkliche Wert der Sache nicht allein
in Betracht zu ziehen ist. Das Andere besteht nur
aus Brettern und einigen Glasplatten. Herr REMEYER
hat mir versichert dass er die Einrichtung nicht so
übernehmen kann wie sie für den Uhrenmacher HOCHNER
bestimmt hat und dass er Veränderungen vornehmen
müsste.

In Anbetracht dieser Bemerkungen
kann ich versichern dass der Verkaufpreis den
Werte der Einrichtung so wie sie Herr REMEYER gebrau-
chen kann entspricht.

Heil Hitler.

*abgegeben
L. Hochner
Preis 50.- RM
abgegeben*



T 679 Milhausen, den 27. September 1940.

I) zu schreiben: An
Herrn Paul BOURGEOIS,
Gerichtsvollzieher,
H I E R
Börsenstrasse, 3
Betr. Verkaufspreis der Ladeneinrichtung - Josef HOCHNER,
Uhrengeschäft, Hier, Kolmarerstrasse, 22.

In Beantwortung Ihres Schreibens vom 24. d. Mts.
teile ich Ihnen mit, dass ich mit dem Preis von 50.- RM
einverstanden bin.


Somit kann der Hauptmieter diese Verkaufsbude an Herrn
Josef REMEYER weitervermieten.

Der vereinbarte Betrag ist an die Stadtkasse,
Konto Hochner Josef, zu entrichten.

Heil Hitler!

///: //:

II) z. d. A. Hochner Josef,
Der Stadtkommissar:



Document concernant
la procédure de
confiscation des biens
de la famille Hochner.

CHARLES – Attention, l’Alsace n’a pas été occupée par l’Allemagne ! Elle a été *annexée* ! Le 25 juillet 1940 ! On ne sait peut-être pas assez faire la différence entre l’occupation et l’annexion : que l’Alsace ait été annexée signifiait qu’elle faisait à nouveau partie de l’Allemagne, comme après 1870, et que les jeunes Alsaciens – corollaire dramatique s’il en fut – allaient devoir lutter aux côtés des Allemands !

HÉLÈNE – Les « malgré-nous »¹ ?

CHARLES – Oui ! La plupart de ces hommes qui auraient dû combattre pour la France se sont retrouvés dans les rangs nazis... Plusieurs amis non juifs de mes parents ont ainsi dû souffrir de cette réalité absurde et atroce de savoir leur fils sur le front ennemi, luttant contre les siens, contre ses compatriotes ! D’autres jeunes, la plupart en fait – les Allemands savaient ce qu’ils faisaient ! –, furent envoyés sur le front russe, ce qui fut peut-être encore plus terrible vu le taux impressionnant de mortalité qu’il y eut à l’Est² !

HÉLÈNE – Et toi, Charles, tu étais tout jeune quand tu as dû quitter ton école et tes camarades, comment as-tu vécu cette rupture ? As-tu gardé de bons souvenirs des deux ans passés à Toulouse ?

CHARLES – Je crois que j’ai vécu ce changement avec plus de curiosité que de tristesse. L’appartement que nous avons loué était confortable. Mes parents m’inscrivirent à l’école communale dès notre arrivée, ce qui me permit de faire mon année scolaire normalement et, l’année suivante, de commencer une école de commerce dont, finalement, je n’ai pu suivre que les deux premières années.

Avec l’arrivée à Toulouse d’un grand nombre d’Israélites réfugiés de Belgique et du nord de la France, la communauté juive, maintenant enrichie de nombreuses familles, organisa un centre

1. Voir *supra*, p. 231, note 1.

Le terme « Malgré-nous » définit les Alsaciens et Mosellans qui ont été enrôlés de force dans l’armée régulière allemande (la Wehrmacht) ou, pour 2 000 d’entre eux, dans la branche militaire de la SS (la *Waffen SS*). Cent mille Alsaciens et 30 000 Mosellans se retrouveront principalement sur le front de l’Est, à combattre l’armée soviétique. Beaucoup ont connu le camp de détention russe de Tambov et moururent dans d’atroces conditions. Voir Eugène Riedweg, *Les Malgré-Nous*, Strasbourg, Éd. du Rhin, 1995. [ndrc]

2. On estime à environ 4 millions le nombre de soldats allemands tués ou disparus sur le front de l’Est durant la guerre. [ndrc]

communautaire et un mouvement de jeunesse, les EI¹. J'ai adhéré aux EI dès leur création. Faire de longues marches, réfléchir tous ensemble, chanter l'espoir... une formation juive magnifique!

Notre vie juive reprit son rythme. Le vendredi soir j'allais à la synagogue de la rue de la Colombette² avec mon père. Le rabbin, qui était très jeune, se transforma rapidement en «habitué» de la famille. Peut-être à cause de mes sœurs... En tout cas, il venait dîner à la maison régulièrement. En ce qui concerne l'activité économique, la plupart des chefs de famille en furent réduits au petit commerce; mon père, à qui nos coreligionnaires venaient souvent demander conseil, commença à s'occuper de l'achat-vente de bijoux.

MICHELINE – Et l'alimentation? En zone occupée on avait de plus en plus de mal à trouver de quoi faire à manger et ce fut bientôt la même situation dans plusieurs zones de la région sud. À Toulouse, comment cela se passait-il?

CHARLES – Je me souviens que, de temps en temps, mon père partait à la campagne pour acheter certains produits qui manquaient en ville... mais il n'y a pas eu de difficultés vraiment angoissantes dans ce domaine, du moins durant la première année de notre séjour à Toulouse. Pour le mariage de ma sœur, en 1941, mes parents purent même organiser une très belle fête!

C'est au début de l'année 1942 que pour nous la situation devint préoccupante, quand mon père, qui n'était pas encore français, fut détenu et envoyé en résidence forcée à Longages³, un petit village situé à une quarantaine de kilomètres au sud-ouest de Toulouse.

1. Les Éclaireurs israélites de France (EI) ont été fondés à Paris en 1923 par l'ingénieur Robert Gamzon (nom de totem: Castor soucieux), petit-fils d'Alfred Lévi, grand rabbin de France (1906-1919). «Servir Dieu, le judaïsme et la France», telle est leur devise en conformité avec le franco-judaïsme dont ils étaient issus. En Alsace, la section de Mulhouse a été fondée en 1928 par Sigismond Haït (Loup Gris). Voir Alain Michel, *L'Histoire des EI de 1923 aux années 1990*, Jérusalem, Éd. Elkana, 2003. [ndrc]

2. La synagogue Palaprat est la plus ancienne de Toulouse. Charles mentionne aussi le rabbin Moïse Cassorla, grand rabbin de Toulouse, de 1938 à 1943. [ndrc]

3. Charles se souvient de ce nom sans doute en raison de la gare de Longages-Noé, point d'arrivée pour le centre dit d'«hébergement» de Noé ou camp de Noé. En 1941, le camp de Noé est aussi appelé «centre de séjour surveillé» ou «camp de surveillance», par les autorités de Vichy qui l'ont créé en février. Dans ce camp, les étrangers pouvaient recevoir leur famille et avaient des possibilités d'autorisation de sortie. [ndrc]

Il n'était pas vraiment malheureux là-bas ; M^{me} Thébé, chez qui il logeait, cuisinait très bien. Il pouvait sortir et aller rendre visite à ses amis, d'autres Juifs étrangers en résidence forcée comme lui, et pouvait recevoir la visite de sa femme et de ses enfants. Mais... il n'était plus qu'à moitié libre puisqu'il était sous surveillance !

[Le 8 novembre 1942, deux ans après que la famille Hochner se fut établie à Toulouse, les Alliés débarquèrent en Afrique du Nord. La réaction nazie ne se fit pas attendre. Les troupes allemandes avancèrent immédiatement sur la zone dite « libre », qui, trois jours plus tard, le 11 novembre 1942, cessa d'exister en tant que telle ! La France était maintenant totalement occupée, par les Allemands dans le nord et le centre du pays et par les Italiens dans la région du Sud-Est¹, geste magnanime des nazis envers leurs alliés italiens qui étaient encore nombreux à revendiquer le duché de Savoie et le comté de Nice cédés à la France en 1860, après que les ducs de Savoie furent devenus rois d'Italie. Un mois plus tard, le 11 décembre 1942, une loi – française ! – rendait obligatoire l'apposition de la mention « Juif » sur toutes les pièces d'identité !]

CHARLES – Et voilà qu'on entend dire qu'il y a des soldats allemands en ville ! Les gamins... ça n'a pas peur... Je me souviens d'être allé à la gare avec des amis... pour voir à quoi ça ressemblait, des troupes allemandes ! « Les nazis ont occupé tout le sud de la France, les Italiens ont pris le Sud-Est ! » – la nouvelle vole de bouche à oreille. « La zone libre n'existe plus ! Il n'y a plus aucun endroit en France où les Juifs soient en sécurité ! »

Clandestinement, mon père quitte Longages. Il revient à la maison et sans ambages nous annonce : « On part demain ! » Je me souviens comme aujourd'hui du regard de ma mère et des mots qu'elle prononça : « Et où aller maintenant ? » – « On part en zone italienne ! »

L'ancien associé de papa, M. Hirth, qui s'était établi à Toulouse lui aussi, était parti à Nice quelques jours plus tôt après nous avoir

1. L'occupation italienne en France s'étendit sur huit départements : Alpes-Maritimes, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Drôme, Isère, Savoie, Haute-Savoie et Var.



Photo de studio de Charles Hochner
peu après son arrivée en famille à Nice, fin 1942.

dit: «Essayez de venir nous rejoindre!» Il avait insisté: «Les Italiens sont beaucoup plus tolérants que les Allemands, ils ne pratiquent pas la discrimination raciale, ils n'envoient pas les Juifs en déportation...¹»

JEAN – Savais-tu que Churchill avait promis au Duce que cette région lui échoirait en partage s'il acceptait de rester neutre?

CHARLES – Non, je ne le savais pas! Toujours est-il que les Allemands étaient maintenant partout! Il fallait partir sans perdre une minute de plus! On laissa l'appartement dans l'état où il était, les meubles, les bibelots, la vaisselle... Les seuls effets que ma mère eut le temps de mettre en lieu sûr furent les draps et les serviettes de toilette, qu'elle confia à notre épicière en lui demandant de nous les garder pour quand... on reviendrait, puis on prit le train pour Nice.

ANDRÉ – Il est curieux que ton père ait choisi d'aller à Nice plutôt qu'en Espagne.

CHARLES – Passer en Espagne était beaucoup plus aléatoire! Toulouse est située non loin des Pyrénées, c'est vrai, et des passeurs, il y en avait «en veux-tu, en voilà», mais il y avait eu tant de drames, tant de personnes trompées ou même «vendues» que mon père préférerait ne pas prendre ce risque. Des familles entières avaient été emprisonnées du côté espagnol puis refoulées², d'autres avaient été dépouillées de tout ce qu'elles portaient et d'autres, même, tuées!

HÉLÈNE – Et puis il faut signaler que la traversée des Pyrénées est difficile, plus même que celle des Alpes, m'a-t-on dit, contrairement à ce que l'on pourrait penser.

CHARLES – C'est vrai! On arriva à Nice. De nombreux Juifs s'y étaient établis dès le début de la guerre, mais, en ces jours menaçants où les Allemands ne dissimulaient plus leur volonté d'imposer leur présence sur tout le territoire français, des milliers de personnes fuyant à leur approche s'étaient repliées sur cette ville qui venait de passer aux mains des Italiens. M. et M^{me} Hirth nous hébergèrent dans l'appartement qu'ils louaient rue Meyerbeer,

1. Information qui se révélera fautive en partie puisque 8 000 des 45 000 Juifs présents en Italie et sur les territoires occupés par les Italiens furent déportés. On observe un plus net changement d'attitude des autorités italiennes envers les Juifs à partir de l'invasion allemande, en 1943.

2. Comme cela arriva, ainsi que nous le verrons dans le chapitre qui suit, à Lily et Jean Ventura et dans le chapitre 24 du volume III, à Michel Neuburger et à sa famille.

mais très vite mes parents comprirent qu'ainsi surpeuplée Nice ne serait bientôt plus le refuge que nous étions venus chercher... Pour la première fois peut-être, je vis mon père indécis quand des voisins nous suggérèrent de partir pour Saint-Martin-Vésubie, dans l'arrière-pays niçois, où, «s'il est exact que les réfugiés se trouvent en résidence surveillée, nous dirent-ils, la façon dont ils sont traités par les Italiens est tout à fait différente de la brutalité nazie». C'était vrai! Les jeunes soldats italiens qui nous demandèrent nos papiers lorsque nous arrivâmes étaient des plus débonnaires.

MYRIAM – Combien étiez-vous et comment avez-vous fait le trajet?

CHARLES – Il y avait encore des autocars. On était quatre, mes parents, Gisèle –ma plus jeune sœur–, et moi. Dora et son mari étaient restés dans notre appartement, à Toulouse. Ils réussirent heureusement à trouver des fermiers dans un petit bourg des environs et quittèrent la ville à temps, eux aussi! Durant les deux ans qu'ils passèrent cachés à la campagne, mon beau-frère, qui était juif autrichien –et blond–, n'alla pas une seule fois au village de peur qu'on ne le prenne pour un espion, car il parlait le français avec un accent allemand!

HÉLÈNE – Mais... vos papiers portaient le sceau «Juif», vous ne risquiez pas d'être arrêtés?

CHARLES – Nous avons eu de la chance... Chaque fois que nous avions à prendre un train ou un autocar, les contrôles semblaient ne plus exister!

HÉLÈNE – Y avait-il d'autres familles juives dans la même situation que vous à Saint-Martin?

CHARLES – On était 800¹!

RÉGINE – Financièrement, comment faisiez-vous?

CHARLES – On vivait sur nos économies...

RÉGINE – Comme nous, lorsque nous étions cachés en Auvergne! Et... ceux qui n'avaient pas d'argent?

CHARLES – Ce fut très dur pour beaucoup de familles... Ces pauvres gens ne mangeaient pas à leur faim, même s'il y avait des soupes populaires... On essayait de s'entraider, mais ce n'était pas suffisant.

1. En fait, il y aurait eu environ un millier de Juifs à se réfugier à Saint-Martin-Vésubie. (Jean-Louis Panicacci).

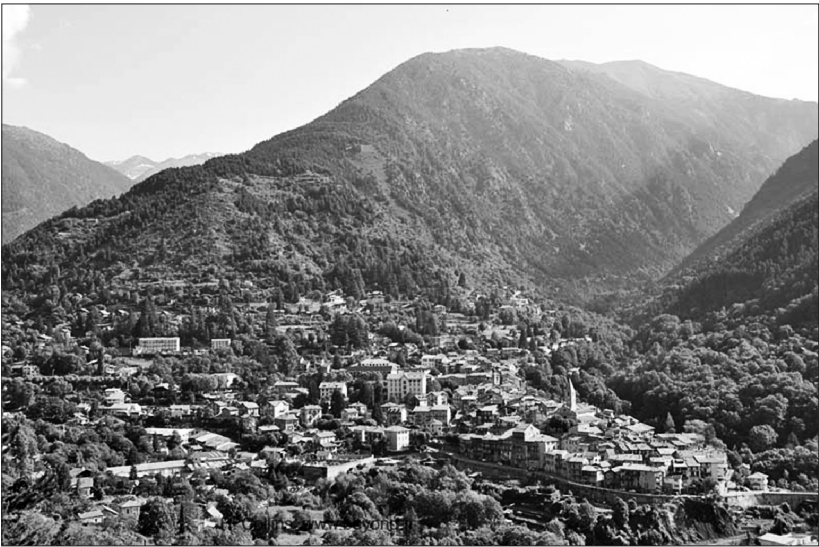
HÉLÈNE – Je me demande comment ont réagi les habitants de Saint-Martin-Vésubie quand ils ont vu leur village «envahi» par... les Juifs.

CHARLES – Ils n’avaient pas d’autre option... C’étaient les ordres de l’occupant!

JEAN – Mais y avait-il assez de logements pour tout le monde?

CHARLES – Oui! Bien que Saint-Martin-Vésubie soit un village de montagne où à l’époque il ne devait pas y avoir plus de 2000 habitants, on y trouvait de nombreuses villas et quelques très beaux hôtels, où maints Niçois venaient passer leurs vacances d’été. Ces propriétés avaient dû être réquisitionnées par les Italiens pour que les assignés à résidence puissent les louer.

En tout cas, nous, on trouva une confortable villa...



Vue d’ensemble du village de Saint-Martin-Vésubie
(Alpes-Maritimes), entouré de montagnes.

HÉLÈNE – Je suppose que les Saint-Martinois n’étaient pas contents de ce changement dans leur environnement... Est-ce qu’ils vous tenaient des propos blessants? Entendiez-vous des mots offensants lorsqu’ils vous croisaient dans la rue?

CHARLES – Je n’ai jamais entendu un quelconque commentaire méprisant durant les dix mois que nous avons passés à Saint-Martin-Vésubie. Malgré des sorties limitées – les chefs de famille devaient se présenter aux *carabinieri* deux fois par jour! –, être en résidence surveillée dans ce village fut un privilège! On y arriva en novembre 1942, en plein automne donc, quand il faisait déjà froid, mais une fois l’hiver terminé et les neiges fondues, la nature nous offrit une incroyable palette de couleurs. Le vieux bourg perché à flanc de montagne offrait des vues imprenables sur les monts voisins... On aimait se promener dans les vieilles ruelles du village et on poussait souvent la marche jusque dans la campagne environnante.

[Au début du printemps, des milliers de petites fleurs sauvages, tel un immense tapis doré, couvrent les prés alentour.]

HÉLÈNE – Est-ce que, là aussi, vous avez pu créer une vie sociale et respecter le calendrier juif ? Est-ce que tu as pu t’y faire des amis, poursuivre tes études ?



Groupe de jeunes Juifs à Saint-Martin-Vésubie. Charles Hochner et Édith Hirth sont les deux premiers debout à gauche, été 1943.

CHARLES – En ce qui concerne les études, j'ai dû les interrompre car il n'y avait pas d'école secondaire à Saint-Martin-Vésubie. La vie sociale, en revanche, s'est vite organisée là aussi, une vie sociale qui, pour les adultes, se déroulait en grande partie en yiddish! La mairie mit aussi une piscine abandonnée à notre disposition et nous offrit de nous aider à la reconstruire, ce qui fit des journées chaudes de l'été, pour les jeunes surtout, un véritable délice! La vie que nous menions était à tel point «normale» qu'au tout début du mois de septembre de l'année 1943 mes parents invitèrent Édith Hirth, la fille de l'ex-associé de papa, à venir passer quelques jours «à la montagne» avec nous!

[Le 10 juillet 1943 les Américains avaient débarqué en Sicile et les Italiens n'avaient pratiquement pas offert de résistance. Ce fut plutôt une débandade peu martiale... Le 8 septembre, l'armistice italien, signé le 3 à Cassibile, est proclamé par le maréchal Badoglio qui ordonna aux troupes italiennes d'abandonner la zone qu'ils occupaient en France. Se retournant contre leurs anciens alliés, les nazis commencèrent alors, d'une part, l'occupation de l'ancienne zone italienne de France et, d'autre part, celle de l'Italie.

Le 9 septembre 1943 fut un jour clé dans la survie des 800 Juifs de Saint-Martin-Vésubie...]

CHARLES – Il était encore très tôt ce matin-là quand mon père entendit des bruits inaccoutumés dans la rue. Il sortit. Des réfugiés ici et là discutaient. Il fut vite mis au courant de la cause de tant d'agitation: l'Italie avait capitulé et les troupes italiennes abandonnaient la France! Qu'allions-nous faire, les Juifs, si les Italiens, de qui nous avons été captifs –une captivité qui, plus qu'une réclusion, avait été une espèce de cage dorée–, quittaient les lieux? Si on restait, on redevenait libres, mais... on tombait entre les mains allemandes... «Venez avec nous!» répétaient aux uns et aux autres les officiers italiens.

Aucun de nous n'hésita! On savait tous, plus ou moins, ce que c'était que de devoir tout abandonner! Nous y avons déjà été obligés, nous, une première fois en 1939, lorsque nous avons dû quitter Mulhouse, et une deuxième fois en novembre 1942, quand

nous étions partis de Toulouse. Un troisième abandon allait maintenant nous éloigner de ce «chez-nous» que nous avons construit à Saint-Martin-Vésubie...

Ce 9 septembre-là...

CHARLES – En moins de deux heures tout le monde fut prêt. Mais Édith, la pauvre, nous rendit le départ particulièrement pénible! Les Allemands avaient coupé les routes et elle n'allait pas pouvoir rentrer chez elle! Imaginant l'angoisse de ses parents et s'inquiétant de ce qui pouvait leur arriver, elle hésitait à venir avec nous... Rester à Saint-Martin, cependant, aurait été une folie. Mes parents finirent par lui faire entendre raison et elle se mit en route avec nous.

La longue colonne s'ébranla. Les Italiens marchaient en tête, ils nous montraient le chemin. La file paraissait ne pas en finir. Bientôt on fut en forêt. L'humidité nous enveloppait et semblait assourdir les conversations... Ici et là, le sentier se faisait plus étroit; on avait du mal parfois à le retrouver entre les arbres; il fallait alors tendre l'oreille pour rattraper ceux qui nous précédaient.

HÉLÈNE – Vous étiez en haute montagne, cette traversée a dû être très pénible, Charles, surtout pour les gens d'un certain âge; ta mère a-t-elle pu suivre? Je suis sûre que tous n'ont pu y arriver.

CHARLES – Il a souvent fallu se surpasser, c'est vrai, mais on s'était mis en marche et il fallait continuer! On ne pouvait pas retourner en arrière; si on abandonnait, on tombait entre les mains des Allemands... Au fur et à mesure que le chemin grimpeait, on se délectait. Il fallait se résoudre, avec toute la douleur que cela impliquait, à se défaire de valises et paquets et à les laisser au bord du chemin, sachant bien qu'on ne reviendrait pas les récupérer... Je me souviens d'un homme qui s'est d'abord déchargé de sa valise puis d'un sac qu'il portait au dos, mais qui garda jusqu'au bout la Torah qu'il serrait contre sa poitrine.

[Des géôliers devenus libérateurs... Étrange spectacle que devait présenter cette formation de soldats en retraite suivis de leurs anciens prisonniers! Ceux-ci étaient plutôt bien habillés, ils portaient des valises, des sacs, des manteaux, des enfants... ils suivaient les soldats qui marchaient en tête,

mais ils manquaient d'entraînement et bientôt ils peinèrent dans les sentiers et plus encore dans les montées. Les valises et les sacs de ces apprentis du Petit Poucet commencèrent à joncher le chemin. La route qu'ils suivaient n'aurait pas été difficile à retrouver...]

JEAN – N'est-ce pas au moment où vous avez passé les Alpes qu'a eu lieu le sabordage de la flotte française à Toulon?

CHARLES – Non, si je ne me trompe pas, il avait eu lieu en 1942¹! Il faisait de plus en plus froid. Il n'y avait plus de petits ruisseaux à franchir! Sur les rochers tout autour, ce n'était plus que de la glace! Pour avoir de l'eau, il fallut bientôt en découper des morceaux et les faire chauffer.

HÉLÈNE – Ce n'était pourtant que le début de septembre...

CHARLES – Oui, mais il faisait déjà très froid... et puis on était à plus de 2000 mètres d'altitude je suppose.



Vue du côté français du col de Cerise (2543 m d'altitude) et son paysage de rochers qui donne une idée des difficultés de l'ascension.

1. Effectivement, et contrairement à ce qui avait été stipulé au moment de la signature de l'armistice, l'armée allemande tenta, le 27 novembre 1942, de s'emparer de la flotte française qui se trouvait consignée au port de Toulon. Au total, 90% de la flotte de Toulon fut sabordée pour ne pas tomber aux mains des nazis.

HÉLÈNE – Combien de jours avez-vous ainsi peiné et quel est le col que vous avez franchi?

CHARLES – Entre la montée du côté français et la descente du côté italien, il nous a fallu trois jours. Je ne sais pas quel est le col par lequel nous sommes passés ; mais je me souviens du nom du premier village où nous nous sommes arrêtés en Italie : Borgo San Dalmazzo¹ !

HÉLÈNE – Trois jours ! Et où dormiez-vous ?

CHARLES – On passait la nuit comme on pouvait, dans une grange, quand on en trouvait une...

HÉLÈNE – Il fallait manger, vous aviez des réserves ?

CHARLES – On avait tous pris quelques provisions en partant, mais ce ne fut suffisant pour personne. Heureusement qu'il y avait des fermes ici et là où nous avons pu nous réapprovisionner. Et pour ceux qui n'avaient pas de moyens, on s'entraidait, on partageait.

HÉLÈNE – Tu avais quel âge, Charles ?

CHARLES – C'était en 1943, j'avais donc 15 ans.

HÉLÈNE – Comment as-tu vécu cette fuite, la montagne, le froid, la faim, la peur ?

CHARLES – J'ai vécu ça comme une aventure. À cet âge-là, on n'est pas tellement conscient, tu sais. Et puis, j'étais avec mes parents, je me sentais protégé...

HÉLÈNE – Et les filles ?

CHARLES – Gisèle avait cinq ans de plus que moi, c'était une adulte. Quant à Édith, elle avait presque 16 ans, comme moi ! Nous étions des adolescents et n'avions peur de rien. Pour les familles qui avaient des enfants en bas âge, par contre, faire la traversée des Alpes fut très éprouvant.

MYRIAM – Et les soldats, ils vous aidaient ?

CHARLES – Ils aidaient ceux qui n'arrivaient pas à suivre ; c'étaient vraiment de braves garçons. Nous n'avons rien à reprocher aux Français de Saint-Martin-Vésubie, qui ont toujours été très corrects avec nous, mais si nous n'avions eu affaire qu'aux Français, je crois qu'aucun des 800 Juifs du village n'aurait eu la vie sauve !

1. Les Juifs fuyant Saint-Martin-Vésubie sont passés par le col de Cerise ou par celui de Fenestre. [ndrc]

HÉLÈNE – Avant d’arriver en zone italienne, je crois que vous n’aviez jamais dû vous cacher, n’est-ce pas ?

CHARLES – Non, jusqu’en novembre 1942, nous n’avons eu ni à nous cacher ni à nous faire passer pour non-Juifs... !

MICHELINE – Je me demande comment 800 Juifs ont pu franchir la frontière tous ensemble.

CHARLES – La frontière, ici, n’existait plus ! N’oublie pas que cette partie de la France était sous autorité italienne...

HÉLÈNE – Lily et Jean Ventura¹ ont vécu à Nice pendant une grande partie de la guerre. C’est Lily qui, la première dans notre groupe, a mentionné le maréchal Badoglio et l’offre que les Italiens ont faite aux Juifs de les suivre en Italie ! Les parents de Lily et Jean, cependant, n’ont pas osé partir avec eux, ils sont restés à Nice et auraient couru de grands risques si quelqu’un ne leur avait recommandé, quelques jours plus tard, un tout petit hameau de l’Ain, pas loin de Lyon, où ils trouvèrent refuge jusqu’à la fin de la guerre ! Ton histoire, Charles, et la leur sont deux pièces d’un même puzzle, des pièces qui ne reconstituent pas toute l’histoire de l’occupation italienne en France, mais qui permettent de mieux l’appréhender.

MICHELINE – L’histoire des Juifs réfugiés à Nice a malheureusement une troisième facette, celle de ceux qui n’ont pas pu quitter la ville à temps et qui ont été détenus puis déportés. Tel fut le cas de la sœur de ma mère, qui s’y était réfugiée sans savoir que la ville allait devenir un piège mortel. Un jour où elle marchait dans la rue avec ses deux enfants, elle entendit derrière elle un bruit qui ne trompait pas, un bruit de bottes sur les pavés... Elle fit semblant de ne pas s’en apercevoir et, se penchant vers ses enfants, les défia à une course : « On court le plus vite possible jusqu’à la maison que vous voyez là-bas (elle ne leur montrait pas n’importe quelle maison ! Dans celle qu’elle leur indiquait se trouvait le bureau de l’OSE !), vous montez en courant jusqu’au premier étage et si je n’arrive pas avant vous, vous m’attendez là-haut ! Le premier arrivé gagnera un bonbon ! » Sa présence d’esprit a sauvé ses enfants ! Elle resta en arrière, elle, sans se presser, pour leur faire gagner du temps. Les bottes arrivèrent à sa hauteur. On l’arrêta ! Elle fut déportée et jamais ne revint...

1. Voir *infra*, chapitre 18.

En Italie

CHARLES – Au bout de trois jours de cette marche qui était devenue épuisante pour tous, on arriva à Borgo San Dalmazzo. On pensait être sauvés. Hélas, non ! Les nazis nous avaient devancés ! Pendant qu'un de leurs régiments franchissait les Alpes et se trouvait par conséquent à l'arrière de notre colonne, d'autres étaient arrivés par la côte ou par le nord et avaient déjà eu le temps d'afficher dans tous les endroits stratégiques de Borgo San Dalmazzo des pancartes au texte menaçant : « Tous les Juifs arrivés de France doivent se présenter, au plus tard, ... [le jour suivant] avant 12 heures. »

MICHELINE – Vous ne vous êtes pas présentés, je suppose...

CHARLES – Bien sûr que non ! Mais 800 fugitifs, ça se remarque, d'autant plus qu'aucun de nous ne parlait italien ! Les communiqués annonçant l'imminente occupation de l'Italie avaient immédiatement été suivis par la création de groupes de *partigiani*¹. À notre arrivée, plusieurs d'entre eux étaient déjà camouflés dans les montagnes alentour et un certain nombre de nos compagnons de route se joignirent à eux dans l'intention, principalement, de vivre sous leur couvert.

Mes parents, eux, optèrent pour une autre solution : s'éloigner du groupe ! Continuer tous ensemble en effet attirait trop l'attention. « On paiera ce qu'il faudra payer, raisonnait mon père, mais il faut qu'on parte d'ici, on est trop repérables. Il faut qu'on se disperse, qu'on aille autre part, qu'on se mêle aux habitants d'une grande ville... » Mais comment circuler avec des papiers d'identité qui portaient le tampon « Juif » ? « Il faut s'éloigner... », répéta encore mon père, et il partit à la recherche d'un chauffeur de taxi qui accepterait de nous conduire à Turin. L'homme qu'il finit par dénicher nous déposa près d'un hôtel, mais... « Ne restez pas ici ! » furent les premiers mots de l'employé qui nous avait souhaité la bienvenue lorsqu'il observa nos cartes d'identité. « On vient de me dire que les Allemands arrivent d'un moment à l'autre ! Partez tout de suite, car s'ils vous trouvent ici, ils vont vous demander vos papiers et vous risquez d'être immédiatement arrêtés ! » Il nous

1. En italien, « partisans », nom de la résistance italienne contre le régime fasciste.

conseilla d'aller à la synagogue qui se trouvait quelques pâtés de maisons plus loin. Là, on nous recommanda de nous rendre à l'orphelinat juif, où on nous reçut cordialement tout en nous prévenant qu'on pourrait rester deux ou trois jours mais « pas plus, malheureusement... ». Le lendemain matin, la première nouvelle qui nous fut communiquée nous glaça le sang : les Allemands avaient occupé toute l'Italie¹ !

Mes parents ne se rendraient pas facilement. Ils se mirent à élaborer un nouveau plan. Les Américains étaient dans le sud de l'Italie, ils montaient vers le nord, la fin de la guerre ne pouvait être loin... Rome ne tarderait pas à être libérée. C'est là qu'il fallait aller ! À Rome ! On eut la chance de pouvoir prendre un train de Turin à Rome.

ANDRÉ – Toujours sans être contrôlés ?

CHARLES – Toujours ! Pas d'inspection là non plus !

ANDRÉ – Mais Rome n'était pas encore libre, qu'avez-vous fait ?

CHARLES – Encore une fois, le sort nous a été propice ! Nous déambulions dans je ne sais plus quelle rue de Rome, quand papa fut interpellé par un homme que nous avons connu à Saint-Martin-Vésubie et qui, surpris de nous voir, nous demanda :

– Depuis quand êtes-vous ici ?

– Nous venons d'arriver...

– Et où allez-vous ?

– Nous ne savons pas...

– Nous sommes cachés, nous, dans un couvent. Venez avec moi !

On le suivit. Il nous conduisit jusqu'à une église proche où il nous montra une inscription près du portail : « *Extraterritorial* », nous expliquant que les églises et couvents qui affichaient cela appartenaient au Vatican². Il donna quelques indications à mon père et s'éloigna. Quelques minutes à peine furent nécessaires au prêtre qui nous reçut pour tout comprendre et nous exposer sa proposition : en premier lieu, il allait falloir qu'on se sépare. Il

1. Les Allemands n'occupent pas toute l'Italie puisque les Alliés ont débarqués le 3 septembre 1943 dans le sud de la péninsule. Ils restent néanmoins bloqués neuf mois sur la ligne Gustave. [ndrc]

2. C'est ce qu'on lui a dit mais ça ne correspond pas à la réalité. Il se peut que cela ait été mis pour dissuader les Allemands d'entrer. [ndrc]

accompagnerait ma mère, ma sœur et Édith au couvent, à quelques centaines de mètres de là, et les recommanderait à la mère supérieure; ensuite, il ferait une place à mon père quelque part dans l'église, lui indiquant qu'en cas de besoin il devrait monter dans le clocher et se cacher dans l'un des recoins de la tour, près de la grosse cloche; et moi, il m'inscrirait à l'internat qui se trouvait dans le bâtiment contigu à l'église.



Gisèle Hochner, sa mère et Édith Hirth (visages encadrés) avec les sœurs du couvent de la Nativité-de-Notre-Seigneur et toutes leurs protégées après la libération de Rome, juin 1944. ¹

C'est dans ces conditions que l'on passa les neuf mois qui nous séparaient encore de la libération de Rome², chacun de nous dans un établissement catholique! Neuf mois pendant lesquels personne ne nous demanda jamais de payer quoi que ce soit!

1. Il se trouve que sur cette photo figure également (au centre, 2^e à droite du cadre) Annette/Héné German qui fit le même parcours de franchissement de la frontière italienne et dont il est question dans le livre de sa fille, édité dans la présente Collection: Évelyne German, *Mamie Bleu, d'exil en exil. Ukmergė (Lituanie), Paris, Nice, Saint-Martin-Vésubie, Rome, Paris*, Paris, Éd. Le Manuscrit/FMS, 2016, 296 p., 195 ill. [ndrc]

2. Rome est libérée le 4 juin 1944. [ndrc]

Papa partageait «sa chambre» avec trois hommes : l'un était juif et venait de France comme lui, les deux autres étaient italiens : deux officiers qui avaient déserté ! Moi, j'étais pupille chez les frères maristes. J'ai appris l'italien avec facilité car c'était la langue que tout le monde parlait autour de moi – cela m'a du reste bien aidé par la suite ! Parfois, alors que mes compagnons étaient déjà au lit, on m'autorisait à aller voir mon père, mais jamais je n'ai vu ni ma mère, ni ma sœur, ni Édith durant tout ce temps-là !

JEAN – Comment ces quatre hommes passaient-ils la journée ?

CHARLES – Quatre hommes cachés dans une église, désœuvrés, qui ne pourront jamais sortir durant neuf mois... Je ne sais pas si j'aurais pu supporter une telle situation, moi ! Ils jouaient aux cartes... Faisaient-ils quelque chose d'autre ? Je l'ignore. L'heure du dîner était le seul moment de la journée, ça je le sais, où ils retrouvaient une certaine normalité ; c'était l'heure où un moine, toujours le même, leur apportait leur repas.

HÉLÈNE – Les frères du collège, les professeurs, savaient-ils que tu étais juif ?

CHARLES – Le directeur de l'école m'avait présenté aux professeurs et aux élèves comme un réfugié d'Alsace, catholique, bien sûr... et j'ai longtemps cru qu'il était le seul à savoir que j'étais juif. Mais le retour en arrière auquel m'obligent nos entretiens me fait voir les choses différemment. Je suis convaincu maintenant que plusieurs des frères étaient dans le secret.

HÉLÈNE – Comment se passaient tes journées d'étudiant mariste ?

CHARLES – Notre quotidien était minutieusement réglé : réveil à 7 heures, toilette et petit déjeuner. Immédiatement après, on allait à l'église pour les laudes¹, qui se disaient en latin, bien sûr. J'ai appris à dire toutes les prières par cœur, je m'en souviens encore, et même la messe !

[Et voilà que Charles se met à réciter, en latin, une prière, puis une autre, puis une troisième...]

CHARLES – On entrait ensuite en classe. Quand le professeur arrivait, nous nous levions, faisons le salut fasciste et tous ensemble on criait : «*Buongiorno Professore!*»

1. Office du matin principalement composé de psaumes de louange. [ndrc]

HÉLÈNE – Tu devais te sentir très seul, j’imagine, au milieu des élèves de l’internat...

CHARLES – Pas du tout ! J’ai vite découvert que je n’étais pas le seul Juif ! À l’église, le dimanche, je soutenais le dais¹ avec trois autres garçons qui, comme moi, faisaient office d’enfant de chœur, et j’ai vite compris qu’ils étaient cachés, et juifs eux aussi ! Pendant que nos compagnons recevaient l’hostie, nous, nous portions le tabernacle², ce qui, je le comprends maintenant, était une manière discrète et intelligente de la part des frères de nous éviter l’embarras de refuser la communion.

Il y avait deux autres messes auxquelles nous devions participer : les matines et les vêpres. J’ai appris à m’agenouiller quand il le fallait, et là encore, à réciter en latin toutes les prières.

Un beau jour, après la messe, un curé que je ne connaissais pas me fit signe de m’approcher de lui. Il me posa quelques questions et me demanda si j’aimerais me convertir au catholicisme... Bien que pris au dépourvu, je lui répondis qu’il fallait que j’y pense. Il est revenu à deux ou trois reprises, jusqu’au moment où je lui ai répondu que je ne croyais pas honnête de prendre cette résolution dans les conditions où je vivais et que je préférais attendre d’être libéré pour décider.

HÉLÈNE – Tu crois que tu aurais accepté de te convertir ?

CHARLES – Je suis sûr que je ne l’aurais pas fait ! Ce genre de situation renforce plutôt le sentiment d’appartenance !

HÉLÈNE – Moi, je serais portée à croire que certaines personnes auraient profité de cette proposition pour se libérer du poids de la judéité... C’est souvent trop éprouvant d’être Juif, tu ne crois pas ?

CHARLES – Cela ne justifie pas qu’on se rende, qu’on abandonne sa religion. N’oublie pas que mes parents étaient pratiquants !

ELSA ROZIN – Pour les jeunes Juifs d’aujourd’hui, cette invitation à la conversion aurait été ressentie comme une offense, une agression...

MICHELINE – Tu as fait ta bar-mitsva, Charles ?

1. Étoffe tendue sous laquelle on porte le saint sacrement. [ndrc]

2. Petite armoire à clef placée sur l’autel des églises renfermant le ciboire contenant les hosties consacrées. [ndrc]

CHARLES – Oui, lorsque nous étions à Toulouse, car en zone « libre » nous avons pu aller à la synagogue normalement jusqu'au mois de novembre 1942.

MYRIAM – C'est incroyable, nos histoires sont de véritables chassés-croisés ! En 1941, alors que mon père se trouvait au camp de Caylus, dans le Tarn-et-Garonne, avec le groupe 863 de travailleurs étrangers dont il faisait partie, un rabbin de Toulouse, le rabbin Kahlenberg, lui fit parvenir une *Haggadah* de *Pessab* pour que lui et ses compagnons puissent faire le *Seder*. Ne serait-ce pas, par hasard, le rabbin avec qui toi tu as fait ta bar-mitsva¹ ?

CHARLES – Non ! Le rabbin dont je te parle s'appelait Cassor-la, mais c'est vrai que nos histoires s'entrelacent souvent d'une manière surprenante, puisque, à ce moment-là, nous étions à Toulouse.

MYRIAM – Il y avait donc plus d'un rabbin à Toulouse... À propos, sais-tu qui était le pape à cette période ?

CHARLES – Pie XII ! Et puisque nous en venons à parler du pape, je voudrais dire qu'à mon avis Pie XII n'a pas été indifférent au sort des Juifs comme on l'entend dire couramment. Il les a aidés, discrètement certes, mais il a aidé... En tout cas, c'est grâce à lui que nous avons survécu, ma famille et moi, et nous sommes loin d'avoir été les seuls...

HÉLÈNE – La protection que vous avez reçue ne vous aurait-elle pas été offerte par les ecclésiastiques directement, sans l'intervention du pape ?

CHARLES – Non, on m'a dit que les curés et les moines qui nous protégeaient le faisaient non seulement avec son approbation, mais selon ses consignes² ! Je ne sais pas combien nous étions à être cachés par les institutions religieuses, mais nous étions assez nombreux.

1. Dans l'une des chapelles de la cathédrale de Buenos Aires se trouve une vitrine à la mémoire des victimes de l'Holocauste et des deux attentats qui eurent lieu contre la communauté juive d'Argentine. L'un des éléments qui se trouvent dans cette vitrine est la couverture de la *Haggadah* que le rabbin de Toulouse avait offerte au père de Myriam avec ces mots : « Pour les soldats polonais du camp de Caylus - 1941 ».

2. Effectivement, après la capitulation italienne, le pape, en tant qu'évêque de Rome, a demandé aux établissements religieux d'accueillir les persécutés. [ndrc]

MICHELINE – Mais le pape, enfin, le pape! Une autorité mondiale... il aurait dû faire entendre sa voix d'une tout autre manière! Il était au courant de tout ce qui se passait...

CHARLES – Qui peut l'affirmer? Tu sais, nous, nous n'avons entendu parler de camps d'extermination qu'en 1944, lorsque les Américains sont entrés à Rome et qu'en nous expliquant ce qu'eux savaient déjà ils nous répétaient: «Vous avez eu beaucoup de chance, vous!» De toute façon, même ainsi, il nous était encore impossible, à nous comme à eux, d'appréhender l'ampleur de la catastrophe.

[Le jour où le Vatican autorisera l'ouverture de ses archives... peut-être y trouverons-nous les réponses aux doutes qui subsistent quant à la conduite de Pie XII... !]

CHARLES – Rome a été la première capitale d'Europe à être libérée, trois mois presque avant Paris! Ceux qui n'ont pas vécu la Libération ne peuvent concevoir l'émotion de voir des troupes libératrices entrer dans la ville où l'on a été cachés! Ils étaient superbes, ces soldats! Les regarder défiler, c'était voir le monde d'une autre couleur! Ces gaillards bien plantés qui faisaient partie de corps d'expédition de tous les pays alliés nous redonnaient espoir dans le genre humain. La vie récupérait ses droits, elle redevenait possible. La 8^e armée anglaise... imposante avec ses soldats néo-zélandais, canadiens, brésiliens, avec sa Brigade juive et ses soldats polonais aux ordres du général Anders! Et les régiments américains et les Français du général de Gaulle... Le monde s'unissait pour la paix!

... Et tout à coup voilà qu'un soldat américain se détache de sa file et vient vers nous. Le visage illuminé d'un grand sourire, il nous tend la main et nous parle... en yiddish! Pour les Juifs traqués que nous avons été pendant deux ans, ce fut l'un des moments les plus bouleversants de la guerre! Il y a soixante-dix ans, la plupart des Juifs d'Europe centrale et occidentale s'exprimaient encore en yiddish. Imaginez alors ce que pouvait représenter pour eux l'émotion de dialoguer en *mameloschn*² avec ceux qui étaient venus de si loin

1. Le 2 mars 2020, les autorités vaticanes décident l'ouverture aux chercheurs des archives concernant le pontificat de Pie XII (1939-1958). [ndrc]

2. En yiddish populaire, «langue maternelle».

pour les sauver de la persécution nazie! Parler en yiddish, c'était affirmer non seulement notre survie, mais aussi celle de notre tradition, celle de notre culture!

Je ne le répéterai jamais assez: s'il est vrai que mes parents ont su prendre les bonnes décisions aux bons moments, avoir survécu tous les sept, eux, mes deux sœurs, mon beau-frère et moi... ainsi qu'Édith, c'est avoir eu de la chance!

HÉLÈNE – Certes! Car vos trois déménagements, les déracinements, les pertes matérielles et même ces trois jours de marche pour franchir les Alpes... ce n'est rien comparé à la traque supportée par tant de millions de Juifs, rien comparé à la déportation... À quelle date la ville de Rome a-t-elle été libérée?

CHARLES – Le 4 juin 1944!

[Rome fut libérée au prix de quatre mois de luttes sanglantes au pied du monastère de Monte Cassino, à une soixantaine de kilomètres au sud de la ville. Les Allemands, qui tenaient le monastère, barraient l'accès de la capitale aux Alliés. Ce n'est qu'après quatre mois de batailles acharnées et la mort de milliers de soldats, d'un côté et de l'autre, que, le 18 mai 1944, le site fut enlevé par les Polonais du général Anders et la 4^e division marocaine. La chute de Monte Cassino ouvrait la voie vers Rome!]

CHARLES – Quatre mois à sursauter chaque fois que le ciel se zébrait d'éclairs! Quatre mois à frémir lorsque nous parvenait le fracas des bombes...

MYRIAM – Les héros de Monte Cassino...

MAURICE – ... ce furent les bataillons de Maghrébins et de Polonais! Ils se sont fait tuer en masse, tous ces hommes...

CHARLES – ... tandis que, du côté ennemi, les déserteurs essayaient de trouver où se terrer. Nous les avons vus de nos propres yeux, les déserteurs allemands, le jour même de la libération de Rome, au moment où nous émergions de notre cache pour la première fois, papa et moi! Ce n'étaient plus les SS arrogants que nous avions connus, ces officiers nazis qui pénétraient dans l'église par la porte latérale! Ils ne claquaient plus les talons, c'était à leur tour maintenant d'implorer de l'aide...

ELSA – Les moines qui vous avaient cachés acceptèrent de donner refuge aux criminels ?

MICHELINE – N'est-ce pas le devoir des croyants ?

JEAN – Vous avez été libérés un an presque avant la fin de la guerre, mais vous n'êtes sûrement pas rentrés immédiatement puisque la France était encore sous le joug allemand. Où avez-vous passé tout ce temps-là ?

CHARLES – Une fois la famille regroupée, nous nous sommes présentés aux autorités alliées, qui, le jour même, nous attribuèrent un logement. Nous étions libres et nous avions un toit !



Première promenade dans Rome libérée !
Édith Hirth, Charles et Gisèle Hochner, juin 1944.

Cet appartement, par son ameublement et le confort qu'il présentait, devait avoir appartenu à un haut fonctionnaire fasciste. Nous y avons vécu jusqu'à notre rapatriement en France. Et non seulement nous avons tout ce qu'il fallait pour vivre commodément : de bons

lits, de la vaisselle, du linge... , mais nous pouvions aussi aller manger, tous les jours et même deux fois par jour si nous le voulions, au mess des officiers de l'armée polonaise en exil. Une prérogative de luxe en ces temps de fin de guerre à laquelle l'origine polonaise de mes parents nous donnait droit ! Ironie du sort...

L'inquiétude, cependant, ne nous avait pas abandonnés : ma sœur aînée et son mari, qui étaient restés à Toulouse, avaient-ils réussi à se cacher, étaient-ils en vie ? Et la famille Hirth ? Édith était de plus en plus inquiète pour ses parents comme pour son frère et sa sœur, car, depuis notre départ précipité de Saint-Martin-Vésubie, elle n'avait plus eu de nouvelles de sa famille.

La vie malgré tout reprenait peu à peu ses droits... Les Américains avaient réquisitionné les hôtels les plus luxueux de Rome et, dans l'un d'eux, les soldats juifs avaient aménagé une salle en synagogue. On nous invita à assister au premier *Kabalat Shabbat*¹ qui allait être célébré dans la ville libérée. On y alla, mon père et moi, ma mère, Gisèle et Édith. Quel *Kabalat Shabbat* ! La joie mêlée aux larmes, le recueillement, la gratitude..., le cœur qui battait fort et la poitrine qui se soulevait d'orgueil à la vue des haut gradés juifs dans leur uniforme de parade...

Vers le début de l'année 1945, notre inquiétude au sujet de Dora et de son mari laissa enfin place à la joie quand la Croix-Rouge internationale, que mes parents avaient saisie par l'intermédiaire d'un soldat français qui s'était proposé de faire les démarches pour eux, nous fit savoir que non seulement ils étaient vivants, mais qu'ils avaient eu un enfant !

Édith, par contre, s'inquiétait chaque jour un peu plus.

HÉLÈNE – Sachant combien elle était en peine, j'imagine que vous vous sentiez gênés, vous, pour exprimer votre bonheur... La vie ne reprenait pas pour tout le monde ! Quand on dit que la Vie est plus forte que la mort, on le dit pour ceux qui ont eu la chance de survivre... mais seule une infime minorité de Juifs a eu cette chance...

CHARLES – Personne ne pourra jamais comprendre... En tout cas, au moment que nous évoquons ici, aucun de nous n'était en mesure de concevoir le machiavélisme des chambres à gaz ni le

1. Office religieux du vendredi soir.

fait que des millions de Juifs avaient péri dans la déshumanisation la plus complète.

HÉLÈNE – Et votre rapatriement, quand s’est-il produit finalement, Charles, et comment ?

CHARLES – C’est la Brigade juive¹ qui nous a rapatriés, en même temps que plusieurs autres familles ! Il fallut deux jours aux trois ou quatre camions qui composaient notre convoi pour traverser l’Italie et arriver, le 24 août 1945, à Villefranche-sur-Mer, à côté de Nice, lieu d’un centre d’accueil pour les rapatriés.



Carte de rapatrié de Charles Hochner, recto et verso.

1. Dans le but de protéger les soldats de la Brigade juive, le haut commandement allié ne les laissa pas combattre sur le front et les chargea de la logistique et du transport !

HÉLÈNE – J’imagine les drapeaux tricolores ondoyant sur les façades de la ville et la fanfare prête à vous recevoir...

CHARLES – ... lorsque retentirent les premiers accords de *La Marseillaise*, je vis deux grosses larmes rouler le long des joues de mon père... Ce n’était que le début d’une kyrielle de bouleversements, joies et regrets. En effet, une fois les premières émotions maîtrisées, il fut décidé que nous prendrions le train pour Nice, la priorité absolue étant d’essayer de retrouver la famille d’Édith –étaient-ils en vie?–, puis d’aller à Toulouse serrer Dora, son bébé et son mari dans nos bras.

[Le premier petit-enfant des parents de Charles! Jean-Paul Gunst, qui aujourd’hui vit en Argentine, sait qu’il est, à lui seul, tout un symbole: la victoire de la Vie sur le nazisme!]

HÉLÈNE – Édith a-t-elle retrouvé ses parents?

CHARLES – Oui! Incroyablement, elle aussi a retrouvé toute sa famille. Sa sœur aînée, qui avait été déportée, était rentrée de déportation quelques jours à peine avant notre rapatriement! Quant à ses parents et à son frère, qui n’avaient pas voulu, ou pas osé, quitter Nice, ils avaient miraculeusement échappé à toutes les rafles. Ce furent beaucoup d’émotions pour Édith, et sans doute pour moi aussi..., car je ne me souviens d’aucun autre détail de ces retrouvailles ni même d’avoir revu Édith...

Le jour suivant, on retourna à l’appartement que nous avions occupé durant notre étape toulousaine. Dora et son mari avaient tout laissé parfaitement rangé, mais... «Ne vous attendez pas à retrouver grand-chose!» nous avertirent nos anciens voisins lorsqu’ils nous virent entrer dans l’immeuble. D’autres personnes nous avaient déjà prévenus dans le même sens: nous étions «préparés». Et cependant... quelle sensation amère que ce vide! Une pièce après l’autre... le dépouillement le plus complet! Plus rien, ni sur le sol ni sur les murs! Pas même une misérable ampoule au plafond! Seul fut récupéré le linge blanc que maman avait eu la bonne idée de laisser à notre épicière...

Il nous restait l’espoir d’au moins retrouver ce que nous avions laissé à Saint-Martin-Vésubie, car, dans ce petit village où tout le monde se connaissait, personne, pensions-nous, n’aurait osé entrer

dans la villa que nous avions occupée. On écrivit donc à M^{me} Ceppi, la propriétaire. «Ah! Mes pauvres amis, nous répondit-elle, quand les Allemands sont arrivés, ils ont tout embarqué!»

«Même mon album de timbres, madame Ceppi?» lui demandai-je dans une seconde lettre... Cet album, je le lui avais confié en lui disant, dans mon ingénuité: «Gardez-le-moi, s'il vous plaît, madame Ceppi, pour quand je reviendrai.» Mon album aussi avait disparu...

Après la guerre

HÉLÈNE – Vous êtes restés vivre à Toulouse?

CHARLES – Rester à Toulouse? Retourner à Mulhouse? Ce ne fut pas facile de décider où s'installer après la guerre! Ni l'une ni l'autre de ces possibilités n'enthousiasmait mes parents. Il fut finalement décidé que nous nous établirions à Paris, où mes parents avaient des connaissances et où la communauté juive était importante. Papa s'installa comme joaillier dans le IX^e arr., rue Cadet, la rue des bijoutiers, pas loin du club où se réunissaient les diamantaires.

HÉLÈNE – Est-ce que tu as pu reprendre tes études?

CHARLES – J'avais 17 ans et j'avais envie de rattraper le temps perdu. Je voulais vivre! Les études..., ça ne me disait plus rien.

[À ces mots de Charles, des scènes douloureuses me reviennent à l'esprit. Entre 1946 et 1950, les murs de l'arrière-boutique de mes parents furent souvent témoins de reproches envers mon frère, d'altercations, de pleurs... À la Libération, Henri avait 14 ans. Lorsque recommencèrent les classes en 1945, il retourna à l'école de la rue Ramponeau qu'il avait dû quitter en 1942. Il passa son certificat d'études sans difficulté, mais refusa de poursuivre sa scolarité! Mes parents ne comprirent pas la décision de leur fils. Avec le recul que me permettent les années, j'essaie maintenant, moi, de l'interpréter. Les années de dangers avaient trop douloureusement marqué mon frère, même s'ils avaient pu se sauver, lui et mes parents. Mais ce qui motiva sans doute plus encore sa décision fut «l'absence» de plusieurs de ses camarades et leur impossible retour. Aujourd'hui, sur la façade de l'établissement, à gauche de la porte d'entrée, une plaque rappelle le sort de ces élèves

juifs qui furent déportés des écoles de Paris... Henri n'avait pas besoin d'une telle plaque en 1945! Les cinq ou six pupitres vides autour de lui le lui disaient clairement: le monde avait perdu le nord et commis l'irréparable! Je pense que, pour ce garçon de 15 ans qu'était mon frère, qui cent fois avait souffert la peur de tomber dans les filets nazis, étudier n'avait plus de sens. Il opta pour la Vie qu'il n'avait pas vécue. Il voulait vivre lui aussi, rattraper, lui aussi, le temps perdu! Que de moments difficiles provoquèrent sa fringale de vie! Je me revois juchée sur une chaise que j'avais placée entre mes parents et lui, pleurant, suppliant, essayant de calmer les uns et de défendre l'autre...]

CHARLES – Mon père respecta ma décision et m'envoya apprendre le métier de joaillier chez l'un de ses collègues.

HÉLÈNE – Après bien des discussions, le mien finit également par accepter la décision de mon frère. Il prit une autre boucherie et y installa Henri pour qu'il apprenne le métier de boucher avec l'un de ses amis! Ah! là, là! Le métier de boucher n'était vraiment pas fait pour mon frère! Il avait des difficultés à se lever tôt pour accompagner mon père à La Villette et ne s'habituaient ni à la blouse Vichy bleue ni au tablier blanc croisé sur la poitrine que portent les bouchers français! L'expérience, heureusement, ne dura que six mois, car le service militaire arriva à point pour sauver Henri de cette erreur de mon père!

Lorsque j'eus l'âge de commencer mes études primaires, je dus quitter la campagne et le couple qui m'élevait – les sauveurs de mes parents et de mon frère – pour retourner vivre à Paris avec ma famille. J'avais 7 ans. Je me souviens que, pour me rendre rue de Tourtille où se situait mon école, je devais passer par la rue Ramponeau où, presque en face de l'école de mon frère, se trouvait le commissariat de police... J'avais peur de passer devant et si je ne pouvais faire autrement, je marchais vite et regardais droit devant moi, sans dévier mon regard. Cette cape bleue que portaient les agents de police à cette époque... elle m'effrayait, mais plus encore me terrifiait l'intérieur sombre du commissariat! Moi qui ai appris plus tard à tant aimer Paris, les souvenirs que j'ai gardés de mon

Belleville-Ménilmontant d'après guerre me renvoie à un quartier pauvre, sombre et sale, triste... Et toi, Charles, quels souvenirs as-tu gardés du Paris de ces années-là?

CHARLES – Les miens me renvoient au contraire à un Paris captivant! Pour un jeune comme moi ou... comme ton frère, les années 1945-1950 étaient animées, elles débordaient d'ardeur, de tentations... Loin de ressentir la tristesse dont tu parles, j'ai pris la vie à pleins bras... Mais ces années ont passé trop vite... je n'ai pas tellement eu le temps d'en profiter, finalement, puisque, trois ans après notre retour en France, j'ai été convoqué pour faire mon service militaire et qu'une fois revenu à la vie civile j'ai repris mon travail de joaillier.

On était au début des années 1950, la vie était encore difficile en France dans le domaine du travail et du bien-être. Et puis des bruits couraient sur une possible nouvelle guerre... C'est à ce moment-là que l'émigration en Argentine que mes parents envisageaient depuis un certain temps a pris forme!

HÉLÈNE – Comment se fait-il que vous ayez pensé à l'Argentine?

CHARLES – Parce que la mère et les frères d'Otto, mon beau-frère, qui avaient fui l'Autriche en 1938¹, avaient trouvé ici un pays bien plus accueillant que ne le laissait prévoir la politique migratoire argentine. Une fois qu'ils surent qu'Otto avait survécu, ils firent les démarches nécessaires pour qu'il puisse s'établir dans le pays avec sa femme et ses deux garçons. Arrivés à Buenos Aires en 1950, Dora et son mari semblaient très heureux, lui, d'avoir retrouvé les siens, et elle, de constater l'importance de la communauté juive d'Argentine dont elle nous découvrait une nouvelle facette dans chacune de ses lettres pour, chaque fois, nous presser de venir les rejoindre.

Mes parents et moi sommes arrivés à Buenos Aires en avril 1951, tandis que Gisèle, qui entre-temps s'était mariée, préférerait rester en France.

HÉLÈNE – Si on te demandait de comparer l'attitude des Français et celle des Italiens durant la guerre, que dirais-tu?

CHARLES – Qu'en Italie on ne savait pas ce que c'était que l'anti-sémitisme.

1. En raison de l'*Anschluss* (en allemand, «rattachement», proclamé 13 mars 1938), une partie des Juifs autrichiens quittent leur pays pour l'Argentine.

HÉLÈNE – Ce n'est pas tout à fait exact...

CHARLES – Disons qu'en général les Italiens ne faisaient aucune différence entre eux et nous.

HÉLÈNE – Les Juifs d'Italie, qui hésitaient entre les expressions «Juifs italiens» ou «Italiens juifs» pour se définir tant ils se sentaient italiens, ne représentaient qu'un très faible pourcentage de la population italienne et étaient très assimilés culturellement et politiquement. Et pourtant... l'Italie, qui certainement fut le pays le moins antisémite d'Europe, du moins durant les deux derniers siècles, ne put éviter la déportation de 8 000 de ses Juifs¹...

Mais revenons à la France. Tu ne regrettes pas Paris, Mulhouse ou Toulouse, malgré l'antisémitisme qu'on y a connu lorsque nous étions jeunes?

CHARLES – Plus maintenant, mais mes deux premières années en Argentine furent difficiles. J'ai eu du mal à m'adapter au pays. Même si Buenos Aires était une ville moderne et occidentale, la vie y était encore... très provinciale par bien des aspects. Mais il y avait quelque chose d'autre ici qu'au début je ne saisisais pas, quelque chose qui faisait de mon acclimatation une expérience inconfortable, qui me faisait me sentir «étranger», pas seulement «étranger dans le pays» mais plutôt «étranger aux autres»... Un quelque chose dans la mentalité... Les jeunes de mon âge étaient différents de moi... Cela m'irritait. Au fond, je les enviais, sentiment que je ne reconnus que plus tard. Ils avaient été préservés de la guerre! Ils n'avaient connu ni discriminations, ni persécutions, ni la nécessité de tout abandonner, une fois, deux fois, trois... Dans la vie sans avatar des jeunes «*porteños*²», l'urgence de trouver une planque... était quelque chose d'insaisissable. Errer d'un endroit à l'autre pour s'éloigner des zones de danger, risquer la déportation, avoir faim... Tout cela leur était impossible à concevoir, à intégrer.

Oui, j'ai eu du mal à m'acclimater... Mais un jour, dans un bal à Mar del Plata, je me suis brusquement senti libéré de toutes les sensations ambiguës qui rendaient mon adaptation à l'Argentine si difficile: je venais de rencontrer Cécile, ma future épouse!

1. 15% de la population juive d'Italie fut déportée. Robert S. Wistrich, *Hitler, l'Europe et la Shoah*, Paris, Éd. Albin Michel, 2005, p. 239.

2. Désigne les habitants de Buenos Aires, port principal de l'Argentine.

Nous nous sommes mariés en 1953, et en 1954 est né notre fils, Claudio. Huit ans plus tard, en avril 1962, sont nées nos jumelles, Roxana et Susana. Cécile et moi avons fréquenté, sans le savoir, le même club, puisque nous étions membres, tous deux, d'*Hebraica*¹. Moi j'y faisais du yoga principalement. Ma femme, elle, faisait partie de l'équipe de natation du club et quand, dans les années 1970, il fut question d'acheter un terrain pour y construire un country club, je fus l'un des premiers membres d'*Hebraica* à cautionner ce projet.

[Aujourd'hui le country club d'*Hebraica*, situé à une cinquantaine de kilomètres au nord de Buenos Aires, est une institution qui offre à ses adhérents un vaste éventail de sports et d'activités socioculturelles. Plus de 700 familles y ont une villa ou un appartement où elles passent l'été et les week-ends.]

HÉLÈNE – Et du point de vue professionnel, quel a été ton parcours en Argentine, Charles ?

CHARLES – Lorsque nous sommes arrivés en Argentine, j'avais 22 ans et j'étais déjà un assez bon joaillier. J'avais apporté mes outils et toute une collection de montures de montres dernier cri à la mode de Paris ! Ainsi que me le proposa Otto, qui était employé chez un bijoutier, nous nous sommes associés lui et moi pour monter un atelier de joaillerie, tandis que mon père installait, lui, un atelier d'horlogerie. Nous travaillions bien, mais nous avions assez d'énergie et de créativité pour en faire beaucoup plus. Le hasard fait parfois bien les choses. Cela faisait déjà un certain temps que le frère d'Otto, lui aussi bijoutier, se plaignait de toujours devoir acheter au même fabricant les chaînettes en or dont il avait besoin pour ses créations, alors que le fabricant en question, l'unique en Argentine, était un Allemand, qui, de plus, était nazi ! C'est à partir de cette considération que peu à peu prit forme l'idée d'installer notre propre manufacture de chaînettes ! Une nouvelle société fut créée où mon père et le frère d'Otto entrèrent comme associés et il fut décidé, puisque j'étais le seul à parler l'italien, que j'irais en Italie pour apprendre le fonctionnement des machines à

1. Société hébraïque argentine ou SHA. Centre communautaire social, culturel et sportif fondé en 1926, sans doute le plus important, durant plusieurs décennies, de toute l'Amérique latine.

fabriquer des chaînes. Comme il y avait une usine productrice de ce genre de machines dans un petit village pas loin de Borgo San Dalmazzo, c'est celle-ci que je choisis pour y faire mon apprentissage. Cette région que j'avais connue en d'autres circonstances, les plus dramatiques de ma vie sans aucun doute, fut ainsi le berceau de ma carrière industrielle.

Après avoir acheté une chaîne de montage pour fondre, laminier et tréfiler l'or et l'argent, et fort des connaissances que j'avais acquises en Italie, je revins à Buenos Aires, où, en 1952, fut fondée, à partir de notre société initiale et l'incorporation de plusieurs amis, la société *Cadenart*, la seconde fabrique de chaînettes en or et argent d'Argentine! À cette époque, l'or était très bon marché ici¹. Notre production fut bien reçue. Nous travaillions beaucoup, la demande croissait. Nous dûmes bientôt acheter d'autres machines et même faire venir un technicien d'Allemagne. Ce furent des années d'intense activité où nous fabriquions des milliers de chaînettes par mois!

En 1968, mon père, qui allait sur ses 70 ans, nous fit part de son désir de prendre sa retraite. Après avoir vendu notre société à un autre producteur de chaînettes, je pris une année sabbatique. À mon retour d'un long voyage que je fis avec ma femme, un ami me proposa d'entrer dans la société de cartonnage qu'il possédait avec deux autres associés afin de les aider à en améliorer la gestion financière. Au bout de quelques mois, la situation était assainie. J'ai administré cette fabrique de cartonnage, où nous avons employé jusqu'à 120 ouvriers, de 1972 à 1996.

HÉLÈNE – Tu peux être fier de ta réussite, Charles! L'es-tu?

CHARLES – Je me sens satisfait. J'ai construit une belle famille de trois enfants et quatre petits-enfants. Je me sens bien ici, je suis heureux.

HÉLÈNE – Et la France dans tout cela?

CHARLES – J'aime la France, mais j'avoue que je me sens plus à l'aise en Argentine.

1. Quarante fois moins cher qu'aujourd'hui!

Lily et Jean Ventura

Biographie

- 1922 Benjamin/Binio Ventura et son frère, Israël/Ivo, natifs de Roustchouk (aujourd'hui, Roussé ou Ruse, nord-est de la Bulgarie ; ville portuaire de la rive sud du Danube), s'établissent à Paris. Benjamin et Israël – qui a émigré avec son épouse Matika/Marguerite, née Rosanés, le 13 novembre 1901 à Roustchouk – ont la nationalité tchécoslovaque, que leur père a monnayée.
- 1928 Benjamin Ventura retourne en Bulgarie pour prendre épouse. Il se marie avec Victoria/Vicky Pincas, une jeune femme de famille aisée, originaire de Vidin (nord-ouest de la Bulgarie, rive sud du Danube), et revient vivre à Paris avec elle.
- 1930 2 mai : naissance de Jean.
- 1933 25 février : naissance de Lily.

La famille quitte alors l'appartement de la rue Champfleury pour un logement plus confortable, au 145 avenue de Suffren, à l'angle de la rue Pérignon, au métro Ségur. Le frère de Benjamin, Israël/Ivo, son épouse, Matika/Marguerite, et leurs deux garçons, Alfred dit Fred (né le 20 août 1926) et Henri (né le 22 mai 1931), habitent tout près, rue Léon-Vaudoyer qui donne rue Pérignon.

Les frères Ventura prospèrent dans leurs affaires : ils possèdent cinq magasins de prêt-à-porter pour femmes.

Les deux familles sont très proches et passent leurs vacances ensemble.

1939 *1^{er} septembre : invasion de la Pologne par les armées allemandes.*

3 septembre : déclaration de guerre de la France et d'autres pays à l'Allemagne nazie. Début de la Seconde Guerre mondiale.

Début septembre : il est décidé que les deux familles, en vacances à Saint-Lunaire (côte nord de la Bretagne, Ille-et-Vilaine), prolongeront leur séjour dans la station balnéaire jusqu'à ce que la situation soit plus claire. Les enfants sont inscrits à l'école communale et les deux pères font des allers-retours pour veiller sur leurs magasins parisiens.

Fin décembre : les Ventura rentrent à Paris.

1940 *10 mai : début de l'offensive allemande en Europe de l'Ouest.*

14 mai : le front est percé à Sedan. Les Allemands pénètrent en France.

Les enfants vont à l'école avec leur masque à gaz.

Fin mai : les deux familles quittent Paris pour Rodez (Aveyron). Avant de partir, Ivo et Benjamin ont eu la bonne idée de prendre un gérant non juif et ont mis magasins et marchandises à son nom. Cela leur permet de continuer à travailler en faisant des allers-retours entre Rodez et Paris, jusqu'au jour où leur train est mitraillé : ils décident alors de ne plus se déplacer.

22 juin : signature de l'armistice avec l'Allemagne nazie.

24 juin : signature de l'armistice avec l'Italie fasciste.

Juin : Jean passe son brevet élémentaire à Rodez, désormais en zone non occupée.

Les Ventura assistent au désarmement de la caserne de Rodez, selon la convention d'armistice. La scène des soldats français déposant leurs armes devant les officiers ennemis les a marqués pour la vie.

Juillet: les deux familles abandonnent Rodez pour Nice (Alpes-Maritimes). Benjamin loue un confortable meublé à un particulier, rue Berlioz. L'appartement que loue Ivo, 52 rue Vernier, appartient à une société.

Durant les premiers mois de leur vie à Nice et jusqu'à l'arrivée des Allemands sur la côte, les Ventura mènent une vie des plus agréables: spectacles, promenades le long de la côte, réunions entre amis...

Octobre: début de l'année scolaire. Benjamin et Vicky inscrivent Lily à l'Institut Masséna et Jean au lycée du Parc-Imperial. Leurs cousins, Fred et Henri, iront quant à eux au lycée Félix-Faure.

3 octobre: premier statut des Juifs.

1941 *2 juin: second statut des Juifs.*

Recensement obligatoire des Juifs en zone « libre » avant le 14 juillet.

Les Ventura se font recenser.

23 octobre: sur l'ordre de Himmler, interdiction est faite aux Juifs de quitter l'Europe allemande.

1942 *25-26 août: rafle de Juifs étrangers à Nice. Plus de 500 Juifs sont arrêtés. Ils seront transférés au camp de transit de Drancy avant d'être déportés à Auschwitz.*

Les arrestations de Juifs étrangers (les nationalités sont ciblées) vont se succéder à Nice et ses environs.

Un ami de Benjamin, Raphaël Benveniste, qui est sur le point de partir pour le Mexique avec sa famille, lui confie la clé de son appartement, rue Rossini, dont il a payé à l'avance le loyer pour plusieurs mois.

Victoria fait la connaissance, à la terrasse d'un café, de la femme du consul uruguayen, qui lui offre de se cacher – si cela devient nécessaire – dans un appartement qu'elle possède dans l'immeuble où les Benveniste, justement, ont le leur.

Le péril semble imminent, les Ventura vont se cacher dans l'appartement des Benveniste. Un ami affolé vient leur dire

que la rafle va avoir lieu dans la nuit. Les Ventura montent alors dans l'appartement du consul uruguayen.

Les rumeurs de descentes et d'arrestations n'en finissent plus. La famille se sépare : Victoria, Jean et Lily vont se cacher chez M. et M^{me} Auda, des voisins de leurs amis Rosanès, tandis que Binio se cloître dans l'appartement des Benveniste jusqu'au jour où il apprend qu'on lui a accordé les visas pour l'Uruguay qu'il avait sollicités pour sa famille et celle de son frère.

Début octobre : l'émigration des deux familles est décidée. Ils ont tous les papiers nécessaires, certificats de voyage, certificats de moralité, visas de transit en Espagne, etc.

11 novembre : suite au débarquement allié en Afrique du Nord trois jours plus tôt, les Allemands se rendent maître de la zone « libre » à l'exception de huit départements du Sud-Est contrôlés par les Italiens.

Mi-novembre (approx.) : les deux familles prennent le train pour Cerbère (auj., Pyrénées-Orientales). Au poste-frontière, le cachet de la douane est apposé sur les sept premiers passeports présentés. Le dernier est celui d'Ivo. Or le véritable prénom d'Ivo, celui qui figure sur son passeport, celui qui les perdra, est... Israël ! Ils sont refoulés tous les huit ! Sans autre option, ils repartent pour Nice.

Ivo retourne à son domicile avec Matika et leurs enfants. Benjamin, qu'un possible échec de ce projet d'émigration n'avait même pas effleuré, avait rendu l'appartement à sa propriétaire avant de partir ! Il n'a d'autre solution que de s'installer avec sa famille dans celui des Benveniste.

27 novembre : sabordage de la flotte française à Toulon.

Fin novembre : Jean change d'école et devient pensionnaire au collège Stanislas, un établissement jésuite.

Décembre : Matika, complètement démoralisée, propose à la famille d'essayer à nouveau de franchir la frontière espagnole, à pied et clandestinement. Elle insiste tellement que son mari finit par accepter son plan. Benjamin, qui à

son tour s'est laissé convaincre, part pour Perpignan afin de préparer le passage des Pyrénées de toute la famille. Des connaissances le mettent en contact avec un passeur. À son retour, il avoue à son frère qu'il n'ose pas entreprendre cette aventure.

1943 5 janvier: pour que Lily, qui a maintenant 10 ans, ne soit pas remarquée dans les rues lorsqu'elle se rend à l'école, ses parents l'inscrivent comme pensionnaire au Cours Moulin.

10 janvier: l'oncle, la tante et les cousins de Lily et Jean quittent Nice pour tenter le passage des Pyrénées. À la gare où Benjamin et les siens sont allés les accompagner, les adieux sont déchirants.

En pleine montagne, Ivo, Matika, Fred et Henri sont interceptés et arrêtés. Benjamin démontrera plus tard qu'ils ont été «vendus» par leur passeur.

11 février: transférés du camp d'Écrouves (près de Toul, Meurthe-et-Moselle) à celui de Drancy, Ivo, Matika, Fred et Henri sont déportés par le convoi n° 47 parti de la gare du Bourget-Drancy à destination d'Auschwitz. Sans retour.

16 février: instauration du Service de travail obligatoire (STO). Nombre de réfractaires entreront dans la Résistance.

Février-juin: Binio et sa famille, qui sont toujours à Nice, cherchent désespérément la possibilité de partir se cacher quelque part en France.

Été: l'abbé Guillet, le professeur au collège Stanislas qui dès le début a deviné que Jean était juif, propose à ses parents de le prendre chez lui pendant l'été pour le mettre à l'abri des arrestations. Ces deux mois seront une expérience très enrichissante pour Jean qui s'émerveille des connaissances et de la sagesse de l'abbé.

Un jour où tous deux se promènent dans les rues de la vieille ville, des Allemands les interceptent. Jean est sur le point d'être arrêté, il s'échappe en courant et, dans le dédale des vieilles ruelles, arrive à les semer.

De leur côté, la directrice du Cours Moulin et sa sœur ont aménagé une aile du bâtiment pour que la quinzaine d'enfants juifs qui leur ont été confiés puissent y passer l'été loin des regards inquisiteurs. Lily garde une profonde affection pour cette école, son personnel et ses camarades.

10 juillet: débarquement allié en Sicile.

8 septembre: l'armistice avec l'Italie – en fait, une capitulation – est proclamé (dès le lendemain, les armées allemandes prendront le contrôle de la zone d'occupation italienne en France). Les officiers italiens stationnés à Nice invitent les familles juives qu'ils connaissent à les suivre dans leur retraite.

Septembre: Benjamin n'ose pas entreprendre la traversée des Alpes, de peur que Lily ne puisse la supporter.

Peu de temps après le départ des Italiens, il fait la connaissance de M. Klang, un réfugié juif de Roumanie qui est sur le point de partir pour Hauteville-Lompnes (Aine, environ 550 km de Nice par la route), un village réputé pour son bon air et ses deux sanatoriums. Binio se range aux arguments de Klang et décide de partir lui aussi pour Hauteville avec sa famille. Lily part avec sa maman. Jean, qui part avec un agent de police retraité, mettra dix jours pour aller de Nice à Hauteville en raison de l'omniprésence allemande. Benjamin fait le trajet seul. Cela lui prendra un mois !

Octobre: les Ventura occupent deux chambres d'un hôtel-pension d'Hauteville, mal tenu et sans aucune commodité. Lily attrape une pleurésie. Jean tombe malade également. On découvre qu'il est tuberculeux, sans doute à cause du froid qui régnait au collège et à l'église, et de la nourriture déficiente des derniers mois.

La famille trouve un appartement à louer. Les enfants commencent à aller à l'école qui se trouve dans le village voisin, Lompnes. C'est une école rurale qui n'a qu'un instituteur. Comprenant que ses enfants ont un niveau supérieur à ce que peut offrir l'école, Benjamin propose au maître de leur donner des cours particuliers.

Dans l'Ain, les maquis, dont celui du plateau d'Hauteville, deviennent très actifs.

- 1944 5-13 février: opération Caporal contre les maquis de l'Ain et du Haut-Jura et la population jugée complice. Première participation de la Wehrmacht à une répression de la Résistance confiée aux autorités françaises. Les soldats allemands, renforcés de membres de la Gestapo et de la Milice, font 40 morts, brûlent une centaine de fermes (camps du maquis) et habitations, et arrêtent 339 personnes; 287 seront déportées.

Les Ventura restent cachés et passent à travers les mailles du filet de cette opération d'envergure.

4 septembre: Bourg-en-Bresse est libérée et à sa suite l'Ain.

Un groupe avancé de l'armée française de l'intérieur apparaît à Hauteville et annonce la libération du territoire.

Novembre: Benjamin part pour Paris. Vicky prépare le retour à Nice.

À Paris, Binio trouve leur appartement occupé. Il entame les démarches pour le récupérer. Parallèlement, il se rend à l'Hôtel Lutetia deux ou trois fois par semaine pour consulter les listes de survivants. Il ne cessera cette recherche que le jour où il rencontrera l'un de ses anciens fournisseurs qui vient de rentrer de déportation et lui dit: «J'ai vu ton frère et sa famille dans la file qui allait à la chambre à gaz... Ne cherche plus, Benjamin!»

Décembre: Lily se casse accidentellement la jambe.

Fin décembre: Vicky et ses enfants retournent en voiture à Nice. Ils logeront dans l'appartement de la rue Vernier.

- 1945 Vicky et ses enfants quittent Nice pour rejoindre Binio qui a pu récupérer ses magasins. Jean et Lily reprennent l'école.

- 1947 La famille Ventura a décidé de quitter la France pour rejoindre les trois autres frères de Benjamin arrivés à Buenos Aires successivement en 1925, 1935 et 1939.

10 février: Benjamin, Vicky et les enfants se rendent de Paris à Bordeaux. Sachant qu'il est pratiquement impossible aux

Juifs d'être acceptés en Argentine, ils ont décidé de s'établir en Uruguay, du moins pour un certain temps.

5 mars: après une traversée de près de quatre semaines sur le *Formosa*, ils arrivent à Montevideo où les attendent les trois frères de Benjamin. Les retrouvailles sont baignées de larmes.

Les quatre membres de la famille obtiennent le droit de séjour en Uruguay, puis la carte d'identité. Jean et Lily vont au lycée français de Montevideo.

Mai: la carte d'identité uruguayenne permettant la libre circulation entre l'Uruguay et l'Argentine, les Ventura arrivent à Buenos Aires, comme touristes.

Fin mai: le droit de séjour en Argentine leur est accordé.

Les enfants reprennent leurs études secondaires, cette fois au collège français de Buenos Aires. Benjamin, qui a toujours été en société avec ses frères, commence à travailler dans l'entreprise textile que ceux-ci ont fondée à Buenos Aires.



Lily et Jean à Nice, fin 1941.

*« Si un jour vous vous retrouvez seuls, n'oubliez pas que vous avez trois oncles à Buenos Aires. Gardez bien cette adresse en tête : 1144, rue Victoria ! »
J'avais 7 ans. Cette adresse, je ne l'ai jamais oubliée !*

Entretiens

Je connaissais Lily Ventura bien avant d'avoir accepté le défi d'écrire ce livre. Je savais que ses parents avaient émigré en France dans les années 1920 et que, lorsque les arrestations étaient devenues une menace quotidienne, la famille Ventura avait réussi, de même que la mienne, à passer à la clandestinité. Je lui fis part de ce projet dès son étape initiale, mais quelque chose la poussait à se dérober à mes invitations. Il me fallut insister longtemps pour que, finalement, elle accepte de nous accompagner.

Son vécu nous a permis d'aborder une facette de la vie juive en France sous l'Occupation que nous ne connaissions, à ce moment-là, que très superficiellement, celle des Juifs qui se réfugièrent sur la Côte d'Azur, à Nice en particulier. Petit monde déraciné qui semblait avoir pu maintenir, du moins durant les premiers temps de la guerre, l'aisance et le savoir-faire qu'une bonne situation économique lui avait permis d'acquérir. Mais une autre raison m'interpellait également dans le cas de la famille Ventura : leur condition de Sépharades ! Le moment était arrivé d'enfin ouvrir une fenêtre sur le sort qu'avaient couru les Juifs de la Méditerranée durant la Seconde Guerre mondiale.

Bien que sa mémoire soit prodigieuse, Lily nous laissa entendre que son frère devait avoir des souvenirs plus précis que les siens. Nous avons donc invité Jean.

De trois ans son aîné, Jean est encore plus récalcitrant que sa sœur lorsqu'il s'agit de revenir sur le passé de la famille. L'occupation nazie en France d'une part et le fait que de nombreux Français aient collaboré avec l'occupant d'autre part ont laissé en lui une amertume dont il n'arrive pas à se libérer, et ce n'est qu'après maints efforts de la part de sa sœur qu'il a finalement accepté d'assister à l'une de nos réunions et d'exposer les raisons de son malaise.

*Une reconstruction à deux voix*¹

JEAN – Toute cette histoire, Hélène, ce n'est pas seulement que je m'en souviens, elle fait partie de mes journées, de mes nuits, elle est en moi constamment, elle m'habite depuis soixante-dix ans!

HÉLÈNE – À ce point, Jean? Et pourtant, vous avez survécu, tes parents, ta sœur et toi... Comment se fait-il que ton histoire continue à te tourmenter de la sorte si votre vécu n'a pas été aussi tragique que celui des millions de Juifs déportés ou assassinés?

JEAN – Parce que je n'arrive pas à comprendre, Hélène, parce que je n'ai jamais compris! Quand tout ça a commencé, j'avais 9 ans; à la Libération j'en avais 15. L'une des plus belles étapes de la vie, le temps des copains, les années où l'on commence à s'intéresser aux filles, à penser à son avenir... À un âge qu'aujourd'hui les jeunes garçons vivent pleinement, moi, j'ai vécu reclus dans un collège de curés, sans voir ma famille pendant des mois, ne pouvant sortir qu'en rasant les murs et baissant la tête... Ces années qui auraient dû être les plus belles de ma vie, je les ai passées à avoir peur, à dissimuler mon identité. C'est inconcevable, Hélène, tu es bien d'accord? C'est inadmissible!

[Nous étions quinze ce jour-là autour de la table où nos histoires se tissent et se retissent. Malgré l'entraînement que nous avons acquis au cours des témoignages antérieurs, percevoir la rage de Jean fut une expérience des plus poignantes.]

HÉLÈNE – Comment ton histoire peut-elle être en toi, sans relâche, depuis soixante-dix ans, Jean? Peut-on vivre constamment avec son passé? Est-ce une douleur toujours à fleur de peau, est-ce une invocation à laquelle tu t'obliges, un rituel?

JEAN – Ni invocation ni rituel! Ce n'est pas simple à expliquer. Je revis tout, constamment, chaque minute de ce qui nous est arrivé durant la guerre! Je ne sais pas si c'est moi qui habite mon histoire ou si c'est mon histoire qui m'habite, mais elle me suit, m'accompagne à tout moment...

1. Jean n'a participé qu'à une seule de nos réunions. Il est malheureusement décédé peu de temps après.

ELSA ROZIN – La plupart des survivants ont ce genre de mémoire traumatique¹, mais... peut-être pas aussi fortement imprégnée que ce que tu exprimes, Jean...

[Elsa sait de quoi elle parle puisqu'elle a été déportée, puisqu'elle a vécu l'enfer d'Auschwitz et du travail d'esclave, puisqu'elle a survécu à une «marche de la mort»... Je me souviens de la réponse qu'elle me donna un jour à ce propos: «Mon histoire est en moi, mais elle ne me hante pas, elle ne m'a heureusement pas laissé de grandes blessures, ni physiques ni mentales, et j'en remercie le sort. Presque tous mes êtres chers ont disparu, mais contrairement à certains des anciens déportés, je ne me sens pas coupable d'avoir survécu. Dieu merci, mon vécu de guerre ne me poursuit que rarement, peut-être parce que je fais toujours l'effort mental de le repousser loin de moi lorsque je vais me coucher... Je le raconte, mais pas à n'importe qui ni à n'importe quel moment...²»

Le cas de Jean et de Lily est différent. À quoi est due cette différence ?]

JEAN – On n'arrive pas à comprendre, Hélène. C'est impardonnable, tout cela, impardonnable... Comment est-il possible qu'un enfant né dans le pays des droits de l'Homme, dans un pays où les citoyens étaient totalement libres d'émettre leurs opinions, un pays où l'on acceptait les croyances de chacun, comment est-il possible que cet enfant que j'étais ait assisté, dans ce pays qui depuis plus de cent cinquante ans prônait l'Égalité, la Liberté et la Fraternité, à un tel renversement des valeurs qui lui avaient été inculquées? Comment est-il possible, dites-moi, que MON pays se soit acharné à me poursuivre pendant cinq ans? Comment est-il possible que MON pays ait voulu... me tuer³?

1. «La mémoire traumatique est une empreinte figée qui n'évolue pas. Elle surgit le jour de manière inopinée, parfois évoquée par un simple indice perçu dans le milieu. La nuit, cette empreinte revient sous forme de cauchemars comme la révision d'une terrible leçon qui renforce la mémoire de l'horreur.» Boris Cyrulnik, *Sauve-toi, la vie t'appelle*, Paris, Éd. Odile Jacob, 2012.

2. Voir Vol. I, chap. 11.

3. Dans *Sauve-toi, la vie t'appelle*, Boris Cyrulnik formule, dans des termes pratiquement identiques, la même angoissante interrogation.

ELSA – L'Europe entière s'est vue entraînée dans la même folie, Jean...

JEAN – C'est vrai, mais la France a eu des attitudes absolument incompréhensibles, elle a pris des décisions inexplicables, injustifiables... Comment est-il possible qu'elle n'ait réagi ni à l'*Anschluss*¹ ni à l'annexion des Sudètes². Et le sabordage de la flotte française fin novembre 1942, comment l'expliquer? Pourquoi Darlan ordonna-t-il de couler tous les bâtiments français? Pour éviter qu'ils ne rejoignent la flotte anglaise? Alors que nous, nous nous étions rendus et qu'eux persistaient dans la lutte, malgré le siège et les bombardements? Comment les Français n'allaient-ils pas se démoraliser? Comment le pays n'allait-il pas partir à la dérive, laissant la place aux canailles? Si de Gaulle n'avait pas été là, que serait devenue la France? Il faudrait lui ériger un monument pour le reste des temps à cet homme! Son attitude obligea les Américains, les Anglais et autres à considérer la France comme une nation respectable, pas comme un pays soumis! Il a eu un mérite inouï!

NICOLAS ROSENTHAL – Tu as raison, Jean! Qui aurait pu imaginer, par exemple, au cours du défilé du 14 juillet 1939, lorsque la France fêtait les 150 ans de la Révolution française, qu'un an plus tard les Champs-Élysées seraient le cadre de la parade des troupes allemandes? La défense du territoire national a été incroyablement mal organisée, on n'arrive pas à en comprendre les raisons...

MYRIAM DAWIDOWICZ – Cette ligne Maginot qui devait protéger la France, par exemple, et qui ne servit à rien...

MICHEL NEUBURGER – ... Elle ne servit à rien à cause de ton roi, le roi des Belges, qui s'opposa à ce que les fortifications continuent le long de la frontière franco-belge, ce qui permit ainsi aux nazis de tout bêtement la contourner³.

1. Annexion, en mars 1938, de l'Autriche au III^e Reich allemand.

2. Région de Tchécoslovaquie dont la population est en partie d'origine allemande, annexée au Reich en septembre 1938. Voir *supra*, p. 123, note 1 et p. 166, note 1.

3. La ligne Maginot, du nom du ministre de la Guerre qui en a été l'instigateur, était un gigantesque système de fortifications construit après la Première Guerre mondiale pour garantir l'intégralité du territoire français face à une éventuelle invasion ennemie. Composés de parties très différentes, les éléments les mieux renforcés s'arrêtaient avant Sedan (à Montmédy) pour deux raisons : l'état-major français, sous l'influence du

NICOLAS – Moi, je me demande encore pourquoi l’armée française n’a pas réagi durant les huit mois qu’a duré la « Drôle de guerre » ! Huit mois ! Un temps précieux...¹

JEAN – Et moi, je ne comprendrai jamais pourquoi la France a épousé la cause nazie comme si c’eût été la sienne. C’est impensable que cela soit arrivé ! Ce n’est pas à l’Allemagne que je me réfère, ni à l’Autriche, formées l’une et l’autre à l’école de l’antisémitisme, mais à la France, à notre France qui, après avoir été le pays phare dans le domaine des droits de l’Homme, est devenue le pays le plus « collaborationniste » d’Europe !

Comment est-il possible, par exemple, qu’au collège Stanislas, où j’étais pupille en 1943, le surveillant du dortoir – un abbé ! – se soit empressé de nous réveiller chaque fois qu’à la radio on passait un discours de Pétain ou du secrétaire d’État à l’information et à la Propagande, de ce Philippe Henriot qui était le Goebbels français ? Dites-moi si cela a un sens d’obliger des gamins à se lever en pleine nuit pour leur faire écouter les harangues de Pétain, des discours discriminatoires contre une partie de leurs semblables ? Qu’il y ait eu des antisémites ? Il y en a toujours eu. Mais des collabos ? Que des Français se soient arrogé un système raciste – excluant et assassin – comme le nazisme, c’est cela qui est inadmissible !

[L’incompréhension et la rage... Jean reproche à la France d’avoir sacrifié les principes de la Révolution française pour s’aligner sur l’Allemagne, d’avoir trahi ses parents et tous ces Juifs d’Europe qui l’avaient choisie pour patrie. Retracer le parcours de la famille Ventura nous aidera peut-être à mieux saisir les causes de son amertume.]

JEAN – Notre famille habitait à Paris, où nous sommes nés, Lily et moi. Nous menions une vie bourgeoise. Mes parents sortaient très

maréchal Pétain, estimait que le Massif ardennais était « impénétrable pour les armées mécanisées » et qu’il était donc impossible pour les Allemands d’y procéder à une percée ; plus au nord, pour la Belgique, qui n’est devenue neutre qu’en 1936, c’est-à-dire après la construction de la ligne Maginot, les Français considéraient que la Meuse ainsi que le canal Albert constituait des obstacles naturels infranchissables. Funeste erreur, car les armées allemandes n’eurent aucun mal à les franchir et contournèrent l’armée française en passant par Sedan, dans les Ardennes. [ndrc]

1. Voir *supra*, p. 248, note 1.

souvent, ils retrouvaient leurs amis aux Champs-Élysées, à *La Coupole*, ils allaient au cinéma, au théâtre... Papa était un excellent joueur d'échecs et passait des après-midi entiers au café *La Régence* où se rencontraient les grands maîtres. Nous étions heureux. L'un des frères de papa vivait tout près de chez nous, avec sa femme et ses deux garçons, Fred et Henri. Le premier était de trois ans mon aîné et le second avait un an de moins que moi.

HÉLÈNE – Vous êtes sépharades de Turquie ?

JEAN – Non, de Bulgarie ! Toute notre famille est bulgare de naissance, natifs de Ruse, une ville située au bord du Danube qui, au temps de la domination ottomane, s'appelait Roustchouk. Papa et son frère s'établirent à Paris en 1922. Mon oncle émigra avec sa femme. Mon père, qui était un peu plus jeune et célibataire, retourna en Bulgarie en 1928 pour prendre épouse. On lui présenta Victoria Pincas, une jeune fille de Vidin, ville située dans le nord-ouest de la Bulgarie également au bord du Danube, dans une riche région céréalière. Contrairement à la majorité des Juifs, les Pincas étaient de gros propriétaires terriens. Producteurs et exportateurs de grains, ils possédaient leurs propres chalands pour le transport de céréales vers la Russie et autres pays de la région. Douée d'une belle voix de mezzo-soprano, Victoria avait fait des études de chant à Vienne, mais, lorsque arriva le temps des décisions, son père fut catégorique : « Pas d'artiste dans la famille ! » Elle continua néanmoins à cultiver sa voix et chantait en s'accompagnant au piano. Benjamin tomba immédiatement sous le charme de Victoria, il l'épousa peu de temps après l'avoir connue et revint vivre avec elle à Paris.

Heureux comme des Sépharades en France

JEAN – Je suis né le 2 mai 1930, rue Champfleury, une petite rue qui se trouve tout près de la tour Eiffel, entre l'avenue de Suffren et le Champ-de-Mars. Lily est née trois ans plus tard. Peu de temps après sa naissance, on emménagea dans un appartement plus confortable, au 145 avenue de Suffren, au coin de la rue Pérignon et à une centaine de mètres à peine d'où se trouve actuellement le siège de l'Unesco à Paris. Le frère de papa et sa famille vivaient rue Léon-Vaudoyer, c'est-à-dire à moins de 200 mètres de chez nous.

Notre vie était tout ce qu'il y a de plus normal, de plus agréable. Nous vivions dans un beau quartier, nous partions en vacances régulièrement, la famille de mon oncle et nous, à la mer, mais souvent aussi à la montagne, où papa aimait aller se ressourcer depuis qu'il avait fait ses études en Suisse.

Mon père et son frère travaillaient en société. Ils possédaient cinq magasins de vêtements pour femmes. L'un était situé rue de Sèvres, un autre avenue de Wagram, un troisième boulevard Saint-Germain. Le quatrième se trouvait place de la Trinité et le cinquième, boulevard des Ternes. Ils vendaient des vêtements de qualité, sans prétention de haute couture, mais de la bonne confection, du prêt-à-porter élégant.

Été 1939

JEAN – Nous étions en villégiature à Saint-Lunaire, sur la côte nord de la Bretagne, lorsque nous parvinrent les premiers échos de l'invasion allemande de la Pologne. Les deux frères décidèrent qu'il était préférable de rester sur place jusqu'à ce que la situation puisse être mieux décryptée, et qu'eux remonteraient à Paris de temps à autre pour surveiller leurs affaires.

Les nouvelles qu'ils rapportaient étaient déconcertantes ; cette « Drôle de guerre » où pour l'instant il n'y avait ni front ni batailles ne laissait décidément prévoir rien de bon. Au bout de quelques mois cependant, comme il ne se passait toujours rien, on rentra à Paris. Ce ne fut que pour en repartir... presque aussitôt!

HÉLÈNE – En exode cette fois-ci ?

MYRIAM – Je me souviens, il y a eu deux grands départs ! Le premier, peu après la déclaration de guerre, quand, par mesure de sécurité, le gouvernement français conseilla aux Parisiens d'envoyer les femmes et les enfants à la campagne, et le second, l'Exode avec un « E » majuscule, qui commença en mai 1940, après que les nazis eurent attaqué la France.

LILY – Tout à fait ! Nous avons quitté Saint-Lunaire vers Noël 1939, je crois, ou au tout début de janvier 1940, car, pour mon anniversaire, le 25 février, on était de retour à Paris depuis déjà quelques semaines.

JEAN – Nous serions restés plus de cinq mois en Bretagne, alors ?

LILY – Oui! Tu ne te souviens pas que nous sommes allés à l'école communale de Saint-Lunaire où tous les gosses du village étaient dans la même classe?

JEAN – C'est vrai, je me souviens que je n'ai retrouvé mes camarades de classe qu'à notre retour à Paris, en janvier 1940, et pas en octobre 1939 comme il avait été prévu¹.

À ce moment-là, personne en France n'imaginait que la guerre durerait plus de trois mois, six au maximum! Dans notre entourage, les hommes furent nombreux à se porter volontaires.

HÉLÈNE – Oui! Dans tous les milieux! C'est ce qu'ont fait le père de Micheline, celui d'Henri, le mien. Le père de Myriam D., lui, s'est engagé dans l'armée polonaise en exil, d'autres sont entrés dans la Résistance... Vous croyez que c'est par patriotisme que tant d'immigrés récents se sont portés volontaires, ou bien est-ce plutôt parce qu'ils estimaient que cela jouerait en leur faveur pour... obtenir la nationalité française par exemple?

LILY – Je crois que ce dernier motif a fortement influencé la décision de nombreux Juifs...

HENRI PECHTNER – C'est possible, mais ce ne fut pas la seule raison. La plupart des hommes juifs se portèrent volontaires parce qu'ils se sentaient reconnaissants envers la France et voulaient participer à la lutte contre cette horde de fanatiques...

JEAN – ... dont les délires –espace vital et Reich de mille ans!– étaient effarants et... effrayants. Malgré la situation de guerre, la vie à Paris reprit une certaine normalité, jusqu'au jour où les Allemands pénétrèrent en France et que tout bascula. À partir de ce moment-là, personne ne se demanda plus ce qui allait se passer... La guerre était bel et bien installée et Paris pouvait être bombardé...

LILY – Coller des papiers bleus sur les vitres pour que ne filtre aucune lumière fut plus nécessaire que jamais, et si les volontaires de la défense passive en apercevaient un filet quelque part, leur sifflet nous obligeait à vérifier si nos fenêtres étaient bien calfeutrées. Jean allait maintenant au Cours Breteuil et moi, à l'école communale du quartier. Quelques jours avant l'entrée des Allemands à Paris, la mairie procéda à la distribution de masques à gaz, aux élèves des

1. Au retour de Saint-Lunaire, Jean est entré en septième.

écoles en premier lieu, puis au reste de la population. Alors que la boîte d'un masque à gaz pour citoyen français était un cylindre gris, celles des étrangers étaient carrées et faites en papier mâché marron. Quand les enfants se mettaient en rang pour entrer en classe, on savait donc qui était juif et qui ne l'était pas ! Cela permit à plus d'un professeur de montrer de quel bois il était fait, car si le nom « Ventura » ne révélait nullement notre condition de Juifs, la sacoche marron en bandoulière, elle, en était une preuve irréfutable.

JEAN – Mes parents se rendirent compte immédiatement des risques qu'impliquait la différence de couleur et de forme des sacs et il me fut vite démontré que leurs craintes étaient bien fondées : j'avais perdu l'un des boutons de ma blouse, et maman, qui n'en avait pas trouvé de semblable pour le remplacer, en avait cousu un légèrement différent. Pour le surveillant, qui avait déjà noté que j'avais commencé les classes en retard par rapport aux autres élèves et qui avait aussi repéré ma sacoche marron, le détail du bouton ne passa pas inaperçu. Il s'approcha de moi, l'attrapa et l'arracha ! « On ne vient pas en classe dépareillé de la sorte ! » me cria-t-il...

LILY – Pour lui éviter d'autres manifestations de ce genre, maman demanda à Henriette, qui, plus qu'une employée, était notre seconde maman, d'échanger sa boîte avec celle de mon frère, ce qu'elle fit sans hésiter.

[Deux Français, deux facettes de la France...]

L'Exode

LILY – Quand les Parisiens surent que les Allemands seraient bientôt aux abords de Paris, nombre d'entre eux décidèrent d'abandonner la ville. En voiture, à vélo, avec des brouettes... Nous avons fait comme tout le monde et nous sommes partis. On était à la fin de mai ou au début de juin 1940.

JEAN – C'est bizarre, mais maintenant que nous évoquons l'Exode, je me rends compte que, contrairement aux souvenirs très précis que j'ai de notre séjour à Rodez, je n'en ai aucun du voyage en lui-même ; je ne saurais même pas dire si nous sommes partis en train ou en voiture...

LILY – Pour moi, c’est comme si j’y étais : je revois la cohue dans le hall de la gare, les vagues humaines qui déferlent sur les quais, la folie qui semble s’être emparée de milliers de personnes en même temps et l’espace qui se réduit de minute en minute. Haute comme trois pommes, j’ai la sensation que les adultes autour de moi vont m’étouffer... Papa s’est arrangé, je ne sais comment, pour avoir des billets, mais une foule de personnes qui n’en ont pas tentent de grimper dans les wagons déjà pleins à craquer de centaines de Belges qui ont fui la Belgique. Heureusement qu’Henriette est avec nous et ne nous lâche pas d’une semelle ! Maman, une lionne lorsqu’il s’agissait du bien-être de ses enfants, réussit à avoir des places assises pour toi, pour moi et pour elle, mais papa et Henriette durent rester debout dans le couloir tout le trajet, sans même pouvoir s’asseoir par terre tant ils étaient serrés entre des centaines d’autres fugitifs. La plupart des enfants étaient dans un grand état de fatigue, affalés les uns sur les autres. Ce cauchemar dura près de vingt-quatre heures, car les trains ne circulaient pas la nuit. Bizarrement, pour moi, le mot « Exode » n’est resté lié ni à la fatigue ni à l’angoisse de cette longue nuit, mais aux jouets que j’avais dû quitter ! Ces jouets que l’on m’avait offerts pour mon anniversaire et que, malgré mes larmes, on ne me laissa pas emporter. Seules deux de mes poupées m’accompagnèrent et firent toute la guerre avec moi.

[Deux petites poupées qui, en faisant toute la guerre avec Lily, ont contribué à ce que son enfance garde un semblant de normalité...]

LILY – Une fois la famille installée à Rodez, papa repartit pour Paris afin de vendre la marchandise ou la placer en lieu sûr jusqu’à ce que la situation se calme. Mais les choses ne se sont pas arrangées... Papa et mon oncle, qui entre-temps était venu nous rejoindre à Rodez avec sa famille, avaient eu la bonne idée de prendre un gérant non juif¹ et de mettre magasins et marchandises à son nom. Ils purent ainsi continuer à travailler tout en faisant des allers-retours entre Paris et Rodez, jusqu’au jour où papa arriva, tout retourné, et

1. Trouver un gérant non juif est une mesure susceptible de prévenir une « aryianisation », c’est-à-dire la spoliation légale d’un bien ou d’un fonds de commerce appartenant à un juif, mesure prévue dès l’automne 1940, à la fois par les ordonnances allemandes et par les lois du gouvernement de Vichy. [ndrc]I

dit à ma mère: «Le train a été mitraillé! Ah! L'enfer! Des passagers affolés ont sauté par les fenêtres, d'autres se sont couchés sous les wagons... Je ne retourne plus à Paris!¹»

NICOLAS – Pourquoi vos parents avaient-ils choisi Rodez?

LILY – Parce que c'était une petite ville tranquille du sud de la France où plusieurs familles amies s'étaient déjà établies. C'est à Rodez, qui s'est retrouvée en zone «libre», que nous avons terminé l'année scolaire 1940, Jean et moi...

JEAN – ... et que j'ai passé mon brevet élémentaire.

[Et voilà que mon histoire m'interpelle à nouveau. On ne m'a jamais parlé d'Exode dans ma famille... Si nous l'avions fait, je devrais m'en souvenir, non pas de l'Exode en lui-même, mais de ce qu'on m'en aurait raconté plus tard... Comment se fait-il que nous ne soyons pas partis chercher un endroit plus sûr, comme l'ont fait la plupart des habitants des grandes villes? Cette question me ramène à la condition d'immigrés récents de mes parents, de Juifs étrangers... L'Exode s'est produit en mai-juin 1940... quand mon père était à Septfonds, puisque lui aussi s'était engagé. J'en déduis que ma mère était seule à Paris avec mon frère et moi... Je n'avais que... 5 mois! Comment aurait-elle fait l'Exode avec un enfant de 10 ans et un bébé de 5 mois, sans rien connaître de la France ni pratiquement de sa langue? Toni, la maman d'Henri, qui avait 10 ans comme mon frère², accepta l'invitation de voisins amis qui lui proposèrent de les emmener, elle et son fils, à Bordeaux. De là, deux jours plus tard, Toni, qui n'avait qu'une idée en tête, partit à Septfonds avec Henri pour y rejoindre son époux, qui y faisait, de même que mon père, sa préparation militaire. Pour ma mère, quitter Paris était impensable. Elle y est restée sachant que les Allemands étaient sur le point d'entrer dans la ville, et qu'elle n'avait personne à qui demander de l'aide, sachant aussi que d'elle dépendait la survie de ses deux enfants... Et pour ces besoins banals, ces petites choses de tous les jours, l'achat d'un litre de lait ou de quelques pommes de terre... comment faisait-elle? Mon

1. Le mitraillage du train a eu lieu avant l'armistice signé le 22 juin 1940. [ndrc]

2. Henri Pechtner, voir Vol. I, chap. 7.

frère était-il suffisamment responsable pour prendre soin de moi tandis qu'elle vaquait à l'indispensable, dans un Belleville que la plupart de ses connaissances avaient fui?]

JEAN – Le fait le plus marquant de notre séjour à Rodez fut la reddition de la caserne. Je n'étais qu'un gamin mais ce fut une sensation atroce que de voir tous ces hommes sur la grand-place, bien peignés, bien propres, astiqués dirais-je même, en train de déposer leurs armes devant des officiers ennemis! Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi il fallait être aussi reluisant pour déposer les armes...

LILY – Nous vivions en face de la caserne, et de la fenêtre de la salle à manger de l'appartement que nous avons loué, au premier étage d'une vieille villa, nous avons une vue plongeante sur la cour de la garnison, ce qui nous a permis, sans l'avoir voulu, d'être témoins de tous les préparatifs de la reddition. Les soldats étaient «rentrés de la guerre» quelques jours plus tôt. C'était la débâcle! Pauvres hommes, certains à pied, d'autres à vélo, la plupart entassés les uns sur les autres, tout encrassés, dans des voitures et même dans des tanks. Hirsutes, éreintés, ils traînaient des pieds à en donner pitié... On ne peut pas croire, si on ne l'a pas vu, l'état lamentable dans lequel rentraient ces hommes. Puis la caserne reprit son rythme provincial jusqu'au jour de l'armistice, quand tout s'activa à nouveau. Les soldats se mirent à broser et à fourbir et bientôt tout brilla de partout: voitures, armes, tentes... tout fut passé à la brosse et au savon... même les hommes!

HENRI – Mais si Rodez était en zone «libre», à qui se sont-ils rendus?

JEAN – À un détachement allemand qui était venu spécialement pour recevoir l'armement du régiment... Quelle tristesse, quelle sensation d'impuissance!

Nice, la belle vie!

JEAN – Il allait falloir s'éloigner de Rodez. Une amie d'enfance de ma mère, Mathilde Rosanès, était établie à Nice depuis très longtemps. Maman lui écrivit. Elle vint nous voir à Rodez avec son époux. Ils nous conseillèrent d'aller les rejoindre, car, à leur avis, les Juifs couraient beaucoup moins de risques sur la Côte d'Azur que dans le reste de la France. Encore un voyage, curieusement, dont

je n'ai gardé aucun souvenir ! En revanche, je me souviens très bien de l'appartement que nous avons loué à Nice, rue Berlioz, et des contingents de Juifs que chaque jour on voyait arriver...

LILY – ... Ils étaient de plus en plus nombreux à abandonner Paris. Il y avait des réfugiés à Antibes, à Cannes, à Juan-les-Pins, Monte-Carlo... Plusieurs familles juives de Russie qui étaient arrivées en France après la révolution d'Octobre, comme les Bogoslowski, des amis de mes parents, s'étaient établies à Nice également.

[Ce détail m'apostrophe, car ma mère s'appelait Bogoslowska et qu'en moi je garde le secret espoir de recevoir un jour un mot ou un appel de l'un de la trentaine de cousins ou cousines que je n'ai jamais connus...]

HÉLÈNE – Comment se sent une enfant d'entre 7 et 10 ans quand il faut vivre clandestinement pendant si longtemps ? Lors de notre première réunion, tu m'avais dit, Lily, que la vie à Nice était agréable, que tes parents allaient au spectacle, que ta maman s'achetait des robes, que c'était presque la grande vie...

Lily Ventura et
ses cousins Henri
et Fred/Freddy à
Nice, été 1941.



LILY – Oui, je l'ai dit et c'est absolument vrai. Nous sommes arrivés à Nice en 1940, Henriette était là pour nous dorloter, Jean et moi. Mes parents retrouvèrent des tas de connaissances, des réfugiés comme eux. Papa ne travaillait pas, il était donc beaucoup à la maison et s'occupait de nous plus qu'à Paris. Le climat était superbe, nous avons l'impression d'être en vacances. On se baladait avec des amis le long de la côte ou sur la Promenade des Anglais.



Henri
et Fred
Ventura
sur la
Promenade
des Anglais
de Nice,
été 1941.

Papa invitait maman à sortir plusieurs fois par semaine. Oui, ce fut «la grande vie», jusqu'à l'arrivée des Allemands sur la côte, en novembre 1942, et l'apparition du SOL¹. On commença alors

1. La Légion française des combattants (LFC) est créée le 29 août 1940 par Xavier Vallat et présidée par Pétain afin de réunir les anciens combattants de 1914-1918 dans une organisation apte à défendre les valeurs de la «Révolution nationale». Interdite par les autorités d'occupation, elle se développe en zone dite «libre». Elle compte 650 000 membres en février 1941. Elle devient la Légion française des combattants et des volontaires de la Révolution nationale par une loi du gouvernement de Vichy de novembre 1941 afin de pouvoir y accepter les partisans de l'État français qui n'avaient pas participé au premier conflit mondial. Joseph Darnand créa dans la Légion l'organisation paramilitaire qu'est le Service d'ordre légionnaire, le SOL. Il est rattaché à la Légion avec une forte autonomie. C'est à partir du SOL devenu complètement autonome que la Milice française, bras armé de l'État français, est constituée le 30 janvier 1943. [ndrc]

à entendre parler de rafles, de disparitions, de descentes... qui se produisaient toujours la nuit.

HÉLÈNE – Vous étiez «fichés»?

LILY – Sûrement, car en juillet 1941 les Juifs réfugiés à Nice avaient dû se rendre à la préfecture de police pour consigner leurs noms et adresses¹. Très respectueux des lois, mon père, ce jour-là, me prit par la main et y alla avec moi. Si vous aviez vu la queue qui s'était formée! Décidément, on était nombreux²! Et voilà que dans un fiacre qui passe devant nous, une dame se retourne et nous salue. C'était la mère de Josette Kahn, l'une de mes camarades de classe, Juive elle aussi. Elle fit arrêter la voiture un peu plus loin, en descendit et vint vers nous. S'adressant à mon père –l'indignation empourrait son visage–, elle lui dit: «Monsieur Ventura, sachez que je suis à votre entière disposition; si vous avez des problèmes, faites-le-moi savoir!»

Lily et son amie
Josette Kahn,
rue Berlioz à
Nice, été 1941.



[Les Juifs établis en France depuis longtemps, et plus encore les Juifs dont on disait qu'ils étaient français de souche, pensaient que leur statut allait être différent de celui des Juifs étrangers, que rien ne pouvait leur arriver, qu'eux ne seraient pas sujets à discrimination, qu'ils étaient intouchables...]

1. Loi prescrivant le recensement des Juifs de la zone «libre».

2. Simone Veil parle de 30 000 réfugiés juifs pour la seule ville de Nice.

LILY – Nous étions à Nice depuis deux mois peut-être lorsque commença l'année scolaire 1940-1941. Mes parents m'inscrivirent à l'Institut Masséna, avenue Depoilly. Mes cousins commencèrent le lycée Félix-Faure et Jean, le lycée du Parc Impérial. Mes souvenirs de cette époque me ramènent à la dégradation des conditions de vie. Certains produits alimentaires se raréfiaient et les écoles devinrent des centres de distribution de lait, un lait en poudre dont le gouvernement américain faisait don à la France. À 11 heures du matin, on nous faisait mettre en rang, chacun avec sa gamelle à la main. Une maîtresse passait devant chaque enfant et remplissait son récipient. Moi, je détestais le lait et celui-ci encore plus. Une fois servie et dès que la maîtresse tournait le dos, je me retournais et versais le contenu de ma gamelle dans les buissons qui se trouvaient derrière nous, mais bientôt je me rendis compte qu'au lieu de le jeter je pouvais le donner à des camarades qui non seulement le buvaient, mais en redemandaient. Les maîtresses firent aussi appel à plusieurs reprises aux enfants plus favorisés afin qu'ils apportent des denrées que l'on distribuait à ceux qui en avaient besoin.

Maintenant, on mourait de faim... à Nice

LILY – Ma mère allait faire ses achats au marché Gambetta, au coin de l'avenue Thiers. Au début, normalement, comme tout un chacun qui va au marché... mais au bout de quelques mois, l'approvisionnement se faisant de plus en plus difficile, résidents et non-résidents se virent dans l'urgence de développer des habiletés auxquelles ils n'avaient jamais eu à recourir jusque-là. Puis les denrées devenant rares, le marché noir fit son apparition.

Maman se devait de remplir nos assiettes... elle devint vite la reine du marché noir! «Qu'est-ce que je leur fais, demain?» Tel était le leitmotiv de ses journées, l'obligeant à se creuser la cervelle pour... de peu... faire beaucoup. Je me souviens de l'avoir entendue pleurer la nuit et dire à mon père: «On ne trouve plus rien... Comment vais-je faire demain pour que les enfants mangent quelque chose?» Le lendemain matin, Henriette la rassurait: «Ne vous faites pas tant de mauvais sang, madame, vous trouverez bien

quelque chose...» Maman sortait de la maison très tôt et se dirigeait vers le marché. Arrivée au stand du marchand de légumes, par exemple, elle le saluait et restait d'un côté de l'étalage sans rien dire. Elle attendait, parfois une heure, parfois deux... pendant que les autres clients faisaient la queue. Ils n'avaient pas grand choix, les pauvres : des pommes de terre rabougries, des topinambours, du saindoux... Et maman attendait, elle attendait, jusqu'au moment où le marchand de légumes, la regardant à peine du coin de l'œil, lui soufflait : «J'ai un chou rouge.» Et elle, de la même façon : «Comment on fait? – Chez moi, à telle heure.»

JEAN – Maman eut bientôt besoin de mon aide. Il fallait que je l'accompagne au marché, car faire des achats exigeait des ressources de fin stratège... J'appris à décoder les clins d'œil ou les haussements de sourcils de l'épicier. Celui-ci, M. Agi, était un Juif d'Algérie. Je crois que personne au marché ne le savait sauf ma mère! Une certaine complicité était née entre cet homme et nous. À l'expression de son visage je savais qu'il avait mis un paquet de sucre de côté pour nous, parfois un savon, et que j'allais devoir aller le chercher chez lui un peu plus tard. Parfois c'était une bouteille d'huile – *azeti*¹, comme maman lui avait griffonné un jour sur un petit bout de papier qu'elle lui avait furtivement glissé dans la poche de son tablier. Tout cela devait évidemment rester imperceptible aux yeux des autres clients!

LILY – Un jour, maman pria papa d'aller chercher la portion de fromage de tête que le charcutier lui avait réservée et me demanda de l'accompagner. C'était du côté du Parc Impérial. L'homme demeurait au premier étage d'un immeuble où vivaient plusieurs familles. On monte les escaliers, papa sonne à la porte, quelqu'un lui passe la marchandise. Sans rien dire, il paie et met le paquet dans la poche de son manteau, puis on redescend. Au moment de sortir de l'immeuble, je le vois qui commence à s'angoisser. Il pose le paquet sur l'une des boîtes aux lettres du hall d'entrée et me dit : «Va voir!» J'ouvre la porte, je regarde à gauche, puis à droite : «Il n'y a personne, papa, on peut le prendre! – Tu es sûre, il n'y a

1. «Huile» en *djudezmo* (aussi écrit *judezmo*; ou judéo-espagnol, ou encore ladino) de Bulgarie en espagnol, *aceite*.

personne? – Personne!» Il prend la marchandise, la met au fond de la poche de son manteau et, ma main dans la sienne, on repart en regardant encore une fois de tous les côtés.

Il s'alarmait facilement... S'il n'avait pas eu la passion du jeu d'échecs, je crois bien qu'il serait devenu fou! Maman le savait et invitait parfois deux ou trois de ses amis, réfugiés à Nice également, à faire une partie d'échecs avec lui. Je me rappelle qu'on dînait tous ensemble, que j'allais me coucher et que le lendemain matin, quand je quittais la maison pour aller à l'école, ils étaient encore en train de jouer!

JEAN – Il y a une anecdote de papa qui a fait le tour du monde... Nous étions à table à l'heure du déjeuner. La fenêtre de la salle à manger donnait sur la rue. Tout à coup, un bruit de moteur. Un camion, pas de doute! Le véhicule freine et s'arrête devant l'immeuble. Papa va à la fenêtre. C'était un camion en effet, bleu foncé. Deux hommes en descendent habillés en uniforme bleu obscur ou noir, casquette de la même couleur. Ce ne pouvait être que la police! «Vous faites comme si de rien n'était! Vous continuez à table, moi je vais me planquer.»

LILY – Je crois que cela s'est passé peu de jours après que les hommes juifs de plus de 16 ans eurent été convoqués à se présenter à Mandelieu¹...

JEAN – En entendant le camion qui s'arrête sous nos fenêtres, papa croit qu'on vient le chercher... Il sort de l'appartement, regarde dans la cage de l'escalier. Les deux hommes sont en train de monter. Alors lui aussi il monte, un étage, deux, trois... Il arrive sur un palier où la porte de l'un des appartements est entrouverte, il y jette un coup d'œil, pas de bruit, tout est dans la pénombre. Personne, apparemment... Il pousse la porte. Sur la pointe des pieds il pénètre dans une chambre et se cache derrière un rideau. Tout à coup, la lumière s'allume! Des gens entrent en silence. Ils se serrent la main, certains s'embrassent et se dirigent vers le centre de la pièce. Ils sont bientôt une dizaine. De derrière son rideau, papa observe la scène. Il plisse les yeux, c'est bien un cercueil ce

1. Lily se souvient d'avoir beaucoup entendu parler du centre de regroupement de Mandelieu où, selon elle, les hommes juifs de plus de 16 ans étaient rassemblés avant d'être envoyés dans des camps de travail.

qu'il voit là ? Et les deux hommes en uniforme bleu foncé qui se tiennent de chaque côté ? Mais oui, ce sont « les deux agents de police » devant lesquels il fuyait... des croque-morts ! Il sort de derrière son rideau ; comme si de rien n'était, il s'approche de la famille endeuillée, il salue et se dirige vers la porte !

LILY – 1942 fut une année dramatique : arrestations, disparitions, famine à l'horizon... Le 26 août 1942 eut lieu la première rafle à Nice¹... Plusieurs familles juives de notre entourage disparurent. Des rumeurs venaient ajouter une part d'angoisse à chaque journée naissante. Il devenait urgent de repenser notre situation. De nombreuses connaissances de mes parents étaient déjà parties se cacher, certains dans les alentours, d'autres beaucoup plus loin. Raffo Benveniste, un bon ami de mon père, sépharade et réfugié à Nice comme nous, avec sa femme, Luce, et son fils, Guy, décida, quelques jours après la rafle, et bien que ni lui ni sa famille ne se soient fait enregistrer comme Juifs, de quitter la France pour s'établir au Mexique. Avant de partir, Raffo, qui avait payé plusieurs mois de loyer d'avance, demanda à mon père s'il pouvait lui garder la clé de son appartement.

Après la première rafle en zone non occupée, les alertes se répétèrent. Des nuits d'incertitude et de panique se succédèrent. « On m'a dit que, ce soir, ils venaient chercher les Roumains... » « Cette nuit, faites attention, c'est le tour des Tchécoslovaques... » C'étaient de fausses alertes pour la plupart, mais elles pouvaient devenir vraies.

HÉLÈNE – Mais vous n'étiez ni roumains ni tchécoslovaques !

JEAN – Le harcèlement de rumeurs, de on-dit, de doutes, de négations provoquait toutes sortes de troubles, c'était la panique, l'insécurité totale ! Et puis, pour répondre à ta question, si, nous étions bel et bien tchécoslovaques, car, en 1912, quand éclata la première guerre des Balkans², la plupart des Juifs de l'Empire ottoman, mon grand-père paternel entre autres, essayèrent de soustraire leurs

1. Rafle menée par la police française dans la zone non occupée.

2. La revendication de la Macédoine par la Bulgarie provoqua, en 1912, la première guerre balkanique (entre la Ligue balkanique – Serbie, Monténégro, Grèce, Bulgarie – et l'Empire ottoman, octobre 1912-mai 1913), puis, en 1913, la deuxième (entre la Bulgarie et la Serbie, la Grèce puis la Roumanie, mai-juin 1913). [ndrc]

fil à l'*askerlik*, le long et impitoyable service militaire turc. C'est dans ce but que le père de mon père était parti pour une petite ville située sur la frontière de l'ex-Tchécoslovaquie, où il se rendait souvent pour ses affaires et où il savait qu'il lui serait facile «d'acheter» la nationalité tchécoslovaque pour ses fils, étant donné que c'était une pratique tout ce qu'il y avait de plus courant en Europe centrale à cette époque... En 1912, mon père était donc devenu tchécoslovaque!

LILY – Le hasard – qui parfois fait bien les choses – voulut que, quelques jours avant la razzia contre les Tchécoslovaques, la femme du consul uruguayen à Nice soit assise à la même terrasse de café que maman et tante Matika¹. Soudain, cette dame se tourna vers elles et, intriguée, leur demanda quelle était cette langue qu'elles parlaient qui ressemblait tellement à la sienne. Maman et ma tante lui expliquèrent qu'elles étaient descendantes de Juifs expulsés d'Espagne au temps de l'Inquisition et qu'elles parlaient le *shpagnol muestro*², parfois nommé *djudezmo* ou encore «juif espagnol». Parole va, parole vient, cette dame possédait un appartement situé au cinquième étage du même immeuble que celui des Benveniste! Au courant des risques que couraient les Juifs – elle était femme de diplomate –, elle le leur offrit. «Cet appartement est vide, mais vous pouvez l'utiliser en cas de nécessité; je dirai au concierge de vous donner la clé si besoin est. N'en dites rien à personne et surtout pas à mon mari...»

La rumeur sur les Juifs de Tchécoslovaquie se fit insistante... Un jour, les bruits coururent, plus menaçants encore. Nous quitâmes notre appartement pour aller nous réfugier dans celui des Benveniste, dont papa avait la clé. Nous y étions depuis un moment lorsqu'un ami de papa arriva, affolé! Il jurait ses grands dieux que la rafle était imminente. «Nous allons monter au cinquième, préparez-vous», nous ordonna alors maman tout en fermant la porte derrière elle pour que je n'entende pas ce que disaient les adultes. Elle ne s'était pas rendu compte, ma pauvre mère, que j'avais la main appuyée sur le chambranle. Mon pouce y resta coincé!

Ah! Ce n'était pas le moment de me casser le pouce! Maman m'enveloppa la main dans un torchon pour que le sang que je

1. Diminutif judéo-espagnol de «Marguerite». Matika était l'épouse d'Ivo.

2. Prononciation des Juifs de Bulgarie pour dire «*espanyol muestro*», «notre espagnol».

perdais ne laisse pas de trace et, malgré mes pleurs, me fit monter les quatre étages à la hâte.

Il n'y eut pas de descente ce soir-là... mais la nuit fut interminable.

Il allait falloir trouver une autre planque... avec, et malgré, mon pouce cassé! Là encore, nous avons eu de la chance.

Juste en face de chez nos amis Pedro et Matilda Rosanès vivaient M. et M^{me} Auda. Les deux familles se connaissaient de longue date et s'étaient liées d'amitié. Les Auda, au courant de la situation dans laquelle nous nous trouvions, acceptèrent de nous héberger jusqu'à ce que passe le danger. Ils savaient bien de quoi il s'agissait puisque leur fille était infirmière de la Croix-Rouge et que Maxette, tel était le nom de la jeune femme, avait été témoin à plusieurs reprises du rassemblement sur le quai de la gare de groupes de Juifs récemment arrêtés. Elle savait ce qu'étaient les cris des enfants, les pleurs et les supplications des parents qui désespérément cherchaient quelqu'un à qui confier leurs enfants pour les sauver... «Prenez mon enfant! Sauvez-le... je vous en conjure...» Ces mots, ce désespoir, l'avaient tant de fois bouleversée...

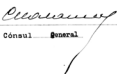
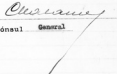





Tandis que maman, Jean et moi restions chez les Auda, papa se claquemura dans l'appartement du premier étage de la rue Rossini, tous volets fermés pour faire croire qu'il était vide. C'était peu avant l'arrivée des Allemands à Nice! Grâce au «placard de réserves pour les mauvais jours» que les Benveniste avaient préparé, papa put tenir sans avoir à sortir une seule fois, jusqu'au jour où il se risqua à venir chez les Auda pour nous dire que... nous quitions la France.

Une émigration avortée

JEAN – Moins d'un mois après la rafle des Juifs tchécoslovaques, mon père avait en effet reçu nos visas pour l'Uruguay que le consul uruguayen à Marseille, M. Herrera, avait obtenus de son gouvernement.

[L'Argentine, en ces années de guerre, ne cachait ni ses sentiments pro-allemands ni sa réticence à permettre l'entrée de Juifs dans le pays¹. L'Uruguay, en revanche, même si les formalités prenaient beaucoup de temps, n'entravait pas l'entrée des Juifs sur son territoire.]

1. Voir Vol. I, chap. 2.

CERTIFICADO POLITICO - SOCIAL MINISTERIO DE RELACIONES EXTERIORES	CERTIFICADO POLITICO - SOCIAL MINISTERIO DE RELACIONES EXTERIORES
CONSULADO GENERAL DE LA REPUBLICA ORIENTAL DEL URUGUAY en FRANCIA	CONSULADO DE MUEL DE LA REPUBLICA ORIENTAL DEL URUGUAY en FRANCIA
<p>El Cónsul General de Carrera que suscribe, certifica que el Señor <u>VICTORIA VENTURA de VENTURA</u>, de nacionalidad <u>Chocobolonesa</u> de estado <u>casada</u>, de <u>37</u> años de edad, cuya fotografía e impresión dígito-pulgar derecha, lúcen al pie del presente, no se halla vinculada a ninguna especie de organismos sociales o políticos que por medio de la violencia tiendan a destruir las bases de la nacionalidad; habiendo llegado a formar convicción plena al respecto en mérito de los elementos de juicio que se señalan a vuelta de página.</p>	<p>El Cónsul General de Carrera que suscribe, certifica que el Señor <u>BENJAMIN VENTURA</u>, de nacionalidad <u>Chocobolonesa</u>, de estado <u>casado</u>, de <u>44</u> años de edad, cuya fotografía e impresión dígito-pulgar derecha, lúcen al pie del presente, no se halla vinculada a ninguna especie de organismos sociales o políticos que por medio de la violencia tiendan a destruir las bases de la nacionalidad; habiendo llegado a formar convicción plena al respecto en mérito de los elementos de juicio que se señalan a vuelta de página.</p>
<p>En consecuencia, de acuerdo con lo que determina el inciso C) del artículo 1º de la ley de 13 de Octubre de 1936, expide el presente en <u>Marsella</u> <u>Niza</u>, a <u>16</u> de <u>Mayo</u> de 19 <u>42</u>.</p>	<p>En consecuencia, de acuerdo con lo que determina el inciso C) del artículo 1º de la ley de 13 de Octubre de 1936, expide el presente en <u>Marsella</u> <u>Niza</u>, a <u>16</u> de <u>Mayo</u> de 1942.</p>
 Cónsul General	 Cónsul General
Sin estampillas por carecer de ellas	Sin estampillas por carecer de ellas
  FOTOGRAFIA	 FOTOGRAFIA
 Pulgar	 Pulgar derecho

Certificado político-social (certificat de moralité) de Victoria Ventura avec ses deux enfants, et celui de Benjamin émis par le consul général de l'Uruguay en France à Marseille-Nice, le 16 mai 1942.

JEAN – L'émigration que nous allions entreprendre était tout ce qu'il y a de plus légal – tous nos papiers étaient en ordre! Le départ fut fixé pour la fin de novembre 1942. Nous allions prendre un train jusqu'à la frontière espagnole, un deuxième de la frontière à Barcelone et de là, un navire pour Montevideo. Nous étions huit en tout, la famille de mon oncle et la nôtre, quatre personnes chacune.

LILY – Nous avions même les visas de transit qui devaient nous permettre de rester en Espagne jusqu'au moment d'embarquer¹.

Jean et moi figurions sur le passeport de maman, car nos parents avaient gardé le statut d'étrangers et, bien que totalement intégrés à la France et à sa culture, ils n'avaient pas encore fait de démarches pour acquérir la nationalité française.

MICHEL – Cela semble peu logique...

1. Après la reddition de la France, le général Franco autorisa les milliers de Juifs qui tentaient de quitter le territoire français à s'embarquer dans l'un des ports espagnols, mais... le droit de séjour provisoire ne fut accordé qu'à très peu de fugitifs.

LILY – C’est une caractéristique typiquement sépharade, car l’expérience des expulsions si souvent souffertes avait enseigné à nos ancêtres qu’il est plus aisé, en cas de persécution ou de guerre, de quitter le pays où l’on est établi si on n’en a pas la nationalité!

Je me revois sur le quai de la gare, avant de monter dans le train qui nous emmènerait à Cerbère. J’ai 9 ans. Le train va démarrer. On m’arrache des bras d’Henriette, elle s’éloigne en larmes et moi je commence à courir sur le quai de la gare, d’un côté à l’autre, à courir comme une petite folle sans m’arrêter, serrant ma poupée très fort contre moi... La détresse m’étouffait, je courais, je courais et une angoisse terrible m’étreignait le cœur...

MICHEL – C’est incroyable! Mes parents et moi avions tenté de franchir les Pyrénées quelques jours plus tôt, le 31 octobre 1942, mais la frontière fut pour nous, plus encore que la montagne, un obstacle infranchissable. J’avais à peine 6 ans et mon âge n’empêcha nullement les soldats espagnols de tous nous refouler! La politique de Franco fut très ambiguë dans ce domaine et entraîna de nombreux drames...

JEAN – ... dont le nôtre, puisque, finalement, notre tentative échoua et que les conséquences de cet échec furent tragiques. Dans notre cas, ce ne furent pas les Espagnols les responsables de la déportation de mon oncle et de sa famille mais... les Français! Vous savez que les voies ferrées en Espagne sont plus étroites qu’en France et qu’à l’époque si l’on voulait passer de France en Espagne en train, il fallait changer de train à la frontière. Nous arrivons donc à Cerbère – la dernière gare française avant de pénétrer en territoire espagnol¹. Nous nous présentons au contrôle des passeports. L’inspecteur en chef du service de migration venait de recevoir le texte d’une nouvelle disposition de Vichy: répondant à l’ordre de Himmler du 23 octobre 1941², interdiction était désormais faite aux Juifs de quitter la France!

Ah! cette scène, tous les jours je la revis: le fonctionnaire a tous les passeports en main. Le premier est celui de mon père. «Bernard Ventura»? Il lève les yeux, regarde papa, incline la tête,

1. Du côté espagnol, la ville-frontière est Portbou.

2. Plus précisément, le gouvernement allemand adopte, le 23 octobre 1941, une loi interdisant aux Juifs de sortir du Grand Reich, c’est-à-dire l’Allemagne et ses territoires annexés. [ndrc]

prend le tampon, appose le cachet. Le suivant est celui de ma mère. «Victorine Ventura»? L'homme observe maman, baisse le regard, saisit à nouveau le tampon, cachet! «Jean Ventura»? «Lily Ventura»? Cachet pour chacun de nous aussi. C'est le tour maintenant de ma tante. «Marguerite Ventura»? Regard, tampon, cachet. Puis mon cousin, «Alfred Ventura»? Cachet. Mon autre cousin, «Henri Ventura»? Cachet. Il ne manquait plus que le sceau sur le passeport de mon oncle et nous quitions la France! «Israël Ventura? Mais... vous êtes juifs alors?»

Catastrophe! Discussions, explications, allées et venues sur le quai de la gare, pour parler entre mon oncle, mon père et ce scélérat. Deux heures, trois peut-être... De l'autre côté de la frontière... le train démarre! Nous sommes là à le regarder s'éloigner et à ne pouvoir réagir quand le fonctionnaire, maréchaliste convaincu, revient vers nous et nous donne le verdict : nous sommes tous refoulés!

Impardonnable, Hélène! Nous étions en règle, nous avions tous les papiers pour émigrer en bonne loi! Abattus, désorientés, nous dûmes retourner à Nice... Qu'aurions-nous pu faire sinon...? Et commença alors l'étape la plus sombre de notre vie.

Retour à Nice

LILY – Mon oncle et sa famille retournèrent dans l'appartement qu'ils louaient au 52 rue Vernier. Mais nous, sous quel toit allions-nous vivre maintenant que papa avait rendu l'appartement de la rue Berlioz à sa propriétaire? Heureusement que nous avons la clé des Benveniste! L'accablement dans lequel se trouvaient les adultes était effrayant. Pour moi... c'était le bonheur! J'avais retrouvé Henriette! Le reste, ce n'était pas mon problème. La vie... c'était comme ça : on devait s'échapper? On s'échappait! On n'arrivait pas à passer? On ne passait pas! Ce que je ne pouvais supporter, moi, c'étaient les arrachements, les séparations...

JEAN – Complètement démoralisée, ma tante – Dieu sait pourtant que c'était une femme de caractère – craqua! Elle ne supportait plus la France! Elle insista tellement que son mari finit par accepter son plan : tenter à nouveau de franchir la frontière franco-espagnole, mais, cette fois, à pied et clandestinement. Des amis conseillèrent

Nice, le 9 janvier 1945

Monsieur AUDA
 Inspecteur Bénévole
 Service dossiers
 Préfecture des P.O.
 PERPIGNAN

Monsieur,

Faisant suite à notre conversation, je viens vous exposer par écrit les faits suivants :

En décembre 1943, mon frère m'a fait part de son intention de passer la frontière espagnole en fraude, en compagnie de sa femme et de ses deux enfants, afin de se rendre en Amérique.

Afin d'organiser le détail du passage, il a envoyé un de ses amis – Maître ROUSSEAU – à Perpignan pour tâter le terrain et se mettre en rapport avec un passeur sérieux.

Deux ou trois jours après son arrivée à PERPIGNAN, Maître ROUSSEAU faisait savoir qu'il était en rapport avec un certain Ignace FORTUNY de OSSEJA (P.O.) et que celui-ci voulait bien se charger du passage moyennant la somme de Frs 250 000 (Deux cent cinquante mille) pour toute la famille. Ce prix s'entendait, pris à PERPIGNAN et rendus à BARCELONE (Espagne), le trajet devant s'effectuer comme suite :

De PERPIGNAN à un bourg situé tout près de la frontière – en camion. De ce bourg jusqu'à la première ville espagnole – à pied dans la nuit. De la ville espagnole jusqu'à BARCELONE, en voiture particulière.

Mon frère accepte ces conditions et quitte NICE avec sa famille le sept janvier 1943 au matin. Il arrive à Perpignan et y rencontre son ami Mr ROUSSEAU. Il est présenté à FORTUNY avec qui il a une longue conversation et auquel il verse la somme convenue. Il est question dans cette conversation d'un certain Monsieur SABA, transporteur ou Propriétaire du camion qui serait chargé de les mener dans son camion à la frontière.

Le jour fixé – le 10 janvier – FORTUNY et ROUSSEAU accompagnent mon frère et sa famille jusqu'au camion qui était conduit par un chauffeur et non par SABA. Ce dernier, toutefois, arrive quelques instants avant le départ, en bicyclette, afin de souhaiter bon voyage à mon frère.

Tous ces faits m'ont été relatés par Mr ROUSSEAU.

Depuis ce moment la trace de mon frère se perd.

Il était convenu avec mon frère qu'après le passage de la frontière, il me le ferait savoir par un petit mot qu'il remettrait au passeur et que ce dernier ferait tenir à Mr FORTUNY qui lui-même le devait donner à Mr ROUSSEAU.

Or, Mr ROUSSEAU ne m'a remis aucun papier écrit par mon frère mais le lendemain du passage Mr FORTUNY lui aurait dit que le passage s'était bien effectué. Là-dessus Mr ROUSSEAU quitte PERPIGNAN et m'informe que le passage a bien réussi.

Ce n'est qu'une dizaine de jours après que j'apprends par une voie tout à fait détournée que mon frère et sa famille se trouvaient aux mains des Allemands à la Citadelle de Perpignan.

Je me précipite chez Mr. ROUSSEAU pour le décider de repartir sans retard à PERPIGNAN afin de voir de quoi il en retourne. Il part aussitôt mais par malheur ne peut rien faire pour venir en aide à mon frère. Par contre, il rencontre à nouveau FORTUNY qui lui semble très déprimé, étant au courant de l'aventure de mon frère.

M. FORTUNY donne une explication assez bizarre de l'affaire.

Tout d'abord, il explique que s'il avait annoncé la bonne réussite du passage, c'est parce qu'il ne voyait pas revenir le passeur chargé de l'opération et que ceci lui semblait de bon augure. (??)

Mais il ne donne ni le nom, ni les détails, ni l'adresse de ce passeur. Il se contente de dire que mon frère est bien arrivé à destination avec le camion et que là il a été aussitôt pris en charge par son passeur et que peu de minutes après s'être mis en route, ils sont tombés sur une patrouille allemande. Le passeur aurait eu le temps de se sauver et jamais plus on ne l'aurait vu. Mais qui est ce passeur. Comment se nomme-t-il, où habite-t-il, depuis quand le connaît-il, mystère! Tout cela semble assez louche.

Mais là, l'affaire tourne et se complique.

M. FORTUNY, pour prouver son entière bonne foi, propose de rendre la somme de Frs 250 000. Ce qu'il fait séance tenante conformément aux conditions de la lettre dont photo ci-jointe. Et de ce fait, il verse 130 000 Frs au comptant et quelques semaines après, après s'être fait tirer un peu l'oreille, encore 110 000. Il n'a jamais versé le solde de 10 000 Frs prétextant que ce montant a été effectivement dépensé. À bien noter que la lettre en question a été contresignée par SABA.

Que penser de ce geste ?

Est-ce de l'honnêteté ou tout simplement une manœuvre pour cacher Dieu sait quelle besogne.

Car mon frère était porteur d'une somme très importante en bijoux de l'ordre de 3 ou 4 millions. FORTUNY devait le savoir ou du moins s'en douter. Aurait-il vendu la famille afin de partager le larcin avec les Allemands ? Ou doit-on penser que pareil acte de banditisme a été commis par le sous-passeur à l'insu de FORTUNY ? Ou serait-ce SABA le bandit ?

Mais un fait accable FORTUNY, de la Citadelle de PERPIGNAN, mon frère a pu me faire passer une carte postale où se trouve cette phrase :

« Toute la faute de cette affaire est à FORTUNY qui nous a menti. »

Si mon frère a écrit une pareille chose, je dois en tenir le plus grand compte car mon frère est un homme sérieux, pondéré, qui ne se serait pas permis pareille accusation sans être sûr de ce qu'il avance.

Par la suite, mon frère et sa famille ont été envoyés à DRANCY et après y être restés 3 jours, déportés en Allemagne ou ailleurs. (le 11 février 1943).

Je vous serais donc très obligé si vous pouviez apporter, après enquête, quelques éclaircissements sur cette affaire.

En ce qui concerne Ignace FORTUNY, je tiens à ajouter ceci :

Je le connais personnellement pour l'avoir vu à PERPIGNAN et avoir longuement causé avec lui deux ou trois fois.

Il m'a été recommandé par un de mes amis qui a fait sa connaissance chez M. LLEDOS, maire de ERR (P.O.). M. FORTUNY s'est marié – après l'histoire de mon frère – avec la fille d'un docteur émigré espagnol, spécialiste de la Tuberculose, habitant également à OSSEJA et que j'ai eu l'occasion de connaître également. Les noces se sont faites à ERR au domicile de M. LLEDOS.

Quant à M. SABA, qui habitait 2 rue de la Savonnerie à PERPIGNAN, il semble qu'il a disparu de la circulation. Il serait toutefois intéressant de le retrouver.

Je vous remercie à l'avance pour tout ce que vous pourrez faire dans cette affaire et vous présente, Monsieur, mes salutations les meilleures.

Signé: B. VENTURA

52, rue Vernier, 52

Nice

(A.M.)

Perpignan 28. Jan
La Citadelle

cher Binio,
Je ne sais pas si tu es au courant que nos projets ont été changés et que nous sommes toujours chez les parents d'Elise. La santé de tous est bonne. Nous ne sommes pas trop mal, mais ce que nous inquiète surtout c'est l'avenir. Certains pensent que nous partons à Bordeaux, d'autres que nous subissons une peine de prison, mais malheureusement c'est la déportation qui nous fait peur. Nous avons encore pas mal de ouvrage sauf Marguerite qui est très touchée. La faute de tout cela est à fortune qui nous a menti. Il a promis d'ailleurs de rendre les éto' dans le cas d'éché.

Nous avons besoin de différentes choses. Je ne sais pas si nous seront ici pour pouvoir les recevoir; je tâcherai de te donner mon adresse future. Voilà nos besoins:

1) Vêtements chauds qui se trouvent dans les valises qui sont certainement retournées à Perpignan. Un pull over à manches pour moi, un sweat autre nécessaire, une jupe l. Des bas de lin et serviettes.

Nous avons deux sacs de montagne. Ce serait le mieux d'envoyer nos affaires avec. Il nous faudrait aussi des cuillères et de fourchettes. Deux couvertures de laine à prendre dans notre appartement. Un peu d'argent.

2) La nourriture. Sucre, confiture sardines, chocolat, savon, graisse d'ore, etc.

lâcher pas ~~l'~~ l'appartement.

Il vaut mieux ne pas informer les parents avant d'être fixé sur notre sort.

Je t'embrasse toi Piny et les enfants de tout cœur
27.

Lettre écrite
à la Citadelle
de Perpignan
par Ivo Ventura
à son frère Binio,
recto et verso,
28 janvier 1943.

Perpignan le 29 janvier 1943
 M. en leur Rousseau
 Hotel de France
 Perpignan

Monsieur
 Recevez mon amiti venant
 au fond l'âme la somme de
 130.000 fr. les 20.000 qui restent
 restitués à la famille Ventura.
 comme convenu ne montant vers
 ayant été remis au déposit. M.
 Salat. Rue Savoureuse n° 2. dépositaire
 des 100.000; restant des engagements
 à lui remettre à M. Raymond
 Giller. 3 Rue de la Loge pour le
 compte de la famille Ventura

Déjà
 Votre bien de vous
 Gaba
 Fortuny

Le 29 janvier 1943, M. Fortuny, l'intermédiaire du passeur, atteste avoir rendu 130 000 F à Benjamin Ventura et s'engage à lui faire remettre les 120 000 F encore dus. Il avait convenu de ce remboursement en cas d'échec du passage de la frontière espagnole par Ivo Ventura et sa famille.

Citadelle de Perpignan, Drancy, Auschwitz... Déportés, gazés...

Mon oncle, ma tante, mes deux cousins germains!

Fred, l'aîné, avait 16 ans. Henri en avait 11!

[La perversion d'un ou plusieurs Français a abouti à l'arrestation de Marguerite, Ivo, Fred et Henri Ventura. Les nazis ont fait le reste: ils les ont gazés! Plus de corps! Pas de tombe! Pour Jean et Lily, la déportation de leur oncle, de leur tante et de leurs cousins est ressentie à ce jour encore comme une amputation.]

D'école laïque à collège jésuite

JEAN – En novembre, les Allemands occupèrent la zone «libre»!

[En effet, à partir du 11 novembre 1942 et en réponse au débarquement allié en Afrique du Nord, les Allemands occupent la zone jusqu'alors dite «libre». Les Juifs doivent maintenant, ici aussi, se rendre invisibles. Partir? Se cacher? Vivre clandestinement? Cette autre guerre au sein de la Seconde Guerre mondiale – l'atroce guerre contre les Juifs – provoqua, pour la majorité des enfants juifs, l'interruption temporaire, ou très souvent définitive, de leur

scolarité. Pas pour Jean et Lily, qui aiment énumérer tous les établissements où ils ont étudié avant de pouvoir arriver au bachot... Seize pour Jean, 13 pour Lily !]

LILY – Après les rafles de la fin de l'été 1942, il était devenu évident que les Juifs qui étaient encore à Nice devaient éviter la rue et qu'il serait dorénavant plus sûr pour leurs enfants d'être scolarisés dans des internats. Mes parents prirent alors l'appartement qu'avait abandonné mon oncle, rue Vernier, et inscrivirent Jean au collège Stanislas, une école jésuite de longue tradition, toute une garantie pour sa sauvegarde et son éducation.

[La présence des Allemands à Nice finit par transformer la cohésion familiale que les Ventura avaient connue jusque-là en un archipel où chacun des quatre membres de la famille se retrouva... seul !]

JEAN – Je venais d'avoir 13 ans, j'étais plutôt déluré et pensais que rien ne m'était impossible. Eh bien... mes débuts au collège n'auraient pu être plus balourds ! La première classe à laquelle j'assistai fut celle de catéchisme. Je ne savais rien de la Sainte Vierge ni de Jésus... Bien que conscient que je devais faire croire aux professeurs et à mes nouveaux compagnons que j'étais catholique, voilà que je lève le doigt et pose une question, puis, deux minutes après, comme un petit imbécile, une autre, puis une autre encore... Au moment où je levais le doigt pour la quatrième fois, le professeur me fit un geste pour que je me taise. Trente paires d'yeux se braquèrent sur moi comme si j'étais tombé d'une autre planète tandis que je me recroquevillais sur moi-même, faisant semblant de me concentrer dans la lecture du livre de catéchisme que j'avais sous les yeux. Lorsque sonna l'heure de la récréation et que je me levai pour suivre mes nouveaux compagnons, je m'entendis appeler : « Ventura, reste ici ! » Le regard du professeur n'arrivait pas à dissimuler une expression mi-sérieuse mi-amusée. « Dis-moi, Ventura, tu es juif ? » Soudain intimidé, je ne pus que répondre : « Oui, mon père. » – « C'est bon, va jouer ! » Ce fut la première et unique gaffe que je fis durant mes dix mois au collège Stanislas et lui, le seul professeur à deviner mon secret.

[C'est, du moins, ce que croyait Jean.]

Quelques jours plus tard, tous les élèves furent convoqués à une espèce de concours de chant d'où devait être sélectionné le chantré qui accompagnerait la messe durant cette année-là. Eh bien, vous n'allez pas me croire, de toutes les voix c'est la mienne qui fut retenue! Trois fois par jour pendant presque un an, j'ai chanté la messe! Et le dimanche, quatre fois, parce que ce jour-là on faisait une quatrième messe pour les gens du quartier!

HÉLÈNE – J'avoue que c'est plaisant!

JEAN – En revanche, quand mes compagnons allaient prendre l'hostie, j'étais toujours plongé dans mes prières... Plus tard, je me suis souvent demandé ce qui m'empêchait de communier, moi qui n'avais reçu aucune éducation juive...

[Charles Hochner a vécu une expérience semblable à celle de Jean lorsque, à la fin de 1943, il devint pupille au collège des Frères maristes, à Rome¹. Jamais il ne communia, car, pendant que les autres élèves recevaient l'hostie, les quatre garçons juifs cachés au collège portaient le tabernacle, «une manière discrète et intelligente de la part des Frères de nous éviter d'avoir à refuser la communion».]

LILY – Je me souviens que maman courait souvent jusqu'au collège pour essayer de te voir au moment de la récréation. Tu te tenais dans la cour et, de loin, tu lui faisais signe de la main tandis qu'elle t'envoyait un baiser... Quelques semaines après les vacances de Noël, en janvier ou février 1943, ce fut à mon tour de partir au pensionnat. Le Cours Gernez où papa m'avait inscrite après la première rafle m'obligeait, de même que l'Institut Masséna que j'avais quitté deux mois plus tôt, à des allers-retours de la maison à l'école. Être pensionnaire au Cours Moulin allait m'éviter d'être repérée dans la rue...

Ancienne bâtisse construite au milieu d'un grand parc ombragé, le Cours Moulin était un institut d'éducation pour filles, privé, de confession catholique, mais laïc, dirigé par les demoiselles Alice et Marthe Gouvion. Nous étions plusieurs élèves juives dans leur établissement, mais elles seules connaissaient notre véritable identité. Aucune d'entre nous ne parlait de cela, évidemment; on nous avait

1. Voir *supra*, chap. 17.

bien mises en garde et l'on n'aurait jamais demandé à une autre élève, dont on se doutait qu'elle était juive, si elle l'était ou ne l'était pas. Jamais ! Malgré mes 10 ans, cependant, j'ai très vite deviné que telle petite compagne était juive et que telle autre ne l'était pas, ce qui me fait penser que nous sommes dotés, les Juifs, d'une sensibilité particulière, d'une espèce de flair qui nous permet de nous « reconnaître » entre nous.

Dans le cursus du Cours Moulin ne figurait pas de cours de religion, mais tous les vendredis et dimanches, une messe réunissait élèves et enseignantes dans la chapelle de l'école. Il me sembla normal d'assister à la messe avec mes camarades de classe, mais, de même que pour Jean, cette première expérience ne fut pas des plus heureuses, car j'étais toujours en retard d'un signe de croix ou d'une genuflexion, ce qui me valut quelques coups de règle sur la tête de la part de ma maîtresse, non par méchanceté, mais parce qu'elle était persuadée que je ne prêtais pas attention. Pour m'éviter de connaître d'autres mauvaises expériences et de me sentir obligée d'aller à la chapelle, la directrice communiqua aux élèves et aux enseignantes que j'étais protestante. Décidée cependant à ce qu'on ne m'y reprenne plus, je me mis à apprendre les prières et la liturgie comme si je devais préparer ma première communion ! J'ai aussi passé le DEPP¹ cette année-là et l'ai très bien réussi, ce qui me valut en récompense trois numéros de *Bécassine*, mon héroïne préférée !

Je me suis vite habituée à ma vie de pensionnaire et ai beaucoup aimé le Cours Moulin ! À tel point qu'après la guerre, alors que nous étions retournés vivre à Paris et que notre départ pour l'Uruguay venait d'être décidé, j'implorai mes parents de me laisser y retourner avant de quitter la France. C'est ainsi que j'ai passé les deux derniers mois de notre vie en France à Nice, avec mes anciennes camarades et mes maîtresses bien aimées !

HÉLÈNE – Je trouve surprenant qu'une si jeune enfant s'adapte aussi facilement à tant de changements d'écoles, de maisons, d'entourage...

1. Acronyme de diplôme d'études primaires préparatoires. Examen institué par le gouvernement de Vichy de 1940 à 1944, qui se passait à 11 ans et donnait droit à l'entrée en classe de sixième. [ndrc]

LILY – J’avais 7 ans au moment de l’Exode. C’est l’âge où l’on commence à avoir conscience... de la vie. C’est pour cela que pendant très longtemps j’ai cru que la vie c’était partir de là où l’on habitait, s’établir ailleurs, se séparer d’êtres chers, prendre un train, un autre, changer d’école, quitter ses amis, avoir peur... Je n’avais pas d’autres paramètres que ce que nous vivions au jour le jour. La vie, c’était cela... et c’était aussi avoir faim, avoir froid, faire des tas de manœuvres pour trouver à manger, supporter des chaussures qui faisaient mal...

L’été 1943

HÉLÈNE – Tant que vous étiez à l’école, vous étiez relativement en sécurité, mais avec les grandes vacances, vous alliez à nouveau être exposés aux dangers...

JEAN – On ne pouvait pas retourner chez nos parents, c’était trop risqué. Le père Guillet, le professeur qui avait reconnu en moi un petit Juif, l’avait bien compris et offrit à mes parents de me garder chez lui pendant les grandes vacances !

Il habitait dans le quartier de Cimiez, là où les rues commencent à grimper... Il partageait son petit appartement avec une vieille tante qui s’occupait de son linge, du ménage et de lui faire à manger... La bonne dame me reçut avec la même générosité que lui. Ce furent deux mois merveilleux, une expérience inoubliable ! Les yeux couleur bleu acier du prêtre semblaient lire jusqu’au fond de l’âme de la personne qui lui faisait face... Il m’emmenait en balade tous les jours. On se promenait, on discutait... On parcourait un quartier puis un autre, on partait en randonnée en montagne, moi libre comme le vent, lui une besace à l’épaule. Le casse-croûte que nous préparait sa tante était frugal, et pour cause : on ne trouvait presque plus rien à acheter à Nice et ma carte d’alimentation ne donnait pas beaucoup plus de possibilités à la pauvre dame qui faisait beaucoup avec très peu et ce qu’elle nous concoctait me semblait toujours incroyablement bon. Vers midi, on s’asseyait sur un rocher ou sur un tronc d’arbre, la nature entière... à nos pieds. Ah ! Qu’il était drôle mon ami jésuite ! Il ouvrait sa mulette, y plongeait son nez, aspirait

puis disait: «Hum... Aujourd'hui, on a du lapin, Jean. Tu vas voir comme ça sent bon!» ou bien... en me tendant un morceau de pain avec un peu de saindoux: «Tiens, Jean, c'est du gigot! Il est tendre, hein?» Il n'arrêtait pas de bavarder et moi de l'écouter, j'étais fasciné par tout ce qu'il savait! J'ai adoré ces promenades, cette relation, nos conversations... Eugène Guillet était professeur de latin et de catéchisme mais aussi d'histoire et de géographie. C'était l'image même du jésuite, cultivé, intelligent, observateur... Il me vantait les beautés de la nature, me faisait découvrir des fleurs que je ne connaissais pas, me parlait de relief, de côtes et de rivières, me posait des questions sur mes origines, sur ce que faisaient mes parents... mais jamais il n'évoquait la religion! Quel homme!

Un jour, alors qu'on se promenait en ville, il me dit: «Jean, ne te retourne pas! Attention, il y a une voiture qui nous suit.» Nous nous trouvions dans une petite rue parallèle à l'avenue de la Victoire¹; il s'arrêta devant une vitrine, faisant semblant de s'intéresser aux objets qui s'y trouvaient et me fit observer dans le reflet de la vitre une Traktion qui roulait à courte distance derrière nous, lentement! On reprit la marche, la *Citroën* nous dépassa et s'arrêta 30 ou 40 mètres plus loin. Un jeune Allemand en civil, costume gris, cravate et chapeau mou, en descendit et, posément, vint vers nous. Il n'avait pas plus de 25-27 ans. Le père jésuite et moi étions sur le qui-vive. Lorsqu'il arriva à notre hauteur, il pointa son doigt vers moi: «Toi, Juif!» Ma réponse fut automatique: «Non!» Le père essaya d'intercéder. La soutane n'intimida pas l'Allemand, au contraire, ça l'énerva! Il savait que nombre de curés avaient pris des enfants juifs sous leur protection. Sans l'ombre d'un doute, il lui ordonna de s'éloigner. S'ensuivit une discussion. «Si vous continuez, je vous arrête tous les deux, lui et vous! Partez!» Resté seul face au nazi, je ne me démontai point. «Où sont tes parents? – À la montagne, à Beuil.» Je savais de quoi je parlais, Beuil était un lieu de villégiature où nous avions passé les vacances de Pâques en 1941, mais en août 1943, mes parents n'y étaient pas! Ils étaient à Nice... «Tes papiers?» J'avais

1. Aujourd'hui avenue Jean-Médecin. [ndrc]

ma carte J3 sur moi¹. Je la lui montrai. «Ventura, Jean?» et il me regarda de haut en bas. J'eus assez de sang-froid pour soutenir son regard. «Ventura», pour ceux qui ne connaissent pas l'histoire des Sépharades, n'est pas un nom à consonance juive et rien dans mon aspect ne pouvait révéler ma religion. Il m'observa encore plusieurs minutes et me rendit ma carte, puis, sur un ton impératif, m'ordonna : «Attends-moi ici!» Il retourna vers la voiture et se pencha vers l'homme installé au volant. Pendant qu'il gesticulait et me signalait, un petit génie dans mon cerveau me martelait les tempes : «Si tu restes ici, Jean, t'es perdu!» Sans réfléchir une minute de plus, je tournai les talons et me mis à courir comme un lapin. Le bruit du moteur qui aussitôt démarra confirma que j'avais bien fait de décamper! La voiture me poursuivit sur quelques centaines de mètres, mais les ruelles irrégulières du vieux Nice me permirent de disparaître rapidement de leur vue. Je courus encore plusieurs minutes, tournant à gauche, à droite, revenant sur mes pas, scrutant les coins de rue... Quand il me sembla que je les avais enfin bien semés, je filai chez mon ami prêtre. Effondré dans son fauteuil, il était en pleurs! Ah! Si vous aviez vu la joie de cet homme lorsqu'il m'aperçut sur le pas de la porte, son émotion, ses louanges au ciel...

ELSA – C'est incroyable, comment as-tu pu tenir tête comme cela au boche?

JEAN – Je ne sais pas...

LILY – Moi, je te dis que tu avais la baraka ce jour-là, parce que les nazis n'y allaient pas par quatre chemins, on le sait! D'autres, au moindre doute, t'auraient fait baisser ton pantalon sur-le-champ!

JEAN – C'est ce qu'il allait faire, celui-là, j'en suis sûr! Il allait me faire monter dans la voiture pour voir... et ç'aurait été fini...

LILY – Je me souviens d'avoir demandé à papa, lorsque j'ai su ce qui t'était arrivé, ce qu'il aurait fait si l'un de nous avait été attrapé. «Je me serais livré tout de suite», me répondit-il. La tension était telle en effet que de nombreuses personnes se livraient d'elles-mêmes, ou se suicidaient.

1. Les enfants étaient divisés en plusieurs catégories selon leur âge : «E» jusqu'à 3 ans, puis J1, J2 et J3, ces derniers avaient entre 13 et 21 ans. À chaque tranche d'âge correspondaient des tickets de rationnement différents.

HÉLÈNE – Quel courage pour un gamin de 13 ans de tourner les talons dans une telle situation et de prendre ses jambes à son cou!

ANDRÉ GATTEGNO – Les parents juifs préparaient leurs enfants pour ce genre de situation...

HENRI – Ma mère, par exemple, chaque fois que je sortais, me répétait : « Quand tu vas faire pipi, tâche que les autres garçons ne te voient pas ! »

LILY – C'est vrai, nos parents n'arrêtaient pas de nous donner des consignes. Ils nous avaient fait apprendre par cœur les adresses des trois oncles que nous avions à Buenos Aires... « Si tu te retrouves seul(e) un jour et que tu n'as personne à qui t'adresser, rappelle-toi que tu as trois oncles qui vivent à Buenos Aires. L'oncle José vit rue Victoria, au 1144 »... Je ne l'ai jamais oubliée, cette adresse!

[Une enfance cachée traumatise et, à la fois, mûrit.]

HÉLÈNE – Et toi, Lily, où as-tu passé l'été 1943 ?

LILY – Je suis restée au Cours Moulin et c'est à ce moment-là que j'ai compris combien les demoiselles Gouvion étaient admirables. Elles firent fi des menaces et des risques et préparèrent une partie des installations de l'école pour qu'une quinzaine d'enfants juifs – des enfants restés seuls pour la plupart après l'arrestation de leurs parents – puissent y passer l'été 1943 loin des regards inquisiteurs.

Mes parents entre-temps avaient intensifié leurs recherches d'un endroit où personne ne nous connaîtrait et où nous pourrions vivre clandestinement, mais les jours passaient sans qu'ils puissent prendre de décision. Dans l'intervalle, il fallait trouver une nouvelle cache pour Jean, car, après ce qui s'était passé le jour où les deux Allemands avaient voulu l'arrêter, le père jésuite n'osait plus le garder chez lui. Ils eurent alors l'idée de recourir à la directrice de mon école et lui demandèrent si elle accepterait Jean comme pensionnaire, pour quelques jours. En ces temps pleins de dangers, trois personnes furent nos bonnes étoiles : le père Guillet et les sœurs Gouvion!

À peine mon frère s'était-il installé au Cours Moulin qu'une femme arriva avec un bambin de 4 ou 5 ans à la main. « Jean, lui dit M^{lle} Gouvion, tu es le seul garçon ici, tu peux t'occuper de lui, s'il te plaît ? » Jean enleva les vêtements du petit et le baigna. « Qu'est-ce qu'il était sale ! » me confia-t-il quand il eut terminé...

HÉLÈNE – Comment se passait un jour de vacances au Cours Moulin ?

LILY – Les enfants ont une capacité d'adaptation absolument unique. Malgré nos 8, 12 ou 14 ans, nous comprenions très bien quelle était la situation et les périls qui nous guettaient, et nous tremblions de peur, pour nos parents peut-être plus encore que pour nous-mêmes, car nous savions les dangers qu'ils couraient. Mais il faut croire que les enfants savent s'adapter, car cela ne m'empêchait nullement de jouer. Et à quoi jouait-on ? Eh bien... à la guerre ! On se divisait en deux groupes. D'un côté il y avait les « boches » qui pénétraient dans le parc et entraient avec fracas dans le hall de l'école. Ils enfonçaient la porte et accédaient à la salle de classe. De l'autre, il y avait les élèves qui se cachaient sous les pupitres... C'était comme si on jouait « aux gendarmes et aux voleurs » avec des voleurs qu'on appelait « les boches »... Le stère de bois était devenu notre issue de secours ! On avait pratiqué un trou à travers le buisson qui, à cet endroit, séparait l'école du jardin des voisins. On dégringolait les marches, on courait, on se faufilait rapidement derrière les troncs et on s'échappait... On ne jouait ni à la balle, ni à sauter sur un pied, ni à pousser une pierre dans les cases d'une marelle, non, on jouait à comment échapper aux Allemands... Ce qui prouve bien que nos jeux n'étaient qu'une interprétation du moment que nous vivions.

[Les dernières nouvelles reçues par Binio datent du 25 juin 1943. C'est une carte de Freddy, à peine quelques mots (voir reproduction page suivante. La censure ne laissait aucune possibilité au prisonnier de transmettre la véritable situation dans laquelle il se trouvait ni ses sentiments. Dans toutes les cartes qui nous sont parvenues au cours de ce travail de mémoire, nous retrouvons les mêmes mots : « Je suis en bonne santé », « Le travail n'est pas trop dur », « Je vais bien »... La différence que l'on note ici entre la calligraphie du texte et celle de la signature laisse entendre que Freddy, qui ne parlait pas allemand, avait fait écrire ces lignes par quelqu'un qui connaissait la langue¹. Puis plus rien...]

1. La « lettre » de Fred Ventura relève de la décision de la direction d'Auschwitz de faire écrire aux détenus des messages rassurants à leur famille afin de couper court aux rumeurs de leur extermination. D'où le caractère stéréotypé de ces missives. [ndrc]

13174 23.6.1943

Liebe Eltern!

Ich bin hier im Lager
 Lichtenau. Ich bin ge-
 sund, die Arbeit ist
 nicht schwer, und es
 geht mir gut. Wie
 geht es euch? Mein
 grüßes?

Hochliche Grüße
 von
 Fred Ventura

« Lettre » en allemand
 signée par Fred Ventura
 (traduction ci-dessous)
 au camp de Birkenau,
 première manifestation
 de sa survie, adressée
 à sa famille à Paris
 et transmise par l'UGIF
 (voir page suivante).

[mot illisible] 28 [?] juin 1943

Chers parents!

Je suis ici au camp de Birkenau. Je suis en bonne santé, le travail n'est pas dur,
 et je vais bien. Vous êtes en bonne santé? Comment allez-vous?

Cordiales salutations, vôtre, Fred Ventura


Carte de l'UGIF
 adressée avec
 la « lettre » de
 Birkenau de
 Fred Ventura
 autorisant son
 porteur à écrire
 deux fois par
 mois à ce
 dernier, via
 l'UGIF et Berlin.

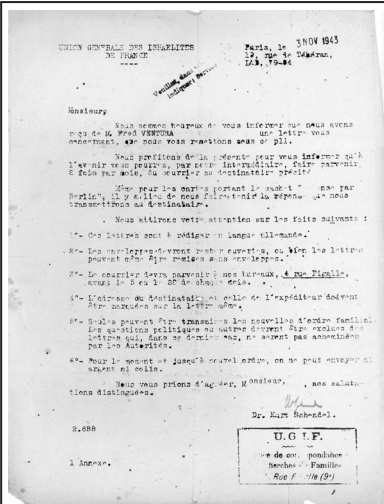
U. G. I. F.
 19, Rue de Téhéran

N° 2688

Cette fiche autorise son porteur à en-
 voyer par la poste, au Service 36 de l'U.G.I.F. :
 19, rue de Téhéran, Paris-8°, deux fois par
 mois, avant les 5 et 20 de chaque mois,
 une réponse pour VENTURA Fred
 du Camp de Birkenau

Prière de rappeler, sur toute correspondance,
 le numéro indiqué sur la présente fiche.

 23.897



Lettre d'accompagnement
de l'UGIF adressée avec
la « lettre » de Birkenau
de Fred Ventura,
3 novembre 1943.
Lire la transcription ci-dessous.

Union générale des Israélites
de France

Paris, le 3 nov. 1943
19, rue de Tébéran
LAB.79-34

Monsieur,

Nous sommes heureux de vous informer que nous avons reçu de M. Fred Ventura une lettre vous concernant, que nous vous remettons sous pli.

Nous profitons de la présente pour vous informer qu'à l'avenir vous pourrez, par notre intermédiaire, faire parvenir 2 fois par mois, du courrier au destinataire précité.

Même pour les cartes portant le cachet « Réponse par Berlin », il y a lieu de nous faire tenir la réponse que nous transmettrons au destinataire.

Nous attirons votre attention sur les faits suivants :

- 1° Ces lettres sont à rédiger en langue allemande.
- 2° Les enveloppes devront rester ouvertes, ou bien les lettres peuvent même être remises sans enveloppes.
- 3° Le courrier devra parvenir à nos bureaux, 4 rue Pigalle, avant le 5 ou le 20 de chaque mois.
- 4° L'adresse du destinataire et celle de l'expéditeur doivent être marquées sur la lettre même.
- 5° Seules peuvent être transmises les nouvelles d'ordre familial. Les questions politiques ou autres devront être exclues des lettres qui, dans ce dernier cas, ne seront pas acheminées par les Autorités.
- 6° Pour le moment et jusqu'à nouvel ordre, on ne peut envoyer ni argent ni colis.

Nous vous prions d'agréer, Monsieur, nos salutations distinguées,

Dr Kurt Schendel¹

1. Avocat juif originaire d'Allemagne, il est le chef du service 14 de liaison entre l'UGIF et la SS, successeur à ce poste de Léo Israëlowitz depuis août 1943. [ndrc]

Septembre 1943

[Les Alliés débarquèrent en Sicile le 10 juillet 1943. Les Italiens et les Allemands furent rapidement dépassés, et le 8 septembre 1943, l'armistice italien est proclamé. Le général Badoglio, qui prit le pouvoir, ordonna aux troupes italiennes qui occupaient le sud-est de la France d'abandonner la zone. Les troupes allemandes¹ se retournèrent alors contre leurs anciens alliés et occupèrent, d'une part, l'ancienne zone italienne en France et d'autre part, l'Italie.]

JEAN – Je ne vais pas aller jusqu'à dire que l'occupation italienne fut une bénédiction, mais, certes, elle le fut si on la compare à celle des nazis ! Elle dura dix mois pendant lesquels il n'y eut jamais d'exactions commises envers la population, juive ou autre. La mémoire des réfugiés juifs de la région abonde en histoires réconfortantes, comme celles de ces officiers italiens frappant à la porte de familles juives pour leur dire : « Une descente est prévue pour demain... Vous savez ce que vous devez faire, n'est-ce pas ? »

LILY – Le 9 septembre, le capitaine Tuccimei, que nous connaissons, vint nous dire en personne que les troupes italiennes se préparaient à repartir. Il nous pressa : « Venez avec nous avant que ce ne soit trop tard ! Ce qui va se passer ici va être terrible... » Mes parents n'eurent pas le courage de partir avec eux...

[Charles Hochner nous a donné un témoignage unique de cette épopée. Sa famille et lui étaient à Saint-Martin-Vésubie, quand, le 9 septembre 1943, les soldats italiens vinrent proposer aux 800 Juifs qui y étaient en résidence surveillée de les suivre en Italie. Des geôliers devenus libérateurs²...]

Nice, c'est fini...

LILY – Nice était devenue une véritable souricière ; les nazis étaient partout. L'étau se resserrait chaque jour un peu plus. Pour échapper aux arrestations, il n'y avait plus qu'une seule et maigre perspective :

1. Troupes composées en partie par ce qui restait de l'*Afrika Korps* de Rommel, battu en Afrique.

2. Voir *supra*, chap. 17.

quitter la côte, s'éloigner de toute grande agglomération! Mais encore fallait-il dénicher un endroit où personne ne saurait qui nous étions et avoir des papiers d'identité qui n'éveillent aucun soupçon. Comment papa s'arrangea-t-il, en ces jours dramatiques, pour se faire faire de vrais-faux papiers? Je l'ignore. Il s'appelait maintenant «Bernard» Ventura et maman, «Victorine», tous deux de nationalité française.

Fausse carte d'identité de Victoria Ventura, qui se prénomme désormais «Victorine», de nationalité française, née à Bordeaux, «établie» par le commissariat de police de Nice, le 13 novembre 1942.

13 FRANCS
Série 1942-4 N° 3442
DE POLICE NICE
1942-4 N° 3442
CARTES D'IDENTITÉ
Nom *Ventura*
Prénoms *Victorine*
Nationalité *Française*
Profession
Né le *15 oct. 1903*
à *Bordeaux*
Domicile *14 Bis Degoilly*

Commissariat de Police

Signature: *V. Ventura*
Date: *13. 11. 1942*
LE COMMISSAIRE DE POLICE
LE COMMISSAIRE PRINCIPAL

SIGNALEMENT
Taille *167* Dos *Bas*
Cheveux *Châtains* Nez *droit* Dimension *ovale*
Moustaches *bruns* Forme générale du visage *ovale*
Yeux *bruns* Teint *clair*

EMPREINTES DIGITALES
SIGNATURE DU TITULAIRE
LE COMMISSAIRE DE POLICE
LE COMMISSAIRE PRINCIPAL

13 FRANCS
Série 1942-4 N° 3443
DE POLICE NICE
1942-4 N° 3443
CARTES D'IDENTITÉ
Nom *Ventura*
Prénoms *Bernard*
Nationalité *Française*
Profession *agencier*
Né le *2 mars 1893*
à *Bordeaux*
Domicile *14 Bis Degoilly*

Commissariat de Police

Signature: *B. Ventura*
Date: *13. 11. 1942*
LE COMMISSAIRE DE POLICE
LE COMMISSAIRE PRINCIPAL

SIGNALEMENT
Taille *175* Dos *Bas*
Cheveux *bruns* Nez *droit* Dimension *ovale*
Moustaches *bruns* Forme générale du visage *ovale*
Yeux *bruns* Teint *clair*

EMPREINTES DIGITALES
SIGNATURE DU TITULAIRE
LE COMMISSAIRE DE POLICE
LE COMMISSAIRE PRINCIPAL

Fausse carte d'identité de Benjamin Ventura, qui se prénomme maintenant «Bernard», de nationalité française, né à Bordeaux, «établie» par le commissariat de police de Nice, le 13 novembre 1942.

Glanant des informations auprès des uns et des autres, papa finit par accepter le conseil d'un certain M. Klang, un Juif roumain qui était sur le point de partir à Hauteville, un village de montagne situé au nord-est de Lyon, à 13 kilomètres de Tenay. Si aujourd'hui le plateau de Hauteville est réputé pour ses activités de pleine nature, à l'époque il était recommandé aux tuberculeux pour son bon air et son sanatorium, *L'Espérance*. Klang estimait que les Allemands craignaient trop la contagion pour venir y chercher des Juifs et proposa à mon père que l'on parte avec eux.

JEAN – Mes parents se rangèrent à ses arguments et décidèrent qu'on quitterait Nice dans la semaine, mais que, par mesure de précaution, on ferait le voyage séparément...

LILY – Nous sommes parties les premières, maman et moi. Toute une journée en autocar pour nous rendre compte, une fois arrivées à Chambéry, que nous n'avions quitté une souricière que pour en retrouver une autre, car cette ville, tout comme Nice, grouillait d'Allemands. Il fallut pourtant se résoudre à y passer la nuit, car, pour rejoindre Hauteville, nous devions prendre un train jusqu'à Tenay et celui-ci ne partait que le lendemain matin. Nous n'avons pas fermé l'œil de la nuit tant l'hôtel-pension où nous étions était pouilleux et telle était notre hâte de nous éloigner de Chambéry. De Tenay, il n'y a qu'un peu plus d'une dizaine de kilomètres à faire pour arriver à Hauteville. Nous les avons faits en taxi à gazogène. Le chauffeur nous amena jusqu'à un hôtel, l'unique à des kilomètres à la ronde, vétuste, mal tenu et déprimant. Je n'ai pas oublié le premier repas que nous y avons pris... La tristesse de la séparation, l'aspect lugubre de l'hôtel et ces mots de ma mère : « C'est *Kippour*¹, Lily, mais aujourd'hui nous avons le droit de ne pas jeûner... »

JEAN – Moi, je fis le voyage avec M. Le Bègue, un agent de police retraité, ami de M. Klang. On changea de train à plusieurs reprises et je dus apprendre à garder mon sang-froid quand la Gestapo montait contrôler les papiers. Aller de Nice à Hauteville nous prit plus de dix jours ! Pour mon père, pis encore, un mois !

Après avoir passé des journées entières à attendre, entre un train et un autre, papa était enfin sur le point d'arriver à Tenay. La gare

1. Vendredi 8-samedi 9 octobre 1943. [ndrc]

n'était plus très loin, quand, juste au moment où le train freinait pour s'engager dans le long virage qui précédait l'entrée en ville, un jeune homme assis en face de lui se leva et lui souffla : « Petit youpin, tu te lèves et tu sautes ! »

Papa se leva et sauta...

Il s'éloigna de la voie ferrée le plus vite qu'il put, marcha pendant un bon moment sans savoir où il allait, encore interloqué par sa propre réaction, et finit par trouver la route qui menait à Tenay. Qui était cet homme qui lui avait ordonné de sauter ? Un résistant, ou un collabo pris d'un sursaut d'humanité ? Jamais il ne put élucider ce doute. Il déambulait dans Tenay lorsqu'il fut repéré par le chauffeur de l'ambulance à qui maman avait dit que son époux devait bientôt arriver.

LILY – Cette ambulance était le seul véhicule à ne pas avoir été réquisitionné et son chauffeur, un résistant connu de la région, acceptait de l'utiliser comme taxi quand besoin en était. C'est dans l'ambulance-taxi que maman et moi sommes allées chercher papa. Le chauffeur me demanda de m'allonger sur la couchette arrière et de faire comme si j'étais malade. Retrouvailles, émotion, embrassades... Nous repartons pour Hauteville. Maintenant, je suis couchée entre papa et maman. Au détour d'un virage, une patrouille allemande ! « *Papieren!* » Je sens que mes jambes s'entrechoquent. Le soldat qui m'observe par la vitre baissée, s'adresse à ma mère et, me montrant du doigt, lui demande : « Malade ? – Oui, malade, fièvre, elle tousse... » Il ne voulut pas en entendre plus et tourna les talons.

Hauteville. Octobre 1943-Noël 1944

L'Albarine, petite rivière tranquille qui à certains détours se fait torrent, longe les bourgades de Hauteville et de Lompnes, qui ne font qu'une commune depuis leur réunion le 1^{er} août 1942, Hauteville-Lompnes. Hauteville, avec ses quelques fermes, sa fontaine et les animaux qui venaient y boire à la nuit tombante, aurait pu être un village comme tant d'autres de la vieille France si ce n'avaient été les deux énormes bâtisses qui le surplombaient, les sanatoriums. De nombreux malades étaient hospitalisés et d'autres logeaient dans le village. Dans la rue, on les reconnaissait au pot en fer blanc qu'ils

portaient au cou et au mouvement des couvercles qui se soulevaient chaque fois qu'ils avaient besoin de cracher. Un homme qui portait un énorme panier au bras passait ramasser les récipients utilisés tous les matins et en remettait un nouveau, stérilisé, à chacun.

Nos débuts à Hauteville furent loin d'être placides.

En attendant de trouver un logement à louer, mes parents prirent une deuxième chambre à l'hôtel-pension. Un seul lavabo devait servir à la toilette de toute la famille. Le reste... se faisait dehors et il fallait faire la queue! Ni cheminée, ni réchaud, ni prise électrique! Pas de chauffage non plus alors que les nuits commençaient à être glaciales! Jean tomba malade, puis moi aussi. J'avais attrapé une pleurésie et Jean... la tuberculose! Triste ironie du sort puisque la tuberculose devait être notre bouclier protecteur contre les nazis! La maladie de Jean, cependant, ne s'était pas développée d'un jour à l'autre, elle n'était que la conséquence de deux années de nourriture déficiente et du froid qui régnait dans l'église du collège Stanislas, lorsque, trois fois par jour, il devait y chanter la messe. Comment soigner deux enfants dans un hôtel-pension, sans aucune possibilité de préparer une soupe réconfortante ou une boisson chaude, se contentant de ce que nous servait la patronne: un ragoût de pommes de terre, le soir, plus ou moins liquide selon son inspiration – le même, jour après jour!

Maman se rongait les sangs... Elle ne pouvait tolérer que ses enfants malades soient, de plus, mal alimentés. En face de l'hôtel, il y avait une ferme dont le patron devait être prisonnier car on voyait bien que la jeune fermière était seule pour s'occuper de sa mère, de sa fille, de ses trois vaches et de ses quelques arpents de terre. Maman alla la trouver et se confia à elle, sans toutefois lui révéler notre condition de Juifs. La jeune femme s'apitoya et, bien que régulièrement réquisitionnée, elle commença à nous mettre de côté, chaque fois qu'elle le pouvait, un litre de lait, quelques œufs, un morceau de viande ou des légumes. Mais comment faire, se demandait ma mère, pour transformer ce que la fermière lui donnait en plats comestibles si les patrons de l'hôtel interdisaient de faire cuire quoi que ce soit dans les chambres? Papa s'improvisa ingénieur: il remplaça la misérable lampe qui pendait au plafond

par une douille qu'il prépara pour y brancher la prise du petit réchaud que maman avait eu la bonne idée de mettre dans la valise. Le premier pot-au-feu mijoté dans la chambre de nos parents ne provoqua aucun émoi dans la maison, mais le jour suivant, alors que maman faisait un nouveau petit plat, des coups à la porte nous rappelèrent où nous étions. «J'arrive, j'arrive, cria ma mère, je m'habille!» En un tour de main, papa revissa la lampe tandis que maman poussait la casserole et le réchaud sous le lit, ouvrait la fenêtre et avec une serviette faisait du vent dans la chambre pour disperser vapeurs et odeurs. En cinq minutes, l'endroit était redevenu... la morne chambre d'hôtel où nous vivions, mais une odeur cependant y persistait... «Ça y est. Bonjour, madame, excusez-moi, je n'étais pas encore vêtue...» – «Qu'est-ce que c'est que cette odeur? Vous cuisinez quelque chose?» – «Ah! ma pauvre dame, je voudrais bien... mais comment?»

Finalement, papa trouva un petit appartement à louer, un peu en dehors du village, sur l'une des deux routes qui menaient de Hauteville à Lompnes. Le patron, M. Mouthier, était veuf et vivait de la location des trois pièces qu'il avait au premier étage de la maison dont il occupait, lui, le rez-de-chaussée. Un couple âgé de réfugiés alsaciens habitait l'une de ces trois chambres. Les deux autres formaient comme un petit appartement, rudimentaire, mais bien plus confortable que les deux pièces de l'hôtel! En plus des WC, que nous partagions avec nos voisins, nous avions un lavabo, un petit coin-cuisine et un poêle qui, bien que n'irradiait sa chaleur que dans un rayon de deux mètres, nous offrait un bien-être que nous apprécions.

Quoique peu aimable, M. Mouthier nous offrit trois ou quatre sillons de son potager pour que nous puissions y faire pousser nos propres légumes. Il m'enseigna à faire des plants de salade à partir de quelques graines qu'il me donna, puis à les repiquer ainsi qu'à faire germer des pommes de terre en les coupant en deux. Au bout de six mois, une belle petite récolte récompensa mon attente, et puis un jour, papa revint à la maison, tout content, avec deux petits lapins, un noir pour moi et un blanc pour Jean. Il leur fabriqua un clapier et, tandis que Jean se chargeait de sa propreté,

moi j'allais sur les bords de l'Albarine cueillir de grandes poignées d'herbes fraîches pour les nourrir.

Tous les matins, maman partait faire «la cour» aux fermières des alentours. Un jour elle revenait avec des œufs, le suivant avec un chou, et les jours de grand luxe avec un poulet. Papa, entre-temps, balayait les chambres et allumait le poêle. Il s'y prenait si mal, le pauvre, qu'il faisait pitié. Je crois qu'il n'a jamais réussi à bien balayer ni à faire prendre le feu sans créer une telle fumée qu'on finissait par ouvrir la fenêtre pour ne pas mourir asphyxiés! Parfois, avec -10 °C dehors, on ne savait pas s'il valait mieux laisser le poêle éteint ou enfumer la chambre à essayer de l'allumer pour ensuite ouvrir la fenêtre toute grande.

Chaque fois que nous déménagions quelque part –neuf fois entre 1939 et 1944!–, papa avait deux priorités, la première: louer un piano pour que maman puisse continuer à chanter; la seconde: chercher une école pour ses enfants. Même dans les conjonctures les plus difficiles, ni Jean ni moi n'avons interrompu notre scolarité. À Hauteville il n'y avait pas d'école, il n'y en avait une qu'à Lompnes, mais c'était une école rurale, d'une seule classe pour tous les élèves! Considérant que le niveau que nous avions acquis était supérieur à ce que pouvait nous offrir cette école, papa proposa à l'instituteur de nous donner des leçons particulières. Celles-ci ne pouvant avoir lieu qu'après la journée scolaire, nous avons dû nous habituer, dès l'automne, à faire les cinq kilomètres de retour en pleine obscurité et, en hiver, non seulement le retour mais aussi l'aller! Papa nous enseigna à marcher à grandes enjambées –«Allongez le pas, nous disait-il, pour moins vous fatiguer»–, et chaque matin il nous rappelait ce que nous devons faire pour ne pas nous perdre.

Nous avons passé un peu plus de quatorze mois à Hauteville, d'octobre 1943 à Noël 1944. Malgré la nature accueillante et l'isolement géographique, cette période fut pleine d'incertitudes et d'angoisses, car la région fourmillait de maquisards et les Allemands, qui n'étaient pas sans le savoir, firent beaucoup plus de descentes au village que ne l'avait prévu M. Klang.

JEAN – L'automne 1943 fut particulièrement dramatique. Un détachement allemand, rentré peu de temps auparavant du front russe,

commença à patrouiller dans la région. Ces hommes, très perturbés par les échecs qu'ils avaient essuyés à l'Est et obsédés par les sabotages que provoquait la Résistance, se lancèrent à la recherche des maquisards !

[En février 1943, Pierre Laval mit en place le Service du travail obligatoire, le STO, suite au faible résultat obtenu par la « Relève » (un prisonnier de guerre libéré contre trois volontaires pour le travail en Allemagne) qui s'inscrit dans la politique de collaboration économique avec les nazis, votée le 22 juin 1942 : seulement 240 000 travailleurs français partirent en Allemagne sur les 350 000 réclamés par les nazis. Le STO concernait les jeunes hommes nés en 1920, 1921 et 1922. Ils devaient s'engager pour deux ans à travailler soit en Allemagne soit en France en étant logés sur place dans des camps. Qu'on oblige leurs enfants à aller travailler pour les Allemands fut la goutte qui fit déborder le vase. Nombre de Français qui jusque-là avaient assisté sans trop se rebeller à tous les dénigrement ripostèrent à la loi instituant le STO en soutenant les jeunes réfractaires qui préféraient rejoindre la Résistance.]

JEAN – Il y eut plusieurs descentes à Hauteville-Lompnes, où, pour une fois, les Juifs ne furent pas la cible prioritaire... Mais un jour, les nazis occupèrent le village et ce jour-là fut une journée de terreur. Ils commencèrent par prendre le pharmacien et le boulanger en otage, puis ils firent sortir tous les hommes de chez eux, les réunirent au bord de la route et les obligèrent à marcher jusqu'à Tenay pour un contrôle d'identité. Nous les avons vus passer... Ceux qui furent reconnus comme résistants furent fusillés !

Papa, maman, Lily et moi étions claquemurés derrière la porte. De la fenêtre de notre chambre qui donnait sur l'arrière de la maison, la vue s'étendait, par-delà le jardin, jusqu'à la route qui menait à Lompnes et de l'autre côté de celle-ci, à moitié caché derrière son petit mur de pierre, se devinait le cimetière de Hauteville. Après avoir encerclé le village, les Allemands avaient installé des mitrailleuses un peu partout, l'une d'elles, montée devant le cimetière, semblait braquée sur nous ! Craignant qu'ils ne se mettent à tirer,

papa nous obligea à nous introduire, maman, Lily et moi, dans la vieille armoire à moitié vide de notre chambre, puis il s'y cacha lui aussi. Ce n'était vraiment pas la meilleure des cachettes ! Si les boches étaient entrés, ils n'auraient eu aucune peine à nous découvrir et pour nous... ç'aurait été fini. Et s'ils avaient mitraillé, l'armoire aurait été une bien inutile protection...

Ils approchaient. On les entendit donner de grands coups de poing contre les volets de la maison d'à côté où vivait un jeune docteur. Quelqu'un leur ouvrit. Ils entrèrent et fouillèrent la vieille bâtisse sans aucun ménagement tandis que l'homme qu'ils cherchaient réussissait à déjouer leur attention et à s'échapper par la porte du jardin arrière. Sa moto filait déjà en direction des champs quand les nazis démarrèrent à leur tour. Ils le poursuivirent, tirèrent plusieurs fois, mais ne purent le rattraper ! Enragés au maximum, ils reprirent les perquisitions, maison par maison.

LILY – Dans l'armoire, l'obscurité, l'immobilité, l'angoisse... On les entend qui s'approchent, c'est notre tour... c'est sûr ! Ils sont devant la porte, maman me tient fort la main... Mais non, pas de coup sur les volets ! Le temps s'est arrêté... Aucun juron ! Ils sautent notre cache et les voilà qui s'en prennent à la maison qui se trouve de l'autre côté... Des cris à nouveau, des juréments, des imprécations, des ordres, des meubles qui raclent le sol, des portes qui claquent... Pourquoi sautèrent-ils la maison où nous étions cachés ? Est-ce la fuite du jeune docteur qui, en les perturbant, nous a sauvés ? Est-ce parce que, ce jour-là, ils cherchaient des maquisards et non pas des Juifs ? En tout cas, si nous avons échappé à ce coup de filet, ce n'est ni parce que nous étions plus intelligents que d'autres, ni parce que nous avions plus de capacités intellectuelles ou physiques...

MYRIAM ZYLBERBERG – ... C'était votre destin.

LILY – Oui... Pourquoi nous et pourquoi pas mon oncle et ma tante, pourquoi pas nos deux cousins ? Telle est la question que je ne cesse de me poser depuis soixante-dix ans... Est-ce que papa a fait preuve de plus de perspicacité que son frère ou est-ce le sort qui en a ainsi décidé ? Si nous sommes en vie, c'est en bonne mesure parce que papa n'a pas eu le courage de tenter de franchir

la frontière espagnole clandestinement. Ou peut-être a-t-il pensé que c'était une folie... Intuition, bon sens? La chance a été de son côté ce jour-là et pas du côté de mon oncle... Pour survivre à la Shoah, c'est tous les jours qu'il a fallu avoir de la chance, tous les jours pendant cinq ans! Mais seule une minorité de Juifs a eu la chance... d'avoir de la chance.

HÉLÈNE – De la chance, oui, bien sûr, mais plus je m'investis dans nos histoires et plus je me sens le droit d'affirmer que la survivance de chacun de nous n'a pu se produire qu'à partir d'une somme combinée de chance, d'intuition, de lucidité ou intelligence, de résistance physique et, parfois, de véritables miracles.

LILY – Le jour où papa a osé demander un prêt à une personne qu'il ne connaissait pratiquement pas, par exemple, s'il n'avait pas eu de chance, cet homme n'aurait pas cru en lui! Cela faisait trois ans que papa ne travaillait pas. Nous avons dépensé tout le pécule qu'il avait pris avec lui en quittant Paris. Il ne connaissait personne à Hauteville-Lompnes, sauf le D^r Bonafé qu'il avait consulté...

JEAN – ... pour moi, lorsqu'il sut que j'avais attrapé la tuberculose! «Nous sommes juifs, osa-t-il confier au docteur, je n'ai pas le droit de retirer de l'argent de mon compte et je n'ai plus de quoi nourrir ma famille...» Il n'eut pas besoin d'en dire beaucoup plus. Sans savoir si papa était honnête ou pas, le docteur lui prêta l'argent dont il avait besoin. Il fallait faire preuve de beaucoup d'empathie pour prêter de l'argent à un Juif en pleine guerre! Je me suis souvent demandé par la suite qui aurait payé notre dette au D^r Bonafé si nous avions été déportés¹...

HÉLÈNE – S'il est vrai que la France fut un pays collaborateur, ces gestes démontrent qu'elle fut aussi un pays de sauveurs!

LILY – Et voilà qu'un beau matin, c'était le 4 septembre 1944, un groupe avancé de l'armée française de l'intérieur apparaît à Hauteville! Sautant de deux ou trois jeeps, haut-parleur en main, des soldats crient à la ronde: «Vous êtes libérés!»

1. Lily et Jean ne savaient pas que le D^r Léon Bonafé, maire de Lompnes et médecin-chef du sanatorium *L'Espérance* de Hauteville, de la Fondation Rothschild, soigna et cacha des femmes juives, dont les enfants furent accueillis chez des familles du plateau. Cf. Bugey Historique, site Internet <http://bugey-historique.blogspot.com/2012/02/les-anciens-sanatoriums-dhauteville.html>.

Ce n'était pas tout à fait inattendu... Cela faisait longtemps que papa suivait la progression des Alliés sur la carte qu'il avait punaisée au mur et qu'il nous expliquait, règle en main, comment les nazis se repliaient, mais aussi comment ils semaient la terreur au fur et à mesure qu'ils reculaient.

La guerre n'était pas finie pour tout le monde, mais pour nous... elle l'était! J'avais du mal à imaginer comment se déroulerait la vie dorénavant... sans alertes et sans peur du lendemain... J'avais 11 ans, j'étais trop jeune pour évaluer combien avaient pu nous miner physiquement et psychologiquement tant de soubresauts... J'avais perdu les repères que la guerre m'avait créés et quelque chose de bizarre, de difficile à définir, fit de moi, pendant des mois, une espèce de zombie... Je me posais des questions qui ne peuvent que sembler saugrenues aux personnes qui n'ont pas vécu ce que nous avons expérimenté durant notre enfance, par exemple: «Comment la vie continue-t-elle maintenant?», «Qu'est-ce qu'on va écrire dans le journal si l'on n'a pas de nouvelles de la guerre à y mettre?» et quand un avion passait et que je sursautais, je me reprenais toute seule: «Tu n'as pas besoin d'avoir peur, idiot, la guerre est finie!¹»

JEAN – Dès qu'il le put, en novembre, je crois, papa partit pour Paris tandis que maman préparait notre retour à Nice.

Retour à Nice

LILY – Quelle épopée que ce retour à Nice! La veille de notre départ – nous étions en décembre, il faisait un froid de loup –, Jean et moi étions partis jouer une dernière fois avec F., une petite fille de Hauteville avec qui j'étais devenue amie, tandis que maman terminait d'emballer nos affaires. Nous avons beaucoup de choses à rapporter à Nice. Dans les valises qu'on placerait dans la partie arrière du taxi-ambulance, à la place de la civière, comme elle en avait convenu avec le chauffeur, elle avait mis les draps et les serviettes, les habits d'été, les gros pulls, les pantalons en flanelle, mon blouson, la canadienne de Jean et les vêtements qu'elle avait réussi à nous acheter avec les trois tickets-textiles auxquels nous avions droit chaque mois.

1. «Quand [l'enfant] a vécu dans un pays en guerre, il continue à sursauter au moindre bruit, même quand la paix est revenue.» Boris Cyrulnik, *Sauve-toi, la vie t'appelle*, op. cit.

Mais nous avions beaucoup plus que du linge à emporter! Sachant qu'à Nice la pénurie d'aliments n'avait cessé de croître depuis le jour où nous avions fui la ville, alors qu'à Hauteville on trouvait un peu de tout sans trop de peine, cela faisait des semaines qu'en prévision de notre retour maman stockait toutes sortes de denrées non périssables. Des paniers remplis de paquets de pâtes, de riz et de farine, un autre de boîtes de conserve, un autre encore de charcuterie et de fruits secs attendaient le départ depuis déjà plusieurs jours. Dans une boîte à part, elle avait mis plusieurs pains de savon qu'elle avait fabriqués elle-même avec de la graisse de bœuf. Deux paniers étaient remplis de pommes de terre, de carottes et de choux, de pommes et autres fruits de saison qui dureraient sans peine puisqu'on était en hiver. Dans le panier des pommes, elle avait ajouté ce qui nous restait des fruits d'été qu'elle avait fait sécher, des pêches, des prunes et des abricots. Les quatre plats qu'elle avait préparés pour avoir de quoi nous nourrir durant les premiers jours de notre retour occupaient une grande boîte en carton et le gros bocal contenant la graisse de poulet qu'elle avait élaborée pour remplacer le beurre et l'huile qu'on ne trouvait plus sur les marchés avait pris place dans un autre carton, protégé par plusieurs torchons afin d'éviter qu'il ne se casse! Et le panier vide qui restait, allait-on le laisser à Hauteville? Pas du tout! C'est là qu'allaient prendre place... la poule et le canard que maman avait achetés pour les ramener vivants à Nice!

Elle avait presque tout emballé lorsqu'elle entendit Jean qui arrivait en courant et criait: «Viens vite, maman, Lily s'est cassé la jambe!»

F. et moi étions en train de jouer dans la petite maison abandonnée que nous avions dénichée à l'orée du village et Jean, ce jour-là, nous accompagnait. Rien de plus amusant, avec toute cette bonne neige accumulée, que de grimper sur le rebord de la fenêtre du rez-de-chaussée et de sauter sur l'épais tapis blanc... On ne savait pas qu'en sautant on pouvait se tordre une jambe... et se la casser! Lorsque maman arriva avec son amie la fermière, je n'étais qu'un cri de douleur. La bonne dame partit en courant jusqu'au sanatorium et revint quelques minutes plus tard, accompagnée de deux brancardiers. Lorsque je me réveillai, quelques heures plus tard, j'avais été opérée et j'avais un plâtre jusqu'au-dessus du genou!

Malgré mon plâtre et mes douleurs, à 6 heures du matin, il fallut partir! La guerre était finie, mais les dix-huit heures de routes parfois coupées, parfois bloquées par des camions militaires nous semblèrent ne plus finir! Maman nous avait installés, Jean et moi, sur la banquette arrière, lui à gauche et moi à droite. Entre nous deux, elle avait casé deux grandes boîtes l'une sur l'autre et, sous moi, un paquet qui contenait je ne sais trop quoi, qui, finalement, m'aida à maintenir ma jambe étirée devant moi, en diagonale. Maman profita de l'espace qui se trouvait sous ma jambe, l'unique espace de la voiture qui semblait devoir rester vide, pour y caser le panier aux volailles! Je me demande encore comment nous avons réussi à supporter ces 550 kilomètres, les piailllements des pauvres bêtes, ma jambe qui me faisait souffrir et les nausées de Jean... En femme prévoyante qu'elle était, maman avait posé une pile de serviettes de toilette sur les genoux de mon frère et elle, assise à l'avant mais à demi tournée vers l'arrière, l'aidait à plier la serviette et à la jeter par la fenêtre chaque fois qu'il se sentait mal...

Nous avions prévu de nous installer dans l'appartement qu'avait laissé mon oncle, rue Vernier, qui se trouvait au cinquième étage d'un bel immeuble avec ascenseur. Or il était encore interdit de faire fonctionner les ascenseurs. Si j'ai pu monter les cinq étages sans m'appuyer sur ma jambe plâtrée, c'est grâce à Henriette, qui avait été prévenue de notre retour et nous attendait. Le bonheur retrouvé!

Entre-temps, papa était à Paris. Il avait trouvé notre appartement occupé. Plus rien de ce qui nous avait appartenu n'était là, ni nos meubles, ni notre linge, ni le piano *Gaveau*... La personne qui y vivait avec sa famille était un architecte qui, après l'avoir «acheté» à l'administration alors qu'il avait déjà été complètement vidé, l'avait meublé et décoré. Pauvre papa, pour lui, le pire ne fut cependant pas la spoliation mais l'attente des survivants. Durant des mois, plusieurs fois par semaine, il se rendit à l'*Hôtel Lutetia*. Il y lisait et relisait les listes des survivants rapatriés et repartait chaque fois plus découragé. Un jour, un homme en qui il reconnut l'un de ses fournisseurs d'avant guerre lui fit signe de s'approcher. «Binio, lui dit-il, ne cherche plus! Je les ai vus à l'arrivée du train... ils ont été envoyés tout droit à la chambre à gaz...»

Benjamin ne retourna plus au *Lutetia*...

1947 - Nice - Montevideo - Buenos Aires

[Pour ceux qui étaient restés vivants, la vie devait continuer...]

JEAN – Le navire sur lequel nous embarquâmes pour notre nouvelle vie, le *Formosa*, avait servi au transport de troupes pendant la guerre. Il faisait sa dernière traversée. Les trois frères de papa, mes tantes et même deux de mes cousins nous attendaient au port de Montevideo. Les trois hommes tombèrent dans les bras de mon père. Je n'oublierai jamais leurs sanglots ni les larmes de papa, lui qui, même aux pires moments de la guerre, n'avait jamais pleuré. Une angoisse, pendant ce temps-là, m'étreignait le cœur, je me sentais perdu...

Nous n'avons eu aucune difficulté pour obtenir le droit de séjour en Uruguay, puis la carte d'identité. Lily et moi avons commencé une nouvelle école, le lycée français de Montevideo! La carte d'identité uruguayenne autorisait la libre circulation entre l'Uruguay et l'Argentine, ce qui nous permit, trois mois plus tard, de franchir légalement la frontière entre les deux pays. L'odyssée se termina à la fin de mai 1947 lorsque enfin nous fut accordé le droit de séjour en Argentine!

LILY – À Buenos Aires, la vie s'organisa peu à peu. Nous étions très entourés et nous nous sommes intégrés tout naturellement au sein de cette grande tribu qui continua à s'agrandir avec l'arrivée de la sœur de mon père accompagnée de sa famille et de la belle-famille de sa fille qui tous venaient de quitter la Roumanie. Puis plusieurs frères et sœurs de mes tantes arrivèrent de Bulgarie où ils avaient pu survivre grâce à leurs concitoyens, mais d'où le communisme maintenant les chassait.

JEAN – Après avoir changé 15 fois d'école, j'ai terminé mes études secondaires au collège français de Buenos Aires et j'ai passé le bachot à l'ambassade, comme cela se faisait à l'époque! Je l'ai raté bien entendu... mais l'ai réussi en mars!

LILY – Jean s'habitua vite au pays, mais pour mes parents et pour moi, l'acclimatation fut difficile. Papa ne put jamais vraiment se faire à l'Argentine; il cherchait toujours une occasion pour retourner à Paris avec maman. Quant à moi... j'ai encore la nostalgie de la France...

Pierre Kalb

Biographie

1929 Naissance de Pierre Kalb à Leipzig (Land de Saxe, Allemagne). Son père, Chaskel (trad. yiddish de Ézéchiël), né en 1899, est originaire de Pologne et sa mère, Reisl, d'Autriche. Née Adler en 1906, elle est la cadette de quatre filles et un garçon, tous nés à Vienne. Ce dernier partira dans les années 1930 s'établir en Terre d'Israël alors sous mandat britannique.

Le père de Pierre qui, après la Première Guerre mondiale, quitta Gorlice, en Galicie polonaise (de nos jours, voïvodie de Petite-Pologne), pour s'établir en Allemagne, se spécialisa dans l'import-export de peaux et fourrures. Il voyageait beaucoup et lorsqu'il se maria, en 1928, il avait déjà une bonne situation.

1933 *30 janvier: Hitler est nommé chancelier.*

Mai: Chaskel, flairant le danger, organise l'émigration de sa famille. Ils arrivent en France et louent une élégante maison à Enghien-les-Bains (Val-d'Oise).

1934 Chaskel se fait vite une belle place sur le marché français de la vente en gros de peaux et fourrures. Il ouvre un magasin dans le X^e arr. de Paris et commence à faire de fréquents voyages aux États-Unis et au Royaume-Uni.

1935 Il diversifie ses entreprises et part en Palestine mandataire pour acheter un *pardès* (plantation d'orangers).

1936 Il achète sa première voiture, une *Citroën*.

1937 Naissance de la sœur de Pierre, Annette.

La famille déménage et s'installe à Montmorency (Val-d'Oise), square Biard.

1938 *13-15 mars: Anschluss.*

La grand-mère maternelle de Pierre quitte Vienne pour rejoindre Reisl et sa famille en France tandis qu'une autre de ses filles part s'établir aux États Unis avec son époux.

1939 *1^{er} septembre: invasion allemande de la Pologne.*

2 septembre: Pierre est en colonie de vacances à Knokke, en Belgique. Il a 10 ans. Un homme envoyé par sa mère vient le chercher pour le ramener à Paris. Son père, qui est à New York pour ses affaires, décide de rester aux États-Unis d'où, si la situation se fait plus critique, il lui sera plus facile, pense-t-il, d'aider sa famille à quitter la France.

1940 Chaskel tente d'obtenir des visas pour sa femme et ses deux enfants, mais le système des affidavits décrétés par le gouvernement américain l'oblige bientôt à renoncer à l'illusion de réunir sa famille aux États-Unis.

Avril (approx.): prévoyant un possible bombardement sur l'usine électrique de Montmorency, la direction de l'école où étudie Pierre fait descendre les élèves et le personnel à la cave. Ils reçoivent tous un masque à gaz.

Date inconnue: Blanca, l'aînée des sœurs de Reisl, quitte Vienne à son tour pour se réfugier à Nice. La troisième sœur de Reisl, Gusti, reste dans la capitale autrichienne. Elle sera déportée avec son mari, sans retour. Leurs deux enfants survivront.

10 mai: début de l'offensive allemande pour envahir la France.

Juin: la maman de Pierre organise leur exode: ses deux enfants, sa mère et elle vont partir pour Saint-Malo. Elle a trouvé une famille malouine qui va lui louer une pièce-débaras.

Cette pièce sans fenêtre où ils devront vivre à quatre pendant plus de trois mois devient vite très difficile à supporter.

Pierre va à l'école, ce qui l'aide à mener une vie assez normale, tandis que sa maman retourne souvent à Montmorancy où elle doit fermer les comptes en banque, mettre les biens en lieu sûr, vendre les porcelaines, la voiture, se procurer de faux papiers, etc.

3 octobre : promulgation du premier statut des Juifs.

10 octobre (approx.) : Reisl annonce à ses enfants qu'ils vont quitter Saint-Malo. La grand-mère de Pierre ira rejoindre son autre fille, établie à Nice.

Ils ne sont pas seuls : entassés dans cinq voitures, un groupe de six familles, dont huit enfants, part pour le Sud.

À New York, le père de Pierre essaye d'obtenir des visas, non plus pour les États-Unis mais pour trois ou quatre pays d'Amérique du Sud. Il sait que les frontières argentines sont fermées aux Juifs et il ne cherche même pas à tenter de ce côté-là !

Les 20 personnes vont faire 800 kilomètres, de Saint-Malo à Hendaye, en deux jours. Leurs bons faux papiers leur permettent de franchir la frontière franco-espagnole par Hendaye et Irún, sans inconvénient.

Une fois en territoire espagnol, ils ont trois jours pour arriver à la frontière portugaise. D'Irún, le groupe prend le train pour Lisbonne. Quinze jours plus tard, un autre train les mènera de Lisbonne à Porto.

Novembre : ils embarquent pour le Brésil sur l'*Angola*.

En pleine mer, le navire est intercepté par un sous-marin allemand. Des marins nazis abordent l'*Angola* et contrôlent la charge et les documents des passagers.

Début décembre : l'*Angola* fait escale à Récife, capitale du Pernambouc (un des États fédérés du Brésil), au port de Santos (État de São Paulo), puis à Rio de Janeiro (État de Rio de Janeiro), où les attend un ami de Chaskel. Ils s'installent dans une très modeste pension.

Pierre entre au collège anglo-américain de Copacabana (quartier de Rio de Janeiro).

Son père avait prévu de les rejoindre à Rio. Mais comme un de ses anciens clients, qui était parvenu à émigrer en Argentine un an plus tôt, a réussi à obtenir un permis d'entrée pour Chaskel ainsi que pour sa femme et ses deux enfants, il fut décidé que la famille se réunirait à Buenos Aires, où elle tenterait de s'établir.

- 1941 Avril : à Buenos Aires, Pierre va au collège Pestalozzi, une école d'origine suisse créée en 1934 par des ressortissants allemands, juifs et non juifs, qui avaient fui le régime nazi après l'arrivée au pouvoir de Hitler. Ses parents l'inscrivent également à l'Alliance française.

Quelque temps plus tard, la famille emménage dans le quartier juif de Buenos Aires, «*el Once*». Pierre terminera ses études primaires à l'école communale du quartier.

- 1944 Mars : ce n'est que lorsque Pierre entre au lycée, au *Colegio Sarmiento*, qu'en Argentine commencent à filtrer des informations sur la déportation des Juifs.

- 1949 Pierre débute une carrière de pharmacien et biochimiste.

- 1952 Avant de terminer ses études, Pierre qui est à la recherche d'un emploi temporaire, est embauché chez *Ola*, la première marque argentine de maillots de bain pour femmes. Il y fera carrière durant vingt-cinq ans.

- 1963 Pierre se marie.

- 1987 Il crée sa propre marque de maillots de bain.

- 2023 Pierre a trois enfants et trois petits-enfants.

Entretiens

En 1933, lorsque les manœuvres de Hitler pour concentrer entre ses mains tous les pouvoirs de l'État ne laissent plus aucun doute sur l'orientation que prend la politique allemande, Chaskel Kalb, le père de Pierre, décide d'abandonner le pays où l'avaient amené, seize ans plus tôt, ses illusions de tolérance et de justice. Il tenterait, maintenant en France, de se forger un avenir sans discrimination.

En 1939, alors qu'il est en voyage d'affaires aux États-Unis, la déclaration de guerre l'empêche de rentrer à Montmorency où, depuis un an, il vit avec sa famille. En 1941, il n'a toujours pas pu revenir et c'est sa femme qui à son tour parvient à s'éloigner de l'emprise allemande et à se sauver, avant qu'il ne soit trop tard, avec leurs deux enfants.

La famille Kalb réussit à échapper au nazisme deux fois !

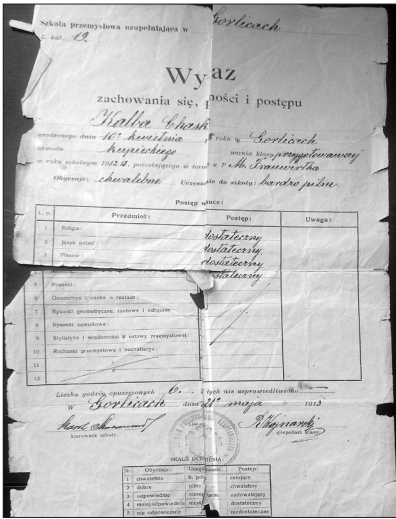
Pierre répétera à plusieurs reprises que sa famille a eu de la chance. Plus de chance en effet que la plupart des 29 personnes qui forment notre groupe « France... douce France de notre enfance ? », puisqu'ils réussirent, eux, à fuir l'hexagone à la fin de l'année 1940, un an avant que Himmler n'interdise aux Juifs de quitter l'Europe allemande où, de ce fait, ils allaient tous se trouver piégés ! Trouver un pays sauveur durant la guerre ne fut donné qu'à un très petit nombre de Juifs. Les Kalb eurent cette chance, mais rien ne leur fut gratuit, puisque, après s'être expatrié de Pologne puis d'Allemagne, le père de Pedro/Pierre se vit contraint de rester deux ans loin des siens, de 1939 à 1941, tout en sachant que, tant que sa femme et ses enfants demeureraient en France, ils courraient le danger d'être arrêtés et envoyés... on ne savait encore trop où... alors que lui vivait en liberté.

* * *

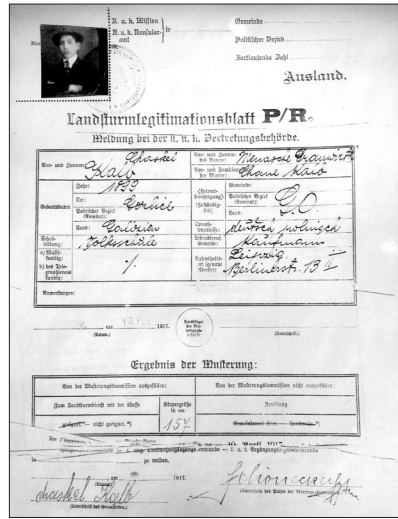
PIERRE – Je suis né en 1929 à Leipzig, dans une famille bourgeoise. Je suis allemand de naissance, alors que mon père, né en 1899, était polonais et ma mère, Reisl/Rosa, née Adler en 1906 en Autriche, avait gardé la nationalité autrichienne. Lorsque, peu de temps après

1. Décret allemand d'octobre 1941. Voir Vol. I, chap. 2.

la fin de la Première Guerre mondiale, papa quitta Gorlizie¹ pour l'Allemagne, il n'avait que sa jeunesse et sa fougue pour se défendre.



Bulletin scolaire de Chaskel Kalb, Pologne, 21 mai 1913.



Certificat de résidence à Leipzig de Chaskel Kalb, février 1917.

Plein d'allant, ambitieux dans le bon sens du mot, sans personne pour l'aider, mais débrouillard, il s'installa à Leipzig et commença par acheter et vendre quelques cuirs tout en développant rapidement un flair infailible dans le marché de l'import-export de peaux et fourrures. Lorsque, en 1928, à Vienne, il épousa sa mère, il avait déjà une bonne situation. Dans les premiers temps de sa vie conjugale, il quittait sa femme le dimanche après-midi pour aller travailler aux alentours et rentrait le vendredi. Il prenait alors son bain et se rendait à la synagogue, puis il passait le samedi et le dimanche matin en famille.

Son rayon d'action s'étendit bientôt à d'autres régions d'Allemagne, puis il commença à acheter des peaux en Russie, en Finlande, en Pologne et en Suède. Il les importait et les faisait tanner. La vie souriait à ce véritable *self-made businessman* : une situation solide, des clients et des fournisseurs qui l'appréciaient, un chiffre

1. Gorlice, en polonais et Görlitz, en allemand. Ville de la voïvodie de Petite-Pologne.

d'affaires qui augmentait de jour en jour et un enfant qui faisait sa fierté, si blond qu'un jour, alors que maman me promenait au Rosenthal, le parc de Leipzig, un soldat allemand s'approcha de ma poussette et, tout en me caressant la joue, félicita ma mère pour le «bel enfant aryen» qu'elle avait mis au monde!



Pierre Kalb dans son landau et sa maman au parc Rosenthal, Leipzig, 1930.

Tout n'était malheureusement pas paradisiaque dans cette Allemagne que papa avait idéalisée cinq ans plus tôt. La montée du national-socialisme l'alarmait. Mon père était persuadé que, dominée par ce parti, l'Allemagne ne serait plus jamais le pays qu'il avait rêvé. C'est pourquoi il décida, à peine Hitler fut-il nommé chancelier en 1933, de quitter ce pays. Sous le regard incrédule de ses amis, qui considéraient que sa décision était une démesure, il organisa notre départ.



Pierre Kalb à Leipzig, 1931.

La France, le pays des droits de l'Homme! C'est là qu'il voulait désormais vivre! Nous arrivâmes à Paris en mai 1934. J'avais 4 ans et demi.

Grâce à ses relations commerciales, mon père réussit immédiatement à se tailler une belle place sur le marché français de la vente en gros de peaux et fourrures. Avec Adolf Frischer, son ami de jeunesse et son associé depuis ses premières affaires en Allemagne, il ouvrit un magasin, *Pelfourrage*, dans le X^e arr., au n° 10 du passage Violet¹, où pratiquement tous les commerces étaient des pelleteries.



Chaskel Kalb et ses employés devant son magasin, *Pelfourrage*, au 10 passage Violet (auj., rue Gabriel-Laumain), X^e arr., Paris, 1937.

Il prospecta ensuite le marché de Londres, puis celui de New York et commença à faire de fréquents séjours tant en Angleterre qu'aux États-Unis. Chaque fois qu'il rentrait de voyage, il m'apportait un cadeau... Mais il était aussi de plus en plus absent de notre vie.

HÉLÈNE – Vous viviez à Paris ?

PIERRE – Près de Paris, à Enghien-les-Bains, où papa avait loué une belle maison au milieu d'un grand parc.

1. Situé entre la rue d'Hauteville et la rue du Faubourg-Poissonnière, ce passage a été rebaptisé en juin 1946 rue Gabriel-Laumain, en hommage à ce syndicaliste des PTT et résistant, fusillé par les Allemands au fort du mont Valérien (1907-29 juin 1942). [ndrc]



La maison louée par la famille Kalb à Enghien-les-Bains (Val-d'Oise), 1935.

Maman avait une aide domestique et moi, une gouvernante, *Fraulein* Irmgard, qui nous accompagnait depuis ma naissance et qui avait accepté de nous suivre en France.

HÉLÈNE – Une gouvernante, une aide domestique, une maison à deux ailes, avec parc et bassin d'agrément..., ce n'était certes pas courant chez les familles juives récemment arrivées en France! Que vous étiez loin des immeubles vétustes, sombres et sales du XI^e arr. ou du Belleville de mon enfance où vivaient tant d'immigrés juifs de Pologne!



Pierre Kalb avec sa maman en vacances à Knokke (Belgique), 1935-1936.




Pierre, âgé de 6 ans, alors en première année
à l'école communale d'Enghein-les-Bains, printemps 1935.

Form 71

47536

3848

Palestine Government



Certificate of Registration
 Land Registry Office of *Jaffa*

Application No. *264155*

Deed No. *65228*

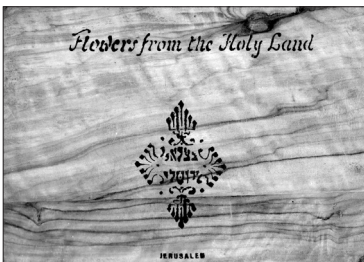
Volume No. _____

Folio No. _____

District	Sub-District	Town or Village	Block		Parcel No.
			No.	Name	
<i>Southern Ramleh</i>	<i>Be'er</i>	<i>Be'er</i>	<i>12</i>		<i>41</i>
Category of Property	<i>Area partly planted with almond trees subsequent to 1918 A.D. and partly planted before 1918 A.D.</i>				
Area	Donams	Metres	Decimetres		
	<i>22</i>	<i>132</i>			
Share	<i>= 1/2 =</i>				
Mukata'a					
Name of Former Owner	<i>Joseph Elias</i>				
Nature of Transaction	<i>Sale</i>				
Consideration or Price	<i>valued 136i L.P. together with the other half</i>				
<p>The property above described is registered in the name of <i>Jehozel Kall</i> of _____ and this Certificate is delivered to him as a Certificate of such Registration.</p> <p>This Certificate of Registration is issued under the Land Settlement Ordinance, 1928.</p> <p>Date <i>24.5.35</i></p> <p style="text-align: center;">  Registrar of Lands. </p>					

Acte de propriété du *pardès* acheté par le père de Pierre en 1935 à Jaffa, alors en Palestine mandataire.

« Fleurs de Terre sainte. » Herbier offert à Pierre par son papa en 1935.
 Ci-dessous : détails de la couverture en bois d'olivier. Ci-contre à droite : une des fleurs.



PIERRE – Il est vrai que, lorsque nous quittâmes l'Allemagne, nous avions déjà une assez bonne situation et qu'une fois en France ce bien-être s'accrut encore. À tel point qu'en 1935 mon père diversifia ses entreprises en se laissant tenter par l'achat d'un *pardès*¹ en *Eretz Israël*. Au retour de l'un de ses séjours à Rehovot², il me rapporta un herbier de fleurs du pays splendidement relié en bois d'olivier, un trésor qui m'accompagne jusqu'aujourd'hui.

Et l'exportation d'oranges vers la France et la Suisse devint bientôt l'un de ses principaux motifs d'orgueil.

MYRIAM ZYLBERBERG – Ce que tu nous dis, Pedro, me rappelle l'orange que le curé m'offrit le soir de Noël 1946, la première orange de ma vie! Qui sait, elle provenait peut-être du *pardès* de ton père... Je vivais alors en Suisse, chez Lucie et Marcel Clément, qui m'avaient recueillie quatre ans après que mes parents m'eurent « confiée » à un homme qui m'emporta sous sa cape noire avant qu'eux ne soient déportés. Incroyable premier Noël d'après guerre... Un grand sapin se dressait dans l'église; à ses branches brillaient, comme autant de petits soleils, des dizaines de boules jaunes et ces boules jaunes n'étaient pas que des décorations... elles étaient bonnes à manger! Il y en avait une pour chacun des enfants du village et une aussi pour moi, la petite étrangère, l'unique petite Juive de Genthot³.

PIERRE – En 1936, papa acheta sa première auto, une *Citroën*, et c'est autour du bassin, devant la maison, qu'il fit ses premières armes comme chauffeur. Il a adoré sa voiture et il la prenait chaque fois qu'il fallait se rendre au village, même si ce n'était que pour aller acheter des pâtisseries à 200 mètres de la maison!

Quelques mois plus tard, en 1937, « la cigogne » me fit cadeau d'une petite sœur, Annette.

HÉLÈNE – Quels souvenirs as-tu gardés d'Enghien-les-Bains, Pedro?

PIERRE – Ma passion pour l'accordéon! C'est à Enghien que j'ai commencé à en jouer, avec un professeur aveugle que j'aimais beaucoup. Il vivait près de la gare. Il y a quelques années, je suis retourné sur les lieux et suis allé au café qui se trouve encore face à la gare et

1. En hébreu, littéralement, « verger ». Désigne ici une orangerie.

2. De nos jours, ville du sud-ouest d'Israël.

3. Localité située près de Genève.

où ma mère aimait prendre un thé en m'attendant. Rien autour n'avait changé, la terrasse du café non plus ! Je m'y suis assis, j'ai pris un thé...



Invitation de la famille Kalb à assister à la remise des prix aux écoliers organisée par la municipalité d'Enghien-les-Bains le 23 juillet 1936.

À part cela, je n'ai que très peu de réminiscences des années que nous avons passées à Enghien-les-Bains. Je suppose qu'elles doivent toutes être enfouies sous un seul souvenir, une insulte, «Sale boche!», que me jetaient deux de mes compagnons de classe... Quelle ironie, n'est-ce pas, on ne me disait pas «Sale Juif!», on me traitait de «Sale Boche!» Une «injure à l'envers», impropre... mais j'étais un enfant et ça me faisait souffrir. En 1937, on déménagea à Montmorency, pas loin d'Enghien, dans un beau pavillon au n°8 du square Biard.



Photo de classe de Pierre Kalb (croix) à l'école communale de Montmorency (Val-d'Oise), 1937.

Début septembre 1939

PIERRE – Je me trouvais en Belgique, à Knokke, en colonie de vacances, lorsque, le 2 septembre 1939, un mois avant la rentrée scolaire, un homme que je ne connaissais pas vint me chercher pour me ramener chez moi. Maman me parla d'une possible guerre, de temps incertains... et que papa était loin... et qu'il n'allait peut-être pas pouvoir revenir tout de suite... et que, dans ces conditions, elle préférerait m'avoir auprès d'elle...

MYRIAM DAWIDOWICZ – ... Il était courant en ces années-là d'envoyer les enfants passer l'été au bord de la mer du Nord où l'air iodé les fortifiait. J'étais sur la côte flamande moi aussi, à ce moment-là, à Oostduinkerke.

PIERRE – Papa était parti quelques jours plus tôt et quand la nouvelle de l'invasion allemande de la Pologne courut d'un bout à l'autre du monde, il était à New York pour ses affaires. La conjoncture ne lui semblant pas trop grave, il décida de rester aux États-Unis d'où, si la situation se faisait critique, il lui serait plus facile, pensait-il, d'aider sa famille à quitter la France. Maman dut donc faire face seule à cette étrange situation, d'abord de guerre sans combat –cette «Drôle de guerre»–, puis, à partir de mai 1940, de panique, car les bottes allemandes commençaient à fouler le sol de la France. Dès que papa eut vent de la présence nazie aux portes de Paris, il chercha à nous faire sortir de là et fit tout ce qui était en son pouvoir pour obtenir des visas d'entrée aux États-Unis. Ce n'était plus qu'au compte-gouttes, hélas!, que le gouvernement américain accordait les affidavits¹ et il dut bientôt renoncer à l'illusion de réunir sa famille aux États-Unis.

HÉLÈNE – Quelle angoisse pour ton père que d'être loin de vous sachant que vous étiez sous la férule allemande!

PIERRE – Sans aucun doute... mais ces premiers mois de 1940 se sont effacés eux aussi de ma mémoire... J'avais 10 ans et demi pourtant, un âge où normalement un enfant se souvient de situations aussi tendues que celle-ci, mais je ne me rappelle rien, sauf notre

1. Déclaration écrite faite sous serment. Les affidavits sont des autorisations indispensables pour entrer aux États-Unis. Ils permettent l'approbation des visas d'entrée sur le territoire américain. Ils attestent que la personne peut être prise en charge financièrement sur place, sorte de parrainage. [ndrc]

descente effrénée vers la cave, le jour où les sirènes nous firent craindre un bombardement sur l'usine électrique de Montmorency qui se trouvait près de chez nous. Le lendemain, je revins de l'école avec un petit moreau de métal que j'avais trouvé au bord du chemin. Je le portais comme un trophée, car pour moi, cet objet brillant ne pouvait être qu'un éclat d'obus...

FRANCIS LÉVY – «Ne touche pas à cela!» t'ont sûrement dit les adultes, qui constamment recommandaient aux enfants de ne rien saisir de ce qui se trouvait par terre ou de ce que pouvaient leur offrir des inconnus, bonbons ou autres gourmandises.

MYRIAM D. – Tout à fait... Ah! cette tablette de chocolat que ma mère m'obligea à rendre au monsieur pourtant si gentil qui eut pitié de moi lorsque, après le voyage exténuant qui nous avait menés de Bruxelles à Lille, nous étions assis au milieu de nos ballots devant la gare de Lille. C'était le plein été, j'avais si chaud avec les trois chemisettes et les cinq culottes que je portais sous ma robe! Je savais bien qu'il valait mieux porter tout cela sur moi que d'avoir un paquet de plus dans les mains...¹ mais j'étais si lasse! Et ce chocolat qui me tentait et que je dus refuser...

HÉLÈNE – On avait peur que les bonbons soient empoisonnés?

FRANCIS – Oui, on disait qu'il y en avait... En tout cas, même si ce n'étaient que des inventions, ils avaient un nom, des «chiquelettes»!

Fin mai 1940

PIERRE – J'ignore sur le conseil de qui nous nous sommes retrouvés, en juin 1940, à Saint-Malo, ma mère, ma petite sœur, ma grand-mère maternelle et moi. Irmgard nous avait quittés en 1938. Cela m'avait surpris et sa compagnie me manquait. Maman ne m'a jamais expliqué pourquoi elle n'était plus avec nous et je ne le lui ai jamais demandé non plus! En ce temps-là, les enfants ne posaient pas de questions. Maintenant, je sais que ce fut à cause des lois de Nuremberg². Par

1. Voir Vol. I, chap. 4.

2. Les lois de Nuremberg (Bavière), adoptées par le *Reichstag* à l'initiative de Hitler les 15-16 septembre 1935, sont au nombre de trois : loi sur le drapeau allemand, loi sur la citoyenneté du Reich et loi sur la protection du sang allemand et de l'honneur allemand. Cette dernière porte à l'art. 3 l'interdiction faite aux Juifs «d'employer des domestiques féminines de sang allemand ou de même nature, de moins de 45 ans». [ndrc]

contre, que ma grand-mère nous ait accompagnés à Saint-Malo me paraissait tout à fait naturel puisqu'elle vivait avec nous depuis déjà un an. L'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie¹ lui avait en effet fait comprendre que son pays serait désormais un territoire peu avenant pour les Juifs et l'avait poussée à venir nous rejoindre en France. Quatre de ses cinq enfants s'étaient déjà expatriés. Ma mère était en France depuis déjà longtemps et une troisième était partie vivre aux États-Unis d'Amérique avec son mari. Son unique fils avait fait son *Alya*² quelques années plus tôt. Quant à Blanca, sa fille aînée, elle arriva en France en 1940 et se réfugia à Nice où ma grand-mère partit la rejoindre lorsque notre départ pour l'Amérique du Sud fut décidé. De ses cinq enfants, la seule qui ne put abandonner l'Autriche à temps fut Gusti, qui mourut en déportation avec son mari, tandis que ses deux enfants, par chance, réussirent à survivre.

À Saint-Malo, on retrouva plusieurs personnes amies, les Feldberg entre autres, qui n'avaient pas d'enfants, et M^{me} Milchior, une bonne amie de ma mère qui elle aussi était seule. Comment maman s'était-elle arrangée pour trouver une famille (dont je ne me souviens pas le nom) qui veuille bien nous accueillir? Encore un non-dit!

[Ou... un non-demandé?]

PIERRE – Notre refuge n'était qu'un misérable débarras qui devait avoir été vidé pour nous accueillir, au fond d'un long couloir, sans même un petit carré de fenêtre. Nous avons vécu ainsi, bien plus qu'à l'étroit, pendant un peu plus de trois mois, ma grand-mère et ma sœur sans en sortir pratiquement, tandis que moi j'allais à l'école – ce qui me permettait de mener une vie à peu près normale – et que ma mère s'absentait souvent pour retourner à Montmorency.

HÉLÈNE – Je n'imaginai pas Saint-Malo comme ville d'accueil durant l'Exode et je suis étonnée que vous ayez pu vous y établir.

PIERRE – Si nous avions essayé de nous réfugier à Saint-Malo quelques mois plus tard, ceci nous aurait été impossible car entre temps les nazis avaient interdit l'approche des côtes aux Français³.

1. L'*Anschluss* (en allemand, «rattachement») date de mars 1938. [ndrc]

2. Mot hébreu signifiant «montée», «ascension», «élévation spirituelle». Désigne pour un Juif son implantation en Terre d'Israël, puis en Israël après le 14 mai 1948. [ndrc]

3. Référence à la bande côtière de 10 km de large, interdite aux civils de l'intérieur des

ANDRÉ GATTEGNO – Moi, je connais une autre famille qui s’est réfugiée à Saint-Malo, les Matalon, des Sépharades comme nous.

PIERRE – Au début, tout le monde pensait que la guerre serait de courte durée. «Ils ne passeront pas!» se pavanaient les Français d’un ton assuré! Peu à peu, la vie reprit même un certain train-train de normalité pour la plupart de ceux qui étaient partis en exode. Les femmes sortaient faire leurs courses, les enfants allaient à l’école... Celle où j’allais, moi, se trouvait à peut-être deux kilomètres de la maison. Je m’y rendais à vélo. Ce détail se serait peut-être effacé de ma mémoire, comme tant d’autres, s’il n’y avait eu, dès l’automne 1940, de basses températures et de la neige à Saint-Malo... Je me revois sur mon vélo, pédalant avec difficulté, peinant sur le chemin tout blanc... Et maintenant que je tisonne mes souvenirs, le froid et la neige me ramènent à la tristesse qui m’étreignait le cœur lorsque ma mère s’absentait. Ce n’est que plus tard que j’ai compris pourquoi elle partait si souvent à Montmorency et à Paris. C’est elle qui a dû se charger de vider les comptes que papa possédait dans plusieurs banques et de nous rapporter nos effets les plus nécessaires. C’est elle qui s’est occupée de vendre, pendant qu’il en était encore temps, ce qui n’allait plus nous servir, parce que trop encombrant ou trop luxueux : la voiture, les meubles, la porcelaine... Ses bijoux également. C’est elle aussi qui a dû aller à la mairie et aux consulats des différents pays que nous allions peut-être avoir à traverser avant d’arriver à destination : attestations diverses, visas, permis de séjour, etc. Je crois avoir eu, moi, un document polonais où je m’appelais Piotr... Annette et moi restions aux soins de notre grand-mère, avec qui nous ne pouvions ni beaucoup jouer ni beaucoup parler, ce qui augmentait en moi l’angoisse et la peur d’être abandonné... Comment a-t-elle fait, ma mère, toute seule, pour s’occuper de tout cela? Où a-t-elle mis l’argent? Comment l’a-t-elle transporté? On ne me l’a jamais raconté et, par la suite, je n’ai jamais rien demandé...

terres. Cette frange qui s’étirait du nord de la France aux Pyrénées avait été établie par les nazis afin de faciliter la future construction du mur de l’Atlantique. Il est probable que cette interdiction ne soit entrée en vigueur qu’en 1941, ce qui expliquerait pourquoi la mère de Pierre put aller et venir tant de fois de Saint-Malo à Paris et Montmorency.

[Pierre se sent pris en faute... Alors qu'au cours de l'une de nos réunions il évoque ses années d'enfance sous l'occupation allemande, il se reproche de ne pas avoir mieux enregistré toutes ces épreuves. Nous sommes plusieurs à lui répondre qu'il ne doit pas s'en sentir coupable. En gardant silence sur les difficultés et les dangers nés de la situation de guerre, ainsi que sur la famille restée au pays, ses parents ont voulu le protéger et, si lui ne posait jamais de questions, c'est qu'il ne faisait que s'accommoder aux règles et aux coutumes de l'époque. Peut-être qu'en se retranchant derrière ce silence, instinctivement cherchait-il lui aussi à se protéger... Nicolas nous avait déjà expliqué¹ que, dans les familles juives allemandes, les enfants ne participaient jamais aux conversations des adultes. Ces non-dits, ces secrets, représentent, aussi bien pour Pedro que pour Nicolas, des « carences », « des lacunes existentielles » qui aujourd'hui encore les font souffrir.]

HÉLÈNE – On trouvait à manger à Saint-Malo ou bien y avait-il autant de difficultés dans ce domaine que dans le reste du pays ?

PIERRE – La dame chez qui nous vivions nous faisait à manger. J'imagine qu'elle et maman en avaient ainsi convenu pour que ma mère puisse s'éloigner chaque fois qu'elle en aurait besoin sans avoir à se préoccuper de notre alimentation. J'ignore comment cette femme s'arrangeait pour trouver les produits nécessaires... Avions-nous même des cartes de rationnement ?

MARIETTE DIAMANT – Comment a-t-elle fait, ta mère, comment ont-ils fait, mes parents, pour feindre « que tout allait bien » et ne pas inquiéter leurs enfants ? Je ne me souviens pas d'avoir vu les miens angoissés ou énervés...

HÉLÈNE – Je ne crois pas que, placée dans une telle situation, j'aurais pu dissimuler de la sorte, moi ! Telle que je me connais... je serais tombée malade de tant de mauvais sang, de mensonges et de peur !

MARIETTE – Je me rappelle qu'à Annonay, après le dîner, mes parents s'installaient dans le coin le plus sombre de la salle à manger. Ils sortaient la radio de sa cachette, l'allumaient et tendaient l'oreille, essayant de capter la BBC. Il ne fallait surtout pas que les voisins

1. Voir Vol. I, chap. 10.

sachent que l'on écoutait *Radio Londres*, ni même que nous avions une radio! Ce secret qu'on demandait aux enfants de garder aurait dû me faire comprendre que nous vivions des circonstances anormales... Mais non, l'apparente tranquillité de mes parents m'a préservée, comme toi, Pedro.

[Ainsi, pendant presque quatre mois, de juin à octobre 1940, Pedro/Pierre, sa mère, sa grand-mère et sa petite sœur ont vécu comme réfugiés à Saint-Malo, chez une dame qui, faute de mieux, leur loua un débarras situé tout au bout d'un long couloir dans une vieille maison.]

PIERRE – Un jour, maman nous annonce que nous partons! Nous sommes en octobre 1940. Plusieurs amis de mes parents viennent d'arriver de Paris, je ne me souviens pas comment. Nous sommes maintenant six familles, une vingtaine de personnes en tout dont huit enfants, entassées dans cinq voitures: M^{me} Milchior, les Feldberg, nous trois – ma mère, Annette et moi – et une douzaine d'autres personnes.

NICOLAS ROSENTHAL – Ta mère a-t-elle pris cette décision seule ou est-ce que ton père la conseillait à distance?

PIERRE – Je crois que c'est elle qui a tout organisé, aidée par ces amis dont je vous parle. Papa, lui, s'occupait maintenant de nous obtenir des visas d'entrée pour un pays d'Amérique du Sud. Il n'était pas encore question d'émigrer en Argentine, car, ainsi que nous le savons aujourd'hui, alors que les nazis détruisaient les communautés juives d'Europe et que le continent commençait à flamber, l'Argentine, les États-Unis et les deux ou trois autres pays alors connus pour leur tradition d'accueil maintenaient leurs frontières fermées aux Juifs qui, désespérément, cherchaient un pays où s'établir...

Avec le recul, j'imagine combien il a dû être difficile de trouver cinq voitures et cinq chauffeurs qui soient disposés, en octobre 1940¹, à transporter 20 personnes juives du nord de la France jusqu'au sud, car ils devaient bien se douter que nous étions juifs, même si personne ne le leur avait dit! De Saint-Malo à Hendaye! Nous avons fait 800 kilomètres en deux jours! J'avais 10 ans et

1. Le premier statut des Juifs venait d'être promulgué – le 3 octobre 1940 –, annonçant ainsi l'intention du gouvernement de Vichy d'exclure les Juifs de la fonction publique et de toute activité professionnelle, commerciale ou industrielle!

demie, pour moi c'était la grande aventure... et qu'une portière de l'une des voitures s'ouvrit pendant qu'on roulait et que l'une des femmes de notre groupe tombât de la voiture faisait partie de l'équipée! Cet accident n'eut heureusement pas de conséquence tragique parce que la dame était grassouillette et que les voitures ne roulaient même pas à 50 km/h!

HÉLÈNE – Je ne crois pas que tu aies été si ingénu, Pedro, pour prendre ce voyage comme une aventure. C'est ton angoisse qui déguisait la réalité et la transformait en aventure. Là encore, tu te protégeais.

PIERRE – Peut-être... En tout cas, nous voici à Hendaye. Nos chauffeurs nous laissent au poste-frontière français et repartent. À la douane, aucune difficulté car tous les documents que ma mère et nos compagnons de route avaient réussi à obtenir étaient en ordre. Nous sommes maintenant à Irún, en territoire espagnol. Nouveaux contrôles! Un garde-frontière amène les enfants et une partie des adultes jusqu'à un wagon immobilisé sur une voie désaffectée en attendant que les autres terminent de montrer les papiers et d'expliquer comment nous allons payer nos frais en Espagne. Interrogés par l'un et par l'autre, nous y passons une bonne demi-journée. Nous avons faim... Des gamins vendent des prunes sur le quai. Maman demande à l'officier qu'on lui permette d'en acheter. Nous avalons tous, avidement, prune sur prune... Je ne vous dis pas ce qui s'ensuivit...

On nous accorde finalement le permis d'entrée en Espagne, mais le fonctionnaire insiste: nous ne pourrions rester en territoire espagnol que le temps d'arriver à la frontière portugaise!

HÉLÈNE – Est-ce que tu savais, lorsque vous avez quitté Saint-Malo, que vous alliez au Portugal et que de là vous alliez prendre un navire? Ta mère et ses amis savaient-ils que l'Espagne pouvait vous refouler?

PIERRE – Je ne crois pas avoir su, à ce moment-là, ni ce que nous allions faire ni où nous allions... Par la suite, oui, j'ai compris que ma mère et nos amis savaient parfaitement qu'ils ne disposaient que de trois jours pour traverser l'Espagne et arriver à la frontière portugaise.

[Après la signature de l'armistice, en juin 1940, plusieurs milliers de Juifs se dirigèrent vers les postes-frontières espagnols

dans l'intention de passer en Espagne et de là, de tenter d'embarquer sur un navire en partance pour l'Amérique. Le général Franco autorisa ces fugitifs à traverser son territoire. Trois mois plus tard, dès l'automne 1940, les fonctionnaires du régime franquiste reçurent l'ordre d'empêcher par tous les moyens possibles que les réfugiés restent dans le pays. Le transit par l'Espagne fut accordé uniquement aux personnes qui pouvaient démontrer qu'elles se rendaient au Portugal et qu'elles avaient, durant la traversée du territoire espagnol, de quoi subvenir à leurs besoins. Par la suite, nombre de Juifs illégalement entrés en Espagne, comme Michel Neuburger et ses parents, ou même munis de tous les documents nécessaires, comme l'oncle, la tante et les cousins de Lily Ventura, furent refoulés et obligés de retourner sur leurs pas¹!

Le Portugal, qui était un pays neutre et maintenait de bonnes relations avec les Alliés, adopta quant à lui une politique assez libérale dans la délivrance de visas aux Juifs. Sachant que de Lisbonne et de Porto partaient des navires pour les États-Unis ou l'Amérique du Sud, entre 20 000 et 35 000 Juifs bénéficièrent de cette politique. À l'arrivée au port lusitanien, plusieurs organismes juifs, américains et français les aidaient à s'embarquer.]

PIERRE – D'Irún, le train nous amena, les 20 personnes que nous étions, à Lisbonne, où la priorité allait être de trouver des billets pour faire la traversée de l'Atlantique. Deux semaines plus tard, un autre train nous mena cette fois de Lisbonne à Porto, où finalement, après quinze jours passés dans un hôtel de grand standing, une partie du groupe embarqua sur un paquebot qui couvrait la route entre Porto et Rio de Janeiro, l'*Angola*.

Nous avons réussi à quitter l'Europe, mais... étions-nous vraiment en sûreté? Non! En pleine mer, nous fûmes interceptés par un sous-marin allemand qui ordonna à notre capitaine de stopper le navire. Des marins nazis, impeccables dans leur uniforme, nous abordèrent et procédèrent au contrôle du chargement et des papiers. Je suppose que ma mère dut passer un

1. Voir respectivement Vol. III, chap. 24, et *supra*, chap. 18.

moment de terrible angoisse, car nos documents allaient-ils être suffisamment conformes à leurs yeux ? Finalement le contrôle ne donna lieu à aucune réaction néfaste. Le fait que l'*Angola* soit un navire portugais et le Portugal un pays neutre atténua les risques sans nul doute...

MARIETTE – Que de points en commun entre nos parcours, Pedro ! Nous sommes allemands ou autrichiens d'origine, toi et moi ; mes parents, de même que les tiens, avaient une belle situation : automobile, beau quartier, belle demeure, aide domestique, gouvernante, vacances... Comme vous, nous avons fait l'Exode et, après avoir vécu plusieurs mois en province, nous avons réussi à franchir la frontière espagnole nous aussi, mais un an plus tard que vous, en octobre 1941, et finalement, le navire sur lequel nous avons quitté l'Europe fut intercepté par les nazis, comme le vôtre, mais à Gibraltar !

Les côtes de la Liberté ! L'Amérique !

[Pierre, sa maman et sa sœur font partie du petit nombre de Juifs européens qui ont eu la possibilité de quitter l'Europe en pleine guerre, grâce à l'Espagne et au Portugal qui ne leur fermèrent pas leurs portes !

Une fois sur le navire, la mémoire de Pierre commence à enregistrer des images, des sons, des faits nouveaux...]

PIERRE – La traversée de l'Atlantique dura une vingtaine de jours. Comme nous approchions de l'archipel de Madère, des vendeuses de travaux d'aiguille s'avancèrent en chaloupes pour offrir leurs nappes brodées. Puis ce fut le grand large. Plus de dix jours en haute mer. Et voilà qu'un après-midi... on dirait... Oui, au loin, très loin, se profilent les côtes du Nouveau Monde ! La côte nord du Brésil ! Le paquebot mouilla à Récife, la capitale du Pernambouc, puis à Santos, avant de finalement jeter l'ancre à Rio où nous attendait un ami de mon père, M. Frischtak, qui nous conduisit à la pension qu'il nous avait réservée. Cette modeste maison était loin d'être chic et confortable..., mais les merveilleux manguiers qu'on trouvait dans le quartier compensèrent le peu de bien-être et de goût qu'elle nous offrit.

Papa avait prévu qu'il viendrait nous rejoindre à Rio et qu'on s'y établirait. Entre-temps, ma mère m'inscrivit au collège anglo-américain de Copacabana.

Mais... travailler les peaux au Brésil? Papa n'avait pas réfléchi à ce détail. Il retarda son arrivée et repensa son projet. On entendait beaucoup parler de l'Argentine en ce temps-là... On disait que c'était un pays au futur prometteur, plein de possibilités, un pays aux terres si riches qu'elles pourraient nourrir le monde entier. Papa évalua, d'abord avec M. Frischtak, puis avec M. Schindelman, un de ses anciens clients qui avait réussi à émigrer en Argentine un an plus tôt, la possibilité de s'établir à Buenos Aires.



À gauche :
Annette, Pierre
et leur maman
avec leur papa
qu'ils viennent
de retrouver,
Rio de Janeiro,
Brésil, décembre
1940. À droite :
Pierre quelques
mois après.



Et finalement, c'est là qu'il fut décidé que nous nous retrouverions tous les quatre. Après six mois à Rio et munis des permis que l'ami de mon père avait réussi à nous obtenir, nous voici, ma sœur, ma mère et moi, à bord d'un nouveau navire, brésilien cette fois, l'*Almirante Alexandrino*, pour, cinq jours plus tard, débarquer à Buenos Aires où, au pied de la passerelle, nous attendait M. Schindelman. Papa, qui était arrivé quelques semaines plus tôt, nous rejoignit immédiatement. Après plus de deux ans de séparation, la famille s'était enfin reconstituée!

HÉLÈNE – En 1941, il était pratiquement impossible aux Juifs d'émigrer en Argentine. Pierre, comment y êtes-vous parvenu, vous?

[Malgré l'amélioration des conditions de vie en Argentine, due en grande partie à l'économie de guerre qui favorisait le pays à ce moment-là, et nonobstant les nombreuses interventions de la *Soprotimis*¹ auprès de la Direction générale de l'immigration, seules 271 personnes furent autorisées à émigrer en Argentine en 1940 et 351 autres en 1941, soit 622 Juifs en tout pour ces deux années-là²!

Seules les familles de trois ou quatre de nos compagnons purent, entre 1941 et 1942, percer ce mur quasi infranchissable qu'étaient alors les frontières argentines. Pedro et les siens faisaient-ils partie de ces 622 personnes qui parvinrent à entrer en Argentine –légalement!– entre 1940 et 1941? Ou bien cela leur fut-il possible parce qu'ils surent trouver d'autres ressorts, des contacts, «*una cuñá*³», comme ce fut le cas pour la famille de Mariette⁴?

PIERRE – Avec de l'argent, tout était possible en Argentine... Mais on était peu nombreux à avoir de quoi graisser certaines pattes, car, pour avoir de l'argent... d'une manière ou d'une autre, il fallait avoir eu, d'abord, de la chance... Quand on avait suffisamment d'argent pour donner une *coima*⁵ ou quand on avait «*una cuñá*», les portes s'ouvraient facilement. Et ça, M. Schindelman l'avait déjà appris!

[Si, au moment où ils allaient être admis en Argentine, les parents de Pierre avaient regardé de plus près ce qu'était la politique migratoire du pays, un froid leur aurait parcouru le dos... Sauf de très rares exceptions, tous les réfugiés juifs étaient refoulés. Le cas le plus retentissant se produisit à peine cinq mois après l'arrivée de la famille Kalb à Buenos Aires, au début de novembre 1941. Quatre-vingt-six réfugiés juifs sur le point de débarquer se virent refuser, ce jour-là, l'autorisation de le faire car ils n'avaient aucun contact salvateur dans le pays! Les malheureux furent renvoyés en Europe au moment

1. Voir *supra*, chap. 14, p. 156, note 1.

2. Voir Vol. I, chap. 2.

3. En espagnol, *tener cuñá*, «avoir du piston».

4. Voir Vol. I, chap. 9.

5. Expression argentine pour «pot-de-vin».

où chercher à quitter à nouveau l'Ancien Continent n'était plus envisageable, car, entre-temps, un ordre de Himmler du 23 octobre 1941 était entré en vigueur en France : il était désormais interdit aux Juifs de quitter l'Europe allemande !

Pierre sait maintenant que sa famille et lui eurent une double chance : celle d'avoir compris dès 1940 qu'il fallait quitter l'Europe – même s'ils devaient laisser derrière eux un grand bien-être –, car il serait bientôt trop tard, et celle d'avoir été admis en Argentine alors que le pays refusait systématiquement l'entrée de Juifs sur son territoire !

L'apprentissage de la vie en Argentine ne fut pas toujours ce que les parents de Pierre avaient espéré, mais la guerre était restée loin derrière eux et ils n'avaient plus à errer d'un pays à l'autre.]

PIERRE – Quelques jours après notre arrivée à Buenos Aires, mes parents m'inscrivirent au collège Pestalozzi, une école d'origine suisse, créée en 1934 par des ressortissants allemands, juifs et non juifs, qui avaient fui le national-socialisme dès sa montée au pouvoir. Au début, nous avons été pensionnaires chez le P^r Sulzberger, qui avait aménagé en pension une maison située près du collège. C'est chez Sulzberger que les jeunes immigrés d'origine allemande partageaient leurs premières expériences argentines en attendant que leurs parents trouvent un appartement et se familiarisent avec la ville et ses us et coutumes. Quelques mois plus tard, nos parents nous inscrivirent également à l'Alliance française, véritable bastion, en cette époque tourmentée, de la démocratie et des idées gaullistes. Je me souviens de plusieurs de nos professeurs, de Simone Garma en particulier, une professeur de littérature exceptionnelle...

MARIETTE – Merveilleuse M^{me} Garma ! Moi aussi j'ai suivi ses cours.

PIERRE – En général, les immigrants cherchent à s'établir là où vivent déjà des compatriotes. C'est ainsi que, quelques semaines plus tard, nous emménageâmes dans un appartement de la rue Azcuénaga, dans le quartier juif « *del Once*¹ », pas loin du club

1. Équivalent du *Pletzl* de Paris.

*Hebraica*¹. Il fallut que je quitte le collège Pestalozzi et c'est à l'école communale du quartier que j'ai continué mes études primaires.

Ma vie de lycéen commença trois ans plus tard, en 1944, au *Colegio Sarmiento*!

HÉLÈNE – Avez-vous eu des contacts avec la famille qui était toujours en Europe? Comment se sentait-on chez toi sachant que le reste de la famille courait tant de risques?

PIERRE – Une grande partie de la famille se trouvait heureusement hors de portée des nazis, comme je l'ai déjà expliqué, mais pour ma mère, le monde s'effondra deux ans après notre arrivée lorsqu'elle reçut un courrier de France dans lequel l'expéditeur avait mis une carte de sa sœur Gusti, avec ces quelques mots écrits en allemand depuis un camp nazi²: «Chère Rose, je suis en bonne santé. Ne t'inquiète pas! Mais si tu peux, envoie-moi un petit colis avec quelques aliments. Gusti.» La croix gammée et le sceau de la censure allemande au dos de la carte en disaient plus long que le texte... Ce jour-là, cette femme si forte qu'était ma mère, cette femme qui jusque-là n'avait jamais laissé entrevoir ni peines ni angoisses, pleura sans chercher à s'en cacher... Elle courut à l'épicerie, acheta ce qui lui sembla essentiel, prépara vite un paquet et partit à la poste. Gusti l'a-t-elle reçu? Je ne crois pas. Nous n'avons plus jamais eu de nouvelles d'elle... Quant à mon père, cela peut paraître incompréhensible, il a toujours maintenu le silence sur le sort de sa famille!

MARIETTE – Mon père aussi a maintenu le silence sur ses frères et sœurs. Voilà encore un détail qui fait de ton vécu et du mien, bizarrement, des histoires très proches.

PIERRE – C'est étonnant, en effet! Ce n'est que lorsque notre quotidien fut assuré à Buenos Aires que je commençai à prendre conscience de cette vie «hors de la vie» que nous avions menée durant les deux premières années de la guerre, malgré la fortune de mon père, malgré tout ce que nous avions en notre faveur!

1. Ou Société hébraïque argentine (SHA): avec plus de 20000 adhérents, *Hebraica* fut, jusque dans les années 1990, le centre communautaire socioculturel et sportif le plus important d'Argentine et d'Amérique latine. Voir *supra*, chap. 17.

2. Vraisemblablement de Birkenau en été 1943 dans les mêmes circonstances que Fred Ventura, voir *supra*, p. 333-334. [ndrc]

Étonnamment, c'est à Buenos Aires, loin du théâtre de la guerre... que la guerre est entrée en moi et que je me suis rendu compte de l'énormité des dangers auxquels nous avons échappé! Nous avons eu la chance de ne connaître ni les privations, ni la déportation, ni la faim – dont la mesure extrême fut celle qu'avait laissé entrevoir la carte de Gusti!

[Pierre a 14 ans quand il commence l'école secondaire. A-t-il mûri? Sent-il qu'il peut maintenant regarder les choses en face et qu'il est enfin en mesure de dévoiler ses sentiments?]

PIERRE – Je passais des heures à écouter la radio, je lisais tous les journaux possibles, *La Crítica* principalement, que mon père m'envoyait acheter tous les après-midi lorsque passait le petit vendeur de journaux au coin de la rue. Je suivais l'évolution des combats, le front russe, le front italien. Tout m'intéressait. Je devins expert en noms de généraux, en rivières franchies, en ponts sautés... Avant l'arrivée au pouvoir de Perón, en 1945, presque tous les journaux argentins étaient pro-Alliés : *La Razón*, *La Crítica*, *La Prensa*, *La Nación*, *El Mundo*. Seuls *El Pampero* et le *Deutsche La Plata Zeitung* – ce dernier publié en allemand – étaient pronazis.

MICHELINE WOLANOWSKI – Est-ce que ces journaux faisaient mention de «la guerre contre les Juifs», cette guerre dans la guerre?

PIERRE – Non! Aucun commentaire! Ni des convois, ni des déportations... Ce n'est qu'à partir de la fin de 1943, plutôt 1944, que ces nouvelles ont commencé à filtrer ici...

MICHELINE – Ce n'est pas étonnant, même nous qui étions en France, nous ne savions encore rien! Bien que ma petite sœur ait été arrêtée avec ma mère le 6 avril 1944 et toutes les deux «embarquées», j'ai cru jusqu'à la dernière minute qu'elles avaient été envoyées en Allemagne pour travailler et qu'elles y avaient peut-être même rencontré mon père, qui, lui, avait été arrêté en mai 1941! Aujourd'hui, à la lumière des connaissances actuelles, ce raisonnement semble idiot, mais à ce moment-là, c'était logique: les hommes allemands étaient mobilisés, l'Allemagne avait besoin de main-d'œuvre pour les remplacer et cette main-d'œuvre était pourvue par les Juifs... Quoi d'impossible à tout cela? Qui aurait pu imaginer que les Juifs détenus étaient destinés à des camps de mort, en Pologne, parce qu'ils étaient juifs?

NICOLAS – Même moi qui ai travaillé pendant toute une année comme un esclave dans une dizaine de camps satellites, tous situés dans un rayon de 50 kilomètres autour d'Auschwitz, j'ignorais ce qui se passait là... où «le travail rend l'homme... libre».

PIERRE – Si l'Allemagne avait gagné la guerre, l'Argentine ne serait pas aujourd'hui le pays que nous aimons...

HÉLÈNE – Pourtant, je n'ai jamais senti d'antisémitisme ici.

MICHELINE – Vous (*Micheline s'adresse à Pedro, Mariette, André...*) qui avez fait l'école primaire, la secondaire ou même l'université ici, qu'en pensez-vous ?

PIERRE – Au collège Sarmiento, il y avait des professeurs nazis, le prof de psychologie, par exemple. Lorsqu'il entrait en classe, il fallait qu'on se lève et que, le bras étiré devant soi à la façon fasciste, on le salue au cri de : «Bonjour, monsieur le professeur!»

ANDRÉ – Moi aussi, je suis allé au collège Sarmiento. Tu te souviens de Nani, le professeur de géographie ? Il dissimulait son antisémitisme un peu plus que l'autre, mais il ne ratait pas une occasion de m'envoyer *al frente*¹. Et Avellaneda, tu te souviens ? Un petit bonhomme à l'air pincé qui était membre de l'oligarchie argentine ? Il prononçait si mal nos noms de famille qu'on avait du mal à savoir à qui il s'adressait et lorsqu'on le lui faisait remarquer, il accentuait encore plus grossièrement sa façon de nous appeler !

Les élèves juifs n'étaient pas obligés d'assister à la classe de morale-religion, on avait la permission de sortir dans le couloir ou d'aller sous le préau jusqu'à l'heure suivante. Mais... lorsqu'on revenait en classe, on ne manquait jamais d'être interpellés par un ou deux de nos camarades de classe qui, nous regardant d'un petit air perfide, s'exclamaient : «Ça, alors ! T'es Juif, toi ? J'aurais pas cru... » Et moi, gonflant alors la poitrine, de leur répondre : «Ça ne te plaît pas ? J't'attends à la sortie ! »

PIERRE – Moi aussi, j'ai souvent dû me battre à la sortie de l'école ! Mais le problème de l'antisémitisme ne s'arrête pas avec la fin de la vie scolaire. Dans le milieu du travail, il a presque été impossible de ne pas avoir à faire face à certaines manifestations antisémites, surtout chez les gens peu cultivés...

1. Envoyer un élève «*al frente*», c'est l'inviter à expliquer une leçon devant ses camarades. Par extension, c'est mettre quelqu'un sur la sellette, le rendre responsable...



Pierre Kalb à l'accordéon, Buenos Aires, années 1950.

HÉLÈNE – Quelle a été ta profession, Pierre ?

PIERRE – Sur le conseil de mon père, j'avais commencé la carrière de pharmacien-biochimiste, mais un jour, comme je voulais avoir un peu d'argent de poche, j'ai cherché un emploi temporaire dans les petites annonces. Je me suis présenté chez *Ola*, sans savoir quel genre d'entreprise c'était. Le patron me reçoit et me demande si je connais le métier. *Ola* était à l'époque la marque de maillots de bain la plus importante d'Argentine. Je ne le savais pas et répondis que non, que je faisais mes études de pharmacien, mais que j'avais

besoin de travailler une partie de la journée pour pouvoir continuer à étudier. «Et de quelle origine es-tu?» me demanda-t-il. «Je suis allemand, lui répondis-je, de Leipzig.» Le hasard avait bien fait les choses, puisque M. Fischer était originaire d'une petite ville proche de la mienne! Il m'embaucha! Peu de temps après, j'abandonnai la carrière de pharmacien pour prendre le poste de commis d'expéditions chez *Ola*, puis, quelque temps plus tard, celui de gérant! En 1987, après y avoir travaillé pendant plus de vingt-cinq ans, j'ai créé *Véka*, ma propre marque de maillots de bain!

HÉLÈNE – Tu te sens réalisé?

PIERRE – L'Argentine est un pays où ont toujours cohabité, du moins jusqu'à présent, des personnes de toutes origines et de toutes religions. C'est un pays complexe, avec ses bons et ses mauvais côtés. Cela va faire soixante-quatorze ans que je vis ici. Ma femme est argentine, non juive, mes enfants, mes petits-enfants, mes amis... sont tous nés ici, mais moi je ne me sens pas vraiment argentin; les gens de ce pays ont certaines caractéristiques, la *viveza criolla*¹ en particulier, que je ne supporte pas. Je dois dire que je ne me sens pas allemand non plus, ni français! Je préfère dire que je suis européen. Peut-être parce que je n'ai vécu qu'une partie de la guerre en France, la plus supportable, et que je n'ai pas souffert, alors que vous, pour la plupart, vous êtes passés par des expériences difficiles et douloureuses...

MICHELINE – Moi, quand je suis à Paris, je me sens bien, je suis chez moi, mais je ne me sens pas aussi française que les amis qui sont restés là-bas... Je me sens plus sud-américaine que française!

FRANCIS – Moi, maintenant, quand je suis à Paris, je me sens étranger...

HÉLÈNE – Quant à moi, quand je suis en Argentine, je me sens française et quand je suis en France, je me sens argentine... enfin, ça dépend des circonstances... Je sens que mon appartenance m'est difficile à définir et ce sera sans doute ainsi pour le reste de ma vie.

1. Forme de philosophie de vie propre aux Argentins, qui les pousse à toujours chercher à obtenir des avantages dans le domaine économique ou social, par les moyens les plus commodes et pas toujours les plus éthiques.



Carte du parcours de Régine et Thérèse Herlicovic, de leur naissance à Lodz, respectivement en 1930 et 1927, à leur départ pour Buenos Aires, en 1957.

Régine et Thérèse Herlicovic

Biographie

1899 Naissance de Moshe/Maurice Herszlikowitz à Lodz (Empire russe, au centre de la Pologne actuelle).

1902 Naissance de Ida Silberstein à Lodz.

1914-1918 *Première Guerre mondiale. Avec la paix, la Pologne recouvre son indépendance et proclame la Deuxième République.*

Moshe est fourreur par tradition familiale. Son épouse travaille avec lui. Ils ne sont pas riches mais vivent dignement.

1927 Naissance de leur fille aînée, Thérèse.

1929 *24 octobre: krach de la Bourse de Wall Street (New York).*

1930 Naissance de leur fille Régine.

La crise économique mondiale qui se développe à cause du krach boursier américain pousse le couple à émigrer, malgré le très jeune âge de leurs deux petites filles.

1931 Mai: Thérèse a 3 ans et Régine 15 mois quand la famille arrive à Paris. L'orthographe de leur patronyme est modifiée en «Herlicovic» à leur arrivée en France. Maurice trouve facilement un emploi de fourreur à façon et Ida commence bientôt à travailler pour le même patron que son mari, mais à la pièce.

1933 Naissance de la benjamine de la famille, Esther.

- 1937 Maurice et Ida sont en mesure de prendre un magasin rue Charlot (III^e arr.), dans la partie nord du quartier du Marais, non loin de la place de République.
- 1938 Ils prennent un autre magasin, mieux adapté à leurs besoins, au 72 rue de Flandre (auj., avenue de Flandre, XIX^e arr.). Ils se font vite une bonne réputation et une bonne clientèle.
- 1939 *3 septembre: suite à l'invasion surprise de la Pologne par les armées allemandes, la France et d'autres pays à travers le monde déclarent la guerre au III^e Reich. Début de la Seconde Guerre mondiale.*
- 1940 *10 mai: début de l'attaque allemande contre la France avec l'invasion surprise des Pays-Bas, de la Belgique et du Luxembourg, pays neutres.*
14 juin: entrée des troupes allemandes à Paris.

Régine et Thérèse les voient passer rue de Flandre.

22 juin: l'armistice est signé à Rethondes. Les trois cinquièmes de la France – divisée en plusieurs zones – sont occupés par les nazis.

10 juillet: à Vichy, l'Assemblée nationale (députés et sénateurs réunis) vote les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. L'État français remplace la III^e République. Pétain met en œuvre la « Révolution nationale » (réactionnaire, anticommuniste, xénophobe et antisémite).

30 juillet: la ligne de démarcation sépare la zone dite « libre » gouvernée à Vichy, au sud, de la zone sous occupation allemande, au nord et à l'ouest.

3 et 4 octobre: le gouvernement de Vichy publie des lois discriminatoires antijuives, dont le premier statut des Juifs.

- 1941 *2 juin: second statut des Juifs.*

Fin de l'année: Bernard Zalsberg, le mari de la sœur d'Ida, Suzanne (dite Zosho), est arrêté à la sortie d'un magasin de la rue du Faubourg-Poissonnière où il vient d'acheter des peaux. Il sera interné au camp de Beaune-la-Rolande (Loiret).

- 1942 *29 mai: en zone occupée, ordonnance allemande sur le port obligatoire de l'étoile jaune pour les Juifs de plus de 6 ans à partir du 7 juin.*

Début juillet: multiplication des rumeurs de rafles, qui n'ont concerné jusqu'alors que les hommes. Maurice part se cacher à plusieurs reprises dans la petite maison de campagne que

l'un de leurs amis a louée à Orry-la-Ville (Oise). Finalement, cet ami, M. Klinger, lui propose de fuir en zone « libre » avec lui. Maurice accepte.

Le passeur qui leur fait franchir la ligne de démarcation sans encombre leur recommande de se réfugier à Saint-Nectaire (Puy-de-Dôme). Maurice et son ami suivent son conseil.

Ida reste à Paris avec ses trois filles, et envoie à son mari plusieurs colis de peaux à Saint-Nectaire.

10 juillet (approx.): M. Gosselin, un agent de police dont l'épouse est cliente des Herlicovic, avertit Ida qu'une rafle va bientôt avoir lieu. « Ne restez surtout pas ici ! » lui conseille-t-il.

En moins d'une heure, Ida et ses trois filles sont prêtes. Elles vont se cacher chez Suzanne, qui vit avec ses deux enfants, Denise et Marco, rue de Cotte (XII^e arr.). La famille occupe un rez-de-chaussée pourvu d'une cave accessible depuis leur salle à manger. En prévision d'éventuels périls, les deux mères s'étaient mises d'accord pour s'y cacher et Suzanne l'avait aménagée pour pouvoir y vivre quelque temps à six ou sept.

11 au 15 juillet: les deux sœurs et les cinq enfants restent claquemurés dans la cave. Les réserves s'épuisant, il est décidé que Régine, qui pouvait passer pour une petite fille non juive, sortirait pour acheter à manger.

16-17 juillet: rafle dite « du Vél' d'Hiv' » à Paris et ses alentours.

16 juillet: Régine sort faire des provisions sans savoir que la rafle a commencé. Sur son chemin de retour, elle est témoin de deux défenestrations de femmes terrorisées par l'arrestation policière. Régine, en état de choc, en oublie qu'un mot de passe a été convenu avec sa mère. Le bruit qu'elle fait pour qu'on lui ouvre attire l'attention d'une voisine, qui les dénonce. Plus tard, des policiers frappent à la porte de Suzanne. Comme personne ne répond, ils repartent mais reviendront à plusieurs reprises.

18 ou 19 juillet: Ida ne supporte plus cette situation et décide de quitter Paris pour aller rejoindre son époux. Elle insiste pour que sa sœur et ses enfants partent avec elle et ses filles,

mais Suzanne refuse car elle garde l'espoir de revoir son mari et elle veut être là pour son retour.

Avant de partir de chez sa sœur, Ida prépare un colis pour son mari. Elle y cache une lettre où elle lui fait comprendre qu'elle et leurs filles partent le rejoindre. Elles l'expédieront avant d'arriver à la gare d'Austerlitz. Ida sait qu'elles vont courir de grands risques, d'autant plus que le mot «Juive» figure sur leurs papiers.

20 juillet (approx.): le train est bondé, des agents et la Gestapo passent contrôler mais semblent ne pas les voir! Elles arrivent à une gare de campagne où un homme les attend. C'est le passeur de Maurice. Il les conduit dans sa charrette jusqu'à une grange où se trouvent déjà plusieurs fugitifs (sans doute sur la commune charentaise de Combiers, coupée en deux par la ligne de démarcation). Aux aurores, le groupe part en direction de la zone «libre».

21 juillet (approx.): une fois en zone non occupée, Ida et ses filles prennent le train pour Pau (auj., Pyrénées-Atlantiques) où elles restent quelques heures avant de prendre un autocar qui les amènera à Saint-Nectaire (Puy-de-Dôme).

Après un long voyage, elles arrivent à Saint-Nectaire où les attend Maurice, rongé d'inquiétude.

5 août (approx.): sur le conseil du maire de Saint-Nectaire, la famille Herlicovic va se réfugier à Condat-en-Féniérs (de nos jours, Condat, à environ 45 km au sud-ouest de Saint-Nectaire), une bourgade du Cantal à l'écart des grands axes.

Les cinq membres de la famille Herlicovic, qui ont désormais de faux papiers au nom de «Martel», vont vivre à Condat près de deux ans dans une maison qui donne sur la Grande-Rue.

26 août: début des premières rafles de Juifs en zone «libre».

Les Herlicovic se lient d'amitié avec le garagiste et sa famille qui vivent en face de chez eux. Une autre famille juive, avec laquelle ils se lieront également d'amitié, vient bientôt occuper le deuxième étage de leur maison. Quatre autres

familles juives sont réfugiées à Condat ainsi qu'un homme seul. Régine et ses sœurs vont à l'école du village.

11 novembre: suite au débarquement allié en Afrique du Nord trois jours plus tôt, invasion de la zone « libre » par les Allemands et les Italiens (huit départements du Sud-Est).

Les Condatais considèrent les réfugiés comme des gens du coin, ils les invitent aux veillées et quand une famille du village tue le cochon, les Herlicovic sont de la fête ! Régine précise qu'à Condat ils n'ont jamais souffert de la faim...

1943 *2 février: fin de la bataille de Stalingrad, première grande défaite militaire des nazis, qui marque un tournant dans le conflit mondial.*

9 septembre: suite à la capitulation italienne, les Allemands s'emparent de leur zone d'occupation en France (à l'est du Rhône). Les Juifs y sont immédiatement pourchassés.

Fin de l'année: la Résistance est de plus en plus active. Un jour, les gendarmes avertissent Maurice qu'une opération se prépare contre les résistants et leurs partisans, et qu'il serait préférable que les réfugiés juifs se cachent. Quelques jours auparavant, prévoyant cette éventualité, Maurice était allé jusqu'à une ferme située en retrait du village et avait demandé aux fermiers s'ils accepteraient que sa famille et lui se réfugient chez eux en cas de besoin. Comprenant le danger que pouvait encourir cette famille, le vieux couple accepta.

Les cinq membres de la famille Herlicovic vont rester cachés quelques jours dans cette ferme.

À leur retour à Condat, ils se rendent compte que les Allemands ont établi leur cantonnement juste en face de chez eux. Mais outre que les soldats réquisitionnent les femmes et les jeunes filles du village pour éplucher leurs pommes de terre et laver leur linge, aucun incident grave n'a lieu.

Ida reçoit régulièrement des nouvelles de sa sœur Suzanne. Celle-ci a trouvé un emploi dans une entreprise travaillant pour l'occupant dans l'espoir d'obtenir de l'aide pour son mari. Abandonnant cet espoir et par crainte des arrestations,

elle place ses enfants en nourrice à Moigny-sur-École (Essonne). Dans un second temps, elle les emmènera près de Chamonix (Haute-Savoie) pour les confier aux soins d'une famille catholique dont elle envoie les coordonnées à sa sœur. On ne sait rien des complicités qu'elle a pu trouver. Dans sa dernière lettre, Suzanne écrit qu'elle est convoquée à la préfecture de Police. Il est probable que Suzanne ait été déportée dans la seconde moitié de l'année 1943.

1944 Début de l'année: les Allemands quittent Condat. Les habitants reprennent leurs habitudes.

6 juin: débarquement allié en Normandie.

25 août: libération de Paris.

Les Condatais apprennent la bonne nouvelle par la BBC!

Début septembre: les familles juives cachées à Condat louent un camion pour remonter à Paris. Appartements, magasins et ateliers sont occupés ou ont été vidés!

Maurice se rend au commissariat pour connaître les démarches à suivre pour récupérer son magasin et son appartement. Un jeune homme qui dit être l'ami de Thérèse l'interpelle. C'est Jacques Kenig, le fils de leur boulangère décédée juste avant la guerre. Ils habitaient au 15 rue de Nantes (XIX^e arr.). Le père de Jacques, né en 1892, et son frère aîné, né en 1922, tous deux en Pologne, ont été déportés, respectivement par le convoi n°20 (18 août 1942) et le convoi n°6 (17 juillet 1942): aucun des deux n'est revenu. Jacques resté seul, et après nombre de péripéties, a participé à la libération de Paris aux côtés des FFI.

Thérèse commence à sortir avec ce garçon.

1946 Un survivant vient annoncer à Ida que sa sœur Suzanne a été déportée mais qu'elle était en vie lorsque les Alliés libérèrent le camp de Bergen-Belsen et qu'elle est sur le retour. Ida l'attend vainement: Suzanne est morte du typhus. À cette nouvelle, Ida tombe dans une profonde dépression. Elle n'en guérira que lentement après avoir été traitée aux électrochocs. Elle ne sera cependant plus jamais la même.

Après la guerre, les enfants de Zosho et Bernard, Marco et Denise, sont recueillis et élevés par les parents Herlicovic.

- 1947 Thérèse et Jacques Kenig se marient.
- 1948 Ida et Maurice, qui avaient envoyé à Lodz un avis de recherche des membres de leur famille, retrouvent un neveu, Léon Silberstein.
- 1951 Ida et Maurice l'invitent à venir à Paris.
- Léon et toute sa famille ont été déportés. Il est le seul survivant. Lorsque les soldats américains ont découvert le camp de Dachau, il avait 19 ans et pesait 39 kilos. Ils l'ont fait hospitaliser en Bavière. À sa sortie, sans personne chez qui aller, il est resté dans la région et a commencé à faire de l'achat-vente de cigarettes et de bas en nylon. C'est en 1948, alors qu'il est revenu à Lodz pour retrouver des membres de sa famille, qu'il a eu connaissance de l'avis de recherche de sa tante et son mari.
- 1952 Régine et Léon, cousins germains, se marient.
- 1955 Naissance d'Éric, le fils de Régine et Léon, à Paris.
- 1956 Léon ne veut plus entendre parler de guerre et décide de quitter l'Europe. Ida a une sœur à Buenos Aires, Bluma, qui depuis longtemps leur vantait les bontés de l'Argentine.
- 1957 Léon, Régine et Éric arrivent à Buenos Aires sur le *Laennec*.
- 1958 Thérèse et Jacques arrivent à leur tour avec leurs deux filles, Rose, née vers 1953, et Nicole (Z'L), née vers 1957.

Régine et Thérèse feront venir leurs parents, leur sœur Esther et leur cousine germaine, Denise. Marco restera à Paris.

Thérèse, malgré son amour pour la France, s'est tout de suite sentie à l'aise en Argentine, peut-être à cause du tango, qu'elle adore.

À Buenos Aires, Régine met au monde un second fils, Ariel. La famille se fait une belle situation, mais les crises économiques finissent par les ruiner. Régine ne s'est jamais sentie tout à fait heureuse ici... sauf en ce qui concerne ses cinq petits-enfants et ses trois arrière-petits-enfants.



Photos de famille faites lors d'une visite à Lodz, en 1936. Ci-contre à gauche : Thérèse, Régine, et Esther avec leur grand-mère maternelle. Ci-dessus : Ida avec ses filles. Ci-dessous : Ida et Moshe avec leurs trois filles et leurs familles respectives.



*Lorsqu'elles me virent arriver avec l'étoile jaune
cousue sur mon tablier, elles s'éloignèrent de moi
comme si j'avais la gale.*

Entretiens

Le vécu de Régine Herlicovic durant la Seconde Guerre mondiale semble avoir été moins tragique que celui de la plupart des membres du groupe «France, douce France de notre enfance?», puisqu'ils étaient cinq dans leur famille et qu'ils ont échappé tous les cinq aux nazis! Comment endure-t-on, cependant, cinq ans durant, la discrimination, la persécution, la clandestinité, le risque constant d'être découvert, d'être arrêté? Comment se sent-on quand on est montré du doigt, quand on est mis au ban de la société, quand on n'est plus un citoyen comme les autres? Comment deux sœurs supportent-elles que leurs enfants, de 5 et 6 ans, se battent pour une pomme de terre ou pour un oignon cru parce qu'ils ont faim? Comment ces circonstances se répercutent-elles sur la santé physique et psychique de chacun des membres de la famille?

La «reconstruction» de la vie de Régine allait se faire à partir de ses souvenirs, mais sa sœur aînée, Thérèse, vint un jour avec elle à notre réunion. D'une excellente mémoire toutes deux, elles initièrent un ping-pong de souvenirs qui nous a permis d'étoffer les premières narrations de Régine. De santé fragile, Thérèse (ZL), cependant, ne put assister qu'à trois de nos rencontres.

* * *

RÉGINE – Je ne me lasserai jamais de dire que c'est grâce aux Français que nous avons survécu! Nous avons vécu cachés et avons souvent eu peur, je ne le nie pas, nous avons perdu une grande partie de notre famille, je ne le nie pas non plus, mais ni ma mère, ni mon père, ni mes deux sœurs, ni moi n'avons été raflés, emprisonnés ou déportés! Nous avons même eu la chance de rester tous les cinq ensemble durant pratiquement toute la guerre et de tous nous retrouver à Paris, à la Libération! Alors que tant d'enfants

ont été séparés de leurs parents, alors que tant de familles ont été amputées ou entièrement détruites, la nôtre est ressortie indemne des cinq années d'occupation. Chaque fois qu'une rafle ou une arrestation nous a menacés, un avertissement, reçu au bon moment, d'un voisin, d'un gendarme ou parfois même d'un inconnu, nous a permis d'y échapper.

THÉRÈSE – Je ne suis pas aussi catégorique que ma sœur. Mes sentiments envers les Français sont partagés. Il est vrai que, la veille de la Grande Rafle, un voisin est venu nous conseiller de ne pas rester chez nous, il est vrai également que, quelques mois plus tard, alors que nous avons trouvé refuge dans le Cantal, des gendarmes sont montés nous avertir de l'imminence d'une descente nazie, mais il est tout aussi vrai qu'il y a eu des Français qui nous ont dénoncés et que c'est à cause de ces Français-là que nous avons dû fuir et nous réfugier au fin fond de la France et vivre dans l'angoisse pendant des années.

[Deux sœurs, deux appréciations différentes de leur vie de fillettes juives dans la France occupée! Thérèse ne peut pardonner la Collaboration, alors que Régine préfère souligner les faits positifs qui ont ponctué ces années noires de petites lumières... Une même famille, le même parcours... deux visions opposées, ou complémentaires.]

RÉGINE – Mais, Thérèse, l'agent de police qui est venu nous avertir, il aurait pu être découvert... Il fallait avoir beaucoup de courage, tu le sais bien, pour venir frapper à la porte d'une famille juive et dire: «Madame Maurice, ne dormez pas chez vous ce soir!» Et l'homme qui nous a fait passer la ligne de démarcation, tu ne te rappelles pas tout ce qu'il a fait pour nous aider? Et le maire de Saint-Nectaire qui nous a conseillé d'aller chercher refuge à Condat¹, et celui de Condat qui nous a fourni de faux papiers, tu as oublié tous ces gens-là? Et M^{lle} Sabatier, ma maîtresse, qui a insisté pour que je dorme chez elle le jour où les Allemands ont occupé Condat et qui m'a même prêté sa brosse à dents? Où serions-nous aujourd'hui si toutes ces personnes ne s'étaient pas trouvées sur notre chemin?

THÉRÈSE – D'accord pour celles-ci, mais toutes les autres?

1. Ou Condat-en-Fériers, village du Cantal, à environ 45 km au sud-ouest de Saint-Nectaire.

HÉLÈNE – ... Tu te sentais déjà française, à cette époque, Thérèse ?

THÉRÈSE – Absolument ! J'avais 3 ans quand nous sommes arrivées de Pologne, et Régine, avec ses 15 mois, commençait à peine à marcher ; nous avons eu une enfance française. Esther, notre sœur cadette, est née à Paris. C'est en France que nous avons étudié, en France que nous nous sommes formées !

HÉLÈNE – Vos parents se sentaient-ils intégrés à la société française ?

THÉRÈSE – Oui ! Bien que nés en Pologne¹, ils s'étaient aisément habitués à la vie parisienne. Mon père était fourreur par tradition familiale. Ma mère, qui provenait d'une famille très modeste, avait appris le métier pour l'aider. Ils n'étaient pas riches, mais, dans le contexte de la Pologne de ce temps-là, ils n'étaient pas pauvres non plus. Si ce n'avait été la Crise de 1929, qui provoqua une débâcle dans le monde entier, je ne suis pas sûre que mes parents auraient abandonné la Pologne. En tout cas, ils ne l'auraient pas fait à ce moment-là et dans ces conditions-là, avec deux toutes petites filles ! Ils furent les premiers de leurs familles respectives à émigrer, dans l'espoir d'aider leurs sœurs et frères à venir les rejoindre en France.

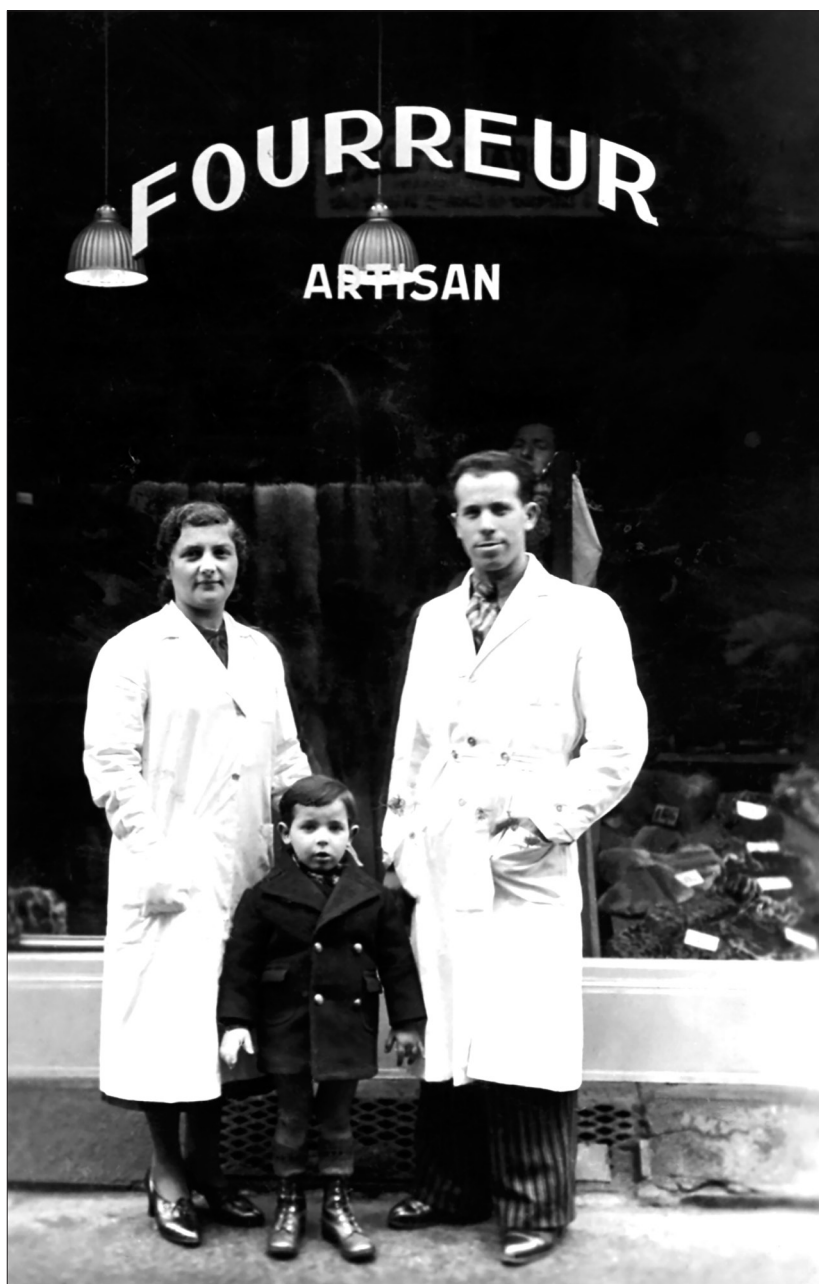
MAURICE AJZENSZTEJN – Sans doute tes parents savaient-ils que fourreurs, tailleurs et maroquiniers trouvaient facilement du travail en France.

RÉGINE – Je le pense, oui, car tous les hommes de la famille étaient dans le métier et ils parlaient entre eux, constamment, de leur profession, du futur de la fourrure...

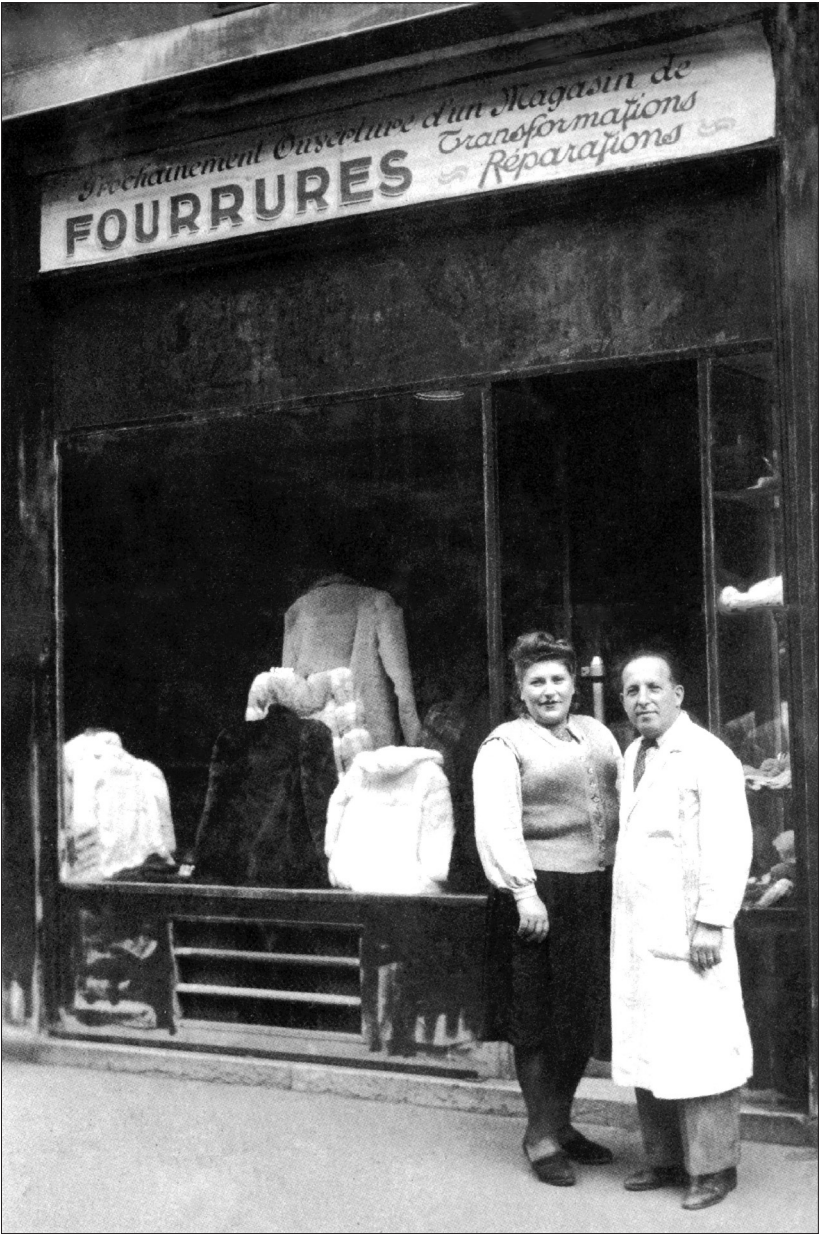
HÉLÈNE – Te souviens-tu de vos premiers temps à Paris, Thérèse ?

THÉRÈSE – Je n'avais que 3 ans mais je me souviens de cette curieuse sensation de ne rien comprendre de ce qui se passait autour de moi, tout m'était étrange, les maisons, les voitures, même la police... Je cherchais les jupes de ma mère à tout instant. Jusque dans les années 1950, pas un mot de français n'a été prononcé chez nous et, pour dire la vérité, jusqu'à notre arrivée à Condat, mes parents n'avaient jamais eu d'amis non juifs. Tout ceci m'a handicapée dans mes débuts scolaires, mais j'ai fini par m'adapter et je suis même devenue une très bonne élève. La guerre m'a malheureusement empêchée de continuer mes études...

1. Ida Silberstein était née en 1902 à Lodz et Moshe Herszlikowitz en 1899, à Lodz également. À leur arrivée en France leur nom de famille fut francisé en « Herlicovic ».



Suzanne/Zosho, la sœur d'Ida, et son époux, Bernard Zalsberg, avec leur fils, Marco, devant leur magasin de fourrures.



Ida et Moshe Herlicovic devant leur magasin de fourrures,
72 rue de Flandre, XIX^e arr., Paris, 1937.



Photo de studio de Régine et Thérèse Herlicovic. Régine a mauvaise mine en raison de la tache au poumon dont elle souffre. Paris, 1939.

RÉGINE – Moi, par contre, je ne me suis jamais beaucoup investie à l'école! J'étais plutôt championne de l'école buissonnière...

HÉLÈNE – Dans quel quartier habitez-vous?

THÉRÈSE – Nous nous sommes d’abord établis dans le XI^e, rue Trousseau. Comme Maurice le supposait, papa a vite trouvé où s’employer. Il travaillait à façon et ma mère pour le même patron, mais à la pièce. Plus elle faisait de cols, plus elle gagnait, ce qui fait qu’elle passait ses journées à la machine ! Ensuite, nous avons emménagé au 24 rue Charlot, dans le III^e, près de la République, un quartier où il y avait de nombreux immigrants juifs. Là, papa a ouvert un magasin. Quelque temps plus tard, l’une de ses clientes vint lui proposer une bonne occasion, dans le XIX^e. Le magasin du 72 rue de Flandre était exactement ce dont papa avait besoin. Une belle boutique, un appartement au premier étage et la possibilité d’installer l’atelier dans l’arrière-boutique. C’était parfait ! Il se fit très vite une bonne réputation et une nombreuse clientèle.

L’entrée des Allemands à Paris

RÉGINE – Vivre rue de Flandre nous a permis d’être les premiers à les voir passer...

HÉLÈNE – De qui parles-tu ?

RÉGINE – Des troupes allemandes, bien sûr ! C’était un samedi matin, j’en suis sûre, car tous les vendredis après-midi, mon oncle, ma tante et leur fils, Marco, venaient fêter *Shabbat* avec nous et passaient la nuit à la maison. Le jour où les Allemands entrèrent dans Paris ne pouvait être qu’un samedi puisqu’ils étaient là¹.

Ils sont entrés à Paris par la porte de la Villette et, de là, ils ont pris par la rue de Flandre. Ma mère était allée acheter une baguette, quand un bruit sourd commença à se discerner au loin. Des bottes ? Boulangère et clients se portèrent qui dehors, qui sur le seuil de la boutique. Les troupes devaient maintenant être à la hauteur du métro Crimée, car, de la boulangerie, on commençait à distinguer une masse sombre, compacte, qui n’en finissait pas. Au pas de l’oie, en quelques minutes, ils avaient atteint le métro Riquet. Maintenant, on

1. En fait, le 14 juin 1940 était un vendredi. Les tout premiers militaires allemands à entrer dans Paris font partie d’un groupe de reconnaissance composé de motocyclettes et de deux camions chargés de soldats. Ils sont effectivement arrivés par la porte de la Villette et ont emprunté l’avenue de Flandre, mais vers 5h30 du matin pour se rendre à la gare de l’Est et celle du Nord. [ndrc]

les distinguait très bien. J'avais un peu plus de 10 ans! Je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui. Le gros de la troupe se déplaçait à pied, mais il y avait aussi des soldats à vélo, d'autres en automobile et des dizaines de camions qui les suivaient. Les voilà qui passent devant la boulangerie. Patronne et clients observent, pétrifiés. Aux accords rauques d'une marche militaire, le torse rejeté en arrière, arrogants, ils arrivent au boulevard de la Villette. Une partie des troupes se dirige vers la gare du Nord et l'autre passe sous le métro aérien pour prendre en direction de l'Opéra.

Aussi vite que ne le lui permet son souffle trop court, maman grimpe jusqu'au premier, elle entre en catastrophe dans la cuisine. Sa baguette encore à la main, elle se laisse tomber sur une chaise, «*Zai zenen dô! Zai zenen dô!*» bafouille-t-elle, «*Un tsvai tanken obn zai...¹*»

HÉLÈNE – Vous avez fait l'Exode?

THÉRÈSE – Impossible! Partir sur les routes avec trois enfants? On est restés à Paris en essayant de ne pas nous faire remarquer, mais rien n'était plus comme avant. Dans la rue, on avait peur de n'importe qui et de tout le monde². On marchait en regardant par terre. Aller à l'école, c'était courir le risque d'être reconnu dans la rue et dénoncé. De toute façon, à partir de juin 1942, le port obligatoire de l'étoile jaune rendit dérisoire toute tentative de se faire passer pour non-Juif³.

[Régine évoque, comme l'ont déjà fait avant elle presque tous les membres de ce groupe, les décrets qui limitaient chaque jour un peu plus la vie publique des Juifs. Le recensement d'abord, l'«aryanisation» des entreprises et des magasins juifs ensuite, l'interdiction aux Juifs de faire leurs achats hors de la frange horaire stipulée, l'interdiction de travailler... Le couvre-feu, le dernier wagon lorsqu'on prenait le métro, l'impossibilité pour les enfants de jouer dans les parcs ou d'aller au cinéma, le marquage des documents...

Fichage! Marquage!]

1. En yiddish, «Ils sont là! Ils sont là!» et «Ils ont deux tanks...».

2. Paris, qui s'est déclaré ville ouverte le 11 juin 1940, ne comptait plus qu'un tiers de ses habitants (environ un million) à l'arrivée des troupes allemandes. [ndrc]

3. L'ordonnance allemande du 28 mai 1942 sur le port obligatoire de l'étoile jaune en zone occupée entra en vigueur le 7 juin 1942.



Photo de studio de Régine et Thérèse portant la distinction du mérite scolaire, ou croix d'honneur, remise aux meilleurs élèves d'une classe. Paris, la fin de l'année scolaire 1941.

RÉGINE – Non seulement on était fichés, mais maintenant on était marqués! Lorsque j’arrivai à l’école ce jour-là, avec l’étoile cousue sur mon tablier, j’étais loin d’imaginer que presque toutes mes camarades allaient me tourner le dos et les autres... baisser les yeux et s’éloigner de moi comme si j’avais la gale.

HÉLÈNE – J’ai du mal à comprendre une telle réaction de la part de camarades de classe... Les Juifs, on savait ce que signifiait l’étoile et pourquoi on était obligés de la porter, mais des gamines non juives de 9, 10 ans... que savaient-elles de cette marque? Pour qu’elles te fuient de la sorte, il fallait que quelqu’un le leur ait expliqué et leur ait dit bien du mal de nous...

RÉGINE – Je ne pense pourtant pas qu’elles aient toutes été de familles antisémites... Peut-être que le changement d’attitude de notre maîtresse y fut pour quelque chose... Elle qui avait toujours été gentille avec moi – sachant parfaitement que j’étais juive –, comment put-elle d’un jour à l’autre, et à cause d’une étoile jaune cousue sur ma poitrine, ne plus être la même? Elle ne montra aucune empathie, n’eut aucun mot d’encouragement, ni pour moi ni pour Rina Pénica, l’autre petite Juive de sa classe! Et moi qui l’adorais... Sans explication aucune, elle nous envoya au dernier rang. Je me souviendrai toujours de ce moment atroce où, à la récréation, on se retrouva toutes les deux seules, Rina et moi, dans un coin de la cour, des sanglots plein la gorge.

Une seule de nos camarades de classe, Yvette, fut sensible au tourment que nous endurions. Une fois le premier choc passé, elle me demanda de lui prêter une de mes étoiles, et le jour d’après, l’étoile jaune agrafée à son tablier, elle prit le métro avec nous! C’était tellement dénigrant de devoir monter dans le dernier wagon lorsqu’on prenait le métro¹! La honte nous fut plus supportable en sa compagnie, même si les autres croyaient qu’elle aussi était juive...

[Être marqué! Se voir mis au ban de la société! Sentir se poser sur soi le regard dépréciatif – ou apitoyé, mais impotent – de ceux avec qui on entretenait jusque-là des relations « normales »...]

1. À compter du 10 juin 1942 à Paris, les Juifs « ne peuvent dorénavant voyager sur le métropolitain qu’en 2^e classe et dans la dernière voiture des trains ». Mais aucun communiqué n’est diffusé. Les contrôleurs doivent seulement informer les contrevenants. [ndrc]

THÉRÈSE – Mon père mit longtemps à donner foi aux rumeurs. Il ne pouvait pas croire que cette France qui l'avait accueilli et où il avait trouvé un travail digne, cette France qui lui donnait la possibilité d'éduquer ses filles allait renier ses principes.

RÉGINE – Aucune tête pensante, française, juive ou autre, aucune intelligence ne pouvait encore imaginer ce que les Allemands menés par Hitler avaient conçu pour nous faire disparaître de la surface de la Terre ni que tant de Français collaboreraient à ce plan machiavélique.

Les rafles se répétaient. Sinistres ! Au début de 1942, papa commença à sérieusement penser à se cacher. Lorsqu'on entendait parler menaces, il partait chez des amis, à Orry-la-Ville¹, ce petit coin tranquille non loin de Paris, où nous avons passé une bonne partie de l'été 1939. Il s'y sentait plus en sécurité qu'à Paris, mais il fallait chercher mieux, plus loin... Combien de temps aurait-on besoin de vivre clandestinement ? Il fallait penser à emmener de quoi survivre... de l'argent, des bijoux, des peaux... Oui, mais les fourrures, ça prend de la place, c'est lourd...

[Était-ce être naïf ou bien l'intelligence humaine n'était-elle pas faite pour concevoir cette dimension du Mal ? Aujourd'hui, nous savons ce qu'ont été les camps de concentration et les camps d'extermination, mais en 1942, personne en Europe ni aucun être humain au monde, sauf les idéologues et les techniciens de la « solution finale », ne pouvait concevoir qu'un groupe d'« hommes » mettrait en marche l'extermination de tout un peuple par un processus rigoureusement planifié d'assassinat industriel !

C'est là LE sujet sur lequel il faut travailler avec les nouvelles générations, car la Shoah ne fut pas une guerre « habituelle », elle fut le résultat d'un mal jamais auparavant connu, d'un mal jusque-là inconcevable. Elle fut provoquée par le Mal absolu et ce mal marque une fracture par rapport à toutes les horreurs que jusque-là avaient pu engendrer les hommes.]

RÉGINE – Je me souviens d'une voisine que la police vint chercher. Ces agents-là étaient venus faire ce qu'on leur avait ordonné

1. Commune de l'Oise, à une quarantaine de km au nord-nord-est de Paris. [ndrc]

d'exécuter, mais au fond, c'étaient de braves personnes puisqu'ils lui dirent : «Faites votre valise, madame, on repassera à 18 heures.» C'était un avertissement qu'ils étaient venus lui donner et qu'elle aurait dû entendre. Ils lui laissaient la possibilité de rester ou de s'échapper... Eh bien, elle ne tint pas compte de l'opportunité. Elle empaqueta quelques vêtements et «sagement» attendit qu'ils reviennent!

THÉRÈSE – Nos parents eurent-ils plus d'intuition qu'elle et que tant d'autres? Furent-ils plus intelligents? Non! Prendre la bonne ou la mauvaise décision ne fut souvent que le résultat d'une situation fortuite, comme ce le fut pour nous. Au début de 1942, papa s'était enfin convaincu que, s'il restait à Paris, les nazis ne tarderaient pas à l'arrêter, ou qu'il pouvait aussi être dénoncé par des collaborateurs. Si à ce moment-là, cependant, M. Klinger n'était pas venu lui proposer de partir avec lui en Auvergne, il ne serait sans doute pas parti, ou, s'il était parti, il n'aurait peut-être pas choisi cette région... La proposition de M. Klinger l'a sauvé et nous a finalement sauvés tous les cinq, mais j'insiste: l'heureux épilogue ne fut presque jamais le résultat de l'intelligence mais plutôt celui du hasard ou d'une conjoncture favorable.

RÉGINE – Le passeur que M. Klinger connaissait lui avait conseillé de se réfugier dans cette région où, selon lui, les nazis n'auraient sûrement jamais l'idée d'aller chercher des Juifs tant l'accès en était difficile. Les deux hommes partirent et, puisque jusque-là seuls les hommes couraient le risque d'être arrêtés, ils laissèrent leur famille respective à Paris. Le passeur leur conseilla de s'établir à Saint-Nectaire.

THÉRÈSE – Maman «voyait plus loin» et dès que papa nous écrivit où il était, elle commença à coudre de grands sacs en jute qu'elle remplissait de peaux de renard, d'astrakan et autres fourrures, et les lui envoya. Elle avait deviné que ces fourrures pourraient, si besoin se présentait, lui servir de monnaie de change... Lucien, notre apprenti, l'aidait à faire les emballages et se chargeait d'envoyer les colis par le train. Seule une partie de tout ce qu'elle envoya parvint à destination, mais ce qui arriva se révéla fort utile.

RÉGINE – Avant de partir, papa avait, lui aussi, travaillé dans ce sens. Il s'était occupé de camoufler les brillants qu'il avait achetés au cours des dernières années de telle manière qu'on puisse les

emporter s'il fallait quitter Paris. Tu te souviens de ce qu'il avait fait de tes chaussures, Thérèse?

THÉRÈSE – Si je m'en souviens... La mode était aux semelles de liège et aux gros talons carrés. Heureusement! Papa fit plusieurs trous dans le talon de mes chaussures et, dans chaque trou, il enfonça un brillant soigneusement enveloppé dans du papier de soie, puis il remit du liège par-dessus et recolla le tout. Quand il fallut que je marche avec ces chaussures au moment de notre fuite en zone dite «libre», ah! la peur que j'avais de sentir céder les bouchons et de voir les diamants s'éparpiller autour de moi...

RÉGINE – ... maman marchait derrière toi et ne te quittait pas d'une semelle! C'est bien le cas de le dire!

Il fallait quitter Paris

RÉGINE – À Paris, où nous étions restées ma mère, mes deux sœurs et moi, le danger était chaque jour plus pressant et non plus seulement pour les hommes. Dans la rue, il fallait faire attention à ce que l'on disait; il fallait calculer l'heure de ses sorties, car, avec le couvre-feu, il était interdit d'être dans la rue de minuit à 6 heures du matin¹.

Malgré cette interdiction, la concierge, qui m'aimait beaucoup, m'emmenait parfois au cinéma. Ma mère n'aimait pas du tout ce genre d'échappées, mais elle les acceptait car elle comprenait qu'un peu de distraction me faisait du bien. Un soir, alors que j'étais sur le point de sortir avec M^{me} Olain, maman me cria depuis sa machine à coudre: «Régine, n'oublie pas de descendre les ordures!» Je pris la poubelle et descendis. Au moment où je poussais la porte de la cour pour jeter les résidus dans le dépotoir, l'escalier s'illumina; quelqu'un au deuxième venait d'appuyer sur la minuterie. Je levai les yeux et, à travers les barres de la rampe, je vis un pantalon vert avec,

1. En zone occupée, depuis février 1942 les Juifs ont interdiction de sortir de chez eux de 20h à 6h à Paris, et de 22h ou 23h à 6h en dehors de la capitale. Imposé par la Wehrmacht en 1943 sur tout le territoire, le couvre-feu avait pour but d'empêcher tout soulèvement de population et de contrôler les déplacements la nuit, mesure entrant dans la lutte contre la Résistance de plus en plus active. Seules les personnes munies de laissez-passer, comme les infirmières, avaient le droit de sortir durant cette tranche horaire. Pour les autres, c'était s'exposer à des contrôles d'identité et, si la personne n'avait pas d'autorisation, elle courait le risque d'être condamnée à mort ou déportée.

sur le côté, une bande rouge ; je vis aussi... des bottes ! Un officier SS ! Je fis volte-face et, dans mon impatience pour me réfugier dans la loge de la gardienne, ma main loucha la poignée de la porte et passa au travers du carreau. En ramenant mon bras vers moi, je me fis une deuxième blessure avec les morceaux de verre cassés. L'homme était maintenant à ma hauteur. Il sortit... sans me regarder ; il était venu voir sa maîtresse, le reste ne l'intéressait pas. Pas à ce moment-là du moins... Un froid glacial montait tout au long de mon bras tandis que des deux entailles provoquées par les morceaux de verre coulait un sang chaud ! Je ne sentais rien d'autre. Alertée par la concierge, maman voulut m'emmener aux urgences, mais il était 20 heures passées. Il nous était interdit de sortir ! M^{me} Olain n'alla pas au cinéma ce soir-là ! Elle m'accompagna chez un docteur qu'elle connaissait, un peu plus haut dans la rue de Flandre, vers la rue de Crimée. Elle resta à mes côtés et me soutint durant tout le temps que dura l'intervention du médecin, qui me posa 38 agrafes... sans anesthésie ! L'odeur de l'éther m'en est encore insupportable.

Quelques jours plus tard, le 10 juillet peut-être, vers 18 heures, un coup discret sur la porte nous fit sursauter. C'était M. Gosselin, le mari de l'une des clientes de mes parents. L'homme était gardien de la paix, mais il était venu en civil ! S'assurant que personne d'autre que lui n'était sur le palier, il se pencha vers maman pour tout bas lui dire : « Madame Maurice, il va y avoir une raffe ! Ne restez surtout pas ici ! », puis il disparut dans la cage d'escalier. Maman ne perdit pas de temps, nous non plus ! En moins d'une heure on était prêtes et on quittait l'appartement pour aller chez tante Suzanne, une sœur de maman, qui habitait rue de Cotte, dans le XII^e. Depuis que son époux avait été arrêté, elle y vivait seule avec ses deux enfants, Marco et la petite Denise, le bébé de la famille qui avait 2 ans à peine.

L'oncle Bernard avait été interpellé par deux agents de police alors qu'il était allé acheter de la marchandise rue du Faubourg-Poissonnière. Il a ensuite été interné au camp de Beaune-la-Rolande. C'était vers la fin de l'année 1941. Suzanne put aller lui porter un paquet puis un autre, mais nous, nous ne l'avons plus jamais revu. Il fut déporté et ne résista sûrement pas très longtemps, car c'était un homme à la santé fragile.

L'appartement de Suzanne était en rez-de-chaussée et se complétait d'une cave assez spacieuse à laquelle on accédait par une trappe dissimulée sous le linoléum de la salle à manger. Une fois la trappe relevée, on n'avait plus qu'à descendre les quelques barreaux d'une échelle qui se trouvait appuyée sur son rebord intérieur. Les deux sœurs avaient déjà envisagé la possibilité, en cas de danger, de s'y cacher. Le moment qu'elles pensaient ne jamais avoir à vivre... était arrivé!

L'agent de police disait bien la vérité, puisque quelques jours après que l'on fut parties de chez nous débutait la Grande Raffle. C'est à lui, Jean Gosselin, que nous n'avons malheureusement jamais revu, que nous devons la première phase de notre survie!

THÉRÈSE – On resta cinq, six ou sept jours, je ne me souviens pas exactement combien, claquemurés dans la cave de ma tante, les deux femmes et les cinq enfants que nous étions. Elle y avait descendu deux ou trois matelas, des couvertures et des provisions. La vie dans la cave fut dure à supporter. On ne distinguait le jour de la nuit qu'à travers un mince soupirail qui s'ouvrait en haut d'un mur. Comment faire pour faire passer le temps à sept dans neuf ou dix mètres carrés? Il fallut bientôt rationner les provisions. On supportait mal de ne pas manger à notre faim, surtout les enfants. Nos réserves s'épuisaient.

RÉGINE – Nous en arrivâmes, Marco et moi, à nous battre pour un oignon cru! Nos mères vécurent cette scène comme une tragédie. On ne pouvait pas continuer ainsi, il fallait que quelqu'un aille aux provisions... Le sort tomba sur moi car j'étais blonde et n'avais pas l'air juive. Ma tante me donna ses cartes d'alimentation et maman les siennes, puis elles m'expliquèrent ce que je devais essayer d'acheter et comment faire au retour. Il fallait que je frappe une fois, une seule, et, immédiatement après, prononcer le nom de ma mère, «Ida». Mais voilà... c'était le 16 juillet, les rues fourmillaient d'agents de police! La vue des bus chargés de leurs proies juives me donna la nausée. Au moment où je sortais de l'épicerie de l'avenue Ledru-Rollin, je vis quelque chose qui tombait sur le trottoir d'en face... Ce n'était pas un paquet, c'était un corps... avec des jambes et des bras qui remuaient... Une femme venait de se jeter par la

fenêtre! Elle s'écrasa! Ce fut horrible! C'est le plus atroce de mes souvenirs de la guerre. Je fis demi-tour pour ne pas voir... Pas très loin de là, dans la même rue et presque au même instant, une autre femme s'était jetée par la fenêtre, mais ce fut pire... Elle avait un enfant dans les bras... Il se fit foule tout autour. Il y eut des cris, des injures, des personnes qui invectivaient des agents de police...

Je marchais hébétée, mes provisions à la main. Je pleurais. Le mot de passe de ma mère? Je ne savais même plus qu'on avait parlé de mot de passe. Je mis le doigt sur la sonnette, la porte cochère s'ouvrit, je frappai à la porte de l'appartement, personne ne vint m'ouvrir, je tapai une autre fois, puis encore et trop... Maman finit par entrebâiller la porte. À ce moment-là, d'une fenêtre qui donnait sur la cour, une femme cria: «Ils sont là, ils sont là, vous voyez bien qu'ils sont là!» Maman m'attrapa par la main, me tira vers l'intérieur, referma la porte tout aussi vite, souleva la trappe et dévala l'échelle escamotable avec moi; j'étais dans un état d'abrutissement total et ce n'est que dans l'après-midi qu'enfin je pus expliquer à ma mère et à ma tante ce qui s'était passé. Ce que j'avais acheté à cette occasion? Jamais je n'ai pu m'en souvenir...

THÉRÈSE – La police arriva, on les entendit qui frappaient à la porte de l'appartement au-dessus de nos têtes. «Nous savons que vous êtes là, ouvrez!» La cave était devenue un gouffre noir; des dents s'entrechoquaient, des mains tremblaient; Denise, enrhumée, étouffait un accès de toux sous la main de sa mère...

Les policiers ne forcèrent pas la porte. Ils repartirent, revinrent plus tard et repartirent à nouveau. Le même scénario se répéta deux fois encore...

HÉLÈNE – Il est difficile de croire qu'ils n'aient pas pensé que vous pouviez être dans la cave ou qu'ils n'aient pas enfoncé la porte...

RÉGINE – ... Nous avons eu de la chance, encore une fois! Mais maman n'en pouvait plus! «Il faut qu'on sorte d'ici! Il faut qu'on parte!» Depuis qu'on s'était battus pour un oignon cru, Marco et moi, l'idée de quitter Paris la poursuivait. La dénonciation de la voisine et les injonctions des policiers, qui auraient très bien pu finir par défoncer la porte, l'amènèrent à prendre la décision qui nous sauva la vie. «On part rejoindre papa, on va risquer...» La force de

caractère de ma mère était telle qu'elle allait toujours de l'avant... Très tôt, le 18 ou le 19 juillet, on abandonna notre cachette non sans avoir auparavant insisté pour que Suzanne et les enfants viennent avec nous, mais ma tante ne voulait pas s'éloigner de Paris. Elle croyait que Bernard rentrerait et elle voulait être là pour le recevoir. Et puis rester à Paris lui permettrait peut-être d'obtenir l'autorisation d'aller le voir et de lui apporter un autre colis.

Quelques mois plus tard, dans l'une de ses lettres, elle nous expliquait qu'elle avait commencé à travailler dans une entreprise allemande dans l'espoir que cela lui permettrait de venir en aide à son mari... Avec le temps, Suzanne comprit qu'il avait été déporté, qu'il ne reviendrait pas ! Dans une autre lettre, elle avouait à maman que, craignant d'être arrêtée à son tour, elle avait mis Marco et Denise en nourrice non loin de Paris, à Moigny¹. Puis elle les amena tout près de Chamonix, chez un couple catholique qu'une connaissance lui avait recommandé. Elle nous écrivit le nom de la famille qui avait accepté de garder les enfants et son adresse... Très peu de temps après, elle fut convoquée à la préfecture de Police.

On ne reçut plus aucune lettre d'elle...

THÉRÈSE – Avant de partir de chez Zosho maman avait préparé un petit colis pour papa, pas tellement pour le kilo de sucre qu'il contenait mais pour la lettre qu'elle m'avait demandé de lui écrire et qu'elle y avait cachée. Cette lettre devait faire comprendre à papa que nous partions le rejoindre. Nous savions, toutes les quatre, que c'était très risqué, car le mot «Juive» figurait sur tous nos papiers² mais nous savions aussi que rester à Paris était encore plus dangereux.

On ne retourna pas rue de Flandre. Avec les ourlets et les martingales de nos manteaux bourrés depuis plusieurs semaines de dollars roulés comme des cigarettes, et quelques sacs en jute que maman avait cousus et remplis du plus nécessaire, on prit le métro pour la gare d'Austerlitz.

1. Moigny-sur-École est une commune de l'Essonne située à plus de 50 km au sud de Paris, au bord de la forêt de Fontainebleau et au centre du parc du Gâtinais. [ndrc]

2. Suite à la décision du chef de l'administration militaire allemande en zone occupée du 13 octobre 1940, le préfet de police ordonne aux Juifs de se présenter au commissariat de leur quartier afin d'y faire établir des cartes d'identité portant la mention «Juif» ou «Juive» tamponnée en lettres rouges ou, en 1943, perforée. [ndrc]

Avant d'arriver à la gare, on s'arrêta à un bureau de poste pour envoyer le paquet... Ah! Ça me fait mal de repenser à tout cela (s'exclame Thérèse, un sanglot dans la gorge)

HÉLÈNE – Tu veux qu'on reprenne un autre jour?

THÉRÈSE – Non! Je suis là pour dire tout ce dont je me souviens! Il faut que les gens sachent que, même si nous nous sommes sauvés, les moments dramatiques que nous avons vécus nous ont laissé des blessures profondes, des cicatrices... pour la vie. J'ai souffert de dépression, à plusieurs reprises, et les différentes thérapies que j'ai faites m'ont toutes amenée à la même conclusion: c'est cette lettre que j'avais écrite à mon père qui en était en grande partie la cause, car, au fond, c'était une lettre d'adieu! Les probabilités d'échouer dans notre entreprise étaient bien plus grandes en effet que celles d'un succès...¹

Vers la zone dite « libre »

RÉGINE – La gare semblait être une fourmilière, les quelques trains qui partaient débordaient de personnes qui voulaient s'éloigner de Paris et profitaient de ce mois de juillet pour, supposément, partir en vacances. Nombreux étaient les Juifs, dans cette foule inquiète, qui allaient tenter de passer en zone non occupée. Je ne sais toujours pas comment nous avons réussi à nous retrouver dans le même wagon toutes les quatre malgré la marée humaine. Les gens étaient pratiquement assis les uns sur les autres, mes sœurs et moi par terre, entre les pieds d'autres voyageurs. Un moment avant que ne démarre le train, deux soldats allemands et un homme en civil montèrent dans le wagon pour contrôler les papiers. Maman nous chuchota: «Restez tranquilles, faites semblant de dormir...» Un ange gardien devait veiller sur nous à ce moment-là, puisque les trois hommes passèrent sans même nous regarder...

HÉLÈNE – Ange gardien ou bonne étoile, vous avez eu une chance inouïe, car c'est un fait exceptionnel qu'une famille juive de cinq personnes ait pu sortir indemne de la guerre.

1. Beaucoup d'autres persécutés juifs ont fui la capitale pour la zone «libre» après la rafle «du Vél' d'Hiv'» et les autorités s'y attendaient, d'autant plus que le nombre des victimes de cette rafle était bien inférieur à celui escompté (environ 13 500 sur 22 000), prenant des mesures pour renforcer les contrôles sur la ligne de démarcation. [ndrc]

THÉRÈSE – Déjà pour franchir la ligne de démarcation, il fallait avoir beaucoup de chance, car les passeurs n'étaient pas tous honnêtes.

HÉLÈNE – Vous avez mis combien de temps finalement pour arriver à Saint-Nectaire ?

RÉGINE – Plus de dix jours sûrement ! Je ne me souviens pas exactement, mais ce voyage m'a semblé ne pas vouloir finir... Lorsque nous arrivâmes à notre première destination – une toute petite gare de campagne dont j'ai oublié le nom –, un homme, sa casquette à la main, nous attendait. Il s'approcha de maman. « Madame Maurice ? » lui demanda-t-il. C'était notre passeur ! Papa avait tout arrangé avec lui. L'homme était venu avec une charrette tirée par un bœuf ; il nous aida à y monter et, cahin-caha, nous conduisit à sa ferme. Trois ou quatre familles étaient déjà installées dans la grange où nous allions passer la nuit. Dans une grande marmite, au chaud sur un poêle, des pommes de terre cuites sous la cendre nous attendaient... Le passage de la ligne de démarcation allait se faire au petit matin.

Pour conduire tous les réfugiés qui avaient passé la nuit dans sa grange jusqu'à la ligne de démarcation, le passeur dut faire plusieurs allers-retours avec sa charrette.

HÉLÈNE – Sais-tu à quel endroit exactement vous êtes passés ?

RÉGINE – Quand on me pose cette question, un nom me vient à la mémoire, Combes-la-Rivière, ou Lacombe...¹

Nous étions maintenant réunis au bord d'une rivière. De l'autre côté, sur l'autre rive... la France libre ! Le passeur avait bien choisi l'endroit : un vieux pont qui enjambait le cours d'eau protégeait des regards indiscrets.

« Il faut éviter de faire du bruit, garder le silence le plus absolu », insista notre guide. Et pour cause ! Pas loin de là un soldat montait la garde. Avec le recul, je pense que le passeur savait que ce garde « fermait les yeux » et pour faire passer « ses clients », il attendait le moment où ce soldat était en poste. Notre meneur traversa le premier avec maman et Esther. Une fois arrivé de l'autre côté, il nous fit signe pour que Thérèse et moi passions à notre tour. La rivière,

1. Il s'agit possiblement de Combiers, commune charentaise limitrophe du département de la Dordogne, elle était partagée durant la guerre entre la zone occupée et la zone « libre » par le tracé de la ligne de démarcation. [ndrc]

heureusement, n'était qu'un filet d'eau. Une fois tout le monde sur la bonne rive, le passeur nous conduisit jusqu'à un petit bois et là, chaque chef de famille lui versa ce qui avait été convenu. Avant de retourner sur ses pas, il remit à chaque groupe familial les billets de train ou de car dont ils allaient avoir besoin pour arriver à leur destination.

Je ne me souviens pas de ce qui s'est passé immédiatement après le passage de la ligne, ni si nous avons mangé quelque part, ni si nous avons pu faire notre toilette. Je revois très bien, en revanche, le petit train qui, en quelques heures, nous amena de ce coin perdu de campagne à Pau. Mais pourquoi sommes-nous passées par Pau pour aller à Saint-Nectaire? Je l'ignore...

THÉRÈSE – Pau... Ce fut la plus belle des journées depuis longtemps! Après nous être rafraîchies aux toilettes de la gare, on envoya un pneumatique à papa pour lui dire que nous arrivions. Puis on profita des quelques heures qui nous restaient avant le départ pour aller nous reposer dans un jardin public que nous avons repéré pas loin de là. Il faisait si bon! Heureuses comme des gamines – que nous étions, mes sœurs et moi –, on sautait, on courait, on se roulait dans l'herbe, tandis que maman, couchée sur le gazon qu'elle caressait de la main, répétait: «*Mir zenen frai... Mir zenen frai...¹*»

RÉGINE – Plus tranquille enfin, elle nous emmena au restaurant de la gare, où, pour la première fois depuis bien longtemps, on put s'asseoir à une table pour manger! Ce fut une fête!

Encore plusieurs heures de voyage et enfin, Saint-Nectaire!

Papa nous attendait à l'arrêt du car. Ah! Comme il embrassa maman! Je n'oublierai jamais cette scène.

THÉRÈSE – Pauvre papa... Cela faisait trop longtemps qu'il avait reçu le colis qu'on lui avait envoyé. Dans la lettre qu'il avait trouvée cachée dans le sucre, je lui disais qu'arriver à Saint-Nectaire nous prendrait plusieurs jours, mais cela faisait déjà deux semaines au moins qu'on s'était mises en route. Il n'en pouvait plus de nous attendre, il redoutait le pire, pensait que c'était fini, qu'on avait été arrêtées, qu'il ne nous reverrait plus... Cette idée lui était si insupportable qu'il en était arrivé à vouloir mettre fin à ses jours...

1. En yiddish, «Nous sommes libres... Nous sommes libres...»

De Saint-Nectaire à Condat-en-Féniérs

RÉGINE – Papa nous emmena à l’hostellerie où M. Klinger et lui logeaient. Quelques jours plus tard, le maire vint nous faire part de ses craintes : à son avis, le nombre croissant de familles juives dans la ville allait provoquer des dénonciations... Il nous recommanda, pour notre bien, de quitter Saint-Nectaire et de nous rendre à Condat, une bourgade du Cantal, à quelque 40 kilomètres de là. Loin des routes principales et incrusté en plein Massif central, ce village serait un refuge bien plus sûr, nous assura-t-il.

THÉRÈSE – Il avait raison ! Condat-en-Féniérs fut un véritable havre de paix !

HENRI PECHTNER – Vous y êtes restés jusqu’à la fin de la guerre ?

THÉRÈSE – Jusqu’à la Libération ! Deux ans ! Papa loua un grand appartement dans une maison située sur la Grande-Rue.

Au rez-de-chaussée se trouvaient la cuisine avec un énorme fourneau et une grande salle à manger, et au premier étage, deux chambres à coucher. Les WC situés dans la cour étaient le seul côté désagréable de la demeure. Nous avions un jardin qui donnait sur la rue et, sur le côté, une cour où mon père fit ses débuts d’éleveur de poules et de lapins. Ses bêtes devinrent son passe-temps !

RÉGINE – En face de la maison se trouvait un garage. Papa et M. Vallée, le garagiste, se lièrent d’amitié ; ma mère devint amie de sa femme et Thérèse et moi de Blanche, Willy et Jeannot, leurs enfants, qui avaient à peu près le même âge que nous.

THÉRÈSE – Une autre famille juive vint bientôt s’installer au deuxième étage de la maison que nous habitons. L’amitié qui se forgea entre eux et nous perdura toute la vie.

HENRI – Personne ne vous a dénoncés pendant ces deux ans ? C’est incroyable !

RÉGINE – C’est bien ce que je pense ! Et pourtant, les Condatais avaient tous deviné que nous étions venus vivre là pour échapper aux nazis, j’en suis sûre, même si maintenant nous nous appelions « Martel » et même si nous participions à la vie communale sans jamais nous dérober à aucune fête – à Noël, par exemple, j’allais à la messe de minuit avec ma maîtresse et la famille du garagiste.



Régine et Thérèse Herlicovic (devant), avec Blanche Vallée et une amie de celle-ci, Bernadette. Condat-en-Féniérs, Cantal, 1943.

Trois autres familles juives étaient également réfugiées à Condat ainsi qu'un homme, seul. Toujours solitaire, toujours taciturne, cet homme ne cherchait à se rapprocher de personne. Un jour, on le trouva pendu dans sa chambre... Je me souviens de la consternation qui frappa le village, qui ne se remit de cette mort que très lentement...

C'est le seul drame que nous avons vécu durant ces plus de deux années de vie clandestine. Nous vivions sous un faux nom, certes, mais... comme tout un chacun. Dans la rue, tout le monde nous saluait et nous saluions tout le monde. On nous considérait comme des gens du coin. Non seulement personne n'eut l'idée de nous dénoncer mais plus encore nous invitait-on aux veillées, ces veillées auvergnates si plaisantes, si conviviales : une crêpe, un petit verre...

THÉRÈSE – ... des gaufres aussi et des marrons chauds... Et quand un Condatais « tuait le cochon », on était de la fête ! Je me souviens de ces réunions bruyantes, gourmandes, joyeuses, où tous les voisins, même mon père, s'affairaient autour des casseroles. Certains

s’occupaient du gros sel pour les cuisses du porc qui, au terme d’un long processus, se transformeraient en deux succulents jambons fumés, tandis qu’un voisin préparait la tête de cochon et une voisine, le museau. Ma mère inventa la «gelée de pattes de cochon», version – certes non *casher!* – du *galey*¹ de Pologne. Bien qu’originaires de familles où la consommation de lapin et de cochon était interdite, mes parents s’étaient adaptés aux circonstances et mangeaient comme leurs voisins français.

[Dans ce petit coin privilégié de France où la guerre semblait être lointaine, il y avait des Juifs qui cohabitaient en toute harmonie avec des Français et des Français qui les protégeaient.]

RÉGINE – C’est vrai, on n’a jamais eu faim à Condat et, je sens comme une honte à le dire, nous mangions même très bien! À en faire pâlir d’envie jusqu’aux nazis eux-mêmes, qui n’avaient sûrement ni d’aussi bons boudins ni d’aussi délicieuses saucisses blanches...

Les cinq ou six jours de privation que nous avons vécus dans la cave de ma tante, rue de Cotte, à Paris, étaient loin derrière nous! Alors que tant des nôtres, hélas, n’avaient rien à se mettre sous la dent, vous auriez pu descendre dans n’importe quel cellier du village, aussi bien chez l’habitant que chez les réfugiés, et vous n’auriez jamais trouvé une seule étagère vide! Une motte de beurre sur l’une, des confitures sur l’autre, du saindoux et de l’huile sur une troisième... et sur d’autres encore, les saint-nectaire et les cantals, les faits et les moins faits...

Les vergers et les jardins potagers continuaient à être entretenus. Personne ne manqua jamais de pommes de terre, de légumes ou de fruits, car on échangeait des tomates pour des poireaux, des pommes pour un morceau de citrouille...

Comme me le dira mon mari, plus tard, les années que nous avons passées dans le Cantal furent des vacances si on les compare au calvaire enduré par les déportés!

HÉLÈNE – Vous alliez à l’école?

RÉGINE – Oui! J’ai fait les deux dernières années du cycle primaire à Condat et j’y ai passé mon certificat d’études en tant que... Régine Martel!

1. En yiddish, désigne une gelée faite à base d’os de pattes de veau.

THÉRÈSE – Quant à moi, comme je voulais continuer à étudier et qu’il n’y avait pas de lycée à Condat, je m’inscrivis au cours complémentaire commercial qui se tenait le soir, à l’école où allait Régine.



Ida, Moshe et leurs trois filles sur le pas de leur porte à Condat-en-Féniérs, 1943.

HENRI – Et comment s’est maintenue la famille tout ce temps-là ?

THÉRÈSE – C’est là qu’on a compris combien maman avait été prévoyante ! Quand nos réserves touchaient le fond, papa se rendait à Aurillac ou à Clermont-Ferrand pour y vendre des peaux, mais aussi des capuches bordées de peau de renard et des manchons faits à la maison. C’est maman qui cousait les capuches. Elle ne faisait pas grand-chose d’autre... et passait une grande partie de son temps à jouer aux cartes avec nos amis pendant que moi je devais m’occuper du ménage, de la cuisine et du lavage. Je me sentais maltraitée et notre relation s’en est longtemps ressentie. Aujourd’hui, je suis plus indulgente, je crois que le jeu était une façon de cacher son angoisse ; sinon, comment vivre alors que tu ne sais rien de

ce qu'est devenue ta famille restée en Pologne, alors que tu n'as aucune nouvelle de ta sœur?

RÉGINE – Entre-temps, le maquis était devenu actif. À la fin de l'année 1943 eurent lieu dans la région les premiers attentats contre l'occupant. Sachant que les résistants avaient fait du terrain accidenté et sauvage de l'Auvergne un de leurs bastions favoris, les nazis ratisèrent la région à plusieurs reprises et des rumeurs commencèrent à courir sur une possible razzia à Condat. Un jour, les gendarmes, avec qui papa avait noué une très bonne relation dès notre arrivée dans le village, vinrent nous avertir d'une probable descente tout en nous rassurant, car les Allemands étaient sur la trace des résistants. Mais Papa ne se leurrerait pas : il était persuadé que lors de telles opérations militaires, les Juifs couraient autant de dangers que les communistes ou les résistants.

Se rendre invisibles était donc nécessaire... On irait se cacher et Papa avait déjà décidé où.

THÉRÈSE – À la sortie du village, bien en retrait de la route et sur les hauteurs, se trouvait une vieille ferme isolée, tenue par un vieux couple qui ne descendait que très rarement au village.

RÉGINE – C'est dans cette direction qu'on se mit en route, moi avec ma bicyclette et le reste de la famille à pied. Un kilomètre ou deux avant d'arriver, la route se transformait en sentier et un peu plus loin, le sentier disparaissait à son tour. Pour atteindre la ferme il ne restait plus qu'à prendre à travers champs.

THÉRÈSE – Cette vieille exploitation, où l'électricité ne fonctionnait plus, ou n'avait peut-être même jamais été installée, nous offrit son toit, une odeur de grange imprégnée depuis une éternité dans ses murs et, quand nous essayions de trouver le sommeil, le concert de sa colonie de souris qui chicotaient toute la nuit. Rien n'était propre, des bestioles de tout genre couraient partout, mais l'habileté culinaire de la fermière nous faisait oublier son peu d'hygiène. Son salé aux lentilles était un délice...

RÉGINE – ... Et ses crêpes donc, des crêpes au froment! Et son chou farci! Le matin, de grands bols de lait fraîchement tiré nous attendaient ainsi qu'un panier plein de grosses tranches de pain de campagne. En revanche, j'avais du mal à avaler la soupe du soir, toujours trop pleine de morceaux de pain.

Au quatrième jour, comme apparemment rien de grave ne se produisait, nos parents prirent la décision de redescendre au village. Je pris mon vélo et partis en éclaireuse.

Le chemin à flanc de coteau était en lacets. Dans l'un des virages, ma bicyclette dérapa sur le gravier et je me retrouvai par terre, le genou en sang et le vélo sur moi. J'étais encore dans cette position lorsque le reste de la famille arriva. Après m'avoir fait un pansement rudimentaire, mes parents m'aidèrent à descendre jusqu'au village. Là, une surprise désagréable nous attendait : les Allemands étaient bel et bien arrivés et avaient établi leur campement dans un terrain vague situé à côté du garage de M. Vallée ! Il ne fallait pas attirer leur attention. On se sépara. M^{lle} Sabatier, que j'étais allée saluer, m'avoua avoir peur pour nous et insista pour que je passe la nuit chez elle. Elle alla jusqu'à me prêter sa brosse à dents car je n'avais pas la mienne avec moi. Mon père, qui n'était pas du tout tranquille, préféra monter chez nos voisins et se cacher, avec M. Léon et son fils Jacquot, dans l'énorme armoire qui se dressait dans leur chambre à coucher.

MAURICE – Fallait-il être naïf pour croire que les Allemands ne les découvriraient pas s'ils venaient fouiller la maison !

THÉRÈSE – C'est vrai, mais vu d'ici... Finalement, à part l'obligation pour les jeunes femmes et les jeunes filles de Condat de se présenter pour éplucher leurs pommes de terre et laver leur linge, les boches ne nous embêtèrent pas.

MAURICE – Vous y êtes allées ?

RÉGINE – Il le fallait bien ! Ne pas faire comme les autres nous aurait signalées... Nous y sommes allées avec Blanche et Bernadette, et je peux te dire que j'ai épluché plus de pommes de terre durant ces deux ou trois jours que pendant tout le reste de ma vie...

THÉRÈSE – ... Moi, j'ai lessivé deux journées de suite. Il fallait frotter, bouillir, rincer... Mon Dieu, que le linge de ces hommes était sale ! Mais il faut reconnaître qu'ils furent toujours très corrects avec nous et nous laissaient retourner manger chez nous. Chaque fois que je rentrais, je passais devant les cages à lapins et faisais semblant de leur parler. C'était le code que j'avais établi avec papa qui, dissimulé derrière le rideau, au deuxième étage, passait la journée à

observer ce qui se passait dans le campement. Quand il me voyait m'arrêter devant les lapins, il savait que tout allait bien.

Au matin du sixième jour, les Condatais s'éveillèrent dans un village où la quiétude avait repris ses quartiers. Les boches étaient partis durant la nuit, mais, en quittant Condat, ils avaient fait une victime, notre petit chien, qu'un de leurs camions avait écrasé...

Esther,
Régine
et Thérèse
Herlicovic
à Condat
avec leur
petit chien,
1944.



Condat récupéra son petit train-train campagnard et français. Chacun reprit ses tâches habituelles. On s'occupait des animaux, on allait aux champs, à l'église le dimanche et les jeunes, au bal le samedi soir. J'avais envie de m'amuser, j'étais jeune – j'avais 16 ans! – et à cet âge-là, si le danger n'est pas trop proche, on a envie de prendre du bon temps. Aller danser était la distraction préférée de la jeunesse. Un fermier mettait sa grange à disposition, un autre apportait un phonographe et filles et garçons se réunissaient là et dansaient...
RÉGINE – J'avais un peu plus de 13 ans, mais je mourais d'envie d'aller moi aussi «danser dans les granges». Nos parents, hélas! ne

nous accordaient que rarement la permission de le faire. Nos amis nous invitaient, ils venaient chez nous, suppliaient papa de nous laisser aller danser, mais lui ne voulait rien entendre ! Cela lui semblait inconvenant pour une jeune fille juive, surtout, évidemment, si elle était cachée...

La Libération – Été 1944

RÉGINE – Cela faisait maintenant quatre ans et demi que la guerre faisait de la vie des Juifs un enfer, et de la vie des Juifs cachés une non-vie... On disait que l'Allemagne n'en avait plus pour longtemps mais on voulait la voir enfin se rendre ! Un peu avant 20 heures, les rues de Condat se vidaient et, en cachette, tout le monde se mettait à l'écoute de la BBC. Il y avait peu de radios à cette époque, mais entre voisins on s'arrangeait. Chez nous, il y en avait une que papa avait achetée au cours d'un de ses voyages à Aurillac et nous étions une dizaine tous les soirs à écouter « Les Français parlent aux Français¹ ».

« Les Français parlent aux Français »... Ce souvenir de Régine me ramène à un détail de la vie de ma famille auquel je n'avais jamais accordé d'importance particulière. Lorsque j'étais jeune, mes parents aimaient raconter aux amis l'aide que leur apportait mon frère, un adolescent de 13-14 ans à l'époque, qui, lorsqu'ils étaient cachés chez M. et M^{me} Degrémont, aux Coudreaux, se chargeait d'écouter la radio que leurs sauveurs avaient installée dans un endroit peu accessible de la maison, dans la cave ou dans la buanderie je crois, et de rapporter ensuite les nouvelles aux adultes. Maintenant je comprends que mon frère écoutait la même émission que la famille de Régine, que celles de Monique, d'Edmond et de tant d'autres, celle que diffusaient les ondes de la BBC de Londres !]

THÉRÈSE – La radio anglaise nous permettait de suivre le cours de la guerre et les discours du général de Gaulle exaltaient notre

1. Émission quotidienne en français émise sur les ondes de la BBC créée à Londres après l'Appel du 18 juin 1940 lancé par le général de Gaulle et réalisée par la France libre, la résistance extérieure fondée par celui-ci à cette même date. *Radio Londres* est le nom de l'ensemble des programmes en français de la BBC pendant la guerre. [ndrc]

orgueil et notre espoir. C'est à la BBC que, le 25 août 1944, on apprit la libération de Paris!

Quelle explosion d'allégresse il y eut! Les gens se mirent à danser dans les rues et ma mère se lança dans la préparation d'un *krupnik*¹ auquel elle invita tous les réfugiés juifs de Condat et les voisins les plus proches!

Deux ou trois jours plus tard, le maire vint nous dire que nous pouvions envisager le retour à Paris. On ne quitta cependant pas Condat immédiatement, car l'un de nos amis gendarmes était venu dire à papa: «Monsieur Maurice, on construit une nouvelle route en contrebas, je vous donne un conseil: allez-y! Les gens apprécieront.» **RÉGINE** – Je revois mon père transformé en véritable Auvergnat avec ses galoches et ses chaussettes relevées sur son pantalon, sa chemise en flanelle sous son gros pull-over et un béret qui lui descendait sur le front!

Quelques jours encore et il fallut finalement partir. Ce fut un départ très particulier où la joie se mêlait à la tristesse. Nos amis étaient tous là pour nous souhaiter bon voyage et bonne chance. On prit place dans un camion spécialement affrété pour nous et pour les familles de M. Léon et de M. Charles. Le souvenir des mains et des mouchoirs qui s'agitaient lorsqu'on démarra me fait encore chaud au cœur.

Comment retrouverions-nous Paris, les appartements, les ateliers, les magasins?

Occupés! Ils étaient tous occupés ou... avaient été complètement pillés!

Papa n'hésita pas et se rendit immédiatement au commissariat de police de notre quartier pour se renseigner au sujet des démarches à suivre afin de déloger les usurpateurs.

Un jeune homme s'approcha: «Monsieur Maurice, n'est-ce pas?» Interloqué, mon père le dévisagea... «D'où me connaissez-vous?» – «Je suis un ami de Thérèse.» Le jeune homme, qui portait le brassard des FFI, poursuivit: «Vous avez besoin de quelque chose?» – «Oui, je suis venu voir ce qu'il faut faire pour récupérer mon appartement et ma boutique. La ville de Paris a mis les préaux des écoles et des lits de camp à la disposition des

1. Spécialité juive de Pologne à base d'orge perlé, d'os à moelle et de champignons séchés.

survivants, nous en sommes reconnaissants aux autorités, mais nous ne pourrons pas vivre ainsi très longtemps !»

Le jeune homme, Jacques Kenig, était le fils de notre boulanger. Sa maman était décédée peu de temps avant la guerre et lui, son père et son frère avaient été détenus au cours de l'une des rafles de 1942 ou 1943, et internés au camp de Drancy. Il fut le seul des trois à ne pas être déporté et le seul à être libéré quelques semaines plus tard. Il avait 15 ans ! Il déambula dans Paris occupé, il lutta sur les barricades, il participa à la libération de la ville...

THÉRÈSE – En rentrant, papa me prit à part et me dit : « Je ne savais pas que tu avais de si bons amis ! » J'ignorais de qui il parlait. Je ne connaissais aucun Jacques Kenig...

RÉGINE – Mais si, voyons, tu le connaissais ! Tu ne savais pas comment il s'appelait, mais tu le connaissais...

THÉRÈSE – Je t'assure que je ne me souvenais pas de lui, il ne m'avait jamais adressé la parole ! Ah ! Cela ne pouvait pas rester comme cela... il fallait que je découvre qui était le garçon qui disait être mon ami ! Une voisine qui avait toujours été au courant de tout ce qui se passait dans le quartier m'accompagna jusqu'au 15 de la rue de Nantes, où elle savait que Jacques vivait. Nous attendîmes qu'il rentre... et là, je le reconnus. Je ne savais pas à ce moment-là que deux ans plus tard il deviendrait mon époux ! Cela fait soixante-et-un ans que nous sommes mariés !

RÉGINE – En tant que FFI, Jacques put aider mon père dans ses démarches et l'appartement fut bientôt libéré de ses occupants. Libéré, oui, mais complètement vide ! Nous n'avions plus rien ! Jacques nous apporta des couvertures et quelques éléments pour faire face aux premières nécessités. Quant au magasin, il fallut faire un procès qui dura près d'un an avant de pouvoir le récupérer.

Reprendre le quotidien fut très pénible pour les rescapés qui rentraient ; notre vie à tous fut des plus précaires durant de longs mois. De tout ce qu'il possédait au début de la guerre, papa n'avait plus que 10 000 francs pour tout capital, et il en prêta la moitié à M. Léon.

Thérèse commença à sortir avec Jacques. Ils se marièrent en 1947. Moi, en revanche, je ne pensais qu'à jouir du Paris retrouvé

et à danser! Danser était mon seul souci : surprises-parties, bals de société, je ne pensais qu'à cela.

[Comme de nombreux adolescents juifs rescapés de la guerre, Régine avait envie de mordre la vie à pleines dents...]



Ida et Moshe Herlicovic avec leur benjamine, Esther, leur neveu Marco et leur nièce, la petite Denise, les enfants de Suzanne, la sœur d'Ida, maintenant orphelins, Paris, 1946.

Dès que notre réinstallation à Paris fut à peu près vivable, mes parents envoyèrent des avis de recherche un peu partout, dans l'espoir de retrouver en vie quelques membres de la famille. En 1946, un survivant vint nous rendre visite pour nous dire que Suzanne, la sœur de ma mère, avait été déportée à Bergen-Belsen, puis, je crois, à Buchenwald, mais qu'elle était en vie, qu'elle revenait, qu'elle était en route, qu'il l'avait vue dans une gare. Assise sur une chaise près de la porte, ma mère attendit sa sœur des jours, des semaines. Suzanne ne revint pas. Elle avait survécu, oui... mais sur son chemin de retour, elle était morte du typhus! Maman tomba dans une dépression qui nous obligea à l'hospitaliser. Elle fut traitée aux électrochocs. Elle ne réagissait pas ou à peine... Taciturne, elle passait ses journées assise dans un fauteuil, à regarder par la fenêtre. Et puis un jour, bien des semaines plus tard, on

la trouva habillée, peignée, souriante. Elle avait reçu son 38^e électrochoc ! Elle sembla redevenir elle-même, mais elle ne fut plus jamais la femme qu'elle avait été ni ne récupéra la passion de vie qui avait fait d'elle une gagnante. Hitler l'avait tuée... sans la déporter.

Un autre avis de recherche, envoyé celui-ci dans la ville natale de mes parents, nous permit de reprendre contact avec un des neveux de ma mère, Léon Silberstein, qui, poussé lui aussi par l'espoir de retrouver des membres de sa famille, s'était rendu à Lodz. Après avoir parcouru la ville en tous sens et n'avoir retrouvé personne, il était en train de déchiffrer des panneaux placardés sur les murs de la mairie, quand il tomba sur une annonce signée Ida Silberstein, sa tante paternelle, et son mari, Moshe Herszlikowitz, qui appelait les potentiels survivants de la famille à prendre contact avec eux ! Il leur écrivit et, en 1951, mes parents l'invitèrent à venir nous rendre visite.

De la Shoah à la Pampa

RÉGINE – Léon, qui était mon cousin germain, était originaire de Lodz¹, comme le reste de la famille. Lorsque la guerre éclata et que les nazis firent de cette ville l'un des plus grands ghettos de Pologne, il avait à peine 14 ans.

Quatre ans plus tard, en 1944, il fut déporté à Auschwitz avec ses parents et sa petite sœur de 9 ans. Lui seul échappa à la chambre à gaz, car les nazis avaient besoin de main-d'œuvre. Il fut envoyé en Bavière, à Landsberg am Lech, un camp satellite de celui de Dachau

1. Ville située à 120 km au sud-ouest de la capitale polonaise, Lodz comprenait en 1939 quelque 233 000 Juifs (un peu moins d'un tiers de la population totale de la ville). Ceux-ci furent cantonnés par les nazis dans un ghetto dès le 8 février 1940. En mai suivant, la vocation industrielle (surtout textile) de la ville – rebaptisée Litzmannstadt et faisant partie du territoire polonais annexé et incorporé au III^e Reich (*Reichsgau Wartheland*) – fut perpétuée par les Allemands, qui obligèrent les Juifs à travailler à leur profit dans des usines implantées dans le ghetto. Les conditions de vie épouvantables emportèrent un cinquième de sa population. En 1942, plus de 70 000 Juifs et environ 5 000 Tsiganes furent déportés au camp d'extermination de Chelmno. Les déportations reprirent en juin 1944. Le ghetto de Lodz, le dernier en Pologne, fut liquidé par les nazis en août suivant avec la déportation des 65 000 Juifs encore présents, à destination du camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz II-Birkenau. Voir le témoignage d'Isabelle Choko dans la présente collection, *La Jeune Fille aux yeux bleus*, 2014. [ndrc]

où se fabriquaient des traverses de voies ferrées, puis à Dachau¹. S'il a survécu, c'est parce qu'il a eu la chance de ne pas être déporté plus tôt et qu'il était jeune. Lorsque les hommes d'Eisenhower, qu'il vit en personne, découvrirent Dachau et son horreur, il avait 19 ans et pesait 39 kilos. Les Américains l'hospitalisèrent en Bavière, près de Munich, dans un hôpital soutenu par le *Joint*.



Léon Silberstein, le cousin et futur époux de Régine Herlicovic, au ghetto de Lodz, peu avant d'être déporté à Auschwitz. Il travaillait alors dans la « cuisine » d'une soupe populaire du ghetto, 1943-1944.

Que faire quand on sort de l'hôpital après avoir vécu l'enfer des camps et qu'il ne vous reste aucun proche? Léon décida de demeurer un temps en Bavière. Il prit une chambre à Starnberg am See, pas loin de Garmisch, acheta quelques paquets de cigarettes aux soldats américains et les revendit. Le bénéfice lui permit de faire un achat

1. Premier camp de concentration officiel créé en mars 1933 par les nazis pour interner les opposants politiques au régime, il est installé dans les bâtiments d'une usine de munitions abandonnée au nord-est de la ville de Dachau, à environ 15 km au nord-ouest de Munich (Bavière, Allemagne). De début 1937 à août 1938, les détenus détruisent l'usine et construisent des bâtiments à la place. Suite à la «Nuit de cristal» (9-10 novembre 1938), plus de 10 000 hommes juifs y sont enfermés, temporairement pour la plupart. Le camp de Dachau est aussi un centre de formation des gardes SS. Son organisation et les méthodes mises au point servent de modèle au système concentrationnaire des autres camps nazis. On estime que, jusqu'à la libération du camp, le 29 avril 1945, par les troupes américaines (trois jours après le début de son évacuation par les SS), plus de 200 000 détenus passèrent par le camp de Dachau dont près de 80 000 trouvèrent la mort. [ndrc]

plus important. Bientôt, il devint expert dans l'achat et la revente de cigarettes et de bas en nylon, la grande fureur de l'après-guerre!

Quelques jours après son arrivée à Paris, je rompis avec le garçon avec qui je sortais... Léon me paraissait si différent, tellement plus intéressant! On se maria en 1952. Je ne savais qu'une infime partie de ce qu'avait été sa déportation. Il fallut que plusieurs mois s'écoulent avant qu'il puisse enfin me raconter, au milieu de sanglots incontrôlables, l'horreur sans nom des camps, le calvaire des déportés...

Léon ne s'est jamais senti tout à fait à l'aise en France, qu'il considérait comme un pays antisémite. La Crise du canal de Suez, en 1956, alors qu'était déjà né notre premier enfant, vint précipiter sa décision. « Régine, je ne veux pas que mon fils ait à manipuler des armes. Je veux quitter l'Europe! »

La sœur aînée de ma mère, Bluma, vivait en Argentine, où elle s'était établie avec son mari bien avant la guerre. Fourreurs, comme le reste de la famille, ils tenaient *La Petite Peletería* au coin de l'avenue Santa-Fe et de la rue Anchorena¹. Ce que Bluma nous écrivait des bontés du pays incitait à venir s'y établir. Léon se laissa convaincre.

On embarqua sur le *Laennec*, au Havre.

À notre arrivée en Argentine, Léon avait 30 ans, moi, 27 et Éric, notre petit garçon, un an et demi. J'ai eu du mal à m'adapter à ce pays. J'étais triste, je ne me sentais pas à l'aise, l'éloignement de la famille m'était insupportable! Je pleurais des nuits entières.

HÉLÈNE – Et toi, Thérèse?

THÉRÈSE – Ah! Pour moi, il n'était pas question de quitter la France! J'adorais trop. « Ne t'imagines pas que tu vas m'emmener en Argentine! » avais-je dit à mon époux en avertissement. Mais le sort en a voulu autrement...

RÉGINE – Un matin, six mois après notre arrivée, alors que je donnais son petit déjeuner à Éric, on sonne à la porte. Je vais ouvrir et je me trouve face à face avec mon beau-frère! Oh! ce fut le plus beau jour de ma vie!

MAURICE – Vous êtes arrivées en 1957, l'année où moi j'ai quitté la Bolivie pour tenter ma chance ici, en Argentine!

1. *Le Petit Magasin de fourrure*. Magasin traditionnel d'un quartier résidentiel de Buenos Aires.

THÉRÈSE – Mes deux filles et moi sommes arrivées sur le *Claude Bernard*. Après, nous avons fait venir nos parents et Denise, la fille de Suzanne. Son frère, Marco, n’accepta jamais de quitter la France. Esther, notre sœur cadette, vint nous rejoindre quelques années plus tard.

RÉGINE – La guerre a fauché la vie de 57 membres de notre famille en Pologne et en France, et nous qui avons eu la chance de survivre, nous avons reconstitué une famille ici, plus qu’une famille, un véritable clan!

THÉRÈSE – Bizarrement et malgré mon amour pour la France, je me suis tout de suite sentie à l’aise en Argentine, peut-être parce que j’adorais le tango...

RÉGINE – Moi, par contre, je n’ai jamais aimé le tango et je ne me suis jamais sentie tout à fait heureuse ici... Imaginez... le jour où mon mari s’est rendu pour la première fois en ville pour prospecter un peu le marché, il s’était habillé comme on le faisait à Paris, avec ses boutons de manchette en or et ses stylos que l’on voyait dépasser de la pochette de son veston. On lui a tout volé! Le premier jour!

Nous avons réussi à nous faire une bonne situation, c’est vrai, mais nous avons beaucoup souffert des crises récurrentes de l’économie argentine, un pays qui, depuis que nous sommes ici, est politiquement et économiquement peu cohérent...

Table des illustrations

Carte du parcours d'Irène Spanier, de sa naissance, en 1920, à son départ pour l'Argentine, en 1947	10
Irène Spanier à Paris à une fenêtre donnant sur les quais de la Seine, peu après la libération de la capitale....	18
Brassard des FFI conservé par Irène Spanier, 1944	22
Étoile jaune que dut porter Irène à partir du 7 juin 1942....	25
Carte postale de Sarah, la mère d'Irène, à sa fille détenue au camp de Drancy, recto et verso, 6 août 1942.....	34
Lettre du chef du service de liaison de l'UGIF, Israël Israélowicz, pour obtenir la libération d'Irène Spanier de l'hôpital Rothschild, 23 octobre 1942.....	39
Vraie-fausse carte d'identité d'Irène Spanier au nom d'Irène Santini, faite à Lyon le 14 octobre 1941.....	48
Certificat de location d'Irène Spanier, établi à son faux nom, le 21 octobre 1943 par la concierge	48
Autre vraie-fausse carte d'identité d'Irène Spanier au nom d'Irène Santini, faite à Biarritz le 9 mars 1942	52
Liste des enfants du IV ^e arr. de Paris dont s'occupait Irène Spanier.....	53

Liste des enfants du V ^e arr. de Paris dont s'occupait Irène Spanier.....	53
Liste des enfants du XV ^e arr. de Paris dont s'occupait Irène Spanier.....	54
Liste des enfants du XIX ^e arr. de Paris dont s'occupait Irène Spanier.....	54
Accord donné à la sollicitation d'Irène Spanier auprès de la directrice de la <i>WIZO</i> concernant Moshé Krep	56
Certificat de la <i>WIZO</i> , signé par Léa Raich, attestant l'engagement d'Irène Spanier dans le travail clandestin de sauvetage d'enfants juifs, 5 mars 1945.....	61
Une fois Paris libéré, le certificat de location d'Irène fut établi à son vrai nom, par la même concierge	62
Carte du parcours de Monique Frydman, de sa naissance, en 1931, à son départ pour l'Argentine, en 1949	64
Monique avec son époux, Israël Ovsejevich, 1949	70
Monique Frydman, ses parents et sa grand-mère paternelle, Pinsk, alors en Pologne, 1933	74
Morduch Hasselman, grand-père maternel de Monique Frydman, années 1930	74
Association des Amis de la République française : Wolf Frydman se met à la disposition des autorités militaires, le 7 septembre 1939	80
Liste du recensement des Juifs à Sartrouville où sont inscrits les membres de la famille de Monique, oct. 1940....	81
Reproduction du billet de 100 francs de l'époque	83
Acte officiel de disparition de Wolf Frydman, 23 déc. 1949....	85
Fiches du camp de transit de Drancy de Wolf Frydman.....	86
Le père de Monique, Wolf Frydman, avec d'autres détenus au camp de transit de Drancy, février 1943. Photographie de la propagande allemande	89

Feuille de situation du Centre Guy-Patin, le 8 (ou 18?) mars 1943, indiquant le départ de Monique et Fanny Frydman.....	90
Feuille de situation du Centre Guy-Patin, le 21 février 1943, indiquant l'arrivée de Serge et de Maurice Frydman en provenance de Sartrouville.....	90
Tableau des variations de poids des enfants confiés au Centre Guy-Patin, 1942-1943. Les noms de Monique et de sa sœur cadette apparaissent.....	91
Tableau comparatif des quantités d'aliments reçus à titre de supplément au Service n° 30 – Guy-Patin de l'UGIF. Effectif 44 enfants. Mars 1943	92
Serge et Maurice Frydman, 1946	103
Monique Frydman, ses deux frères, ses deux sœurs et sa maman, le 16 mai 1947	105
Carte du parcours de Jean Kirschenbaum, de sa naissance, en 1932, à son départ pour Buenos Aires, en 1947	108
Les futurs parents de Jean Kirschenbaum avec leur fille, Denise, sur la plage de Deauville (Calvados), vers 1927 ...	116
Jean Kirschenbaum bébé dans les bras de sa maman avec Charles et Denise, Paris, 1932	118
Le portail et la maison de M ^{me} Thomas à Boullay-les-Troux (Essonne)	119
Photo de studio de Jean Kirschenbaum, Paris, 1934.....	120
Charles et Jean Kirschenbaum avec trois autres pensionnaires devant M ^{me} Thomas et son beau-frère, Boullay-les-Troux, 1935	121
Jean Kirschenbaum dans les bras de M. Cosson, voisin de M ^{me} Thomas, Boullay-les-Troux, 1933.....	124
Avis de recherche du car dans lequel Jean, son frère et leurs camarades ont été évacués de Paris par leur école, émis par la mairie d'Ygrande (Allier), 30 juin 1940.....	128

Attestation de déportation d'Éphraïm Kirschenbaum, par la préfecture de Police, 12 janvier 1945	131
Carte d'Ida Kirschenbaum écrite au camp de Drancy la veille de sa déportation, recto et verso, 23 juillet 1942	132
Réponse de M ^{me} Nevel à Ida Kirschenbaum, du 27 juillet 1942, retournée à l'expéditrice	133
Lettre écrite par Charles Kirschenbaum à sa sœur Denise, après l'arrestation de ses parents, 28 juillet 1942.....	134
Lettre écrite par Charles à M ^{me} Henry pour lui demander de transmettre une lettre à Denise, 28 juillet 1942.....	135
Lettre à Denise écrite fin juillet 1942 par la concierge de l'immeuble des Kirschenbaum, recto et verso	136
Carte A : parcours de Hersz Grinszpan de 1940 à 1943, le père d'Alice et Gérard	158
Carte B : parcours de Sura, Alice et Gérard Grinszpan, puis avec Hersz/Henri en plus, de 1934 à 1952.....	163
Soldats du 23 ^e régiment de marche de volontaires étrangers, dont Hersz, camp du Barcarès, 1940	170
Diplôme de reconnaissance à Hersz Grinszpan qui au sein du 23 ^e RMVE «a combattu pour la France».....	170
Fiche de renseignements de l'OSE clandestine concernant Gérard Grinszpan, recto, 1944.....	180
Fiche de l'OSE concernant Gérard Grinszpan, verso, 1944..	181
Fiche de l'OSE concernant Alice Grinszpan, 1944.....	181
Liste des enfants de l'OSE de l'Isère dont Alice et Gérard Grinszpan, Grenoble, 1944.....	184
«Diplôme décerné par le Comité militaire national des Francs-tireurs et partisans français à Monsieur Cryspan Henry [sic]», Paris, 26 janvier 1947	185
Carte FFI-Isère de Hersz Grinszpan, recto et verso, Grenoble, 11 octobre 1944.....	186

Liste des enfants «aspécifiques» du circuit A du réseau Garel par département, septembre 1944.....	188
Gérard, Alice et leurs parents, après la guerre.....	195
Carte du parcours d'Estelle Brawerman de sa naissance, en 1910, à son arrivée à Buenos Aires, en 1955.....	198
Livret de famille des parents d'Estelle.....	209
Affiche d'information concernant l'arrêté du préfet des Bouches-du-Rhône sur le recensement obligatoire des Juifs de Marseille, 22 juillet 1941.....	216
Certificat officiel d'internement de Chaïm David Faibousiak, le père d'Estelle, Paris, 27 juillet 1945.....	219
Acte de décès de Faibusch Herschkowicz, premier mari d'Estelle, mort en déportation. Établi par la mairie de Gras (Ardèche), le 20 juin 1947.....	220
Vraie-fausse carte d'identité d'Estelle au nom de «Marie- Louise Raymond», délivrée à Annecy le 8 janvier 1943...	221
Circulaire n° 83 de la préfecture de Lyon. Estelle figure à la première ligne. Bourg-en-Bresse, 17 nov. 1943.....	222
Estelle, Michel Brawerman, le père de Josette, et un ami, dans les environs de Megève, 1943.....	224
Estelle et Michel Brawerman lors d'une promenade aux alentours de Megève, 1943.....	226
Bulletin de naissance de la fille d'Estelle, Josette Marie Raymond, à Saint-Julien-en-Genevois (Haute-Savoie), 22 juillet 1944. Faire-part de baptême de Josette, Saint-Julien-en-Genevois, 24 juillet 1944.....	233
Estelle avec sa maman et Josette, à la fin de la guerre, avant de quitter les Mégevand, 1944.....	233
Attestation du maire de Cernex certifiant que M ^{me} Mégevand a hébergé la maman d'Estelle durant la guerre, 5 septembre 1966.....	234

Passeport français de Moïse Brawerman, 1938	235
Livret militaire français du «1 ^{er} Bureau Seine» de Moïse Brawerman de septembre 1938	235
Carte d'identité française d'Estelle Brawerman, délivrée par la préfecture de Police le 24 juillet 1948	236
Carte du parcours de Charles Hochner, de sa naissance, en 1928, à son départ pour l'Argentine, en 1951	238
Papier à en-tête de l'horlogerie bijouterie de Joseph Hochner, père de Charles, à Mulhouse (Haut-Rhin)	247
Liste de frais écrite en yiddish par Joseph Hochner, 1939 ...	250
Document concernant la procédure de confiscation des biens de la famille Hochner....	253-254
Photo de studio de Charles Hochner peu après son arrivée en famille à Nice, fin 1942.....	258
Vue d'ensemble du village de Saint-Martin-Vésubie	261
Groupe de jeunes Juifs à Saint-Martin-Vésubie dont Charles Hochner et Édith Hirth, été 1943	262
Vue du côté français du col de Cerise (2543 m d'altitude).....	265
Gisèle Hochner, sa mère et Édith Hirth avec les sœurs du couvent de la Nativité-de-Notre-Seigneur et leurs protégées après la libération de Rome, juin 1944.....	270
Édith Hirth, Charles et Gisèle Hochner, Rome, juin 1944...	276
Carte de rapatrié de Charles Hochner, recto et verso	278
Carte du parcours de Lily et Jean Ventura de leur naissance, respectivement en 1935 et 1933, à leur arrivée à Buenos Aires, en 1947	286
Lily et Jean à Nice, fin 1941	294
Lily Ventura et ses cousins Henri et Fred/Freddy à Nice, été 1941	307
Henri et Fred Ventura sur la Promenade des Anglais de Nice, été 1941.....	308

Lily et Josette Kahn, rue Berlioz à Nice, été 1941	309
Permis de voyage en Uruguay de Victoria Ventura et de ses enfants par le bureau consulaire de l'Uruguay à Marseille-Nice, le 16 mai 1942.....	316
Permis de voyage en Uruguay de Benjamin Ventura, recto et verso	316
<i>Certificado político-social</i> de Victoria Ventura avec ses enfants, et celui de Benjamin, émis par le consul général de l'Uruguay à Marseille-Nice, le 16 mai 1942	317
Lettre de Benjamin Ventura à M. Auda sur les circonstances de l'arrestation par les Allemands de son frère et de sa famille lors de leur tentative de franchir la frontière espagnole, le 10 janvier 1943. Nice, 9 janvier 1945	320
Lettre écrite à la Citadelle de Perpignan par Ivo Ventura à son frère Binio, recto et verso, 28 janvier 1943	324
Le 29 janvier 1943, M. Fortuny, atteste avoir rendu 130 000 F à Benjamin Ventura et s'engage à lui faire remettre les 120 000 F encore dus.....	325
«Lettre» en allemand signée par Fred Ventura au camp de Birkenau, première manifestation de sa survie, adressée à sa famille à Paris et transmise par l'UGIF	334
Carte de l'UGIF adressée avec la «lettre» de Birkenau de Fred Ventura.....	334
Lettre d'accompagnement de l'UGIF adressée avec la «lettre» de Birkenau de Fred Ventura, 3 nov.1943.....	335
Fausse carte d'identité de Victoria Ventura, de nationalité française, «établie» par le commissariat de police de Nice, le 13 novembre 1942.....	337
Fausse carte d'identité de Benjamin Ventura, de nationalité française, «établie» par le commissariat de police de Nice, le 13 novembre 1942.....	337

Carte du parcours de Pierre Kalb, de sa naissance, en 1929, à son arrivée à Buenos Aires, en avril 1941.....	350
Bulletin scolaire de Chaskel Kalb, Pologne, 21 mai 1913 ..	356
Certificat de résidence à Leipzig de Chaskel Kalb, fév. 1917..	356
Pierre Kalb dans son landau et sa maman au parc Rosenthal, Leipzig, 1930	357
Pierre Kalb à Leipzig, 1931	358
Chaskel Kalb et ses employés devant son magasin, <i>Pelfourrage</i> , au 10 passage Violet, X ^e arr., Paris, 1937	359
La maison de la famille Kalb à Enghien-les-Bains, 1935	360
Pierre Kalb avec sa maman à Knokke, 1935-1936	360
Pierre, âgé de 6 ans, alors en première année à l'école communale d'Enghein-les-Bains, printemps 1935.....	361
Acte de propriété du <i>pardès</i> acheté par le père de Pierre en 1935 à Jaffa, alors en Palestine mandataire	362
«Fleurs de Terre sainte.» Herbarium offert à Pierre par son papa en 1935.....	362
Invitation de la famille Kalb à assister à la remise des prix aux écoliers le 23 juillet 1936, Enghien-les-Bains ..	364
Photo de classe de Pierre Kalb à l'école communale de Montmorency (Val-d'Oise), 1937.....	364
Annette, Pierre et leur maman avec leur papa qu'ils viennent de retrouver, Rio de Janeiro, Brésil, décembre 1940. Et Pierre quelques mois après.....	374
Pierre Kalb à l'accordéon, Buenos Aires, années 1950.....	380
Carte du parcours de Régine et Thérèse Herlicovic, de leur naissance, respectivement en 1930 et 1927, à leur départ pour Buenos Aires, en 1957	382
Trois photos de famille lors d'une visite à Lodz, en 1936....	390
Suzanne, la sœur d'Ida, et son époux, Bernard Zalsberg, avec leur fils, Marco, devant leur magasin de fourrures...	394

Ida et Moshe Herlicovic devant leur magasin de fourrures, 72 rue de Flandre, XIX ^e arr., Paris, 1937...395	
Photo de studio de Régine et Thérèse Herlicovic, Paris, 1939	396
Photo de studio de Régine et Thérèse portant la croix d'honneur, Paris, la fin de l'année scolaire 1941	399
Régine et Thérèse Herlicovic, avec Blanche Vallée et Bernadette, Condat-en-Féniérs, Cantal, 1943	412
Ida, Moshe et leurs trois filles sur le pas de leur porte à Condat-en-Féniérs, 1943	414
Esther, Régine et Thérèse Herlicovic à Condat avec leur petit chien, 1944	417
Ida et Moshe Herlicovic devant leur magasin de fourrures, 72 rue de Flandre, XIX ^e arr., Paris, 1937...395	
Léon Silberstein, le cousin et futur époux de Régine Herlicovic, au ghetto de Lodz, 1943-1944....	423

Crédits des illustrations

- Cartes du parcours des témoins par Hélène Gutkowski et Daniel Pocztaruk :
p. 10, 64, 108, 158, 163, 198, 238, 286, 350, 382.
- Collection particulière d'Irène Spanier : p. 18, 22, 25, 34, 39, 48, 52-54, 56, 61, 62.
- Collection particulière de Monique Frydman : p. 70, 74, 80, 81, 83, 85, 90-92, 103, 105.
- Collection particulière de Chantal Vernet, fille de Maurice Frydman et nièce
de Monique Ovsejevich-Frydman : p. 102.
- Collection particulière de Jean Kirschenbaum : p. 116, 118-121, 124, 128, 131, 132-136.
- Collection particulière d'Alice et Gérard Grinszpan : p. 170, 180, 181, 184-186, 188, 195.
- Collection particulière d'Estelle/Esther Brawerman : p. 209, 219-222, 224, 226, 233-236.
- Collection particulière de Charles Hochner : p. 247, 250, 253, 254, 258, 262, 270, 276, 278.
- Collection particulière de Lily et Jean Ventura :
p. 294, 307-309, 316, 317, 320, 324, 325, 334, 335, 337.
- Collection particulière de Pierre Kalb : p. 356-362, 364, 374, 380.
- Collection particulière Régine et Thérèse Herlicovic :
p. 390, 394-396, 399, 412, 414, 417, 421, 423.
- Collection particulière d'Évelyne German : p. 261, 265.
- Mémorial de la Shoah/CDJC : p. 86 (AN), 89.
- Domaine public : p. 216.

Table des matières

Témoignages des survivants	9
12 - Irène Spanier.....	11
Biographie	11
Entretiens	19
« <i>Geben Sie zu auf die Liste!</i> » « Ajoutez-la à la liste! ».....	19
La rafle dite « du Vél' d'Hiv' » ou Grande Rafle.....	26
Un parcours exceptionnel.....	32
Un virage dans la vie d'Irène	44
C'était urgent!.....	47
Postface.....	63
13 - Monique Frydman	65
Biographie	65
Entretiens	71
L'Exode.....	78
De la rue Guy-Patin à Noisy-le-Grand.....	92
14 - Jean Kirschenbaum.....	109
Biographie	109

Entretiens	117
Chez M ^{me} Thomas.....	119
10 octobre 1938, Boullay-les-Troux	122
Un an plus tard. La France déclare la guerre à l'Allemagne	123
L'Exode	125
Déportation des parents de Jean.....	130
Il va falloir quitter Boullay-les-Troux	136
6 juin-août 1944	
Du débarquement à la libération de Bonnétable.....	144
De retour à Paris	148
1945-1946	151
L'avenir est en Amérique	152
15 - Alice et Gérard Grinszpan.....	159
Biographie	159
Entretiens	165
Naissance de Gérard.....	169
La rafle dite «du billet vert»	172
Une nouvelle évasion.....	173
Une troisième évasion	183
De France en Argentine.....	196
16 - Estelle/Esther Brawerman.....	199
Biographie	199
Entretiens	207
17 - Charles Hochner	239
Biographie	239
Entretiens	246
Été 1939.....	248
Ce 9 septembre-là... ..	264

En Italie	268
Après la guerre.....	280
18 - Lily et Jean Ventura.....	287
Biographie	287
Entretiens	295
Une reconstruction à deux voix.....	296
Heureux comme des Sépharades en France	300
Été 1939.....	301
L'Exode.....	303
Nice, la belle vie!.....	306
Maintenant, on mourait de faim... à Nice	310
Une émigration avortée.....	317
Retour à Nice.....	319
D'école laïque à collège jésuite.....	325
L'été 1943	329
Septembre 1943.....	336
Nice, c'est fini.....	336
Hauteville. Octobre 1943-Noël 1944.....	339
Retour à Nice.....	346
1947 - Nice - Montevideo - Buenos Aires	349
19 - Pierre Kalb.....	351
Biographie	351
Entretiens	355
Début septembre 1939.....	365
Fin mai 1940	366
Les côtes de la Liberté! L'Amérique!.....	373
20 - Régine et Thérèse Herlicovic	383
Biographie	383
Entretiens	391

TABLE DES MATIÈRES

L'entrée des Allemands à Paris.....	397
Il fallait quitter Paris.....	403
Vers la zone dite «libre».....	408
De Saint-Nectaire à Condat-en-Féniérs.....	411
La Libération – Été 1944.....	418
De la Shoah à la Pampa.....	422
Table des illustrations	427
Crédits des illustrations	435

Titres disponibles dans la Collection « Témoignages de la Shoah » par catégorie de témoignage

Déportés de France

Alex Mayer, *Auschwitz, le 16 mars 1945*

Traduction polonaise: Auschwitz, 16 marca 1945

Claude Zlotzisty, *Dernière Porte*, suivi de *50 ans après, une journée à Auschwitz*

Albert Bigielman, *J'ai eu douze ans à Bergen-Belsen* (2^e éd. revue et augmentée)

Claude Hirsch, *Matricule A-16689. Souvenirs de déportation d'un enfant de treize ans (mai 1944-mai 1945)*

Guy Kohen, *Retour d'Auschwitz. Souvenirs du déporté 174949*

Théodore Woda, *Mille jours de la vie d'un déporté qui a eu de la chance*

Traduction américaine: A Thousand Days in the Life
of a deportee Who Was Lucky

Jean Oppenheimer, *Journal de route, 14 mars-9 mai 1945*

Jacques Saurel, *De Drancy à Bergen-Belsen 1944-1945. Souvenirs rassemblés d'un enfant déporté* (2^e éd. revue et augmentée)

Traduction allemande: Aus Paris nach Bergen-Belsen,
1944-1945. Gesammelte Erinnerungen
eines deportierten Kindes

Traduction anglaise: From Paris to Bergen-Belsen, 1944-1945.
Memories of a Deported Child

Traduction italienne: Da Parigi a Bergen-Belsen, 1944-1945.
Ricordi di un bambino deportato

Julien Unger, *Le Sang et l'Or. Souvenirs de camps allemands*

Simone Veil, *Discours 2002-2007*

Traduction anglaise: Speeches 2002-2007

Erich Altmann, *Face à la mort. Auschwitz-Buchenwald-Oranienburg*

Denise Toros-Marter, *J'avais 16 ans à Pitchipoi*

Denise Holstein, *Le Manuscrit de Cayeux-sur-Mer, juillet-août 1945*

Régine Skorka-Jacobert, *Fringale de vie contre usine à mort*

Simon Grinbaud, *XI^e commandement: « Tu n'oublieras point »*

Maurice Szmidt, *Mémoires de déportation écrits en mai-juin 1945*

Charles Palant, *Je crois au matin*

Eugène Klein, *Les Loups. Témoignage d'un déporté, matricule 126026*

Traduction américaine: The Wolves. Testimony of Deportee
Prisoner No 126026

Eva Golgevit, *Ne pleurez pas, mes fils...* (2^e éd. revue et augmentée)
 Charles Mitzner, *Seuls au monde. Grenoble–Auschwitz–Birkenau–Bobrek–Gleiwitz–
 Buchenwald–Haselborst–Oranienburg–Sachsenhausen–Grenoble*
 Pierre Goltman, *Six mois en enfer*
 Sarah Lichtsztejn-Montard, *Chassez les papillons noirs. Récit d'une déportée
 survivante des camps nazis*
 Traduction américaine : Dismiss the Black Butterflies. The story
 of a Nazi death camps survivor
 Colette Tcherkawsky, *Une enfance en otage.*
 « Protégée du maréchal » à Bergen-Belsen
 Odette Spingarn, *J'ai sauté du train. Fragments*
 Traduction américaine : My Leap to Freedom. Fragments
 Isidore Rosenbaum, *Je suis né le 8 mai 1945*
 Marie Vaislic, *Seule à quatorze ans à Ravensbrück et Bergen-Belsen*
 Leonhard Bundheim, *Mémoires du survivant des camps nazis A-5672*
 Lucien Dreyfus, *Journal 20 décembre 1940-24 septembre 1943.*
 Une époque terrible et terriblement intéressante
 Maurice Wolman, *Un héros juif de notre temps. Manuscrit en yiddish de 1945.*
Pithiviers, Auschwitz–Birkenau, Varsovie, Dachau, Mühlldorf
 Nicolas Rosenthal, *Journal dédié à mes chers parents.*
*Écrits d'un adolescent juif allemand en France de janvier 1940
 à juin 1942. Suivi de Haggadah du XX^e siècle*
 Ida Palombo, *Les Cendres de la mémoire*
 Hans Callmann, *Itinéraire d'un Allemand juif. Les Larmes de la Lorelei*
 Paul Schaffer, *Le Soleil voilé. Auschwitz 1942-1945*
 Charles Baron, *Dans la prison de mes souvenirs*

Déportés d'autres pays

Moniek Baumzecer, *J'avais promis à ma mère de revenir*
 Adèle Grossman, *La Mémoire dans la chair*
 Gabriel Lampel, *KLB 58907*
 Mieczyslaw Chodzko, *Évadé de Treblinka*
 Nicolas Roth, *Avoir 16 ans à Auschwitz. Mémoire d'un Juif hongrois*
 Isabelle Choko, *La Jeune Fille aux yeux bleus*
 Élisabeth Kasza, *La Nomade*
 Traduction américaine : The Nomad
 Henri Rozen-Rechels, *Je revois... Un enfant juif polonais dans la tourmente nazie*
 Szyja Opatowski, *La survie d'un Juif de Radom pendant la Shoah*
 Henri Zonus, *Destin d'un miraculé*

Michel Pachter, *Varsovie, Treblinka, Majdanek, Skarżysko, Częstochowa*

Hillel Adler, *Ożarów. Mémoires d'une ville éteinte*

Lisa Pinhas, *Récit de l'enfer.*

Manuscrit en français d'une Juive de Salonique déportée

Jean Vaislic, *Du fond de ma mémoire...*

Entretiens avec un survivant de la Shoah en Pologne

Élisabeth Sentuc, *C'est ainsi que je me souviens. Huedin, Budapest, Cluj,*

Birkenau, Görlitz, La Teste-de-Buch

Traduction anglaise: *This is how I remember.* Huedin, Budapest,

Cluj, Birkenau, Görlitz, La-Teste-de-Buch

Enfants cachés de France

François Lecomte, *Jamais je n'aurai quatorze ans*

Salomon Malmed, *Sali*

Mireille Boccara, *Vies interdites*

André-Lilian et Réjane Mossé, *C'est leur histoire, 1939-1943*

Eliezer Lewinsohn, *Combats de vies*

Pierre Auer Bacher, *Souvenirs d'une période trouble*

Alain-André Bernstein, *Gardez mon fils près de vous.*

Correspondance pour un enfant caché 1940-1944

Fanny et David Sauleman, *Deux mètres carrés*

Otto Fischl, *Mon Journal, 19 octobre 1943-15 mars 1945*

Jean Henrion, *Ces Justes ont sauvé ma famille*

Évelyne German, *Mamie Blue, d'exil en exil. Ukmergė (Lituanie), Paris, Nice,*

Saint-Martin-Vésubie, Rome, Paris

Jacqueline Reznik-Elgrably, *Réveil tardif d'une enfant cachée*

François Szulman, *Le Petit Peintre de Belleville*

Samuel Levi, *La Vie d'un homme*

Paulette Angel-Rosenberg, *Le Tournesol*

Albert Lamantowicz, *Pérégrinations d'un enfant juif de 1939 à 1945*

Génia Klukowski, *L'Ultime Besoin d'un récit*

Rachel Brafman, *Comme un oiseau sur la branche.*

Une mémoire familiale intergénérationnelle

Enfants cachés d'autres pays

Thérèse Malachy-Krol, *Entre les mots*

Simon Grunwald, *Sans droit à la vie* (2^e édition, revue et augmentée)

Nathan et Mauricette Auxe, *Destins croisés d'un couple.*

Caché en Pologne, cachée en France

Irena Milewska, *[En]quête de famille*

Internés en France

Benjamin Schatzman, *Journal d'un interné. Compiègne, Drancy, Pithiviers, 12 décembre 1941-23 septembre 1942*

Volume I: *Journal*

Volume II: *Souvenirs et lettres*

Jean-Jacques Bernard, *Le Camp de la mort lente, Compiègne 1941-1942*

Anna Traube, *Évadée du Vél' d'Hiv'*

D^r Zacharie Mass, *Passeport pour Auschwitz;*

Correspondance d'un médecin du camp de Drancy

Louis et Mariette Engelmann, *Sans toi, je serais en route pour un grand voyage. Histoire d'un sauvetage. Compiègne, Drancy 1941-1942*

Marguerite Efraim et Hugues Steiner, *Lettres à Blanchette, juin 1942-mars 1943*

Parcours de militants en France

Jacques Salon, *Trois mois dura notre bonheur. Mémoires 1943-1944*

Jenny Masour-Ratner, *Mes vingt ans à l'OSE, 1941-1961*

Georges Loinger, *Aux frontières de l'espoir*

D^r Gaston Lévy, *Souvenirs d'un médecin d'enfants à l'OSE en France occupée et en Suisse, 1940-1945*

Katy Hazan et Georges Weill, *Andrée Salomon, une femme de lumière*

Georges Garel, *Le sauvetage des enfants juifs par l'OSE*

Jacques Samuel, *Journal 1939-1945. Une famille juive alsacienne durant la Seconde Guerre mondiale*

Roger Fichtenberg, *Journal d'un résistant juif dans le Sud-Ouest*

D^r Gaston Revel, *Et du fond de tes blessures, je te guérirai...
Un médecin de l'OSE, de la Résistance en France
aux camps de personnes déplacées en Allemagne*

Parcours de militants d'autres pays

David Klin, *À cache-cache avec la mort.*

Un résistant juif à Varsovie de 1939 à 1945

Yankev Celemski, *Coupés du monde. Un militant du Bund raconte la survie et la résistance juives sous l'occupation nazie en Pologne*

Ouvrages historiques à base de témoignages

Katy Hazan et Éric Ghozlan, *À la vie! Les enfants de Buchenwald, du shtetl à l'OSE* (2^e éd. revue et augmentée)

Collectif, *Le Camp juif de Royallieu-Compiègne 1941-1943*

Hélène Gutkowski, *De la France occupée à la Pampa. Mémoires entrelacées de trente survivants juifs émigrés en Argentine*
Volume I

Stéphane Amélineau, *La Shoah en Soissonnais.*

Journal de bord d'un itinéraire de mémoire

Sabine Zeitoun, *Les Gryner 1945-1953.*

Des réfugiés juifs polonais en France après la Shoah

Tunisie

Robert Borgel, *Étoile jaune et croix gammée. Les Juifs de Tunisie face aux nazis*

Paul Ghez, *Six mois sous la botte*

Collectif, *Les Juifs de Tunisie sous le joug nazi, 9 novembre 1942-8 mai 1943*



Imprimé en France pour les Éditions Le Manuscrit

Dépôt légal : mai 2024

